CAMPAGNE D'ITALIE

1859.

LETTRES

SUR LA

CAMPAGNE D'ITALIE

EN 1859

PAR

CH. POPLIMONT

AVEC UNE CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE

PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS

Quai des Augustins, 27.

1860

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

AVANT-PROPOS.

Je n'ai point à traiter la question italienne, ni à parler et à m'étendre sur son origine, son but, son avenir, les complications qu'elle a subies, les phases qu'elle a traversées, ses effets sur la politique européenne, sur la paix et le repos du monde. Mon rôle n'est pas de disserter sur des hypothèses, de tirer des événements accomplis des inductions qu'on puisse admettre ou repousser, mais simplement d'exposer des faits. J'ai pour cadre le récit de la campagne d'Italie de 1859, campagne si courte, si sanglante, engagée d'une façon si brusque, terminée d'une manière si imprévue, et, il faut bien le dire, si peu satisfaisante pour les parties intéressées.

Ce n'est point cependant l'histoire, proprement dite, de la campagne d'Italie que j'entreprends de raconter. Je suis étranger à l'art de la stratégie; les hommes de guerre ne puiseront point des données scientifiques dans les pages qui vont suivre, mais — et je ne crois point m'avancer trop par cette promesse — d'utiles renseignements sur les multiples détails de l'existence des troupes en campagne.

Dans mes lettres d'Italie, aujourd'hui recueillies, élaguées de

détails surabondants et complétées, ce n'est point aux militaires seuls que je me suis adressé, mais aussi aux personnes étrangères à l'art de la guerre. Je me suis efforcé de les initier aux phases diverses de la vie intime de ces grandes agglomérations d'hommes qu'on appelle des armées. Les armées ne sont pas uniquement des troupes qui s'étendent ou se resserrent, se développent ou se massent pour se combattre d'après des principes déterminés; ce n'est pas seulement la bataille implacable avec des milliers de cadavres mutilés, dispersés dans l'espace; la victoire avec ses enivrements; la défaite avec ses humiliations et ses malheurs. C'est plus que le spectacle, toujours grandiose et imposant, de nombreux bataillons aux uniformes éclatants, de chevaux caparaçonnés, se mouvant, avec une précision mathématique, à la voix du commandement; d'étendards déchiquetés par le fer et le feu, orgueilleusement déployés ; d'éclatantes fanfares guerrières qui électrisent et qui transportent. C'est plus encore que de nobles haillons, de glorieuses cicatrices dont sont fiers, à si juste titre, ceux qui les ont reçues en exposant leurs jours pour la gloire de la patrie. On se rendrait difficilement compte de ce que c'est qu'une armée, par les champs de manœuvres, par l'enthousiasme du départ, par les triomphes du retour. Une armée est aussi une peuplade qui émigre, qui s'avance à travers mille difficultés, parfois jugées insurmontables, avec tout ce qui est indispensable à sa marche et à son existence; qui a des mœurs et des coutumes particulières, des privations, des souffrances, des misères et souvent aussi des périodes de luxe inconnu aux autres hommes.

C'est à ces phases diverses de la vie de campagne que j'ai cherché à initier le lecteur. J'ai marché avec les armées; avec elles aussi j'ai couché sous la tente et mangé à la gamelle de la cuisine en plein vent. Ce sont des impressions que je raconte, des faits réels, rigoureusement exacts, qu'aucune considération

n'a pu me porter à altérer. Je me suis efforcé de mettre en garde contre toute espèce d'exagération, de dissiper des préventions fausses, de flétrir des préjugés enfantés par l'ignorance ou par la haine aveugle qui ne raisonne pas.

Tel a été mon but, et, je puis l'affirmer en toute sûreté de conscience, je ne m'en suis pas écarté. Le lecteur impartial, désintéressé, m'en saura gré, j'en ai la conviction intime.

Ma mission a commencé avec l'entrée des troupes françaises en Piémont. Le 27 avril 1859, le directeur de l'*Observateur belge* me transmettait l'ordre de départ; dès le 28, j'étais en route et je me mettais en rapport avec les lecteurs du journal. Je suis rentré à Bruxelles après l'échange des signatures du traité de Villafranca. Ma mission était remplie.

Je serais incomplet cependant, inintelligible peut-être, si je me bornais à raconter les faits dont j'ai été témoin. Il me faut remonter plus loin et rappeler les événements antérieurs qui ont déterminé la guerre, qui ont exercé une action directe sur elle.

Le 1er janvier 1859, le signal de la catastrophe a éclaté. Je vais donc, avant d'entrer en scène, rappeler succinctement ce qui s'est accompli depuis ce jour. Je me servirai, pour tracer ce bref aperçu, du sommaire lucide qui a servi de cadre à la carte du théâtre de la guerre, distribuée aux abonnés de l'*Observateur belge* et du *Journal de la Belgique*.

C. P.

RÉSUMÉ SOMMAIRE

DES FAITS, INCIDENTS, ARTICLES OFFICIELS ET SEMI-OFFICIELS, NOTES ET DOCUMENTS DIVERS

Qui se rattachent aux affaires d'Italie, du 1er janvier au 30 avril 1859.]

Le 1er janvier 1859, l'empereur Napoléon III adresse à M. de Hubner, à la réception du jour de l'an, aux Tuileries, les paroles suivantes : « Je regrette que nos relations avec votre gouverne« ment ne soient pas aussi bonnes que par le passé; mais je « vous prie de dire à l'empereur que mes sentiments personnels « pour lui ne sont pas changés. » Cette déclaration cause dans le monde diplomatique et dans toute l'Europe une émotion très-vive. Certes, les rapports de la cour de France avec celle de Vienne n'étaient plus très-intimes depuis la signature du traité de Paris, et l'attitude prise par la France dans la question des Principautés danubiennes n'était point de nature à les adoucir. Mais la situation n'était pas assez tendue pour faire pressentir la guerre, et, à présent on n'en peut plus douter, la guerre est imminente; l'empereur des Français a fait connaître sa pensée et sa volonté, par une de ces explosions de feinte colère qu'employait son oncle lorsqu'il voulait parler aux peuples un langage net et décisif, à l'abri des interprétations subtiles de la diplomatie. La pensée exprimée d'une façon si acerbe par Napoléon III n'était point, d'ailleurs, une inspiration soudaine; depuis longtemps il l'avait mûrie; il voulait la faire connaître sans réticence, et, bien qu'il ne crût pas à une crise immédiate,

il voulait plier à ses vues l'esprit de la France. Déjà, à Biarritz, l'année précédente, il avait formellement promis à M. le comte de Cavour, ministre des affaires étrangères du Piémont : « Dans « un an nous aurons le mariage et la guerre. »

On s'attendait généralement, après la réception du jour de l'an, à voir M. de Hubner réclamer ses passe-ports. Il n'en fut rien. L'Autriche apporta plus de prudence et de réserve dans ses décisions, et, pendant qu'en apparence les relations diplomatiques continuaient sur le même pied que par le passé, l'Autriche se mettait en mesure de résister aux menées révolutionnaires de la Sardaigne. L'empereur François-Joseph réunit à Vienne ses généraux en conseil, et bientôt on connut le résultat des délibérations de cette haute assemblée. 30,000 hommes de troupes nouvelles, bientôt suivis de corps plus nombreux, furent dirigés sur la Lombardie. Toutefois, l'empereur d'Autriche déclara en même temps que ces précautions n'avaient rien de relatif à un différend international.

Le 7, parut une note identique dans le *Moniteur français*. La secousse imprimée le 1er janvier avait été trop vive, la France ne se montrait point favorable à l'idée d'affronter les hasards d'une guerre nouvelle. Il fallait y préparer les esprits par la marche, désormais sans frein possible, des événements, et, comme s'il y avait eu concert pour détruire par d'autres moyens l'effet des paroles atténuantes des organes officiels, le même jour parut la protestation du Piémont contre le règlement par l'Autriche et les États riverains de la navigation du Danube. En même temps on apprenait par la voie de Berlin la nouvelle des fiançailles du prince Napoléon-Jérôme avec la princesse Clotilde de Savoie.

Le 10, eut lieu l'ouverture solennelle de la session du Parlement sarde. Dans le discours du trône, prononcé par le roi Victor-Emmanuel, on remarque ce paragraphe : « L'horizon « n'est pas serein, mais il faut attendre l'avenir avec résolu- « tion. Cet avenir sera heureux, car notre politique est basée « sur la justice, l'amour de la liberté et de la patrie. Le Pié- « mont est un petit État, mais il est grand dans les conseils de « l'Europe par les principes qu'il représente et par les sym-

« pathies qu'il inspire. Tout en respectant les traités, il n'est « pas insensible *aux cris de douleur de l'Italie.* Attendons « résolûment les décrets de la Providence. »

L'Autriche répondit à cette provocation. Les garnisons lombardo-vénitiennes furent successivement renforcées : Trente, Trévise, Trieste, Venise, Padoue, Vérone, Brescia, Bergame, Sandrio, Monza, Milan, Lodi et Pavie reçurent des accroissements de troupes, et l'ordre fut donné de ravitailler les forteresses.

Le 11, le roi de Naples gracie et exile les condamnés politiques, dont la quasi-révolte à bord, l'évasion, le débarquement en Irlande, la réception en Angleterre et le retour en Italie ont fait tant de bruit. La brigade Raming entre à Milan et une grande agitation se manifeste en Lombardie. Les persécutions du peuple contre les fumeurs de tabac de la régie continuent, et, chose étrange, les officiers autrichiens, qu'exaspèrent la prétention des Lombards de les priver du droit de fumer dans la rue, jettent leur cigare à la première sommation et évitent, par tous les moyens possibles, de faire naître le prétexte d'une collision entre la population et l'armée. Cette condescendance redouble l'insolence du peuple.

Le *Constitutionnel* annonce, le 14, le mariage du prince Napoléon et constate les dissentiments entre la France et l'Autriche sur la question serbe et sur l'exécution de plusieurs articles relatifs au traité de Paris.

On annonce de Vienne, le 15, que le Piémont concentre un corps d'observation de 15,000 hommes à Novare, sur les frontières de Lombardie. Des mesures de sûreté sont prises à Naples par décret du roi Ferdinand II, dans la prévision d'un mouvement révolutionnaire. Cependant le roi de Naples, par une sorte de condescendance aux désirs exprimés par la France et l'Angleterre, communique à l'empereur des Français, en dehors de tous les usages usités en pareil cas, la liste des commutations de peines qu'il vient d'accorder.

Le prince Napoléon fait son entrée à Turin, le 16.

Le 18, paraît un article rassurant du *Constitutionnel* sur la situation, et l'Autriche renonce à intervenir en Servie.

La *Gazette de Milan* publie, le 19, un article ayant pour objet de calmer les Lombards, menacés de l'application d'un système de terreur par la *Gazette autrichienne*. On apprend que le prince Couza a été élu à Iassy, le 17 janvier.

Le 20, adresse patriotique de la Chambre sarde, en réponse au discours du trône. Confirmation de la maladie du roi de Naples, connue déjà depuis quelque temps.

On apprend, le 23, que la demande officielle, faite par le général Niel, à Turin, de la main de la princesse Clotilde de Savoie pour le prince Napoléon est agréée. — Fausse nouvelle de la mort du roi de Naples.

Le *Moniteur français* annonce, le 24, le mariage prochain du prince Napoléon et déclare injurieuse la supposition que ce mariage aurait été la condition d'un traité d'alliance offensive et défensive avec la Sardaigne. — Entrevue de l'empereur d'Autriche avec les délégués de la Banque de Vienne. Il les rassure sur la situation.

La signature du contrat de mariage du prince Napoléon a lieu le 29.—Même jour, clôture de la session de l'Assemblée fédérale suisse. Le président prononce à cette occasion un discours dans lequel on remarque ce passage :

« Gardons notre indépendance comme peuple uni sans offenser les Etats voisins. »

Célébration du mariage du prince Napoléon, le 30 ; fêtes à Turin et arrivée des nouveaux époux à Gênes.

L'Autriche interdit l'exportation des chevaux par plusieurs frontières et notamment par celle du sud. L'exportation par d'autres frontières est soumise à des autorisations spéciales. La division Renaud est rappelée d'Algérie pour augmenter les forces concentrées à Lyon (31 janvier).

Voyons maintenant ce qui se passe en février. Le *Moniteur français* publie, le premier, le mariage du prince Napoléon. De grandes fêtes ont lieu à Gênes, pour célébrer cette union ; les époux arrivent à Marseille par *la Reine Hortense*. Le gouvernement anglais envoie à Vienne une note assez vive, et le *Times* contient la nouvelle d'une demande collective pour évacuer les Légations.

Le mariage du fils aîné du roi de Naples a lieu le 3. La reine Victoria ouvre la session du Parlement anglais. Dans son discours on remarque ces lignes : « Maintenir inviolable la foi « des traités et contribuer, dans la limite de mon influence, au « maintien de la paix générale, tels sont les objets de ma con- « stante sollicitude. » — Entrée à Paris du prince Napoléon et de la princesse Clotilde.

M. de Cavour adresse une circulaire aux agents sardes sur le projet d'emprunt militaire de cinquante millions, en Piémont.

A Paris, publication de la brochure *Napoléon III et l'Italie*, tendant à démontrer l'instabilité des traités, l'impossibilité du maintien du *statu quo* en Italie, et qui conclut à la création d'une Confédération italienne.

En Angleterre, discussion de l'adresse dans les deux Chambres. Lord Derby déclare qu'il a l'assurance que la France ne soutiendrait pas le Piémont dans une guerre agressive. M. Disraeli rassure le Parlement, et lord Palmerston nie que la guerre, dût-elle éclater, pût avoir pour résultat la perte pour l'Autriche de ses possessions en Italie (3).

Les troupes autrichiennes se concentrent sur l'Adda et le Tessin. Note de M. de Buol aux cours d'Allemagne pour connaître leurs dispositions en cas de guerre. Election du prince Couza en Valachie (5).

Ouverture du Corps législatif à Paris. Discours de l'empereur. Il est tout politique. L'empereur espère que la paix ne sera pas troublée, mais il constate l'état anormal de l'Italie et dit que « l'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste et « civilisatrice à faire prévaloir. » La *Correspondance autrichienne,* journal officiel, se déclare satisfaite de ce discours (7).

Le Hanovre rappelle ses soldats en congé. Interdiction de sortie des chevaux soulevée à Wiesbaden; le Nassau la fait proposer à la Diète. Vote de l'emprunt en Piémont, après le discours de M. de Cavour, par 116 voix contre 35. « Notre « politique, a dit le ministre, a été conséquente en tout temps ; « elle a toujours été italienne et nationale, mais jamais révo- « lutionnaire.

« Les cris de douleur de Naples et de Bologne arrivent en-
« core sur les bords de la Tamise, quand les pleurs et les gé-
« missements de Milan sont interceptés aux Alpes par les
« Autrichiens.

« Notre politique n'est pas provocatrice, nous n'exciterons
« pas à la guerre, mais nous n'abaisserons pas la voix quand
« l'Autriche arme et menace. »

Le discours de M. de Morny, président du Corps législatif, a plus de succès à Paris que le discours de l'empereur. La Bourse hausse et la confiance publique se relève. On remarque surtout dans ce discours le passage suivant :

« La religion, la philosophie, la civilisation, le crédit, le
« travail ont fait de la paix le premier bien des sociétés mo-
« dernes. Le sang des peuples ne se répand plus légèrement;
« la guerre est le dernier recours du droit méconnu ou de
« l'homme offensé. La plupart des difficultés s'aplanissent par
« la diplomatie ou se résolvent par des arbitrages pacifiques.

« Les communications internationales si rapides, la publi-
« cité ont créé une puissance européenne nouvelle avec
« laquelle tous les gouvernements sont forcés de compter.
« Cette puissance, c'est l'opinion. Elle peut être un moment
« indécise ou égarée, mais elle finit toujours par se placer du
« côté de la justice, du bon droit et de l'humanité (9). »

Emprunt anglais de 175 millions, pour l'Inde, proposé au Parlement anglais (14).

Circulaire prussienne aux gouvernements allemands dans un sens pacificateur (15).

Le *Moniteur français* annonce la réunion *prochaine* de la Conférence sur les élections des Principautés. Loi qui interdit en Piémont la sortie des fourrages pour la Lombardie. La seconde Chambre du Hanovre vote une motion qui engage le gouvernement à défendre énergiquement les droits nationaux allemands (15).

Voyage à Londres de lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Beaucoup de volontaires italiens se rendent en Piémont. Les Autrichiens continuent d'augmenter leurs forces en Lombardie (20).

Le gouvernement pontifical réclame l'évacuation de son territoire par les Français et les Autrichiens (22).

Lord Cowley est envoyé à Vienne (23).

Le *Times* reçoit par son correspondant de Vienne la nouvelle que le comte de Buol croit à la paix et l'empereur François-Joseph à la guerre. Ce dissentiment expliquera plus tard la retraite du comte de Buol. L'Allemagne commence à s'inquiéter; nombreux commentaires sur la mission de lord Cowley (24).

Sir Pakington propose une augmentation de vingt-six navires et de 3,000 marins pour la marine anglaise. Interpellation de lord Palmerston à M. Disraeli. Explication rassurante de M. Disraeli. — L'Autriche rappelle les soldats italiens en congé (25).

Les Autrichiens accélèrent leurs armements. L'Autriche projette un emprunt de cent cinquante millions. La maison Rothschild s'en charge (26).

Présentation du bill de réforme en Angleterre. Audience accordée à Vienne, par l'empereur, à lord Cowley. Annonce de légers troubles à Milan.

On annonce de Vienne le prochain départ de lord Cowley et l'échec de sa mission (1er mars).

Le *Moniteur universel* déclare que la nouvelle de l'évacuation des États romains, donnée par le *Constitutionnel*, est prématurée. La *Gazette de Vienne* annonce qu'aussitôt qu'on aura reçu à Vienne la demande officielle du Pape, la Romagne sera évacuée. Article rassurant du *Moniteur français;* le gouvernement nie tout préparatif de guerre, et, parlant des questions à résoudre, dit : « Au reste, l'examen de ces questions est entré dans la voie diplomatique, et rien n'autorise à croire que l'issue n'en sera pas favorable à la consolidation de la paix publique. » Forte hausse à la Bourse (4).

Hausse très-forte à la Bourse de Vienne. La confiance renaît. — Signature à Vienne, par les Etats intéressés, d'un article additionnel à la convention de navigation du Danube (5).

Démission du prince Napoléon du ministère de l'Algérie. On croit y voir une concession pacifique. Le *Constitutionnel*

affaiblit, dans un article semi-officiel, l'effet de l'article du *Moniteur*. — Partout on s'occupe, en Allemagne, de l'interdiction de sortie des chevaux. — Article de la *Gazette de Vienne* sur les traités spéciaux avec Parme, Modène et Naples. Il y est dit : « L'Autriche défend par ces traités, outre son propre empire, « les bases de l'indépendance et de la liberté de la famille des « Etats européens. » — On croit, à Londres, au succès de la mission de lord Cowley (8).

Appel des contingents de l'armée sarde. — Lord Cowley quitte Vienne (9).

Note de l'Angleterre à la Sardaigne pour en obtenir une déclaration pacifique.—Article du *Moniteur français*, écrit en vue de ramener l'Allemagne défiante et inquiète, et de protester du respect de l'empereur pour l'indépendance germanique. Eloge de la situation de la Prusse (14).

Le *Moniteur français* annonce la nomination de dix généraux et de treize colonels. — Les troupes sardes quittent la Savoie, où l'on fait de grands approvisionnements et où l'on prépare des logements pour toute une armée. On annonce que le gouvernement a conclu une convention avec le chemin de fer Victor-Emmanuel, pour de grands transports de troupes et de matériel. — La Chambre bavaroise vote des crédits militaires. — Le pape déclare au Consistoire qu'il n'a pas demandé l'évacuation immédiate de ses Etats par les troupes étrangères. — La Suisse, tout en déclarant sa neutralité, laisse entendre qu'elle ne s'opposera pas au passage éventuel des Français sur le territoire neutralisé de la Savoie. — La Russie défend, ainsi que l'a fait l'Allemagne, l'exportation des chevaux. Elle se montre peu favorable à l'Autriche (16).

Note importante de M. de Cavour en réponse à la note anglaise du 14. Énumération des griefs du Piémont, qui prétend rester armé.—Une dépêche pressante de Rome demande l'évacuation immédiate de cette ville par les Français. Cette dépêche révèle les embarras du Saint-Père. — Les Autrichiens minent le pont de Buffalora (17).

Le *Times* annonce que la paix sera maintenue. — Le *Spectator*, de Londres, parle le premier d'une proposition de la

Russie de réunir en un Congrès les puissances. Cette nouvelle ne trouve aucun crédit (18).

La nouvelle du *Spectator* est confirmée par le *Moniteur français*, qui annonce l'adhésion de la France à un Congrès. Voici le texte officiel : « La Russie a proposé la réunion d'un « Congrès en vue de prévenir les complications que l'état de « l'Italie pourrait faire surgir et qui seraient de nature à trou- « bler le repos de l'Europe. Ce Congrès, composé des plénipo- « tentiaires de la France, de l'Autriche, de l'Angleterre, de la « Prusse et de la Russie, se réunirait dans une ville neutre. Le « gouvernement de l'empereur a adhéré à la proposition. Les « cabinets de Londres, de Vienne et de Berlin n'ont pas encore « répondu officiellement (22). »

Quatre grandes frégates quittent Toulon pour aller chercher des troupes en Algérie. — L'Angleterre et la Prusse adhèrent au Congrès (23).

Napoléon III appelle M. de Cavour à Paris.—Le *Moniteur* annonce que l'Autriche adhère au Congrès. — Rivalité de diverses villes pour le Congrès (24).

La Diète de Francfort vote des crédits pour l'artillerie et les forteresses fédérales. — L'Angleterre désigne ses plénipotentiaires au Congrès. — On choisit Mannheim pour la réunion (26).

On agite la question de l'admission de la Sardaigne au Congrès. Elle est crue certaine.—Le Congrès se tiendra à Baden-Baden. — Agitation en Toscane. Le marquis Lajatico prie le grand-duc de s'allier au Piémont. — L'Autriche arme Plaisance (27).

Explication de lord Malmesbury à la Chambre des lords sur la situation politique. Il garantit presque la paix et il annonce que le Congrès se réunira à la fin d'avril. Article de l'*Ost-Deutsche Post* qui dit que jamais l'Autriche ne consentira à l'entrée de la Sardaigne au Congrès (28).

Le *Journal de Dresde* garantit l'accord des puissances sur le programme du Congrès (31).

L'empereur François-Joseph tient des conseils de guerre. Les délibérations portent sur une campagne en Italie et sur le

Rhin. — Les ministres s'occupent de négociations relatives à la position des Etats italiens au Congrès. — La *Gazette autrichienne* déclare nettement « qu'il faut renoncer à voir s'asseoir « l'Autriche à la table verte, si l'on persiste à demander l'ad« mission de la Sardaigne. » — Publication, par le *Morning-Herald*, des documents relatifs à l'abandon de la Lombardie, proposée par l'Autriche en 1848. — Souscription italienne pour les volontaires. — Garibaldi est nommé général-major en Piémont. — Retour de M. le comte Cavour à Turin (1er avril).

L'inquiétude s'accroît. Des doutes naissent sur la probabilité de la réunion du Congrès. — Le roi de Naples s'affaiblit. — Le marquis d'Azeglio est nommé ambassadeur à Paris, et M. de Villamarina est rappelé. — Dépêche de Berlin, annonçant l'acceptation de quatre bases préliminaires pour le Congrès. — On commence à nommer les plénipotentiaires qui y doivent prendre part. — Rome fait des réserves au sujet du Congrès et de son ingérence dans les affaires intérieures des États italiens. — Les médecins déclarent incurable la maladie du roi de Naples (6).

Ordre du jour violent du général Giulay, déclaré plus tard apocryphe. — Première réunion de la conférence pour les Principautés (7).

Nouveaux mouvements militaires en Lombardie. Les chemins de fer sont encombrés de matériel et de troupes. — L'Autriche déclare qu'elle respectera la neutralité suisse, aussi longtemps que la Suisse restera réellement neutre (8).

L'ambassadeur anglais, à Turin, est appelé à Londres. — Le *Times* annonce que l'Autriche envoie 180,000 hommes en Italie et rappelle les réserves de toutes les armées sous les drapeaux. — La France rassemble 250,000 hommes de la Méditerranée à Lyon, le long des frontières. — Le bruit se répand que l'Autriche demande le désarmement du Piémont avant le Congrès. — Article du *Moniteur* qui rassure l'Allemagne et menace l'Autriche (9).

Article inquiétant du *Times* qui fait entrevoir la guerre avant le Congrès. — La *Gazette de Prusse* annonce que la Prusse essaye une nouvelle tentative de conciliation (11).

L'Angleterre prend des précautions militaires dans les îles

de la Manche. — Il est question d'un désarmement général (13).

Publication par le *Times* de deux documents diplomatiques importants. Le premier est la réponse de l'Autriche sur son adhésion au Congrès, qu'elle n'accepte que sur les bases du protocole d'Aix-la-Chapelle, du 15 novembre 1818. Le second, note de M. de Buol à lord Loftus, énumère les quatre points formulés par le cabinet de Saint-James, et que l'Autriche modifie ainsi : 1° le Congrès recherchera le moyen de réduire le Piémont à l'accomplissement de ses devoirs internationaux et les mesures propres à éviter le retour des complications actuelles; 2° les détails de l'évacuation des États romains dépendront des puissances intéressées; 3° la validité des traités autrichiens avec les États italiens ne pourra être mise en question, l'Autriche les communiquera si les autres puissances produisent leurs traités analogues; 4° il ne sera touché ni aux traités de 1815 ni à ceux qui ont été conclus en exécution de ces traités. L'Autriche ajoute : 5° on s'entendra sur le désarmement simultané des grandes puissances. — Deuxième séance de la conférence des Principautés. — Seconde fausse nouvelle de la mort du roi de Naples à la Bourse de Paris. — Appel sous les drapeaux du premier ban de la landwehr wurtembergeoise. — Publication des quatre points primitifs formulés par l'Angleterre pour les délibérations du Congrès : 1° moyen d'assurer le maintien de la paix entre l'Autriche et la Sardaigne; 2° évacuation des Etats romains par les corps d'occupation étrangers, et étude des réformes à introduire dans les Etats italiens; 3° une combinaison sera proposée pour remplacer les traités spéciaux entre l'Autriche et les Etats italiens; 4° les arrangements territoriaux et les traités de 1815 ne seront pas touchés. — Le *Journal de Dresde* annonce la réunion du Congrès à Carlsruhe pour le 23 avril (14).

On attend, à Vienne, la réponse de la France à la proposition d'un désarmement général (15).

1,200 volontaires toscans arrivent à Gênes. — Conférence des souverains de l'Allemagne méridionale à Darmstadt (16).

Mission autrichienne du comte Caroly à Saint-Pétersbourg (17).

Discussion sur la crise au Parlement anglais. — Discours remarquable de lord Derby. Il pressent la guerre générale, et menace indirectement la France tout en déclarant la neutralité provisoire de l'Angleterre. — Discours de M. Disraeli. Débats intéressants. — Article du *Moniteur français* sur le même sujet. Il réclame l'admission de la Sardaigne et des États italiens au Congrès sur les bases des conférences de Troppau en 1820. L'article est rassurant en apparence, mais on le considère comme un ultimatum poli et l'on en conclut que la gurere est proche, l'Autriche ayant déclaré qu'elle repoussait l'admission de la Sardaigne (18).

Propositions définitives de l'Angleterre. Résumé : 1° désarmement général et simultané; 2° exécution de la mesure par une commission de six membres, dont un sarde; 3° réunion du Congrès dès que le désarmement aurait commencé; 4° admission au Congrès de tous les États italiens, selon les précédents du Congrès de Troppau. Les quatre puissances adhèrent à cette proposition, qui est une sorte d'ultimatum à l'Autriche. — Le même jour, l'Autriche envoie son ultimatum au Piémont : elle commande un désarmement immédiat, sous menace de guerre. Cet ultimatum n'est remis à Turin que le 23 avril, à 5 heures 30 minutes de relevée (20).

On lit dans le *Moniteur* : « L'Autriche n'a pas adhéré aux « propositions faites par l'Angleterre et acceptées par la France, « la Russie et la Prusse. En outre, il paraîtrait que le cabinet « de Vienne a résolu d'adresser directement une communica- « tion au cabinet de Turin pour obtenir le déarmement de la « Sardaigne. En présence de ces faits, l'empereur a ordonné la « concentration de plusieurs divisions sur la frontière du Pié- « mont (21). »

Le *Moniteur français* annonce l'ultimatum autrichien et dit qu'il a été transmis à Turin par un aide de camp du général Giulay, qui a attendu trois jours la réponse, et il ajoute que l'Angleterre et la Russie ont protesté contre cette conduite. — Suit cette note : « L'empereur a réparti ainsi qu'il suit les divers « commandements de ses troupes : S. Exc. le maréchal Magnan « commande l'armée de Paris, quartier général Paris; S. Exc.

« le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, l'armée d'observation, « quartier général à Nancy; S. Exc. le maréchal comte de Castellane, l'armée de Lyon; S. Exc. le maréchal Baraguey-d'Hilliers, le 1er corps de l'armée des Alpes; le général de division, « comte de Mac-Mahon, le 2e corps; S. Exc. le maréchal Canrobert, le 3e corps; le général de division Niel, aide de camp de « l'empereur, le 4e corps; S. A. I. le prince Napoléon aura le « commandement d'un corps séparé; S. Exc. le maréchal Randon est nommé major général de l'armée des Alpes (22). »

Formation de l'armée active du Piémont; elle se compose de cinq division d'infanterie et d'une de cavalerie. — Vote d'une loi donnant au roi Victor-Emmanuel tous les pouvoirs de l'État. — Les troupes autrichiennes se massent au Tessin. — Le général Ferrari, des troupes toscanes, donne sa démission (23).

Le *Moniteur français* annonce la protestation de la Prusse contre l'ultimatum autrichien. — La garde impériale est mise sur le pied de guerre. — Démarche suprême de l'Angleterre pour empêcher la déclaration de guerre. Elle consiste dans la médiation de l'Angleterre seule, au point où lord Cowley avait laissé à Vienne les négociations, sous condition de désarmement immédiat, absolu, de la France, de l'Autriche et du Piémont, ou de l'inaction de leurs armées pendant la négociation. Cette proposition est prise en considération à Vienne (24).

Lord Derby l'annonce au banquet du lord-maire. — L'ordre est donné de Vienne au général Giulay de suspendre tout mouvement en avant. — Le Piémont demande officiellement le secours de la France (25).

L'Autriche accepte la médiation de l'Angleterre. — Refus du Piémont de souscrire à l'ultimatum. L'aide de camp du général Giulay reçoit cette réponse à cinq heures, quitte Turin à six heures du sior. — La *Gazette nationale* de Berlin annonce qu'un traité offensif et défensif lie la France et la Russie. — Le bruit se répand que la Russie fait des armements. — Exposé fait au Corps législatif, par M. le comte Walewski, de l'état de la question italienne. — Lois relatives à une levée

de 140,000 hommes et à un emprunt de 500 millions. — Les Français franchissent les Alpes et entrent aussi en Piémont par Gênes (26).

Le roi Victor-Emmanuel se met à la tête de son armée. — Le prince de Carignan est nommé régent. — Révolution à Florence. Départ du grand-duc. Gouvernement provisoire. Le roi de Piémont est nommé dictateur (27).

La France refuse d'accepter la médiation de l'Angleterre. — Le *Constitutionnel* dément le traité franco-russe (28).

L'Autriche déclare la guerre au Piémont. Cette déclaration est annoncée par l'empereur dans un manifeste à ses peuples. — Le jour même, les Autrichiens franchissent le Tessin et passent le lac Majeur. — Proclamation du roi Victor-Emmanuel à la nation : il annonce la guerre de l'indépendance italienne (29).

Les Autrichiens occupent Verceil. — Le roi de Piémont visite avec les généraux Niel et Canrobert la ligne de la Doire-Baltée, qui devient la ligne de défense du royaume. — Les Autrichiens occupent la province de Verceil et toute la Lomelline.

LETTRES.

Paris, 29 avril 1859

Arrivé au terme de ma première étape, j'ai dû forcément subir un temps d'arrêt. Il me fallait des lettres pour l'armée d'Italie. Muni de ce précieux viatique, je vais repartir demain.

Paris est calme; Paris lit les journaux avec empressement; Paris regarde avec curiosité les objets de voyage et de campement étalés devant les magasins d'équipements militaires; mais il considère aussi, non sans convoitise, les fraises grosses comme le poing, et les asperges de soixante centimètres (réunies, non plus en bottes, mais en fagots énormes), qu'on expose chez tous les restaurateurs en renom; Paris attend.

L'infanterie de la garde est partie, sauf la gendarmerie, qui fait aujourd'hui le service des Tuileries. Le mouvement des troupes, sur le chemin de fer du Nord, a cessé momentanément; il n'y a plus de troupes disponibles à transporter; il ne reste plus, dans les villes de garnison, que les dépôts où commencent à rentrer par masses compactes et à toute vapeur les hommes en congé renouvelable. Ces braves gens, médaillés en grand nombre de la *Victoria* à deux et même à trois boucles,—Alma, Inkermann, Sébastopol,—sont résignés, mais peu enthousiasmés d'avoir « obtenu l'autorisation » de rejoindre leur corps : ils se consoleront promptement, sans doute, d'être soumis à de plus rudes épreuves qu'en Crimée, mais ils avouent franchement, et à qui veut l'entendre, qu'ils auraient préféré pouvoir continuer de planter leurs choux dans l'Ile-et-Vilaine ou dans la

Corrèze, à la gloire d'aller cueillir de nouveaux lauriers sur les bords du Tessin. — En attendant, ils se rendent au dépôt pour se faire rhabiller de neuf et se remettre au régime du *rata* et de la charge en douze temps — vieux style.

L'enthousiasme du soldat français, livré à ses propres inspirations, n'est pas aussi grand qu'on l'affirme, et c'est tout naturel. On peut être bon citoyen, bon soldat, sans rêver sans cesse chocs et batailles. Il n'en est pas de même des cadres. Ceux qui font du service militaire une véritable profession doivent désirer les moyens d'avancement rapide, et il n'en est point d'autre que la guerre. Ceux pour qui l'armée—et c'est le plus grand nombre—est une charge temporaire et parfois des plus terribles, ne forment et ne peuvent former qu'un vœu, celui de rentrer le plus promptement possible dans la vie de leur choix.

Le peuple de Paris, au contraire, sincèrement rallié au parti de la guerre, se livre à des démonstrations bruyantes et passionnées.

Le départ des troupes a donné lieu aux scènes les plus variées, scènes touchantes ou risibles selon l'humeur des acteurs. Dès le matin, les portes des casernes sont assiégées par toutes les femmes qui, à un titre quelconque, ont le droit de pousser des cris déchirants : les malédictions des bonnes d'enfants désolées retomberont sur l'Autriche, s'il plaît à Dieu! Une foule immense stationne aux alentours des gares d'arrivée et de départ et salue les bataillons, au passage, de ses acclamations frénétiques.

L'animation populaire est au comble, on arrête les hommes, on les débarrasse de leurs armes, on porte leurs bagages, on les embrasse, on les fait boire, on leur donne du tabac, des cigares, de l'argent, et ce sont des cris, des vivat à faire trembler les vitres! Toutes les têtes ne résistent pas également à ces libations répétées.

Sur la place de l'hôtel de ville, trois traînards attardés, les jambes lourdes, s'assoient par terre en déclarant qu'ils ne peuvent faire un pas de plus. La foule s'émeut. Il faut leur payer un fiacre, dit quelqu'un. Aussitôt les sous pleuvent dans un chapeau, et le fiacre arrive, requis par un gamin. « C'est là les

bourgeois? dit le cocher; qu'ils gardent leur monnaie pour la route! » En route pour la gloire, gratis! Et le fiacre part au milieu des bravos.

On assurait hier au soir, dans le salon d'un haut personnage qui exerce à la cour d'Autriche une grande influence, que M. le baron de Hubner ne quitterait Paris que quand M. le comte Walewski lui aurait envoyé ses passe-ports, ou que M. de Banneville, le premier chargé d'affaires de France à Vienne, aurait été rappelé.

La nomination du général Gueswiller, comme successeur du général Mac-Mahon au commandement supérieur de l'Algérie, est confirméece matin par le *Moniteur*. Le général Gueswiller, retiré du service actif depuis plusieurs années, ne s'attendait guère à cette haute nomination. Il n'avait plus d'uniformes, sauf un habit de gala pour les jours de solennités publiques. Le poste important auquel le général Gueswiller est appelé, n'offre plus, pour les généraux français, le même attrait que jadis. L'Algérie pacifiée ne verra plus, probablement, s'élever, comme par enchantement, d'éclatantes fortunes militaires.

A part les régiments directement envoyés d'Algérie, les troupes parties pour l'Italie n'ont point été portées à leur effectif ni même à leur complète organisation de guerre. Les vides des cadres n'ont pas été comblés et, les officiers, qui, en campagne, doivent être montés, sont partis à pied. Des chevaux du 5ᵉ chasseurs, en garnison à Valenciennes, ont été envoyés, hier au soir, par trains express à Gênes, où ils seront distribués aux adjudants-majors et aux chirurgiens des régiments de voltigeurs de la garde impériale.

Ce système de donner des chevaux de troupes aux officiers d'infanterie, montés seulement en temps de guerre, offre de sérieux avantages. Les officiers obligés de se monter subitement ont une peine infinie à se procurer les chevaux propres au service. Cavaliers médiocres, nécessairement, ils sont forcés d'acheter des chevaux qu'ils ne connaissent pas, vicieux souvent et peu dociles au feu. Il en résulte qu'ils sont plus préoccupés de leur monture que de leur commandement Il est,

du reste, plus difficile qu'on ne pense d'avoir de bons chevaux pour les officiers d'infanterie.

En France, tout officier d'infanterie qui doit être à cheval en temps de guerre, est monté provisoirement pendant les périodes de manœuvres auxquelles il doit assister. La période de manœuvres terminée, les chevaux prêtés rentrent au régiment.

Il est vrai qu'en procédant ainsi, on appauvrit l'effectif au moment même où il doit être renforcé, mais en France cet inconvénient est moins grave qu'ailleurs. La France possède des ressources suffisantes pour sa remonte, et, d'après les dernières données statistiques, la France dispose dans ses dépôts, en ce moment, de 30,000 à 35,000 chevaux propres à la cavalerie. La cavalerie légère se remonte dans les départements des Pyrénées, principalement à Tarbes, à Pau, à Aurillac; la grosse cavalerie en Lorraine et en Normandie; l'artillerie dans le nord et en Bretagne.

L'organisation de l'intendance est terminée; celle de la prévôté l'est également. Le Code de justice militaire voté en 1857 a réglé cette question de la prévôté, qui est intéressante à plus d'un point de vue.

L'état de guerre agrandit nécessairement le pouvoir des tribunaux militaires. La justice ordinaire disparaît à mesure que l'armée s'isole du pays. L'armée emporte tout avec elle; c'est l'*Etat qui voyage*. Non-seulement les militaires, mais tous les employés, mais les marchands et les individus à la suite de l'armée sont soumis à la justice prévôtale.

Le commandant de la gendarmerie d'une armée est appelé grand-prévôt, — le commandant de gendarmerie d'une division est appelé simplement prévôt. La guerre de Crimée a fait ressortir les importants services de cette institution, qui remonte aux premiers siècles de la monarchie. Abolie sous la République et l'Empire, elle fut rétablie en 1829, et elle forme un des articles principaux du nouveau Code de justice militaire.

Le grand-prévôt exerce la justice, soit par lui-même, soit par les prévôts, sur tout le territoire occupé par l'armée et sur les flancs et les derrières de l'armée.

Le grand-prévôt et les prévôts jugent seuls, assistés d'un greffier qu'ils choisissent parmi les sous-officiers et brigadiers de gendarmerie.

On parle, avec les plus grands éloges, de M. de Vernon, le colonel de gendarmerie, grand-prévôt de l'armée d'Italie.

Bref, et pour en finir aujourd'hui, — on peut s'attendre, dans cette guerre, à voir des troupes formées sous le feu de l'ennemi. La France seule a de ces hardiesses, auxquelles se prête son organisation simple et rapide. On ne forme pas ainsi des zouaves et des turcos, mais de bons petits fantassins qui tiennent bon. C'est l'essentiel.

Mâcon, 30 avril.

Mâcon, où je suis arrivé ce soir, est encombré de troupes. Logés chez l'habitant ou cantonnés dans la campagne, les soldats, harassés par une longue traite, soit à pied, soit dans les trains à grande vitesse, où ils sont entassés les uns sur les autres, ne se montrent guère dans les rues. Ce sont des détachements d'infanterie et d'artillerie.

L'artillerie arrive de Douai, hommes, chevaux et matériel, sans temps d'arrêt.

A Mâcon aboutit l'embranchement prolongé par le chemin de fer Victor-Emmanuel; ici commence l'encombrement; le tronçon qu'il reste à parcourir n'offrant pas les moyens de transport des grandes lignes. De Culoz, extrême frontière, les régiments traversent la Savoie en trois étapes, de rudes étapes telles que les Français seuls en savent franchir. Les soldats sont chargés comme des bêtes de somme. Ils ont dans le sac ou sur le sac une veste, une paire de souliers, un caleçon, trois chemises, des guêtres, les ustensiles de propreté, quatre-vingt-dix cartouches, un sac de campement, une couverture, des piquets pour les tentes-abris, huit jours de vivres, une grande gamelle, un bidon à eau, une hache, pelle ou pioche.

Tels on les a accoutumés aux longues marches en Afrique,

et, malgré cette charge accablante, le troupier, les jours de razzia, ne dédaigne pas d'emporter du butin; les cavités des gamelles renferment alors d'énormes quartiers de mouton pour faire le couscous au bivac. On en voit même, et ce sont les plus favorisés, porter par-dessus tout cela des moutons vivants, couchés en travers sur le haut du sac, les pattes croisées sur la poitrine du soldat.

Le gros matériel, les vivres, les ambulances, en un mot, tous les bagages encombrants, sont embarqués à Marseille. Toulon est le point de départ des troupes qui prennent la voie de mer. La garde impériale est tout entière dans ce port, attendant les ordres d'embarquement, sauf les têtes de colonnes des régiments, déjà rendues à Gênes.

Le service et l'achat des vivres fait, en ce moment, la grande préoccupation de l'intendance de l'armée. Il s'achète beaucoup de denrées en Savoie, mais les circonstances, on le conçoit, sont mauvaises pour les transactions; les approvisionnements sont rares et chers. Le bétail a déjà subi une hausse de cinquante francs par tête, et le quintal métrique de foin pressé, qu'on peut encore se procurer en France à raison de six francs cinquante centimes à sept francs, atteint déjà le prix de treize francs cinquante centimes en Savoie et en Piémont.

Des magasins ont été établis d'avance, mais ce sont des dépôts de peu d'importance, réunis à Gap, Digne, Culoz, Briançon, Grenoble, et non de véritables magasins. A Gênes, on a expédié, avant l'entrée des Français en Piémont, quelques milliers de quintaux métriques de biscuit et de foin pressé, expédiés, en apparence, pour l'Algérie; mais cette *fraude pieuse* n'est pas d'un secours réel dans les immenses besoins qu'il faut satisfaire.

Le général de Mac-Mahon, à Gênes, et le maréchal Canrobert, à Turin, commandent les deux avant-gardes de la grande armée. Le maréchal Canrobert a sous ses ordres le général de division Bourbaki et le général de brigade Trochu, deux généraux dont la fortune militaire a été des plus rapides. Le général Bourbaki, le plus âgé, compte à peine quarante-trois ans.

Le général de Mac-Mahon possède toutes les qualités d'un commandant. Le soldat, qui voit en lui un père toujours préoccupé de ses besoins, a placé sa confiance dans le général de Mac-Mahon. Le soldat français est frondeur; on ne saurait étouffer son penchant à la critique, penchant qui se traduit ordinairement par des lazzis et des chansons. On laisse faire. Le général de Mac-Mahon est adoré, c'est le mot, de ses subordonnés. D'un abord facile, d'un commerce agréable, il manque cependant, mais d'une manière absolue, d'extérieur et de brillant. Rien de moins troupier que sa personne. A le voir, on dirait un bonhomme, sans prétention et sans valeur.

Faible orateur, timide devant une assemblée nombreuse, sa parole, lorsqu'il s'adresse à un auditoire, dénote une réelle souffrance. Ce contraste d'héroïsme et de modestie contribue pour quelque chose, peut-être, à la popularité très-réelle et très-justifiée dont il jouit dans l'armée. Pour lui-même, ce véritable homme de guerre est d'une rigidité absolue et d'une probité de Cincinnatus.

Pendant qu'il commandait un des grands cercles de l'Algérie, il a réformé de criants abus dans l'administration. Il paraît même que ces réformes étaient d'un frappant contraste avec ce qui avait été pratiqué jusqu'alors, et il fut invité à apporter de la modération dans la répression des torts. Il répondit haut et ferme. Sa conscience ne lui permettait pas de transiger avec son devoir, et il continua sans souci du blâme et des criailleries, sans ménagement pour personne.

Le général comte de Mac-Mahon est né au château de Sully (Saône-et-Loire), près d'Autun, le 13 juin 1808. Il descend d'une noble et ancienne famille irlandaise, fidèle au dernier Stuart et qui le suivit dans l'exil. Elle s'allia en France à la plus vieille noblesse du pays. Une de ces alliances la fit hériter du château et des domaines étendus de l'ami et du grand ministre de Henri IV. Le père du général actuel servit lui-même dans les hauts rangs de l'armée et épousa une héritière de la maison ducale des Caraman; il eut huit enfants. Le dernier est le héros de la tour Malakoff. Son oncle, le mar-

quis de Mac-Mahon, fut pair de France et grand'croix de Saint-Louis.

Élève à l'école de Saint-Cyr, le 14 novembre 1825, puis à l'école d'état-major, le 1er octobre 1827, le lieutenant de Mac-Mahon fut successivement détaché au 4e de hussards et au 20e de ligne. Ce fut en cette dernière qualité qu'il fit l'expédition d'Alger, où il devint officier d'ordonnance du général Achard.

Les généraux Belloir, Bro, Damrémont, d'Houvetot, Changarnier l'ont eu successivement pour aide de camp. Avec le général Achard, il fit la campagne de Belgique ; avec le général Damrémont, le second siége de Constantine, où il se distingua particulièrement.

Chef d'escadron, le 28 octobre 1840, il commanda le 10e bataillon de chasseurs à pied, de création récente. Le 31 décembre 1842, il fut fait lieutenant-colonel de la légion étrangère, et, le 24 août, colonel du 41e de ligne. Il commanda ensuite le 9e de la même arme.

Sa nomination au grade de général de brigade date du 12 juin 1848, et sa promotion à celle de général de division, du 16 juillet 1852. En ces deux dernières qualités, il commanda la province d'Oran par intérim, et titulairement celle de Constantine.

En Afrique, où, jusque-là, il avait exclusivement parcouru sa carrière, il prit part à de nombreuses affaires et expéditions, parmi lesquelles on doit citer celles du bois des Oliviers, de Biskara et des Zibran, d'Aïn-Kebra, de l'est de Constantine, etc.

Le 3 août 1855, il fut appelé à commander la première division d'infanterie du deuxième corps de l'armée d'Orient, et, le 19 novembre, le corps de réserve de cette armée. On sait la part qu'il prit au siége de Sébastopol. C'est à lui qu'est dû directement l'enlèvement de Malakoff.

Elevé à la dignité de sénateur le 1er août 1856, il fut mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, pour commander une division active, le 13 août 1857. L'expédition de la Grande-Kabylie acheva d'établir sa réputation guerrière.

Le 31 août 1858, il a été nommé commandant supérieur de l'Algérie, position qu'il a quittée le 22 avril 1859 pour passer à la tête du 2e corps de l'armée d'Italie.

Le général comte de Mac-Mahon, grand'croix de l'ordre de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et grand'croix de l'ordre du Bain, a épousé, en 1854, Mlle Élisabeth de Castries, fille du marquis de Castries, dont il a eu un fils, né en 1855. Mme de Mac-Mahon compte parmi les femmes remarquables de la France, et la maison du dernier gouverneur de l'Algérie est justement renommée pour l'éclat de ses fêtes, son opulente et cordiale hospitalité.

Le prince Napoléon-Jérôme sera décidément le chef d'un corps d'armée spécial dont la formation n'est pas encore arrêtée. Il avait été fortement question de lui donner le commandement supérieur de la garde impériale, mais, sur les énergiques et justes représentations du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, ce projet a été abandonné. La garde impériale conservera son général.

M. le général Herbillon, commandant une des grandes divisions de l'armée de Paris, est, dit-on, promu au commandement supérieur de Gênes, poste important qui implique de vastes connaissances et une immense responsabilité, car il comprend dans ses attributions toutes les opérations d'embarquement et de débarquement, et de direction de la marche des troupes. M. le général Herbillon eût préféré, dit-on, un emploi à l'armée active, dont il est éloigné depuis le siége de Zaatcha (Algérie), qu'il fit en 1849, et qui fut emporté, le 26 novembre, après un assaut meurtrier auquel le maréchal Canrobert, alors colonel, eut la part la plus brillante. Cette affaire n'est plus très-présente à la mémoire, et je crois qu'il ne sera pas tout à fait hors de propos de la rappeler brièvement.

Zaatcha, village fortifié dans le Zab-Daari ou Zab du Nord, à 30 kilomètres sud de Biskara, province de Constantine, sur la lisière du désert, est le centre d'une oasis formant un fourré presque inextricable de palmiers, grenadiers, cactus épineux et aloès aux pointes acérées.

En 1849, la population de Zaatcha, surexcitée par les événe-

ments de l'année précédente, était poussée à la révolte par les sourdes prédications du fanatique Bou-Zian. Une tentative avortée d'enlever Bou-Zian et un événement auquel la politique était complétement étrangère, précipitèrent la catastrophe. Un des officiers du bureau arabe établi dans l'oasis, trouvant à son gré la jeune fille d'un scheik qu'il avait rencontrée allant puiser de l'eau à la fontaine, lui fit faire des propositions. La jeune fille les repoussa avec colère. Stimulé par ces dédains, l'officier fit saisir la jeune Fatma par les cavaliers du goum. Aux cris de cette enfant, des Arabes accoururent et attaquèrent les ravisseurs. Deux d'entre eux furent tués, les autres se sauvèrent avec leur proie.

Le sang avait coulé; l'étendard de la révolte était levé, toutes les oasis du groupe dont Zaatcha fait partie, le Zab-Daharaoui, se mirent en insurrection complète. Le colonel Carbuccia, commandant la subdivision de Batna, se rendit devant l'oasis de Zaatcha, où il arriva à la fin de juillet, avec deux bataillons de la légion étrangère et quelques compagnies d'Afrique (les renommés *zéphirs*). Voulant l'emporter en une seule journée, le colonel Carbuccia lança les quinze cents hommes qu'il commandait dans les fourrés de l'oasis. Ils revinrent six cents. L'échec fut grave, et l'effet moral en fut grand. Bou-Zian adressa des lettres aux gens de l'Aurès et des Ziban pour exalter la résistance et les appeler aux armes. Une insurrection générale, qui gagna tout le sud de la province de Constantine, répondit au cri de victoire parti de Zaatcha.

Sidi Abd-el-Afidt, qui attendait depuis longtemps le moment d'attaquer, fut un des premiers à prendre l'offensive. Après avoir réuni plus de quatre mille hommes de l'Aurès et du Zab-Cherki (Zab de l'est), il descendit jusqu'au village de Seriana. M. le commandant de Saint-Germain ne craignit pas de marcher à sa rencontre avec deux cents chevaux et trois cents hommes d'infanterie. Il y eut un choc terrible : deux cent cinquante indigènes furent tués, l'étendard de Sidi-el-Afidt fut pris; mais le commandant de Saint-Germain tomba frappé d'une balle à la tête, et l'armée française marqua d'un deuil son succès. Bou-Zian arrivait à Seriana au-devant d'Abd-el-

Afidt. En apprenant la déroute, il se hâta de rentrer dans Zaatcha.

Alors, le général Herbillon à la tête d'une colonne expéditionnaire de cinq mille hommes de troupes des trois armes, bientôt suivie d'une autre colonne de force égale, deux batteries de montagne et une batterie de campagne, se rendit devant l'oasis rebelle, le 7 octobre, et ne l'emporta que le 26 novembre, après cinquante et un jours de tranchée ouverte, de luttes journalières et désastreuses. Encore le dénoûment fut-il brusqué à cause de la saison avancée, qui, en Algérie, transforme les torrents, presque desséchés en été, en fleuves impétueux, et rend impossible la marche des armées.

Zaatcha formait une forteresse, d'ailleurs défendue par une grande tour crénelée dont les feux dominateurs couvraient toutes les approches. Une population guerrière et fanatique, qui, sous la domination des beys de Constantine, avait toujours su repousser et vaincre les vaillantes cohortes d'Achmet, s'enferma dans cette forteresse et s'y défendit avec l'énergie du désespoir, résignée d'avance à la mort. Tous les villages environnants envoyèrent journellement des renforts à Zaatcha, qui recevait aussi de nombreux contingents des oasis voisines de Tolga et de Bouchagroun, et en général de toutes celles des Ziban et des autres pays, ce qui pouvait faire monter au chiffre de deux à trois mille le nombre des ennemis que les Français avaient à combattre nuit et jour.

Bou-Zian commandait en personne l'armée des assiégés; secondé par Si-Moussa, son lieutenant, il exerçait sur les Arabes une autorité sans limites : il leur avait persuadé que les Français succomberaient sous la main de Dieu. Ne négligeant aucun des moyens matériels qui devaient appuyer ses prophéties, il avait fait des approvisionnements considérables, poussant la précaution jusqu'à confectionner les balles avec des noyaux de dattes recouverts d'une feuille de plomb, afin de ménager ce métal si précieux à la guerre. Enfin il avait gardé sa femme et ses enfants pour inspirer à tous cette confiance qu'il était le premier à éprouver, et il avait eu soin de faire partir tous ceux

qui n'auraient pu servir activement dans la lutte, en les chargeant du dépôt des richesses communes.

Pendant le siége, deux assauts furent repoussés avec perte et grande perte; après le succès du troisième, obtenu, grâce à l'heureux concours du colonel Canrobert, accouru d'Aumale, le 8 novembre, au soir, avec un millier d'hommes, il ne restait qu'une trentaine de défenseurs de la place. Encore, les principaux de ceux ci furent-ils décapités « pour l'exemple » et leurs têtes longtemps exposées sur le marché de Biskara. Les autres furent envoyés au fort Sainte-Marguerite.

Au premier de ces assauts, le général Herbillon lança sur la brèche, dont les abords n'avaient pas été suffisamment reconnus, un demi-bataillon de tirailleurs indigènes, mieux connus sous la désignation de turcos. Ceux-ci, croyant n'avoir qu'un fossé à traverser, s'y jetèrent résolûment; mais, parvenus à l'autre bord, ils se trouvèrent devant un obstacle « imprévu » et furent fusillés à bout portant. Éperdus de terreur, ils se rejetèrent en arrière en poussant des hurlements. Les troupes de soutien, entendant crier en arabe, crurent avoir affaire à l'ennemi et tirèrent sur les malheureux, réduits déjà à la moitié de leur nombre. Il en résulta une confusion épouvantable. Et voilà ce qui arrive quand on néglige de reconnaître ce qu'on veut emporter. Cette expédition coûta cher à la France

Pendant ce temps, un bataillon du 43e se faisait écraser à droite. Faute de moyens plus expéditifs pour pratiquer une descente de fossé, le génie avait fait avancer une charrette; mais comme il était difficile de la faire manœuvrer sous le feu de l'ennemi, elle tourna sur elle-même avant de descendre dans l'eau, et ne put ainsi servir comme on l'espérait. On avait préparé un autre tablier de pont avec des tonneaux vides, mais les hommes qui le portaient étaient tués avant d'arriver. Cependant il fallait passer pour donner la main à la colonne de gauche, que l'on croyait plus heureuse. Une section du génie et les premières compagnies du bataillon du 43e se jettent dans le fossé sans autre précaution. Les soldats franchissent péniblement le mur d'escarpe; guidés par le commandant Guyot, ils courent à la brèche sous une pluie de feu, mais ils ont tant de

peine à la gravir qu'ils donnent aux Arabes le temps de diriger sur chacun d'eux un coup mortel. Pour comble de malheur, le petit nombre qui parvient à gagner le haut de la brèche, ne peut se servir de ses cartouches gâtées par l'eau. Impossible de se défendre, il faut se retirer, mais en repassant sous le feu le plus meurtrier. Tout ce qui est blessé tombe dans le fossé et se noie. C'est un horrible spectacle que celui de ces malheureux se débattant dans une mare rougie de leur sang, et finissant par succomber dans les plus affreuses angoisses! A leurs plaintes, à leurs cris déchirants, répondent les cris sauvages des Arabes qui triomphent. Jamais les soldats français, témoins de pareilles scènes, n'avaient ressenti de plus fortes et de plus douloureuses émotions. Ce malheureux bataillon du 43ᵉ, qui ne fut pas engagé tout entier, perdit dans cet assaut M. Guyot, son commandant, digne fils du général de division de l'Empire et frère du capitaine Guyot, tué, comme lui, en Afrique; son capitaine adjudant-major, M. Berthe, deux capitaines et deux autres officiers. Il y eut plus de trente tués et quatre-vingt-dix blessés, la plupart mortellement. Ce grand nombre de victimes pour si peu de combattants permet de juger de la gravité de l'action.

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans cette lutte meurtrière et cruelle, ou de la persistante intrépidité des assaillants, ou du noble courage, de la sublime abnégation de ceux qui s'étaient voués d'avance à la mort pour la défense de ce que l'homme libre a de plus cher au monde, l'indépendance du foyer domestique.

Les Français avaient à lutter contre d'autres ennemis, plus terribles peut-être que le fer et le feu des défenseurs de Zaatcha. Leur camp était établi sur les dernières pentes d'un contre-fort du Tell, qui se termine là au nord de l'oasis. On y était à peu près hors de la portée des balles ennemies, mais ce camp avait un aspect des plus tristes. Placé en partie sur les revers d'une montagne aride, il était entièrement exposé au vent du désert, si violent dans ces parages. Un sable fin, soulevé sans cesse en tourbillons épais, incommodait les soldats et rendait aussi fatigant le repos des tentes que le travail de la tranchée.

Ce sable, se mêlant à tous les aliments, que l'on ne pouvait préparer qu'en plein air, les rendait détestables ; la viande de distribution provenait d'un troupeau de bœufs amenés à la suite de l'armée dans le désert et auquel on ne pouvait donner qu'un peu d'orge. On choisissait pour l'abattage les bêtes qui mouraient de faim. Le biscuit de la ration journalière, vieux, moisi, plein de vers, avait été fabriqué pour l'armée de Paris pendant les événements de juin 1848 ; c'était l'armée du désert qui devait la dévorer. Les officiers n'étaient pas mieux traités que les soldats ; en expédition, les vivres sont les mêmes pour tout le monde. Les difficultés de communication avaient fait d'ailleurs tout sacrifier au transport des choses les plus indispensables, et les soldats, après ces nuits de tranchée où souvent des torrents de pluie venaient glacer leurs membres déjà engourdis par la fatigue, n'avaient pas même une goutte de vin ou d'eau-de-vie pour la mêler à l'eau saumâtre des rigoles de l'oasis. Dans les premiers jours d'octobre, le colonel Canrobert, qui était arrivé d'Aumale, le 8, avec un millier d'hommes, entraînait à sa suite le choléra qui, pendant sa pénible marche, s'était déclaré dans sa colonne et lui avait enlevé le huitième de ses soldats. Le fléau se fixa au milieu de l'armée de Zaatcha ; depuis ce jour, il fit autant de victimes que le feu de l'ennemi.

Que l'on se garde bien de croire que les Arabes se bornaient à se défendre derrière leurs murailles. Chaque jour, chaque nuit étaient marqués par des sorties où les défenseurs de la place se livraient à des actes d'audace incroyable.

Embusqués derrière les arbres, ils se laissaient dépasser pour tuer à bout portant les soldats sans défense. Ils se glissaient dans les tranchées pour frapper les hommes isolés, se lançaient sur les ouvrages pour arracher les fusils dont le canon passait à travers les meurtrières, s'embusquaient dans des trous recouverts de branchages pour décharger leurs pistolets et leurs tromblons sur les hommes qui passaient au-dessus, et tel est le respect de ce peuple primitif pour les morts, qu'ils se faisaient tuer par douzaines en allant ramasser leurs cadavres.

La nuit, les habiles chasseurs d'autruches, qui ne visent leur proie qu'à la tête, criaient en français, de leur voix gutturale,

aux factionnaires dont ils étaient séparés par quelques pas seulement : « Factionnaire, où es-tu? » et quand les malheureuses sentinelles, malgré les ordres donnés, avaient l'imprudence de répondre, le son de la voix suffisait pour faire tirer dans cette direction une balle presque toujours mortelle.

Dans la lutte, les femmes de Zaatcha se mêlaient aux combattants et les excitaient par leurs cris affreux. Plusieurs tenaient à la main des yatagans dont elles se servaient pour achever les malheureux blessés, que la vivacité du combat ne permettait pas d'enlever. Les têtes des soldats tués pendant l'action et décapités par les Arabes, plantées sur des piques, étaient exposées au centre de chaque brèche ; les canonniers se voyaient forcés ainsi de les abattre. De pareils actes préparaient de cruelles représailles.

Dans l'intérieur des tranchées, à la faveur de la nuit, on entendait la voix des Arabes qui prenaient devant Dieu l'engagement de se faire tuer jusqu'au dernier, serment qu'ils n'ont que trop bien tenu et quand, après des nuits d'horreur, on arrivait le matin sur le théâtre de la lutte, un horrible spectacle s'offrait aux yeux des premiers arrivants. Les blessés, enlevés par les Arabes, mutilés par eux et attachés à des palmiers, expiraient dans les plus cruelles souffrances. C'étaient les femmes fanatiques qui s'étaient surtout montrées cruelles envers les malheureux prisonniers. Ce souvenir resta dans tous les cœurs, et les soldats exaspérés n'en épargnèrent aucune à l'heure terrible de la vengeance.

Je passe sur les incidents et les mille péripéties du siége, sur les horreurs de l'assaut pour raconter la dernière scène du drame.

La ville était prise maison par maison. La position de Bou-Zian n'était plus tenable. Entièrement enveloppé, il parvint cependant à se retirer avec sa famille et une partie de ses fidèles vers la porte de Zaatcha dite porte de Farfar, le seul point qui ne fut pas encore attaqué. Il était réservé au commandant de Lavarande, du 2e bataillon de zouaves, qui a joué un rôle brillant dans l'action, de s'en rendre maître. Dans une des maisons dont il avait dû s'emparer, deux Arabes parlant français avaient été faits prisonniers. M. de Lavarande leur promet la vie sauve, s'ils veulent lui servir de guide pour arri-

ver à leur chef. Le premier refuse noblement en disant qu'il aimait mieux mourir; il est aussitôt massacré par les zouaves; le second y consent, et indique la maison où Bou-Zian avait dû se retirer. M. de Lavaronde y dirige sa troupe. Elle est accueillie par un feu horrible. Les zouaves ne pouvant y pénétrer par les terrasses des maisons voisines, on essaye de braquer une pièce de montagne contre la muraille. Les canonniers sont tués pendant la manœuvre. On veut alors employer la mine, mais sans plus de succès. Les premiers qui essayent de mettre le feu à la mèche sont tués. Enfin la mine éclate, fait sauter avec fracas une portion du mur, et laisse à découvert devant les coups de l'assaillant environ cent cinquante hommes et femmes ! ,. Les zouaves n'hésitent pas. Enivrés de fureur, ils tirent sur ces malheureux entassés comme sur un troupeau effaré, puis se précipitent avec la baïonnette pour en finir.

Il y a eut ensuite un moment d'attente. Un Arabe d'un extérieur et d'une attitude qui révélaient le chef apparut, sortant d'un des coins obscurs de la maison. Il était blessé à la jambe et s'appuyait sur un des siens. Sa main tenait un fusil qu'il présentait à ses ennemis. « Voilà Bou-Zian ! » s'écria le guide. Aussitôt le commandant se jeta sur lui et empêcha les siens de faire feu. « Je suis Bou-Zian, » telle fut la seule réponse du prisonnier, puis il s'assit à la manière arabe et se mit à prier. M. de Lavaronde lui demanda où était sa famille. Sur sa réponse, il envoya l'ordre de la sauver ; mais il était trop tard ; déjà sa mère, sa femme et sa fille avaient été mises à mort, victimes de la fureur des zouaves, qui s'étaient introduites dans toutes les pièces et en avaient passé les habitants au fil de l'épée. La fille de Bou-Zian, que sa beauté aurait dû faire épargner, ne put être sauvée, pas plusque les autres femmes qui, mêlées aux défenseurs, subirent comme eux le sort des armes. C'est en vain qu'on invoque la nécessité, la loi inexorable de la guerre, pour justifier de telles fureurs, pour soutenir que toute ville prise d'assaut, après avoir refusé de se rendre, y est condamnée.

M. de Lavaronde avait envoyé prévenir le général Herbillon que Bou-Zian était entre ses mains. « Faites le tuer, » telle fut la réponse.

Un second messager rapporta le même ordre. Le commandant fit appeler quatre zouaves et leur ordonna, à un signal donné, de viser au cœur. Se tournant ensuite vers Bou-Zian, il lui demanda ce qu'il désirait et ce qu'il avait à dire. « Vous « avez été les plus forts; Dieu seul est grand, que sa volonté « soit faite. » Ce fut la réponse du chef arabe. M. de Lavarande, le prenant alors par la main, le força à se lever, et, après l'avoir appuyé le long d'un mur, se retira vivement. Les quatre zouaves firent feu. Bou-Zian tomba raide mort. On voulait lui faire couper la tête par le guide qui l'avait trahi; mais celui-ci refusa et présenta aussitôt la sienne. Ce fut un zouave qui s'en chargea; il apporta ensuite le sanglant trophée au colonel Canrobert et le lui jeta entre les pieds.—La place, veuve de défenseurs, fut rasée.

Cette expédition coûta aux Français quinze cents hommes, environ, tués ou blessés, et, parmi eux, quatre-vingts officiers.

Si je me suis arrêté longtemps sur un épisode d'un rapport indirect avec ma mission, c'est que j'y ai été déterminé par deux causes : la première, c'est que la majorité de l'armée d'Italie est composée de ces mêmes soldats d'Afrique si rompus aux fatigues, aux privations, aux dangers, au sang versé, et que leurs adversaires sont, dit-on, pour la plupart de jeunes soldats peu formés encore à la vie militaire.

Dieu préserve les uns et les autres de pareilles épreuves dans la guerre qui va s'ouvrir! Les Français, qui ont tant d'avantages sur les Autrichiens, devront se méfier de l'exagération de leurs plus brillantes qualités guerrières. Leur impétuosité naturelle a besoin d'être tempérée par la prudence. Ils ont la réputation de se mal garder; mais, il faut bien l'espérer, les rudes leçons de l'expérience ne seront pas perdues pour eux.

La seconde cause, la voici : J'ai fait route, depuis Paris, avec un officier d'administration, attaché aux subsistances de la garde impériale, qui fut un des combattants de Zaatcha. Ses récits attachants m'avaient vivement intéressé, et j'allais vous conter, mais en d'autres termes, ce que je viens de vous dire, pour vous prouver qu'en France, la prudence des chefs n'égale pas toujours l'intrépidité des soldats, quand, en arrivant au

gîte, il m'est tombé sous la main, par un grand effet du hasard, un numéro de la «Revue des Deux-Mondes,» du 1er avril 1851, où le siège de Zaatcha est raconté, avec les plus grands détails, par M. le capitaine Charles Bochet. La relation de M. Bochet et le récit de mon compagnon de voyage concordent en tous points. Je n'ai fait que transcrire de l'un et de l'autre en abrégeant de beaucoup toutefois.

Mon nouvel ami — désormais, je l'espère, M. B... sera pour moi un ami — a fait un brillant début dans la carrière militaire. A dix-neuf ans, il était fourrier au 49e régiment de ligne. A l'assaut décisif de Zaatcha, il reçut à bout portant, dans la cuisse, trois balles d'espingole qui ont été extraites et une autre balle, entre la troisième et la quatrième côte, qui y est encore. Transporté sans connaissance dans la tranchée, son colonel, M. de Wimpfen, je crois, aujourd'hui général dans la garde impériale, l'aperçoit, et lui frappe sur l'épaule en lui disant : « Tu « as bien fait ton devoir, mon garçon ; mais sois tranquille, « guéris-toi, tu seras décoré, je m'y engage. » Ces mots le firent revenir à lui et le rattachèrent à la vie. Il se cramponna à l'existence pour voir un jour l'étoile de l'honneur et du mérite briller sur sa poitrine, et il guérit, par un miracle de la science et de la nature. Au bout de dix-huit mois d'attente, il reçut enfin la récompense promise.

Peu de temps après, au 2 décembre, il était sergent-major et proposé pour l'épaulette ; mais il s'avisa de ne pas vouloir voter le plébiscite, sous prétexte qu'ayant son libre arbitre, il voulait en user dans un sens négatif. En vain on tenta de le faire changer de résolution ; il s'obstina à vouloir user de son droit dans le sens qui lui convenait, et les soldats de la compagnie, qui l'adoraient, votèrent unanimement «non,» avec lui.

De là scandale et représailles, l'épaulette promise ne vint pas, et l'électeur indépendant, pour ne pas avoir sa carrière impitoyablement brisée, dut passer du service actif au service des subsistances. Heureusement, il n'a pas à s'en plaindre, il est aimé, estimé pour ses talents et son beau caractère ; avant la fin de la campagne, il sera officier comptable, ce qui équivaut au rang de capitaine, avec des avantages pécuniaires en sus. Aujour-

d'hui il est adjudant en premier, grade qui donne rang de lieutenant.

J'ai eu la satisfaction de faire route aussi avec le jeune fils du duc de Montebello, sous-lieutenant dans un bataillon de chasseurs à pied, qui va rejoindre à Turin son corps, faisant partie de la brigade d'avant-garde du général Bourbaki.

Ce jeune officier, très-intelligent et d'un extérieur des plus séduisants, a eu le malheur, dernièrement, d'avoir la jambe cassée par un coup de pied de cheval. A peine remis,— il boite encore très-sensiblement et souffre beaucoup de sa fracture,— il n'a pas voulu laisser échapper l'occasion de se distinguer. Seulement, comme il marche difficilement, il a sollicité et obtenu l'autorisation de faire la campagne à cheval.

Turin, 2 mai 1859.

Ce n'est pas sans peine que j'ai pu atteindre Turin. Depuis Mâcon, Lyon, les besoins du service rendent les communications difficiles; à Suse, elles sont tout à fait interrompues, par mesure de service, sur l'ordre du maréchal Canrobert.

Le 1er mai, les autorités communales ont fait afficher l'avis de l'entrée des Autrichiens sur le territoire sarde, et, depuis lors, les mouvements déjà si rapides de l'armée française ont reçu une impulsion plus vigoureuse encore. La division du général Bouat est réunie à Alexandrie. Les divisions des généraux Bourbaki et Renaud s'y rendent aujourd'hui, et, demain, la 4e division arrivant à son tour, le corps d'armée du maréchal Canrobert commencera son mouvement en avant.

Les troupes du 4e corps, — général Niel, — arrivées en Piémont, sont bivaquées à Suse. Je les ai vues ce matin; ce corps d'armée ne pourra être massé avant trois ou quatre jours. Son chef d'état-major est M. le colonel Esprivant, ancien aide de camp du général Bedeau.

L'entrée des Français sur le territoire sarde a été marquée

par un bien triste événement. Le général Bouat, à peine arrivé à Suse, a succombé à une rupture d'anévrisme dont il était atteint depuis longtemps et qui, pendant la guerre de Crimée, avait déjà mis ses jours en danger. C'était un brave et digne soldat qui a conquis ses grades en Algérie et qui s'est distingué devant Sébastopol. Les soldats l'aimaient pour son caractère énergique et bienveillant à la fois, et pour ses allures militaires. L'armée d'Italie perd en lui un chef à jamais regrettable.

On parle du général de Hauttemare, commandant la division de Châlons-sur-Marne, du général Dorel ou du général Trochu, pour succéder au général Bouat, dans le commandement de la division.

Ce qui manque à l'armée française pour entrer en ligne dans de bonnes conditions, c'est une quinzaine de jours pour terminer ses préparatifs. Si l'expédition était prévue, résolue par ceux qui l'ont ordonnée, ceux qui en font partie ont, à coup sûr, était surpris à l'improviste. On ne peut voir un dénùment plus absolu des choses indispensables à la guerre, telle que les Français l'entendent, telle qu'ils ont coutume de la faire (1).

Mais que font les Autrichiens? Une dépêche de Vienne vient de m'être communiquée. Elle annonce que toute l'armée a passé le Tessin à Bereguardo, près de Pavie, dans la nuit du 29 au 30; le 30 avril, le grand quartier général a été transporté à Garlasco, sur le sol piémontais. Garlasco est situé sur la route de Mortara et à mi-chemin de cette dernière ville à Pavie. Mais, je puis vous l'affirmer, de bonne source, ce n'est point toute l'armée autrichienne, mais seulement un corps de 30,000 à 40,000 hommes qui a passé le Tessin, dans la nuit du 29. Le général Giulay a quitté Pavie, où il avait son quartier général, bien avant eux. Il les attendait à Gravellona, entre Mortara et Novare. On dit qu'il signale sa marche sur le territoire sarde

(1) Dans son ordre du jour à l'armée d'Italie, datée du grand quartier général de Milan, le 8 août 1859, l'empereur dit : « .... Tout à coup l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts. Les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements manquaient. »

par des déprédations excessives. Cela me paraît invraisemblable ; ce serait souverainement impolitique. Je ne puis cependant rien garantir à ce sujet,—un des mille bruits recueillis en route,—pas plus que l'arrivée des Autrichiens à Novare et leur marche forcée sur Turin. Si telle est en effet leur intention, ce ne sont pas, à coup sûr, les têtes de colonnes françaises déjà arrivées en Piémont qui pourront l'empêcher ; mais de plus sérieux obstacles s'opposeraient à l'exécution de ce dessein. La formidable citadelle d'Alexandrie est sur le flanc droit du général Giulay, et sa marche ne peut être très-active, à partir de Verceil, puisque tout le pays, depuis cette dernière ville, est inondé. Il ne lui reste que la route, et une armée qui n'a, pour tout moyen de communication, qu'une seule route, si belle qu'elle soit, ne peut marcher rapidement. Quoi qu'il en soit, les mouvements du général Giulay donnent à réfléchir. Les troupes qui arrivent soit à Turin, soit à Gênes, sont envoyées, deux heures après leur arrivée, sur les points où l'armée franco-sarde a établi sa ligne de défense. Cette ligne s'étend de la Dora-Baltea à la Sesia. La Dora-Baltea prend sa source au pied du mont Saint-Bernard, dans la vallée d'Aoste, qu'elle traverse de l'ouest à l'est. Sous le premier Empire, cette rivière avait donné son nom à un département français dont Ivrée était la capitale. La Dora-Baltea ou Doire-Baltée se jette dans le Pô, par la rive gauche, au-dessous de Châtillon. Cette partie du Piémont peut être facilement inondée dans cette saison, par la levée des écluses qui bordent les canaux des rizières.

Le roi, accompagné du maréchal Canrobert et du général Niel, a visité les lignes de défense de la Doire. La Doire sert de ligne de démarcation entre les provinces de Verceil et de Turin. Ivrée est une place forte à 50 kilomètres nord-est de Turin.

Ces réflexions faites, en passant, je reviens à mes affaires ; mon rôle se borne à rapporter ce qui se passe sous mes yeux. D'appréciations, de réflexions, de rapports, je dois et veux me montrer sobre.

Permettez-moi de revenir sur mes pas et de reprendre mon itinéraire.

J'ai quitté Mâcon, hier, 1er mai, à six heures du matin, par le train, censément direct, jusqu'à Turin. — Pluie battante — suivi la ligne de Genève jusqu'à Ambérieux — pris la ligne de Victor-Emmanuel. — Les places ne sont pas garanties au-delà de Culoz, extrême frontière. D'Ambérieux à Culoz la route devient fort pittoresque; elle côtoie le Rhône, dont les eaux sont déjà très-rapides, coulent à fleur de terre, mais n'ont pas de profondeur. On y pêche, dit-on, d'excellentes truites.

A Culoz, j'ai assisté à l'embarquement du 53e. Ce régiment n'a pas de schakos et fera la campagne en képi — bonnet de police (1). — Les soldats montrent beaucoup d'entrain; les loustics prennent place dans les waggons, en criant : « Culoz ! « cinq minutes d'arrêt; les voyageurs pour Paris, Asnières, « Saint-Cloud, Versailles, Auteuil et Saint Germain, changent « de train. — Train de plaisir pour l'Autriche, en face! »

Nous partons avant le 53e, nous traversons le Rhône sur un pont superbe à quatre piles en fonte, et, quelques secondes après, le train s'arrête devant une barraque en planches, portant pour enseigne : « Bureau des douanes des États sardes. » Nous sommes en Savoie.

On descend; des messieurs, en veste de droguet et chapeau à la « Pifferari, » ahuris par les cris d'un long personnage en tunique verte aux galons de sergent-major et armé d'une épée qui me rappelle Colichemarde, portent des mains sales sur les paquets de linge et ne visitent rien. Voyant cela, j'affecte de tourner mes clefs dans les serrures de mes malles, et sur ma déclaration que je n'ai rien à déclarer, il n'en est plus question.

La Savoie forme un massif rattaché à la crête des Hautes-Alpes, depuis les montagnes de Barnodache, situées au-dessus de Briançon, jusqu'au Mont-Blanc; elle ne communique avec le Piémont que par les routes du mont Cenis et du petit Saint-Bernard, impraticables pendant la moitié de l'année, ou par quel-

(1) Il en a été de même pour tous les corps venus d'Afrique et bientôt cette disposition a été appliquée aux autres troupes de l'armée d'Italie, à l'exception de la garde impériale qui a conservé sa lourde coiffure, bonnet à poil, schako, casque et scapska. Les généraux ont également fait la campagne en képi.

ques mauvais cols, plus difficiles encore et fréquentés seulement par des muletiers. Cette province est, en outre, partagée par trois chaînes secondaires fort élevées, qui dessinent pour ainsi dire les quatre vallées parallèles de l'Arve, des Bauges, de l'Isère et de l'Arc. La première, ou le Faucigny, part du Mont-Blanc, près de Chamouny, et débouche sur Genève; elle est séparée des autres par des montagnes. La Maurienne, ou vallée de l'Arc, se réunit entre Conflant et Montmeillan à celle de l'Isère, qui forme la Tarentaise; au-dessous de cette dernière ville elle se bifurque et va à Chambéry et à Genève, d'un côté, et au fort Barraux et à Grenoble, de l'autre.

A peine en Savoie, apparaissent les plantations de vignes, nommées hutains. Rien de plus pittoresque. Elles forment berceau ou s'enroulent gracieusement à des arbres, principalement des cerisiers. Ces vignes produisent un vin médiocre. Les vins renommés de la Savoie se récoltent sur les coteaux qui se prolongent entre Saint-Jean de la Porte, Chambéry et Saint-Jean de Maurienne. Les gourmets de la Savoie citent avec emphase le Cruet, le vin de la Maure, des Altesses, de Monteminod, de Corniolles, de Chignion, de Montmeillan. S'ils sont ilustres, ce sont pour moi d'illustres inconnus. L'aspect de la Savoie est fort pittoresque. De belles vallées, des torrents non navigables et pleins de truites, de hautes montagnes aux flancs verdoyants, aux cimes couvertes de neige, fréquentées par les ours et les loups, telles que le Mont-Blanc, le mont Cenis, le petit Saint-Bernard, le mont de Buet; des lacs, des eaux minérales, des forêts giboyeuses, de nombreux villages; mais trois fois plus de clochers qu'il n'y a d'agglomérations de feux.

Des maisons de campagne élégantes, de belles constructions point. Tout le luxe des bâtisses est pour les églises. Les habitants sont pauvres, malgré les richesses du sol. On trouve en Savoie de la houille, du marbre, du gypse, du miel, du vin, des vers à soie, du bétail. On sait à quel point les Savoyards, si attachés au sol natal, sont portés à l'émigration. Commissionnaires, colporteurs, ramoneurs, domestiques, joueurs de vielle, etc., leur réputation de probité est proverbiale. A

l'étranger, ils n'ont qu'un but dont rien ne saurait les détourner : ramasser un petit pécule et revenir au pays.

Les Français ont été admirablement accueillis en Savoie. Malgré une pluie battante, la population entière se presse aux abords des stations pour faire bon visage aux Français ; ce chaleureux accueil ne se lasse pas. A chaque train chargé de troupes, ce sont les mêmes démonstrations.

Les habitants ont fait des collectes entre eux pour offrir du vin, à tonneaux, et des cigares, à pleines corbeilles, à ces alliés chéris. A Chambéry la foule a brisé les palissades pour se rapprocher un instant plus tôt des premières troupes françaises qui ont passé par là, mercredi dernier. C'étaient des chasseurs à pied. La garde nationale fait à présent un service rigoureux pour calmer l'élan trop bruyant de ces démonstrations.

A Montmeillan, trois bœufs ont été donnés au régiment qui, le premier, y a établi son bivac, et c'étaient des transports d'allégresse à la vue de la façon expéditive dont les trois bêtes ont été dépecées sur place et réduites en fricassées. On en parlera bien longtemps ! Frappé de ces élans dont j'avais cru jusqu'alors la description exagérée, je fis remarquer à un habitant du pays combien la conduite de ses compatriotes était en opposition avec le vote de leurs députés dans la question de la guerre. « Ah ! me dit-il, ceci s'explique, nous sommes lassés des sacri« fices que nous impose le Piémont. Le Piémont est un maître « qui nous exploite, et le gouvernement représentatif, avec le « Piémont, est tout simplement la légalisation de l'iniquité.

« Quand nos impositions ont traversé le mont Cenis, elles ne « nous reviennent plus, sous aucune forme que ce soit. Tout est « pour le Piémont : dépenses, bienfaits, emplois publics. Aucune « charge importante n'est remplie par un Savoyard. Nous nous « détestons réciproquement. Nous n'avons ni la même langue, « ni les mêmes goûts, ni le même caractère, ni le même cos« tume. Nous différons du tout au tout, et, comme contraste à « ce tableau, toutes nos affinités sont pour la France.

« Croyez-vous que nous ayons vu avec une immense joie « partir nos enfants pour aller défendre des frontières qui ne « sont pas les nôtres ? Nous le disons franchement ; en fêtant les

« Français, nous fêtons, nous saluons l'annexion. Nos paysans, « en voyant les Français chez nous, la croient faite; voilà le « secret de leurs hourras. On nous dit bien : Pas d'annexion « avec le Deux Décembre; mais nous répondons : Annexion sous « n'importe quel régime plutôt que la domination scandaleuse « du Piémont. Nos prêtres ne sont pas avec nous; eh bien, « tant mieux encore, leur influence en souffrira; il y a long-« temps aussi que leur joug nous pèse. Ah! si vous les con-« naissiez... »

Voilà comment s'exprimait mon ami savoyard, et les autres voyageurs opinaient du bonnet (1).

On voit des types délicieux en Savoie. Le parapluie de coton rouge est un des objets des plus élégants et des mieux portés; la coiffure des femmes du Faucigny est originale et ne manque pas de goût, elle contraste très-heureusement avec l'affreux chaperon des villageoises du Mâconais, et les paysans ont des habits, des chapeaux, des cols, des chemises et des pantalons d'amoureux d'opéra-comique, réellement inimitables.

Au premier arrêt finissent les crêtes des monticules de la Choutagne et commencent les marais de Seyssel, couvrant une étendue de plus de trois lieues. Ils foisonnent en bécasses, et c'est là tout ce qu'on en tire. Chiendreux, où la Choutagne se termine, est au bord du lac du Bourget, qui baigne la célèbre abbaye de Haute-Combe, sépulture des ducs de Savoie, desservie par des moines blancs à grande raie noire dans le dos. Le monastère est bâti au pied du mont du Chat, où l'on chasse le faisan. J'oubliais, en parlant de Haute-Combe, sa curieuse fontaine intermittente. Le lac du Bourget communique avec le Rhône par un canal qui porte des bateaux à vapeur.

Le train fait halte à Aix-les-Bains; mais il s'en faut de vingt pas qu'on puisse voir cette jolie ville d'eaux, si fréquentée dans la belle saison et où l'on mange à si bon marché les délicieux

(1) On n'a guère parlé du mouvement annexioniste pendant la guerre et la pétition récente en faveur de l'annexion, signée après le traité de Villafranca, par onze députés de la Savoie, a paru surprendre. Feinte surprise, assurément. Les vœux et les tendances de la Savoie ne pouvaient être un mystère pour personne.

lavarets et les ombres chevaliers du beau lac du Bourget. On affirme que la réputation de ses poissons attire plus de valétudinaires à Aix que la vertu incontestée de ses sources thermales. Le chemin de fer ne traverse pas la localité; un embranchement, parcouru seulement par les trains de petite vitesse, y conduit. Après avoir déposé les voyageurs à destination, les trains reviennent sur leurs pas, à Chiendreux, d'où ils repartent en avant. Quelques tours de roue en plus, et l'on arrêterait devant le centre de la charmante promenade d'Aix-les-Bains. Si ces tours de roue ont été économisés, c'est probablement parce qu'on a voulu que les voyageurs, pour voir la ville, y fassent halte et payent redevance. Les édilités des villes d'agrément ont de ces finesses; il faut être ingénieux pour battre monnaie.

Voici Chambéry à l'extrémité de la charmante vallée de Caux. Avant de faire halte, pendant le ralentissement du train, on indique du doigt, sur la gauche, le Calvaire, qui constitue un chemin de la croix des plus rudes sur la crête des monts appelés « les Mains. » Les plus fervents le parcourent à genoux.

Chambéry, ville archiépiscopale, — il y a plus d'évêchés en Savoie que dans toute la Belgique, où la population est dix fois plus forte, — est le chef-lieu de la Savoie proprement dite. Cette capitale a 19,000 habitants. Elle eut autrefois ses vicomtes, et fut cédée en 1230 à Thomas Ier, qui fit construire le château où résidèrent les princes de Savoie jusqu'à translation de leur gouvernement à Turin. On y visite l'abbaye de Lemme, du VIe siècle, dit-on; la cathédrale, de 1420; le monument élevé à la mémoire de Philibert de Savoie dans la sainte chapelle; l'ancien château. Les dames de Chambéry sont citées pour leur élégance et leurs graces.

En quittant Chambéry, on voit à droite Les Charmettes, réunions de maisons isolées, entourées de bouquets d'arbres sur le versant d'une haute colline. Cette maison blanche, à mi-côte là-bas, et qu'on aperçoit tout entière, fut le séjour de J.-J. Rousseau.

A Chamousset, près d'Aiguebelle, berceau des ducs de Savoie, on sort de la Savoie proprement dite, on entre en Mau-

rienne, et, chose singulière, la Maurienne, qui ne s'appelle plus Savoie, fournit cependant le plus de Savoyards à l'émigration.

De Montmeillan, d'où débouchent les corps venant par Chapareillan, (constatons en passant que le pont de Beauvoisin a servi à l'entrée de trois cent cinquante hommes, seulement); les troupes font cinq étapes: Aiguebelle, Saint-Jean-de-Maurienne, Modane, Lans-le-Bourg, où commence réellement l'ascension du mont Cenis, et Suse. Les trois dernières étapes sont énormes, près de dix-neuf lieues à parcourir par des chemins horribles. Les Sardes mettent quatre jours à faire le trajet, mais les Français doivent s'avancer à marches forcées. Ne contrôlez pas mon dire sur la carte; la carte me donnerait tort; elle n'indique pas les rampes, les tours, les détours, les brusques reploiements sur elle-même de la route du mont Cenis. Les troupes qui l'ont traversée les premières ont eu beaucoup à souffrir de ces tourmentes de neige si terribles dans les Alpes. La route avait été balayée, dès la fin du mois de mars, et préservée des neiges, depuis; mais ces neiges, rejetées sur les accotements, n'en ont été que plus aisément dispersées en tourbillons par la rafale.

A Saint-Jean-de-Maurienne, on quitte le chemin de fer pour les diligences qui font le service du mont Cenis. Que mon plus cruel ennemi, si j'en ai un, soit préservé du supplice de rester enfermé dans ces mauvaises boîtes les quatorze mortelles heures que j'y ai passées, et surtout dans les mêmes conditions. Les meilleures places sont accaparées ou plutôt réservées pour les officiers isolés.

Il y a vraiment plus d'officiers traînards que de soldats. — Cela tient-il à des rappels de congé subits? — Et quelle confusion! Les uns cherchent leurs chevaux, les autres leur régiment, d'autres encore ignorent leur destination et prennent l'avance parce que c'est toujours autant de fait. Bref, leur présence enseigne un peu rudement ce que c'est que l'état de guerre. A eux toutes les faveurs; ils payent quart de place et on leur accorde leurs aises. Malheur à vous, si, voyageant avec eux, vous n'avez pas le bonheur de porter un pantalon rouge, fût-

il crotté jusqu'à l'échine et tout en loques — on en voit — vous payerez quatre fois autant et serez entassés, sans pouvoir remuer ni respirer, dans la rotonde et sous la bâche. C'est à prendre ou à ne pas partir.

Enlevées par l'effort vigoureux des attelages de huit chevaux, les trois lourdes voitures, qui forment le train, quittent Saint-Jean-de-Maurienne avant quatre heures et arrivent à Lans-le-Bourg à onze heures passées. En chemin, on longe les colonnes d'une division composée des 2ᵉ, 20ᵉ, 23ᵉ et 55ᵉ de ligne. Les règles prescrites à l'article de la « colonne en route » sont négligées. Les chapardeurs, les éclopés et les avinés s'égrènent, en long chapelet, derrière l'arrière-garde. Celle-ci et les voitures de réquisition, à un collier, servant au transport des malades et des bagages légers, se jettent dans le gros de la colonne.

Les officiers, le ceinturon débouclé et le sabre sur l'épaule, marchent, en fumant la pipe, dans un costume à peu près de fantaisie. En avant des bataillons, le commandant, l'adjudant-major (capitaine, en France), le chirurgien aide-major, la tête alourdie de sommeil, enveloppés dans leurs longs manteaux, cheminent lentement, ballottés par l'allure régulière de leurs chevaux. Mais tout cela avance, et je suis loin de blâmer cette liberté d'allures. Elle allége la fatigue. Mais la charge du fantassin est par trop forte. Un capitaine, du même avis que moi, se plaignait surtout de ce qu'on faisait porter à ses soldats des pelles et des pioches avec fourreau. La pelle le mécontente, mais le fourreau l'exaspère. Et ce n'est pas à tort.

A propos des chirurgiens, le décret du 27 avril, qui réorganise le corps de santé militaire, a été accueilli avec faveur par l'armée. Les services rendus par les chirurgiens en Algérie et dans la guerre de Crimée sont encore présents à l'esprit.

La chirurgie militaire commença à être régulièrement établie sous François Iᵉʳ. Ambroise Paré l'illustra à son origine. Avant cette époque, l'armée était suivie par des empiriques, vendeurs de baumes et d'onguents, qui, mêlés aux varlets, suivaient l'armée et pansaient les blessures à prix d'argent.

Henri IV établit les premiers hôpitaux militaires. Louis XIII

créa les chirurgiens-majors des régiments. — Sous Louis XIV la chirurgie militaire s'enrichit des découvertes des Bessier, des Petit, des Ledran. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire la chirurgie s'est élevée à la hauteur d'une des gloires nationales de la France.

L'histoire a conservé les noms des Noël, des Desgenettes, des Percy, des Larrey; elle a gardé le souvenir des services qu'ils rendirent sur le Rhin, sur la Meuse, dans les Pyrénées, en Italie, en Orient, en Prusse, en Pologne, en Russie.

Autrefois les chirurgiens se tenaient derrière les lignes de bataille et attendaient, loin des périls, qu'on apportât les militaires blessés. Aujourd'hui ils accompagnent les braves au combat, ils partagent, en partie, leurs dangers et les soulagent aux lieux mêmes où ils sont frappés.

De Saint-Jean-de-Maurienne, où la route sinueuse commence à monter, jusqu'à Suse on parcourt dix-huit lieues de pauvreté et de sauvagerie. Peu de cultures, gorges profondes, rocs sur rocs s'élevant jusqu'aux crêtes extrêmes des Alpes, de la neige immaculée pour couronnement, de bruyants cours d'eau tombant en gros bouillons des flancs escarpés ; de minces sentiers coupant en zigzags les roides montées, terminées par de vastes plateaux couverts de végétation, où d'immenses troupeaux gardés par des pâtres que l'isolement a rendus hébétés et farouches, passent la belle saison entière sans commerce avec le reste du monde ; des torrents larges, impétueux, glacés, sans profondeur, où un être humain ne pourrait poser le pied sans être à l'instant même broyé par les cailloux, mais que les truites agiles remontent, en se jouant, avec la rapidité d'une flèche; des huttes sordides de misère et de malpropreté; des costumes affreux, des habitants chétifs, souffreteux, malingres, des femmes affligées, pour la plupart, dès qu'elles ont dépassé la première jeunesse, de goîtres repoussants. Tel est l'aspect de la Maurienne, et l'on prétend que la Tarentaise l'emporte encore sur la Maurienne en misère et en tristesse.

De loin en loin, de Saint-Jean-de-Maurienne à Saint-Michel et de Saint-Michel à Modane, on aperçoit les assises du chemin de fer prolongé et qui nivèle impitoyablement toutes

les crêtes, comble les gorges profondes et franchit les torrents furieux. La guerre a fait interrompre ces utiles travaux.

A Modane, qui déjà s'élève de plus de onze cents mètres audessus du niveau de la mer, on a commencé à percer le mont Cenis, travail d'Hercule; quatre cents mètres ont été évidés des flancs de la montagne. Les difficultés d'aérage nuisent aux progrès de l'œuvre. Il y a huit kilomètres à percer. On prétend finir dans un terme de six années.

A Modane, le 25e de ligne, déjà installé au bivac, fait la cuisine, escouade par escouade, au bord de la route. Deux pierres forment le foyer et servent de support aux marmites, appuyées contre les murailles des maisons. Des flammes rouges et oscillantes, des flots de fumée s'échappent du foyer et éclairent de lueurs fantastiques les armes en faisceaux et les visages expressifs des soldats. Ceux-ci debout, assis, accroupis ou couchés, attendent, avec une légitime impatience, l'unique repas de la journée. Le matin, ils reçoivent le café ou une ration de vin, le soir, parfois bien tard, et quelquefois point — quand les distributions n'ont pu se faire — ils mangent la soupe. Dans l'intervalle, pendant les marches, ils grignotent quelques bribes de pain ou de biscuit, s'ils en ont fait l'épargne, et s'estiment heureux s'ils trouvent pour se désaltérer l'eau écumeuse des torrents, ou même l'eau saumâtre et nauséabonde des fossés et des ornières. Ils vont toujours, et jamais, si les privations n'ont pas dépassé le niveau des forces humaines, les murmures se transforment en plaintes. Ah ! certes, trop souvent le soldat est un fléau de Dieu, mais souvent aussi il faut qu'on l'admire dans sa sublime abnégation.

Après Modane vient Bramant, dont je ne parlerais pas, sans la proximité du fort Essillon, d'où, d'un bond, on s'élance sur la route. On dirait un de ces repaires féodaux, du moyen âge, dont la seule destination était d'arrêter et de rançonner le voyageur.

A onze heures nous arrivons à Lans-le-Bourg, bourg à près de quatorze cents cinquante mètres au dessus du niveau de la mer. Ici commence l'ascension du mont Cenis; on relaye et l'on mange dans une pauvre auberge. Le passage incessant de cent personnes par jour, aller et retour, taillables à merci, n'a

pu inspirer aux hôtes trop pressés de faire fortune, l'idée de procurer aux voyageurs un peu de bien-être et de comfort. Vers eux ils étendent d'une main un ragoût desséché, toujours le même, et de l'autre main, la sébile tarifiée. Pour eux, ils n'ont pas un sourire, pas même une aiguière pour qu'ils puissent se rafraîchir le visage.

On repart à minuit. Il faut quatorze mulets de renfort à chaque attelage. On monte, on monte toujours au pas. Les traits sont tendus à se rompre. La rampe se replie tous les deux cents pas, car on escalade un seul flanc de la montagne; la contourner serait impossible. On longe des précipices bordés par des piliers de pierre que relient des traverses en bois. L'hiver, les neiges amoncelées et durcies s'élèvent au-dessus des piliers préservateurs. De longues perches alors indiquent le point extrême où peuvent mordre les cercles des roues ou les fers des traîneaux qui, dans la saison rigoureuse, sont substitués aux diligences. Si l'on s'écarte de la voie tracée, si un faux pas de l'attelage entraîne la machine sur le versant, oh! alors, tout est dit. Hommes, bêtes, véhicule roulent dans l'abîme, disparaissent sous la croûte de neige durcie, et il n'est pas de puissance humaine qui puisse les sauver.

Ce danger n'est pas le seul. Lors de la fonte des neiges, les avalanches se précipitent des flancs de la montagne et broient tous les obstacles qu'elles rencontrent sur leur passage.

Rarement cependant ces accidents arrivent, tellement les conducteurs sont habiles, tellement les attelages ont le pied sûr.

Bientôt nous arrivons dans la région des neiges. La route, je l'ai dit, en est débarrassée.

A quatre heures, à l'aube naissante, un grand gaillard en blouse et en chapeau de vigogne conique soulève les portières. Un air glacial vient frapper en plein visage les voyageurs assoupis par l'excès de la fatigue. Ils s'éveillent en sursaut; une plainte monotone frappe leurs oreilles. « Nous sommes au som-
« met du mont Cénis. On va ôter les mulets de renfort. N'ou-
« bliez pas le postillon. »

Nous sommes à deux mille soixante-quatre mètres au-dessus

du niveau de la mer, sur le plateau que partage en deux une barrière, limite de la Savoie et du Piémont. De l'autre côté de la barrière, le français cesse d'être le langage du pays ; on emploie un dialecte italien, un vrai charabia.

Sur le plateau on voit un lac, peuplé de truites, d'où sort une petite rivière qui, après plusieurs cascades, se jette dans la Doire. Là aussi existe un hospice, fondé, on croit, au xe siècle, que Napoléon fit reconstruire et où il logea avec l'impératrice Joséphine — on montre leurs lits aux passants — et où de pauvres prêtres donnent asile aux pauvres voyageurs.

Après une halte de peu d'instants, on descend au galop de deux chevaux le flanc opposé de la montagne.

A six heures, arrivée à Suse, ville de 3,400 habitants, sur la Doire, siége épiscopal, autrefois fortifiée. On y voit encore les ruines du fort de la Brunetta.

Le 11e de ligne, qui va partir tout à l'heure, replie son camp. Le général Bourbaki est déjà à la gare, où il fait charger sa calèche, et bientôt il part devant nous. Mais de départ il n'en est point pour nous; le maréchal Canrobert dispose de la ligne et la garde pour ses troupes. Force est aux voyageurs de prendre des voitures particulières, au grand détriment de leur bourse. Agréments de la guerre.

Turin, 4 mai.

Il fait ici un temps épouvantable; depuis vingt-quatre heures la pluie tombe à torrents, sans éclaircies, sans trêve. Si l'arrêt qui en résulte forcément est favorable aux arrivages français par Gênes, et permet de mettre un peu d'ordre là où règnent la confusion et le désordre, en revanche les communications par le mont Cenis sont difficiles et les routes détrempées deviennent impraticables pour l'artillerie et même pour les simples charrois.

Les journaux de Paris ont été distribués hier fort tard dans la soirée, et aujourd'hui le courrier n'est arrivé que vers midi.

Hier a paru le décret qui confère le portefeuille de la guerre à M. le comte de Cavour. Le général La Marmora conserve seulement le commandement d'une division.

Le maréchal Vaillant est nommé major général de l'armée d'Italie, en remplacement du maréchal Randon, qui prend le portefeuille de la guerre.

Le quartier général du général Giulay était, le 2 mai, à Lumello; de là il est entré à Novare et a imposé à la ville une forte réquisition de subsistances militaires et de fourrages sous peine d'une amende quintuple de la valeur. On continue à signaler des déprédations.

Les Autrichiens occupent aussi Verceil.

Quoi qu'il en soit des dispositions stratégiques prises par eux, ils s'avancent avec une rapidité extraordinaire dans la direction de Turin.

Si tout d'abord, après la réponse du cabinet sarde à la déclaration de guerre, les Autrichiens n'ont pas franchi le Tessin immédiatement, c'est que le gouvernement militaire voulait dérouter les Piémontais. Ainsi leur idée fixe, idée suscitée, dit-on, par le général Giulay, était de tenter un coup formidable, et de passer avec 150,000 à 160,000 hommes. Voilà pourquoi, avant tout, ils ont rappelé toutes leurs réserves.

Cependant, on ne croit pas, malgré les appréhensions des habitants de Turin, que l'intention des Autrichiens ait été d'envahir la capitale du Piémont. La forte position de la citadelle d'Alexandrie, qui commande leur flanc, ne permet guère une pareille tentative.

Environ 15,000 Autrichiens sont arrivés dimanche soir à Sannazzaro. Le général Schwarzenberg a passé la nuit à Lumello. Une forte réquisition a été ordonnée à Mède, près Novare. Le sydic (bourgmestre) a été arrêté au quartier général pour n'avoir pas pu remettre à temps les vivres demandés, mais il n'a pas été détenu longtemps. Les Autrichiens sont entrés à Modène et à Reggio. Ils ont mis Plaisance en état de siége.

Un double mouvement a été fait par les Autrichiens sur Sale et Trino. Ils menacent toujours de passer, à Frassinetto, le Pô

qu'ils ont franchi à Cambio; mais le Pô, qui a beaucoup grossi, est un obstacle difficile à traverser en ce moment. Ils ont également tenté de jeter un pont sur la Sesia, mais la crue des eaux de la rivière leur oppose une barrière. Partout où ils passent, dit-on, ils font de très-fortes réquisitions, menaçant, en cas de refus, du pillage et de l'incendie et d'une pénalité quintuple de la valeur des vivres qu'ils demandent.

Le 3, ils construisaient des ponts sur les deux bras du Pô; l'un de ces bras est appelé Tanaro, parce qu'il formait l'ancien lit du Tanaro. Les ponts se construisent sur la route nationale qui de Tortone conduit à Alexandrie.

Hier cent cinquante Autrichiens ont passé la Sesia à Caresano; ils se sont portés à Villanova de Casale; ils s'y sont arrêtés quelques heures, puis ils ont repassé la rivière. Dans la soirée un détachement est arrivée à Terra-Nova et a fait une forte réquisition de vivres et de voitures.

Dans leur tentative du 3, pour passer le Pô, à Frassinetto, ils ont été arrêtés par l'armée sarde. Les deux artilleries se sont combattues d'une rive à l'autre. Le feu a duré quinze heures; il a recommencé le 4, dans l'après-midi et duré le reste de la journée, mais il n'a pas eu des résultats en rapport avec son intensité. Les Piémontais ont perdu seulement vingt hommes, tués ou blessés. Ils affirment que la perte des Autrichiens a été beaucoup plus considérable; mais c'est toujours ainsi que se rédigent les bulletins.

Un autre engagement a eu lieu aux avant-postes, le 1er mai, et s'est terminé d'une manière glorieuse pour les Sardes. Forts de leur nombre, les Autrichiens ont cru pouvoir attaquer un escadron du régiment Saluces-cavalerie (chevau-légers). Le capitaine Colli, qui commandait l'escadron, a attendu l'ennemi de pied ferme. Il a fondu ensuite sur lui, et n'a pas tardé à le mettre en complète déroute. Le commandant autrichien a été traversé par le sabre d'un jeune brigadier. Dans les rangs sardes, deux hommes ont été tués.

Parmi les rares blessés, on cite un jeune officier, fils du comte Balbo, légèrement atteint d'un coup de sabre. Le nom de Balbo doit nécessairement avoir du retentissement dans la

guerre. Le capitaine Colli est le fils d'un général qui s'est grandement distingué sous l'Empire.

En résumé, les Autrichiens, qui sont aussi à Mortara, étaient hier, au nombre de 4,000, à Castel-Nuovo et à Scrivia. Dans la journée du 3, ils ont opéré un grand mouvement en avant et sur trois points différents; ils ont essuyé un échec en essayant de passer le Pô à Frassinetto (petit bourg situé à l'est de Casale et à deux lieues de cette ville).

La marche de Cambio sur Sale paraît avoir pour but d'appuyer cette opération. La marche sur Trino démasque la tentative sur Frassinetto et menace les défenseurs de Casale en se portant sur leurs derrières. En effet, Trino est situé près de la rive gauche du Pô, entre Casale et Verceil, à dix-huit kilomètres de cette dernière ville et à peu près à égale distance de Casale, sur la route qui conduit de l'une à l'autre ville. Trino compte 6,000 habitants environ. Cette ville a été prise, en 1704, par Turenne.

Si les troupes ennemies se sont avancées aussi facilement sur le sol piémontais, après le passage du Tessin, c'est que nulle part ils n'ont rencontré de résistance; les Piémontais, obéissant à un plan d'opérations défensives arrêté à Turin, se sont retirés partout devant eux. Mais l'heure de la résistance est arrivée, et l'on voit par la défense de Frassinetto qu'elle sera partout énergique et soutenue.

Le quartier général du roi Victor-Emmanuel est à San-Salvator en avant d'Alexandrie. Les armées alliées occupent fortement la vallée de la Scrivia. Les convois se succèdent d'heure en heure sur la ligne de Suse, mais les troupes françaises qui arrivent ne s'arrêtent plus à Turin et poursuivent directement leur route pour Alexandrie. A Gênes se trouvent déjà, outre les 33e, 34e, 37e, 38e et 45e de ligne, les chasseurs de Vincennes, ceux d'Afrique, les zouaves et les turcos. Ces deux derniers corps excitent le plus la curiosité publique par le pittoresque de leur uniforme. On a pris en grande amitié les zouaves, qui sont plus gais et plus policés que les turcos. On a placé ces derniers dans le lit de la Polcevera, gros torrent à l'ouest de la ville. Les zouaves sont campés de la même manière

sur le Bisagno, autre torrent qui côtoye la ville à l'est sur la route de Toscane.

Les débarquements continuent. Il y a encore cinq nouveaux navires d'arrivés. On attend la garde impériale.

Le général Forey, suivi de son état-major, est arrivé à Gênes, le 28 avril, sur la « Bretagne; » le maréchal Baraguey-d'Hilliers a débarqué, le 30 avril.

Quand les premières troupes ont pris terre, on les a logées dans les casernes, puis celles qui ont suivi ont été logées chez l'habitant, puis, comme il en arrive chaque jour de nouvelles, on les a placées dans les palais, voire les églises; mais enfin, comme une ville de cent mille hommes ne peut en abriter cent autres mille, on a été obligé d'installer des camps sur les hauteurs de la ville.

L'administration s'est emparée exclusivement du chemin de fer, et les troupes arrivées à Génes sont échelonnées sur la route d'Alexandrie pour faire place à celles qui arrivent incessamment. Les vaisseaux de l'Etat ne font en quelque sorte que toucher barre à Génes et repartent aussitôt pour Toulon. Dimanche, toute la population se promenant dans les rues vers huit heures du soir, deux régiments de ligne ont fait leur entrée, musique en tête, et ont eu de la peine à se frayer un passage à travers les flots de populaire qui poussait des cris de joie. L'ardeur des Génois ne s'éteint pas, et chaque régiment qui arrive, semble, au contraire, raviver leur enthousiasme.

Le bruit court à Gênes que le prince Napoléon va arriver très-incessamment et qu'il sera suivi par l'empereur.

On suppose généralement que la première grande bataille aura lieu dans les plaines de Marengo, à deux kilomètres d'Alexandrie. Les avant-postes autrichiens, de ce côté, sont à Trino, près de Crescentino et de Chivasso, où a été établi le premier quartier général du roi Victor-Emmanuel, et sur la grand'route de Turin.

Vous avez dû apprendre déjà, d'autre source, la singulière nouvelle du retour subit de la duchesse de Parme, rappelée dans ses Etats, par son armée. La révolution italienne a d'étranges péripéties.

La duchesse-régente de Parme, Plaisance et Etats annexés est la fille de feu le duc de Berry. Son fils aîné, successeur au trône, est le duc Robert Ier, Charles-Louis de Bourbon, infant d'Espagne.

Une nouvelle non moins étrange est celle de la révolution de la Toscane, accomplie sans effusion de sang. Le grand-duc, pressé d'abdiquer, a préféré quitter ses Etats à l'alternative la plus favorable pour lui, celle de remettre définitivement ses pouvoirs à son héritier. Il est arrivé à Vienne. La Toscane a offert au roi Victor-Emmanuel la dictature militaire. Sans accepter formellement cette offre, le gouvernement du roi a résolu d'adopter des mesures pour faciliter le concours des Toscans dans la guerre de l'indépendance et protéger l'ordre public. Ce gouvernement a conféré à son ministre plénipotentiaire, M. Boncompagni, le titre de commissaire extraordinaire pour la guerre de l'indépendance.

Un ordre du gouvernement sarde a prescrit de réunir à Livourne tous les volontaires qui accourent de la basse Italie. Le général Ulloa, commandant en chef de l'armée toscane, au nom du roi, est chargé de les intruire et de les incorporer dans cette armée, qui sera portée, on l'espère, à 30,000 hommes.

Personne n'a été laissé à Florence avec la charge du gouvernement, et pendant que l'on s'opposait à l'impression d'une protestation qui aurait pu exciter le peuple à des excès, la municipalité, unique autorité légale, instituait une junte provisoire, composée du chevalier Ubeldino Peruzzi, de M. Vincent Malenchini et du major Danzini.

M. Ferrière Le Vayer, ministre de France, est convenu avec M. Boncompagni que tous les secrétaires d'ambassade escorteraient le grand-duc.

Les personnes les plus influentes de la population ont été engagées à la tenir en tranquillité, à respecter le monarque fugitif, à cesser toutes démonstrations ; toutes les milices ont été consignées dans les casernes, et, le soir, par les rues les plus désertes et longeant les murailles, la cour s'est rendue à Bologne, escortée par les délégués de l'armée et de la population.

Dans la soirée, la junte nommée par la municipalité s'est installée au vieux palais, et le calme n'a pas cessé de régner en ville.

Ce qui fait en ce moment le sujet de toutes les conversations, à Turin, est la décision de l'empereur d'empêcher à Rome le mouvement révolutionnaire encouragé ailleurs. Cette résolution est l'objet de force commentaires en sens divers.

Puisque aussi bien nous voici de retour à Turin, occupons nous de ce qui se passe à Turin.

Les libertés publiques et la liberté individuelle ont dû être suspendues par suite de l'état de guerre; défense a été signifiée aux journaux de publier quoi que ce soit sur les faits de guerre qui ne leur serait pas communiqué par le gouvernement. Il leur est permis de reproduire les articles du « Moniteur universel, » mais rien de plus. A Gênes, la censure a été établie. Les journaux du matin contiennent les noms des membres du comité de censure.

Des rassemblements patriotiques ont lieu sous les galeries de la rue du Pô, au coin de la rue Charles-Albert, rendez-vous habituel des patriotes de toutes les parties de l'Italie. Quand on veut exprimer des craintes, faire des réserves, il faut s'enfermer et boucher les trous des serrures. Turin conserve son apparence extérieure; mais le commerce, l'industrie, le mouvement des affaires n'existent plus et, il règne dans quelques classes plus de mécontentement qu'on ne pense.

Le gouvernement a suspendu le payement des billets de la Banque et emprunté trente millions à cet établissement.

Le gouvernement sarde — d'accord en cela avec le maréchal Canrobert — a fait interdire de la manière la plus stricte, l'entrée et l'approche des lignes. On ne veut pas qu'on sache le chiffre des troupes d'occupation. (Il s'élève déjà à cent mille hommes, environ.) Il ne faut donc pas s'attendre à recevoir d'autorisation légale, on ne l'obtiendrait pas. Le correspondant du «Times» M. Hartman, attend à Turin, avec une persistance toute britannique, que cette autorisation lui soit accordée; d'autres correspondants sont à Gênes, tous s'approchent le plus près possible de Casale, et, en attendant, ils sont forcément réduits à l'inaction ou à peu près.

Je me rendrai après-demain à Gênes, où, d'après le bruit

public, on attend l'empereur Napoléon III pour le 15 mai. A Gênes, je serai mieux en mesure de savoir ce qui se passe à l'armée. Entre Gênes et Alexandrie il existe des communications forcées; de Gênes, je me rendrai au camp ou dans les environs dès qu'il sera formé, ce qui serait impossible ou sans but aujourd'hui. D'abord, le camp n'existe pas; les troupes sont disséminées dans la vallée sur une étendue de vingt lieues; les trois armées ne sont pas réunies; leur concentration sur un point quelconque sera une indication précise; en ce moment il n'y en a pas.

De toutes façons, je n'ai plus rien à faire à Turin. Il n'y a d'ailleurs, en ce moment, plus un soldat français, à Turin, et très-peu de Sardes, un échantillon de chaque uniforme.

Je viens de voir les pièces d'une illumination qu'on prépare. Les parties principales des appareils à gaz, qu'on termine en grande hâte, sont des aigles impériales et des N couronnées. Doivent-ils servir à Turin ou à Gênes? Le fabricant n'a pu me le dire.

Je vous ai dit, hier, que le service du chemin de fer Victor-Emmanuel est complétement interrompu entre Suse et Turin; entre Turin et Gênes, Turin et Alexandrie, il n'y a plus qu'un départ par jour, au lieu de quatre, et telles sont les exigences du service, que le chef de la ligne, à Suse, n'a plus même une locomotive à sa disposition pour le transport des dépêches. Les lettres et journaux de France n'ont pas été distribués aujourd'hui avant deux heures, et cependant, le télégraphe a annoncé que la malle-estafette est arrivée à Suse à six heures du matin.

Les uniformes sardes sont peu gracieux; le plus martial est celui de l'infanterie de ligne en tenue de campagne, une grande capote, à col rabattu, de la couleur du pantalon de la ligne belge, et un pantalon pareil, à passe-poils. Les « bersaglieri » sont d'excellents soldats, ils l'ont prouvé; mais la vérité m'oblige à dire qu'ils ont une tournure un peu scénique. Ceux qui sont encore à Turin, des retardataires ou des convalescents, se promènent par bandes de cinq ou six par la ville, les mains dans les poches, la cartouchière sur le ventre, un de ces affreux

cigares noirs qu'on appelle « Cavour » — ils ne coûtent qu'un sou, mais ils sont bien mauvais — à la bouche.

L'artillerie est parfaitement montée et les chevaux ont des harnais d'une qualité supérieure. Le matériel — je n'ai vu encore que des caissons et des prolonges — est peint en bleu de ciel, un peu plus tendre que la couleur des caisses d'omnibus de Turin. Les avant-trains des pièces, de dimensions moindres que les nôtres, sont exactement semblables, pour les proportions, au matériel français. Les prolonges ne sont pas neuves et les caissons à munitions ont la triste forme de cercueils, absolument comme notre ancien modèle, transformé en 1835 et 1836.

Les généraux Cialdini, Fanti et Ulloa (ce dernier manœuvre en Toscane) sont les plus populaires des généraux piémontais. Ils sont aimés pour leur bravoure personnelle et pour les soins affectueux qu'ils ont de leurs soldats. Le général de La Marmora jouit d'une grande estime due à sa conduite en Crimée; Malgré la rigueur inflexible de sa discipline et les opinions qu'il a manifestées sur la guerre actuelle, alors que le Piémont était libre encore de l'appeler à ses frontières ou de l'en éloigner, l'armée sarde a placé toute sa confiance dans M. le général de La Marmora.

L'armée piémontaise se compose de vingt régiments d'infanterie, neuf de cavalerie, dont cinq de cavalerie légère, un régiment d'artillerie de place ou de siége, trente batteries de campagne, dix-huit de bataille et douze de position, à six pièces, un régiment du génie à deux bataillons, un régiment du train (provianda) à deux bataillons de quatre compagnies chacun, un bataillon d'ouvriers d'administration, boulangers, bouchers, botteleurs, infirmiers d'ambulance, etc.

Le corps des pontonniers est composé de quatre compagnies, chiffre insuffisant pour le Piémont.

Les régiments d'infanterie sont numérotés de 1 à 20, mais les brigades (réunion de deux régiments) ont une désignation nominale. Voici comment on les désigne :

1re brigade, grenadiers de Sardaigne, 2e Savoie; 3e, id., Piémont; 4e, id., Aoste; 5e, id., Coni; 6e, id., la Reine;

7e, id., Casale; 8e, id., Pignerol; 9e, id., Savone; 10e, id., Acqui.

Les régiments de cavalerie 1 à 4 (dragons, armés de la lance et du mousqueton) et 5 à 9 (chevau-légers), sont désignés comme suit : 1er régiment, Nice-cavalerie; 2e, Royal-Piémont; 3e, Savoie ; 4e, Gênes; 5e, Novare; 6e, Aoste; 7e, Montferrat; 8e, Salluces; 9e, Alexandrie.

Dans cette énumération des forces piémontaises ne sont pas compris les bersaglieri, chasseurs à pied. Ils forment quarante-huit compagnies répartis en douze bataillons. Chaque compagnie de bersaglieri est de cent cinquante hommes, sur le pied de guerre. Une compagnie d'infanterie de ligne a cent vingt hommes; un escadron de cavalerie, cent cinquante chevaux, toujours sur le pied de guerre, bien entendu.

A l'exception du régiment de Savoie-cavalerie et de la brigade d'infanterie de Savoie, composée uniquement de Savoyards, les régiments ne sont pas recrutés dans les localités dont ils portent les noms; mais les villes portent un intérêt particulier aux corps désignés du même nom qu'elles (1).

Les derniers détachements de bersaglieri ont quitté Turin, et les habitants qui, malheureusement pour eux, ne sont plus absorbés par le soin des affaires privées, ont des loisirs pour se livrer à leurs devoirs de gardes nationaux. De service ou non, ils ne quittent plus leur pantalon d'uniforme.

Les volontaires continuent d'affluer et de recevoir un chaleureux accueil; mais dès que les groupes se dispersent, l'harmonie cesse. On ne se sépare pas toujours sans querelle. Les Piémontais et les Lombards n'ont guère de sympathie les uns pour les autres. Les petites rivalités qui, en Italie, existent de ville à ville, font désespérer bien des gens de la possibilité de durée et de la sincérité de la ligue italienne. Mais il ne s'ensuit pas forcément de ce que dans les Etats sardes seulement il y ait quatre nationalités bien tranchées—Savoie, Piémont, Sar-

(1) Quand, la veille de la bataille de Magenta, le 3 juin au soir, le régiment Novare-cavalerie est entré dans Novare, les habitants pleuraient sur le seuil de leur maison en voyant les larges vides que la bataille de Montebello avait faits dans ses rangs.

daigne et Ligurie, sans compter les territoires d'Aoste et Nice, et que la plus grande injure qu'on puisse adresser à un Génois est de l'appeler Piémontais — il ne s'ensuit pas, dis-je, qu'on ne puisse s'unir contre un ennemi commun.

Une partie des volontaires — les plus souples, les plus pauvres — sont enrôlés dans les régiments, et l'on en fait des soldats. Quant aux enrôlés de Milan et d'ailleurs, on les confie au général Garibaldi, qui les assouplira. Ils montrent beaucoup d'ardeur, mais peu de penchant pour apprendre l'exercice et se soumettre à la discipline.

Le palais Doria, à Gênes, loué pour deux ans par les Français, servira à l'installation de grands bureaux. On croyait d'abord qu'il serait habité uniquement par un des commandants du corps d'armée.

Après la guerre, on ne pense qu'à la maladie du roi de Naples. On demande plusieurs fois par jour : sait-on s'il est mort ? — Son fils sera obligé de se déclarer immédiatement. C'est un avantage. On espère toujours que l'armée de 100,000 hommes que l'Italie possède là-bas pourra prendre part à cette grande et noble entreprise nationale.

Le duc de Chartres, sous-lieutenant de cavalerie dans l'armée piémontaise, vient de partir pour l'armée. Il vivait fort retiré à Turin.

J'ai entendu fort tard, hier, crier sous mes fenêtres pour applaudir à de nouveaux volontaires de la Romagne, dont le nombre augmente réellement, tous les jours, au-delà de toute attente. J'ai vu la même scène se répéter aujourd'hui. Mais pourquoi ceux qui crient ne partent-ils pas aussi? Ce sont pour la plupart de solides gaillards ayant barbe au menton. Crier, c'est fort bien, car le dévouement du Romagnol est sincère et patriotique; mais agir contre l'ennemi commun serait mieux.

P.-S. Tout le monde n'ayant pas été à Turin, il ne sera peut-être pas hors de propos de dire qu'on y mange du pain de la longueur, de la grosseur, de la couleur et de la flexibilité des joncs dont on faisait les cercles de crinoline pendant l'enfance de l'art. Je n'ai jamais mangé de jonc de crinoline, mais je ne

serais nullement surpris qu'il eût la même saveur que le « gricini » piémontais.

Les Autrichiens se retirent de plusieurs points qu'ils jugent bon d'abandonner. Ils se replient successivement derrière le Pô et derrière la Sesia.

Turin, 6 mai.

A San Germano, la situation est toujours la même.

De Castel-Nuovo, sur la Scrivia, les Autrichiens se sont avancés jusqu'à Tortone; ils ont brûlé sept arches du pont de bois de la Scrivia et fait sauter le pont du chemin de fer sur le fleuve. Ils continuent à faire de fortes acquisitions de vivres et de fourrages.

L'armée sarde et les troupes françaises, de plus en plus nombreuses, se maintiennent dans leurs fortes positions.

Telle était hier la situation des armées en présence. Des nouvelles toutes récentes annoncent qu'elle s'est modifiée aujourd'hui. L'ennemi a évacué précipitamment Voghera et repassé le Pô à Cerola, à quatre kilomètres de Casei. C'est le corps d'armée qui se portait vers Alexandrie et dont les avant-postes avaient atteint Sale. Il est resté massé sur la rive gauche du fleuve, dans les bois qui bordent la rive, ainsi que ceux de San-Germano. Les troupes qui étaient à Verceil, dont les travaux de défense ont été augmentées par elles, se sont portées samedi matin à Gattinara sous le commandement d'un général de division et se fortifient sur les deux rives de la Sesia, ligne abandonnée par les Piémontais, lors de l'invasion ennemie; elles ont été remplacées, à Verceil, par d'autres troupes autrichiennes.

Ainsi le mouvement de retraite des Autrichiens est général. Ils ont abandonné successivement Mede, Piava, del Cairo, Sale, Castel-Nuovo et Voghera; ces points forment l'aile gauche de l'armée autrichienne. L'aile droite, qui opérait entre Verceil et Novare, sur la route de Turin, s'est portée sur Gattinara, bourg

assez important de la province de Verceil sur la Sesia et sur la route qui conduit à Arona. On se rappelle que c'est par ce point qu'ont débarqué les troupes descendues du lac Majeur.

Le général La Marmora s'est porté sur la Doire.

Voici les distances qui séparent de Turin les localités sardes envahies par les troupes autrichiennes; ce sont des données stratégiques qu'il est bon de savoir :

De Turin, trois routes principales conduisent à Ivrée et Biella dans le nord, à Alexandrie et Tortone au midi, à Casale et Verceil entre deux. Verceil, Biella, Ivrée se trouvent entre la Sesia et la Baltea; elles ne peuvent offrir de résistance sérieuse. Casale, Alexandrie, Asti, les meilleures forteresses du royaume, sont situés entre le Pô et la mer Méditerranée; elles forment, du côté du sud, le rempart de Turin, comme la Doire Baltée défend la capitale du côté du nord.

De Novare à Verceil, la distance est de 20 kil.; de Verceil à la Doire, 40 kil.; de ce dernier point à Turin, 32 kil.; soit en tout 92 kil. La route par Alexandrie et Asti, c'est-à-dire par le sud depuis Pavie, est un peu plus courte, mais elle est bien défendue, et il est peu probable que l'ennemi se dirigerait de ce côté sur Turin. Quant à la route du nord, celle qui va d'Arona (lac Majeur) à Turin par Romagnano, Biella et Ivrée, elle est de 120 kil., soit 20 kil. d'Arona à Romagnano, 30 kil. de Romagnano à Biella, 20 kil. de Biella à Ivrée, et 50 kil. d'Ivrée à Turin. Elle offre des positions élevées qui peuvent être fort bien défendues.

Depuis hier la pluie cesse de tomber, le temps est tout à fait remis, il fait même fort chaud, et, par extraordinaire, le courrier de France n'est pas en retard.

Un événement sérieux se prépare; mais rien de très-grave, cependant, ne pourra avoir lieu avant sept ou huit jours au moins; voici pourquoi : l'empereur, attendu pour le 5, n'arrivera pas avant le 10; il est commandant en chef, on ne commencera pas sans lui, ou, pour mieux dire, il ne se ferait pas attendre si le moment de livrer bataille était décidé. Et, d'ailleurs, comment livrer bataille? Il faudrait y être forcé; l'armée n'est point arrivée, elle est loin d'avoir reçu le complet de ses approvisionne-

ments, des divisions entières sont encore en France et en Savoie.

Les journaux de Paris affirment que le retard a pour objet de laisser les Autrichiens s'engager davantage sur le territoire envahi ; mais ils se fortifient dans les positions qu'ils ont prises, et chaque cube de terre qu'ils remuent est, pour leurs adversaires, un obstacle nouveau.

Au reste, tout ce qu'il est possible de faire, et même ce qui paraîtrait impossible, est tenté par l'armée française, et, ce qui mieux est, accompli. Ses marches forcées tiennent réellement du prodige.

Hier, c'était une partie de la division Le Noble, aujourd'hui, celle du général de Failly qui traverse Turin et se rend à Alexandrie. Quant aux troupes de cavalerie et d'artillerie, qu'il faut ménager davantage que l'infanterie, elles sont expédiées par trains directs de Suse à Alexandrie, sans entrer dans Turin.

Plus de 80,000 Français étaient arrivés en Piémont à la date du 4. C'est un fait avéré par les relevés qu'ont fait les municipalités de Suse et de Gênes de certaines prestations qui leur ont été requises.

Les transports du chemin de fer ne suffisent pas. L'avant-garde d'un régiment de cavalerie qui a fait étape à Rivoli, venant de Suse, et se rendant à Alexandrie par Turin, vient d'entrer en ville. Les deux côtés de la rue du Pô sont encombrés de curieux.

Ce n'est pas seulement de la cavalerie, mais encore de l'infanterie qui arrive ici par l'ancienne route. Le 5e régiment de chasseurs à cheval, le 5e bataillon de tirailleurs, les 6e, 8e et 49e de ligne ont traversé la ville de dix heures à midi. Ce soir est attendu un autre régiment de cavalerie; demain, toute la division Le Noble sera rendue à Turin, à pied. L'infanterie a quitté San-Antonio ce matin. La traversée du mont Cenis a été affreuse ; la neige n'a pas cessé de tomber sur une distance de quatre lieues.

Pour vous donner une idée de ce que c'est que la marche dans les Alpes, il me suffira de répéter ce que disait le colonel du 6e, au « Café de Paris, » d'où je vous écris : la moitié de ses hommes

ont littéralement usé une paire de souliers dans la marche des cinq dernières étapes.

Le drapeau du 49e excite l'admiration. Il est littéralement criblé. En Crimée, vingt-huit officiers sont morts en le défendant.

Malgré la fatigue, l'infanterie a traversé les principales rues de Turin, sapeurs, tambours et musique en tête, drapeaux déployés, les musiciens plus chargés que les soldats ; ils sont équipés comme les soldats ; ils ont jusqu'aux piquets de campement, les gamelles et les grands bidons. Ces troupes ont été accueillies par des applaudissements chaleureux et aux cris mille fois répétés de : Vive la France ! Comment pourrait-il en être autrement? Qui pourrait ne pas se sentir le cœur plein de sympathie pour ces braves, dont le costume et l'allure dénotent déjà de si rudes épreuves au début de la campagne, et qui, cependant, se redressent, sourient, reprennent un pas leste et dégagé aux bruits des bravos?

Des balcons, des fenêtres de tous les étages, des rangs de la foule, les fleurs et les paquets de cigares pleuvent au milieu des pelotons. Aux officiers on apporte de véritables bouquets de bal, enveloppés dans du papier découpé en dentelle; et ces messieurs, avec une galanterie toute française, s'empressent de les remettre aux dames rangées sur leur passage et qui les reçoivent en rougissant. Il y a quelque chose qui impressionne, je vous assure, à voir de magnifiques bouquets, dignes d'une duchesse, portés de la main qui tient le sabre, par de vieux commandants, à moustache blanche comme neige, à figure martiale, crottés jusqu'au képi, et dont le cheval, malgré une vive saccade de temps en temps, porte la tête basse, couche les oreilles et traîne la jambe.

Les bagages suivent de près ; on donne un mulet pour deux officiers, mais les moyens de transport manquent encore; beaucoup d'officiers qui doivent être montés, sont à pied.

A peine les troupes étaient-elles reparties dans les casernes, et les officiers installés à l'hôtel ou chez les habitants, que l'ordre de départ leur a été signifié. Le chemin de fer de Turin à Gênes les a toutes amenées à Alexandrie; le 1er bataillon

du 8e de ligne à 7 heures du soir, le 2e à 8 heures, et, ainsi de suite, d'intervalle en intervalle, jusqu'à quatre heures du matin.

L'ordre donné, les soldats ont jugé que ce n'était guère la peine de se reposer; mieux valait se promener. Le repos, d'ailleurs, eût été impossible pour les deux tiers de l'effectif des compagnies. Il fallait faire la soupe, renouveler les vivres épuisés, les aller prendre dans les magasins, les reporter aux casernes, les distribuer dans les escouades, les répartir homme par homme, conduire les bagages à l'embarcadère, les charger dans les waggons, fournir les postes indispensables pour la garde des effets et l'observance des consignes; bref, le temps d'arrêt n'était pas, il s'en faut de beaucoup, un temps de bien-être et de repos.

Ceux qui, par chance, n'étaient pas de service ont eu hâte de se dépêtrer du brouhaha du régiment, et, une heure après leur installation provisoire, il se promenaient dans la ville, parcouraient les places et les promenades publiques, visitaient les églises et les musées, s'éparpillaient dans les cafés, où chacun avait à cœur de les attirer et de s'attabler avec eux, et formaient le centre de groupes qui les écoutaient, bouche béante. Il aurait fallu les entendre s'applaudir des fatigues passées et dédaigner les travaux à venir. Les malheureux! ils ont mis quatorze heures à gravir le mont Cénis, de Lans-le-Bourg au monastère, de la neige à mi-jambe, aveuglés par le grésil, la respiration coupée par la rafale. La descente, quoique plus rapide, a été plus pénible encore. « Et, disaient-ils, en se frap-« pant le creux de l'estomac, plus rien là-dedans; tout était « descendu dans la giberne; deux biscuits, c'est bien court! »

C'est bien court en effet, une ration de campagne : deux biscuits d'un décimètre carré, épais d'un centimètre et demi, durs à devoir être brisés à coups de hache, impénétrables même à l'eau bouillante, savoureux autant qu'une pierre, un fragment de lard, une poignée de riz, un peu de sel pour assai sonner la soupe, un quart de litre de vin, pour boisson, ou, à défaut, un peu de café sucré, telle est la ration de campagne, et, si dans les camps bien établis, à proximité de bonnes routes

ou d'arrivages faciles, on ajoute quelque chose à cette maigre pitance, ce ne peut être, à coup sûr, dans les marches, alors que le soldat, muni de vivres pour plusieurs jours, plie déjà sous le faix. Si vous ajoutez à cela la solde de campagne, qui est de sept centimes par jour, vous aurez la mesure exacte des ressources du soldat français dont je vous ai décrit les fatigues. Au bivac, devant l'ennemi et surtout aux avant-postes, vous en verrez bien d'autres.

Quant aux sous-officiers, ils avaient un autre sujet de doléances : « Cré mâtin? disaient-ils, quelle chance de partir de « si bonne heure. Nous étions si bien! nous avions des lits et « des draps blancs! »

Mais tout cela était dit avec entrain et bonne humeur. Débarbouillés, rasés, les souliers bien cirés, une fraîche paire de guêtres blanches par-dessus, les habits brossés et les boutons « astiqués, » le képi sur l'oreille, ce n'étaient plus les soldats hâves, exténués, couverts de boue, du matin; c'étaient des pioupous flâneurs, gais, sans souci, ou plutôt de grands enfants qu'on mène voir la foire. Ils riaient, en faisant cercle autour d'un singe habillé en Croate et monté sur un caniche, avec selle et housse de général, comme s'ils n'eussent eu rien autre chose à faire. Il y en avait, et beaucoup, qui avaient déjà fait ample connaissance avec leurs hôtes et visitaient la ville en tenant les enfants de la maison par la main.

Le soir, ceux qui ne devaient partir que plus tard dans la nuit étaient en goguette. Ils avaient largement fêté le gros vin du pays et se promenaient bras dessus bras dessous avec des Piémontais, chantant à tue-tête, et les Piémontais aussi. J'ai entendu avec un véritable plaisir l'air des « Petits agneaux » et le refrain d'une chanson plus vieille qui, certes, n'a pas été faite pour la circonstance :

Il nous faut de la graine d'oignon,
Pour les canons
Du roi d'Sardaigne!
Il nous faut de la graine d'oignon,
Pour les canons
Du roi d'Piémont!

Le départ a été marqué par une de ces manifestations qui se renouvellent tous les jours, à chaque passage de troupes.

L'état-major et le 1er bataillon du 8e de ligne ont commencé le mouvement de départ, à 7 heures, sapeurs, tambour-major, tambours et musique en tête. — Les sapeurs sont toujours un sujet d'étonnement; les bonnets à poil sont inconnus dans l'armée piémontaise.

Pour voir défiler le bataillon, je m'étais adossé à un pilier de la place Saint-Charles, à l'angle de la rue Dora Groca, qui conduit, en droite ligne, à l'embarcadère. Devant moi, au premier étage, sur un immense balcon, plus de cent dames s'étaient placées. La musique jouait ses plus beaux airs accompagnés du roulement sonore des tambours; le tambour-maître faisait mouliner sa canne avec une dextérité sans pareille et la lançait, en tournoyant, de minute en minute, jusqu'à hauteur de l'entre-sol.

Au débouché de la tête de colonne, des applaudissements frénétiques éclatent. L'état-major était à pied; au moment où il passe sous le balcon, les dames précipitent sur la troupe une véritable avalanche de fleurs. Il y en avait pour tout le monde. Chaque soldat avait déjà un bouquet au bout du canon de son fusil; le nouveau bouquet est placé à la boutonnière. Les officiers saluent de l'épée; il y a temps d'arrêt. En ce moment, d'autres dames se font jour au travers de la foule, une corbeille de cigares d'une main, un panier de cerises de l'autre main, et les passent aux sous-officiers avec prière de les distribuer à leurs soldats. Le partage est bientôt fait, et la troupe reprend la marche, mangeant les cerises de la main qui ne tient pas la crosse de fusil. Alors éclatent de nouveaux bravos, des applaudissements enthousiastes, les cris mille fois répétés de Vivent les Français! — Vive l'Italie! vivent les Piémontais! répondent les soldats.

Il y avait là aussi des messieurs bien élégants, bien gantés, qui brandissaient leurs badines en criant : A bas les Autrichiens! Tuez-les tous! tous! tous! Mais à ces cris barbares on ne répond pas des rangs; le soldat, avec son généreux instinct, comprend que, s'il faut tuer pour vaincre, on ne vainc pas pour

tuer. Massacrer n'est pas le but de la victoire. Chaque fois que j'entends ce cri barbare, il me prend envie de répondre : « Tuez-les vous-mêmes.» Comment se fait-il qu'en Piémont, là où se porte l'effort, là où le sol sacré est envahi, des jeunes gens actifs et vigoureux ne prennent part à la lutte que par des cris patriotiques, et se contentent de faire la guerre en payant des petits verres aux soldats isolés et en chantant : « Mourir pour la patrie! » sur le seuil des cafés? Mais laissons cela.

Au passage de chaque bataillon partant pour Alexandrie, les mêmes scènes se sont renouvelées, à cette différence près que, la nuit venue, presque tous les étages ont été spontanément illuminés pour faire honneur à la France. Chose singulière! quelque chargés qu'ils soient, les soldats ont toujours place pour mettre ce qu'on leur donne. Ils sont munis d'objets qu'on ne devrait guère s'attendre à voir entre leurs mains, par exemple, de ces éventails en papier peint, si communs en Italie, et dont les jeunes filles peu aisées se servent en guise d'ombrelles. Que diable les sapeurs du 49ᵉ veulent-ils en faire?

Et maintenant, à quelle cause doit-on attribuer les ovations décernées aux soldats? Est-ce à l'idée politique? Non, toutes les opinions prennent part à ces manifestations, qui ont leur cause première dans la sympathie qu'inspire et que mérite réellement le militaire français.

La confiance des soldats est grande. A l'aide de pareils hommes on peut tout oser. Ils ne doutent pas du succès. Ils ont l'armée autrichienne en grande estime; « mais, que voulez-vous, disent-ils, elle n'a pas de chance, elle a l'habitude d'être battue. »

On disait hier, au département des affaires étrangères, que Garibaldi a fait prisonniers trois cents Autrichiens; mais ce succès ne ce confirme pas, bien que le fait ait été répandu par des fonctionnaires de haut rang.

Garibaldi commande en ce moment quatre bataillons, 2,500 à 3,000 hommes en tout.

10,000 Français sont encore campés à Suse. Cela explique l'encombrement. Ce sont les 2ᵉ, 52ᵉ, 53ᵉ, 76ᵉ régiments de ligne avec des corps spéciaux.

Les bataillons ont été réduits à six compagnies de guerre Il y a cinq cents hommes par bataillon, trois bataillons par régiment; on attend un renfort de trente hommes par compagnie.

Hier, on s'est battu aux avant-postes autrichiens-sardes pendant toute la journée. On ne sait au juste quel est le chiffre des pertes, évalué à une « vingtaine » par le bulletin officiel. Le capitaine Robert, de l'artillerie, a eu la tête emportée par un boulet; le lieutenant Cordara a dû subir l'emputation du bras droit. Il a été ramené à Turin par son frère.

Les Français n'ont pas encore rencontré face à face les Autrichiens.

La division de Failly, arrivée ce matin, repart, suivant l'ordre et le programme; seulement le mouvement a commencé à cinq heures par le 15e bataillon de tirailleurs. Le hasard, au moment du défilé, m'a placé derrière le général, sur le seuil de l'hôtel. La troupe passait en chantant, et M. de Failly, qui n'aime pas cela, expédiait aide de camp sur aide de camp pour intimer aux chefs de peloton l'ordre de faire taire. Cette petite scène m'a remis en mémoire notre régiment de grenadiers. Ne l'ai-je pas entendu chanter à tue-tête, il n'y a pas longtemps, longeant la rue de la Loi, au retour de la plaine des manœuvres? Qu'il est donc heureux, ce régiment-là, s'il aime à chanter, de n'avoir pas le général de Failly pour commandant! Qu'un général de division français, aide de camp de l'empereur, sait donc jurer quand il est en colère!

On attend, d'après «l'Espero» de ce soir, un officier général espagnol qui viendrait suivre les mouvements au quartier général sarde.

Le mauvais temps n'a fait tort stratégique qu'aux Autrichiens; les cours d'eau qu'ils ont à traverser, et qu'on peut passer à gué en temps sec, sont devenus de véritables torrents. Le Pô — non navigable à Turin, si ce n'est pour de petites barques non pontées, et encore en aval et en amont du barrage— a atteint la jauge des crues extraordinaires, marquée par des anneaux scellés dans les piles du pont. Il est positif que les équipages de pont dont les Autrichiens disposent, sont insuf-

fisants pour le moment. Quant aux Français et aux Piémontais, ils sont chez eux, ils ont moins à souffrir. Cependant, à d'autres titres, la pluie continue est pour eux, comme pour les ennemis, un véritable désastre. Les habits sont transpercés; les tentes n'offrent plus d'abri efficace, l'humidité envahit tout, les fièvres sévissent, et, tant que le mauvais temps persiste, on perd des chevaux.

Turin, 8 mai.

Après s'être renforcés à Verceil, après avoir occupé Trino et Pobietto et porté leurs avant-postes à Tronzano, les Autrichiens, dans la nuit du 5 au 6, ont abandonné Tortone et campé hors la porte Castel-Nuovo-Scrivia. Ils n'ont fait aucun mouvement agressif vers la Doire.

Ils ont fait une réquisition de cinquante mille rations de pain et de vin, sous peine de l'amende du quintuple de la valeur.

A Plaisance, les Autrichiens ont ordonné la démolition de toutes les habitations comprises dans le rayon des fortifications, à l'exception de la localité dite « Collegio Alberone. »

Il arrive sans cesse à Suse de l'artillerie et de la cavalerie françaises.

Les patrouilles sardes se sont emparées, le 5 au soir, ainsi qu'on l'avait annoncé, du bois que l'ennemi avait requis et fait transporter sur les bords de la Sesia, pour jeter un pont entre Terra-Nuova et Candia. Le corps ennemi qui a occupé Trino et Pobietto s'est retiré du côté de Verceil.

Les ennemis ont abandonné Castel-Nuovo-Scrivia pour se diriger sur Casei-Gerola et Pontecurone.

A l'église de la Croix, ils ont pratiqué des meurtrières pour la fusillade et préparé l'incendie du pont.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, l'ennemi a construit une batterie au pont du chemin de fer, près Valenza, et, dans la matinée

du 4, il a ouvert un feu très-vif contre les positions sardes. Le 8e bataillon des tirailleurs et la 18e batterie de bataille, qui avaient été chargés de la garde de ce poste, se sont distingués par leur courage et leur intrépidité; après trois heures de canonnade, ils ont contraint l'ennemi à cesser le feu.

Les Sardes ont à déplorer la perte du capitaine d'artillerie Roberti, tué par une balle; du caporal des tirailleurs Albini, qui, blessé mortellement, s'est traîné encore vers une élévation de terrain pour continuer le feu. Ils ont eu, en outre, dix hommes blessés.

Voici quelques nouveaux détails sur l'affaire de Frassinetto:

Après quelques petites escarmouches de cavalerie dans les premiers jours de la guerre, et dans lesquelles les Piémontais ont retardé la marche de l'ennemi, ils ont eu bientôt à mentionner des faits plus importants. Le 3 mai, vers quatre heures un quart de l'après-midi, l'ennemi a opéré une forte reconnaissance offensive sur la rive gauche du Pô, en face de Frassinetto, avec tentative pour passer sur la rive droite.

Après avoir établi ses forces à la hauteur de Terra-Nuova, derrière la levée de la rivière, il a ouvert contre les avant-postes sardes un feu très-vif de mousqueterie et de fusées. Le 17e régiment d'infanterie, avec la 17e batterie, de garde en cet endroit, a soutenu avec intrépidité le feu vif de l'ennemi.

Le général Cialdini, averti par les détonations du canon, s'est empressé de sortir de Casale avec le 15e régiment d'infanterie, deux escadrons de chevau-légers de Montferrat et la 3e batterie de bataille, afin de venir en aide aux troupes de Frassinetto et de repousser l'ennemi au-delà de la rivière, s'il était parvenu à la passer; mais avant qu'il fût arrivé sur les lieux, à la nuit noire, l'ennemi avait déjà cessé le feu, et il s'était replié.

Dans la nuit du 3 au 4, vers une heure et demie du matin, les Autrichiens ont tenté de construire deux ponts de bateaux en face de Frassinetto; mais, assaillis par le feu des batteries sardes, ils ont dû renoncer à leurs projets, et, vers huit heures du matin, se retirer de nouveau. Les reconnaissances faites par les troupes de Casale ont constaté que l'ennemi avait abandonné

Balzola, et plus tard Terra-Nuova et Villa-Nuova. La perte des Sardes a été de six morts et vingt-sept blessés, sous-officiers et soldats.

Les Autrichiens ont évacué précipitamment Voghera, le 6, laissant derrière eux les vivres qu'ils avaient exigés. Pontecurone est également libre. Le pont de bois sur la Scrivia, près Tortona, a été rétabli par les Sardes. Les ennemis ont repassé le Pô à San-Gerola, sur le pont qu'ils avaient construit et qu'ils ont ensuite détruit, se maintenant dans les bois de la rive gauche.

Rien de nouveau du côté de Valenza ni de Bassignana. Les troupes qui étaient à Verceil ont évacué, ce matin, la ville, sous les ordres d'un général de division, se dirigeant vers Gallina. D'autres troupes sont allées à Verceil. Un petit nombre de cavaliers ennemis se sont fait voir aujourd'hui à Santhia. Il résulte de rapports dignes de foi que les Autrichiens tentent de se fortifier sur la Sesia, près le pont de Verceil; ils ont mis en réquisition neuf cents travailleurs; la moitié travaille le jour, l'autre moitié la nuit.

Avant-hier, le général Cialdini a poussé une reconnaissance dans la direction de Verceil; on n'en connaît pas le détail. Les chevau-légers ont fait quelques prisonniers tyroliens dans les environs de Sale.

Des actes coupables continuent, dit-on, d'être commis par les Autrichiens, qui font cette guerre plutôt en pillards qu'en soldats, à ce qu'on assure; à Verceil, ils ont mis une réquisition de trois cents mille livres de farines, du cuir, six mille chemises, de la toile pour autant, cent rations de fourrages pendant cinq jours et trois cent sacs de riz. A Biella, après jugement d'un conseil de guerre prononcé à l'unanimité, le nommé Enrico Dossena, de Pavie, un espion de l'ennemi, a été fusillé.

Aux termes d'un décret, en date de Turin, le 7 mai, les monnaies de dix, cinq, deux et un centimes, ayant cours légal en France, sont provisoirement admises dans les provinces continentales de l'Etat, au cours légal et pour leur valeur nominale.

Aux termes d'un autre décret de la même date, sont étendues aux armées alliées les dispositions contenues au règlement ap-

prouvé par patentes royales du 9 août 1836, pour le service des fournitures dues aux troupes en marche, en détachement, et des logements, en ce qui regarde les communes.

Le maréchal Canrobert dirige les opérations des alliés. Son quartier général est à Alexandrie. On évalue à 120,000 hommes le nombre des troupes franco-sardes, et à 140,000 le nombre des Autrichiens actuellement en ligne.

Le comte Sforza, de Milan, officier dans l'armée sarde, s'est tué de sa propre main.

Le service télégraphique du Piémont avec l'étranger est supprimé.

Le commandement pour la défense de Turin est remis au général Sonnaz.

Les pouvoirs du commissaire extraordinaire de Verceil, M. Tecchio, ont été étendus sur tout le territoire d'Ivrée.

Au lac Majeur il n'y a pas de troupes autrichiennes, excepté à Laveno, où se trouvent des fortifications avec six cents hommes d'infanterie, d'artillerie et du génie. Deux vapeurs, le «Radetzky,» de six canons, et le «Benedeck,» de deux canons, avec cent cinquante soldats de marine, parcourent continuellement le lac, faisant la chasse aux barques piémontaises.

Pendant que les Français — et les Piémontais aussi — complètent leur organisation, la désorganisation marche et fait son œuvre. Dès à présent, alors qu'il n'y a pas encore un seul coup de canon tiré, il faudrait plus de vingt ans de travaux pour réparer les ravages occasionnés dans les provinces de Novare et de Verceil par l'inondation des rizières. A Turin, il y a beaucoup de mouvement et de bruit, dus à la présence des étrangers, mais il n'y a plus le moindre luxe. Les familles aisées n'ont plus de chevaux. Elles les ont vendus, ou bien ils ont été requis pour le service de l'armée, et l'on vit avec une parcimonie qui dénote de tristes soucis pour l'avenir.

Je viens de voir passer un convoi de bétail pour Chivasso (avant-postes sardes). Il est exclusivement composé de bœufs d'une très-belle apparence. Mais, s'il faut en croire des rumeurs très-vraisemblables, ce n'est point seulement sur les soldats que devrait se porter la sollicitude du gouvernement. La misère

sévit dans les campagnes occupées par les armées amies ou ennemies, et si de promptes mesures ne sont prises, on y verra apparaître bientôt un autre fléau, la disette.

Il y a vraiment une fatalité. Cette année, l'élève des vers à soie promet merveille après avoir périclité depuis trois à quatre ans, et c'est précisément dans les provinces saccagées et ravagées que s'exerce l'industrie séricicole. Peu de gens s'y livrent dans les environs immédiats de Turin, et ils sont unanimes à déclarer qu'ils obtiennent, en 1859, des résultats surprenants.

M. le comte de Cavour est propriétaire d'une bonne partie des rizières inondées.

Enfin, le patriotisme italien, habilement dirigé par la politique du comte de Cavour, voit luire l'aurore d'une meilleure destinée. Longtemps on a désespéré de l'avenir de l'Italie. On a même nié, on nie encore à Vienne, qu'il y ait une « question italienne. » L'Italie, a dit le prince de Metternich, n'est qu'une « expression géographique. » Ce mot a fait fortune dans les salons autrichiens.

L'Autriche voit en Italie des Lombards, ses sujets, des Piémontais, ses ennemis, des Napolitains, des Toscans, des Romains, dont les gouvernements lui sont dévoués; mais elle n'admet pas qu'il y ait des Italiens. Chacune de ces agglomérations italiennes a ses traditions et son esprit national .

Le Piémontais aime peu le Génois; celui-ci se rappelle avec orgueil le temps de sa prospérité sous le gouvernement des doges, et il n'a accepté qu'avec répugnance la domination, très-paternelle d'ailleurs, de la maison de Savoie. Le Lombard, de son côté, a peu de sympathies pour le Piémontais et le Toscan; celui-ci se croit le plus civilisé de l'Italie, et il repousserait un gouvernement lombard, piémontais ou romain. On peut faire la même observation à propos des Napolitains et des Siciliens. Il sera même possible de trouver entre les différentes provinces, les différentes villes d'un même pays, cet esprit de clocher qui a fait croire à bien des gens qu'il n'y avait d'Italie que sur les cartes géographiques.

Raisonner sur de pareilles données, serait une grave erreur;

il est d'abord évident que, s'il y a des nuances entre les différentes populations qui se partagent la Péninsule, elles tiennent à la situation malheureuse de l'Italie, morcelée pendant des siècles, et gouvernée par de petits despotes ennemis les uns des autres, se faisant des guerres acharnées à l'aide de secours étrangers.

Que l'Italie soit délivrée d'abord, c'est l'essentiel. Elle s'organisera ensuite.

Les communications, pour les voyageurs, sont en partie rétablies. Je vais partir pour Gênes par le convoi de deux heures quinze minutes. Déjà j'ai rempli mes devoirs de politesse. J'ai été prendre congé de M. de Lannoy, notre ministre résident, de M. le baron d'Anethan, secrétaire de la légation belge à Turin, dont j'ai reçu un accueil bienveillant et des plus sympathiques, et de M. l'abbé Buffari, professeur de mathématiques à l'Université de Turin, un savant connu de l Europe entière, près de qui les lettres de M. de Potter (1) m'ont donné accès et confiance; c'est à lui que je dois une partie des renseignements que je vous ai transmis jusqu'à présent.

Avant de partir je m'empresse de vous faire parvenir les dernières nouvelles que j'ai pu recueillir à bonne source. Une personne établie à Turin, mais qui se trouvait à Verceil depuis l'entrée des Autrichiens, a pu franchir les lignes et rentrer dans sa famille. Elle assure que la conduite des troupes du général Giulay n'est pas ce qu'affirment les journaux piémontais. Les officiers sont logés, à leurs frais, à l'hôtel; les soldats occupent les églises et les hôpitaux. Aucune maison particulière n'a été envahie, et l'on n'enrôle pas de force les jeunes gens de dix-sept ans et plus. Des réquisitions de guerre sont faites en vivres, combustibles et paille de couchage pour la troupe; mais elles sont dûment régularisées.

Ainsi tombent les assertions mensongères que, pour ma part, je n'ai jamais voulu admettre, et dont je me suis fait auprès de vous, et sous toutes réserves, l'écho incrédule; mais les pa-

(1) A mon retour d'Italie, à Dijon, j'ai appris la mort de ce grand citoyen qui m'honorait de son affection. Je n'ai pas même eu la triste satisfaction de lui rendre les derniers devoirs.

triotes italiens, dans leur exaltation, je dirai dans leur fanatisme, ne veulent pas qu'on en rabatte le moindre mot. Emettre un doute, à Turin, sur les exactions abominables reprochées aux Autrichiens, c'est poser, à ses risques et périls, un acte compromettant.

Je dois cependant à la vérité de déclarer que les Français se récrient hautement contre les abominations qu'on porte en compte aux Autrichiens. Ils s'attendent à trouver en eux de dignes et loyaux adversaires.

D'un autre côté, c'est une justice à lui rendre, la police est très-modérée, très-paternelle; mais elle est débordée. Il est fort difficile, en temps de crise, de maintenir dans de justes bornes les passions populaires qu'il a fallu soulever pour les besoins d'une grande cause. La passion est aveugle et ne raisonne pas.

Pour moi, je ne saurais faire un grief immense aux Piémontais d'une crédulité plus politique que charitable. Ils sont trompés par des récits auxquels il faudrait, malgré soi, accorder confiance, si l'on n'avait pas des preuves contraires positives. A chaque instant il arrive ici des détails circonstanciés, certifiés de bonne source, sur les déprédations de toute sorte, les vols, les brigandages des Autrichiens. Les récits qui arrivent de Verceil, de Mortara, de Novare, où personne ne peut aller vérifier ce qui se passe, semblent empruntés aux sanglantes chroniques du moyen âge. Un député au Parlement sarde dont la famille habite la Lomelline, qui a Mortara pour chef-lieu, a communiqué, ce matin, à un correspondant français que je rencontre souvent, une lettre à laquelle j'aurais dû me rendre, si, je le sais de source certaine, les détails qu'elle contient n'étaient inventés à plaisir ou accueillis avec une légèreté coupable. La notoriété du signataire l'obligeait, plus qu'un autre, à une grande réserve.

D'après cette lettre, l'armée autrichienne, en arrivant dans la Lomelline, une des plus riches, peut-être la plus riche province du Piémont, aurait commencé par faire main basse sur les troupeaux, les chevaux, les mulets; puis elle se serait emparée de tout le froment, de tous les fourrages, et, chargeant ce butin sur des chariots également confisqués, aurait dirigé le tout vers le Tessin. Ce n'est pas tout : le général de ces compa-

gnies franches aurait ordonné aux habitants qu'ils lui livrassent linge, draps, serviettes, torchons, chaussnres, même des couvertures; si bien qu'à l'heure qu'il est, il ne resterait plus que la chemise à ces malheureux Piémontais envahis.

La razzia complète, l'ennemi aurait de plus exigé de chaque habitant une contribution en argent, et maltraité, bâtonné même quiconque ne pouvait payer. Un syndic ayant timidement demandé à un colonel de vouloir bien lui délivrer un mandat constatant qu'il avait été forcé de livrer tant de bottes de fourrages et tant de sacs de blé, celui-ci répondit (toujours d'après la lettre de la Lomelline) : « Mon mandat, c'est mon épée, et vous n'en aurez pas d'autre. » Ainsi, continue la missive, lorsqu'il s'agira de régler les comptes avec l'Autriche, il sera impossible de constater par des pièces officielles tous les vols et tous les brigandages qu'elle commet depuis dix jours.

Hélas! Pourquoi exagérer? Les rigueurs de la guerre ne sont-elles pas assez cruelles sans qu'il faille encore les aggraver par l'invention? Si les récits colportés par la rumeur publique semblent des récits apogryphes, on ne peut émettre en doute la proclamation du général Giulay, menaçant de destruction les localités occupées par ses troupes et où ses ordres seraient méconnus.

Faut-il s'étonner après cela si l'indignation est à son comble à Turin, à Gênes, partout? L'on assure que le gouvernement sarde se propose d'adresser à l'Europe un manifeste dans lequel il va mettre au grand jour toutes les atrocités, toutes les horreurs et toutes les infamies commandées à leurs soldats par ces généraux autrichiens « qui ne se contentent pas de voler, de dilapider, de piller, mais qui encore maltraitent des populations sans armes et qui n'ont opposé aucune résistance. »

La colère, je dirai même la rage de l'armée et de la population sardes semblent donc de légitimes représailles. Dans les rassemblements qui se forment à toute heure, en tous lieux, les traits contractés, les gestes, le langage indiquent suffisammant les sentiments de la masse. Des femmes se précipitent vers les officiers et les soldats alliés, leur prennent les mains et les serrent avec force, en criant : « La guerra! la guerra sine misericordia! » L'aspect de ces hommes irrités, de ces femmes

éplorées, tenant leurs enfants par la main et vociférant des cris de mort, est imposant et terrible, et il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne pas se sentir profondément ému devant un pareil spectacle, quelque peu justifié qu'il soit.

A Turin, les lettres arrivées dans la journée, apportant le lamentable récit des événements qui se seraient passés à Mortara, à Verceil et à Novare, sont lues dans les groupes et commentées avec une extrême énergie de paroles et de gestes.

Ce qui est incontestable, c'est que les Autrichiens ont évacué Voghera et Tortone. Ils se retranchent dans leurs positions. C'est là un fait dont la portée morale n'échappera à personne. Après l'attitude prise par l'Autriche dans ses manifestes, ne pas avancer c'est reculer.

Les Autrichiens s'informent à tout venant de Garibaldi. Garibaldi les gêne, il les harcèle constamment, surtout la nuit, tantôt sur un point et tantôt sur un autre; mais cet habile partisan est non-seulement insaisissable, mais encore invisible. Il paraît et disparaît, on ne sait par où ni comment. Je remets à un autre jour de vous parler plus au long de cet homme extraordinaire.

Les rencontres d'avant-postes entre Sardes et Autrichiens occasionnent, de part et d'autre, de fortes pertes; celles des Sardes sont seules connues, et encore est-ce tardivement et par lettres particulières.

Plus d'un brave officier a déjà trouvé la mort dans ces combats sans résultat possible. Après le capitaine Roberti, un autre capitaine, M. Roland, a été tué à son poste de bataille, et le lieutenant Cordora, qu'on avait cru sauver par l'amputation du bras, est mort hier. Au reste, le moral des troupes sardes est excellent, et si les lettres qui arrivent des camps ne contiennent point d'importantes nouvelles de la guerre, des renseignements réels, elles renferment du moins la consolante assurance que jusqu'à présent la vie de bivac n'est pas intolérable et n'est pas même dépourvue d'agrément.

Turin à 150,000 habitants. Cette ville fut édifiée par les Taurins et vaincue par les Romains. Sous les Lombards elle

était la capitale d'un duché; sous les Francs, d'un comté. Les marquis de Suse la gouvernèrent jusqu'en 1032. La succession masculine de cette famille étant éteinte, Turin passa sous la domination de la maison de Savoie, qui y établit sa résidence. Turin soutint plusieurs guerres contre les Français, qui l'assiégèrent bien des fois. Lorsque les Français quittèrent l'Italie en 1814, Turin devint une ville fort considérable.

Elle éleva, sur un haut monticule qui la domine, un monument à sa délivrance. Depuis 1848, Turin est devenue une des plus belles villes de la Haute-Italie. Léon X en fit la résidence d'un archevêque, tandis qu'auparavant elle appartenait au diocèse de Milan.

La situation de Turin, au centre de la plaine fertile arrosée par le Pô et la Doire-Ripuaire, est délicieuse. Elle a un périmètre de neuf kilomètres. Elle est divisée en quatre sections : Pô, Monvise, mont Cenis et Doire, et en plusieurs bourgs, savoir : Pô, Doire, Borgo-Nuovo, etc.

Turin est bâtie en briques; ses rues sont régulières, à angles droits, avec des édifices symétriques, mais sans cachet monumental. Les agglomérations de maisons comprises entre quatre rues se désignent sous le nom d'îles (isola). Qui en a vu une les connaît toutes. Les rues les plus fréquentées sont celles de la Dora Groca et du Pô.

Les places publiques sont spacieuses et belles. Les principales sont les places Château, St-Charles, Emmanuel-Philibert, Victor-Emmanuel, Carignan, Carline, de la Ville, du Statuto. La plupart sont décorées de monuments en bronze. On y remarque particulièrement la statue d'Emmanuel-Philibert, sur la place Saint-Charles, et celle d'Amédée VI, surnommé le comte Vert, sur la place de la Ville. Le monument élevé par les Milanais, après 1848, devant le palais du roi, n'est pas un chef-d'œuvre.

Les édifices religieux de Turin n'ont pas le cachet et la splendeur de la plupart des églises d'Italie.

A l'exception du palais du roi, qui contient aussi l'Observatoire et le Sénat, le palais des Tours, le palais de Carignan, où siége la Chambre des représentants, et les palais privés de la

Cisterna (1), Barolo, Graneri, Turinetti, de Viale, les grands édifices de Turin ne sont pas des monuments remarquables par leur architecture.

L'Université, les Académies de l'Etat, civiles et militaires, les hôpitaux, les musées, les collections sont dignes d'une grande capitale.

Les deux cours d'eau qui arrosent Turin, le Pô et la Doire, sont traversés par de fort beaux ponts. Un pont sur le Pô a été construit par ordre de Napoléon Ier; un autre pont également sur le Pô est en fer, de construction récente, et celui sur la Doire, d'une seule arche, est particulièrement digne d'attention.

On ne peut venir à Turin sans gravir la hauteur qui mène au couvent des Capucins; non pour visiter le couvent, qui n'en vaut pas la peine, mais parce que de ce point culminant on jouit d'une vue superbe de la ville et des Alpes.

Turin est la ville des cafés. On y compte environ quatre cents cafés, la plupart fort bien tenus et décorés avec luxe. On y passe beaucoup de temps. Tout le monde y va, sans distinction aucune, les prêtres aussi et les moines également. Les consommations sont excellentes et à bas prix. On y prend peu ou même point de liqueurs. On n'y joue guère, on fume, on lit les journaux, on discute. A part le prix des logements, que l'encombrement fait monter tous les jours, la vie matérielle n'est pas dispendieuse à Turin, et les habitants se montrent, en général, très-affables envers les étrangers. Le costume des femmes, de toutes les conditions, n'a rien de pittoresque. Les chapeaux et les crinolines font irruption partout. Dans quelle grande ville trouverait-on encore un costume national?

Gênes, 9 mai.

Parti de Turin à 2 heures 15, j'arrive à Gênes au « coup de canon » de 9 heures. Le fracas de la caronade qui donne le

(1) Madame la princesse de la Cisterna est fille de feu le comte Werner de Mérode, oncle de M. le comte de Mérode-Westerloo, membre de la Chambre des représentants.

signal de la retraite à Gênes, comme dans tous les ports de guerre, indique que le môle n'est pas loin. Quelle différence de Gênes avec Turin? Ce n'est plus une ville de luxe et de plaisir, de gros et de petits rentiers, de fonctionnaires de toutes les classes, sacrifiant le bien-être réel à l'apparence extérieure, de grandes places publiques, de promenades plantées d'arbres d'un niveau désespérant, de maisons uniformes et sans caractère architectural, de rues tirées au cordeau, pavées de galets, avec double rangée de pierres bleues dans le milieu pour marquer la voie des roues; ici, au contraire, tout parle travail, négoce, affaires, mouvement.

A Gênes, on monte et l'on descend, on tourne et l'on circule dans un dédale où il faudrait le fil d'Ariane pour se conduire. Des rues, en dos d'âne, pavées de larges dalles de granit, en losanges ou en carrés, et fortement entaillées pour offrir de la résistance aux pieds ferrés des bêtes d'attelage ou de somme, étroites, pour la plupart, à ne pouvoir marcher quatre de front; des maisons, élevées de cinq, six, sept étages, sombres, sévères, mais à portique sculpté, à colonnades, à balustrades découpées, à fenêtres étroites et à jalousies relevées sous forme d'auvent; des églises à chaque pas, dont les portes, grandes ouvertes, laissent échapper des flots de lumière, de cantiques et d'encens. — Nous sommes en plein mois de Marie. — Et dans cet espace resserré que de force et de vie! que de monde dans les cafés, les cabarets et sur la voie publique!

Les rôtisseurs en plein vent emplissent l'air d'émanations nauséabondes de fritures rissolant dans la graisse ou l'huile bouillante; des revendeuses de légumes et de fruits, assises derrière d'énormes corbeilles emplies de laitue, de petits pois, d'asperges, de fraises, de cerises, d'oranges et de citrons aux tiges feuillées, interpellent à haute voix le passant, dans un charabia inintelligible qu'on prétend à tort sans doute être de l'auvergnat falsifié; des marchands de boissons rafraîchissantes, vantant à gorge déployée leur marchandise à deux liards le verre, noirâtre ou rosée, emplissant, jusqu'au goulot, d'énormes dames-jeannes à demi plongées dans des seaux de glace; des décrotteurs qui, malgré l'heure avancée, harcèlent et pour-

suivent sans répit, de rue en rue, en criant « serra, serra, » ou quelque chose d'approchant; — des flots de promeneurs; des dames élégantes, non plus coiffées de chapeaux, mais tête nue et drapées dans le classique « pezzoto, » immense voile blanc attaché par de longues épingles d'argent dans leur abondante chevelure noire; des groupes nombreux de soldats de la garde impériale, grenadiers, voltigeurs, zouaves, artilleurs, cavaliers du train, chasseurs à cheval, soldats du bataillon d'administration et infirmiers d'ambulances; des postes français, commandés par un officier, à tous les grands édifices publics, telle apparaît Gênes au moment de l'arrivée. Peut-être, quand on est habitué aux maisons, aux rues, aux visages, quand on a une demeure à soi et que l'on s'est créé des relations, Gênes est un séjour agréable; mais pour votre correspondant, sans cesse agité et inquiet, toujours en quête de nouvelles et de renseignements, isolé dans la foule ou confiné dans une chambre d'auberge, Gênes n'est pas le paradis.

A Gênes, comme à Turin, le service intérieur est fait par la garde nationale; mais à Gênes, l'organisation ou la réorganisation de la milice citoyenne n'est pas d'ancienne date. Les gardes nationaux montent leur faction en bizet, c'est-à-dire en habit de ville.

Je suis logé à la « pension suisse, » Via San Luca, espèce d'Alhambra dévasté, grand à contenir un corps d'armée. Le trajet qu'il faut parcourir pour arriver aux chambres est un trajet interminable.

C'est une succession sans fin de galeries en plein air, de corridors étroits, de marches de pierre à gravir et à descendre, qui rappellent une aile de la Casbah d'Alger, tout à la fois palais, forteresse, caserne et prison. Tout cela a été emménagé, sans doute à dessein, pour cacher au voyageur harassé qu'il doit arriver au quatrième étage. Les logements qui ne sont pas assez élevés pour donner vue sur la mer sont méprisés. Ma chambre a des coins et des recoins dont je ne devine point l'usage: elle est dallée de briques; les murs et le plafond, à trois compartiments séparés par des poutres saillantes, sont ornés de feuilles de vigne et d'arabesques de toutes couleurs valant

bien quatre ou cinq sous le mètre courant, si les couleurs ont bon teint. Mon lit a un mètre soixante de long et deux mètres quatre-vingts centimètres de large; c'est une ruine du moyen âge.

Au point du jour, le bruit qui se fait autour de moi et au-dessous de moi me réveille; je cours à mon unique fenêtre pour prendre connaissance des êtres. Sous mes pieds, des toits d'ardoise, et, plus bas, tout en bas, le fond d'une cour étroite qu'on prendrait volontiers pour le fond d'un puits. Devant moi, un mur élevé couvert de végétation parasite, de pariétaires, de murets, de toutes ces plantes qui ne veulent que trois grains de poussière et une goutte de pluie pour germer et enfoncer leurs racines — on devrait dire leurs griffes— dans les interstices des pierres. A droite, les carènes enchevêtrées et les mâts croisés des navires qui encombrent le port marchand; puis, au delà, la mer, la mer bleue comme les affûts des canons sardes et qui tranche par une ligne droite et bien nette avec les nuages gris, légèrement tintés de rose, de l'horizon. De la ville un grand bruit s'élève : voix de la foule, grincement de roues, cris de marchands ambulants, et, par-dessus tout, le son des cloches et le braiment des mulets et des ânes.

Pendant que je m'habille pour me rendre à la poste — la première course de tous les jours en voyage — un autre bruit s'élève; bruit majestueux, étourdissant. Des coups de canon nombreux, pressés, font grincer les vitres, roulent dans l'espace comme le tonnerre, se répercutent d'échos en échos. Est-ce l'empereur qui arrive? Eh! non. C'est un nouveau navire de guerre, chargé de troupes, qui entre en rade et salue la ville. Les forts de Gênes répondent au salut.

Je reprends la route de Turin à Gênes. Le train s'arrête successivement à Moncalieri, résidence d'été du roi Victor-Emmanuel et le Saint-Cloud des habitants de Turin qui viennent s'y divertir le dimanche, Truffalero, Combiano, Pessione, Villanova, Villafranca, San-Damiano, Asti, célèbre par ses vins, Annone, Felizzano, Solero, Alexandrie, Frugarolo, Novi, Serravalle, Arquata, Isola du Cantone, Ronco, Busalla, Ponte

Decimo, Bolzaneto, Rivaloro, San-Pier d'Arena et Gênes.

Jusqu'à Asti le train roule dans une large vallée, plate, cultivée et bordée de deux lignes parallèles de collines et de monts. A chaque station, la population est massée dans la gare; elle vient s'assurer si le train amène de nouvelles troupes; mais le mouvement par Suse a cessé, ou, du moins, est singulièrement ralenti. D'Asti à Alexandrie on voit, à gauche, en allant vers Gênes, le mont sur lequel s'élève San-Salvatore, grand quartier général de l'armée sarde et séjour du roi Victor-Emmanuel. D'Asti à Alexandrie et d'Alexandrie à Gênes, dans Gênes et autour de Gênes se massent les troupes françaises et piémontaises.

Des deux côtés du chemin de fer s'élèvent les tentes-abris pour quatre hommes, pour six, pour neuf. Les soldats n'ont rien à faire; couchés à plat ventre sur le gazon ou dans les waggons vides placés sur les voies d'évitement, ils fument la pipe et regardent passer le train en échangeant des quolibets et en répondant aux vivat des voyageurs. D'antres, assis sur une pierre, veillent à la ration de l'escouade, qui cuit en plein air, raccommodent ou nettoyent leurs effets et fourbissent leurs armes et leurs objets d'équipement.

Les soldats cantonnés dans les gros villages, à quinze, vingt et plus, dans une ferme, où leur présence, quoi qu'on dise, fait peur aux paysans et surtout aux jeunes filles, reçoivent, pour cuire leurs aliments et entretenir les feux de bivac, du bois sec, fourni par l'administration; ceux qui sont cantonnés loin des centres ou des gares n'ont pas toujours la patience d'attendre que le combustible arrive; ils vont à la corvée du bois, c'est-à-dire qu'ils font des coupes sombres, et Dieu sait les gaspillages qui se commettent quand on porte la hache dans le vif.

Jusqu'à présent les moissons ont été, autant que possible, épargnées; mais il n'en sera plus de même bientôt, quand les corps devront occuper des emplacements déterminés, et, même aujourd'hui déjà, des champs donnant les plus belles espérances sont ravagés, foulés aux pieds, fauchés en herbe ou « pâturés » par les chevaux et mulets, friands de folle avoine et de blé en herbe.

Près des cours d'eau, et il y en a beaucoup dans le pays, l'aspect est des plus pittoresques. Les soldats savonnent, étendent et sèchent leur linge : les cavaliers font boire leurs chevaux, attachés au piquet, non loin de là, et derrière les chevaux on peut voir les parcs et les batteries. De distance en distance, sur la route parallèle, on aperçoit des compagnies se rendant, en armes, à l'appel du régiment, des piquets de cinq à six hommes et des soldats d'infanterie conduisant les chevaux des officiers supérieurs.

A Alexandrie, l'encombrement est au comble. Cette grande place de guerre renferme en ce moment une armée formidable, le corps complet du maréchal Canrobert et au moins vingt-cinq mille soldats piémontais.

Un camp de quinze mille Piémontais est établi devant l'embarcadère; sur la Piazza Vecchia, un autre camp de douze mille Français environ; puis, sur la Piazza Nuova, d'autres tentes, d'autres soldats, sans compter les bataillons qui occupent les casernes, les églises, les maisons particulières et bivaquent dans les rues et dans la station du chemin de fer. Avant d'entrer en gare, le train a dû s'arrêter un quart d'heure pour donner le temps de désobstruer la voie. Pendant cette halte, est passée une patrouille de bersaglieri, conduisant à la citadelle un petit poste autrichien, composé d'un sergent et de quatre hommes, surpris pendant la nuit du 7 au 8.

Les armes des prisonniers ont été gardées aux avant-postes, mais on leur a laissé leur fourniment, et ils marchaient, tête basse, dans les rangs de l'escorte. A deux cents mètres des ouvrages est parquée une batterie de douze de campagne avec toutes ses voitures.

Un escadron du train des équipages et deux batteries d'artillerie française, venant de Gênes, défilaient dans la gare au moment du passage du convoi. L'escadron du train arrive d'Afrique avec un matériel de montagne. Il n'a pas de voitures, rien que des mulets de bât. Sur ces mulets, on accroche, de chaque côté du bât, une caisse de modèle, longue d'un mètre et profonde de soixante centimètres. Ce sont des cantines, des coffrets à munitions ou à médicaments, des caisses du tré-

sor, de vivres, ou de bagages appartenant aux officiers.

Entre les caisses, sur le milieu du bât, on charge des objets d'un volume plus encombrant, des effets d'habillement, des tentes à piquets, des ustensiles de cuisine, etc., et le tout est recouvert d'un prélart goudronné qui préserve de la pluie. Les soldats du train sont à pied, le sabre au crochet, le mousqueton en bandouilière, conduisant le mulet par la bride. Les officiers, sous-officiers, brigadiers et trompettes sont à cheval.

Une batterie de montagne est montée de la même manière ; les affûts, les obusiers, dont on se sert dans la guerre de montagne, et les caissons à munitions sont placés en travers du bât et remplacent les caisses. Quand le terrain s'y prête, on descend l'affût, on place la pièce sur l'affût, et un seul mulet, attelé à un brancard, suffit pour la traîner.

Une ambulance de campagne est aussi organisée de la même façon. Ici l'on accroche, de chaque côté du bât, un cacolet, espèce de siége de bois et de sangles, plus ou moins incliné, afin de pouvoir donner au malade une position assise ou couchée. Deux blessés ou malades sont transportés ainsi sur un mulet, et, pour équilibrer la charge de chaque côté de l'animal, on accroche au cacolet le moins lourd des sacs et des fusils, jusqu'à balance parfaite. Une ambulance a avec elle, outre les hommes du train, le cortége obligé d'infirmiers à pied, mousqueton en bandouilière, d'officiers d'administion et de médecins ou chirurgiens. à cheval. Tout cela se voit sur la route parallèle au chemin de fer d'Alexandrie à Gênes.

La population civile d'Alexandrie est noyée dans la population militaire. L'uniforme inonde les rues et les places. Ce n'est plus une ville, c'est un camp, et nulle description ne pourrait donner une complète idée de l'étrange aspect que présente en ce moment cette immense caserne où sont entassés tant de soldats de toutes armes, tant de chevaux et tant de munitions.

Alexandrie, placée entre le confluent de la Bormida et du Tanaro, est citée comme une des plus fortes places de guerre

de l'Italie, tant par sa vaste citadelle et les ouvrages avancés qui l'entourent que par ses travaux intérieurs, dont le plus remarquable est l'éclusement du Tanaro qui permet d'inonder subitement la plaine et de défendre l'approche de la place.

Ces travaux de défense ont été grandement augmentés et sont encore en voie de construction Alexandrie, des deux côtés du chemin de fer, est aujourd'hui entourée d'une triple ligne de fortifications, non pas en terre, mais avec revêtements en maçonnerie. Elle est prête pour recevoir l'ennemi s'il se présente : tous les canons passent leur gueule monstrueuse par les ouvertures des remparts à fleur de terre ; les ouvrages avancés et les glacis sont revêtus en gabions couronnés de fascines. Le gabion, on le sait, est un panier sans fond, fixé sur le rempart par de forts pieux, rempli de terre et impénétrable au boulet. Les gabions sont couronnés, c'est-à-dire consolidés, par des fascines, qui sont des fagots pleins de trois mètres de long, ajustés bout à bout, en faisant rentrer de fascine en facine l'extrémité des branches qui les composent et qui sont taillées en biseau. Ces revêtements sont très-solides. Les magnifiques vergers des environs d'Alexandrie, les forêts d'arbres à une lieue à la ronde, ont été abattus pour donner franc jeu au canon, et ces arbres, rejetés sur les routes, ont été placés en chevaux de frise, comme autant d'obstacles pour embarrasser la marche de l'ennemi. Aujourd'hui une pointe de l'armée autrichienne sur Alexandrie serait impossible; l'Autriche a laissé passer l'heure favorable de l'attaque. Mais que de désastres déjà!

A Novi, d'où l'on aperçoit le champ de bataille où fut tué le général républicain Joubert et où le général Baraguey-d'Hilliers a transporté son quartier général, encore grande concentration de troupes. J'y ai vu quatre ou cinq mille Piémontais qui ne semblaient pas animés d'une ardeur moindre que celle des Français.

Le chemin de fer longe, depuis Novi jusqu'à Gênes, la route des piétons et des voitures; là s'étendaient, sur un espace de dix lieues, les troupes en marche : des régiments de ligne, de l'artillerie, des sapeurs du génie, les zouaves d'Afrique, les ti-

railleurs indigènes (turcos,) la légion étrangère, les tirailleurs de la garde impériale et les têtes de colonne des voltigeurs de la garde, tous le sac au dos et l'arme à volonté ; total, trente et quelques mille hommes; c'étaient : la division Forey, la division Espinasse et la division Bazaine. Sur le parcours, les enfants se relayaient de village en village pour aider les soldats à porter leurs sacs et leurs fusils.

Le corps d'armée concentré à Novi s'échelonne dans la direction de Marengo, et tous les jours il envoie un bataillon opérer une reconnaissance, qui est plutôt un exercice qu'une précaution stratégique, car l'ennemi n'est pas ou n'est plus dans cette direction. A Novi, les malades sont nombreux; un millier de fiévreux, assure-t-on. Le train dans lequel je me trouvais en a reçu un certain nombre, évacués sur l'hôpital de Gênes, où ils vont se guérir ou se faire accorder un congé de convalescence.

Je ne vous parlerai pas longuement aujourd'hui des turcos. Les zouaves, qui marchent toujours avec eux, les vantent pour leurs qualités guerrières, bien qu'ils soient indolents au travail et récalcitrants aux corvées. Leurs compagnons de bataille se plaignent surtout de ce que les turcos indigènes sont mauvais camarades. Pour me servir d'une expression de troupier, on leur reproche de boire « avec leur suisse, » ce qui veut dire que lorsqu'ils se régalent, ce qu'ils font aisément, car leur solde dépasse celle des zouaves, ils se régalent seuls et ne partagent pas. Cet égoïsme est flétri dans l'armée française, où la camaraderie est considérée comme étant le premier des devoirs du soldat.

A propos des zouaves, que je n'omette point de dire qu'ils ne sont jamais casernés. Toujours ils bivaquent en plein air ; ils ne savent pas ce que c'est qu'une caserne.

La légion étrangère est, certes, un des corps d'élite de l'armée française. Elle est composée de beaux hommes, bien carrés, infatigables, propres, ardents à la lutte, mais aussi ardents à la bamboche, la poitrine constellée de médailles et de croix gagnées en Afrique et en Crimée ; c'est un joyau que la France montre avec orgueil à amis et à ennemis. La légion est parti-

culièrement heureuse d'entrer en campagne. Elle est fière d'étaler la distinction récente qu'elle a reçue au retour de Crimée. En récompense de sa bravoure pendant cette guerre, elle a « touché un drapeau. » — Toucher, en langage de troupier, veut dire tout ce qui se reçoit : on touche son prêt, on touche ses vivres, on touche ses effets, — et la légion étrangère qui a « touché un troupeau, » ce qui lui avait été refusé jusqu'à ces derniers temps, veut, après l'avoir baptisé dans une « noce soignée » le jour de sa réception, lui faire subir aujourd'hui le sacré baptême du feu.

Je suis heureux de pouvoir affirmer, d'après tous les officiers français, que les Belges sont la crême de la légion étrangère. Il n'en est pas de même des Napolitains et des Espagnols. Bons soldats au feu, sans conteste, ils ont un caractère odieux. Un de de ces Espagnols l'a prouvé de nouveau la nuit dernière. Il a assassiné deux de ses camarades, pendant leur sommeil, à coups de couteau. Le conseil de guerre a dû être réuni ce matin pour le juger, et ce soir, probablement, il expiera son lâche crime. Son colonel, dit-on, voulait le faire fusiller sur l'heure, sans sentence, sur simple constatation du flagrant délit. Le général de brigade se serait opposé, d'après ce qu'on dit, à cet exemple de justice sommaire.

A propos de la légion étrangère et avant de clore cette lettre, il faut que je rectifie une assertion erronée publiée naguère. Il n'est pas exact de dire que les Autrichiens qui servent en France ont été dispensés d'entrer en campagne. Ils sont bel et bien restés dans les rangs ; plusieurs déjà ont déserté et ont passé du côté de leurs compatriotes.

Gênes, 11 mai.

Le débarquement des troupes continue ; Gênes est en fête, et cette fête dure depuis que le premier vaisseau français chargé de troupes à touché la plage. Revenons brièvement sur ce qui

s'est passé à Gênes ce premier jour de débarquement. Attendu depuis quelques jours, il avait attiré une foule énorme, accourue de tous les points du Piémont et même des États limitrophes. On voulait être certain que les Français avaient débarqué. Les quais de cette grande ville de Gênes, qui s'étend au fond du golfe en forme de fer à cheval, avec ses étages de maisons et de palais superposés, présentaient un spectacle grandiose. Ces quais étaient encombrés. Sur toutes les terrasses des palais qui bordent la mer, des femmes, la tête couverte de leur grand voile blanc, qui, attaché à la nuque, les enveloppe en tombant jusqu'aux pieds, agitaient leurs mouchoirs et jetaient des bouquets.

Des centaines de barques s'élançaient du port pour aller au-devant des frégates, et chaque barque, en passant près des vaisseaux, faisait pleuvoir sur les soldats des tourbillons de fleurs. C'était de la joie, de l'enthousiasme, du délire. A chaque cri parti des barques ou des quais, les soldats répondaient par le cri : Vive l'Italie ! et femmes, enfants, hommes faits, vieillards, applaudissaient ou levaient les mains au ciel, comme des naufragés qui, se croyant perdus, voient venir l'embarcation qui va les sauver de la mort. Quand la première frégate entra dans le port, ce fut une explosion immense, un vivat unanime.

Si jamais enthousiasme fut vrai, palpitant, pathétique, c'est celui-là ; la population tout entière versait des larmes. Hommes et femmes pleuraient en poussant les cris : « Vive la France ! vivent les soldats français ! » Pendant tout le temps que dura le débarquement, les hourras continuèrent, et les premiers soldats qui touchèrent le rivage furent littéralement étouffés dans des embrassements. Quand le premier drapeau passa de l'« Algésiras » sur l'embarcation, tous les chapeaux se levèrent, et Gênes entière, par un mouvement spontané, s'inclina devant le drapeau français comme devant le labarum de l'Italie.

Depuis lors, Gênes a plutôt l'air d'une ville française que d'une ville italienne. L'uniforme français est dans toutes les rues, sur toutes les places. Les turcos, avec leur teint basané, leur allure étrange, sont les lions du moment. Ils n'ont pas été

logés en ville comme les autres troupes, mais dans un camp aux portes de Gênes, dans la vallée de la Polcevera. Là ils reçoivent la visite de tout le monde, et les belles dames elles-mêmes ne dédaignent pas de diriger leur promenade vers le camp des turcos, qui dorment au pied des oliviers ou dans des bois de citronniers et d'orangers.

Mais c'est le soir surtout que Gênes a un aspect singulier. A voir ces militaires se promenant bras dessus bras dessous avec les citoyens, on ne dirait guère que l'on est dans une ville essentiellement commerçante. A huit heures, cinquante tambours et cinquante clairons se réunissent sur la place du Palais-Ducal et la retraite sonne. Toute la population génoise embotte le pas derrière les tambours, qui, voyant leur succès, battent la retraite avec une verve entraînante. Les chants italiens se mêlent aux refrains français, les cris de Vive l'Italie! à ceux de Vive la France! et de cette cacophonie d'airs et de dialectes il résulte une harmonie guerrière, enthousiaste, une harmonie de cœurs qui exhale la poudre et présage la victoire.

Tous les soirs, la musique d'un des régiments de la garde donne, à tour de rôle, une sérénade devant le palais ducal. Hier, c'était le tour du 3e grenadiers. Les exécutants étaient peu nombreux; la moitié, au moins, manquait à l'appel. Un vieux caporal du 1er grenadiers, à trois chevrons, et chez qui certes on ne devait pas s'attendre à rencontrer une opinion en pareille matière, disait, dans un groupe, à quelques pas de moi : — C'est hier que la musique de notre régiment a obtenu un beau succès et a été fièrement applaudie. Elle a exécuté d'une manière remarquable le « Miserere » du « Trovatore. » C'était une bonne idée et elle a dû flatter les bourgeois : Verdi est Piémontais.—Et vos artistes ont dû être bien fiers du succès; ils jouaient devant des connaisseurs. — Peuh! jusqu'à un certain point. Il y a bien ici un reflet de l'Italie, mais il est faible; pays de commerçants, voyez-vous!

Sur toute question concernant directement ou indirectement l'armée, le soldat français n'est jamais pris au dépourvu. Ses remarques manquent rarement d'à-propos et de justesse; il ne doit pas être longtemps en rapport avec ses chefs pour les appré-

cier à leur juste valeur. Aussi les chefs de l'armée tiennent compte, et grand compte, de l'opinion du soldat.

Les musiques des régiments sont bonnes, et cependant il n'y a plus de gagistes parmi les musiciens, partant plus de haute paye. Les meilleurs, assimilés aux sous-officiers, ont rang, solde et retraite de sergent. Les autres sont soldats et ne perçoivent rien en sus des allocations de soldat.

Le débarquement est loin encore d'être entièrement opéré; la cavalerie manque, aucun des six régiments à cheval de la garde n'est arrivé. Aujourd'hui, seulement, j'ai vu débarquer quelques escadrons de hussards et le régiment d'artillerie à pied de la garde. Ce régiment a six batteries montées, à six pièces par batterie.

Le train des équipages de la garde débarque ses prolonges et ses voitures d'ambulance. Ces dernières sont de véritables voitures de luxe, parfaitement suspendues. Elles sont divisées en deux caisses : un coupé et une rotonde garnie de bancs placés contre les parois. Quant aux blessés et aux malades qui ne pourraient s'asseoir, on les couche dans des cadres glissant sur les banquettes, dans des rainures.

Dans les terrains difficiles où la voiture d'ambulance ne passerait pas, on y supplée par des cacolets.

A bord, l'artillerie démonte son matériel, enlève les pièces, les dispose sur un chantier où la bouche à feu est encastrée et défie les coups de tangage. On ôte aussi les roues des affûts, des caissons d'avant-train et d'arrière-train, des chariots de batterie, des forges et des prolonges. Les chevaux débarrassés des harnais sont descendus à fond de cale, dans l'entre-pont, ou bien encore on les place dans des boxes, sur le pont. Le harnachement est mis en tas. Pour débarquer, on descend d'abord les hommes, le matériel et les harnais dans des chalands. Le matériel remonté — ce qui n'exige ni beaucoup de temps ni de longs efforts — on débarque les chevaux au moyen d'un cable manœuvré par un jeu de poulies, qui embrasse les sous-ventrières du cheval. Dès que le point d'appui leur manque, ces pauvres bêtes baissent la tête, rapprochent les quatre membres et semblent frappées de stupeur. Le cheval, débarrassé de ses liens, se sent revivre; il est

bientôt sellé, harnaché, attelé, monté; les trompettes sonnent et l'on part.

Les batteries en marche pour gagner leurs cantonnements offrent le coup d'œil le plus pittoresque. Elles sont précédées de deux sapeurs à cheval, et les avant-trains reçoivent une charge de quelques centaines de quintaux de foin pressé s'élevant à plusieurs mètres de hauteur. La surface plane des couvercles des caissons est d'un grand secours pour le transport des fourrages, mais dans les marches seulement; devant l'ennemi, on ne saurait soulever les couvercles des coffrets à gargousses qui servent d'appui à ces montagnes de foin et de sacs d'avoine.

Les servants, placés sur deux rangs, suivent, la carabine sur l'épaule et le sac au dos, les pièces auxquelles ils appartiennent. Pendant la manœuvre, la carabine est passée en bandoulière.

En Belgique, les canonniers à pied n'ont d'autre arme portative que le briquet. Nos officiers d'artillerie ne veulent pas entendre parler d'armes à feu pour les servants. En France, au contraire, on s'applaudit d'avoir sérieusement armé les artilleurs et l'on n'a pas tort. Dans la guerre de Crimée, les soldats d'artillerie ont souvent et avec succès repoussé, à la baïonnette et à coups de mousquet, l'ennemi qui avait envahi les batteries et les tranchées.

Les artilleurs français et sardes ont des carabines rayées avec le sabre-baïonnette.

Les deux batteries arrivées hier ont des canons rayés. Ces pièces ont des attelages de quatre chevaux seulement; elles sont en bronze, fort élégantes, et pour la forme extérieure rappellent notre calibre de 6 livres; mais, d'après les écouvillons et les refouloirs, la dimension du boulet serait au plus du calibre de 4. La bouche de la pièce, soigneusement fermée par un tampon, est invisible, mais ce n'est point une précaution prise contre les curieux; on met d'ordinaire des tampons à toutes les pièces, même aux vieilles bouches à feu de remparts, à peu près hors de service, et pour lesquelles on ne devrait plus craindre la poussière et la pluie.

Les canons du nouveau modèle sont rayés à six rayures incli-

nées et très-fortement marquées comme les anciens obusiers. Le projectile vient s'appuyer sur le rebord de la chambre. Il est en fer creux, de forme cylindro-sphérique, à peu près semblable à celle de la balle d'infanterie, et il a un évidement comme cette dernière.

La base cylindrique du boulet est taraudée en six endroits, et des boulons d'étain ont été introduits dans les parties taraudées. Ce sont ces boulons qui viennent se forcer dans les rainures par la force d'expansion des gaz, et donnent au boulet la justesse de la balle de la carabine. On est parvenu par là à empêcher l'usure prématurée de la pièce, qui ne durerait guère, si le projectile était en fonte simple. Deux métaux non ductiles ne peuvent frotter violemment l'un contre l'autre sans occasionner des déchirements.

Le projectile est creux; on le fait éclater à peu près à la distance voulue. Dans ce but, la mèche qui est en communication, à l'intérieur du projectile, avec les matières fulminantes, porte à l'extérieur diverses indications. On coupe la mèche en se conformant à ces marques, selon que l'on désire lancer les éclats à quatre cents, six cents mètres ou plus. Le refouloir est creusé à sa base de façon à emboîter la tête du projectile comme la baguette des carabines. Une hausse mobile est adaptée à la droite du canon. Le tir paraît être très-juste jusqu'à deux mille six cents mètres; la portée totale est de quatre mille cinq cents mètres.

L'effet de la mèche qui doit faire éclater, sur un point donné, le boulet creux du canon rayé ne produit pas cependant d'une façon précise les résultats attendus. Cette mèche ne vaut pas, il s'en faut, celle de nos « schrapnells. »

A ce sujet, je puis fournir un renseignement certain à nos officiers d'artillerie. Les Français connaissent les schrapnells, mais de nom seulement. Ils n'ont pas la mèche cylindrique, mais les mèches de bois de l'ancien système, dont je viens de parler, pour trois distances.

Les officiers d'artillerie de France parlent avec beaucoup d'éloges des progrès que les Autrichiens ont réalisés dans la confection et l'emploi des grandes fusées de guerre.

Je n'ai pas encore vu des batteries de fuséens.

L'affût du canon rayé est de très-petites proportions et la flèche est bifurquée, d'un bout à l'autre, par une entaille de cinq centimètres de large qui la rend plus légère sans nuire à la solidité.

Ce que l'on dit des effets des canons rayés est réellement épouvantable. Ainsi, tandis que le boulet sphérique de 24, tiré dans sa plus grande force de projection, ne pénètre que de vingt à vingt-quatre centimètres dans la maçonnerie, le boulet du canon rayé a une force de pénétration de 1 m. 20 c., éclate dans le but, ébranle, disjoint, lézarde le revêtement et, après quelques coups, fait brèche. La légèreté de la pièce — et c'est là son plus grand avantage — permet de la transporter où l'on ne pourrait faire arriver du canon de position qu'au prix des plus grands efforts et d'un travail toujours long, toujours difficultueux.

Il paraît que les fameux canons anglais Armstrong ne sont autres que des canons rayés se chargeant par la culasse.

Hier a mouillé à San-Pier d'Arena, faubourg de Gênes, le magnifique vaisseau la « Grande-Bretagne, » chargé de troupes, le 93e et deux batteries à cheval, une de la garde impériale, l'autre de la ligne. La cavalerie de la garde est toujours en retard, peut-être arrivera-t-elle demain avec l'empereur. Le 93e de ligne arrive de Constantine. Les régiments qui viennent d'Afrique sont reconnaissables à deux choses : ils n'ont point de schako, et les soldats portent des charges plus fortes que ceux des régiments venant de France. Ce n'est point qu'on les y oblige; la fantaisie le veut ainsi.

La vie du désert a transformé ces messieurs du 93e en sybarites ; il leur faut des peaux de moutons pour amollir la couche du bivac. Un sergent-major ou fourrier de tirailleurs, venant d'Afrique, et portant sur son sac la couverture de campement, la tente-abri, le piquet de tente, la besace contenant les ustensiles de propreté, une autre besace dans laquelle est roulée la veste d'uniforme, la peau de mouton et le gros rouleau de fer blanc, renfermant la partie essentielle de la comptabilité, ressemble à un commissionnaire de Paris, opérant un déménage-

ment sur ses crochets. Le 93ᵉ, comme les tirailleurs indigènes, la région étrangère et les zouaves, s'est distingué dans la guerre de la Kabylie, en 1856.

Quelques escadrons de hussards ont encore débarqué aujourd'hui. Leurs chevaux sont trop chargés. Ce qu'ils ont de sacs et de besaces, en sus du paquetage, est réellement inouï.

Les hommes à pied — dans les escadrons on doit avoir plus d'hommes que de chevaux — marchent en pantalon de toile, en blouse grise, en chechia (calotte rouge) et en guêtres blanches.

La garde impériale à pied, renforcée de plusieurs régiments de ligne, encombre Gênes et ses faubourgs. Les couvents et les grands édifices publics servent de casernes aux troupes, mais il s'en faut que l'espace soit suffisant. La moitié des corps est bivaquée en plein air, et le nombre d'hommes au bivac augmente tous les jours; il faut de la place pour établir des magasins de vivres, d'approvisionnements et de munitions.

L'armée, je l'ai dit et je le répète, n'est sur le pied de guerre ni par l'effectif des hommes et des chevaux ni par la réunion du matériel. C'est une armée de manœuvres; elle se complétera en combattant. Les batteries n'ont pas leurs voitures au complet; elles ont avec leurs pièces deux chariots de batterie, un affût de réserve et une forge.

L'incertitude, l'attente déplaisent à la troupe. Elle a des loisirs, et beaucoup; mais l'attente du lendemain, le désir de marcher en avant, de rencontrer un ennemi invisible encore et avec lequel la rapidité de la route parcourue lui faisait croire qu'elle se trouverait face à face dès le jour du débarquement, agissent sur les esprits. En attendant, officiers et soldats, ennuyés, impatients, flânent par les rues, complètent leurs achats pour la campagne et encombrent les cafés, principalement celui de la « Concordia, » rue Nuova, monté avec un luxe extravagant, où l'on est toujours sûr de trouver, dans le salon mauresque sous les orangers, chargés de fruits, plantés autour du grand bassin de la terrasse, belle et nombreuse compagnie, depuis le simple troubadour jusqu'au maréchal de France.

Ceux qui prisent l'élégance se trouvent bien de la vie ita-

lienne. Dans ces splendides cafés on paye une glace à l'ananas cinq sous de France et la demi-tasse quatre sous; mais les vieux grognards dédaignent ces avantages peu substantiels. Ils ne trouvent rien de bon dans un pays où le pain est mauvais et où le litre de vin est inférieur en qualité, mais de même prix qu'en France.

Ce qui est remarquable ici, c'est le patriotisme de la population. Tout le monde a la même pensée et le même but, et, pour arriver à ce but, il n'est personne, excepté peut-être les marchands en détail, qui ne soit prêt aux sacrifices. Les enrôlés volontaires font l'exercice depuis le matin jusqu'au soir, par la pluie ou le soleil, avec une volonté opiniâtre, et ils manœuvrent déjà comme des vétérans. Les troupes sardes sont pleines d'ardeur et veulent réparer à tout prix l'échec de Novare. Il faut avoir vu de ses yeux cet entraînement de tout un peuple pour être bien convaincu que le premier besoin de l'Italie est l'indépendance.

On a reçu, ce matin, la nouvelle que quatre mille des citoyens les plus recommandables de Plaisance venaient de signer une adhésion à la politique du roi Victor-Emmanuel; et remarquez que cette adhésion a été signée sous le canon de la forteresse autrichienne.

Les préparatifs de la réception de l'empereur sont terminés. Les poteaux d'illumination sont plantés et garnis.

Le palais de la ville, qui avait été mis à la disposition de M. le maréchal Baraguey-d'Hilliers, sera occupé par l'empereur.

Ce matin, l'autorité municipale a fait afficher, de vingt en vingt pas, l'avis officiel signé par le syndic, M. Morre, que l'empereur Napoléon III arrivera demain, 12, à Gênes.

Demain donc on brûlera de la poudre, et sans parcimonie, dans les caronades de 36 et de 48; je vous jure que ce sera fort beau, et bientôt, sans doute, on en brûlera aussi dans les canons rayés. Pour demain aussi les jolies Génoises font blanchir leurs gracieux voiles de mousseline, et je pourrai visiter une exposition gratuite et en plein air des plus belles chevelures que l'on puisse voir. Toutes les Génoises ont de beaux cheveux, toutes sont coiffées à merveille.

Le matin, en passant par les rues étroites de Gênes, on voit ces gracieuses têtes, sur le seuil des maisons, livrées aux soins des coiffeuses de profession, qui vont de porte en porte accomplir leur office, s'en acquittent en véritables artistes et reçoivent pour salaire un sou ou six liards, selon le modèle de coiffure adoptée. Cette dépense est tout d'abord prélevée sur le très-modique salaire des jeunes ouvrières, comme dépense de première nécessité, et c'est justice. Avant de manger, il faut songer à se faire belle.

Voir procéder à cette partie de la toilette est un des plus agréables plaisirs d'une promenade du matin dans Gênes. Mais qu'on y prenne garde. Regarder en passant, d'un œil oblique, c'est bien; mais qu'on ne s'avise pas de s'arrêter et d'adresser un compliment, il serait mal accueilli.

Voici, du reste, le résumé des dernières nouvelles officielles sur les positions occupées par les Autrichiens :

Ils ont évacué Livorno, Tronzano, Santhia, Saluggia, Saluzzola avec tant de précipitation, qu'en certains endroits les vivres requis ont été abandonnés.

A Verceil, il ne reste plus que l'arrière-garde des Autrichiens. Ils ont commencé à se retirer hier à midi. Leur passage sur la Sesia a continué jusqu'à trois heures et demie. Ce matin, ils se sont retirés en toute hâte de Carteraна et de Stroppiana.

A Stroppiana, il y avait une forte colonne sous les ordres de quatre généraux. On remarquait une grande consternation parmi les officiers. Un éclaireur autrichien arrêté près de Crescentino, s'est évadé la nuit dernière.

Gênes, 12 mai.

L'empereur des Français est arrivé à deux heures. La réception qui lui a été faite, dans cette entrée solennelle, est digne de la vieille cité des doges, de Gênes la superbe. La ville, sa rade immense couronnée par de verdoyantes montagnes, pré-

sentait un coup d'œil magique. Les hautes maisons disposées en amphithéâtre, veuves de leurs habitants qui encombraient le port, les palais superbes de marbre blanc et noir dont la terrasse domine la mer, affrontent les vents et les ardeurs du soleil et cachent leurs pieds dans l'ombre et l'humidité éternelles des ruelles, étalent avec orgueil les splendeurs de leurs garde-meubles réservés pour les grands jours. Partout, les yeux sont frappés par d'antiques tapisseries des Gobelins, des étoffes cramoisies à galons, crépines et glands d'or, des tapis mauresques fabriqués pour les palais des sultans et relevés aux angles par des N impériales d'or, entourées de couronnes de lauriers. De riches étendards surmontent les faîtes et s'étendent au-dessus de la voie publique, de maison en maison : drapeaux de toute forme, drapeaux de guerre et gonfanons d'église, flammes, pavillons, etc. Les couleurs françaises dominent, les couleurs sardes — vert, blanc et rouge, à la croix d'argent sur champ de gueules, servent d'encadrement.

Dans toutes les rues de Gênes, quartiers riches et quartiers pauvres, pendent, fixés par des épingles de bois à des ficelles tendues, à quatre pieds de hauteur, contre la muraille, de longs placards, en vers et en prose héroïque, avec texte français en regard, en l'honneur de l'empereur Napoléon.

Il n'est point d'exemple, peut-être, d'une pareille fécondité. Gênes a dû employer à ce service tout ce qui tient une plume à dix lieues à la ronde et une armée de typographes de renfort. Les Génois, dans ces invocations enthousiastes, parlent à Napoléon comme à Dieu.

Pareil enthousiasme ne saurait être surpassé. Le soir, la ville sera illuminée. Depuis hier, tout est prêt. Les rues carrossables de Gênes, la via Balbi, la via Nuova, la via Nuovissimo, la via Carlo Felice, la Piazza del Annunziata, ces grandes artères qui encerclent les ruelles de Gênes comme des boulevards, sont décorées de mâts chargés d'oriflammes aux couleurs unies de France et de Sardaigne et de guirlandes de feuillage qui supportent des écussons dorés, aux inscriptions de : « Vive la France ! vive l'Italie ! vive Napoléon III ! vive Victor-Emmanuel ! vive l'armée ! »

Un des écussons porte une inscription tracée à la hâte : « I et vinci ! »

Dans toutes les rues, sur toutes les places, il n'est pas une fenêtre qui ne soit garnie déjà de cierges — c'est avec des cierges qu'on illumine en Italie — et de lanternes de couleurs ; boutiques et ateliers chôment aujourd'hui, écoliers et moines ont reçu congé ; la circulation des voitures a été interrompue, par ordre de la municipalité, depuis la piazza dell'Acqua Verde jusqu'à celle de San-Dominico. Le soleil s'est mis de la partie, un soleil brûlant, à peine tempéré par une légère brise.

Mais j'oublie l'empereur. Par la décoration des rues jugez du coup d'œil que présente le port. De mâts en mâts, de cordages en cordages, s'étalent les pavillons de toutes les nations de la terre, un seul, celui de l'Autriche, excepté. Quelques navires marchands de la puissance ennemie, victimes du sort de la guerre, apparaissent de loin en loin, tristes, déserts, muets, gardés par des sentinelles. Aux grands mâts des autres navires, à la place d'honneur, flottent les couleurs françaises et sardes ; à l'arrière, et penché en dehors, le drapeau national. Est-il nécessaire de désigner celui que je cherche et que je parviens à découvrir çà et là dans la rade encombrée, le seul devant qui je m'incline et découvre ma tête ?

A dix heures et demie, les troupes du cortége prennent les armes et se rendent à l'emplacement qui leur est désigné. Elles sont peu nombreuses ; la place manque. Le service d'honneur est fait par les zouaves de la garde impériale, aux turbans blancs et aux ornements jaunes et or, le 3ᵉ régiment des zouaves d'Afrique aux turbans verts, bronzé par le soleil et la poudre, le 93ᵉ, tout glorieux des lauriers conquis en Kabylie, un bataillon du 3ᵉ grenadiers de la garde, avec l'aigle et l'état-major du régiment, un escadron de chasseurs à cheval, carabine en bandoulière. Les gardes nationaux pourvus de l'uniforme forment la haie dans la rue Balbi, avec un peloton de carabiniers sardes, à cheval, plumet rouge au chapeau et aiguillettes blanches.

Il faut monter en voiture et gagner le pied du phare de San-Pier d'Arena, d'où la vue s'étend de plus loin sur la haute mer.

Longue attente. — Une foule énorme encombre les jetées ;

une flottille de barques à voiles et à rames, de petits bateaux à vapeur, gagnent la pleine mer pour se porter au-devant de l'escadre; les cloches sonnent à toutes volées; les moines bruns à cordelières blanches couronnent le faîte des églises. Le soleil darde d'aplomb sans un souffle de bise; la rade est une fournaise en ébullition; sur les monts opposés des nuages de vapeur s'élèvent, se condensent, noircissent; la chaleur est accablante, l'orage est imminent.

A une heure, un coup de canon est tiré du phare, un autre coup répond de la côte, un bateau à vapeur s'éloigne du rivage en sifflant : c'est le bateau pilote. L'escadre est en vue.

Encore une heure de pénible attente, et enfin les navires de l'escadrille apparaissent, comme des points noirs d'abord, à peine visibles au-dessus de l'horizon; mais ces points grandissent comme par magie, ils avancent à toute vapeur; on reconnaît la « Reine Hortense, » en tête, et, sur le pont, l'empereur, en grand uniforme, le prince Napoléon et tout l'état-major.

En ce moment éclate un bruit dont rien ne saurait donner une idée. Les cris de Vive l'Empereur! des battements de mains frénétiques, les volées des cloches, les hourras retentissants des marins, debout dans les hunes, la musique guerrière et le fracas du canon, d'immenses pièces de gros calibre bourrées à triples gazons, se répercutent de seconde en seconde sur toute l'immense étendue de la rade.

Près de la jetée, où ne peuvent aborder les bâtiments de guerre, un canot d'honneur se tient prêt. Ce canot est une magnificence. Il disparaît sous des étoffes de soie cramoisie, garnies d'or, et un riche étendard français s'élève à l'arrière. C'est le canot de l'empereur. Les rameurs attendent, la rame en l'air, le signal d'accoster.

Au coup de sifflet du maître d'équipage, les rames tombent à l'eau en mesure et, d'un seul effort, amènent le canot au pied de l'escalier d'honneur de la « Reine Hortense. »

Le navire s'arrête; l'empereur, accompagné de S. A. I. le prince Napoléon, de S. A. R. le prince de Savoie-Carignan et de M. le comte de Cavour, qui étaient venus à sa rencontre en mer, descend dans le canot, qui s'avance lentement au milieu des

barques. Les chapeaux et les mouchoirs s'agitent sur le passage de l'empereur, les bouquets et les fleurs pleuvent autour de son canot, et aux cris enthousiastes de Vive l'Empereur! vive l'Italie! qui le saluent se joignent bientôt les tambours et les clairons des grenadiers de la garde et des zouaves, rangés en bataille sur les quais

Quelques moments après, l'empereur met le pied sur le sol italien. Sa Majesté a été reçue au débarcadère par le maire, le conseil municipal et le personnel de l'ambassade française, et s'est rendue ensuite au « Palazzo Reale, » où la cour de justice et les autorités civiles et militaires lui ont été présentées. La foule, qui n'a cessé de stationner devant le palais, dans la rue Balbi, remplissait l'air de ses vivat, toutes les fois que l'empereur paraissait au balcon.

En traversant la galerie pour se rendre au palais, l'empereur s'arrête devant la fenêtre du milieu pour lorgner la foule avec son binocle. En ce moment le tapage est à son comble.

On prétend que l'empereur partira cette nuit pour porter son quartier général à Novi, près de Marengo. La division de la garde, restée ici, s'y rendra demain et après-demain; elle en a reçu l'ordre.

L'orage n'a pas éclaté, mais vers le soir il est tombé une pluie abondante. Elle n'a pas chassé les promeneurs; elle n'a pas nui à l'effet général de l'illumination, qui a été spendide, surtout sur la montagne et la rade.

A huit heures et demie, l'empereur, accompagné du prince de Savoie-Carignan et du prince Napoléon, est monté en voiture pour se rendre au théâtre. Une foule compacte se pressait dans la rue, mais ce flot vivant s'ouvrait respectueusement devant le cortége impérial. Partout les mêmes battements de mains frénétiques, partout les mêmes acclamations chaleureuses. Mais il est impossible de décrire la scène émouvante qui s'est produite à l'entrée de l'empereur dans la salle; de toutes les poitrines sortaient des cris de Vive l'empereur! vive Napoléon! et tous ces cris venaient du cœur, car ils saluaient l'indépendance de l'Italie.

Il me serait difficile de vous nommer les personnes qui font

partie de la suite de l'empereur. Je me bornerai à vous en citer une seule : c'est un des chefs de corps de l'armée d'Italie, le brave colonel Plombain.

Le colonel Plombain, sous-officier avant 1830, a gagné tous ses grades et ses décorations sur le champ de bataille. Depuis 1830, il ne s'est pas tiré un coup de fusil par les Français que M. Plombain n'y fût; mais, en France, trente années de campagne, de glorieuses blessures, des actions d'éclat sans nombre, ne suffisent pas pour expliquer un grand avancement. Pour acquérir une fortune militaire, il faut une cause qui mette en relief. Il en est ainsi de M. Plombain.

M. Plombain doit son avancement à un fait particulier, à son bras droit, plus court que le gauche de trois centimètres. Je m'explique :

A l'expédition d'Alger, M. Plombain était sergent-major. Il eut le bras fracassé par une balle à Sidi-Ferruch. Les chirurgiens étaient unanimes pour décider l'amputation, un seul, M. Baudens, alors sous-aide major, voulut tenter un autre moyen. On le laissa faire.

Le jeune chirurgien, maître de son patient, coupa les fragments d'os de haut et de bas, rejoignit les deux extrémités ensemble et réunit les chairs; la suture se fit, et le bras raccourci n'a pas moins de souplesse ni de force que le bras resté intact.

Cette opération fit du bruit, elle mit en relief l'opérateur. On voulut voir le patient; il fut nommé officier. Le patient poussa à son tour, quand il le put, celui qui l'avait guéri, et, par ce mutuel appui, M. Baudens est devenu médecin en chef et M. Plombain colonel. Le médecin en chef est mort, le colonel sera bientôt promu général. Il y compte bien, mais il ne s'en attribue pas l'honneur. Il raconte à tous, le digne soldat, qu'il doit sa carrière à son bras trop court et jure qu'il ne voudrait pas qu'il fût allongé, quand bien même on lui offrirait tous les biens de la terre. Songez donc, un bras qui pourra conduire au glorieux bâton !

Les Autrichiens ont établi leur grand quartier général à Mortara.

Gênes, 13 mai.

Ce matin, à six heures, l'empereur a reçu la visite du roi Victor-Emmanuel, qui a quitté son quartier général pour venir serrer la main de son auguste allié. Sa Majesté Sarde est repartie quelques heures après et a été reconduite jusqu'au chemin de fer par le prince Napoléon.

Malgré l'arrivée de l'empereur, les hostilités ne sont pas et ne peuvent être imminentes; l'armée continue à s'échelonner, mais elle ne prend aucune disposition qui dénoterait le commencement d'exécution d'un plan de campagne.

La pluie a tombé sans interruption depuis hier soir jusqu'aujourd'hui à midi. Le temps est remis et l'atmosphère est rafraîchie.

L'empereur n'a pas quitté Gênes aujourd'hui.

Napoléon III se rend à Alexandrie, où il établit son quartier général.

La cavalerie de la garde impériale entre en Piémont, par Nice.

Le 5e corps d'armée, celui que commande le prince Napoléon (quartier général à Gênes), sous le nom de corps de réserve, et dont l'organisation n'existait, avant-hier encore, que sur le papier, est formé aujourd'hui. Le 3e régiment de zouaves en fait partie. C'est le régiment de l'armée française dont l'effectif est le plus élevé. Il a deux mille cinq cents hommes et compte des compagnies de cent cinquante hommes. Quel que soit le chiffre de l'effectif, l'armée française n'a jamais sur pied de paix, comme sur pied de guerre, que trois officiers par compagnie. Cela tient, en grande partie, à ses manœuvres qui réunissent deux compagnies pour former une division.

Il y a près de cinquante mille hommes de l'armée d'Afrique, en Piémont. Ce sont des troupes admirables, aguerries par de longues épreuves contre l'ennemi et rompues aux fatigues et aux privations de la guerre. Il est au moins douteux que les Autrichiens, à conditions égales, puissent leur résister. Il serait difficile de voir plus d'entrain, plus de force et d'élan. Jamais,

sans conteste, la France n'a mis sur pied une armée plus belle et plus déterminée.

Les troupes qui viennent d'Afrique se distinguent de celles qui sortent de France par une grande liberté d'allures et certaines licences d'uniforme, des plus utiles au point de vue hygiénique; elles n'ont pas de schako, mais un simple képi, et le col est remplacé par une cravate lâche en coton bleu. La guêtre, délaissée chez nous, est toujours en grand usage et en grande estime dans l'armée française, la guêtre blanche surtout.

La légion étrangère porte exactement le même uniforme que l'infanterie de ligne, à cette différence près, pour les compagnies de grenadiers, de voltigeurs et du centre, que le turban du képi est en drap vert, au lieu de drap bleu. Les tirailleurs de la légion étrangère ont une tunique verte; celle des bataillons de tirailleurs français est bleue. Les officiers des zouaves et de la légion étrangère ont la tunique verte, les officiers de turcos la tunique bleu de ciel.

Les officiers des tirailleurs, des zouaves, des turcos et de la légion étrangère, en uniforme de guerre, quittent l'épaulette; le grade se distingue alors par une broderie sur la manche, pareille à celle que portent les officiers de cavalerie légère et que l'on nomme nœud hongrois.

Les zouaves ont l'arme de précision et la baïonnette-sabre des tirailleurs.

On continue à débarquer le gros matériel, les ambulances, les vivres et les munitions, à Gênes. Les quais sont encombrés et les équipages du train suffisent à peine aux transports. Il faut du temps pour classer tout cela avec ordre, pour tout conduire — si je puis me servir de cette expression — à pied d'œuvre. Le service de l'intendance, du commissariat, qui embrasse tout, approvisionnements de guerre, magasins, vivres, hôpitaux, solde, etc., est plus parfait en France que dans toute autre armée; c'est là pour la France une supériorité incontestable, mais encore faut-il un temps moral pour se reconnaître, et à peine commence-t-on à se débrouiller du chaos.

Gênes, 14 mai.

La garde impériale, avec les corps d'administration et d'ambulance qui lui sont attachés, est partie ce matin pour Arquata, où se porte son quartier général. Arquata est situé entre Gênes et Alexandrie, dans les environs de Novi et de Marengo. La grande concentration s'opère vers ce point-là.

L'empereur a quitté Gênes, vers deux heures de l'après-midi. La ville d'Alexandrie lui a fait une réception magnifique.

Une personne qui arrive d'Alexandrie m'a communiqué les détails de cette cérémonie. Le train impérial est parti à deux heures précises par la voie ferrée, qui traverse les Apennins et qui a coûté cent trente-cinq millions. Cette œuvre gigantesque fait le plus grand honneur au gouvernement sarde ; elle atteste les ressources et l'activité de ce pays énergique, qui en a poursuivi la construction malgré des circonstances difficiles. Le train impérial ne s'est arrêté que quelques instants aux principales stations : Ponte-Decimo, Busalla, Arquata, Serravalle et Novi. Sur tout le parcours, les populations et les troupes en marche se pressaient aux points d'où l'on pouvait apercevoir l'empereur, et le saluaient de cris joyeux. A quatre heures moins quelques minutes, le convoi impérial traversait la rivière la Bormida, laissait à gauche la plaine où s'est livrée l'immortelle bataille de Marengo, et, à quatre heures, il entrait dans la gare d'Alexandrie.

L'empereur, reçu par les autorités civiles et militaires, est monté à cheval et s'est rendu au palais royal, escorté par plusieurs escadrons de cavalerie, au milieu d'une double haie formée par la garde nationale, les troupes sardes et les régiments français. Le terre-plein des fortifications était bordé de mâts vénitiens, ornés de banderoles flottantes aux couleurs des deux nations. Les maisons étaient tapissées, jusqu'à la hauteur du premier étage, de draperies aux couleurs sardes et françaises et de guirlandes de fleurs ; les dames de la ville jetaient sur le passage de Sa Majesté des bouquets et des fleurs; des arcs de triomphe et des trophées portaient des inscriptions remarqua-

bles. Sur deux colonnes, placées à la sortie de la gare, on lisait ces paroles de l'empereur :

« Le but de cette guerre est de rendre l'Italie à elle-même,
« et non de la faire changer de maître; nous aurons à nos fron-
« tières un peuple ami qui nous devra son indépendance. »

On avait également transcrit ces paroles de Sa Majesté :

« Que la France s'arme et dise résolûment à l'Europe : Je
« ne veux pas de conquêtes, mais j'avoue hautement ma sym-
« pathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nô-
« tre et qui gémit sous l'oppression étrangère. »

Sur la Piazza Larga, où est situé le palais royal, se pressait une foule compacte de plus de dix mille personnes; elle a salué l'empereur par des applaudissements et des bravos prolongés.

Quelques instants après, Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel est venu rejoindre l'empereur, qui commandera en chef les deux armées, et a dîné avec lui.

Ce soir, la ville sera illuminée.

Je puis vous transmettre un renseignement précis : le chiffre des troupes françaises d'occupation était au 8 mai de 102,000 hommes. De nouvelles troupes, venues directement d'Afrique, le 3e zouaves, le 93e, la 1re légion étrangère, la cavalerie de la garde impériale, de la cavalerie de ligne, sont arrivées depuis. Tout compte fait, on aurait grande peine à poser un total de 120,000 Français, en Piémont. Du reste, personne ne cherche à grossir le chiffre.

On continue à répandre des bruits épouvantables sur le compte des Autrichiens. On ne cesse de parler des malheurs de jeunes vierges piémontaises violées, par vingtaines, dans les gares de chemin de fer dévastées, par des Croates avinés et pieds nus; de pauvres paysans tués à coups de pistolet, en matières de passe-temps; de fermes incendiées pour éclairer les feux de bivac; de chefs d'administrations communales condamnés à mort par les conseils de guerre et fusillés sur l'heure, parce que les cours d'eau de leurs localités débordent et qu'ils déclarent ne savoir que faire pour arrêter les inondations, qui font du tort aux Autrichiens. J'ai beau faire, je ne puis remonter à la source de ces bruits, mais je puis affirmer ceci :

les Autrichiens requièrent et s'emparent de tout ce qui peut leur être utile et faire défaut à leurs ennemis.

Les militaires français repoussent avec indignation les histoires de croque-mitaine, les mensonges, les calomnies; ils sont persuadés de l'emporter, mais cette persuasion n'est pas de la jactance, et ils s'attendent à rencontrer des adversaires vaillants et dignes, non de vils bandits.

Le syndic de la ville, M. Morro, a publié aujourd'hui, par voie d'affiches, les adieux et les remerciements de l'empereur aux Génois.

Gênes, 15 mai.

A de faibles exceptions près, les dernières troupes de la garde impériale et les services de santé et de subsistanees ont quitté Gênes pour le quartier général d'Arquata.

Au lieu de quatre corps d'armée, nous en avons six aujourd'hui : les quatre corps de troupes commandés par les maréchaux Canrobert et Baraguey-d'Hilliers, les généraux de Mac-Mahon et Niel; le 5e corps, sous les ordres du prince Napoléon; enfin, la garde impériale, formant un corps d'armée spécial, sous le commandement du général Regnaud de Saint-Jean d'Angély.

Vous remarquerez que cette belle armée est répartie sur le chemin de fer de Turin à Alexandrie et que les quartiers généraux des corps et des divisions sont placés au centre des stations, afin de faciliter les relations et les arrivages des approvisionnements. Cette disposition ne permet pas d'opérer des mouvements rapides; il faut une plus grande concentration.

Un grand fait est acquis aujourd'hui : l'armée a son outillage de campagne, son organisation est achevée; tout ce qui lui manquait pour entrer en ligne, il y a peu de jours encore, est établi. Ce qui a été fait depuis quinze jours tient du prodige; ce ne sera pas la moindre gloire de la campagne d'Italie, et cette gloire reviendra tout entière à l'intendance et aux corps administratifs, les deux véritables joyaux de l'armée.

L'administration a eu non-seulement à pourvoir aux besoins exceptionnels de l'entrée en campagne, mais aussi aux besoins réguliers et journaliers du service, et cela, malgré l'insuffisance des moyens de transports, malgré l'incertitude de l'itinéraire à suivre, de la marche et de l'emplacement des troupes.

Je vous l'ai dit dans une de mes premières lettres : ceux qui font partie de l'expédition ont été surpris à l'improviste. Il ne leur a été accordé ni un jour ni une heure de répit pour terminer leurs préparatifs indispensables.

Le colonel d'un régiment de ligne reçoit un ordre de départ immédiat, le 30 avril. Son régiment est délabré ; le 5 mai, il doit recevoir des effets de grand équipement pour la moitié de son effectif ; le 7 mai, des effets de petit équipement pour l'effectif entier. Le colonel se rend à la hâte au chef-lieu de la division, et demande de pouvoir renouveler l'équipement de ses hommes avant de se mettre en route. Le général de division lui répond que la marche n'interrompra pas le service régulier. Le régiment part ; le 4 mai, il fait étape à Suse.

Le 5, avant de lever le camp, le colonel donne ordre au rapport, qu'immédiatement après l'arrivée au cantonnement du soir, San-Antonio, les fourriers, c'est eux que la chose concerne, se rendront au magasin de la division pour recevoir les effets destinés aux compagnies et dont les états de renouvellement ont été approuvés.

Pas un ne s'avise d'objecter que la division n'est pas réunie et figure seulement sur le papier ; personne n'évoque en doute l'existence d'un magasin d'habillement à San-Antonio : l'ordre le dit, il faut donc que cela soit. A midi, le régiment arrive à l'étape. Les fourriers réunissent les corvées, et, sous un prélart de toile, formant tente, dressé sur la grand'place, les officiers d'administration délivrent ce que les récépissés prescrivent. A quatre heures, cinq cent cinquante capotes et pantalons étaient distribués, ajustés, marqués au numéro de chaque homme. Deux jours après, à Novi, on délivre, avec la même régularité, les souliers et les chemises.

Pendant les deux premiers jours de marche les hommes ont

du pain, le poids et l'encombrement ne permettant pas de faire des approvisionnements de plus longue durée. Si l'on voyage en France, on renouvelle le pain de deux en deux jours ; en campagne, après avoir épuisé les rations délivrées en partant, on remplace le pain par le biscuit; mais à peine est-on arrivé à destination, à peine a-t-on formé un camp définitif, on établit les fours de campagne, on déballe les farines, dont le transport est aussi aisé et aussi rapide que le transport du biscuit, et les ouvriers des bataillons d'administration cuisent, en quelques heures, du pain pour toute l'armée. Il est d'une qualité excellente, nutritif, savoureux, très-blanc. Les farines sont blutées au 20e. Le pain de munition des Belges est loin de valoir celui des Français.

A Gênes, dans la manutention de San-Pier d'Arena, les fours de campagne fournissent 35,000 rations par jour, qu'on transporte dans les divisions par chemin de fer. A Turin et à Alexandrie, on cuit également, mais en quantités moindres. Le surplus des rations est fourni par des entrepreneurs. Ils ont passé des contrats pour huit et quinze jours, et pour 10,000 à 12,000 rations par jour.

L'armée mange de la viande fraîche. L'intendance achète du bétail en France, en Savoie, en Piémont; elle en achètera ailleurs s'il le faut. Les bêtes délivrées et acceptées par les commissions d'admission sont dirigées sur les parcs des corps d'armée et des divisions. On sait, à peu de chose près, par le poids de la bête vivante, ce qu'elle donnera de rations. Pour une bête grasse, il y a un déchet de 35 p. c.; pour une bête maigre, 40 p. c.; et pour celles qui sont dans les plus mauvaises conditions, 45 p. c. au maximum.

Dans les marches, et quand on veut rompre la monotonie de a nourriture du soldat, on remplace la viande fraîche par du porc salé, dont les magasins sont toujours amplement munis. La ration de viande fraîche est de trois cent cinquante grammes, celle de porc salé, d'un tiers moins forte. Parfois la ration se compose de viande fraîche et de viande salée, en proportions exactes, pour rester dans les termes des règlements.

Il pleut à torrents. Les troupes campées dans les conditions les plus favorables ont de la boue jusqu'à la cheville. Je profiterai de la première éclaircie pour faire une excursion à Alexandrie, place dont l'abord n'est pas des plus faciles pour les simples voyageurs. Une récente ordonnance du commandant général de la division d'Alexandrie, comte Marcello Gianotti, prescrit à toutes les personnes qui n'ont pas de motif ni d'autorisation pour rester en ville ou dans la zone, qui n'y ont pas un domicile fixe et autorisé, ou n'appartiennent pas aux armées française et sarde, de s'éloigner dans les vingt-quatre heures, à moins d'avoir obtenu une permission de séjour des autorités compétentes.

Ces dispositions sont adoptées dans cette place forte et sa zone, en vertu des prescriptions du titre XV du règlement pour le service des places en campagne.

J'ai visité l'hôpital militaire des Français, établi dans la caserne rouge de San-Benigno, sur les hauteurs de Gênes, à l'extrémité du port. San-Benigno, dans les temps ordinaires, est une immense caserne à trois étages, pour six bataillons au grand complet de guerre. Chambrées de sous-officiers, logements de mariés, bureaux de comptabilité, cantines, cuisines, magasins, services administratifs, rien n'y manque, rien ne saurait être mieux emménagé, mieux distribué, mieux compris. Les cours, cependant, ne sont pas assez vastes pour les besoins du service de six bataillons; mais c'est un inconvénient de force majeure. Les plateaux ne sont pas communs à Gênes; il faut s'y resserrer.

Pour établir un hôpital militaire, on n'aurait pu trouver un emplacement mieux disposé. L'air et l'espace abondent; les locaux sont vastes, et tout ce qui concerne le service d'hôpital, pharmacies, tisaneries, magasins, dépendances, salles de bains, buanderies, cuisines, chambres de garde, etc., tout est là à proximité des malades.

Les services hospitaliers et administratifs de l'armée française pourraient être égalés ailleurs, ce qui n'est pas, mais à coup sûr on ne saurait mieux faire. L'hôpital de San-Benigno a été installlé dès le premier jour de l'occupation, et dès le pre-

mier jour il était organisé comme s'il existait depuis vingt ans. Les locaux ont été fournis à l'administration de l'armée, mais rien de plus ; c'étaient des locaux vides et complétement nus.

Tout le matériel, tout l'ameublement, tous les ustensiles, tous les approvisionnements, tout ce qui est remèdes, vivres, literie, linge, instruments, appareils, tout vient de France et tout est au grand complet. Rien n'a été négligé pour les soins à donner aux malades pour leur bien-être, pour leur comfort. Quatre cents lits sont occupés; on en disposerait six fois autant sans encombrement et sans peine.

La literie de chaque malade se compose d'une couchette en fer à deux places, d'un sommier, de deux excellents matelas, de draps, de couvertures de laine de fort bonne qualité, d'un traversin et d'un oreiller. Le linge abonde. Un fiévreux, en transpiration, demanderait vingt fois, trente fois par nuit à changer de chemise et de draps de lit, que l'infirmier de garde le satisferait sans réplique. Les chefs de service ont sous leurs ordres de nombreux médecins et chirurgiens, qui veillent, avec une sollicitude qui ne se relâche jamais, à ce que toutes les prescriptions soient exécutées en règle et à heure fixe.

Les infirmiers, en grand nombre, ont la même organisation que les soldats des corps. Ils sont recrutés de la même manière et désignés spécialement pour le service d'ambulance, d'infirmerie et d'hôpitaux.

Bouillons, consommés, potages, pâtes, juliennes, viandes bouillies, rôties ou braisées, volailles, légumes frais et rares, œufs, laitage, vin, pain, tout est de la meilleure qualité et tout abonde. Thés, tisanes, limonades, sirops, tout ce que le malade désire et tout ce que le médecin traitant autorise à prendre, est mis à sa disposition.

Le service des bains est monté et organisé comme dans un établissement de premier ordre. Les hôpitaux militaires français devraient être pour les autres armées un sujet d'études et d'exemples à suivre. Une seule chose y présente des inconvénients, mais ce n'est pas le malade qui en souffre. Les hôpitaux ont deux chefs : un chef administratif, qui appartient à l'intendance, et un chef sanitaire.

Or il arrive souvent que le chef sanitaire, bien supérieur au chef administratif sous le rapport du rang, du traitement, de la considération publique, est soumis à ce dernier pour des notes, des rapports, des mesures de discipline et une foule d'autres détails. Il en est de même du service des subsistances, soumis à l'intendance, mais ne faisant pas partie du corps de l'intendance. Cela tient à ce que les officiers d'administration ont été, jusqu'à présent, recrutés dans trois catégories distinctes : parmi les vieux officiers, parmi les sous-officiers proposés pour l'avancement, parmi les employés civils n'ayant point d'antécédents militaires. Ces frottements disparaîtront avec le temps.

Les régiments expéditionnaires ayant amené en Piémont tout ce qui fait partie de l'effectif de leurs bataillons, escadrons ou batteries de guerre, sans tenir compte des non-valeurs qu'ils ne peuvent faire entrer en ligne, de petits dépôts provisoires sont établis, pour chaque corps, à Gênes, à Turin, à Alexandrie.

Les dépôts renferment toutes ces non-valeurs. Les hommes dont le terme de service est expiré suivent le régiment jusqu'au dernier jour de leur engagement, et sont dirigés ensuite sur le dépôt provisoire, où ils attendent leur congé et leur ordre d'embarquement pour la France. Beaucoup de soldats de la légion étrangère attendent ce moment-là.

Depuis le 13, au soir, jusqu'à ce matin, la pluie a tombé par torrents ; chaque filet d'eau était une gouttière. Ce matin, nous avons trêve; il est temps.

Si une partie de la cavalerie est arrivée, la grosse cavalerie est en retard. Les cuirassiers de la garde entrent en Piémont par Nice. On affirme qu'ils n'arriveront pas avant le 27. Les grandes opérations tarderaient-elles encore jusqu'aux premiers jours de juin ? C'est probable et même désirable. Les cent-gardes sont à Gênes ; ils seront à Alexandrie demain.

Gênes, 20 mai.

Les régiments de cavalerie de la garde arrivent un à un, jour par jour. De Paris à Marseille ils ont été transportés, hommes et chevaux, par les voies rapides. De Marseille au quartier général ils prennent par Nice et suivent le chemin de la Corniche, en longeant les côtes. Ils mettent vingt et un jours à franchir la distance; pour parvenir à Gênes, quinze étapes et deux séjours; à Gênes ou plutôt à San-Pier d'Arena, ils ne traversent pas la ville, les régiments ont un troisième séjour, et les soixante seize kilomètres de Gênes à Alexandrie sont divisés en trois étapes.

Les cavaliers de la garde m'ont donné quelques détails sur la route qu'ils ont parcourue. Tantôt logés chez l'habitant, tantôt casernés dans les églises et les couvents, tantôt bivaqués, ils ont été admirablement accueillis à Nice et à Port-Meurice. Peu préoccupés de l'avenir, des souvenirs récents les absorbent encore tout entiers; ils conservent précieusement, dans un coin du cœur, la mémoire des manifestations simples, mais touchantes et dignes, dont ils ont été l'objet en quittant le sol sacré de la patrie.

A Antibes, à l'heure du départ, à l'aube, la population entière, autorités communales et clergé en tête, les vieillards et les enfants au premier rang, se rangent devant les escadrons formés en bataille. Là, au milieu du plus religieux silence, sans emphase, dans un langage simple jusqu'au sublime, émouvant à faire couler les larmes sur les visages cicatrisés et bronzés par la guerre, le maire de la ville invite ceux qui partent à boire avec lui, sur le sol de la France, un dernier verre de vin de France, à l'honneur et à la gloire de la France, à la prospérité et à l'heureux retour de ceux qui vont combattre pour elle. Alors sans un applaudissement, sans un cri, les verres se remplissent et se vident à la ronde, la population recule et se découvre, le colonel prononce un commandement, l'aigle salue en s'inclinant, les sabres sortent du fourreau, les pelotons se forment et l'on s'éloigne, au petit pas, émus, pensifs, sans fanfares, sans musique guerrière.

Longtemps après, au détour de la route, de l'autre côté de la frontière, la trompette sonne, les chevaux prennent une vive allure, les fronts se redressent, les préoccupations se dissipent, mais l'impression restera ; les soldats les plus rudes, les natures les plus incultes comprennent et ressentent désormais l'influence de ce mot magique, « la patrie, » c'est-à-dire le plus vif, le plus noble, le plus élevé des sentiments terrestres.

Les régiments de cavalerie sont à quatre escadrons de guerre.

On ne peut voir de cavalerie régulière plus légèrement équipée que les régiments de chasseurs d'Afrique en campagne. La tunique de grande tenue, les contre-épaulettes et les fourragères rentrent dans les magasins du dépôt.

Il reste pour l'uniforme un képi en drap rouge, avec cocarde, ganse de cocarde, pompon et le numéro du régiment en cuivre, une veste bleu de ciel à une rangée de boutons, cravate en coton bleu et pantalon Lasalle, garni de jambières de cuir montant aux genoux. Ce vêtement remplace avantageusement le charivari. Les armes des chasseurs sont un sabre de cavalerie légère, un pistolet d'arçon et une excellente carabine, portée en bandoulière. Les officiers ont le sabre, un revolver, le képi, le pantalon des cavaliers et un spencer, avec ornements noirs, nœuds hongrois pour marquer le grade et revers jaunes.

Les chevaux sont très-peu chargés; ils n'ont pas de filet de bride, mais une bride simple, à mors arabe très-recourbé; licou en cuir blanc, selle à la hussarde, à troussequin élevé, pas de housse, pas de porte-manteau. Le manteau se roule sur les fontes, et les effets de pansage et de propreté sont renfermés dans deux sacoches. Sur la selle une grande besace contient plusieurs rations d'avoine et les vivres des hommes.

Derrière la selle une petite besace en toile, tenant lieu de porte-manteau, renferme deux chemises, une blouse, un pantalon de toile, un mouchoir de poche, la chechia. La tente-abri est sur la petite besace; le porte-fers, la grande gamelle et le bidon de campement complètent le paquetage. Tels sont l'uniforme, l'armement, l'équipement et le harnachement des chasseurs d'Afrique. Montés sur d'excellents chevaux arabes, ar-

dents, rapides, sobres, infatigables, doux avec les hommes et se battant volontiers entre eux, excellents pour les charges et les routes rapides, se pliant mal aux manœuvres de précision et aux mouvements d'allure lente, les chasseurs d'Afrique sont d'excellents cavaliers, de très-bons soldats, de véritables troupes d'élite.

Débarqués depuis peu, ils sont cantonnés à huit kilomètres de Gênes en attendant d'être dirigés sur les divisions de l'intérieur.

L'armée française, outre les besoins des services généraux, a dû se procurer deux mulets par compagnie, c'est-à-dire des milliers de mulets. Elle les a trouvés sans grande peine, mais quelques jours d'usage ont fait découvrir dans ces intéressants animaux, achetés en toute hâte, la plus belle collection de tares et de vices rédhibitoires que puisse contenir un code hippiatrique. C'est une collection complète de maladies cachées, d'infirmités masquées, d'écarts de tempérament et de travers de caractère.

Aussi les mulets piémontais vont-ils être revendus au plus offrant et dernier enchérisseur, et cela sans retard. Ils seront remplacés par des voitures de transport. L'armée en possède déjà près de deux mille, prises à son service pour un temps illimité. La plupart viennent d'au delà du mont Cenis.

Les cochers de place, voituriers, canotiers, portefaix, hommes de peine sont très-rapaces en Piémont et particulièrement à Gênes, ville de commerce et de lucre avant tout. Ces petits industriels veulent réaliser les bénéfices des gros marchands.

Les polices locales se montrent fort soucieuses des intérêts des Français. Elles n'entendent pas qu'on abuse de leur ignorance pour élever le prix des objets de consommation; mais elles n'y peuvent guère, et trop souvent on recourt à la force pour régler des différends d'affaires. Et cependant le militaire français est, en général, peu économe. Les questions d'argent ne le touchent point. L'avenir ne lui appartient pas; il veut jouir du présent, et dans le présent il est en fonds. Les officiers ont reçu leur entrée en campagne, qui s'élève, dans les corps venant de France, à quatre cents francs pour les lieutenants et les sous-lieutenants, à six cents francs pour les capitaines, etc. Les

troupes venant d'Afrique ont reçu la demi-entrée en campagne.

Les officiers sont logés dans les hôtels ou chez les particuliers, par billets de logement. Les hôteliers reçoivent une indemnité de cinquante centimes par lit d'officier et par jour; les personnes qui ne font pas profession de loger des étrangers ne reçoivent rien en dédommagement des devoirs que l'hospitalité impose. Il faut dire à la louange des Piémontais que personne n'est astreint aux charges des logements militaires. Les personnes qui ont des lits disponibles se sont fait un devoir de les mettre à la disposition des autorités locales. C'est à qui recevra le mieux l'hôte que la guerre amène à son foyer.

Le mouvement en avant de l'armée française s'effectue sur Voghera, Tortone, Sale, où se trouve le général de Mac-Mahon, dans le voisinage des Autrichiens. Le 65e, qui fait partie du 2e corps d'armée, a échangé les premiers coups de fusil avec les avant-postes ennemis. Il s'agissait de protéger une reconnaissance faite par les généraux de Mac-Mahon et Lebrun. Le 65e, averti de prendre les armes à deux heures, espérait avoir une sérieuse affaire. Il s'est trompé.

Trois divisions commenceront probablement un mouvement agressif; elles se préparent à des passages d'eau, au moyen d'équipages de pont, appartenant aux Sardes. J'ai sollicité et j'attends l'autorisation de pouvoir suivre leurs opérations.

A propos du 65e, voici un document important qui le concerne. Je suis heureux de pouvoir vous le transmettre. Malgré son exactitude et son empressement à reproduire les documents officiels, le télégraphe est encombré et j'espère être en avance sur lui dans la publication de l'ordre du jour que voici :

« Soldats de la 7, de la 3, du 2, du 65,

« L'empereur, en permettant que je porte les sardines de caporal, m'appelle à l'honneur de vous commander. Beaucoup d'entre vous sont de jeunes conscrits d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Au moment de l'entrée en campagne, il est de mon

devoir de vous faire connaître comment le militaire français se comporte en présence de l'ennemi.

« Demain cesse la fourniture du pain de munition, la soupe ne sera plus trempée, on ne mangera plus de « fristi » particulier. Rappelez vous que la gourgane (grosse fève) elle est un bon légume et que les estomacs délicats la préfèrent à l'ortie au gros sel; la gourgane sera donc « fourragée » dans les champs au profit de l'ordinaire. Rappelez-vous que le soldat français mange à la gamelle avec une cuiller et non pas avec son quart (1), que la civilité et la politesse veulent qu'il ne cherche pas à se mettre devant les plus grosses portions et qu'il attende, pour porter sa cuiller à la bouche, que le chef de l'escouade, il ait placé sa ration sur sa galette de biscuit. Rappelez-vous, pour l'honneur de la France, qu'il est indécent de laver ses guêtres dans la gamelle, de faire comme les Russes qui frottent les coutures de leur chemise avec la couenne du lard de la distribution générale, et que c'est une saleté de tripoter dans la soupe, comme les Piémontais, avec un tournevis qu'il y a encore de la vieille huile dessus.

« Soldats,

« Tant qu'il y a plus de cinq hommes dans l'escouade, les corvées ils se font d'après le rang de taille; quand il reste cinq hommes seulement, le n° 1 touche la viande; le 2, les petits vivres; le 3 remplit les bidons; le 4 soigne le feu et la soupe, et respecte le sommeil de son caporal, supérieur en grade, tant que la soupe elle n'est pas bien cuite; ce qu'il faut s'assurer en piquant légèrement la viande avec la pointe de la baïonnette, que l'on essuie à l'herbe, à son mouchoir de poche ou à la coiffe du képi avant de l'incorporer dans la marmite.

« Vive la France! vive l'Empereur!

« Au camp devant Sale, le 18 mai 1859.

« Le caporal effectif commandant en chef la 7, de la 3, du 2, du 65.

« (Signé) MOUFFETIGNAC (cadet), du Calvados. »

On attend encore, à Gênes, de la cavalerie arrivant de Nice.

(1) Petite mesure de fer blanc de la contenance d'un quart de litre dont le soldat est muni en campagne.

Le génie et le matériel du génie arrivent depuis plusieurs jours.

Grâce à la bienveillante recommandation de M. le général Mellinet, commandant la 1re division d'infanterie de la garde impériale, M. le colonel de Vernon, grand-prévot de l'armée d'Italie, vient de m'adresser l'autorisation légale de circuler librement et résider dans toutes les places, camps, postes occupés par l'armée française. Ce permis est accompagné d'une lettre charmante. Le bon vouloir et l'appui de la grande-prévôté, dans tout ce qui ressortit à ses nombreuses attributions, sont assurés aux représentants de la presse étrangère qui demanderont l'autorisation de pénétrer dans les lignes.

M. le général Mellinet, mon protecteur, est le fils du combattant de Septembre qui, en 1830, rendit de si éminents services à la cause de notre indépendance.

Alexandrie, 21 mai.

Ma petite excursion d'aujourd'hui est favorisée par le beau temps, ce qui n'est pas sans charmes, même sous le beau ciel d'Italie, si inclément en mai 1859. Je suis en avance ; je parcours en flânant le trajet de la Piazza San-Luca (ma demeure) à la ferravia (gare), un peu plus des deux tiers de la longueur de la ville, en passant par les rues Nuovissima, Fontana Amorose, piazza del Anunziate, via Balbi et piazza de l'Aquaverde, rendez-vous des maquignons. Gênes devient une vieille connaissance pour moi. En face de la gare, du côté opposé à l'entrée, s'élève le superbe palais Doria où sont établis les principaux services militaires : état-major de la place (général Herbillon), intendance générale, subsistances.

Je rencontre, chemin faisant, les bouquetières des environs chargées de grandes corbeilles pleines d'œillets rouges comme on n'en voit pas ailleurs, et des capucins, par bandes compactes, portant au bras des paniers à couvercle, d'un modèle uniforme. Les révérends pères vont ainsi, tous les matins, faire de petits

cadeaux de salade, récoltée dans leurs jardins, à ceux qui les favorisent d'une rente de deux à trois sous par semaine.

On croirait, avant six heures du matin, pouvoir échapper aux poursuites des marchands de journaux; pas du tout. Dès l'aube, ils crient par les rues leur marchandise à un sou, « palanca, » sou de Gênes, valant quatre centimes. Tant pis pour qui l'ignore. Il paye les palancas qu'on lui demande en sous de France, et s'il a affaire à un marchand indélicat, celui-ci encaisse sans rendre et sans rire. Je connais le « palanca » depuis trois jours seulement, ce qui fait que, depuis mon arrivée à Gênes, j'ai été très-convenablement « palanqué. »

La route de Gênes à Alexandrie par la vallée de la Scrivia, avec ses tunnels gigantesques, ses plantations de vignes, sa belle végétation, ses champs, ses prairies, ses torrents larges comme des fleuves et qui, dans les parties où leur lit est à sec, étalent d'immenses marqueteries de galets, ses ponts, ses rampes, ses villages aux constructions bizarres et avec les Apennins pour cadre, jusqu'au delà d'Arquata, est, dans son parcours, d'un pittoresque et d'un grandiose achevés.

Depuis les premiers jours de mai, la vallée de la Scrivia n'a pas cessé un seul instant, ni le jour ni la nuit, d'être émaillée d'uniformes français; malheureusement la pluie est à l'état permanent dans cette vallée.

Chaque fois qu'une courbe de la voie ramenait le train près de la route, un bon gros garçon, commis-voyageur parisien, s'extasiait à la vue des soldats de son pays faisant étape. Dans son enthousiasme, il croyait contempler le passage du mont Saint-Bernard, par le grand empereur. Il y aurait eu barbarie de souffler sur ce chauvinisme naïf et inoffensif.

Ce brave et bon garçon serait mort s'il n'avait pu se rendre à l'armée; pour arriver à ses fins, il a proposé à ses patrons de confectionner des par-dessus imperméables, des toiles imperméables pour couches de blessés, des guêtres imperméables et des sacoches imperméables pour l'armée d'Italie. Ses patrons ont fait des objections; pour les vaincre, il a renoncé à ses appointements, et il se contente d'un tantième sur les bénéfices; il « voyage à la commission. » Puisse-t-il faire fortune!

Hélas, il n'en prend pas le chemin. Pour arriver à Gênes, le malheureux a dépensé trois cents francs; il est affligé d'un appétit féroce, et, depuis huit jours, il a su opérer un placement de 13 fr. 80 c., soit 1 fr. 38 c. de bénéfice.

A San-Pier d'Arena, port de débarquement des troupes françaises et du matériel, première station au sortir de Gênes, cesse la partie littorale appelée « la rivière de Gênes, » qui commence un peu en deçà de Nice. A Nice, on est Niçois; dans la rivière de Gênes, on est Génois. A Rivarolo, deuxième point d'arrêt, on est Piémontais.

Les grenadiers de la garde arrivent à Gênes; sur la route d'Alexandrie s'échelonnent les dragons, les guides, les chasseurs d'Afrique. Les chasseurs de la garde font leur entrée à Alexandrie.

Les préparatifs sont faits pour le déplacement de la garde impériale. Soixante-seize voitures à un et à deux colliers attendent leur chargement dans la cour du « municipio » d'Alexandrie. Ces voitures ne sont pas requises par ordre, par réquisition forcée. L'administration de la guerre n'a recours à ce moyen extrême que dans les cas d'urgence, de force majeure. Les voitures de transport sont libéralement payées.

Chaque voiture à un collier, avec conducteur, est payée neuf francs par jour. L'administration donne douze francs pour les voitures à deux colliers. Deux voituriers parlant le français sont désignés pour servir d'interprètes et faire observer l'ordre et la régularité dans la marche. Ces fonctions leur rapportent quatre francs par jour. Le retour à vide est payé à raison de trois myriamètres par étape. Tout voiturier qui romprait son engagement perdrait ses droits à la solde de retour.

L'armée française se conduit admirablement. Jamais de rixe, jamais de scandale, pas de maraudages jusqu'à présent.

Le roi Victor-Emmanuel a établi son quartier général à Occimiano; il rend de nombreuses visites à l'empereur.

L'empereur parcourt fréquemment les lignes des avant-postes.

Jeudi, 19, à midi, l'empereur est sorti pour aller reconnaître Tortone, Pontecurone et les environs.

Tortone, autrefois fortifiée, commandait la route d'Alexandrie à Plaisance. Fondée, dit-on, par Brennus, elle fut brûlée par Frédéric Barberousse et soutint plusieurs siéges mémorables : c'est, aujourd'hui, une ville ouverte qui, au point de vue militaire, n'a d'importance que par son pont situé sur la Scrivia. En se retirant, les Autrichiens, pour arrêter la marche des troupes alliées, ont essayé de le faire sauter; mais soit que le temps leur ait manqué, soit que l'effet de leur mine ait été mal combiné, une partie seule du tablier a été endommagée, les autres parties du pont sont demeurées intactes.

Une compagnie d'ouvriers français, dirigés par leurs ingénieurs, a été envoyée immédiatement pour rétablir les communications, et, à l'arrivée de Sa Majesté, les traces des dégradations avaient presque entièrement disparu.

L'empereur, après avoir visité les travaux dans tous leurs détails, a témoigné sa satisfaction aux ingénieurs et a fait distribuer une gratification aux ouvriers.

Sa Majesté est ensuite allée visiter les troupes françaises cantonnées à peu de distance; elle a pu se convaincre par ellemême de la bonne santé et de l'attitude martiale de ces soldats. Plusieurs fois Sa Majesté s'est entretenue familièrement avec eux et leur a demandé des détails sur tout ce qui concerne leur bien-être.

L'empereur est rentré à cinq heures.

Vendredi, à quatre heures du matin, l'empereur est parti d'Alexandrie et s'est rendu à Casale par le chemin de fer.

Arrivée dans cette ville, Sa Majesté est montée à cheval et a visité les fortifications exécutées depuis quelques années par les ordres du gouvernement sarde. Ces ouvrages attestent que ce gouvernement a parfaitement compris l'importance militaire de cette ville, située sur la rive droite du Pô, à la rencontre des routes de Milan et de Plaisance sur Turin. C'était au XVI[e] et au XVII[e] siècle une des places les plus fortes de l'Europe et celle qui, avec Pignerol et Mantoue, donnait la possession de l'Italie. Elle a subi des siéges nombreux dont le plus célèbre a eu lieu en 1630. Les fortifications de cette ville ont été démolies en 1696, à la paix de Ryswyk.

L'empereur a ensuite traversé le fleuve, a fait une reconnaissance du côté de Verceil et est revenu à Casale, où il a conféré avec le roi de Piémont, qui s'y était rendu de son quartier général. Après un entretien qui a duré près d'une heure, les deux souverains se sont séparés, et l'empereur est reparti par le chemin de fer pour Alexandrie, où il est arrivé à neuf heures.

A trois heures du soir, l'empereur est parti d'Alexandrie pour aller visiter la plaine de Marengo.

Arrivée au château construit sur l'emplacement même de la bataille, Sa Majesté est descendue de voiture et s'est rendue à la chapelle, où elle a contemplé avec émotion et recueillement l'ossuaire où ont été réunis les restes des braves soldats qui se sont immortalisés dans cette célèbre journée.

En quittant le château, l'empereur a examiné avec détail l'emplacement du champ de bataille. Sa Majesté a successivement reconnu les têtes de pont par lesquelles les Autrichiens débouchèrent dans la plaine; les positions occupées par les généraux Lannes et Victor au commencement de l'action; le ruisseau le Fortanone, dont le passage fut si vivement disputé; le village de Marengo et la route d'Alexandrie à Plaisance, où Lannes, accablé par le nombre, défendit avec une bravoure si opiniâtre le terrain qu'il était obligé de céder; San-Guiliano, où Desaix, revenu au bruit du canon, arrêta la retraite des troupes françaises, mais où il trouva la mort; enfin l'endroit où Kellerman exécuta la célèbre charge de flanc qui décida du sort de la journée.

L'empereur est ensuite rentré à Alexandrie par Castel-Ceriolo, en suivant le long du Tanaro la route par laquelle le général Ott essaya de tourner l'armée française.

Hier, à onze heures du matin, les Autrichiens se sont retirés de Verceil, et ils ont fait sauter le pont sur la Sesia. Les Piémontais ont occupé la ville dès quatre heures et demie du soir.

12,000 Autrichiens se sont avancés de Stradella jusqu'à Casteggio, bourg situé entre Stradella et Voghera, et dont les rues ont été barricadées.

Deux fortes colonnes piémontaises marchent à leur rencontre. Il faut donc s'attendre, à toute heure, à voir les deux armées aux prises.

Le quartier général autrichien a été transporté de Pavie à Garlasco.

La citadelle d'Alexandrie, bâtie en 1728 par Victor-Amédée II, est l'une des plus fortes places de l'Europe. C'est un hexagone régulier, de forme elliptique, à fronts bastionnés. Défendue en avant par plusieurs ouvrages détachés, elle est séparée de la ville par un pont de deux cents mètres, entouré de parapets à droite et à gauche; elle offre cette particularité peut-être unique en Europe de cavaliers placés dans les bastions et au milieu des courtines, qui donnent un second étage de feux d'artillerie, et qui recouvrent des magasins immenses et des casernes voûtées. Par suite de cette habile disposition, une grande quantité de troupes peut y être logée, avec tous ses approvisionnements, à l'abri de la bombe et du boulet.

La position d'Alexandrie, qui commande tout le sud-ouest de l'Italie occidentale, avait fixé l'attention de l'empereur Napoléon Ier, qui fit exécuter autour de la ville et sous les ordres du général du génie de Chasseloup-Laubat des fortifications qui coûtèrent plus de 25 millions de francs. « Je considère « cette place comme toute l'Italie, disait-il; le reste est affaire « de guerre, cette place est affaire politique. » Comme pour justifier ces paroles, les Autrichiens, en 1814, firent démolir les fortifications qui entouraient la ville et ne laissaient subsister que la citadelle; mais les princes de la maison de Savoie, fidèles à la politique de leurs ancêtres, relevèrent les défenses d'Alexandrie, et, dans ces derniers temps, les ingénieurs piémontais y ont exécuté des travaux importants.

Ce matin, de très-bonne heure, j'ai été visiter le champ de bataille de Marengo, qui n'est qu'à une petite demi-lieue d'Alexandrie. On a élevé au centre de cette vaste plaine une grande maison d'une architecture plus que médiocre, et dont on a fait un musée des objets recueillis, après cette mémorable journée. Sur la façade se détachent, peints à la fresque, les portraits de Kellermann, Lannes, Bessières et Berthier. La

statue en marbre du premier consul se dresse au milieu de la cour. En faisant quelques pas vers la droite, on arrive au tombeau de Desaix, sur lequel sont entassés des tibias, des crânes, des fragments humains, un gigantesque ossuaire. Pour le moment, le musée est vide : les objets qu'il renferme viennent d'être transportés à Alexandrie.

Dans le trajet d'Alexandrie à Marengo, on rencontre, échelonnés de distance en distance, des bivacs de quatre à cinq soldats et des sentinelles avancées. J'ai aperçu aussi dans le lointain, sur la rive gauche de la Bormida, où furent noyés tant d'Autrichiens à la bataille de Marengo, des avant-postes de cavalerie piémontaise.

Après des tribulations sans nombre dont je vous épargne le récit, je suis parvenu à trouver une chambre à « l'Albergo del Europa. » Un lit à baldaquin, repaire inexpugnable d'une légion d'insectes redoutés, orné d'une courte-pointe graisseuse, une cuvette couronnée par une toile d'araignée, un carreau ébréché et branlant, une tapisserie qui tombe en lambeaux, un plafond peint à fresque, une table boiteuse et sordide couverte par un tapis troué, une chaise ruinée, un divan qui inspire l'effroi, des rideaux dont la véritable place serait la hotte d'un chiffonnier; voilà pour le gîte. La porte s'ouvre sur une galerie intérieure, propriété d'une légion de coqs et de poules. Un merle chauve et éhonté répète nuit et jour, sans arrêt ni trêve, un air qui ne varie pas. De la cour s'élève une odeur insupportable de débris de légumes; des chevaux campent sous l'auvent formé par la galerie, et dans cet aimable séjour les garçons d'hôtel, dont les cris et les disputes dominent les bruits des chevaux, du merle et de la volaille, se taisent et se cachent dès qu'on réclame leurs services.

Le dîner est ce qu'il y a de plus affligeant à « l'Albergo del Europa. » Il faut en prendre son parti avec résignation. C'est le plus sage.

Alexandrie, 24 mai.

La lutte sérieuse a commencé en Piémont. Deux affaires ont eu lieu : l'une, le 20 mai, à l'extrême droite des alliés, à Montebello et à Casteggio; l'autre, le 23, à l'extrême gauche, sur la Sesia, dont le général Cialdini a brillamment forcé le passage près de Verceil.

Avec une audace que son bonheur seul a pu égaler, le général Cialdini a passé la Sesia en face de Verceil, sans équipage de pont. Les hommes avaient de l'eau jusqu'au milieu de la poitrine et tenaient leurs fusils en l'air. Ils ont trouvé sur l'autre rive les Autrichiens en train de manger la soupe. Les attaquer et les culbuter fut pour les bersaglieri et le 10ᵉ de ligne l'œuvre de quelques minutes. Maîtres de la rive gauche, les soldats du général piémontais ne l'ont plus quittée. Ils ont promptement rétabli un pont de chevalet sur la Sesia, et le gros de l'armée a passé.

Le mouvement avait eu lieu simultanément à droite et à gauche de Verceil; le régiment de grosse cavalerie Piémont-Royal appuyait les bersaglieri à droite et a vigoureusement chargé.

Un bataillon de chasseurs des Alpes se trouvait là. Entre bersaglieri et chasseurs, il y a rivalité de courage. C'est à qui s'élancera sur les Autrichiens le plus vite et à qui les poursuivra le plus loin ; leur entrain, cette fois, a été si rapide et si obstiné, que le général Cialdini a dû faire sonner la retraite trois fois pour les ramener.

C'est le 23 mai, lundi dernier, que cette brillante affaire a eu lieu. Le lendemain, le régiment de Nice-cavalerie a remplacé le Piémont-Royal aux avant-postes.

Le duc de Chartres est sous-lieutenant dans le régiment de Nice-cavalerie. C'est un officier de grand mérite, dont l'ardeur dut être plutôt réprimée qu'excitée au passage de la Sesia.

L'autre affaire a été beaucoup plus sérieuse ; c'est une véritable bataille rangée, et on l'appelle déjà la bataille de Monte-

bello, deuxième du nom. Voici en peu de mots comment elle s'est passée.

Le lieutenant feld-maréchal Stadion, ayant voulu exécuter une reconnaissance le 20 mai, à l'effet de se rendre compte de la force des positions de l'aile droite alliée, s'avança avec 15,000 hommes et du canon jusqu'à Casteggio et Montebello. Une forte patrouille autrichienne tenta de pénétrer dans Casteggio. Elle fut arrêtée par des barricades et les gardes nationaux la reçurent à coups de fusil. Une colonne arriva aussitôt pour châtier les habitants du village qui déjà avaient envoyé leur syndic pour réclamer la protection des alliés. La cavalerie piémontaise, de la brigade du général Sonnaz, accourut à toute bride. C'est alors que l'action commença. Le feu, ouvert à onze heures du matin, durait encore à cinq heures du soir. De part et d'autre, on s'est battu avec une grande intrépidité.

La cavalerie sarde se composait en tout de six escadrons : quatre du régiment des chevau-légers de Novare, commandés par le chevalier de Boyl, deux du régiment de Montferrat, sous les ordres du colonel Morelli. Chaque escadron était fort de cent hommes.

Cette poignée d'hommes a vaillamment soutenu l'effort du corps d'armée autrichien pendant plus d'une heure. Électrisés par leurs chefs, qui partout payaient d'exemple, ces vaillants soldats sont revenus six fois à la charge, rompant à chaque fois les têtes des colonnes ennemies. Dans ces assauts terribles, le tiers de leur effectif est resté sur le carreau. Le colonel Morelli est tombé, mortellement blessé, en chargeant, le sabre au poing, à la tête de son détachement.

Enfin, sur l'ordre du maréchal Baraguey-d'Hilliers, la division Forey se montre sur le champ de bataille. Les régiments arrivent au pas de course et s'élancent à la baïonnette sur les positions occupées par les habits blancs. Il a fallu prendre et reprendre Montebello, défendu avec acharnement par des forces supérieures. On s'est précipité, tête baissée, dans les rues du village, au milieu des jardins, des vergers. On a pris les maisons d'assaut, et la terrible baïonnette a fait son œuvre de

destruction. Les officiers marchaient les premiers, l'épée haute. Cet élan explique la perte relativement considérable que le corps d'officiers a subie. Les rues du village étaient jonchées de cadavres. Certaines maisons en étaient remplies.

Les Autrichiens, chassés du village, se sont retranchés dans un cimetière. On les y a abordés à l'arme blanche, par-dessus les murs. Que de morts couchés sur des morts ! Rompus, poursuivis, brisés, les Autrichiens ont dû battre en retraite, laissant le champ de bataille au pouvoir des alliés. Après avoir évacué Montebello et Casteggio, ils se sont massés sur la route de Pavie et ont repassé le Pô au pont de Stel'a. Leur retraite n'a pas été inquiétée.

Le succès a coûté cher aux alliés; ils ont eu environ six cents tués et blessés; ils ont fait à l'ennemi deux cents prisonniers, dont un colonel, et lui ont fait perdre, d'après leurs évaluations, au delà de deux mille hommes.

Cette affaire fait le plus grand honneur au général Forey, qui a montré autant d'intelligence que de bravoure.

Du côté des Français, le général de brigade Beuret et le commandant Duchet ont été tués. Les colonels Guyot de Lespart, Méric de Bellefonds, Conseil Dumesnil et les commandants Lacretelle et Ferussac ont été blessés. Ainsi sur une division composée de deux généraux de brigade, de quatre colonels et d'un chef de bataillon de chasseurs à pied, un général a été tué et quatre chefs de corps ont été blessés. Ce fait prouve avec quel entraînement les officiers se sont exposés.

Le général Beuret qui a été tué est l'ancien colonel du 39e de ligne. C'est en Crimée qu'il a gagné ses épaulettes de général. A la bataille de l'Alma il fut cité à l'ordre du jour pour son héroïque intrépidité. Avant que nos troupes eussent reçu l'ordre de marcher, le colonel Beuret resta seul à cheval, à la vue de toute l'armée, au milieu de son régiment couché à terre d'après l'ordre du maréchal Saint-Arnaud.

A Casteggio, le général Beuret, intrépide, se multipliant, bravant les balles, le sabre au poing, allait par les rues, donnant ses ordres, actif et calme cependant. Au coin d'une maison cernée par quatorze chasseurs, un capitaine venait d'être

frappé ; il roule, le général Beuret s'élance vers lui. On le relève, il retombe. « Il est mort, » dit-il. Le général Forey s'avançait, deux trompettes à ses côtés, et derrière lui un officier d'état-major.

Le général Beuret l'aborde, ils échangent quelques mots après s'être serré la main. « Tout va bien ! » disaient-ils. Ils font dix pas, cinq Tyroliens pourchassés fuyaient devant eux ; soudain ils se retournent, on les serrait de près ; ils tirent, le général Beuret lâche les rênes, chancelle, et, soutenu par quelques soldats, rend le dernier soupir.

Le 84e s'exaspère, il ne fait plus de quartier ; l'ennemi commence à battre en retraite. Il sacrifie trois cents hommes, qui protégent sa fuite par un feu terrible derrière les retranchements improvisés qu'ils s'étaient faits dans le cimetière.

Le commandant Duchet appartenait au 98e de ligne.

Les colonels Conseil Dumesnil, Guyot de Lespart et Méric de Bellefonds, qui ont été blessés, commandent les 98e, 74e et 91e de ligne.

Le commandant d'Audebard de Férussac, blessé, commande le 17e bataillon de chasseurs à pied.

Le commandant Nicolas-Eugène Lacretelle, également blessé, appartient au 84e de ligne.

Du côté des Sardes, ont été tués : le colonel Morelli, les lieutenants Blonoay, Scassi, Govone ; ont été blessés : le capitaine Piola, les lieutenants Ghigleni Salasco, Milanesio, et le sous-lieutenant Maxr. Le général de Sonnaz a reçu une légère contusion au visage.

Le colonel Morelli, si fatalement atteint, avait quarante-trois ans. Chargé, il y a quelques mois, par son gouvernement, d'une mission en Angleterre pour la remonte de la cavalerie, il passait pour un des meilleurs officiers de son arme.

Le colonel de Boyl, des chevau-légers de Novare, quoique toujours au premier rang, n'a pas été blessé.

Le général de Sonnaz, capitaine en 1848, a la réputation d'un officier aussi brave que déterminé. Dans une des batailles où les armes piémontaises se signalèrent à cette époque, il exécuta, à la tête de son escadron, une charge si auda-

cieuse et si brillante, que tout le monde s'en souvient encore.

Parmi les officiers autrichiens tués, on cite : le major Büttner, de l'état-major général, qui se trouvait précisément en mission à Vaccarizza et s'est joint à la colonne, le major du 3e bataillon de chasseurs, le lieutenant-colonel Spielberger et le major Piers, du régiment d'infanterie « Archiduc Charles. » Le général-major Braum est blessé.

L'empereur est venu visiter le champ de bataille et les blessés; il a embrassé le général Forey et le colonel Cambriels, du 84e, avec effusion, en les remerciant, au nom de toute l'armée, de cette victoire.

Dans sa visite aux blessés, il a promis la liberté au colonel autrichien Hutter, dès qu'il se sentirait assez fort pour rejoindre les siens. Le colonel Hutter, relevé du champ de bataille dans l'état le plus grave, a remercié avec effusion Sa Majesté; mais, hélas! la clémence de l'empereur n'a pu s'étendre sur lui. Il a succombé à ses blessures. Un major, blessé d'une balle dans la tête, refuse toute espèce de soins, sous prétexte que, les siens devant arriver, « dans sept jours, » à Alexandrie, il attendra leur arrivée pour se faire guérir.

La division Forey, qui a soutenu le choc à Montebello, n'appartient pas à l'armée d'Afrique, comme la division Renault ou Espinasse; elle arrivait directement de Paris, et se composait de quatre régiments incomplets, les 74e, 84e, 91e et 98e, avec le 17e bataillon de chasseurs à pied. Les jeunes soldats y sont en majorité.

Si les prisonniers autrichiens parlent avec les plus grands éloges de l'infanterie française qui les a combattus, ils ne portent pas un jugement aussi favorable de la cavalerie piémontaise. Il est vrai que l'Autriche nourrit contre le Piémont une haine implacable qui étouffe en elle l'esprit de justice. Quant à l'artillerie, les Autrichiens prétendent qu'elle ne leur a point occasionné de mal, ses coups portant tous au-dessus d'eux.

En revanche, ils font de leurs propres troupes un éloge pompeux. Ils prétendent que leur infanterie chargeait la cavalerie à la baïonnette, ou bien qu'elle l'attendait de pied ferme et la recevait à trente pas par des feux de deux rangs. Ils disent en-

core que les hussards et les hulans rivalisaient d'intrépidité et de bravoure et que leur artillerie mettait en batterie tout près de l'ennemi, pour lui lancer des volées de mitraille à bout portant, en même temps que, par ces manœuvres hardies, elle diminuait ses propres pertes.

S'il faut en rabattre de ces éloges, bien excusables dans la bouche de vaincus qui se sont conduits en gens de cœur et que l'orgueil guerrier soutient dans leur défaite, on peut affirmer, sans crainte de manquer à la vérité, que, dans la bataille de Montebello, les Autrichiens se sont montrés les dignes et braves adversaires de leurs vaillants ennemis.

Au surplus, et c'est encore là, en quelque sorte, un sentiment louable chez un soldat, les Autrichiens n'admettent point qu'ils aient été vaincus. Ils prétendent que, s'étant avancés dans le seul but d'opérer une reconnaissance, à l'effet de connaître quelles forces leur étaient opposées dans cette direction, ils se sont retirés, comme ils en avaient reçu l'ordre préalable, dès que le but de cette reconnaissance a été atteint.

Il est vrai de dire qu'ils n'ont pas été poursuivis ni inquiétés dans leur retraite.

Les bulletins des hôpitaux donnent grand espoir de conserver presque tous les blessés. On accorde très-difficilement le droit de visiter les ambulances; la curiosité la plus généreuse peut paraître quelquefois la plus inhumaine. Cependant des dames de la ville ont été reçues dans plusieurs salles, et toutes sont arrivées munies de provisions d'oranges, de sucreries, de fleurs destinées aux pauvres soldats. Les moins abattus se sont montrés très-sensibles à cette attention, et plusieurs ont pu répondre aux questions qui leur étaient adressées.

Parmi les braves qui gisent sur leur lit de douleur, j'ai remarqué un jeune sergent-major dont l'empereur a pris le nom, et qui a reçu seize blessures, coups de feu, coups de sabre et balles. Son état ne laisse aucune inquiétude, et ce sous-officier pourra recevoir les récompenses méritées qui l'attendent.

Les blessés autrichiens ont eu leur part des friandises données par les dames d'Alexandrie, et c'est encore là un fait qu'on ne saurait trop livrer à la publicité.

Les prisonniers de Montebello viennent de passer par Alexandrie. L'empereur, attiré par la rumeur qui grondait sourdement sur la place, au moment de leur passage, a paru à une fenêtre et a vu les prisonniers. Un quart d'heure après, il a fait remettre dix francs à chaque soldat et cent francs à chaque officier. Ils ont été enfermés pendant plusieurs heures à la citadelle, et le chemin de fer les a emportés vers Gênes, d'où ils seront immédiatement embarqués pour Marseille. A Gênes, les officiers faisant partie de ce détachement, ont été accueillis par les officiers supérieurs français appartenant à l'état-major de la place, qui ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour améliorer la position des captifs. Les soldats ont été conduits au palais Doria, où ils ont reçu des rations.

Dans le très-court trajet de la gare du chemin de fer au lieu d'incarcération provisoire, ces malheureux ont été hués par les femmes. Les hommes sont restés silencieux et graves, mais leurs yeux ardents dénotaient clairement l'émotion qui les anime à la vue de l'uniforme détesté.

On s'attend depuis plusieurs jours à voir l'empereur transporter son quartier général à Voghera. Si ce mouvement n'a pas été opéré plus tôt, dit-on, c'est à cause de la difficulté qu'éprouve la garde impériale à se compléter. La cavalerie s'est fait attendre.

Les têtes de colonnes de la cavalerie de la garde impériale et des chasseurs d'Afrique arrivent à Alexandrie. Aujourd'hui, par une pluie battante, les escadrons des guides, drapés dans leurs longs manteaux blancs, suivent dans un désordre pittoresque, les pittoresques détours de la vallée de la Scrivia.

De grosse cavalerie il n'est pas encore question.

Des pontonniers français arrivent à Alexandrie au moment même où je vous écris. Ils étaient attendus avec impatience.

Gênes, dit-on, ne présente plus l'animation des jours derniers. Les troupes qui s'y trouvent encore sont composées principalement d'artillerie, de train et des chasseurs d'Afrique, qui arrivent directement des postes où ils ont été relevés par d'autres régiments venus de France.

Une mesure récente vient d'enlever aux soldats la couver-

ture de laine qu'ils avaient en campagne. On donne pour motif à cette mesure le désir d'alléger le soldat en marche.

Des bataillons ont remplacé la giberne par des sacs de drap ou de toile dans lesquelles ils mettent leurs cartouches et qu'ils portent en bandoulière.

Alexandrie, 29 mai.

L'attention est partout vivement excitée par la tentative hardie du général Garibaldi, qui, entré en Lombardie avec son corps de chasseurs des Alpes, a battu à deux reprises les Autrichiens, soulevé le pays et commencé sur Milan une marche des plus audacieuses, ainsi que des plus inquiétantes pour la retraite de l'armée du général Giulay.

On était depuis quelques jours sans nouvelles de cet illustre chef, parti de Biella, au-dessus de Verceil, pour Arona, où il était arrivé à marches forcées, quand on apprit tout d'un coup que le 23 mai, trompant par une manœuvre habile la surveillance de l'ennemi, il avait réussi à passer le lac Majeur à Sesto-Calende et avait occupé la ville de Varèse aux acclamations de tous les citoyens, aussitôt accourus pour soutenir son mouvement. Varèse n'était point gardée, mais le lendemain même 5,000 impériaux arrivaient de Côme pour en chasser les soldats de l'indépendance. En peu d'heures, Garibaldi les battait et les poursuivait en désordre jusqu'à Malnate, à deux lieues de Côme.

Le 27 au matin, l'intrépide général s'avançait sur Côme, défendue par plus de 10,000 Autrichiens. Les chasseurs des Alpes n'atteignaient pas à la moitié de ce chiffre. Une terrible rencontre les vit une seconde fois vainqueurs, avec des pertes énormes pour leurs adversaires. L'ennemi se concentra alors à Carmerlata, sur une colline dominant la ville, et au pied de laquelle passent les chemins de Monza et de Milan, ainsi que les routes postales pour ces deux directions. Il pensait, en se pla-

çant ainsi, ménager sa retraite et pouvoir canonner Côme au besoin.

Mais l'infatigable Garibaldi, continuant sa marche en avant, tournait presque aussitôt la position, et les Allemands se retiraient au plus vite sur Monza, toujours suivis par le corps italien. Tout en se battant, le général sarde trouvait le moyen de constituer à Varèse et à Côme des autorités nationales, au nom du roi, d'organiser des bataillons de volontaires, de s'emparer des vapeurs du lac de Côme et de couper aux Autrichiens les communications avec la Valteline, dont les montagnes pourraient toujours lui servir de refuge, s'il était serré de trop près.

Ces nouvelles, parvenues inopinément à Milan, à Lecco et à Bergame, y ont produit une grande fermentation, ainsi que dans le reste de la Lombardie. Tous les pays où il est possible de s'insurger ne vont point tarder à le faire, et le général Giulay doit déjà, à l'heure actuelle, avoir détaché de son armée d'invasion des forces imposantes pour prévenir ce danger, important résultat, quand bien même il n'aurait pas d'autre suite, de la présence de Garibaldi sur le sol lombard.

On ne peut assez s'imaginer l'immense utilité du commandant des chasseurs des Alpes dans la guerre présente. Ses coups aventureux, en déconcertant l'ennemi, en affaiblissant sa résistance, épargneront le sang de bien de nos soldats, et hâteront singulièrement le terme de la campagne. L'effet moral de son nom sur les Allemands est chose extraordinaire. Leur première demande, en entrant dans les villes ou bourgs piémontais, était infailliblement celle-ci : « Garibaldi être ici? — Être près d'ici? » La présence de ce seul homme vaut contre eux une troisième armée. Et le valeureux chef n'inspire pas moins de confiance à ses propres soldats que de craintes aux oppresseurs de l'Italie.

Amis et ennemis, tous proclament la bravoure de Garibaldi. De ce côté-là on peut l'égaler, mais personne ne le surpasse. Ses soldats savent qu'il est toujours le premier au feu. Tous le suivent avec une confiance aveugle.

Intègre et loyal, Garibaldi ne souffre pas la moindre infrac-

tion à la discipline sévère qu'il a établie parmi les siens. Alors qu'il était à Saviglione, organisant son petit corps d'armée, on a eu toutes les peines du monde à l'empêcher de faire fusiller un volontaire romagnol qui avait dérobé une bague de la valeur de trois francs.

Né à Nice, le 4 juillet 1807, d'une famille de marins, il étudia dès son enfance les mathématiques et la science de la navigation. Il était incorporé dans la marine sarde, lorsqu'en 1834, s'étant mêlé d'une conspiration libérale, il n'évita les poursuites que par un exil volontaire. Il vécut obscurément à Marseille pendant deux ans, accepta du service sur la flotte du bey de Tunis et y renonça bientôt pour aller combattre dans l'Amérique du Sud. Il y a laissé une immense réputation de bravoure et d'habileté. A Rio-Janeiro, à Montevideo, à Buenos-Ayres, c'est un personnage presque légendaire dont on raconte des merveilles. La légion italienne qu'il avait formée avait la droite, même sur les troupes indigènes, tant elle était estimée de tous. Il n'était pas moins remarquable comme marin que comme soldat. « Un jour, dit un de ses biographes, il venait d'opérer une reconnaissance dans les eaux de l'escadre ennemie; le bateau de pêche qu'il montait avec douze matelots est poursuivi par une goëlette armée de six canons. On lui donna la chasse jusqu'au soir; il se réfugie dans une crique étroite, dont la goëlette vient barrer l'entrée. Elle se croyait déjà victorieuse; mais, pendant la nuit, Garibaldi tire sa chaloupe à terre et va la remettre à l'eau un peu plus loin. L'équipage ennemi, attentif du côté de la plage, ne songeait nullement à veiller sur la pleine mer. Garibaldi et ses douze hommes arrivent sans bruit, montent à l'abordage, surprennent les matelots assoupis et les font prisonniers. »

De retour dans sa patrie, en 1848, il y amena une partie des volontaires qui s'étaient attachés à sa fortune, et ils prirent part à la guerre de l'indépendance, dont le plus bel épisode, comme l'a dit Ricciardi, fut peut-être la retraite que le défenseur de Rome dirigea, après la prise de cette ville. Sa proclamation du 2 juillet 1849 peint admirablement son caractère :

« Soldats, disait-il à ses zélés compagnons, voici ce qui vous

attend : la chaleur et la soif pendant le jour, le froid et la faim pendant la nuit; point de solde, point de repos, point d'abri, mais en revanche une misère extrême, des alertes et des marches continuelles, des combats à chaque pas. Que ceux-là seuls qui aiment l'Italie me suivent ! »

Et Garibaldi partit avec environ 4,000 hommes d'infanterie et 1,000 cavaliers, traversa l'Italie centrale, et, après avoir plusieurs fois dispersé les détachements autrichiens qui s'opposaient à son passage, il arriva, le 31 juillet, sur le territoire de la petite république de Saint-Marin. Là, il licencia ses légions, et entreprit, avec quelques volontaires dévoués, de se soustraire à la colère de ses ennemis. Il s'embarqua à Cesenatico, dans la nuit du 1er au 2 août, déjoua la poursuite du brick autrichien « l'Oreste, » et vint aborder à Mesola.

Il avait épousé une Brésilienne, Annita, qui l'avait suivi dans toutes ses campagnes. Quoique enceinte de six mois, elle n'avait pas hésité à partager les dangers de cette retraite, dans laquelle le moindre échec eût livré son époux à des bourreaux impitoyables. Tous deux allaient toucher le sol du Piémont; mais, succombant aux fatigues et aux privations, Annita expira dans une chaumière isolée des environs de Ravenne, en faisant des vœux pour la délivrance de l'Italie.

Arrivé à Gênes, Garibaldi n'y séjourna que quelques mois; il passa aux Etats-Unis, où il resta plusieurs années, modestement occupé à fabriquer des chandelles. En 1852, il reprit sa première profession et eut un commandement dans la marine du Pérou; puis il revint à Nice et s'adonna à l'agriculture dans l'île de Caprera. A ces travaux rustiques la guerre l'arracha.

La garde est partie d'Alexandrie, dans la nuit d'hier, pour Voghera, dit-on. Que ce soit à Voghera ou ailleurs, le grand quartier général se déplace, et je me mets en route pour le rejoindre, en passant par Turin.

Felizzano, 29 mai.

Je vous écris d'un petit village entre Asti et Alexandrie; le 1er régiment de lanciers, formant brigade avec le 4e régiment de la même arme, sous le commandement du baron de la Barrière, y est cantonné. Ces magnifiques troupes, destinées à faire partie du 5e corps, commandé par le prince Napoléon, se rendent à Livourne. Elles appartenaient précédemment à l'armée de Lyon.

Parties le 14 de Lyon, elles sont arrivées le 15 à Grenoble et de là ont été dirigées sur Alexandrie en douze étapes, trois séjours compris. Les régiments sont à quatre escadrons, les escadrons à cent trente chevaux et à cent cinquante hommes.

Les cavaliers reçoivent du fourrage chaque jour. Ils touchent des vivres pour trois jours. Chaque cavalier a de plus, en réserve, un jour de lard et de biscuit. Les officiers et sous-officiers sont logés chez l'habitant; les cavaliers dans les écuries, derrière leurs chevaux.

Arrivés à l'étape, les chevaux sont dessellés et bouchonnés, les cavaliers vont au fourrage, se reposent et remettent en bon état leurs armes, leur fourniment, leur harnachement. Le soir, les officiers des escadrons et les vétérinaires passent l'inspection des chevaux. Dans les intervalles des heures de service, le sellier, le maréchal ferrant travaillent dans la rue, en plein vent. Telles sont la vie et les occupations des cavaliers en marche.

Les hommes à pied sont chargés de conduire les mulets et les chevaux de bât, de faire certaines corvées. La proportion de vingt hommes à pied pour cent trente chevaux n'est pas trop forte.

A Suze, on a établi un dépôt provisoire pour les chevaux momentanément hors de service par le passage du mont Cenis.

La lance n'est pas en grand honneur dans l'armée française. Les lanciers seuls en sont armés, et sur les huit régiments de l'arme deux seulement font partie de l'armée d'Italie, le 1er et le 4e.

L'uniforme des lanciers a beaucoup d'analogie avec le nôtre;

les quatre premiers régiments ont le jaune pour couleur distinctive, les quatre autres le rouge.

Les dragons et les lanciers composent la cavalerie de ligne; les cuirassiers et les carabiniers, la grosse cavalerie; les hussards et les chasseurs, la cavalerie légère; les guides, la cavalerie mixte.

Felizzano est un village opulent; mais on n'y voit pas de constructions nouvelles, et les anciennes sont, pour la plupart, en mauvais état. Bâties en briques, sans plâtrage extérieur, des portes basses donnent entrée dans les couloirs sombres et les chambres du rez-de-chaussée. On monte aux autres étages par un escalier extérieur. Des galeries règnent le long des étages. Le délabrement de ces escaliers de bois et de ces galeries construites à grands coups de hache attriste singulièrement le regard.

Les portes et fenêtres sont profondes et étroites, les boiseries sans peinture, les carreaux de vitre noirs et impénétrables aux yeux. De lourdes et vieilles draperies préservent de la chaleur, mais ne préservent pas des mouches.

La population cependant n'a pas un aspect misérable, il s'en faut. Les paysans ont de bons effets de drap, de fortes chaussures de cuir. Ils sont gros et gras malgré l'insuffisance de leur nourriture. La polente nationale et le riz, très-peu cuit, en sont la base principale. Aujourd'hui, dimanche, ils vont au cabaret, prennent du café, de la limonade gazeuse ou du vin d'Asti; ils jouent au billard ou aux cartes, fument le Cavour, crachent comme des pandours et marquent les bons coups en donnant avec vigueur du poing sur la table.

Les cartes dont ces braves gens se servent pour jouer au « vingt-cinq » ont été gravées en 1690 et sont hautes de vingt centimètres au moins.

Les femmes de la campagne sont remarquables par leurs abondants cheveux noirs et par leurs yeux étincelants. Elles sont outrageusement hâlées et prématurément flétries par les rudes travaux des champs.

En l'honneur des Français, les rues de Felizzano ont été ornées comme aux grands jours de fêtes carillonnées. Les draps blancs, les courtes-pointes du lit d'honneur, les plus belles

robes, les châles et les fichus pendent aux fenêtres. Ordinairement un buste de Napoléon Ier, de Napoléon III ou de Victor-Emmanuel, placé sur l'appui de la croisée, complète la décoration et l'assujétit à sa place.

Turin, 30 mai.

A Turin, où je fais arrêt pendant quelques heures, en attendant le départ du train pour Verceil, règne aujourd'hui une grande agitation. Une partie de la garde nationale quitte la ville pour aller occuper Alexandrie et les petits forts du littoral, Pignerol, entre autres. Pour les jeunes gens, ce nouveau service imposé à la milice citoyenne est une partie de plaisir.

Le service de garnison est rude à Alexandrie pour les gardes nationaux de Turin. Ils sont de garde de deux jours l'un, et ils font l'exercice matin et soir. Les gardes sont casernés dans un édifice public; la retraite est battue par eux à dix heures du soir; leur uniforme a été augmenté, à leurs frais, d'un caban bleu sombre avec drap de distinction écarlate. Leur tenue est fort soignée, leur tournure très-martiale. Les gardes mobilisés ont une solde de 1 franc 60 c. par jour, qui est loin de suffire; ils prennent leurs repas à l'hôtel. Les officiers ont les appointements de leur grade, dans l'armée.

L'organisation de la garde nationale, en Piémont, est la même à peu près qu'en Belgique; les officiers et sous-officiers, jusqu'au grade de capitaine inclus, sont nommés par les gardes; le major est choisi par le roi sur une liste de trois candidats, formée par les gardes du bataillon; les autres officiers supérieurs et les adjudants-majors sont nommés directement par le gouvernement; les adjudants-majors ont les appointements de leur grade dans l'armée.

Comme en Belgique, il y a beaucoup de candidats pour les emplois d'officiers, mais on complète difficilement le cadre des caporaux.

La garde nationale de Turin, composée de plusieurs légions, a une musique de premier ordre, qui coûte annuellement 10,000 francs à la ville.

Les lanciers ont été l'objet de démonstrations enthousiastes à Turin.

Les journaux piémontais avaient répandu la nouvelle que le bey de Tunis allait envoyer deux régiments au secours de la ligue italienne. Ce fait est démenti par le chargé d'affaires de Sa Hautesse en Sardaigne, marié avec une jeune personne de Turin et très-répandu dans la haute société de la capitale du Piémont.

Un autre fait, beaucoup plus important, se confirme de la manière la plus positive. Malgré l'empereur Napoléon III, un soulèvement est organisé dans les légations; l'explosion est imminente, et rien, paraît-il, ne saurait l'empêcher ni la retarder. Le pape aurait même pris des dispositions pour se retirer à Malte quand éclatera la révolte. C'est là, peut-être, une situation pleine de périls pour la cause de l'indépendance de l'Italie.

Je termine cette courte lettre par un petit fait qui n'est pas sans avoir de l'importance à Turin. Les boulangers sont tenus à fournir tous les jours trente-neuf myriagrammes de pain de munition. Or, ils ont voulu s'affranchir de cette obligation, sous prétexte que la fabrication du « gricino » — ce pain en forme de baguette de jonc dont je vous ai parlé — est impossible avec la manutention du pain de munition. L'autorité a trouvé le moyen de trancher la difficulté. Un décret d'hier interdit, jusqu'à nouvel ordre, la fabrication et la vente de la denrée la plus chère aux Turinois.

Grand quartier général à Verceil, le 30 mai.

J'arrive à Verceil, à quatre heures, par une pluie battante : l'empereur transporte ici son grand quartier général qui était à Casale hier. Ses chevaux sont à la gare, les cent-gardes sous

les armes; les troupes, les bagages arrivent; l'armée est en marche par Trino; au loin gronde le canon.

Pour dépeindre l'agitation, le mouvement, l'encombrement qui règnent à Verceil, ce n'est pas une plume qu'il faudrait, mais un pinceau. On ne peut se faire idée, sans l'avoir vu, des bagages, du matériel qu'une armée traîne à sa suite. On installe tout ici comme pour une occupation definitive. On plante sous les fenêtres de l'hôtel « des Trois Rois » des poteaux de télégraphe; les fils se tendent.

Le chemin de fer de Turin à Milan, par Verceil, traverse des plaines fertiles et bien cultivées. Les voitures sont élégantes, commodes, spacieuses surtout.

Le train fait arrêt successivement aux stations de Settimo, Brandizzo, Chivasso, Torazza; plus loin des ouvrages en terre, des gabions dispersés pêle-mêle, des chevaux de frise, des palissades, des arbres abattus sur des étendues considérables, marquent la ligne de défense de la vallée de la Doire. C'est le pays le plus riche du Piémont; les terres y ont une valeur de trois mille francs l'hectare. Elles sont d'une fertilité extraordinaire, mais la richesse du sol n'est pas compensée par ses maux. Des miasmes pestilentiels s'élèvent des eaux stagnantes. Les fièvres sévissent cruellement dans la vallée de la Doire.

La Doire traversée, nous faisons arrêt à Saluggia et à Livorno. Ici commencent les rizières. Celles de Livorno et des environs, sur une grande étendue, appartiennent à M. le comte de Cavour.

Livorno est le point extrême où se sont portés les Autrichiens; ils y ont séjourné pendant une nuit, sans commettre, au dire des habitants, aucune des déprédations qu'on leur a si injustement reprochées. Les habitants, par ordre de leurs syndics, avaient préparé du pain et du vin pour eux. Ils n'ont rien pris, rien exigé. Les soldats se conduisaient très-bien, sans violence, sans déprédations. Seulement leurs chefs ne mettaient guère de formes dans la façon dont ils communiquaient leurs ordres aux autorités civiles et aux simples particuliers. Ils avaient toujours la menace à la bouche et le pistolet au poing.

Après Livorno viennent encore les stations de Bianzé, Tronzano, Santhià, San-Germano et enfin Verceil.

De Bianzé à Verceil, les rizières se succèdent, sans interruption, des deux côtés de la route. La population de ces contrées semble étrangère à l'usage des chaussures. Hommes et femmes ont, pour la plupart, les jambes nues jusqu'aux genoux; si c'est commode pour marcher dans l'eau, c'est peu hygiénique. Au reste, ils ne paraissent guère en souffrir. Par le temps épouvantable d'aujourd'hui et par une température qui n'est point tout à fait celle du 30 mai, de jeunes garçons et de jeunes filles, occupés dans les rizières, nous regardaient passer, ayant de l'eau à mi-jambe et ne faisant aucun mouvement pour en sortir. Il leur eût suffi de lever le pied pour être à sec sur la berge.

L'inondation qui couvre tout à perte de vue est chose triste à voir, triste à dire; c'est une des conséquences inévitables de l'état de guerre; ce n'est point, hélas! un argument en sa faveur.

La station de Verceil est encombrée de caisses de biscuit, de café et de toutes espèces d'approvisionnements militaires, à hauteur d'un troisième étage. Les préparatifs sont immenses. — Les drapeaux français et sardes décorent les maisons, les draperies pendent aux fenêtres et font fâcheuse mine par la pluie. La foule se masse à la gare, dans les intervalles, entre les chevaux et les bagages.

Verceil a beaucoup de physionomie. Je ne saurais, au moment de l'arrivée, vous la décrire; j'ai remarqué en passant la belle église de Saint-André flanquée de tours en briques rouges, encadrées de pierres bleues d'un effet très-pittoresque. Voilà, du reste, tout ce que j'ai remarqué pour le moment; l'attention est distraite par les choses de la guerre.

Un convoi de bersaglieri blessés arrive, se dirigeant vers l'hôpital. Les uns sont transportés sur des cacolets, les autres dans des voitures d'ambulance fermées. Sur le cacolet de droite du premier mulet est étendu un pauvre soldat, le sac au dos, son fusil près de lui. Un infirmier marche à son côté et soutient sa tête pour le préserver des soubresauts. Le blessé tourne vers nous un regard languissant et empreint d'une expression de poignante souffrance qui donne le frisson. Les voitures d'ambulance sont longues, étroites, recouvertes de toile verte. Her-

métiquement fermées, on croirait qu'elles ne contiennent plus de vivants. Sur le devant de ces voitures pend une main enveloppée de bandages sanglants. C'est tout ce qu'on voit d'humain dans ce lugubre et long convoi.

Le train qui doit amener l'empereur est attendu d'un instant à l'autre.

A la guerre, cependant, tout le monde n'est pas toujours exclusivement occupé de la guerre. A la fenêtre d'en face, un jeune officier de chasseurs est très-attentif auprès d'une jolie repasseuse, à qui, sans doute, il apprend le français ou qui lui enseigne l'italien. Ils semblent fort assidus tous les deux.

J'ai eu l'honneur de dîner à la même table que Mgr le duc de Chartres, sous-lieutenant au régiment de Nice-cavalerie. Le prince est d'une taille très-élevée, il a beaucoup de traits de famille avec ses cousins Leurs Altesses Royalesle duc de Brabant et le comte de Flandre.

A voir ce petit-fils de roi, l'héritier d'un des plus illustres noms de la terre, simple, modeste, affable, revêtu d'un uniforme déjà bien délabré par les fatigues de la guerre, que rien ne distingue de ses compagnons si ce n'est le salut que lui adressent, avant de prendre place à ses côtés, les officiers sardes de tout grade entrant dans la salle, il est des gens qui ne peuvent se défendre d'une profonde émotion, et je suis de ces gens-là.

L'empereur est arrivé. Le roi de Sardaigne, qui l'attendait, est reparti immédiatement. Le bruit du canon a cessé entièrement; il provenait d'une affaire qui a eu lieu sur la rive droite de la Sesia. Je vais me mettre en quête de nouvelles.

Je rentre harassé de fatigue, vivement impressionné par le spectacle qui se déroule sous mes yeux, par l'aspect que présente une véritable ville de guerre, encombrée de troupes, pleine de mouvement, d'agitation et de bruit, distante de huit kilomètres, au plus, des positions enlevées à l'ennemi, il y a deux heures, avec une vigueur et un élan qui ont égalé l'intrépidité de la défense; où le bruit du canon, grondant dans le lointain, se mêle au grincement des charrois d'artillerie roulant sur les pavés, aux fers des chevaux et des mulets, au cla-

quement des fouets, aux cris des conducteurs, au mugissement des grands bœufs conduits aux parcs divisionnaires, au pas cadencé de la troupe de ligne, au son des fanfares, au roulement des tambours, à la voix mâle du commandement, aux clameurs de la foule, — bruits de guerre incessants qui frappent les oreilles comme les regards sont frappés par les types des uniformes des deux armées, trempés de pluie et de boue, et par les visages mâles de ceux qui les portent et qu'entoure le prestige du combat récent ou de la bataille du lendemain.

La journée d'aujourd'hui a été brillante pour les armes sardes. Les Piémontais ont passé la Sesia. Le roi Victor-Emmanuel conduisit ses troupes à l'assaut contre les Autrichiens retranchés dans Palestro, dans Casalino et dans Vinzaglio. Ceux-ci défendirent leurs positions avec obstination.

Les Sardes, animés d'une ardeur admirable, abordèrent ces positions à la baïonette, prirent deux canons et une grande quantité d'armes, firent cent soixante-dix prisonniers et causèrent à l'ennemi des pertes graves.

On ne connaît pas encore ce que cette victoire a coûté de sang aux Piémontais.

Le 3e zouaves, du 5e corps d'armée, qui servait de soutien à l'armée sarde, n'a pas donné dans cette brillante affaire.

C'est à peine si à l'heure où j'écris ces lignes le feu a cessé; je ne puis vous donner de grands détails sur l'action, sur les épisodes qui l'ont marquée, sur le nombre des troupes qui y ont pris part, sur le chiffre des pertes réciproques. Le résultat seul est connu, et ce résultat je puis d'autant plus vous l'affirmer, que j'ai vu les trophées de la victoire.

Informé qu'un grand convoi allait se rendre au camp sarde, d'où arrivaient aussi les prisonniers, j'ai dirigé ma course vers la porte de Milan, où s'organisait le transport.

Là, sur une étendue de plus de deux kilomètres, depuis la grande rue du Corso, jusqu'au pont de la Sesia, dont une garde de carabiniers royaux interdisait l'accès à la foule, s'échelonnait une immense ligne du train des équipages, escortée par des détachements du régiment Gênes-cavalerie, lanciers au casque de cuivre et à la lance garnie d'une flamme bleue, transpor-

tant des approvisionnements aux troupes campées. Voitures de transport, traînées par des attelages de six chevaux, charrettes de foin, caissons d'artillerie, voitures d'ambulance, voitures de vivres, mulets de bât, chargés de cacolets pour les blessés, voitures couvertes de bâches en toile blanche, verte ou noire, marchaient au petit pas, fendant les flots d'une foule compacte, s'arrêtant au moindre détour, au plus petit obstacle entravant la marche du convoi.

Les officiers galopant sur le flanc, dans les ornières et la boue du chemin, s'efforçaient, par leurs commandements et leurs exhortations, de rétablir l'ordre interrompu par l'encombrement et par l'inexpérience des charretiers auxiliaires, dont les énergiques jurons d'impatience et de colère aggravaient le mal au lieu de le réparer. A grande peine, en jouant des coudes, en m'exposant aux ruades des mules rétives, j'ai pu atteindre une des piles de bois du pont sous lequel la Sesia roule en grondant ses eaux rapides et bourbeuses.

En ce moment, il y avait un long arrêt dans la marche du convoi ; il fallait laisser place à un autre convoi venant en sens inverse, et ce n'était pas chose aisée, sur une route étroite et un pont plus étroit encore, encombré par un immense troupeau de bœufs effrayés, à demi-sauvages, qui tenait la tête de la colonne. Enfin l'autre convoi arrive, long et lugubre; c'étaient des voitures de blessés, traînées au pas mesuré et lent de grands bœufs, attelés par les cornes à de hauts jougs recourbés.

Les blessés, assis, la tête enveloppée dans des bandages sanglants, le bras en écharpe ou étendus sur la paille, pâles, à demi évanouis, tâchaient de reprendre force et courage pour répondre aux consolations qu'on s'empressait de leur prodiguer. « Ce n'est rien, disaient-ils, nous recommencerons. » La nuit tombait, les nuages bas et gris, chargés d'eau, la boue du chemin, les linges sanglants, les plaintes étouffées, la vue du convoi marchant en sens inverse, tout cela donnait à la scène un caractère de solennelle tristesse.

A peine disparu dans la foule, un autre convoi, celui des prisonniers, succède. En tête et sur les flancs marchaient les bersaglieri, et, derrière eux, des carabiniers à cheval. A la vue

des vainqueurs, la foule pousse des exclamations enthousiastes, mais, chose triste à dire, elle montre le poing et injurie les vaincus. Il est vrai aussi que ces mêmes vaincus, prisonniers aujourd'hui, ont été les oppresseurs hier. Ils ont occupé la ville pendant dix-sept jours; le 18, ils l'ont quittée emportant ses dépouilles. C'est bien là une circonstance atténuante; mais doit-on jamais oublier les égards dus au malheur?

Les prisonniers restaient impassibles sous les huées, ils marchaient tête haute, quelques-uns même riaient. Il y a parmi eux des sous-officiers et des soldats — les officiers prisonniers sont conduits dans des voitures fermées qui les dérobent à la risée publique — les fantassins en tunique blanche ou enveloppés dans de longues capotes grises, la tête couverte du schako ou d'un bonnet de police d'une forme particulière, des soldats en veste portant leurs effets au bout d'un bâton, quelques-uns le bras en écharpe, des cavaliers revêtus d'uniformes blancs, d'élégants hussards. La plupart portaient en bandoulière des sacoches de toile; aucun n'avait le sac aux épaules. Ils ont perdu leurs bagages dans la mêlée.

Les prisonniers ont été conduits à l'église San-Guiliano.

Demain, dit-on, ils seront de bonne heure évacués sur Gênes et de là embarqués sans retard.

L'empereur s'est promené à pied, ce soir, dans la ville, illuminée en son honneur, comme elle l'a été hier en l'honneur du roi Victor-Emmanuel. Sa présence électrise les habitants de Verceil. La population est des plus enthousiastes et manifeste un patriotisme digne de tous les éloges.

L'attitude des troupes sardes revenant de l'action est magnifique, celle des bersaglieri surtout. Ce sont de vrais soldats d'élite. Noirs de poudre, sentant la poudre, couverts de boue, lestes et dégagés, ce sont de beaux et glorieux soldats, et leur aspect, je vous le jure, n'a plus rien de théâtral. Les troupes de ligne ont également beaucoup de caractère; elles expriment l'énergique et mâle désir de recommencer demain.

Hier, on a fusillé à Verceil un certain Speirano, de Pavie, maître maçon, déclaré par le conseil de guerre coupable d'espionnage.

Les troupes arrivent de minute en minute au grand quartier général. Quelques régiments ne font que traverser la ville. La garde, affirme-t-on, sera entièrement rendue à Verceil pendant la nuit ou demain dans la matinée.

Les canons enlevés à l'ennemi sont encore au camp.

J'allais encore omettre un détail, un triste et affligeant détail. A la queue de la colonne venant du camp, marchait un gros détachement muni de pelles. C'étaient les hommes de corvée requis pour enterrer les morts.

Tout porte à croire que l'on va pousser en avant.

Deux capitaines autrichiens, qui n'ont pas voulu se rendre et qui se sont défendus avec l'énergie du désespoir au centre d'un grand cercle ennemi, ont été passés à la baïonnette.

Grand quartier général, à Verceil, le 31 mai.

Je commence ma lettre sur la paille de l'église San-Guiliano, au milieu des prisonniers de Palestro. Le général Fleury, aide de camp de l'empereur, accompagné de ses aides de camp et d'un interprète, interrogeait les prisonniers lors de mon arrivée, et, son inspection terminée, leur a distribué de l'argent au nom de l'empereur.

La majeure partie des prisonniers appartiennent, sauf quelques rares Hongrois, à deux régiments italiens, recrutés en Lombardie, régiment général comte Wimpfen n° 22 et régiment archiduc Léopold. Les malheureux ont marché au combat avec une répugnance extrême; on se défiait d'eux, et ce n'était pas sans cause: ils avaient l'intention de mettre bas les armes, mais ils avaient derrière eux des Croates qui les poussaient en avant, la baïonnette dans les reins.

Leurs uniformes sont fort propres, fort bien tenus; il ne leur faudrait qu'un coup de brosse pour se rendre à la parade. Ils ont une tunique blanche, large, plus courte que les nôtres, à

deux rangées de boutons blancs, sans marque ni numéro, passe-poils, parements, collets, contre-épaulettes en drap jaune pour le régiment de Wimpfen et en drap amaranthe pour le régiment archiduc Léopold. Le pantalon est bleu, avec passe-poils de la couleur distinctive. Les grenadiers ont le pantalon collant soutaché de jaune par-devant; ils sont chaussés de bonnes bottines.

Par-dessus la tunique ils ont de longues capotes gris de fer, à collet rabattu, parements retroussés et à deux rangées de boutons. Leur bonnet de police n'a pas de visière, mais les bords se rabattent à volonté devant et derrière. Il est bleu, à passe-poils. Quelques-uns ont des schakos d'une forme à peu près semblable aux nôtres, mais à visière basse. Quelques-uns aussi ont la veste en toile écrue, à deux rangées de boutons, avec la couleur distinctive du régiment. Les grades de caporal, de sergent et de sergent-major se désignent par une, deux et trois étoiles en laine blanche, disposées sur le collet comme les étoiles d'or des officiers.

Des cadets se trouvent parmi eux. Un d'eux a déclaré au général Fleury qu'il avait été promu officier hier, à dix heures du matin. A deux heures, il était aux mains des Piémontais. N'ayant ni uniforme ni papier, il ne peut réclamer le bénéfice de son grade. Les prisonniers sont résignés, mais bien pauvres; ils prennent en patience leur triste sort, moins triste peut-être que leur sort d'hier, alors qu'on les forçait à combattre leurs propres compatriotes, sous la bouche du canon et sous la baïonnette des farouches Croates.

Quelques-uns, afin de s'attirer de bonnes grâces par une flatterie, peut-être, déclarent qu'ils se trouvent en paradis. Hélas! l'église, jonchée de paille croupie de San-Guiliano, me paraît, à moi, bien loin du paradis. Malgré la façon dont on les a conduits au feu, ou à cause de cela, peut-être, la résistance de ces prisonniers a été désespérée. Aujourd'hui, ils sont reposés, de fort bonne humeur, et paraissent entendre avec un vif plaisir les fanfares des régiments de la 1re division d'infanterie de la garde impériale, qui défile sous les fenêtres de l'église aux acclamations de la foule. Leur grand souci est de savoir s'il

leur sera permis de faire parvenir de leurs nouvelles à leurs parents. Beaucoup m'ont demandé du papier.

Hier soir, contrairement à ce qui m'avait été affirmé, on ne leur a point distribué des rations; ce matin, ils se jetèrent avec avidité sur le morceau de pain de munition qui leur a été distribué pour toute nourriture. Un d'eux a ramassé un bout de cigare que j'avais jeté dans la paille. Il est triste de ne pouvoir rien faire d'autre pour ces nobles victimes de la guerre que de leur distribuer pour quelques sous de tabac.

Un fait consolant à citer : toutes les fois que les portes de l'église-prison s'ouvrent et se referment, les soldats français — bien indigents anssi, cependant — jettent par l'ouverture des paquets de tabac et la plus grosse part de leur ration de pain. Pourrait-on décerner assez d'éloges à ces dignes soldats?

L'église San-Guiliano est petite, peinte à fresque, d'une grande originalité. Pour faire place aux prisonniers, il a fallu empiler sur l'autel tout le mobilier. Figurez-vous l'aspect que présente un temple à peine éclairé par une lumière avare tombant du haut de la muraille, les deux nefs latérales couvertes de paille ou plutôt de fumier exhalant une odeur insupportable, la plupart des prisonniers étendus sur cette couche infecte ou sur les bancs qui règnent contre la muraille, les autres debout, sous la grande nef, alignés par la force de l'habitude, et, le bonnet à la main, répondant aux questions du général qui les interroge par l'intermédiaire de l'interprète. Je doute fort que ces interrogations aient fourni de bien grands renseignements à M. le général Fleury.

Les prisonniers ne peuvent vendre leurs effets, c'est fâcheux; je m'étais pourvu déjà, comme souvenirs, de toute une cargaison de schakos, capotes, tuniques et pantalons. Ce désagrément sera aisément réparé, me dit-on; on trouve au camp des tombereaux de bagages autrichiens.

Je sors le cœur gros et en secouant les puces qui se sont attachées à moi pendant ma longue et intéressante visite aux prisonniers de l'église San-Guiliano.

Bien m'en a pris de n'avoir pas fermé ma lettre avant le départ du courrier. J'ai des nouvelles succinctes, mais pré-

cises, des nouveaux faits d'armes accomplis aujourd'hui.

L'affaire de Palestro, Vinzaglio, Casalino, terminée hier d'une manière brillante pour les armes sardes, a recommencé bien près des mêmes emplacements. Après avoir défendu le terrain hier, pied à pied, pouce à pouce, les Autrichiens ont dû céder à la vigueur de l'attaque, et ils se sont retirés dans de fortes positions à Robbio.

Des dispositions avaient été prises, pendant la nuit, par le roi Victor-Emmanuel afin de poursuivre aujourd'hui les succès d'hier; mais il fut prévenu par l'ennemi. A six heures du matin, 25,000 Autrichiens, prenant l'offensive, tentèrent par un vigoureux élan de reprendre la position de Palestro. Leur attaque avait encore un autre but. Leurs efforts, dirigés principalement contre la droite sarde, avaient pour objet d'empêcher la jonction avec le corps d'armée du maréchal Canrobert. Le moment était suprême. Les forces piémontaises étaient numériquement inférieures à celles de leurs adversaires. Le roi de Piémont, avec la 4e division de son armée, celle du général Cialdini, le 3e régiment de zouaves, l'incomparable 3e zouaves, selon sa propre expression « l'imparreggiabile 3e regimento dei zuavi, » et les chevau-légers d'Alexandrie, résista longtemps; puis, prenant l'offensive à son tour, vers deux heures, il repoussa l'ennemi et le poursuivit dans ses retranchements de Robbio.

Les Autrichiens ont subi des pertes graves. Un général et grand nombre d'officiers ont été tués; quatre cents hommes, environ, ont péri dans la poursuite, noyés dans un canal d'irrigation, aux bords escarpés, qu'ils s'efforçaient de traverser. Mille prisonniers et huit canons, dont six enlevés par les zouaves, sont tombés au pouvoir des Sardes. Les zouaves se sont conduits avec une bravoure antique.

Cette brillante journée a coûté aux alliés des pertes cruelles, dont le chiffre n'est pas encore déterminé.

Des faits d'armes éclatants, accomplis aujourd'hui, seront enregistrés par l'impartiale histoire. Le roi se jetait au plus fort de la mêlée, et vainement les zouaves couraient au-devant de lui pour l'arrêter. Le général La Marmora a eu un cheval grièvement blessé sous lui. Le roi trouvant sur le champ de

bataille et consolant deux volontaires, un d'eux lui adressa la parole : « Sire, je regrette de mourir à la première bataille ; » et l'autre lui dit : « Sire, délivrez cette pauvre Italie. »

Pendant ce sanglant combat, un autre était livré à Confienza. L'ennemi y a été également repoussé par la division du général Fanti, après deux heures d'un feu très-vif. On manque encore de détails sur ce dernier fait d'armes. Un détachement ennemi qui, la nuit dernière, a tenté de passer le Pô, à Cervesina, a été repoussé par les habitants. Les Autrichiens évacuent Varzi.

Pendant toute la journée, la route des avant-postes a été encombrée par des trains allant au camp ou rentrant en ville. J'ai vu ramener deux cent dix prisonniers, appartenant encore, pour la plupart, aux régiments archiduc Léopold et général Wimpfen. Parmi ces prisonniers, il y avait un nègre et une foule de conscrits à peine adolescents, imberbes, peu belliqueux d'aspect. Les soldats de la garde, en les voyant défiler devant eux, ne pouvaient réprimer des manifestations de pitié. Chose triste à dire, les habitants de Verceil continuent à invectiver et à injurier les vaincus.

Après les prisonniers, les blessés. Il en arrive à toute heure et en grand nombre. Des zouaves en font partie. Un caporal atteint d'un coup de baïonnette au-dessus de l'œil, disait qu'il l'a bien mérité, qu'il en a tué six avant de tomber. Si tuer six hommes, même en temps de guerre, procure du bonheur, j'en suis bien aise pour le caporal; mais je lui laisse volontiers la préférence: on dort mieux quand on n'a tué personne.

Verceil est encombré de troupes; toute la garde s'y trouve, et son séjour n'y sera pas long; le quartier général de l'empereur sera dès demain, dit-on, transporté à Novare. Outre la garde, nous avons le deuxième corps presque entier, du moins la division du général Espinasse, sans en excepter un homme. Toutes ces troupes sont campées dans les églises et au bord de la rivière, et ce qui prouve que leur séjour à Verceil est limité d'avance et non subordonné à des événements imprévus, c'est qu'on n'a pas dressé les tentes.

J'ai parcouru les campements; j'y ai rencontré trois Belges, dans

la légion étrangère, 1er et 2e régiment : un lieutenant, M. Verluyten, d'Anvers, et deux autres, deux Flamands, qui servent en France depuis huit ans, pour échapper au régime « tracassier » de l'armée belge, mais qui n'ont pas voulu entrer dans des régiments français, même dans la garde, pour ne pas abdiquer leur titre de Belge, auquel « pour rien au monde » ils ne voudraient renoncer. Ce langage n'est-il pas touchant de la part de pauvres gens pour qui ce titre de Belge n'existe plus? On le leur enlèverait certainement, s'ils rentraient dans la mère-patrie.

Les troupes ont à peine eu le temps de faire la soupe et de prendre des vivres aux magasins. Leur installation sur une étendue de plus de deux lieues aux bords de la Sesia est magnifique; malheureusement elle achèvera de ruiner les champs et les jardins — les Autrichiens n'ont pas tout détruit, il s'en faut; il reste des fraises et des pois pour les zouaves. — Les beaux régiments de cavalerie de la garde, campés sur la rive droite, offraient le plus pittoresque coup d'œil à l'heure où ils ont fait baigner leurs chevaux.

Les beaux platanes centenaires qui ombrageaient de leur luxueux feuillage la promenade de Verceil, ont été abattus pour les besoins de l'armée. Il est pénible de voir tomber sous la cognée ces admirables bouquets de verdure

La guerre, la rareté des denrées, l'amour du gain font que les marchés de l'intendance, avec les habitants, sont onéreux et difficiles. Les municipalités, contrairement aux règles et aux usages établis, font payer la paille de couchage des troupes. On n'obtient pas une mesure d'avoine à moins de quarante francs. Vingt francs seraient un prix suffisamment rémunérateur. Qu'y faire ? Il faut bien se rattraper un peu sur les pertes subies par les réquisitions ennemies. A quoi serviraient les amis, s'ils n'étaient là pour combler les déficits creusés par les adversaires ?

Les transactions d'individu à individu se font avec plus de peine encore. Pour mettre, autant que possible, un terme à de criants abus, le syndic de Verceil a fait afficher à tous les coins des rues « l'avis au lecteur » dont voici la traduction :

« Le syndic, plein de confiance dans les sentiments de justice et de patriotisme dont la population de Verceil est animée, invite :

« Les cafetiers, aubergistes, hôteliers, boulangers, charcutiers, marchands de légumes et tous autres marchands de boissons et de comestibles à maintenir des prix équitables dans le débit de leurs marchandises et à se conformer aux habitudes et aux usages relatifs à la vente des denrées.

« Le syndic est persuadé que chacun, obtempérant au présent avis, évitera de s'exposer au honteux reproche d'avoir voulu abuser de circonstances exceptionnelles pour obtenir, dans un but de lucre répréhensible, des gains illicites au détriment des généreux soldats alliés ou nationaux, qui, de leur côté, n'hésitent pas à verser leur sang pour la défense de notre patrie.

« Le syndic, VERGA.

« Verceil, le 31 mai 1859. »

Il est parvenu, à Verceil, des nouvelles du lac Majeur. Le commissaire royal Lafarina a passé le Tessin, chassé les avant-postes autrichiens qui ont tenté de l'arrêter, renversé les appareils du télégraphe, brisé les fils; il a ramené à la rive droite des barques qui avaient été enlevées en grand nombre par les Autrichiens. Un corps ennemi imposant, commandé par le général Urban, s'étant avancé sur Varèse, le général Garibaldi a ordonné à la garde nationale de ne pas faire de résistanee et de se replier sur le lac; ce qui a été fait. Une attaque tentée la nuit par les chasseurs des Alpes de Garibaldi contre Laveno avec beaucoup d'audace, n'a pas réussi, une partie des assaillants s'étant égarés la nuit dans l'obscurité. Trente et un prisonniers autrichiens sont arrivés à Arona. L'enthousiasme des populations du lac est toujours vif.

P. S.—Les troupes commencent leur mouvement vers Novare. Toutes ou presque toutes partiront dans la nuit. L'empereur s'y rendra dans la journée de demain.

Palestro, 1er juin.

Ce matin, dès la première heure, pendant que les derniers régiments de la garde impériale arrivés au grand quartier général levaient leur camp pour marcher sur Novare, je me suis mis à la recherche d'un vetturino, et, pour un prix fait de vingt-deux francs, plus la bonne main de rigueur, j'ai été transporté sur le champ de bataille de Palestro. La route, quoique pouvant être rapidement franchie en temps ordinaire, a été longue, pénible, difficile. Il m'a fallu, à la queue du convoi, faire halte de quatre en quatre pas, et, pour ne pas être repoussé en arrière, me débattre et me quereller avec les voituriers auxiliaires. Ceux-ci tiennent énormément à leur place dans la colonne. Leur ordre de marche rompu, ils risquent fort de ne pas retrouver leur emplacement lors de l'arrivée et de manquer la distribution.

A la porte de Milan, le convoi traverse à grand'peine le pont de la Cervetto et prend à droite pour passer la Sesia sur un pont provisoire, en pilotis, qu'il a fallu jeter sur le fleuve pour remplacer le beau pont de pierres à treize arches, à moins d'un kilomètre en amont, dont les Autrichiens ont fait sauter deux arches centrales. Il est pénible de voir ainsi brisée une grande œuvre d'utilité publique; le pont détruit interrompt les communications du chemin de fer de Milan. Le passage opéré, l'encombrement, la confusion sont au comble. Les roues enfoncent jusqu'aux moyeux dans les ornières et le sable; chevaux et mulets tirent, soufflent, s'épuisent en vains efforts ou regimbent sous le fouet. Charretiers, conducteurs d'artillerie, vetturini, cantiniers, sacrent et jurent en français et en piémontais, et si les officiers n'étaient pas là pour jurer plus énergiquement encore, rétablir l'ordre, imprimer une direction régulière à chacun, on n'en sortirait pas.

La route provisoire coupe à travers champs et à travers une magnifique plantation d'acacias, qu'il a fallu abattre, tourne brusquement à gauche et remonte à quelques mètres du pont sauté sur la voie ancienne. Là, nous parvenons à prendre la tête

du convoi, et nous marcherions plus vite si notre cheval, que le conducteur s'obstine à déclarer une bête de premier choix ayant échappé à grand'peine aux réquisitions forcées, ne manifestait des tendances marquées pour s'étendre dans le fossé. Le vetturino, pour distraire l'attention, me raconte qu'un général autrichien, logé à l'auberge des Trois Rois, mon gîte, avait arboré le drapeau de sa nation sur le balcon de la rue du Corso. La vue de cet odieux emblème le transportant de fureur, il l'abattit avec une fourche et prit la fuite, échappant à la poursuite d'un fourrier qui l'avait saisi par la cravate et levait le sabre sur sa tête.

En d'autres temps ce bavardage aurait pu me distraire, mais bientôt il fallut imposer silence à ce vantard. De Palestro, de tous les avant-postes, arrivaient des prisonniers, par groupes de vingt ou trente, conduits par des cavaliers ou des bersaglieri, des voitures chargées d'armes enlevées aux prisonniers ou ramassées sur le champ de bataille; armes de tous les modèles, de toutes les troupes, propres ou déjà rongées de rouille, en bon état ou brisées, déformées par les balles et les boulets. A quelque distance de là, nous rencontrons, trophées de victoire, quatre pièces de douze autrichiennes et trois caissons de munitions d'artillerie, se distinguant du matériel français et piémontais par la peinture jaune, à bordure noire, des caissons et des affûts. Ces pièces sont en bronze, neuves, mais montées sur des affûts très-lourds, à flèche bifurquée. L'artillerie piémontaise qui les ramène est rayonnante d'orgueil.

Il n'y a point à se méprendre sur l'origine de la capture : on procure aux artilleurs un si grand bonheur en leur demandant si ce sont là les canons enlevés à l'ennemi à Palestro; à la question « tudesco? » ils répondent « si signor, » avec des yeux si animés, un visage si rayonnant et avec de tels mouvements des bras et des épaules, qu'on ne saurait les priver, en ne les interrogeant pas, de cette satisfaction si méritée. Hélas! d'après ce qu'ils coûtent, les trophées de la gloire sont bien précieux en effet.

J'ai sous les yeux et les preuves de la victoire et la mesure des sacrifices qu'il a fallu accomplir pour la remporter. Ce ne

sont pas seulement des canons, des fusils enlevés à l'ennemi et des prisonniers de guerre que je croise en route, ce sont aussi des blessés, par petits transports de quinze ou vingt, qu'on évacue — c'est le mot consacré — sur les hôpitaux de Verceil et d'Alexandrie, après les premiers pansements. Officiers et soldats sont transportés ensemble, sans distinction aucune, assis ou couchés sur des cacolets et des voitures du pays, des arabas, simples plates-formes établies sur l'essieu, traînées par de grands bœufs au pelage blanc sale, qu'un rustre, impassible ou impénétrable, dirige avec un long aiguillon.

On a dit, monsieur, que ces blessés, dans leur triste état, ne songeaient, ne parlaient que de gloire; hélas! à peu d'exceptions près, je les ai vus, épuisés par la perte du sang, accablés par la douleur, le visage pâle, défait, atone, recouverts de grosses couvertures et de leurs capotes, préservés de l'ardeur du soleil par des branches d'acacias ou des toiles tendues, promener des regards indifférents, mornes, abattus sur tout ce ce qui les entoure, et répondre à peine, d'une voix faible et haletante, aux questions qu'on leur adresse sur leurs souffrances. Un seul, un jeune et bel officier à la fine moustache noire, porté à bras sur un brancard par deux robustes Piémontais (l'extrême gravité de ses blessures ne permettant pas d'autre moyen de transport), me voyant passer chapeau bas près de lui, répondit à cette marque de respect en levant à sa casquette, ornée du triple liséré d'or des capitaines, une main languissante et affaiblie.

Parfois, sur les charrettes, un long drap blanc étendu sur une forme roidie recouvre un mort qui a succombé en chemin et que l'on ne veut pas abandonner en chemin. On ne saurait croire, je ne puis rendre combien il est pénible, cruel, désolant de passer ainsi longtemps, sans cesse, devant de longues files d'hommes sanglants, mutilés, la tête, les bras, le torse, les jambes enveloppés de linges maculés, accablés de soif, de chaleur, la tête et les membres ballottés à droite et à gauche et frappant les parois du véhicule, sans que le patient puisse s'en défendre, au moindre cahot imprimé par les inégalités de la route.

En cette route qui, à la saison de l'année où nous sommes,

devrait parcourir des champs superbes, des récoltes presque mûres, ne traverse plus, sur une longue étendue, que des landes dévastées. Les mûriers sont abattus, les moissons ravagées; d'immenses carrés, nus, sans un brin d'herbe, à demi couverts de paille flétrie, indiquent les emplacements des camps autrichiens. De loin en loin quelques rares épis, échappés au désastre, montrent par leur hauteur, leur vigueur, ce que seraient ces champs si la guerre n'avait passé par là, et le contraste d'un peu de végétation épaisse et drue avec l'âpreté du reste du sol impressionne plus péniblement encore que si rien ne donnait à juger de la fertilité de la contrée.

Un quart d'heure à peine après le passage des dernières voitures de blessés français et piémontais, on rencontre la tête d'un autre convoi de blessés autrichiens, pansés aussi et évacués, comme les alliés, sur les hôpitaux. Ces malheureux sont mornes, impassibles en apparence; mais si la souffrance ne leur a pas ôté la faculté de réfléchir, que doivent-ils croire, en se voyant l'objet de soins empressés et intelligents, des affirmations qui leur avaient été faites au début de la guerre?

Ce n'est dont point la mort immédiate et sans pitié que les Français réservent aux prisonniers blessés! On a dit que, pour ne pas encombrer les hôpitaux, les prisonniers blessés seraient rendus sans condition de réciprocité, et cependant j'ai compté les voitures du sinistre convoi. Soixante-sept charrettes de blessés autrichiens m'ont croisé entre Verceil et Palestro, et ce n'était pas tout. D'autres, en grand nombre, attendaient encore le premier pansement à l'ambulance. Il était temps pour moi que le défilé cessât: on ne devient pas insensible à un pareil spectacle, on se sent défaillir. Mais tout le monde n'éprouve pas les mêmes impressions; ce n'est rien, disait le vetturini, c'est de la canaille. « Fa niente, sono canaglie. »

Après une longue marche dont je ne puis mesurer la durée— les minutes paraissent des heures dans des moments semblables—je vois s'étendre à gauche, le village de Torrione, quartier général du roi Victor-Emmanuel, et des deux côtés de la route, le campement d'une division sarde, composée d'une brigade d'infanterie 9e et 10e de ligne, 7e bataillon de bersa-

glieri, des deux régiments de cavalerie Nice et Gênes, de plusieurs batteries, d'un grand train d'équipages militaires, d'une compagnie de pontonniers avec tout son matériel, de grandes barques noires hissées sur des fourgons.

Le duc de Chartres se trouve, avec son régiment, Nice-cavalerie, au quartier général du roi de Piémont. Ses collègues en font un pompeux éloge. Il est simple, affable, très-liant, très-bon camarade, brûlant du désir de se distinguer. J'ai remarqué à l'hôtel qu'il n'avait aucuns rapports avec les officiers français. J'ai dû, par convenance, m'abstenir de demander si c'était un parti pris, une mesure d'ordre.

Les soldats sardes paraissent rompus à la vie des camps. Tout est régulier à leur bivac. Les chevaux sont au piquet; les lances, fichées en terre, droites et alignées, supportent les casques et les armes des cavaliers; les tentes-abris, précédées des selles paquetées, sont disposées derrière les chevaux; les soldats des subsistances distribuent les vivres de campagne et achèvent de dépecer quatre bœufs qu'ils ont abattus pour la ration de la journée.

Bien près du campement existe l'emplacement du combat que les Sardes ont livré le 30 mai aux Autrichiens. Sur l'accotement gauche de la route est étendu, le flanc percé par un boulet, le cadavre d'un cheval en putréfaction. A quelques pas plus avant, on traverse un pont jeté sur un canal de rizière qui avait été barricadé par des troncs d'arbres, aujourd'hui rejetés à droite et à gauche. Ce pont a été enlevé à la baïonnette. On dirait que la terrible scène a lieu sous les yeux du passant, tellement sont évidentes pour lui les péripéties de la lutte.

Là sont des champs de blé qui n'ont point été coupés, mais foulés aux pieds; les places où les bataillons autrichiens déployés ont changé de direction par le flanc droit et ont tenté de se former en carré. L'impétuosité de l'attaque n'a pas permis d'achever ce mouvement défensif. On voit aussi les traces de la marche des colonnes autrichiennes dans leur mouvement de retraite, les traces des roues de leur pesante artilllerie. En flanc, serpentent des sentiers sinueux, enfouis sous les hauts blés qui les bordent, et qu'ont tracés les Sardes, en se ruant à

travers champs, baïonnette en avant, sur les positions ennemies.

Chassés du pont, les Autrichiens se sont retranchés dans le grand village de Palestro, défendu du côté de Verceil par des ouvrages de campagne très-élevés. L'artillerie piémontaise a bouleversé les talus, et, après une courte, mais vive canonnade, de nouveau la terrible baïonnette a fait son œuvre. Les éboulements gardent encore la trace des pas des intrépides bersaglieri qui ont monté à l'assaut.

De profondes empreintes dans les terres meubles labourées par les boulets, attestent de leur récent passage. Là ils ont enlevé l'artillerie ennemie que j'ai rencontrée ce matin.

Chassés des retranchements, les Autrichiens se sont encore défendus, dans Palestro, de maison en maison; mais ils ont été rejetés derrière la rivière qui longe le village. Ils ont perdu ensuite les fortes positions de Vinzaglio et de Casalino. Ainsi s'est terminée l'affaire du 30 mai, et terminée d'une façon si brillante que l'ordre du jour du roi Victor-Emmanuel à ses troupes, loin d'être une proclamation ampoulée, est d'une exacte vérité.

Le 30 mai, je l'ai dit déjà, l'armée piémontaise a pris l'offensive. Les divisions commandées par les généraux Cialdini, Durando, Fanti et Castelborgo, sorties de Verceil, ont passé la Sesia et se sont portées, la 1re sur Palestro, la 2e sur Vinzaglio et la 3e sur Casalino et ensuite sur Confienza. La 4e a suivi la 3e en réserve. Les divisions Cialdini et Durando ont pris de vive force les positions très-fortifiées de l'ennemi. Le 7e bataillon des bersaglieri, sous les ordres du major Chiabrera, le 2e bataillon du 9e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Brignone, et le 16e régiment d'infanterie, qui a pris deux canons, se sont particulièrement distingués le 30 mai.

Dans l'attaque du 31, les Autrichiens ont assailli toute la ligne et se sont efforcés de tourner la droite de l'armée. Le roi, pour s'opposer à cette tentative, lança en avant le 3e régiment des zouaves, le 7e bataillon de bersaglieri et deux bataillons du 16e d'infanterie. Une autre charge brillante du 9e et du 10e d'infanterie au centre et à la gauche a décidé la victoire.

Les Autrichiens firent une dernière tentative sur la gauche

et le centre; de nouveau ils furent repoussés par le 15e d'infanterie, qui avait pris la place du 10e, et par un bataillon du 9e, qui était en réserve. Cette dernière attaque avait pour but de masquer la retraite.

En arrivant au village de Palestro si plein de souvenirs vivants et glorieux, le premier objet qui frappe mes regards est un cadavre étendu au pied de la muraille d'une ferme. C'est un soldat autrichien. Blessé de la veille, on le transportait à Verceil, en charrette. Il est mort dès les premiers pas, et l'on a jugé inutile de le conduire plus loin. Déposé au pied d'un mur, il attend qu'on puisse lui creuser une fosse.

Là, j'abandonne ma carriole et je poursuis ma route à pied. Un grand rassemblement entoure l'entrée d'une métairie. J'entre après information. Il faut tout voir, coûte que coûte. Dans la cour de la ferme, sur la terre nue, autour d'une mare infecte, sont étendus les cadavres des zouaves tués hier. Quarante-six morts sont jetés là pêle-mêle.

Un capitaine adjudant-major, M. Drut, le seul officier du régiment tué sur place, a le bras et le flanc traversés par un boulet. Son cheval a été tué du même coup. Un caban négligemment jeté sur le haut du corps est la seule marque de distinction accordée au grade de l'infortuné capitaine. Les visages de tous ces morts gardent l'expression qu'ils reflétaient en recevant le coup fatal. Ils ont les traits crispés, les yeux ouverts; un jeune zouave, presque un enfant, couché sur le dos sans plaie apparente, les mains relevées et cramponnées dans le vide, les yeux dilatés, a les lèvres contractées par le sourire féroce du soldat qui se rue sur l'ennemi. Et quelles plaies! un des cadavres a la tête coupée par un boulet, on la dirait tranchée sans un fragment de chair tordue qui reste où fut la nuque; d'autres ont la poitrine ou le flanc ouvert, les entrailles qui sortent, le corps considérablement enflé. Des myriades de mouches, de l'espèce charbonneuse, bourdonnent hideuses et voraces autour de l'horrible charnier, et leurs avides essaims pénètrent dans les plaies, les yeux, le nez, les coins de la bouche. Déjà, une odeur cadavereuse émane de ces morts d'hier, il faut fuir; ce voisinage serait fatal aux vivants.

Jamais je n'oublierai le spectacle navrant que présentait cette cour indigente, ces cadavres attendaut l'inhumation, ces morts enflés, déformés, aux entrailles noires et pendantes hors des plaies du boulet, leur attitudes diverses, l'indifférence des soldats qui les gardaient, et, pour comble d'horreur, cette mare infecte alimentée par les immondices et les détritus du fumier, où les cadavres baignaient par une extrémité. Le zouave décapité par un boulet, étendu sur le ventre, avait le cou plongé dans l'eau stagnante. Sa tête, si elle fut restée intacte, eût été enfouie dans les immondices. Et puis, ce cadavre autrichien jeté en dehors, contre le mur, sur la voie publique, les jambes repliées, et auquel on ne voulait pas accorder le triste honneur d'être étendu près des vainqueurs; tout cela a produit sur moi une impression que je garderai toujours et que les autres impressions de la campagne n'effaceront pas.

Mais que dire des soldats de garde? La pipe à la bouche, les mains dans les poches, ils rôdaient, insensibles et ennuyés, autour de leurs camarades étendus sans vie loin du toit paternel. Pour eux, pas une larme, pas une parole de regret, rien que des propos indifférents, des commentaires sur la nature diverse des plaies hideuses étalées sous leurs yeux et par où avaient fui tant d'existences précieuses. Ce mépris de la mort, ce profond dédain de l'existence d'autrui, est ce un bien, est-ce un mal? Est-ce le signe d'un cœur bien trempé, d'une âme insensible à la crainte, ou d'une brutale insouciance? C'est, hélas! de l'héroïsme guerrier. Allons plus loin.

Le village entier porte les traces de la lutte. Les habitants, effarés, hébétés, commencent à rentrer chez eux. Ils reprennent confiance, la Lomelline est délivrée.

Assis sur le seuil de leurs demeures, graves, préoccupés, ils cherchent à se reconnaître; ils sont absorbés entièrement par les souvenirs sanglants d'hier, par les soucis du lendemain. Les hommes sont oisifs, immobiles, la tête penchée sur la poitrine, les mains étendues sur leurs genoux. Les femmes et les jeunes filles, à l'abondante chevelure noire constellée d'un cercle de longues épingles d'argent, vaquent, paisibles, aux travaux du ménage et reviennent de la fontaine, la cruche

pleine et pesant lourdement au bout de leurs bras fermes et nus. Des zouaves rôdent autour des groupes, lançant des œillades et des propos de galanteries soldatesques aux filles, ou marchandant, à l'entrée des fermes, une couple de poulets qui picorent, en toute liberté, les grains d'avoine tombés de la besace des chevaux.

Tant de poulets dans un village dévasté par la guerre sont une preuve consolante de la discipline qui règne dans les trois armées. L'œil du propriétaire a suffi pour garder son bien. Le soldat en campagne maraude encore volontiers, mais le temps du pillage n'est plus. Nous sommes encore, il est vrai, aux premiers débuts de la guerre.

La grande rue du village est longue et large; elle aboutit à l'église, mais ce n'est plus une église, c'est l'ambulance des blessés. De la paille jonche l'entrée; des charrettes attelées attendent les pansements pour reprendre le chemin de Verceil. Deux factionnaires veillent, l'arme au bras, à l'entrée. Des aumôniers sardes se préparent, en fumant un cigare, à remplir les fonctions de leur ministère. Les aumôniers sardes portent redingote, gilet et pantalon noirs, bottes à l'écuyère, armées de longs éperons de fer, chapeau rond et pointu, chaîne rouge et or, ou or simple, seule marque distinctive de leur charge, au cou.

Au delà du village apparaissent les camps français, et, en première ligne, celui du 3ᵉ zouaves, les héros d'hier. Attachés au quartier général sarde, ils prétendent déjà former la garde du roi du Piémont.

Voici, pour les zouaves, les principales péripéties de la brillante lutte d'hier :

Les Autrichiens, retranchés derrière un ruisseau au delà du village de Vinzaglio, avaient établi une batterie de douze dans les dépendances d'une ferme qu'on voit du haut de la tour de Palestro.

Ces positions prises, les batteries ouvrent leur feu à boulets sur l'artillerie piémontaise et à mitraille sur les bersaglieri. Un des boulets va frapper de mort le commandant Duhamel, du 43ᵉ de ligne, qui, à la tête de son bataillon, traversait la rivière.

Cette mort déplorable est un accident, le 43ᵉ n'ayant pas pris part à l'action.

Il était alors neuf heures du matin. Le 3ᵉ régiment de zouaves venait d'établir son bivac sur la droite du village occupé et sur la rive droite du canal della Cascina, ayant devant lui cet obstacle, lorsque le bruit du canon et de la fusillade engagée avec les bersaglieri annoncèrent l'approche de l'ennemi. Le colonel de Chabron fit prendre les armes à son régiment, et le porta à environ cinq cents mètres sur sa droite, du côté où la fusillade était le plus vivement engagée.

Les Autrichiens, qui avaient pris l'offensive, s'avancèrent rapidement.

On fit d'abord déployer quatre compagnies en tirailleurs dans les marais qui couvraient les hommes, et le régiment des zouaves fut formé en colonne d'attaque.

En ce moment, le colonel s'aperçut qu'une forte colonne, appuyée par de l'artillerie, cherchait à tourner la position, ainsi que le village même de Palestro.

La mitraille qui tonne sur les bersaglieri, frappe aussi dans les rangs des zouaves, qui, à demi plongés dans l'eau, étaient invisibles à l'ennemi; les zouaves, se voyant frappés, s'élancent à la baïonnette sur les batteries, franchissent les cadavres des chevaux, tombent dans la batterie, tuent les servants et s'emparent de trois pièces.

Le régiment s'élance ensuite contre les masses ennemies, franchit rapidement le canal, profond d'un mètre environ, aborde résolûment les Autrichiens à la baïonnette, et enlève encore trois pièces de canon.

Ces deux succès obtenus, la colonne d'attaque se dirigea sur le gros de l'ennemi, dans la direction du pont de Confienza sur la rivière la Busca, fortement défendu par deux pièces d'artillerie.

Les Autrichiens, qui avaient imprudemment engagé une partie de leur masse en avant de la rivière, furent violemment refoulés par le choc impétueux des zouaves; dans l'impossibilité où ils s'étaient mis d'effectuer leur retraite, ils furent presque tous anéantis.

Rien d'imposant comme le premier moment où le régiment des zouaves se présenta devant la ligne ennemie. Après une courte fusillade, on entendit ce cri répété dans tous les rangs : « Aux canons, enfants, aux canons! » En un instant, tous les sacs furent jetés à terre, les zouaves courent, sans ordres donnés, poussés par leur propre impulsion. Des clairons qui suivaient le gros des assaillants sonnaient la charge et indiquaient les directions. En peu d'instants, tout était fait. Les canons étaient pris.

Quoique le pont sur la Busca fût obstrué par les deux pièces de canon et les cadavres des chevaux empêtrés dans les traits, le colonel fit passer des hommes sur l'autre rive, et, après en avoir formé une colonne assez forte, il continua son mouvement en avant.

L'ennemi, soutenu par ses réserves, continua sa retraite en bon ordre, abandonnant encore deux pièces de canon.

Il fut poursuivi jusqu'à la rivière la Ritzza-Biraza, au village de Robbio.

Là s'arrêta le mouvement en avant.

Les pertes des zouaves s'élèvent à quarante-six tués, dont un capitaine; deux cent vingt-neuf blessés, dont quinze officiers. Dans la poursuite, vingt hommes ont sauté dans la rivière la Ritzza-Biraza et y ont perdu la vie.

Embarrassés par l'eau qui gonflait leurs larges pantalons et les alourdissait, ces malheureux ne purent gravir le bord de la rivière, fortement encaissée en cet endroit; ils furent emportés par le courant et disparurent sous les flots. On regarde sur les berges argileuses la trace profonde des mains qui cherchaient une saillie, une branche, un caillou pour s'y raccrocher, et qui glissaient jusqu'au bord de l'eau.

La rivière, à présent, est muette et tranquille.

Les corps autrichiens engagés dans le combat du 31 étaient formés des brigades Weigl, Dorndorf, Szabo et Kudelka, appartenant aux divisions Jellachich et Lillia, des 1er et 3e corps, agissant sous les ordres du lieutenant feld-maréchal Zobel.

Afin de témoigner au roi Victor-Emmanuel leur admiration pour le courage dont il a donné une preuve si éclatante, les

zouaves viennent de lui adresser le brevet de caporal, accompagné des canons qu'ils ont pris sur l'ennemi (1).

Voici le texte de l'arrêté des zouaves, une des meilleures plaisanteries de bivac des guerres modernes :

« Considérant que, dans ce brillant fait d'armes, le roi Victor-« Emmanuel s'est battu comme un Français, comme un héros, « comme un zouave, à l'unanimité il a été proclamé caporal « dans le 3e régiment des zouaves. »

Le roi ne s'est pas montré ingrat envers les zouaves. Le colonel de ce beau régiment vient de faire mettre à l'ordre du jour et lire devant le front des compagnies, la lettre suivante que Sa Majesté lui adresse de son grand quartier général :

« Torrione, le 1er juin 1859.

« Monsieur le colonel,

« L'empereur, en plaçant sous mes ordres le 3e régiment de zouaves, m'a donné un précieux témoignage d'amitié. J'ai pensé que je ne pouvais mieux accueillir cette troupe d'élite qu'en lui fournissant immédiatement l'occasion d'ajouter un nouvel exploit à ceux qui, sur les champs de bataille d'Afrique et de Crimée, ont rendu si redoutable à l'ennemi le nom des zouaves.

« L'élan irrésistible avec lequel votre régiment, monsieur le colonel, a marché hier à l'attaque, a excité toute mon admiration.

« Se jeter sur l'ennemi à la baïonnette, s'emparer d'une batterie en bravant la mitraille, a été l'affaire de quelques instants.

« Vous devez être fier de commander à de pareils soldats, et ils doivent être heureux d'obéir à un chef tel que vous.

« J'apprécie vivement la pensée qu'ont eue vos zouaves de conduire à mon quartier général les pièces d'artillerie prises aux Autrichiens, et je vous prie de les remercier de ma part. Je m'empresserai d'envoyer ce beau trophée à Sa Majesté l'em-

(1) J'ai vu à Milan, aux fenêtres des marchands d'estampes, de nombreuses lithographies représentant le roi Victor-Emmanuel en uniforme de caporal des zouaves.

pereur, auquel j'ai déjà fait connaître la bravoure incomparable avec laquelle votre régiment s'est battu hier à Palestro et a soutenu mon extrême droite.

« Je serai toujours heureux de voir le 3ᵉ régiment de zouaves combattre à côté de mes soldats et cueillir de nouveaux lauriers sur les champs de bataille qui nous attendent.

« Veuillez, monsieur le colonel, faire connaître ces sentiments à vos zouaves.

« Victor-Emmanuel. »

J'ai parcouru avec le plus vif intérêt le théâtre de cette lutte de deux jours, et je me suis avancé jusqu'aux avant-postes d'où, à la longue-vue, on peut apercevoir les sentinelles des grand'gardes autrichiennes. Le temps me manque pour entrer dans de plus amples détails.

Les zouaves sont chargés de butin. Ils vendent à fort bon marché des uniformes autrichiens et des armes. J'ai fait acquisition d'une carabine tyrolienne rayée avec son sabre-baïonnette. C'est un souvenir curieux. Elle appartenait à un sergent-major tué à la fin de l'action.

Après la prise des batteries, un grand nombre de soldats italiens incorporés dans les régiments autrichiens se rendaient volontairement. Beaucoup même, pendant la retraite, se cachaient dans les blés pour avoir l'occasion de se rendre.

L'empereur, qui est venu visiter le champ de bataille, s'est fort égayé des farces des zouzous, habillés avec des défroques des Autrichiens et commandant, dans un langage impossible, ayant la consonnance de l'allemand ou à peu près, les six pièces de canon enlevées par eux et qui sont encore à Palestro, faute de moyens de transport.

L'empereur est parti pour Novare, à 3 heures.

P. S.—J'ai des détails sur le combat livré par Garibaldi aux Autrichiens, dans les environs de Varèse, le 27 mai, et sur son entrée dans Côme, le lendemain.

Le combat entre Garibaldi et les Autrichiens, à Varèse, a été meurtrier. Les Autrichiens ont amené à Côme vingt-trois voitures de blessés. Garibaldi a poursuivi l'ennemi jusqu'à

Binago; il est entré à Varèse au bruit des applaudissements de la population, qui l'a grandement secondé en défendant les barricades et en soignant les blessés. Le commissaire sarde à Varèse, Emilio Visconti Venosta, a publié la proclamation suivante :

« L'ennemi est en retraite; les chasseurs des Alpes se sont battus avec un courage digne du brave qui les commandait et de la cause qu'ils défendent, et vous, citoyens, vous avez tenu une conduite admirable. Toute la jeunesse est venue chercher un fusil, demander à se battre et à défendre les barricades. Toutes les familles ont à l'envi donné des secours aux combattants et fourni des moyens à la défense. La Lombardie suivra votre exemple. Le commissaire de Sa Majesté sarde vous en remercie au nom du roi, chef de la guerre de l'indépendance. »

Garibaldi s'est rendu à Côme. A Camerlata, 8,000 Autrichiens avec du canon s'y trouvaient le 27. Garibaldi, parti de Varèse pour Côme, a feint d'abord de prendre la route postale en sortant de Binago, puis, changeant brusquement de direction, il est venu tomber à l'improviste à San-Fermo sur les premiers postes autrichiens. Les feux de peloton de l'ennemi n'ont pas empêché les chasseurs des Alpes de le déloger à la baïonnette de la forte position qu'il occupait, et de le refouler dans le Prato-Pasque, dans les faubourgs de Côme (Borgo-Vico). Là se trouvait un bataillon qui n'a pas jugé à propos d'attendre les chasseurs des Alpes. Pendant ce temps, une autre colonne des chasseurs attaquait vigoureusement et victorieusement les masses ennemies à Camerlata.

Le corps de Garibaldi se compose de six à huit mille hommes divisés en trois régiments d'infanterie. Il comprend, en outre, deux cent cinquante guides et deux cents carabiniers.

Le 1er régiment est commandé par le colonel Cosenz, ses deux bataillons, par les majors Sacchi et Lipari; le 2e régiment, par le colonel Medici, ses deux bataillons, par les majors Riccardo Ceroni et Nino Bixio; le 3e régiment, par le colonel Ardoino, ses deux bataillons, par les majors Stallo et Frigeri. Les guides sont commandés par le major Foresti; ils sont armés d'un sabre et de deux revolvers. A l'état-major du

général figurent le colonel Carrano, le capitaine Cenni, les lieutenants Curti, Bovi et Gian Felici. Garibaldi dispose encore d'un petit corps d'artillerie, quatorze pièces, dont six capturées.

Au combat de Côme, les légions de Garibaldi ont perdu cinq officiers et parmi eux le capitaine Decristoforis, jeune homme de grand avenir, ancien élève de l'Ecole polytechnique de Paris. Elles ont eu, en outre, six soldats tués et quatre-vingt-dix-huit blessés.

Verceil, 2 juin.

Au moment où hier je fermais ma lettre, le corps d'armée du maréchal Baraguey-d'Hilliers entrait à Verceil; les régiments de la division Forey, les 98e, 84e et 74e, et le 17e bataillon de chasseurs de Vincennes campaient aux portes de la ville; leurs numéros rappelaient le glorieux fait d'armes de Montebello. Les turcos se lançaient au hasard dans les places et sous les portiques, cherchant des cafés. Les étranges figures, et quelles physionomies! Les Kabyles, aux jambes grêles et nerveuses, les Arabes, à la barbe aiguë, au teint basané, des nègres vigoureux, aux muscles saillants, des Sahariens, souples comme les panthères de leur patrie, retrouvaient les zouaves et riaient en montrant leurs dents blanches.

Les sons gutturaux de l'Arabe éclataient auprès des syllabes mélodieuses et cadencées de l'Italien; les femmes restaient immobiles devant leurs portes, étonnées à la vue de ces hommes bizarres; les enfants se cachaient dans l'ombre des corridors. Et quelle fantaisie dans les costumes! L'ordonnance est sacrifiée au pittoresque.

Il me faut pousser aujourd'hui jusqu'au grand quartier général à Novare; mais comment partir et par où partir? Je n'en sais rien. Du chemin de fer il n'en est plus question. Ce n'est point que la voie soit détruite, les rails enlevés. Mais la des-

truction des deux arches du pont a suffi pour empêcher le service du chemin de fer sur toute la ligne. On pourrait établir un embarcadère provisoire au delà du pont rompu; mais comment y faire arriver le matériel qui se trouve de l'autre côté de la Sesia? Pour faire rouler un seul waggon sur la voie de Verceil à Novare, il faut rétablir le pont.

Reste le chemin de terre; mais on ne trouve plus de voitures à Verceil; tout ce qui a forme de véhicule quelconque, tout ce qui est suspendu, attaché, accroché à des roues, est requis ou loué pour les besoins de l'armée. Il semble que la route qui enjambe la Sesia doive donner passage à l'émigration d'un peuple.

Le mouvement a commencé depuis hier; il a duré toute la nuit, il dure encore. Les régiments suivent les régiments, les escadrons, les caissons, les fourgons ne laissent pas entre leurs longues files un espace libre où puisse se glisser un chevreau. De Verceil à Novare, c'est comme un serpent gigantesque déroulant ses anneaux. Si, par impossible, je parviens à découvrir cheval et voiture, je ne pourrai m'en servir avant cinq ou six heures du soir, tellement la route est encombrée.

On peut juger, d'après la manière dont marche une armée qui avance, qui prévoit tout, règle tout avec ordre et mesure, de ce que doit être une armée qui bat en retraite, en déroute, coupée sans pouvoir faire communiquer ses différentes parties entre elles. Et voilà cependant le résultat ordinaire d'une bataille perdue. La perte d'une partie de l'effectif n'est rien, mais le désordre qui résulte de la défaite, la rupture des communications, livre toute une contrée à la merci du vainqueur et le rend maître absolu du sort des vaincus, quand ceux-ci n'ont pas une autre armée ou des places fortes pour se reformer derrière elles.

J'entends très-distinctement le grondement des pièces de gros calibre autrichiennes, pièces de 16 de campagne, qui tonnent du côté de Casildo et de Robbio.

Robbio—pour l'intelligence de ceux qui me lisent sans avoir la carte sous les yeux—est la position dans laquelle les Autrichiens se sont retranchés après avoir été délogés de Palestro.

Le 30 mai au matin, leur ligne de bataille formait un angle rentrant de Casalino, Vinzaglio à Palestro, sur une étendue de deux lieues environ. Vinzaglio est le sommet de l'angle, un peu en arrière des deux ailes. A Palestro, le point important, s'appuyait la gauche autrichienne.

Leur tentative du 31 mai a complétement échoué. Non seulement les vainqueurs de la veille ont conservé leurs positions, mais aussi le maréchal Canrobert a pu traverser la Sesia sans obstacle et donner la main au roi de Piémont. Il est vrai de dire que le succès des alliés se borne là pour le moment. Ils n'ont point rejeté l'ennemi au delà de Robbio, ils ne sont point entrés dans cette place, but qu'ils doivent atteindre de toute nécessité.

Quelle que soit la façon dont les Autrichiens s'y prendront pour rédiger le bulletin du 31, ils ne pourront le nier, ils n'ont réussi dans rien de ce qu'ils ont tenté; ils ont perdu du monde, des canons, et on leur a fait un millier de prisonniers. C'est un résultat. De leur côté, ils n'ont pas enlevé une seule pièce à l'ennemi, ils ne lui ont point pris un seul homme, si ce n'est peut-être quelques rares blessés, et encore n'est-ce qu'une supposition. Ils n'ont pu même enterrer leurs propres morts, puisque le terrain du combat est occupé par les vainqueurs et qu'aucune suspension d'armes n'a été conclue pour leur permettre de pouvoir déterminer leurs pertes en morts et en prisonniers.

Il en a été de même après l'affaire de Montebello. Deux officiers supérieurs, dont l'un est en France, très-bien portant, et l'autre, blessé, est soigné à l'ambulance française, ont été signalés par eux comme manquants.

Les Autrichiens combinent tous leurs efforts pour rendre l'action de la cavalerie franco-sarde impossible dans les conditions où ils combattent maintenant. L'inondation des rizières, les marais, les obstacles naturels du sol, les abattis d'arbres, les palissades, les ouvrages élevés par la main des hommes, empêchent la cavalerie d'agir.

N'est-ce pas une faute? En neutralisant les efforts de la cavalerie franco-sarde, ils se privent aussi du concours de leurs

propres troupes à cheval, et l'on dit cependant que la cavalerie autrichienne est la plus parfaite qui soit en Europe.

Je ne sais si l'on s'est assez étendu sur la fertilité du sol, sur la richesse du pays, ce paradis terrestre que désole la guerre. J'ignore aussi si l'on se rend bien compte de ce que c'est que l'inondation des rizières.

La culture du riz est très-compliquée. Le sol qui le produit doit être couvert de quelques centimètres d'eau. Le pied des plantes baigne dans l'eau, leur tige la surmonte. Il faut, pour produire le riz, un terrain soigneusement préparé à l'avance, parfaitement nivelé, préservé de la trop grande quantité d'eau par de petites digues; il faut des rigoles distribuant l'eau d'une manière uniforme et des canaux parallèles, de distance en distance, munis de fortes écluses. Les écluses levées, l'eau envahit les rigoles, monte dans les rizières au-dessus de la tige, interrompt les communications des armées, empêche les mouvements, arrête la cavalerie, mais détruit aussi la récolte. C'est triste à voir, et il n'est pas moins triste d'assister à la mutilation des mûriers, la richesse de la contrée.

La température moyenne à Verceil et dans la Lomelline est élevée; la cour de l'hôtel où je suis logé est ornée et ombragée par un magnifique figuier dont le tronc a la grosseur d'un homme et dont les branches touffues s'élèvent au-dessus du premier étage. Les fenêtres sont très-étroites et dans toutes les habitations les chambres donnent sur des galeries.

Verceil a vingt-deux mille habitants. La ville est grande, et l'on y voit de fort belles églises, entre autres l'église de Saint-André, près de la gare du chemin de fer, convertie provisoirement — ce provisoire peut se prolonger — en magasin de subsistances. J'ai passé la tête, en traversant la ville, dans l'entre-bâillement des portes de la cathédrale, dont la coupole, qui doit être très-belle, est en construction. On recommande cet ouvrage pieux à la générosité des fidèles, mais les fidèles ont autre chose à songer pour le moment qu'à l'embellissement des temples. Dans la cathédrale de Verceil, les deux autels des nefs latérales valent bien le maître-autel. Le marbre, les dorures,

les peintures murales ont été prodigués pour l'ornementation de l'édifice.

Les autres églises — elles sont en grand nombre à Verceil — ne peuvent servir aux besoins du culte. Elles sont affectées au logement des troupes qui arrivent le soir et repartent le matin. Pendant le jour, la paille amoncelée dans les nefs latérales leur donne un aspect d'écurie qui invite peu au recueillement et à la prière. Les murs extérieurs sont noircis par la fumée des fourneaux, établis sur deux briques, sur lesquels les soldats font leur cuisine, escouade par escouade.

J'ai été visiter les canons enlevés aux Autrichiens et qui arrivent ici un à un. Ce sont, comme je vous l'ai dit, de fort belles pièces en bronze, neuves, bien outillées, mais trop lourdes. Elle ne sont guère maniables dans le pays. Les roues de devant des avant-trains et les roues des affûts sont maculées du sang des chevaux et des servants tués sur les pièces. C'est horrible.

Je suis toujours poursuivi par la vue des blessés ; je ne puis me faire à ce spectacle. L'odeur âcre du sang monte à la gorge. L'autorité a requis, pour les blessés, tous les lits disponibles ; mais, malgré l'empressement très-patriotique de la population à répondre aux demandes de l'autorité, les ressources sont encore bien restreintes pour les premiers moments d'encombrement.

Le général Bazaine, venant de Casale, vient d'arriver à Verceil.

Hier soir, j'ai rencontré huit officiers autrichiens prisonniers, détenus momentanément à la gare. Ils avaient obtenu l'autorisation de venir dîner à l'hôtel, sous la conduite d'un officier français. Un zouave, placé en sentinelle à la porte de la salle à manger, était leur unique garde. Parmi ces officiers se trouvait le major commandant le 21ᵉ bataillon de chasseurs et un capitaine ; les autres étaient des officiers subalternes. Ces messieurs ne paraissaient guère affligés de leur sort. Un d'eux a été commensal de l'hôtel pendant les dix-huit jours que les Autrichiens ont occupé Verceil. Les garçons de service l'ont parfaitement reconnu et le désignaient en riant. Le costume des officiers prisonniers n'est guère brillant. Ils portent des casaques de toile comme leurs soldats.

Maintenant tombent, d'une manière définitive et sans réplique, les affirmations mensongères qui ont été répandues sur les Autrichiens et que les journaux, autres que les nôtres, ont accueillies avec trop de légèreté. Les Autrichiens, officiers et soldats, payent partout leurs dépenses particulières au même titre que les Français et les Piémontais.

En ce moment entrent encore dans Verceil trois cents nouveaux prisonniers, escortés par le régiment Gênes-cavalerie. Le nombre déjà considérable des prisonniers est de bon augure pour le succès de la campagne. Elle commence réellement, pour les alliés, sous les plus heureux auspices.

Je termine par l'envoi d'un document curieux. C'est la traduction française du bulletin piémontais d'avant-hier sur le fait d'armes de Palestro :

Bulletin de la guerre.

« N° 59.

« Verceil, ce 31 mai 1859 à 7 heures 35 minutes après-midi.

« Elles arrivent en ce moment au souscrit du Quartier Général principal de S. M. les suivantes nouvelles officielles.

« Tandis que S. M. le Roi se préparait pour assaillir Robbio fut attaché lui-même à 7 heures par l'ennemi. Leurs forces paraissaient petites mais au contraire ils étaient grandes.

« L'attaque principal est parvenu de la coté droite affin d'empêcher le corps d'armée du Maréchal Canrobert, de se réunir avec celui du Roi. S. M. le Roi résista long-temps avec la 4.me Division, qui se distingua beaucoup, commandée par le valeureux Cialdini, et avec le 3.me régiment des Zuaves. Après un accanit combat par les deux côtés, le Roi passa à l'offensive, et repoussa vers les deux heures l'ennemi bien loin.

« 25 milles étaient les Autrichiens et 12 milles les nôtres. Beaucoup furent les morts par toutes deux les parties, entre lesquels un Général autrichien avec plusieurs officiers. Nous avons pris aux ennemis huit pièces de canon, cinq desquels par les Zuaves, qui en cette occasion, comme toujours, ont déployé une valeur héroïque.

« Mille et plus prisoniers ont restés en notres mains. Ainsi le corps d'armée du Maréchal Canrobert a pu exécuter le passage de la « Sesia, » et s'unir avec les troupes de S. M. le Roi.

« Pendant ce sanglant combat un autre en succédait à « Confienza » où l'ennemi fut égualement repoussé par le Général Fanti, après un feu qui dura deux heures.

« Vu pour l'imprimerie
« *Le commissaire extraordinaire*
« TECCHIO.

« Vercelli, Tip. e Lit. De-Gaudenzi. »

Grand quartier général, à Novare, 3 juin.

Les Autrichiens ont quitté Novare, hier, à sept heures du matin; j'y suis arrivé, à huit heures du soir, au moment de la retraite; je n'ai point perdu de temps. Un plus haut personnage, il est vrai, m'a encore surpassé de vitesse : S. M. l'empereur Napoléon est ici depuis hier.

Dans la journee, la ligne télégraphique entre Novare et Verceil a été rétablie. A trois heures de l'après-midi, l'empereur est parti pour Novare ; il y est arrivé à cinq heures, et a été reçu par les acclamations de la population. Les Autrichiens ont passé aujourd'hui le Pô à Bassignana sur trois barques, sans s'arrêter dans le pays; au retour, une de ces barques a été coulée bas par la population armée. A la nouvelle de ce fait, la garde nationale de Valenza est accourue en toute hâte avec les convalescents français qui se trouvent à l'hôpital. Deux Autrichiens ont été tués. Les gardes nationales de Valenza, Pacetto et Bassignana font un service régulier de cordon militaire le long du Pô et de son confluent le Tanaro.

Sondrio, chef-lieu de la Valteline, a proclamé la souveraineté du roi Victor-Emmanuel. Toute la province est en insurrection.

Hier, à huit heures du matin, le roi Victor-Emmanuel, qui

était en marche avec une partie de son armée, s'est arrêté au quartier général. Sa présence dans Novare a excité l'enthousiasme de la population. Hommes, femmes, enfants se précipitaient dans les rues. Cette foule qui courait n'avait qu'un mot : « Il re! il re! » Toutes les mains ont battu, toutes les bouches ont crié quand on a vu le roi à cheval, à la tête de son état-major.

Le soir, la ville de Novare a été brillamment illuminée. La population, oubliant en peu d'heures tout ce que l'ennemi lui a fait souffrir, a démontré combien elle apprécie sa délivrance.

Le général Niel, chargé d'occuper Novare avec son corps d'armée, a rencontré le 1er juin, au matin, une avant-garde qui défendait les bords de la Gogna avec quatre canons, dont le 15e bataillon de chasseurs s'empara au pas de course et sans tirer un seul coup de fusil.

Plus loin, à Novare, des canons étaient en batterie à la porte de Milan. Les Autrichiens avaient fermé et barricadé les portes de la ville et attendaient les Français. Ils ont salué le 2e régiment de chasseurs à cheval, d'avant-garde, d'une volée de cinq coups à mitraille, lui ont tué quatre chevaux, blessé cinq cavaliers, remis leurs pièces en arrière en bataille et sont partis au grand trot.

Trois cents Autrichiens, avec deux pièces de canon, occupaient encore le cimetière lors de l'arrivée du général Niel à Novare. Ils se rendirent à la première sommation.

Quand les Français, aidés par les habitants, eurent enlevé les obstacles qui s'opposaient à leur entrée, l'ennemi était loin. Aujourd'hui, il a repassé le Tessin, suivi de près par le 1er corps du maréchal Canrobert, qui s'est rendu à Vespolate, et, s'il faut en croire les bruits qui circulent dans l'armée, le fleuve est franchi déjà. Huit lieues séparent Novare de Milan. Il ne serait pas impossible que le 1er corps bivaquât demain aux portes de Milan.

Novare est occupée par une forte armée française, le 2e et le 4e corps en entier et la garde impériale, à l'exception des deux régiments de cuirassiers, des lanciers et des dragons.

J'ai pu, sans trop de peines et de frais, me faire transporter à Novare; nous étions quatre; nous avons eu une voiture pour trente francs. A cinq heures nous avons quitté Verceil, et, quoique le gros des bagages fût déjà écoulé, nous trouvons nombreuse compagnie en route. Le pont de la Screvetto, à la porte de Milan, traversé, nous tombons dans un embarras de voitures. Ce sont les bagages et les sacs du 34ᵉ de ligne, qui, ayant déjà fait une étape le matin et devant arriver à Novare ce soir, a été allégé du poids de ses effets.

Il faut prendre place à la queue et traverser ainsi le passage difficile de la Sesia et ses abords. Le lit du fleuve a cinq cents mètres de largeur, mais le milieu est à sec; il n'y a de l'eau que sur les bords, sur une largeur égale, à peu près, à celle de l'Escaut, à Gand. Les voitures passent à gué les deux bras de la Sesia, les hommes les traversent sur deux ponts de chevalets.

Pour reprendre la route de Novare, on coupe le chemin de fer, à la place où les Autrichiens avaient établi un ouvrage avancé; la route était barricadée et défendue par une batterie revêtue de gabions et de fascines, aujourd'hui renversés sur les accotements du chemin.

La route de Verceil à Novare est de dix milles piémontais de soixante au degré; il faut par conséquent douze milles pour faire cinq lieues. La seule localité de quelque importance qu'elle traverse est Borgho-Vercelli, siége du mandement de ce nom, à une lieue environ de Verceil. Là les Autrichiens ont fait un long séjour dont on voit les traces à chaque pas. Les ponceaux sont rompus, des parapets ont été élevés pour protéger leurs avant-postes et toutes les demeures commandant les routes ou les campagnes sont crénelées.

De Verceil à Novare on traverse à chaque pas les campements qu'ont occupés les Autrichiens. Ils avaient concentré là des forces imposantes.

Le pays qui sépare Verceil de Novare a le même caractère que le pays qu'on trouve entre Santhià et Verceil : des rizières partout, inondées et d'un vert tendre, coupées de légères chaussées et de haies épaisses. Hélas! la guerre passe dans de belles campagnes, elle y apporte la désolation et la ruine.

Les blés sont foulés, perdus, rasés par les bivacs, les arbres de grand rapport abattus, brûlés; les ponts rompus forment avec leurs arches des barrages au milieu des rivières; mais, constatons-le encore, pour rendre hommage à la justice et à la vérité, pas une tige de blé, pas un brin d'herbe n'ont été foulés ou arrachés hors de l'enceinte des bivacs, pas une branche d'arbre n'a été coupée sans avoir sa raison d'être. On voit des vergers et des jardins séparés des campements par une simple haie; eh bien, il est aisé de constater que pas un seul maraudeur n'a franchi ces haies.

Les Autrichiens se retranchent dans leurs bivacs, ne dussent-ils y passer qu'une nuit; partout ils les entourent d'un fossé et d'un petit parapet. Ils paraissent avoir beaucoup d'adresse et aussi une grande intelligence de la vie des camps. Les cabanes en feuillage qu'ils construisent pour leurs officiers supérieurs sont très-habitables, et, pour se préserver de la pluie et du soleil, ils placent de la paille tressée sur la cime des arbres.

Nous longeons successivement les colonnes des 34e et 33e de ligne, du 1er zouaves, du 11e bataillon de chasseurs, des voitures de parc des 5e, 12e et 13e régiments d'artillerie. Les soldats conservent leur entrain et leur bonne humeur. Ils marchent en chantant. Nous sommes accueillis par des quolibets. — « Ohé! la vieille calèche! Tiens, la voiture à mon père! » — Et d'autres.

Avec le parc du 13e d'artillerie, marche une batterie de canons rayés. Les tampons sont ôtés, on peut voir la bouche des pièces.

Enfin, après quatre heures d'une marche qu'on a faite au pas, parfois attristée par le spectacle de ces ravages, égayée parfois par le refrain d'une chanson, on entre à Novare, qu'on trouve pavoisée des caves aux greniers, et toute remplie d'une foule qui a subi la loi de l'invasion autrichienne pendant un mois et un jour.

Avant d'entrer à Novare, au détour de la route, on indique au loin des lignes confuses : c'est le dôme de Milan.

Aux portes de Novare, je traverse le campement des zouaves;

le jour tombe, les feux de bivac s'allument. Sur le bord de la route une quinzaine de zouzous, assis en cercle, font une partie de loto. Le crieur est assis au centre; il porte au cou un grand foulard rouge, insigne de sa dignité. Chaque numéro qu'il crie a une signification : 89, l'ancienne république; 1, monsieur tout seul qui va se promener; 60, tout rond comme ma boule; 37, le pot de chambre; 54, Moscou; 31, le jour sans pain; 69, les encuistés; 76, la pucelle; 18, en rade dans le port; 65, tais ta gueule qu'on entende la mienne; 6, le plaisir des dames; 9, le déplaisir; 13, Thérèse, ma sœur... et ceux que le sort favorise, marquent gravement.

Le nom de Novare est un de ces noms qui se rattachent le plus étroitement à l'histoire des temps modernes. La première campagne du Piémont, le premier effort de l'Italie vers l'indépendance eut son tombeau dans les plaines voisines; après un long silence de dix années, la question est de nouveau posée, l'Empire l'a réveillée, et son armée est appelée à la résoudre.

On ne peut se défendre d'un sentiment singulier, indéfinissable, à la pensée que les rues que l'on parcourt étaient, il y a deux jours, visitées par les patrouilles autrichiennes. Que d'ordres du jour et combien de proclamations datés de Novare et signés comte Giulay!

Aujourd'hui, le quartier général de l'armée française y est installé. Le Tessin est à deux lieues de ses soldats; entre eux et la Lombardie il n'y a plus même une étape.

Novare cependant a moins de caractère que Verceil. On y bâtit, à côté de la cathédrale, une tour en briques avec des colonnades en pierre. Les Autrichiens ont interrompu les travaux.

Le système de numération des maisons, le même qu'on remarque dans certaines villes d'Allemagne, fait le désespoir des étrangers. Le numéro 29 est à côté du numéro 643, et le numéro 12 en face du numéro 445. Cherchez si vous voulez, et débrouillez-vous si vous pouvez.

Jamais ville italienne n'a vu quelque chose de plus étrange que les turcos! On dirait les reîtres des vieilles guerres. Il en est qui ne parlent et ne comprennent que l'arabe. En prome-

nade, et pour être plus libres dans leur allure, ils suspendent par une ficelle le bout de leur sabre,qui ne bat plus leurs jarrets.

Les turcos ont leur camp en dehors de la ville; en deux tours de main le pré qu'on leur avait abandonné était couvert de gourbis sous lesquels ils dormaient ou chantaient des chansons bizarres. Hier on leur a livré trois bœufs pour le dîner.

Hier, un instant, le désespoir a visité l'armée. Il n'y avait plus un atôme de tabac dans la ville. Ah! les mécréants! Toutes les pipes étaient vides! Pas même un pauvre cavour à mettre entre les lèvres.

Aujourd'hui la gaîté est rentrée dans tous les cœurs et chaque pipe secoue ses cendres. Les fourgons ont approvisionné les magasins. On faisait queue aux portes depuis l'aurore.

C'est que le tabac est pour l'armée non moins utile que la poudre; c'est le compagnon de la marche et du bivac. Il console et délasse.

Dans la Lomelline, comme dans le Verceillais, il y a eu des champs ravagés, des récoltes perdues, des fermes abîmées, des bois abattus par le fait même de la guerre, mais des traces de violences on n'en voit nulle part. Les horlogers ont conservé leurs montres et leurs pendules, et l'on trouve aisément à remplacer les bottes prématurément usées par les longues marches. De ce côté-là il ne paraît pas qu'on ait rien pris.

Les hôteliers racontent que les officiers autrichiens ont toujours payé en bonne monnaie et non pas en papier; les marchands répètent la même chose. Ce qui est vrai, ce sont les réquisitions. L'armée autrichienne a voulu vivre aux dépens du pays occupé, sinon conquis, et elle a vécu. On a même trouvé dans les fossés de la ville un beau troupeau de bœufs qui formait l'avant-garde d'une colonne de six cents têtes de gros bétail que l'état-major autrichien avait requis.

Livraison devait en être faite samedi prochain avec une somme de trois cents mille francs.

Dans la ville, toujours le même mouvement qui donne le vertige. Une sorte d'impatience fiévreuse a saisi tout le monde. On ne pense plus qu'à Milan. Chaque jour de retard semble un vol fait par l'ennemi.

Il est question en ce moment de passer le Tessin, en avant de Novare, à Buffalora, ce soir même.

Les régiments entrent coup sur coup, musique en tête; plusieurs ne font que traverser la ville.

Le colonel de Chabron, du 3e régiment de zouaves, a été nommé général par l'empereur le jour même du combat du 31 mai.

L'armée sarde a occupé Robbio hier. Le roi l'a annoncé lui-même à l'empereur.

Le général Camou, du corps d'armée du général de Mac-Mahon, a passé le Tessin hier et s'est avancé en Lombardie. Trois ponts jetés par le génie assurent nos communications. Les voltigeurs de la garde occupent Turbigo.

Les régiments ennemis abandonnent précipitamment leurs positions. Le général Camou a écrit que la seule peine qu'il avait eue en passant le Tessin avait été de démolir les ouvrages élevés par les Autrichiens.

Mais comment faire pour trouver un gîte, dans une ville encombrée de troupes, où les habitants ne comptent plus que comme appoint? Chercher place à l'hôtel, il n'y faut point songer. En désespoir de cause, je me suis rendu, mon laisser passer de la grande prévôté à la main, réclamer un billet de logement. Ma demande a été parfaitement comprise et très-bien accueillie; un pompier de service m'a obligeamment conduit au gîte. Je suis logé « Via del Mercato, Casa Piantanida, » dans des appartements princiers. Ma chambre a été occupée avant-hier par un colonel autrichien et j'ai encore là, sur ma table, des papiers de service concernant son régiment.

Les nouvelles parvenues aujourd'hui confirment la retraite des Autrichiens, qui, après avoir abandonné la ligne du Pô, en face de Valenza, ont commencé hier à quitter Mortara. Cette nuit, à trois heures, les corps d'armée de Zobel, de Schwarzenberg et de Lichtenstein avaient évacué cette ville, se repliant sur Vigevano, Bereguardo et Pavie.

J'ai parcouru de sentier en sentier, de pas en pas les champs de la Bicoque où le sort des armes trahit le malheureux Charles-Albert. J'ai visité, près d'une ferme, la plaine où à la tête

de trois cents cavaliers, il soutint le choc de l'armée autrichienne, et fut tiré de la mêlée par une charge des chevau-légers d'Alexandrie. Là, est la route par où il se retira, le désespoir dans l'âme et des larmes pleins les yeux, après avoir accompli tout ce que peuvent le courage d'un soldat et l'intelligence d'un chef. C'est par là, résignation sublime, qu'il prit, pour ne jamais revenir, le rude chemin de l'exil. C'est en quittant cette plaine dont les blés sont rasés par le bivac que l'auguste père du roi Victor-Emmanuel prit la route de Gênes et quitta sa patrie bien-aimée, après une dernière nuit, nuit de désespoir et de larmes passée dans l'antique palais des Doria.

Vos lecteurs me sauront gré, sans doute, de consacrer les dernières pages de cette lettre à un souvenir historique. Je ne puis quitter Novare sans faire une analyse sommaire du revers de Novare, si terrible dans ses résultats et que l'Italie, après dix années d'attente pénible et de deuil, espère enfin pouvoir venger.

Quand le Piémont résolut de dénoncer l'armistice conclu avec l'Autriche, qui expirait le 20 mars 1849, et de tenter de nouveau, par un effort suprême, la fortune de la guerre, l'armée sarde n'était pas ce qu'elle devait être. L'accroissement considérable de son effectif, augmenté de seize régiments d'infanterie et de cinq bataillons de bersaglieri, qui n'existaient pas dans la campagne précédente, avait exigé l'enrôlement précipité d'un grand nombre de recrues et la nécessité de rappeler sous les armes plus de trente mille pères de famille. De plus, le temps et les circonstances n'avaient pas permis d'introduire dans l'armée sarde des réformes jugées indispensables. Un patriotisme ardent, une bravoure incontestable et un dévouement sans bornes à la cause nationale ne pouvaient seuls suppléer à l'instruction et au bien-être qui manquaient aux soldats piémontais. La campagne s'ouvrait donc pour eux sous de fâcheux auspices. Il n'en était pas de même dans l'armée autrichienne, composée en majeure partie de vieux soldats rompus aux fatigues de la guerre.

Le 16 mars 1849, un officier supérieur du génie sarde fut chargé de se rendre auprès du maréchal Radetzky, à Milan, pour lui dénoncer l'armistice.

Les deux armées prirent aussitôt leurs dispositions; les Autrichiens pour entrer en Piémont, le roi Charles-Albert pour pénétrer en Lombardie. Il s'y rendit en effet. Le 20, il passa le Tessin sur le pont de Buffalora et arriva à Magenta sans rencontrer d'obstacles, sans pouvoir même obtenir aucune nouvelle de l'ennemi. Ne voulant pas s'avancer davantage sans savoir si Radetzky n'était pas entré en Piémont sur un point quelconque, le roi ordonna au duc de Gênes de rester à Magenta avec ses troupes, rentra à Trecate et renvoya dans ses cantonnements la division qui occupait le pont de Buffalora.

Vers neuf heures du soir seulement, Charles-Albert apprit que Radetzky avait passé le Tessin à Pavie et que le général Ramorino ne se trouvait pas à la Cava qu'il avait reçu l'ordre d'occuper avec sa division.

C'est à cette circonstance que Chzarnowski, major général de l'armée piémontaise, attribue la perte de la bataille de Novare. Ramorino, qui prétendait n'avoir pas obéi parce qu'il avait été trompé sur la marche de l'ennemi, fut traduit, pour ce fait, devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé.

De part et d'autre on commit des fautes qui ont été sévèrement relevées par les historiens militaires des deux armées.

Pendant que les Sardes battaient l'avant-garde autrichienne à Vigevano, le maréchal Radetzky remportait un avantage marquant à Mortara et eût terminé la campagne le même jour s'il avait su profiter à temps de sa victoire. Son inaction momentanée sauva l'armée piémontaise de la déroute et lui permit de se concentrer à Novare.

Chzarnowsky, apprenant à Vigevano, le soir même de sa victoire, que Durando et le duc de Savoie avaient été battus à Mortara, quitta Vigevano le 22, et, le soir, avec les divisions Bes et Perrone, arriva à Novare où il trouva, réunie et ralliée, la division Durando; le duc de Gênes resta en arrière à Trecate, et le duc de Savoie, obligé de faire un long détour par Robbio, arriva à Novare pendant la nuit du 22 au 23. Le 23, Chzarnowski, avec 54,000 hommes et 110 pièces de canon, s'établit dans une excellente position, au sud de Novare, entre deux torrents, le Terdoppio et l'Agnogna, qui courent parallèlement du nord au

sud de chaque côté de la ville. Le développement de cette position, sur le plateau dont le plan coupe la rue de Mortara, est d'une lieue environ en longueur. Au centre, s'élève un groupe formé d'une église et de quelques maisons, groupe qu'on appelle la Bicoque. Le terrain qui entoure la ville est coupé de canaux, d'arbres et de fossés.

Le corps de bataille et la réserve des Piémontais, rangés sur deux lignes, s'appuyait, à gauche, à la Bicoque, à droite, au canal d'Asti, qui coule parallèlement à l'Agnogna et baigne une métairie importante appelée Cittadella. Ces dispositions étaient bonnes et conformes aux règles de la tactique militaire, malgré le peu de distance qui séparait les Piémontais de la ville de Novare, assise en arrière de leurs lignes. Cette position, du reste, était commandée à Chzarnowsky par la nature même du terrain environnant, qui n'offre aucune position plus favorable à la bonne assiette d'une armée.

Le 23, à onze heures du matin, l'avant-garde du 2ᵉ corps d'armée autrichien rencontre à Olengo les avant-postes piémontais et les fait reculer. D'Aspre, croyant avoir affaire à l'arrière-garde, déploie ses troupes en colonne d'attaque et commande l'action. Pendant qu'il achève ses dispositions, quand déjà les tirailleurs et l'artillerie ont commencé le feu, il apprend qu'il est en face de toute l'armée ennemie. Sans hésiter, il envoie prévenir le maréchal Radetzky, demande du secours à Appel et Thurn, renforce, avec sa réserve, les six bataillons, la batterie de fusées et la batterie de campagne que l'archiduc Albert avait déployés à gauche de la route de Mortara, détache quelques troupes légères sur son extrême droite pour tenir en échec la brigade Solaroli, dont il avait à craindre, de ce côté, une diversion, et, pensant pouvoir tenir tête à Chzarnowsky jusqu'à l'arrivée des renforts, il engage résolûment l'action. Des maisons situées en avant de la Bicoque, sont attaquées avec vigueur par les Autrichiens, qui s'en emparent deux fois; mais deux fois, ils sont refoulés par les Piémontais, qui restent enfin maîtres du terrain.

Bientôt tout le corps de d'Aspre entre en ligne et couvre ainsi la retraite de l'archiduc. Le général Kollowrat s'empare de

Castellazzo et de la Bicoque, après deux efforts infructueux. Une brigade de la division Schaffgotsche enfonce la gauche de la ligne piémontaise. Le général Perrone fait de vains efforts pour reprendre la Bicoque. Le duc de Gênes, qui dans la bataille a eu trois chevaux tués sous lui, tombe, avec la brigade de Piémont, sur le flanc droit de l'ennemi. Le général Pasalacqua se place à la tête du 3e régiment, qui fait partie de cette brigade, suit la vallée de l'Arbogna, enveloppe les Autrichiens, leur fait plus de trois cents prisonniers et tombe, frappé à mort de trois balles dans la poitrine. Sa troupe, néanmoins, continue d'avancer, dépasse Castellazzo, où elle est arrêtée par le feu violent de l'ennemi et obligée de battre en retraite. Le 13e de ligne, de la brigade de Pignerol, arrive à son aide et les deux régiments, revenant à la charge, regagnent le terrain perdu et s'avancent jusqu'auprès de Castellazzo même. Sur la gauche de la ligne, le duc de Gênes, avec les deux autres régiments des brigades Piémont et Pignerol, les 4e et 14e, repousse la colonne de Kollowrat, s'empare de Castellazzo, marche sur Olengo, en chasse les Autrichiens et les fait poursuivre par ses tirailleurs à une assez grande distance.

Sur la droite, les impériaux engagent un combat d'artillerie; mais ils sont foudroyés par les batteries de la division Durando et forcés de se retirer.

A l'extrême gauche, le général Solari dont la brigade, opérait isolément, n'a pas de peine à repousser les quelques tirailleurs autrichiens qui lui sont opposés. Ainsi d'Aspre est battu et tourné sur sa droite par le duc de Gênes. Sa perte est inévitable si le duc de Gênes continue à marcher en avant. Mais, après ce brillant succès, Chzarnowsky, pénétré de l'idée que l'ennemi débouchant par les routes de Mortara et de Verceil, s'efforcerait d'emporter la Bicoque et de tourner sa droite, ignorant, d'ailleurs, qu'il n'a devant lui que les deux divisions de d'Aspre, s'empressa de faire revenir en deçà de Castellazzo, le duc de Gênes, qu'il croyait trop aventuré. L'ennemi reprend haleine et se lance sur la Bicoque avec une nouvelle ardeur. Le général Perrone s'avance pour le repousser. Il est tué d'une balle dans la tête, et peu à peu les Autrichiens reprennent leurs avantages.

Alors Chzarnowsky détache un régiment de la brigade Bes et une brigade de la réserve, et avec ces troupes fraîches, faisant opérer un mouvement de conversion à sa droite, il se porte en avant pour dégager la brigade Perrone et tourner la gauche de l'ennemi.

La lutte durait depuis cinq heures, quand survint le troisième corps de l'armée impériale. La droite, toujours menacée cependant par le duc de Gênes, parvient à reprendre Castellazzo, mais cette fois encore elle est mise en déroute par la brigade Pignerol, dont les efforts ne peuvent être arrêtés que par le régiment Benedek. Thurn, qui se trouve au-delà de l'Agnogna avec le quatrième corps, accourt sans ordres, passe le pont de l'Agnogna à cinq heures et arrête, par sa presence, le mouvement offensif tenté par Durando pour appuyer la manœuvre du major général Chzarnowsky.

Enfin, les deux corps, de d'Aspre et d'Appel, soutenus par une brigade de grenadiers de la réserve, se forment en colonnes d'attaque en face de la Bicoque. Un faible détachement maintient la brigade Solaroli en échec. La lutte s'engage alors avec une nouvelle énergie sur toute la ligne. La division Perrone est rejetée en arrière sur Novare. Le duc de Gênes, après des efforts inouïs, pressé par des forces supérieures, se retire lentement sur la même ville. Avec trois bataillons qui lui restent, il continue à tenir tête à l'ennemi et donne ainsi aux fuyards le temps de regagner la ville.

Chzarnowski, à la nouvelle du désastre de sa gauche, voyant sa droite menacée par Thurn, renonce à tout projet d'attaque et ne cherche plus qu'à ménager sa retraite. Il manœuvre pour défendre sa position de la Bicoque; mais déjà l'ennemi y est établi. La division Bes, découverte sur sa gauche, se retire aussi sur Novare après une lutte héroïque. Pendant que la gauche est dispersée et le centre obligé de se replier en arrière, sur la droite Durando continue la bataille. Le flanc gauche découvert, par suite de la perte de Bes, attaqué de front par Thurn, il est enfin obligé de se mettre en retraite, ce qu'il fait en bon ordre et avec une si ferme contenance qu'il impose à l'ennemi. Malgré la confusion inévitable d'une retraite précipitée, l'ar-

mée piémontaise put arriver à Novare sans qu'aucun corps eût été entamé.

L'obscurité de la nuit et une pluie abondante mirent une trêve forcée aux hostilités. Si l'armee piémontaise eût été composée d'éléments plus solides, tout, peut-être, n'eût pas été perdu; mais elle se démoralisa pendant la nuit. Une partie se debanda; avec ce qui restait il n'était plus possible de tenter la fortune des combats.

Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure fut accompli par les Piémontais dans cette funeste journée du 23 mars 1849. Ils eurent deux généraux tués, 2,483 officiers et soldats tués ou blessés, perdirent douze canons et eurent 2,000 hommes dispersés ou faits prisonniers. La perte des Autrichiens fut de 2,495 hommes mis hors de combat et un millier de prisonniers. Toute parole serait moins éloquente que ces chiffres pour faire l'éloge des deux armées. Aussi, le soldat piémontais peut, sans rougir, parler de cette malheureuse bataille.

Charles-Albert avait assisté à toutes les sanglantes affaires de la Bicoque, toujours sur le théâtre de la lutte, animant les soldats de sa voix et de son exemple. Il abandonna le dernier cette importante position, disputée avec tant d'acharnement et de bravoure par les deux armées. La mitraille laboure le sol, les obus éclatent autour de lui sans l'atteindre. Triste, éperdu de douleur, il invoque la mort, parcourant intrépidement le champ de bataille. On est obligé de l'arracher presque de force de ces lieux où les boulets moissonnent tant de braves. Le général Jacob Durando lui prit respectueusement le bras pour l'entraîner. « Laissez-moi, général, s'écria l'infortuné monarque. C'est aujourd'hui mon dernier jour, laissez-moi mourir! »

Malgré la déroute et le désordre de son armée, le roi parlait encore de se retirer, avec les débris de ses forces, derrière les murs d'Alexandrie pour continuer la guerre. Les généraux déclarèrent à l'unanimité que la retraite était coupée et toute résistance ultérieure impossible.

Il se décida à dépêcher à Radetzky le ministre Cadorna et le général Casato pour proposer un armistice et la cessation immédiate des hostilités. Le maréchal autrichien accepta l'ar-

mistice, mais à des conditions déshonorantes que le roi ne voulut pas accepter. Convaincu alors qu'il était personnellement un obstacle à tout accommodement avec l'ennemi, Charles-Albert, le lendemain, à neuf heures, fit mander ses fils et tous ses généraux, et, en leur présence, abdiqua la couronne en faveur de son fils aîné, Victor-Emmanuel, duc de Savoie. Il embrassa ensuite tous les assistants, qui fondaient en larmes, et, arrivé au seuil de la porte, il jeta un dernier adieu à ses fils et aux généraux; puis il écrivit une lettre à la reine et disparut du palais.

Au milieu de la nuit, vers onze heures, une berline de voyage, accompagnée d'un unique domestique et escortée d'un sous-officier, fut amenée dans la cour de la ferme où se trouvait le quartier général du comte de Thurn. Un homme descendit de la voiture et entra dans la cuisine où se tenaient le général de Thurn et les officiers de son état-major. « Je me nomme le comte de Borge, dit l'inconnu; je suis colonel de cavalerie au service du Piémont, et, la bataille terminée, j'ai obtenu la permission de me rendre à Nice, où se trouvent mes propriétés. Vous avez gagné la bataille sur tous les points; Charles-Albert a abdiqué, et des négociations de paix vont être entamées avec Radetzky. » Le comte de Thurn lui offrit une tasse de café qu'il accepta, et la conversation s'engagea, l'étranger s'exprimant avec beaucoup de justesse sur tous les détails et tous les événements de la journée. Puis Thurn signa un sauf-conduit, et le prétendu comte de Borge remonta dans la berline, qui repartit au galop. Cet homme, c'était Charles-Albert, tout à l'heure roi de Sardaigne, maintenant simple particulier. Le comte de Thurn, respectant la volonté de cette majesté déchue, avait feint de ne pas le reconnaître.

Charles-Albert s'en alla chercher un asile sur les côtes du Portugal, où il devait mourir bientôt, car son cœur était brisé. Ce fut cet unique serviteur qui l'accompagnait dans la nuit du 23 au 24 mars 1849 qui lui ferma les yeux.

Ah! s'il avait vécu jusqu'à ce jour, avec quel bonheur n'eût-il pas réalisé la déclaration qu'il avait faite en partant : « Si jamais l'Italie reprend les armes contre les Autrichiens, ces

derniers pourront être assurés de me retrouver simple soldat au premier rang, parmi leurs ennemis.»

Vous me pardonnerez cette disgression, j'en suis assuré d'avance. Vous ne sauriez me faire un reproche d'avoir employé une partie de ma nuit à rappeler un souvenir de dix ans. Demain, peut-être, y aura-t-il des rapprochements à faire.

Trecate, 4 juin.

Voici la dernière ville du Piémont sur la frontière de la Lombardie; le Tessin n'est plus qu'à trois milles d'ici, les régiments qui sont en avant, tant des corps qui étaient hier à Novare que de la garde impériale, traversent le fleuve tour à tour; le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, commandant la garde impériale, sort de Trecate, en ce moment, à la tête des régiments de chasseurs à cheval et des guides; dans une heure il sera en Lombardie.

La route de Novare à Trecate est droite comme un I, unie comme une glace; elle traverse d'immenses plaines où l'on ne voit pas le moindre vestige de dégât occasionné par les Autrichiens, mais où l'on doit déplorer à chaque pas la paresse, l'incurie, la peur des habitants. L'agitation politique a fait place au travail. Les mûriers, chargés de feuilles et de fruits, la grande richesse du pays, indiquent que la culture du ver à soie a été abandonnée cette année; les mûriers dépouillés sont de rares exceptions.

Dans la Lomelline on cultive peu ou point de vignes — ce produit veut des terrains en pente, des coteaux; en revanche on y trouve du blé, des rizières, des prairies, à demi-couvertes d'eau comme les rizières.

La route est parcourue par une partie de la garde, des régiments de ligne et par des détachements d'hommes en congé renouvelable qui rejoignent leurs corps. Le détachement du 6ᵉ de ligne qui rejoint son régiment est fort de six cents hommes. Les troupes qui passent le Tessin ont reçu six jours de vivres. Les bagages, les cantinières, tout ce qui retarde la

marche a été laissé à Verceil; on veut donner un rude coup de collier aujourd'hui, envahir la Lombardie, entrer à Milan, peut-être.

Toute la ligne a le fusil rayé et la balle ogivo-cylindrique, ou plutôt ovoïde. Chassée dans le canon de l'arme, elle s'aplatit presque en entier; creuse dans la partie inférieure; elle se dilate par l'action de la poudre, sort du canon en suivant les rayures en forme d'hélice et parcourt son trajet en tournoyant. C'est le mouvement de rotation constant, dans un même sens, qui donne tant de précision au tir des armes rayées.

A propos d'armes rayées, j'ai lu hier, dans un café de Novare, une correspondance de Voghera, adressée à un journal de Bruxelles, qui ne me semble pas venir de l'armée d'Italie. D'après cette lettre, un caporal des zouaves raconterait que les Tyroliens ont d'excellentes armes, mais qu'ils doivent charger au maillet et que, l'arme chargée, il faut l'appuyer sur une fourche fichée en terre, pour tirer.

Je serais curieux de voir de ces armes-là. Il ne faut point de maillet pour se servir des carabines tyroliennes, mais une baguette à tête de bois, que le tirailleur porte croisée sur la poitrine, dans un passant de la buffleterie; l'on épaule l'arme, pour tirer, comme on fait du premier fusil venu.

Trecate se ressent du passage des armées. Au poids de l'or on ne trouverait pas un croûton de pain à mettre sous la dent, pas une goutte de vin pour humecter le palais desséché par la marche, l'ardeur du soleil et la poussière, rien, si ne n'est un peu d'eau tiède, trouble et noire, à peine édulcorée, qui peut, à l'extrême rigueur, passer pour du café.

Forcé de retourner à Gênes, pour vingt-quatre heures, et voulant assister auparavant au passage du Tessin, j'ai dû faire à pied cette course longue de trois heures et demie. Il fait très-chaud, mais une légère brise rafraîchit, par instants, l'atmosphère, et, somme toute, la promenade n'est pas sans agrément.

San-Martino (pont de Buffalora), 4 juin.

Au sortir de Trecate, je dépasse plusieurs corps de la garde impériale, les zouaves, le 1er grenadiers et une partie du régiment d'artillerie à pied. Les hommes debout, aux bords de la route, attendent le signal de se porter en avant. Le canon gronde à une courte distance; on fait charger les armes, les artilleurs prennent leurs armements, ils passent leurs sacs à charge au cou et bouclent la giberne à étoupilles à leur ceinture. On s'attend à ce que la garde prenne part à une action.

Une lieue environ sépare encore Trecate des bords du Tessin. Je la franchis au pas allongé, le canon gronde de plus en plus distinctement, des paysans m'apprennent que les Autrichiens opposent de la résistance à Buffalora, au delà du fleuve. Il faut de la vitesse; après avoir tant marché, il serait cruel d'arriver trop tard.

Les campagnes sont toujours bien cultivées; mais en approchant du Tessin, on longe des landes de cailloux, de plus en plus arides, de plus en plus étendues.

Près du fleuve la route de terre coupe le chemin de fer; à la station de San-Martino, station frontière, les Autrichiens ont élevé une redoute très-solide, armée de cinq pièces de position placées sur des plates-formes dites à la prussienne et ayant pour embrasures d'assez mauvais gabions. Ils ont cependant renoncé à défendre cette belle position, ils l'ont évacuée dans la nuit de jeudi au vendredi (du 2 au 3) et abandonné leurs pièces, qui ont été prises par les Français.

En grimpant sur le parapet, j'aperçois, à un kilomètre en avant, le Tessin coulant dans le fond de la vallée, l'artillerie de la garde, massée sur la route, en deçà du fleuve, et non-seulement on entend le canon, mais encore on distingue très-bien la fumée des pièces françaises et celle des canons autrichiens tirant en deça de Magenta.

San-Martino est une véritable fourmilière d'hommes, de chevaux, de canons. Sous chaque rameau de vigne il y a un

soldat. Jardins, vergers, landes, plants de maïs, tous les taillis, toutes les cours sont remplis de fantassins et de cavaliers. C'est un labyrinthe inextricable de fusils en faisceaux, de canons, de voitures d'ambulance, de chevaux attachés au piquet.

Les bâtiments de la station de San-Martino sont très-vastes. Là on vérifiait les passe-ports et l'on visitait les bagages des voyageurs entrant en Piémont. Aujourd'hui c'est un amas de ruines. Le cœur se serre en visitant ces lieux dévastés, créés par le travail, pour le travail. On n'entend plus le sifflet des locomotives, on ne voit plus un peuple d'ouvriers que faisait vivre le commerce; des voyageurs affairés ou ennuyés ne circulent plus autour de ces bâtiments élevés pour un pacifique usage.

Sur le haut des portes on voit encore les inscriptions si connues... Bureau du chef de station... Télégraphe... Billets... Salle des voyageurs de 1re et de 2e classe... Marchandises à grande vitesse... Douanes...

Les salles sont pleines de la paille ayant servi au bivac des Autrichiens. Dans une petite salle du premier étage, emplie de paille jusqu'à moitié de sa hauteur, on voit écrit, sur la porte, les noms des derniers occupants : général Weigl, colonel Liel, lieutenant aide de camp Mandolf.

Un curé de campagne qui vient me rejoindre, pendant que j'explore la station dévastée, m'apprend que l'ennemi a évacué la nuit dernière Vigevano, ville de certaine importance sur les bords du fleuve, et que les corps d'armée réunis des généraux Schwarzenberg, Lichtenstein et Zobel se sont retirés avec une précipitation ressemblant fort à une déroute.

A quoi attribuer ce changement de tactique? L'ennemi occupait sur la rive droite du fleuve de fort belles positions. Des ouvrages de campagne plus considérables encore que celui de San-Martino ont été élevés sur les bords du Tessin. Tous sont évacués; mais avant de les abandonner, les Autrichiens ont eu soin de les miner. Les mines cependant n'ont pas réussi; les enfants de la campagne jouent ce matin avec la poudre qu'ils en ont retirée.

Le curé de campagne me donne à ce sujet de précieux rensei-

gnements. Il me communique des nouvelles du corps d'armée du général de Mac-Mahon, qui a passé le Tessin dans la nuit d'avant-hier et a livré hier deux combats à Turbigo et à Robecchetto. Dans ces deux rencontres l'avantage est resté au commandant du 2ᵉ corps d'armée.

Voici le sommaire des nouvelles qui m'ont été transmises par le curé de San-Martino (1).

Les Autrichiens ont fait jouer les mines du pont de San-Martino, le 2, vers cinq heures du soir, en se retirant sur la rive gauche du Tessin.

Le 3, à la pointe du jour, le général Espinasse s'est porté, avec une brigade, sur la tête de pont que les Autrichiens avaient abandonnée à son approche. Il y a trouvé trois obusiers, deux canons de campagne et plusieurs chariots de munitions.

Le 2ᵉ corps quitta Novare, le 3, à huit heures et demie du matin, pour se porter sur Turbigo et y franchir le Tessin sur le pont jeté la nuit précédente, sous la protection de la division des voltigeurs de la garde impériale.

Une brigade de cette division bivaqua sur la rive droite du Tessin, de manière à assurer aux Français la libre possession du pont. L'autre brigade de la division Camou était sur la rive droite.

La tête de colonne de la 1ʳᵉ division du 2ᵉ corps franchit le pont vers une heure et demie. Le général de Mac-Mahon s'étant porté aussitôt en avant de Turbigo, pour reconnaître le terrain et visiter les hauteurs de Robecchetto, où il voulait établir ses troupes, aperçut tout à coup à quelque cinq cents mètres de lui une colonne autrichienne venant de Buffalora, marchant sur Robecchetto.

Robecchetto est à deux kilomètres de Turbigo. C'est une bonne position pour défendre le passage du Tessin à Turbigo. Cette position est assise sur un vaste plateau horizontal qui domine de quinze à vingt mètres la vallée du Tessin. On y arrive, du côté de Turbigo, par deux chemins praticables à l'ar-

(1) Ces détails sont de la dernière exactitude; le prêtre qui me les a communiqués était bien informé.

tillerie : l'un aboutit à l'une de ses rues par la partie sud du village, l'autre par la partie ouest.

La colonne autrichienne suivait la route de Magenta et de Buffalora.

Le général de la Motterouge reçut l'ordre immédiat de porter ses trois bataillons de tirailleurs algériens sur Robechetto, de les disposer en trois colonnes, de converger sur Robecchetto, et, en y pénétrant par la rue principale qui le traverse de l'ouest à l'est, de chercher à tourner aussi le village par la partie est, de manière à menacer la retraite de la colonne ennemie.

Le 45e de ligne, second régiment de la 1re brigade, reçut l'ordre de marcher dans les traces du régiment des tirailleurs algériens, et les 65e et 70e de ligne de se porter sur le village de Robechetto par la route de Castano, afin de flanquer l'attaque convergente faite par les artilleurs algériens.

Vers deux heures, le général de la Motterouge, suivi d'une batterie de la réserve générale de l'armée, dirigée par le général Auger en personne, se mit en marche avec ses trois bataillons et se rendit maître du village,. presque sans combat.

L'artillerie autrichienne, qui mit en batterie à la sortie du village et lança sur les Français des volées à mitraille, ne put arrêter la poursuite. Les pièces françaises ripostèrent par des coups heureux. Le général Auger, en faisant prendre à sa batterie quatre positions successives et très-heureusement choisies, fit beaucoup de mal à l'ennemi.

Le général Auger se précipita au galop sur une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, et s'en empara. Près de la pièce, gisait à terre le commandant de la batterie, coupé en deux par un boulet.

Cet engagement coûta aux Français, un capitaine tué, M. Van Eeckhout, quatre officiers blessés, dont un colonel d'état-major, M. de Laveaucoupet, sept soldats tués et trente-huit blessés.

Les généraux de la Motterouge et Auger, les colonels Laveaucoupet et Laure, des tirailleurs algériens, sont portés aujourd'hui à l'ordre du jour de l'armée, en récompense de leur bravoure à l'affaire de Robecchetto.

Ces renseignements obtenus, je quitte les bâtiments de la station pour me rapprocher du théâtre de la lutte.

Magenta se distingue très-bien à quelques kilomètres devant nous, et à l'aide de la lunette on aperçoit les troupes en présence. En face est le pont en pierre du chemin de fer que les Autrichiens ont fait sauter en se retirant. Les officiers d'état-major s'avancent pour reconnaître l'état dans lequel il se trouve. Ils reviennent satisfaits. La mine a manqué en partie son effet; de simples lézardes se sont produites dans la maçonnerie; les parapets sont renversés, mais le tablier est encore praticable.

Un capitaine d'état-major s'élance au galop vers une petite élévation où sont groupés les habitants de San-Martino, et il les requiert pour transporter au pied du pont la terre nécessaire pour le rétablir. La corvée s'organise comme par enchantement; la terre est transportée à pied d'œuvre au moyen de tombereaux, de brouettes, de paniers, de corbeilles et de sacs. Les soldats du génie tassent la terre dans les crevasses; en moins d'une heure le pont sera rétabli, l'artillerie et les grosses voitures pourront passer.

Ailleurs, les Autrichiens ont été plus heureux dans leur œuvre de destruction. Ils ont partout incendié, dans leur retraite, les ponts de bateaux qu'ils avaient jetés sur le Tessin pour envahir le Piémont, envahissement qui n'a eu d'autre but apparent que le prélèvement des réquisitions qu'ils ont imposées partout. — « Les Français payeront, » répondaient-ils aux observations qui leur étaient adressées par les chefs des municipalités.

Cependant, une partie de l'infanterie de la garde accourt, au pas de course, au bruit du canon. Les zouaves marchent en tête; au signal du clairon, ils font halte, mettent sac à terre, passent le fleuve et repartent en avant. Le 1er grenadiers de la garde, qui leur sert de réserve, s'arrête et les hommes prennent du repos. En ce moment l'empereur qui avait établi son quartier général dans une auberge, à San Martino, arrive, suivi de son état-major et d'un détachement des guides. Les soldats, à demi-couchés dans l'herbe, se lèvent pour crier : Vive l'empereur! Sa Majesté salue, traverse le pont de bois et devance,

au grand galop de son cheval de bataille, son état-major et son escorte.

La présence de l'empereur fait redoubler la vivacité du feu. D'ici, c'est un spectacle magnifique et qui ne présente aucun danger. On dirait que l'on m'a choisi une première loge pour me faire assister, sans crainte, à la vue d'une bataille.

De part et d'autre on lance des projectiles creux, on aperçoit parfaitement la flamme et la fumée des obus qui éclatent avant de toucher le sol, et l'on reconnaît, au long jet de fumée qui marque leur passage, les fusées de guerre que l'artillerie autrichienne tire sur les Français.

Pendant l'action j'interromps mon travail pour déjeuner, de très-bon appétit, d'un morceau de pain et d'un bout de saucisson que je dois à l'obligeance de quelques officiers du 1er grenadiers, et je vais me rafraîchir, en buvant à longs traits l'eau fraîche et limpide du Tessin, à la barbe et sans l'autorisation de MM. les Autrichiens.

La lutte se généralise et s'étend; des estafettes arrivent au galop et font avancer les renforts; toutes les troupes disponibles traversent le pont en courant; de l'artillerie arrive encore et se porte en ligne. Le village de Buffalora est en feu.

Enfin, vers trois heures de l'après-midi, après un combat qui a commencé à neuf heures du matin, le feu se ralentit et s'éteint à peu près, les positions sont enlevées, les Autrichiens abandonnent des canons, qui deviennent la propriété des Français et qui se maintiennent à Ponte di Magenta. Quoique l'effet de la mine ait complétement manqué, le pont du Tessin a beaucoup souffert. Les parapets ont été lancés dans l'eau; deux arches, les principales, sont lézardées et se sont à demi affaissées; pour faire passer le pont aux premières pièces de la garde qui se sont mises en ligne, il a fallu les porter à bras.

Pendant que le 3e régiment de grenadiers de la garde impériale abordait l'ennemi de face, le corps d'armée du général de Mac-Mahon faisait tête à l'aile droite ennemie. Le 3e grenadiers a beaucoup souffert : on parle de cinq cents hommes hors de combat; on dit que le colonel Mettermann est grièvement blessé et le commandant Benott tué. Mais, quoique

j'écrive ces lignes sur le territoire lombard-autrichien, assis sur une des marches de l'escalier conduisant au bord du fleuve, au milieu des régiments vainqueurs, à quatre pas des blessés que les chirurgiens visitent et pansent, à deux pas des prisonniers lombards qui jettent leurs armes et se rendent volontairement; je ne puis encore préciser beaucoup de détails, je puis seulement affirmer le résultat. Il est brillant.

Au nombre des blessés qui sont assis ou couchés près de moi, il en est un dont les souffrances sont grandes et qui n'a, cependant, aucune blessure apparente. Un boulet a emporté son sac, et le froissement de son équipement lui a, pour ainsi dire, brisé l'épine dorsale. Un autre, qui n'est point pansé encore, a reçu une balle dans l'épaule, sur laquelle il fait couler l'eau de son bidon pour calmer le feu de la plaie laissée à nu ; on s'est borné, pour le moment, à enlever la manche de sa chemise. Ce soldat, après s'être senti frappé, a tiré encore trois coups de fusil; mais quand il a fallu charger à la baïonnette, sa main engourdie n'a plus su tenir son arme. Il est tombé.

Le général de Wimpffen est blessé au visage. Le général en chef, commandant la garde impériale, s'est grandement exposé. Des hommes et des chevaux des gardes de son escorte ont été frappés près de lui.

Pendant longtemps, les premières troupes engagées, appartenant aux 1[er] et 3[e] grenadiers et aux zouaves de la garde impériale, se sont trouvés dans une position très-critique ; ils ont perdu beaucoup de monde, et il leur a été fait des prisonniers. Voici comment : Après avoir tiraillé un peu de temps, ils se sont rués à la baïonnette sur l'obstacle avec l'impétuosité et l'imprudente bravoure françaises. Mais la position n'avait pas été reconnue d'avance, et ces braves se sont trouvés devant un canal d'irrigation, le Naviglio Grande, qu'ils n'avaient pas vu et qu'ils ne pouvaient franchir, le pont étant rompu. L'ennemi les a mitraillés et fusillés à bout portant, ils ont dû se retirer; heureusement qu'ils ont été soutenus; ils sont retournés au feu.

Les retranchements envahis, les Autrichiens n'ont plus résisté longtemps. Un officier et quatre grenadiers ont fait prisonniers vingt hommes retranchés dans une maison.

Cependant l'empereur, qui, à la fin de la première action, est venu s'asseoir sur un banc de bois devant l'un des pavillons, bâtis à la tête du pont pour les douaniers et les gendarmes, et qui veut assurer le succès de la journée, envoie successivement ses aides de camp à la recherche du corps d'armée du général de Mac-Mahon, et lui fait adresser l'ordre de tourner l'ennemi pour couper sa retraite; en même temps il ne néglige pas de prendre des précautions défensives, il fait placer une batterie des deux côtés de la route, et toute l'artillerie à pied de la garde disponible se place en action sur le bord du fleuve.

En même temps on hâte l'arrivée des renforts; une brigade du 3e corps arrive au pas de course; elle est composée du 8e bataillon de chasseurs à pied, des 23e et 90e de ligne. Le 3e corps (maréchal Canrobert), le 4e (général Niel) arrivent successivement; les dernières troupes n'ont pu traverser le pont de San-Martino que fort avant dans la soirée. Si l'on y joint le corps du général de Mac-Mahon, qui est en avant depuis le matin, il se fait que sur cinq corps de l'armée d'Italie, trois sont déjà en Lombardie.

Toutes ces troupes traversent, avec une circonspection extrême, la partie endommagée du pont de Buffalora, et il faudra le consolider cette nuit pour que les gros bagages puissent passer sans danger. C'est un hasard que le pont n'ait point été englouti en entier. Deux fourneaux de mine n'ont pas éclaté, et des jeunes gens qui les avaient vu placer en ont informé les officiers d'état-major. Ceux-ci se sont empressés de faire enlever les fils électriques qui aboutissaient aux fourneaux de mine.

Cependant l'ennemi revient encore à la charge, il reprend l'offensive avec vigueur. Quatre corps d'armée que l'on ne soupçonnait pas là, tentent de refouler les alliés au delà du Tessin. On ne croyait pas avoir à faire à si forte partie; le service d'espionnage est aussi mal fait dans l'armée française qu'il est perfectionné dans l'armée autrichienne. Le mouvement d'attaque, recommencé à quatre heures et demi, est arrêté à neuf heures. L'action s'est enfin terminée à l'avantage des Français.

Vers sept heures, un orage a éclaté; les grondements de la foudre répondaient au fracas de l'artillerie.

Les troupes françaises qui ont pris part à la seconde partie de la journée sont la garde impériale, le 2e corps, une partie de 3e corps et le 4er corps en entier. La victoire est belle; on prétend qu'elle a coûté le double des pertes du matin.

Les Autrichiens, dans leur retraite, ont fait essuyer de grandes pertes aux Français; leur artillerie fuyait au galop, et de distance en distance mettait en arrière en batterie pour envoyer une volée de mitraille aux poursuivants.

Je suis parti de Novare, à cinq heures du matin, pour voir un pont de bois qui n'existe pas; en revanche, j'ai assisté, sans m'y attendre d'avance, à une affaire qui marquera parmi les plus brillantes de la campagee.

L'empereur campe à Magenta, où probablement il va établir son quartier général. Ses équipages sont partis de Novare pour le rejoindre.

Comme l'empereur, je bivaque cette nuit sur le champ de bataille, afin de pouvoir vous adresser, demain matin, un récit complet de la bataille.

Grand quartier général à Magenta, 5 juin.

Je serai exact; je rectifierai mes erreurs d'hier; je m'efforcerai aussi d'être bref.

La tête de pont de Buffalaro et les ouvrages de campagne qui couvraient le passage du Tessin, abandonnés, les Autrichiens se massèrent à environ deux kilomètres du pont, sur la droite, en arrière de Buffalora, au lieu dit Ponte di Magenta, où l'empereur a établi son quartier général. Ponte di Magenta désigne un groupe de belles constructions, traversé par le canal de navigation, le Naviglio Grande. Un pont d'une seule arche a été jeté sur le canal et donne son nom au groupe de maisons qui l'entoure. Ne confondez pas le pont du chemin de fer, sur le Tessin, dit pont de Buffalora, avec le Ponte di Magenta.

Du pont de Buffalora à celui de Magenta, la route est en ligne droite; elle est de niveau dans la première moitié de la distance qui sépare les deux ponts; dans la seconde moitié elle s'élève graduellement en pente douce jusqu'au canal.

Ponte di Magenta est un point central, d'où partent, en se dirigeant à droite et à gauche, et en convergeant vers la route de Buffalora, deux immenses arcs de cercle formés de mamelons élevés et en forme de talus de fortifications, qui embrassent une partie de la route dans leurs courbes. C'est un arc tendu, dont la route serait la flèche. Tous ces mamelons sont couverts de vignes, de taillis, et, avant d'y arriver, la plaine est couverte en vingt endroits par des canaux et un nombre infini de rivières qui rendent la circulation fort difficile.

Appuyée au village de Buffalora, l'aile gauche des Autrichiens contournait l'arc de ce côté. Leur centre était à Ponte di Magenta, et leur droite, suivant la ligne des mamelons, s'appuyait au talus du chemin de fer. Là, ils avaient construit un fort ouvrage armé de canons, avec barricades et traverses.

Une puissante banquette élevée tout le long de la ligne ferrée, et des traverses avec coupures de distance en distance, permettant d'y maintenir un nombre considérable de tirailleurs, dont les feux d'écharpe donnaient sur un seul point, complétaient cette ligne de défense.

Les réserves étaient massées à Magenta et en arrière de Magenta.

J'ai dit hier quels ont été les premiers épisodes de la bataille, comment le passage du Tessin a été opéré à Turbigo. J'ai omis, cependant, de rapporter que l'armée sarde, aussi, commença, le 3, son mouvement de passage.

Le 4, au matin, la 1re division d'infanterie de la garde impériale (grenadiers et zouaves, général Mellinet, commandant), cantonnée à Trecate depuis la veille, fut dirigée sur San-Martino et franchit le Tessin. C'est avec cette division que je me trouvais au début de l'action. J'y compte de nombreux amis. Etrange fortune de la guerre! Au moment où l'empereur franchissait le pont du Tessin, je partageais le frugal repas de

deux capitaines du 3e grenadiers. Il était alors neuf heures. A dix heures, l'un d'eux, M. le capitaine Foutry, né dans un village du département du Nord qui touche à nos frontières, fut blessé à l'épaule par une balle de mitraille. Il dut subir la désarticulation du bras et mourut dans la journée. L'autre, M. le capitaine Blache, était, presque au même instant, promu au grade de chef de bataillon. Il est désigné pour servir au 85e de ligne, qui fait partie du 4e corps d'armée, commandé par le général Niel.

M. le commandant Blache a conservé aussi des souvenirs de la Belgique. C'est là qu'il débuta dans la carrière militaire. Il fut au siége d'Anvers, et il était alors caporal-fourrier dans une compagnie de grenadiers. Il s'est élevé seul par son travail, son application, sa constante conduite. Que d'exemples semblables ne pourrait-on citer aux jeunes gens qui se destinent à l'armée. La droiture, le bon vouloir, la volonté ferme de bien faire sont des protecteurs puissants, les seuls sur lesquels ils peuvent compter toujours, les seuls qui ne les abandonneront pas. Par eux, mais uniquement par eux, la noble carrière des armes leur sera prospère.

Je reprends mon récit au moment où la 1re division d'infanterie de la garde impériale franchit le pont du Tessin.

Deux bataillons de grenadiers se logèrent de l'autre côté du pont, à droite et à gauche de la chaussée.

Deux pièces autrichiennes en position sur le milieu de la chaussée la balayaient de bout en bout; les canons placés sur la ligne du chemin de fer la prenaient d'écharpe. Le général de Wimpffen, avec deux régiments de grenadiers, n'hésita pas à les aborder.

Un régiment, précédé de ses tirailleurs, marchait en bataille des deux côtés de la route; l'autre attaquait directement la ligne du chemin de fer. Au centre, sur la chaussée, deux canons de la garde se préparaient à contre-battre l'artillerie autrichienne. Tels furent les moyens d'attaque.

Les deux pièces autrichiennes, d'abord placées à mi-côte, se retirèrent au sommet de la montée, entre les deux premières maisons de Ponte di Magenta.

Cependant, l'empereur, ne sachant quelles étaient les forces opposées, envoya au général l'ordre de s'arrêter dans son mouvement et de reculer de quatre cents mètres.

Mais comme de fortes colonnes autrichiennes sortaient alors de Buffalora, se déployaient et descendaient sur la gauche française, la colonne d'attaque de la garde fut envoyée de ce côté, afin d'arrêter le mouvement de l'ennemi.

Au même instant, le canon se faisait entendre sur la droite des Autrichiens, vers Buffalora, et leurs colonnes refluaient vers le centre. L'empereur pensa que c'était le corps du général de Mac-Mahon qui arrivait. Il ordonna, en conséquence, au général de Wimpffen de reprendre l'offensive.

Enlevés à la voix de leurs chefs, les grenadiers se précipitèrent à la baïonnette sur les Autrichiens qui occupaient les pentes, et s'en rendirent maîtres.

Quant au régiment qui attaquait la ligne du chemin de fer, il fut obligé de se déployer en arrivant à l'endroit où la voie coupe les hauteurs, et où l'ennemi avait établi le centre d'une résistance obstinée : traverses, barricades, palissades, rien n'y manquait ; aussi les Autrichiens s'y défendirent-ils avec acharnement.

Malgré les paquets de mitraille et les fusées qu'ils dirigèrent de ce point, ils furent abordés avec furie, et durent se retirer laissant le terrain jonché de leurs morts.

C'était le 3ᵉ de la garde, colonel Mettmann, qui obtenait ce beau succès.

Les Français avaient bien gravi rapidement les talus et refoulé les Autrichiens vers Ponte di Magenta ; mais ceux-ci occupaient encore les maisons et les jardins qui sont au carrefour du pont du canal, et de là dirigeaient sur les assaillants un feu terrible. Bientôt, entraînés avec vigueur, les grenadiers s'élancèrent sur les maisons qui étaient fortement crénelées, et s'en emparèrent à la baïonnette. Ils se rendirent maîtres ensuite de la première maison à gauche de la route.

Le général Cler, à la tête des zouaves de la garde, se lança en avant pour prendre le pont et trois grandes maisons, en arrière sur la route de Magenta, qui étaient encore en possession des Autrichiens.

Il réussit, les positions furent enlevées et immédiatement occupées, mais les zouaves les quittèrent bientôt. Emportés par leur élan ils poussèrent en avant, dans les vignes, sur la gauche de la route de Magenta. Les grenadiers opérèrent le même mouvement sur la droite.

En ce moment, une charge fut tentée par deux escadrons de chasseurs de la garde, sur l'ordre du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Cette charge avait pour objet de chasser les Autrichiens des vergers qu'ils occupaient, mais elle ne réussit pas. Malgré l'exemple du général Cassagnolle, la nature du terrain ne permit pas aux cavaliers de fournir leur carrière. Ils durent se replier avec une perte de dix-sept hommes, officiers et soldats, tués, blessés ou disparus.

Des troupes fraîches renforçant à tout moment les colonnes, il fallut envoyer deux pièces d'artillerie de la garde pour soutenir les tirailleurs et répondre au canon du village. Quoique servies avec vigueur, elles ne purent empêcher les Autrichiens de pousser en avant et de regagner du terrain. L'artillerie et l'infanterie furent rejetées au delà du pont, comme l'avait été la cavalerie peu d'instants auparavant. Une des pièces tomba au pouvoir des Autrichiens, l'autre fut amenée à bras et put être sauvée par des efforts inouïs.

Ce fut le moment critique de la bataille. Sans l'énergie du commandant en chef de la garde impériale elle était décidément perdue. Vaillamment secondé par ses officiers, le brave général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély parvint à rallier les grenadiers et les zouaves et à conserver les maisons situées à l'entrée du village.

C'est dans ce mouvement en arrière que le brave général Cler fut frappé à mort d'une balle au front. Hommes et chevaux tombaient de toutes parts, et les Autrichiens parvenaient à se retrancher une seconde fois dans les maisons qui étaient de l'autre côté du pont. Mais ils devaient bientôt encore en être délogés. Après un quart d'heure du feu le plus vif, les grenadiers repassèrent le pont sous une grêle de balles, et, se jetant à la baïonnette sur l'ennemi, le repoussèrent définitivement hors du village. Les Autrichiens abandonnèrent un nombre

considérable de blessés et de prisonniers. Un général a été trouvé parmi les morts.

Alors la brigade Picard, de la division Renaud, arriva en courant de Trecate. Elle fut tout de suite envoyée sur la droite de la ligne du chemin de fer.

En même temps, le colonel Danton s'emparait de Buffalora après une résistance des plus vives et trois attaques successives. Une fois établi là, il vint soutenir le centre, et il entrait à Magenta au moment où le canon du corps de Mac-Mahon se faisait entendre à l'extrême gauche.

On vit alors, du côté de l'ennemi, de fortes et profondes colonnes se reporter sur la droite française et d'autres qui se retiraient.

L'empereur choisit ce moment pour donner l'ordre à toutes ses troupes de marcher en avant. Le général Niel, arrivant bientôt aussi avec la division Vinoy, se porta en toute hâte sur la ligne.

Ainsi fut décidé le succès de cette journée. Les Autrichiens, cependant, loin d'être découragés, cherchaient encore à tourner la droite; mais le maréchal Canrobert, à la tête de la division Renault, les força de se retirer.

L'artillerie fit enfin son œuvre en lançant sur les réserves et les colonnes ennemies une quantité de projectiles. On dit, dans l'armée française, que l'effet de ce feu a été fort grand.

A onze heures du soir, le canon cessait de se faire entendre, et les dernières colonnes autrichiennes se retiraient lentement.

Ce matin, 5, un régiment entier a été pris à Magenta, où il avait été cerné la veille par le général de Mac-Mahon.

Telles sont les principales péripéties de cette lutte brillante, où de part et d'autre furent déployés des efforts héroïques, où les mêmes positions furent prises et reprises sept fois. Sans l'heureuse diversion du général de Mac-Mahon, la bataille était perdue pour la France. Un second Grouchy eut fait perdre la bataille de Magenta; un premier de Mac-Mahon eût été le salut de Napoléon Ier à Waterloo.

Mais je m'oublie. Mon rôle n'est pas de faire des réflexions, des rapprochements. Je dois me borner à raconter (1).

Novare, 5 juin.

Le bulletin officiel, qui n'est pas encore connu ici, vous aura appris, avant la réception de ma lettre, le prix de la victoire d'hier. On évalue à huit mille hommes les pertes des Français. Cette évaluation ne repose sur aucunes bases certaines et ce-

(1) Le *Moniteur universel* a publié la relation suivante de la bataille de Magenta :

Passage du Tessin et bataille de Magenta.

« L'armée française, réunie autour d'Alexandrie, avait devant elle de grands obstacles à vaincre. Si elle marchait sur Plaisance, elle avait à faire le siége de cette place et à s'ouvrir de vive force le passage du Pô, qui en cet endroit n'a pas moins de neuf cents mètres de largeur, et cette opération si difficile devait être exécutée en présence d'une armée de plus de 200,000 hommes.

« Si l'empereur passait le fleuve à Valenza, il trouvait l'ennemi concentré sur la rive gauche à Mortara, et il ne pouvait l'attaquer dans cette position que par des colonnes séparées, manœuvrant au milieu d'un pays coupé de canaux et de rizières. Il y avait donc des deux côtés un obstacle presque insurmontable : l'empereur résolut de le tourner, et il donna le change aux Autrichiens en massant son armée sur la droite et en lui faisant occuper Casteggio et même Robbio, sur la Trebia.

« Le 31 mai, l'armée reçut l'ordre de marcher par la gauche, et franchit le Pô à Casale, dont le pont était resté en notre possession; elle prit aussitôt la route de Vercelli, où le passage de la Sesia fut opéré pour protéger et couvrir notre marche rapide sur Novare. Les efforts de l'armée furent dirigés vers la droite de Robbio, et deux combats glorieux pour les troupes sardes, livrés de ce côté, eurent encore pour effet de faire croire à l'ennemi que nous marchions sur Mortara. Mais pendant ce temps, l'armée française s'était portée vers Novare, et elle y avait pris position sur le même emplacement où dix ans auparavant le roi Charles-Albert avait combattu. Là elle pouvait faire tête à l'ennemi s'il se présentait.

« Ainsi cette marche avait été protégée par 100,000 hommes campés sur notre flanc droit à Olengo, en avant de Novare. Dans ces circonstances, c'était donc à la réserve que l'empereur devait confier l'exécution du mouvement qui se faisait en arrière de la ligne de bataille.

« Le 2 juin, une division de la garde impériale fut dirigée vers Turbigo, sur le Tessin, et, n'y trouvant aucune résistance, elle y jeta trois ponts.

« L'empereur, ayant recueilli des renseignements qui s'accordaient

pendant, si le chiffre est exagéré, il ne doit pas dépasser énormément le chiffre réel. J'en juge ainsi, du moins, par le grand nombre de blessés que j'ai vu passer devant moi.

La bataille de Magenta a fait d'illustres victimes. Les généraux Espinasse et Cler ont été tués, le premier à la tête de sa division, le second à la tête de sa brigade. Le général de Wimpffen et de Martimprey sont blessés; le général Mellinet a eu deux chevaux tués sous lui.

à lui faire connaître que l'ennemi se retirait sur la rive gauche du fleuve, fit passer le Tessin en cet endroit par le corps d'armée du général de Mac-Mahon, suivi le lendemain par une division de l'armée sarde.

« Nos troupes avaient à peine pris position sur la rive lombarde, qu'elles y furent attaquées par un corps autrichien venu de Milan par le chemin de fer. Elles le repoussèrent victorieusement sous les yeux de l'empereur.

« Dans la même journée du 2 juin, la division Espinasse s'étant avancée sur la route de Novare à Milan jusqu'à Trecate, d'où elle menaçait la tête du pont de Buffalora, l'ennemi évacua précipitamment les retranchements qu'il avait établis sur ce point et se replia sur la rive gauche en faisant sauter le pont de pierre qui traverse le fleuve en cet endroit. Toutefois, l'effet de ses fourneaux de mine ne fut pas complet, et les deux arches du pont qu'il s'était proposé de renverser s'étant seulement affaissées sur elles-mêmes sans s'écrouler, le passage ne fut pas interrompu.

« La journée du 4 avait été fixée par l'empereur pour la prise de possession définitive de la rive gauche du Tessin. Le corps d'armée du général de Mac-Mahon, renforcé de la division des voltigeurs de la garde impériale et suivi de toute l'armée du roi de Sardaigne, devait se porter de Turbigo sur Buffalora et Magenta, tandis que la division des grenadiers de la garde impériale s'emparerait de la tête de pont de Buffalora sur la rive gauche, et que le corps d'armée du maréchal Canrobert s'avancerait sur la rive droite pour passer le Tessin au même point.

« L'exécution de ce plan d'opérations fut troublée par quelques-uns de ces incidents avec lesquels il faut compter à la guerre. L'armée du roi fut retardée dans le passage de la rivière, et une seule de ses divisions put suivre d'assez loin le corps du général de Mac-Mahon.

« La marche de la division Espinasse souffrit aussi des retards, et, d'un autre côté, lorsque le corps du maréchal Canrobert sortit de Novare pour rejoindre l'empereur, qui s'était porté de sa personne à la tête de pont de Buffalora, ce corps trouva la route tellement encombrée qu'il ne put arriver que fort tard au Tessin.

La mort a fait une ample moisson de chefs de corps et d'officiers supérieurs. Les colonels Drouhot, du 65ᵉ de ligne, de Chabrières, de la 2ᵉ légion étrangère, Charlier, du 90ᵉ, de Senneville, chef d'état-major du 3ᵉ corps, les commandants de Maudhuy, Desmé de Lisle, du 2ᵉ grenadiers de la garde impériale, Delord, du 85ᵉ, ont été tués à leur poste de combat, en tête des colonnes qu'ils dirigeaient.

Il est temps qu'un rapport officiel vienne rassurer les esprits.

« Telle était la situation des choses, et l'empereur attendait, non sans anxiété, le signal de l'arrivée du corps du général de Mac-Mahon à Buffalora, lorsque vers les deux heures il entendit de ce côté une fusillade et une canonnade très-vives : le général arrivait.

« C'était le moment de le soutenir en marchant vers Magenta. L'empereur lança aussitôt la brigade Wimpffen contre les positions formidables occupées par les Autrichiens en avant du pont; la brigade Cler suivit le mouvement. Les hauteurs qui bordent le Naviglio (grand canal) et le village de Buffalora furent promptement emportées par l'élan de nos troupes ; mais elles se trouvèrent alors en face de masses considérables qu'elles ne purent enfoncer et qui arrêtèrent leurs progrès.

« Cependant le corps d'armée du maréchal Canrobert ne se montrait point, et, d'un autre côté, la canonnade et la fusillade qui avaient signalé l'arrivée du général de Mac-Mahon avaient complétement cessé. La colonne du général avait-elle été repoussée, et la division des grenadiers de la garde allait-elle avoir à soutenir, à elle seule, tout l'effort de l'ennemi ?

« C'est ici le moment d'expliquer la manœuvre que les Autrichiens avaient faite. Lorsqu'ils eurent appris, dans la nuit du 2 juin, que l'armée française avait surpris le passage du Tessin à Turbigo, ils avaient fait repasser rapidement ce fleuve, à Vigevano, par trois de leurs corps d'armée, qui brûlèrent les ponts derrière eux. Le 4 au matin, ils étaient devant l'empereur au nombre de 125,000 hommes, et c'est contre ses forces si disproportionnées que la division des grenadiers de la garde avec laquelle se trouvait l'empereur avait seule à lutter.

« Dans cette circonstance critique, le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély fit preuve de la plus grande énergie, ainsi que les généraux qui commandaient sous ses ordres. Le général de division Mellinet eut deux chevaux tués sous lui; le général Cler tomba mortellement frappé; le général Wimpffen fut blessé à la tête; les commandants Desmé et Maudhuy, des grenadiers de la garde, furent tués; les zouaves perdirent deux cents hommes, et les grenadiers subirent des pertes non moins considérables.

Les armées sont toujours portées à grossir le chiffre de leurs pertes. L'imagination du soldat va vite. Dans l'armée on évalue à quinze mille hommes la perte des Français.

Les trois régiments de grenadiers de la garde impériale qui ont combattu pendant tout le jour ont beaucoup souffert ; la garde impériale tout entière a éprouvé des pertes sensibles.

Six fois l'ennemi est revenu à la charge; six fois la supériorité du nombre a forcé les Français à reculer, mais la « furia

« Enfin, après une longue attente de quatre heures, pendant laquelle la division Mellinet soutint sans reculer les attaques de l'ennemi, la brigade Picard, le maréchal Canrobert en tête, arriva sur le lieu du combat. Peu après parut la division Vinoy, du corps du général Niel, que l'empereur avait fait appeler, puis enfin les divisions Renault et Trochu, du corps du maréchal Canrobert.

« En même temps, le canon du général de Mac-Mahon, se faisait de nouveau entendre dans le lointain. Le corps du général, retardé dans sa marche, et moins nombreux qu'il n'aurait dû l'être, s'était avancé en deux colonnes sur Magenta et Buffalora.

« L'ennemi ayant voulu se porter entre ces deux colonnes pour les couper, le général de Mac-Mahon avait rallié celle de droite sur celle de gauche, vers Magenta, et c'est ce qui explique comment le feu avait cessé, dès le début de l'action, du côté de Buffalora.

« En effet, les Autrichiens, se voyant pressés sur leur front et sur leur gauche, avaient évacué le village de Buffalora et porté la plus grande partie de leurs forces contre le général de Mac-Mahon, en avant de Magenta. Le 45ᵉ de ligne s'élança avec intrépidité à l'attaque de la ferme de Cascina-Nuova, qui précède le village, et qui était défendue par deux régiments hongrois. Quinze cents hommes de l'ennemi y déposèrent les armes, et le drapeau fut enlevé sur le cadavre du colonel. Cependant, la division de la Motterouge se trouvait pressée par des forces considérables qui menaçaient de la séparer de la division Espinasse.

« Le général de Mac-Mahon avait disposé en seconde ligne les treize bataillons de voltigeurs de la garde, sous le commandement du brave général Camou, qui, se portant en première ligne, soutint au centre les efforts de l'ennemi et permit aux divisions de la Motterouge et Espinasse de prendre vigoureusement l'offensive.

« Dans ce moment d'attaque générale, le général Auger, commandant d'artillerie du 2ᵉ corps, fit mettre en batterie, sur la chaussée du chemin de fer, quarante bouches à feu, qui, prenant en flanc et d'écharpe les Autrichiens défilant en grand désordre, en firent un carnage affreux.

« A Magenta le combat fut terrible. L'ennemi défendit ce village

francese » a fini par l'emporter définitivement. Les vainqueurs ont campé sur le terrain des positions conquises. Il serait mal aisé de les reprendre.

Le 2ᵉ corps, qui a donné, le 3, à Turbigo et à Robecchetto, a décidé du succès de la journée. C'est à ce corps qu'appartenaient le général de division Espinasse et le colonel de Chabrières, de la 2ᵉ légion étrangère.

L'intervention du 2ᵉ corps a non-seulement assuré le gain de

avec acharnement. On sentait de part et d'autre que c'était là la clef de la position. Nos troupes s'en emparèrent maison par maison, en faisant subir aux Autrichiens des pertes énormes. Plus de 10,000 des leurs furent mis hors de combat, et le général de Mac-Mahon leur fit environ 5,000 prisonniers, parmi lesquels un régiment tout entier, le 2ᵉ chasseurs à pied, commandé par le colonel Hauser. Mais le corps du général eut lui-même beaucoup à souffrir ; 1,500 hommes furent tués ou blessés. A l'attaque du village, le général Espinasse et son officier d'ordonnance, le lieutenant Froidefond, étaient tombés frappés à mort. Comme lui, à la tête de leurs troupes, étaient tombés les colonels Drouhot, du 65ᵉ de ligne, et de Chabrière, du 2ᵉ régiment étranger.

« D'un autre côté, les divisions Vinoy et Renault faisaient des prodiges de valeur sous les ordres du maréchal Canrobert et du général Niel. La division Vinoy, partie de Novare dès le matin, arrivait à peine à Trecate, où elle devait bivaquer, quand elle fut appelée par l'empereur. Elle marcha au pas de course jusqu'à Ponte di Magenta, en chassant l'ennemi des positions qu'il occupait et en lui faisant plus de 1,000 prisonniers ; mais, engagée avec des forces supérieures, elle eut à subir beaucoup de pertes : 11 officiers furent tués et 50 blessés ; 650 sous-officiers et soldats furent mis hors de combat. Le 85ᵉ de ligne eut surtout à souffrir ; le commandant Delort, de ce régiment, se fit bravement tuer à la tête de son bataillon, et les autres officiers supérieurs furent blessés. Le général Martimprey fut atteint d'un coup de feu en conduisant sa brigade.

« Les troupes du maréchal Canrobert firent aussi des pertes regrettables. Le colonel de Senneville, son chef d'état-major, fut tué à ses côtés ; le colonel Charlier, du 90ᵉ, fut mortellement atteint de cinq coups de feu, et plusieurs officiers de la division Renault furent mis hors de combat, pendant que le village de Ponte di Magenta était pris et repris sept fois de suite.

« Enfin, vers huit heures et demie du soir, l'armée française restait maîtresse du champ de bataille, et l'ennemi se retirait en laissant entre nos mains 4 canons, dont 1 pris par les grenadiers de la garde, 2 drapeaux et 7,000 prisonniers. On peut évaluer à 20,000 environ le

la bataille, mais elle a sauvé l'armée française. La bataille de Magenta s'est livrée dans des conditions très-défavorables pour elle.

La garde impériale avait seule passé le Tessin, quand elle fut attaquée de deux côtés à la fois par le général Giulay et le baron de Hess; elle soutint le combat pendant plusieurs heures presque sans canon, et elle eût succombé sous le nombre si le général de Mac-Mahon ne fût arrivé vers cinq heures avec son

nombre des Autrichiens mis hors de combat. On a trouvé sur le champ de bataille 12,000 fusils et 30,000 sacs.

« Les corps autrichiens qui ont combattu contre nous sont ceux de Clam-Gallas, Zobel, Schwartzenberg et Lichtenstein. Le feld-maréchal Giulay commandait en chef.

« Ainsi, cinq jours après le départ d'Alexandrie, l'armée alliée avait livré trois combats, gagné une bataille, débarrassé le Piémont des Autrichiens et ouvert les portes de Milan. Depuis le combat de Montebello, l'armée autrichienne a perdu 25,000 hommes, tués ou blessés, 10,000 prisonniers et 17 canons. »

La récapitulation totale des pertes françaises, publiée par le *Moniteur universel*, accuse, pour l'affaire de Magenta, un chiffre de 4,444 hommes hors de combat, qui se décomposent ainsi : 52 officiers tués, 194 blessés; 512 soldats tués, 2,951 blessés, 735 disparus.

(1) Voici le rapport officiel autrichien, publié par la *Gazette de Vienne :*

« Vérone, 7 juin 1859.

Rapport du commandant de la deuxième armée, feldzeugmestre comte Giulay, à Sa Majesté l'empereur.

« Sire, je m'empresse d'adresser respectueusement à Votre Majesté, par l'intermédiaire du colonel Weissrimmel, de l'état-major général, un court rapport sur la bataille de Magenta, et de mettre sous vos yeux un récit détaillé d'un événement glorieux pour les armes de Votre Majesté, quoique amoindri dans son résultat.

« Le 4 juin, à sept heures du matin, je fus informé par le lieutenant feld-maréchal Clam, qui occupait la position de Magenta avec 7,000 hommes de son corps d'armée et du deuxième corps, que de fortes masses ennemies s'approchaient de cette tête de pont, que ce lieutenant feld-maréchal avait abandonnée peu de jours auparavant, comme ne pouvant être défendue.

« Au moment où je reçus cette nouvelle, huit heures un quart du matin, la division Reischach, du 7e corps, se trouvait à Corbetto, le lieutenant feld-maréchal Lillia à Casteletto, le 3e corps à Abbiate-Grasso, le 8e corps marchait de Rinasco sur Bestazzo, le 9e corps s e

corps. Giulay, croyant avoir affaire à toute l'armée, se retira ; le baron de Hess en fit autant.

Le général de Mac-Mahon a été nommé maréchal de France et duc de Magenta. Le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély a été nommé maréchal.

Le général Espinasse fut frappé de mort au moment où il conduisait sa division à l'attaque des maisons de Magenta qui font face à la gare. Atteint d'un coup de feu qui le traversa de

trouvait près du Pô en aval de Pavie. J'envoyai aux corps l'ordre de faire immédiatement un mouvement en avant, et je dirigeai le 3e et le 5e corps d'armée sur le flanc droit de l'ennemi, dans le cas où nos adversaires auraient réellement tenté une attaque du côté de San-Martino. Je savais déjà depuis la veille que l'ennemi avait passé le Tessin à Turbigo. C'est par conséquent de là que j'attendais son attaque principale. J'avais déjà envoyé auparavant vers Turbigo la division Cordon, du 1er corps, qui, attaquée du côté de Turbigo, dut se retirer de ce point, lorsque Buffalora fut perdu.

« J'ordonnai au lieutenant feld-maréchal comte Clam de tenir la position de Magenta et je hâtai l'arrivée de tous les corps.

« L'ennemi commença son attaque à midi. Grâce à son nombre supérieur, il réussit à s'emparer de la digue de Naviglio et de Ponte di Magenta. Il éprouva des pertes énormes, mais les digues et les coupures du terrain lui permirent d'y tenir jusqu'à deux heures. A ce moment, j'étais arrivé à Magenta avec mon état-major et je commandais.

« Lorsque la première ligne commença à plier, la division du lieutenant feld-maréchal baron Reischach reçut l'ordre de reprendre Ponte di Magenta. Je me portai à Robecco pour faire avancer le 3e corps d'armée sur le flanc droit de l'ennemi. Un peu après mon arrivée sur ce point, je fus informé de l'héroïque reprise de Ponte di Magenta et de l'enlèvement d'un canon de nos adversaires.

« Alors les colonnes du 3e corps, sûres de vaincre, s'avancèrent à leur tour : le général-major Ramming sur la rive orientale du Naviglio, la brigade Hartung entre le canal et Carpengago, la brigade Durfeld derrière eux comme réserve. Le général-major Wetzlar avait été dirigé du côté de la route. Quand ces brigades commencèrent leur attaque, la division du lieutenant feld-maréchal Reischach avait été repoussée de nouveau, bien qu'elle eût soutenu bravement plusieurs assauts, notamment la brigade du général-major Lebzelter, qui précédait intrépidement le régiment d'infanterie de l'Empereur dans une attaque sur Buffalora.

« L'ennemi amenait toujours des troupes fraiches en ligne. L'apparition du 3e corps sur son flanc produisit d'abord un très-heureux effet.

part en part, il glissa de son cheval. Son officier d'ordonnance, M. le lieutenant Froidefond, des chasseurs à pied, voyant tomber son général, sauta à terre pour le recevoir dans ses bras; mais à peine avait-il levé les mains, que, frappé de même, il fut renversé sans vie sous son cadavre. On les a couchés côte à côte dans une voiture.

Le colonel de Chabrières, commandant la 2e légion étrangère, marchait contre une batterie de trois canons qui faisait un ra-

La brigade du général-major Hartung, appuyée par le général-major Durfeld, se précipita plusieurs fois sur le Ponte-Vecchio di Magenta : ce pont fut pris, perdu, repris, et resta enfin au pouvoir de l'ennemi. Des monceaux de cadavres témoignaient de la résistance des deux armées.

« La brigade du général-major Ramming dut aussi se retirer sur Robecco, après plusieurs attaques du brave régiment Roi des Belges, et elle resta sur ce point. Vers le soir, le 5e corps arriva sur le champ de bataille; la brigade du prince de Hesse, quoique combattant avec la plus ramarquable bravoure, essaya vainement de rejeter l'ennemi, qui assaillait Magenta. Ce village, défendu encore par les troupes épuisées du lieutenant feld-maréchal comte Clam et du lieutenant feld-maréchal prince de Lichtenstein, dut enfin être évacué par suite des attaques de l'ennemi du côté du nord. La division du lieutenant feld-maréchal Lillia reçut l'ordre d'aller occuper Corbetto, afin de garder comme réserve le point par lequel la retraite devait avoir lieu.

« Comme le soir était venu, je fis aussi fortement occuper Robecco et tout disposer pour recommencer l'attaque le 5 au matin. Les pertes énormes de l'ennemi me faisaient espérer de le trouver ébranlé; le courage déployé par nos troupes dans toutes les actions me donnait la certitude que leur choc serait décisif et resterait victorieux.

« Nous avions fait des prisonniers de presque tous les régiments de l'armée française; j'en chargeai les dernières réserves, tandis que le 5e corps et le 8e corps d'armée et une division du 3e corps, qui n'avaient pas encore combattu, pouvaient être jetés dans la balance comme troupes fraîches. J'avais calculé tout cela et je n'attendais, pour commencer l'attaque, que l'avis que les troupes avaient pris leurs positions et la liste de leurs pertes.

« J'appris alors seulement que les troupes du 1er et du 2e corps d'armée, lesquels avaient le plus souffert de la première attaque de l'ennemi, s'étaient déjà retirées en arrière et qu'elles ne pourraient revenir sur le champ de bataille qu'après une marche de nuit très-fatigante. Elles étaient parties à trois heures du matin, de sorte qu'elles étaient déjà loin en arrière à l'heure où j'aurais pu les envoyer en avant. En pareilles circonstances je dus chercher à garder intacts les corps prêts au combat, afin de couvrir les autres, et j'ordonnai la retraite.

vage affreux. Le voyant chanceler sur son cheval, les officiers placés en tête de la colonne s'écrièrent : « Enfants, notre colonel est blessé ; il faut le venger ! Pas de course, aux canons. Marche ! » Le colonel était mort ; les canons furent pris.

Le 2e zouaves, du 2e corps, commandé par le colonel Tixier, fit prisonnier un régiment entier et s'empara de son drapeau. Ce glorieux trophée est encore en sa possession.

De cruelles angoisses accablaient l'empereur tant que le sort des armes ne fut pas prononcé en sa faveur, et cependant son impassibilité apparente au milieu des scènes de carnage qu'il avait sous les yeux tient du prodige. A cheval, en avant de la tête de pont de Buffalora, sur le territoire lombard, le mors de bride tenu par un de ses piqueurs, il déjeunait de quelque chose de blanc, contenu dans une boîte de vermeil, donnait ses ordres et faisait arriver les renforts, sans qu'un muscle de son visage trahît sa pensée. C'était au moment le plus critique de la bataille. Alors il ne s'agissait pas encore de vaincre, mais de ne pas reculer, d'éviter une retraite qui eût été difficile et

« Le 5, au matin, le brave régiment d'infanterie Grand-Duc de Hesse attaqua encore une fois Ponte di Magenta pour faciliter le mouvement de retraite. C'était le dernier effort d'un valeureux régiment, —dit le lieutenant feld-maréchal Schwarzenberg dans son rapport, — car il avait eu la veille 25 officiers blessés, 1 officier d'état-major et 9 chefs tués sans hésiter une seule fois dans l'attaque ni faiblir dans la retraite.

« L'ennemi fut rejeté dans Magenta, puis on se retira en ordre. Je crois pouvoir dire avec certitude que l'ennemi, malgré son nombre supérieur, a chèrement acheté la possession de Magenta, et qu'il rendra à l'armée de V. M. la justice qu'elle a cédé devant un ennemi également valeureux et plus fort en nombre, après une lutte héroïque.

« Je ne puis donner de plus amples détails sur le combat, attendu que dans les conjonctures actuelles je ne pourrais exiger des rapports exacts. Je crois que le nombre de nos morts et de nos blessés peut s'élever à 4 ou 5,000 et que l'ennemi a dû perdre la moitié plus. Parmi les blessés se trouvent le lieutenant feld-maréchal Reischach, blessé à la cuisse, et les généraux Lebzelter et Durfeld, blessés au bras. Je ne manquerai pas d'adresser à V. M. un rapport plus détaillé, dès que j'aurai reçu les relations que j'attends, et de lui nommer ceux qui se sont particulièrement distingués.

« Quartier général de Belgiojoso, le 6 juin 1859.

« Giulay. »

désastreuse. Les corps, débouchant du pont de Buffalora, défilaient devant lui en criant : Vive l'empereur! Il répondait : « Merci, mais taisez-vous, ne faites pas de bruit, n'encombrez pas la route. »

Tout entier aux préoccupations de la journée, il n'avait d'attention et de pensée que pour l'arrivée des troupes fraîches et pour les nouvelles de ce qui se passait en première ligne. A peine, dans ce moment terrible, alors que le tonnerre grondait, que le canon retentissait, que le crépitement de la fusillade parvenait jusqu'à lui, que la pluie tombait à torrents, que les eaux furieuses du Tessin battaient en mugissant les piles du pont effondré, comme pour achever l'œuvre de destruction commencée le matin, à peine dis-je, dans ce moment suprême, avait-il un regard distrait pour les blessés, qui se soulevaient avec un effort pénible pour le saluer en passant devant lui.

Ce salut, que la discipline, le dévouement, le sentiment militaire arrachait encore au moment de leurs plus vives douleurs à ceux qui avaient versé leur sang pour lui, navrait le spectateur qu'un excès d'enthousiasme ne défendait pas contre l'impression des sentiments d'humanité et de commisération pour les souffrances d'autrui. Il vint même un moment où la vue d'un pareil spectacle devint insupportable pour moi.

Cinq officiers de la garde, cruellement blessés, passaient au petit pas, conduits dans une voiture à quelques mètres de là, dans un des pavillons de douane qui s'élèvent à la tête du pont.

Le plus accablé était un capitaine. Il occupait la place de gauche sur le siége de devant; il passa près de l'empereur en soulevant le pan de son caban qui cachait quatre affreuses blessures; trois coups de feu, dont l'un tiré à si courte distance que la bourre était entrée dans la plaie, et un coup de baïonnette qui lui avait ouvert le flanc. L'empereur laissa tomber un regard distrait sur le pauvre capitaine, le pli du caban se referma et ce fut tout. Le triste convoi acheva son trajet.

Après l'action, l'empereur n'eut de soins et de sollicitude que pour le sort des blessés.

Pendant le combat, les prisonniers l'occupaient davantage.

Deux soldats conduits par un grenadier, et dont l'uniforme était sans doute celui d'un régiment que l'empereur ne croyait pas là, furent arrêtés par lui, et il les interrogea lui-même. Il envoya aussi un de ses aides de camp poser une série de questions à un jeune sous-lieutenant, presque un enfant, qu'un zouave conduisait en compagnie d'un sergent, d'un caporal et de plusieurs tirailleurs du Tyrol.

Un grenadier vint lui présenter le sabre et le revolver d'un officier supérieur qu'il avait jeté à bas de son cheval d'un coup de baïonnette. « Gardez cela, répondit l'empereur, je vous récompenserai. » Et le soldat retourna à son rang.

J'ai remarqué que l'empereur grasseye un peu et s'exprime dans un accent alsacien très-prononcé.

Nombre de scènes de stoïque bravoure, de soldatesque indifférence et d'intrépide sang-froid ont caractérisé la journée du 4 juin.

Pendant une des retraites partielles, un commandant de zouaves eut la cuisse emportée par un boulet. Il gisait au bord d'un fossé; sa présence d'esprit ne l'avait pas encore abandonné.

« Vous êtes blessé, voulez-vous que je vous emporte, mon commandant? demanda un soldat qui passait près de lui.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon brave, répond le commandant, tâchez de vous sauver vous-même, » et, par un suprême effort, il change de position et détourne la tête.

Un grenadier convoitait depuis longtemps la sacoche de son chef de file. Le voyant tomber frappé par un boulet, il se baisse sur lui et lui enlève l'objet de sa convoitise. « Ma foi, camarade, dit-il, en se passant la sacoche au cou, vous n'en avez plus besoin et je vous l'ai tant de fois demandée. »

Quand les premières boîtes à balles tombèrent dans les rangs du 3e grenadiers, les hommes se jetèrent à plat ventre pour les éviter. « Tiens, dit un caporal qui n'avait jamais fait campagne, je ne croyais pas que cela fût permis, » et il tombe, le haut de la tête enlevée par le culot de la boîte à mitraille.

Les Français s'élançaient dans une batterie autrichienne; le zouave qui y pénétra le premier arrêta le bras d'un artilleur qui allait tirer à lui la lanière de l'appareil à percussion d'une

pièce encore chargée, et lancer une volée à mitraille et à bout portant sur les assaillants. L'artilleur essaya de se défendre; le zouave lui porta quatre coups de baïonnette. Le colonel fit prendre son nom; le soldat le donna avec joie, se voyant déjà décoré; puis il bondit en avant, fit encore quatre ou cinq pas et tomba frappé de mort d'une balle au front.

Le droit des gens défend de dépouiller les morts, mais les soldats ne passent guère auprès des cadavres, même dans le feu de l'action, sans les fouiller. Les sacs des soldats autrichiens contiennent peu de butin : du biscuit avarié, des cartouches et des chemises rarement d'ordonnance; voilà tout. Mais les officiers offrent parfois une proie plus riche. Un zouave a trouvé hier 1,300 francs sur un capitaine, mais il n'est qu'à demi-satisfait de son butin; la moitié de la valeur est du papier sur lequel il faut trop perdre au change, dit-il, en maugréant.

Un autre, plus joyeux, à meilleur marché, me montra triomphant une cuiller de métal d'Alger. « J'avais perdu la mienne; j'ai trouvé celle-ci, avec une pièce de huit sous du Piémont, dans la poche d'un mort, » me dit-il, et il fixe la cuiller conquise dans la courroie de sa guêtre, panier à argenterie, écrin et coffre-fort du zouave.

Les morts sont enterrés avec leurs habits, après constatation faite de leur identité. Les officiers sont inhumés sans plus de cérémonie. Le temps ne permet pas de leur rendre des honneurs funèbres.

L'affaire d'hier est encore un succès dû à la baïonnette. Les Français, et les Piémontais, leurs imitateurs, excellent dans le maniement de cette arme terrible. Elle sera employée souvent pendant la campagne. Le sol est tellement couvert de cultures et accidenté à un tel point, que les manœuvres d'ensemble sont difficiles, sinon impossibles, et l'action de la cavalerie, nulle, pour ainsi dire.

Cependant, si une rencontre a lieu en plaine, les alliés devront modifier leur mode favori de combat. Les manœuvres des Autrichiens sont parfaitement exécutées, et le tir de leur artillerie et de leurs fantassins d'élite est un tir supérieur. L'attaque à la baïonnette a son mérite pour enlever des posi-

tions, mais en rase campagne elle a ses inconvénients. Un régiment qui charge ainsi ne conserve aucun ordre; les rangs, les bataillons sont confondus à tout instant; il faut battre au drapeau pour rallier les hommes; les officiers sont isolés ou confondus avec la troupe, et exposés aux coups sans pouvoir se défendre. Aussi les débuts de la campagne sont-ils fatals aux officiers; leur perte est en dehors de toutes les proportions.

Jusqu'à présent les commandants de corps d'armée et de division n'ont point fait grand usage de la science stratégique. Ils marchent à l'ennemi comme sur une grande route et se ruent sur lui dès qu'ils sont face à face. Il faut espérer qu'ils changeront de système; ils doivent se montrer avares du sang de leurs soldats; le meilleur général n'est point celui qui s'expose le plus.

La plupart des blessures reçues sont des blessures légères. Les fièvres ne sévissent pas et ne compliquent pas la difficulté du pansement. Les blessures les plus difficiles à guérir sont celles des balles, qui contournent l'épiderme, ou qui frappent les mains ou les chevilles. Souvent aussi on est traversé de part en part sans qu'aucun organe vital soit lésé, et alors on est bientôt sur pied. Les blessures à la tête tuent sur le coup ou guérissent vite.

Le porte-drapeau du 3[e] régiment de zouaves, frappé d'un boulet à la jambe, à l'affaire de Palestro, et qui a dû subir l'amputation de la cuisse, va aussi bien que possible. Hier, un de ses amis est allé le voir. L'amputé l'a parfaitement reçu et lui a demandé, en plaisantant, s'il ne voudrait pas lui reprendre une paire de bottes neuves, achetées la veille du combat; la paire lui sera désormais inutile, a-t-il dit.

Il est remarquable de voir à quel point l'administration des corps est tenue avec régularité, malgré les complications de la campagne. Un soldat de la 2[e] légion étrangère, qui a fini son terme de service aujourd'hui, a reçu hier soir, au bivac sous Turbigo, sa feuille de congé et sa feuille de route pour se rendre au dépôt du corps, à Nîmes, où il versera ses armes, ses effets, et touchera son décompte de masse s'élevant à 57 fr. 38 c.

Il y a beaucoup d'isolés à la recherche de leur régiment et

qui courent les grandes routes sans savoir où se rendre. Il suffit, pour être séparé de son corps, de s'être absenté soit pour affaire de service, soit pour affaire particulière, au moment d'un ordre de départ subit. Le soldat de retour à son poste trouve le camp levé et ne reçoit pas toujours des instructions assez claires pour rejoindre sans tâtonnements. La grande prévôté elle-même ne connaît pas toujours les emplacements.

Le soldat se met en route à l'aventure, couche le soir dans le premier bivac qu'il rencontre en chemin, se fait un bon de vivres et de solde qu'il signe lui-même comme chef de détachement, fait viser cette pièce par le sous-intendant ou, à défaut, par l'officier présent au bivac qui en tient lieu, et reçoit ainsi, jour par jour, jusqu'à destination, tout ce qui lui revient. Plus tard, les bons signés par lui sont régularisés à son régiment.

Porté déserteur s'il est absent, sans ordres, plus de vingt-quatre heures, il rentre dans les rangs, sans punition aucune, s'il peut justifier de son absence; sinon il est passible d'un conseil de guerre. Vous ai-je dit que les peines de prison et de salle de police, devant l'ennemi, sont converties en tours de garde aux avant-postes, service pénible qui ne permet au soldat ni de dormir ni d'allumer ses feux? Dans les camps, on est puni du peloton de punition.

Je terminerai par une réponse stoïque que j'ai entendu faire hier, par un blessé, porté à l'ambulance, à des camarades valides qui s'apitoyaient sur son sort. Le mot n'est pas neuf, mais a le mérite de l'à-propos :

« Que voulez-vous, disait-il, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs! »

P. S. — Un bulletin officiel vient enfin d'être publié. Il porte que les Autrichiens étaient à Magenta au nombre de 120,000 hommes. Les Français ont perdu environ 5,000 hommes. Les nouvelles de Milan portent que la ville, barricadée, est défendue par 6,000 gardes nationaux.

Le gouvernement de Victor-Emmanuel fonctionne à Côme et à Sondrio.

Autre nouvelle. Le 4 juin, le jour même où les alliés remportaient une victoire si opiniâtrement disputée, les troupes

autrichiennes évacuaient Bologne, sans savoir cependant à quel point le sort des armes leur était contraire sur la rive gauche du Tessin. L'évacuation de Bologne a eu lieu, d'ailleurs, dans un silence profond et dans le plus grand ordre. Il en résulte que tout le territoire situé entre cette ville et celle de Rimini est libre, complétement libre aujourd'hui.

Turin, 7 juin.

Les blessés de Magenta qui peuvent être transportés ont été évacués en grand nombre sur l'hôpital de Turin. J'ai fait route avec eux depuis Verceil. Le train marchait avec peine; il a fallu sept heures pour accomplir le trajet; il se fait ordinairement en deux heures.

Dans toutes les stations intermédiaires, les habitants, avertis de l'arrivée du lugubre convoi, accouraient, attirés par la sympathie et aussi par la curiosité. Ils ont distribué des rafraîchissements aux malades. L'intendant de Verceil leur avait fait déjà donner une ration de vin avant le départ du train.

Un officier d'infanterie, blessé grièvement d'une balle qui lui est entrée dans l'œil et sortie de l'autre côté de la tête, a prétendu être évacué comme les autres; il est entré au buffet de la station de Verceil, et, malgré son triste état, il a exigé qu'on lui servît de la bière glacée.

Les blessés ont été descendus de voiture, à la station de Turin, à la lueur des torches. C'était un triste spectacle. Harassés, roidis par une longue traite, ils ne pouvaient faire un pas sans soutien. Le débarquement a été long et difficile. Malgré l'heure avancée, des milliers de personnes encombraient la gare et ses abords. Elles regardaient en silence et le cœur navré. Ce n'est plus l'heure de pousser des vivat et de jeter des fleurs.

Une vieille dame pleurait seule dans un coin. Je m'approchai pour lui demander si, dans ce lugubre défilé, elle s'atten-

dait à voir passer quelqu'un qui lui fût cher. Elle n'attendait personne, mais on lui avait dit que son fils, servant sous les ordres de Garibaldi, avait été ferito (blessé), et elle venait voir dans quel état se trouvaient les feriti pour essayer de les soulager en souvenir de son fils. L'émotion la clouait à sa place.

Les hôpitaux de Turin étant encombrés, on affecte au service des blessés tous les locaux propres à cet usage. Les cours de l'université sont clos, et l'on a transformé les bâtiments en hôpital.

Une précaution militaire prise par l'empereur à la bataille de Magenta prouve combien peu, pendant de longues heures, il comptait remporter la victoire. Il a fait sagement prendre position sur la rive droite du Tessin, à la majeure partie des batteries de la garde impériale pour protéger, en cas de revers, la retraite de son armée.

Jusqu'aujourd'hui, la guerre a été une guerre de soldats et non une guerre de généraux; il faudra changer le système au delà de l'Adda, alors que de vastes plaines se prêteront aux manœuvres des trois armes et que des terrains cultivés comme des jardins, coupés de canaux et de haies, ne donneront plus une supériorité marquée aux troupes accoutumées à combattre, dans des conditions analogues, en Afrique.

Les soldats se vantent de pouvoir combattre à leur guise. Conduits devant l'ennemi, ils sont déployés en tirailleurs, se groupent comme ils l'entendent, et, après avoir échangé quelques coups de feu, ils s'élancent à la baïonnette, sous leur propre impulsion. Dans leur impétuosité ils méconnaissent parfois les volontés de leurs chefs. A Palestro, alors que les zouaves étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, le colonel juge à propos de faire sonner le « cessez le feu; » les zouaves font la sourde oreille, mais l'eau a pénétré dans leurs gibernes et gâté leurs cartouches; alors, quelques vieux soldats, rompus à la guerre d'Afrique, font sonner « en avant, » puis « à droite » par les clairons marchant avec eux, l'instrument aux lèvres, le fusil à la main. C'est ainsi qu'ils ont sauté dans la cour de la ferme, par-dessus les cadavres des chevaux d'attelage, et se sont emparés des canons et des positions. Le résultat obtenu, ils se

vantent de cette prouesse, que je ne puis, moi, qui conserve encore des préjugés de discipline, grandement admirer.

Les chevaux pris à Palestro ont été vendus au profit du 3ᵉ zouaves. Le colonel de Chabron s'est procuré ainsi, à très-bas prix, un attelage de quatre chevaux et une voiture magnifique.

Je vous ai parlé du malheureux sort des zouaves qui, accablés par le poids de leurs larges pantalons imbibés d'eau, se sont noyés à Palestro. Pour éviter le retour de ces fâcheux accidents, un ordre du jour prescrit de marcher à l'ennemi en pantalon de toile.

Les cadres des 1ᵉʳ et 3ᵉ régiments de grenadiers de la garde, qui, avec les zouaves de la garde, ont soutenu l'effort le plus meurtrier à Buffalora et à Magenta, sont en triste état et devront être en partie renouvelés. Des fortunes militaires éclatantes seront un des résultats de la victoire.

Les cent-gardes n'ont pas rempli un rôle brillant à Magenta. Malgré leurs casques étincelants, leurs cuirasses à l'épreuve des balles cylindriques ou coniques, leurs uniformes éclatants, leurs armes meurtrières, leurs proportions herculéennes et leurs chevaux de grande race, ils se tenaient loin du théâtre de la lutte, plus loin que moi, spectateur bien désintéressé, cependant. Ce sont les cavaliers des régiments armés, montés et équipés à la légère qui ont servi d'escorte devant l'ennemi et en ont subi les conséquences.

Certains prisonniers lombards tombés entre les mains des Français ont demandé des armes pour courir sus à leurs anciens compagnons de guerre. Leur demande n'a pas été accueillie. Prisonniers, ils affectent de grandes démonstrations de joie. Détenus provisoirement dans l'église de Trecate, ils se livraient à des bouffonneries carnavalesques tout au plus tolérables chez des gens qui, peu d'heures auparavant, risquaient leur vie contre leur gré et se réjouissent d'avoir échappé aux dangers.

Les Français traitent leurs prisonniers avec beaucoup d'attentions et d'égards. Le 3 juin, un des aides de camp de l'empereur visitait des prisonniers à l'église de San-Giuliano, à Ver-

œil. On faisait une distribution de pain et de fromage. Le général s'informe du poids de la ration, et, jugeant au coup d'œil que la livraison est incomplète, il fait recommencer le pesage. Il manquait trois kilogrammes de fromage. Aussitôt, le général fait arrêter le fournisseur prévaricateur par les carabiniers sardes, ordonne de le conduire chez lui, pour compléter ce qui manque, et, de là, devant le commissaire extraordinaire de Verceil, M. Tecchio, pour que le cupide marchand soit déféré immédiatement au tribunal militaire. Les supplications du lâche voleur n'ont pu changer cette mesure de juste sévérité. Il a eu beau joindre les mains, fléchir les genoux et pousser des « oh! siguor! » et des « monsignor! oh! » avec un accent lamentable, il a été conduit en prison et il sera puni suivant la rigueur des lois : la confiscation, une forte amende et une longue détention. Je crois même qu'il y va des galères.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous parler des femmes d'officiers qui suivent leurs maris à l'armée, absorbent les économies qu'ils pourraient faire en campagne, au très-grand bien du ménage, obèrent ceux qui n'ont pas de patrimoine privé, abandonnent à des soins mercenaires, en France, ou, du moins, privent des soins maternels, des enfants qui doivent être le premier souci, le premier devoir de la mère. Ces dames exigent un tribut d'admiration, en retour de ce qu'elles appellent un exemple éclatant de tendresse conjugale, et de ce qui n'est, en réalité, qu'un avide désir d'aventures, un vain plaisir d'adresser des bivacs des impressions de voyage et des scènes d'horreur à leurs amies de pension. Telles sont ces excentriques ladies anglaises qui, voyageant en Italie et en Espagne, forment le vœu secret d'être enlevées par de beaux et ténébreux bandits.

Il y a de ces dames-là à l'armée d'Italie; elles affectent une grande pruderie, exigent des formules de respect qu'on observe dans les salons, et vivent, au bivac, au milieu d'hommes qui n'ont point de cabinet de toilette et font voir des détails de la vie intime qu'il est déjà très-inconvenant d'exposer aux regards aguerris des cantinières. Elles feignent d'ignorer, ou plutôt, le sachant, car on ne se fait point faute de le leur dire, elles dédaignent les propos moqueurs qu'on échange sur elles, en juste

châtiment de leur sotte vanité, et, ce qui est pire, livrent pieds et poings liés, leurs maris à mille embarras, mille préoccupations de tous les instants et à un ridicule mortel dont non-seulement ils ne se relèveront pas, mais qui, pour la plupart, fera un tort irréparable à leur carrière.

Plusieurs, et ce sont les moins sots de ceux qui tolèrent la présence de leurs femmes à l'armée, sollicitent, avec la perte des avantages qui résultent de l'état de guerre, un poste secondaire qui les délivre de la vie des camps en compagnie de leurs moitiés. Ces postes on s'empresse de les leur donner pour n'avoir plus à se préoccuper du sort de mesdames d'officiers.

La femme d'un officier supérieur de cavalerie suit, en berline, le régiment où sert son mari. Les soldats crient sur son passage : Bravo la cantiniera ! Viva la cantiniera ! » J'ai été plus d'une fois témoin des propos malins d'officiers rencontrant un de leurs camarades, sa femme au bras; les autres feignaient de croire qu'ils le surprenaient en bonne fortune.

Jugez de la position du mari, qui trop souvent entend quelque chose des appréciations plus ou moins techniques faites sur sa femme, et qui toujours les devine. Quant aux dames, elles pincent les lèvres et affectent de ne pas entendre. Mais ces compliments, si vifs, si épicés qu'ils soient, sont peut-être un des buts de leur voyage en Italie.

Je me permettrai de donner un conseil d'ami aux dames qui ont un mari à l'armée. Respectez avant tout les convenances de votre sexe, soignez vos enfants, tricotez des chaussettes, faites le pot-au-feu petitement et surtout économisez.

Je retourne à Gênes prendre mon bagage.

P.-S. — Les pays de la Haute-Lombardie, délivrés de l'ennemi, se hâtent de proclamer la souveraineté du roi Victor-Emmanuel. Garibaldi poursuit l'ennemi au delà de Monza ; il voit accourir de tous côtés des volontaires qui grossissent ses rangs.

Alexandrie, 7 juin.

Enfin je puis reprendre mon itinéraire et quitter Gênes.

Alexandrie, pour qui l'a visitée lors de la grande agglomération de troupes, semble un désert, et cependant la ville a encore une forte garnison française, les deux régiments de cuirassiers, les dragons, les lanciers de la garde impériale, une nombreuse artillerie, des services administratifs. Tous les dépôts sardes (infanterie) sont également à Alexandrie et gardent les ouvrages extérieurs. La garde nationale de Turin est chargée du service de la place. La cavalerie de la garde restera dans la ville jusqu'à ce que l'armée soit en plaine au delà de l'Adda. Alors seulement elle deviendra nécessaire.

Les simples cavaliers ont versé au magasin leur pantalon de drap, les cuirassiers la tunique qui se transforme en habit à la française en retroussant les pans, les lanciers l'habit blanc. Les épaulettes et l'aiguillette, signe distinctif de la garde, se portent sur la veste d'écurie. Avec le pantalon de cheval et la coiffure de l'arme, c'est là tout le costume. Les selles ont conservé les housses, retirées dans les autres régiments de cavalerie pour diminuer le poids du paquetage. Les officiers et sous-officiers de la grosse cavalerie, en France, ont le sabre courbe; les cavaliers, la lame droite.

A Alexandrie on forme un immense parc d'artillerie de réserve.

Monseigneur le prince de Savoie-Carignan, M. le comte de Cavour et M. l'ambassadeur de Russie ont passé par Alexandrie, se rendant à Milan.

On dit aussi que le 4ᵉ corps, général Niel, et les troupes de Garibaldi ont coupé la retraite à un corps d'armée autrichien, celui du général Urban. Qu'y a-t-il de vrai dans ce bruit, que propagent des employés supérieurs du télégraphe, envoyés à Milan, mes compagnons de voyage? Après avoir été si près du théâtre des événements pendant toute la semaine dernière, j'en suis tellement éloigné que j'en ai honte. Il me tarde d'arriver. Mais le service du chemin de fer est incertain, et les

transports par routes ordinaires sont des plus difficiles. Pour me rendre de Verceil à Gênes, j'ai dû prendre par Turin, et c'est encore le plus court. La ligne directe d'Alexandrie à Verceil est exclusivement réservée au transport des troupes, et l'on ne sait pas d'avance quand les troupes partent. Dès qu'une réquisition arrive au chef de gare, on organise un train, et heureux celui qui a eu la constance d'attendre son départ.

Le moral de l'armée, exalté par deux victoires, tend à la bravade. Les soldats tiennent, de bonne foi, des propos incroyables. C'est ainsi que très-sérieusement ils prêtent à l'empereur d'Autriche l'intention d'avoir voulu brûler Milan avant la retraite, et à l'empereur Napoléon III la réponse que si les Autrichiens mettaient le feu à Milan, par représailles il incendierait Vienne. Dans l'opinion des soldats français, détruire Vienne est une opération qui ne présenterait pas la moindre difficulté.

A Gênes, hier, ont eu lieu des réjouissances publiques en l'honneur de la victoire de Magenta, dont on ne connaissait pas encore les détails par rapport officiel.

Le commandeur Vigliani, avocat général à Gênes, a été nommé commissaire extraordinaire du roi de Piémont pour la ville de Milan.

Casale, 8 juin.

Arrivé à Alexandrie, hier soir à sept heures cinq minutes, j'ai dû y passer la nuit. Pour repartir je me suis rendu à la gare du chemin de fer à six heures du matin, et à une heure seulement, après sept heures de mortelle attente, j'ai pu prendre place dans un convoi de soldats de quatre régiments de ligne, rentrant de congé et retournant à leurs corps. Un détachement de marins, commandé par un officier supérieur, fait aussi partie du train. Ces marins sont destinés à opérer sur le lac de Garde contre Peschiera. Les chaloupes canonnières désignées pour ce

service, démontées pièce à pièce, sont transportées dans les waggons à bagages.

La chaleur est suffocante, le temps est à l'orage, il n'y a pas le moindre souffle d'air pour rendre supportable une atmosphère brûlante. En deux jours les blés ont jauni.

Après un premier arrêt à Valenza, le train fait une halte interminable à Casale. Les fortifications légères qui entourent la ville sont complétées, et, pour empêcher l'approche des capitales (angles saillants), côtés faibles des ouvrages de défense, des arbres ont été abattus, jetés en travers, les branches du côté de la campagne, pour servir de chevaux de frise. Les troncs ont été coupés à un pied de terre afin d'entraver la marche des colonnes d'attaque.

Des nuées de marchands ambulants assiégent les voitures. On dirait un navire de long cours, arrivant dans une baie de l'Océan indien et entouré de chaloupes chargées de victuailles. Il ne serait pas juste de juger de la physionomie des habitants de Casale, d'après la figure des marchands. Ce sont de vieilles femmes décrépites, sans exception. Heureusement leur marchandise a plus de fraîcheur que leurs traits. Elle est la bienvenue; nous ne pourrions aller plus loin sans mourir de soif et de chaleur. Aussi il faut voir comme on se précipite sur les oranges et les citrons, à trois pour un sou, — bien que venant de Nice, — les cerises, de l'espèce dite de Bruges, à deux sous la livre, le vin, la limonade glacée et la salade toute préparée et très-appétissante aussi. De la salade, bientôt, il ne reste rien. Les soldats s'accroupissent autour de plus de quatre cents saladiers, alignés sur le trottoir, et en font disparaître le contenu en un clin d'œil.

Nous repartons à six heures quarante-cinq minutes. Le commandant de marine s'informe de la profondeur du fleuve. Un mètre d'eau suffit à ses canonnières; elles remontent les courants et parcourent douze kilomètres à l'heure.

En partant de Casale, nous voyons une de ces chaloupes, démontée; la machine et l'hélice chargent un waggon plat; l'unique pièce dont elle est armée, une caronade en fer, de 30, avec ses armements et ses accessoires, exige l'emploi d'un second

waggon ; les parois intérieures du redoutable petit navire sont empilées sur la voie et occupent la place d'une vingtaine de mètres cubes environ. Ce sont d'étroites traverses de bois, recouvertes extérieurement en tôle. Il faut huit ou dix jours pour remonter une chaloupe canonnière.

La pièce de 30 livres, tirant à mitraille, doit produire des effets effrayants. Ses meilleurs résultats ont lieu à huit cents mètres ; les servants sont à l'abri du boulet, et telle est l'épaisseur du métal de la bouche à feu, qu'il faut un projectile très-puissant et très-habilement dirigé pour la mettre hors de service.

P.-S. — Une députation de la municipalité de Milan s'est rendue auprès de l'empereur et du roi Victor-Emmanuel pour leur présenter, au nom de la ville de Milan, une adresse de félicitations sur la victoire du 4 juin, l'expression de la joie des Milanais d'avoir vu luire enfin le jour de la délivrance et leur vœu d'annexion au Piémont.

Les deux souverains font aujourd'hui leur entrée à Milan où ils établissent leur quartier général. Le roi Victor-Emmanuel avait hier son quartier général à Lainate, près de Rho.

Il nous serait impossible d'aller au delà de Verceil aujourd'hui.

Verceil, 9 juin.

La proclamation de l'empereur aux Milanais produit ici un immense effet. Je reviendrai sur les détails du trajet de Magenta à Milan et de l'entrée dans Milan, en poursuivant mon voyage (1).

(1) A peine installé dans la villa Bonaparte, palais qui avait servi de résidence à Napoléon Ier, l'empereur fit paraître deux proclamations, dont une aux Italiens et l'autre à l'armée ; voici la première :

« Italiens,

« La fortune de la guerre nous conduisant aujourd'hui dans la capitale de la Lombardie, je viens vous dire pourquoi j'y suis.

« Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Piémont, je résolus de soutenir mon allié le roi de Sardaigne, l'honneur et les intérêts de la France m'en faisant un devoir. Vos ennemis, qui sont les miens, ont

Le train spécial d'Alexandrie, ce train unique et dont le départ a été si impatiemment attendu, est enfin arrivé à Verceil, à neuf heures du soir; quand je dis arrivé, il faut s'entendre, ce n'est point à la gare, la place manquait, mais à San-Germano, à une demi-lieue de la gare encombrée. Le reste du trajet a du être parcouru à pied.

Quand on saura que les chemins de fer sardes ne sont qu'à simple voie, les embarras, les retards, les retours et les longs

tenté de diminuer la sympathie universelle qu'il y avait en Europe pour votre cause, en faisant croire que je ne faisais la guerre que par ambition personnelle, ou pour agrandir le territoire de la France.

« S'il y a des hommes qui ne comprennent pas leur époque, je ne suis pas du nombre. Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que par des conquêtes stériles, et cette influence morale je la cherche avec orgueil en contribuant à rendre libre une des plus belles parties de l'Europe. Votre accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris.

« Je ne viens pas ici avec un système préconçu pour déposséder les souverains ni pour vous imposer ma volonté; mon armée ne s'occupera que de deux choses : combattre vos ennemis et maintenir l'ordre intérieur; elle ne mettra aucun obstacle à la libre manifestation de vos vœux légitimes.

« La Providence favorise quelquefois les peuples comme les individus, en leur donnant l'occasion de grandir tout à coup; mais c'est à la condition qu'ils sachent en profiter. Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous! Votre désir d'indépendance, si longtemps exprimé, si souvent déçu, se réalisera si vous vous en montrez dignes.

« Unissez-vous donc dans un seul but : l'affranchissement de votre pays. Organisez-vous militairement. Volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel, qui vous a déjà si noblement montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que sans discipline il n'y a pas d'armée, et, animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats; demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays.

« Fait au quartier impérial de Milan, le 8 juin 1859. »

Voici la proclamation de l'empereur à l'armée :

« Soldats,

« Il y a un mois, confiant dans les efforts de la diplomatie, j'espérais encore la paix, lorsque tout à coup l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts. Les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements manquaient, et nous devions, pour secourir nos alliés, déboucher à la hâte

arrêts se concevront aisément. Nous avons attendu longtemps à Casale pour éviter la rencontre d'un immense train vide, parti de Verceil. Dans les petites stations intermédiaires, entre Casale et Verceil, un long train n'a pas l'espace nécessaire pour se garer sur les voies d'évitement.

Au dernier arrêt, à Asigliano, nous avons croisé un petit train spécial, ramenant du champ de bataille de Magenta, non plus des trophées de victoire, mais de tristes dépouilles, la bière renfermant les restes du général Espinasse, qu'un aide de camp ramène en France, avec les domestiques, les chevaux, les bagages du général, tombé glorieusement, sur le champ de bataille, alors que le succès n'était plus douteux.

par petites fractions, au delà des Alpes, devant un ennemi redoutable et préparé de longue main.

« Le danger était grand; l'énergie de la nation et votre courage ont suppléé à tout. La France a retrouvé ses anciennes vertus, et, unie dans un même but comme en un seul sentiment, elle a montré la puissance de ses ressources et la force de son patriotisme. Voici dix jours que les opérations ont commencé, et déjà le territoire piémontais est débarrassé de ses envahisseurs.

« L'armée alliée a livré quatre combats heureux et remporté une victoire décisive qui lui ont ouvert les portes de la capitale de la Lombardie. Vous avez mis hors de combat plus de 35,000 Autrichiens, pris 17 canons, 2 drapeaux, 8,000 prisonniers; mais tout n'est pas terminé : nous aurons encore des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre.

« Je compte sur vous. Courage donc, braves soldats de l'armée d'Italie! Du haut du ciel, vos pères vous contemplent avec orgueil!

« Fait au quartier général de Milan, le 8 juin 1859. »

Le roi Victor-Emmanuel s'exprime en ces termes :

« Nos victoires nous ont conduits à Milan. Vos vœux raffermissent mon règne. L'indépendance du pays sera assurée dès qu'un régime libéral sera fondé. Les pays subalpins ont fait de grands sacrifices. Notre armée et les volontaires italiens ont montré une grande valeur et remporté de belles victoires. L'empereur Napoléon, notre généreux allié et l'héritier du nom et du génie de Napoléon Ier, a voulu commander son héroïque armée pour délivrer l'Italie. Secondez donc sur les champs de bataille ses magnanimes intentions, montrez-vous dignes des nouvelles destinées qui attendent l'Italie après un siècle de souffrance.

« Milan, 9 juin. »

Chose singulière ; on met ici une persistance étrange à prêter gratuitement au clergé un rôle odieux dans cette guerre. On le représente comme étant unanimement l'ennemi du mouvement national, du sentiment patriotique qui anime toutes les parties de l'Italie. Déjà on m'avait parlé d'un prêtre fusillé à Palestro pour avoir dévoilé à l'ennemi les secrets des mouvements des troupes alliées. Ce fait est faux, mais on le soutient comme vrai, disant que si les bulletins et les communications officielles n'en ont pas parlé, c'est pour éviter de produire une impression fâcheuse en France. La seule circonstance qui ait pu donner une apparence de vérité à cette histoire, c'est qu'un prêtre de Palestro a été arrêté par suite d'une fausse accusation, conduit à Verceil et immédiatement relâché après un court interrogatoire. L'on juge mal le clergé piémontais.

Tous les prêtres, il est vrai, ne sont pas favorables à la lutte ; ils craignent la guerre, ils en déplorent les conséquences dans le présent et plus encore dans l'avenir, ils tremblent pour le Saint-Siége, ils appréhendent l'effet de l'effervescence populaire, des passions politiques qui succéderont à l'affranchissement — car, il y a lieu de l'espérer, la campagne aboutira à cette heureuse issue — mais de là à l'accuser de trahison, à le condamner en masse, il y a tout un abîme. J'ai même eu l'occasion de constater à plusieurs reprises déjà, que plus on avance vers les frontières de la Lombardie, plus le clergé partage le sentiment national, plus il montre d'empressement à prendre sa part, très-volontaire, des charges imposées au pays par l'état de guerre. Il a souffert, pendant l'occupation ennemie, au même titre que les autres citoyens du Piémont, il a eu sa large part de souffrances morales, indescriptibles, blessant au vif les sentiments les plus chers de la nation et qui expliquent comment on a pu exagérer les maux matériels, résultats inévitables de la présence et de la domination des troupes autrichiennes dans les provinces envahies.

Un compagnon de voyage et moi nous avons reçu l'accueil le plus cordial et le plus sympathique dans la maison du canonicat de M. le chanoine Fiore, du chapitre de Verceil, auquel ma bonne fortune m'avait fait adresser par un ami de

Turin. M. le chanoine Fiore, un des prêtres les plus estimés du diocèse de Verceil, ami intime de l'évêque de Verceil, marquis d'Angennes, est un patriote ardent, sincère et convaincu; il a foi dans la cause nationale, il ne craint pas un seul instant que l'Italie, délivrée d'une oppression odieuse et détestée, soit livrée à l'anarchie; il croit fermement que l'ordre ne sera pas troublé et qu'une sage liberté, équitablement établie et sainement pondérée, donnant à tous la liberté individuelle, la liberté de la presse, la liberté de conscience et la liberté de la pensée, sous quelque forme que ce soit, seront la conséquence du mouvement et le prix des sacrifices. M. le chanoine Fiore a été au-devant des exigences en mettant sa jolie demeure, sa personne et ses biens au service des alliés.

Il se plaint quand un jour se passe sans qu'il ait des logements militaires, et les officiers piémontais ou français, les personnes attachées à l'armée, qui sortent de sa maison hospitalière, serrent en partant la main d'un digne prêtre, d'un homme éclairé, d'un patriote réel. Ce soir un « Te Deum » solennel sera chanté dans la métropole de Verceil, en réjouissance de la victoire de Magenta, et M. le chanoine Fiore n'aura jamais revêtu le camail de sa dignité dans une circonstance plus heureuse pour lui. Pour moi, je conserverai, comme un de mes bons souvenirs, la mémoire des quelques heures qu'il m'a été donné de passer sous son toit, et je suis heureux de pouvoir déclarer que, parmi le clergé piémontais, il n'est pas le seul de son avis. Il est bon de pouvoir rendre justice à chacun.

J'ai eu, à Verceil, des détails sur l'occupation autrichienne. Voici comment les faits se sont passés :

Un petit détachement de hulans est entré au grand trot dans la ville, se dirigeant en droite ligne vers le municipio. Ils étaient sans guide, mais ils n'ont pas hésité un instant sur le chemin à prendre. Arrivé au palais municipal, l'officier commandant a mis pied à terre, et ses hommes se sont rendus à la gare du chemin de fer qu'ils ont occupée militairement. L'officier a prévenu le syndic qu'une colonne autrichienne était en marche sur Verceil et que le général commandant le priait de venir à sa rencontre.

Le syndic se hâta de partir. Du municipio, l'officier se rendit au palais épiscopal et pria l'évêque d'aller au-devant du général autrichien. M. le marquis d'Angennes monta en voiture et rejoignit M. Vergas, le syndic, en chemin. Le général autrichien reçut les deux autorités de Verceil avec une grande courtoisie, les prévenant qu'il ferait des réquisitions pour ses troupes dans la mesure des ressources de la cité, mais que personne ne serait molesté et que pas un de ses soldats n'entrerait en ville. Il tint parole. L'avant-garde fut cantonnée en dehors de l'enceinte de Verceil. Officiers et soldats de l'armée autrichienne payèrent leurs dépenses particulières, non en mauvais papier-monnaie, comme on l'a dit, mais en espèces sonnantes. Quand le général Giulay eut établi son quartier général à Verceil et que les troupes furent réunies en nombre considérable dans la ville, les soldats établirent leurs bivacs sur les places publiques et les officiers furent logés chez l'habitant. Ceux qui n'étaient point placés à proximité de leur corps ne se rendirent pas chez leurs hôtes, ils se firent apporter des objets de couchage et s'installèrent au bivac.

Les objets fournis furent scrupuleusement restitués.

Voilà l'histoire véritable du séjour des Autrichiens dans les villes envahies du Piémont.

Plus la lutte avance, plus le Piémont, en général, se montre héroïque et noble. Les petites lâchetés particulières dont j'ai dû vous entretenir et dont il ne serait pas équitable de rendre responsable une nation entière, et qui, d'ailleurs, n'ont leur siége que dans les grandes villes où l'esprit mercantile rend égoïste et avide, font à peine tache sur le beau tableau que présente un peuple petit par le nombre, mais grand par l'exemple éloquent qu'il donne aux nationalités opprimées.

En vous parlant de l'affaire de Magenta, en témoin oculaire, j'ai désigné le pont sous le nom qui lui est propre, « pont de Buffalora. » Magenta est à quelque distance, sur la droite de Buffalora. Le pont de Magenta est sur le Naviglio Grande.

Les Autrichiens ont été surpris par l'arrivée inattendue de l'armée française concentrée à Novare. C'est ce qui lui a fait abandonner avec tant de précipitation Novare et ses belles

positions sur cette rive du Tessin. En effet, lorsqu'au 28 mai je vous ai écrit que la garde impériale avait reçu l'ordre de quitter Alexandrie, sans connaître sa destination, il y avait lieu de croire qu'elle rallierait les autres corps d'armée, à Voghera. Mais au lieu de s'y rendre, elle a gagné Novare, par une marche de flanc des plus rapides et combinée avec ensemble. Cette ruse de guerre a donné le change à l'ennemi, a dérouté ses conjectures, a renversé ses combinaisons. C'est, dit-on, une manœuvre habile, digne des grands exploits du premier Empire.

Les résultats de la victoire de Magenta sont marqués par de grands succès. Tous les jours on remporte de nouveaux avantages. Tous les jours aussi on fait de nouveaux prisonniers, et les défections sont nombreuses. Certes, on devait s'attendre à ce que l'ennemi ne ferait pas longue résistance à Milan; mais on ne pouvait espérer qu'il évacuerait la capitale de la Lombardie si rapidement, qu'il y oublierait la caisse du trésor de l'armée. Aussi, on ne peut se faire une idée de l'effet moral produit par de tels événements.

J'espère pouvoir quitter Verceil ce soir, à sept heures, par une espèce d'omnibus qui nous amènerait à Novare, d'où nous serions transportés demain, à trois heures du matin, à Magenta. A Verceil il n'y a pas de voiture publique, même de simple charrette, à obtenir; toutes sont requises. Encore ne nous garantit-on pas que nous pourrons emporter des bagages. Malgré les recommandations expresses du syndic, le voiturier ne veut rien assurer d'une manière positive. Il objecte le service des dépêches dont il est chargé. Sur nos vives objections que nous ne pouvons plus laisser de bagages en arrière, il se contente de répondre : « Eh! Christo, vous faites perdre la « tête à un pauvre homme! Ce n'est pas ma faute, à moi! « Enfin, nous verrons ce soir. »

Je serai vraiment heureux de quitter Verceil. Je le suis déjà d'avoir échappé à l'Albergo del Tre Re, à l'odeur de légumes pourris, pire que les émanations du fumier, qui la distingue, aux parasites qui envahissent les chambres, à sa cuisine. A tous les repas on sert de la cervelle frite, qui écœure. Lors d'un

dernier déjeuner, à mon retour de Novare, j'ai demandé sérieusement si c'était de la cervelle d'Autrichien. Le garçon de service a transmis ma demande au comptoir, et le maître est venu m'assurer que je pouvais manger la cervelle sans répugnance. C'était de la cervelle de veau. Il ne fait point cuisine avec des débris autrichiens, il en donne sa parole d'honneur. Cette assurance m'a fait plaisir.

P. S. — Dans la journée d'hier, les Français ont attaqué la position forte de Melegnano; ils ont délogé l'ennemi après un combat acharné. Les Autrichiens ont subi des pertes graves, et on leur a fait beaucoup de prisonniers.

A Marignan (Melegnano) les Autrichiens avaient été renforcés par une division venant de Pavie.

L'affaire a commencé à midi. L'ennemi s'était fortement retranché dans le cimetière et dans une ferme. Le général Bazaine attaque ces positions. Le général Ladmirault, commandant l'aile gauche, prend le château et tombe sur le village.

Les Autrichiens, cernés, se replient et se barricadent dans les maisons.

Les zouaves soutiennent une lutte meurtrière, corps à corps, et chassent l'ennemi. Le général Forey, qui commandait la droite, n'a pas eu besoin de combattre.

Un colonel, M. Paulze d'Yvoi, a été tué; 500 zouaves ont été atteints; 33 officiers ont été mis hors de combat.

Les Autrichiens avaient 30,000 hommes. Ils ont eu 1,500 tués et blessés et 1,200 prisonniers.

Le combat a duré neuf heures. J'en reparlerai.

Le soir, vers onze heures, un bataillon de Hongrois et de Croates, qui voulut surprendre le village, a été enveloppé.

Le mouvement de retraite des Autrichiens continue.

650 Autrichiens ont, la nuit dernière, quitté Laveno, abandonnant des vivres et leurs canons encloués. Arrivés ce matin dans les eaux suisses, ils ont été conduits à Magadino, où le colonel Bontemps a fait dresser inventaire des armes recueillies. Ce soir, ils seront internés à Bellinzona.

Magenta, 10 juin.

En arrivant à Novare, hier soir, vers minuit, nous avons pu continuer immédiatement la route par des voitures de retour, et je suis arrivé à Magenta, vers trois heures du matin, au petit jour. Çependant, nos bagages n'ont pu partir avec nous. Le directeur des messageries nous a formellement promis de nous les expédier par l'omnibus du matin; l'omnibus est arrivé, mais de malles, pas de traces, pas de nouvelles. Il faut attendre encore, avant de pouvoir prendre une résolution.

Le service du chemin de fer de Magenta à Milan n'a pas cessé; telle a été la précipitation de la retraite des Autrichiens, qu'ils n'ont pu détruire la voie ni même amener les voitures en arrière de Milan. Les trains partent d'ici, à intervalles irréguliers, mais ils partent, et, dès que nous serons fixés sur le sort de nos effets, nous pourrons achever le trajet.

La route de Novare au pont du Tessin n'offre plus d'incidents dignes d'être rapportés. De temps à autre on rencontre des transports vides, des convois de blessés, de prisonniers, qu'on fait partir pendant la nuit, sous l'escorte de faibles détachements de lanciers. Le pont est dans l'état où je l'ai vu samedi dernier, le jour de la bataille. Cependant on y travaille et les rives du Tessin sont éclairées par les feux du bivac des travailleurs.

Nous traversons le pont, lentement, avec des précautions infinies. Les conducteurs ont mis pied à terre et tiennent des lanternes à la tête des chevaux pour franchir le passage difficile. Le tablier, qui s'incline d'un côté et se relève de l'autre, est solide encore; mais les parapets jetés dans la rivière, les lézardes, l'obscurité qui permet seulement de distinguer une masse grise sur laquelle on roule en penchant vers l'abîme, le gouffre qui apparaît noir et béant, le bruit sinistre des eaux dont les flots se brisent contre les piles effondrées, et, au loin, les lueurs reflétant à une grande profondeur les feux de bivac sur les crêtes des petites vagues soulevées par la rapidité du courant, les souvenirs récents de carnage que ces lieux évo-

quent à l'esprit, la fraîcheur du matin, la fatigue et l'insomnie, toutes ces causes réunies sont bien de nature à donner le frisson pendant la traversée du pont à demi ruiné de Buffalora.

Sur l'autre rive, des formes indécises enveloppées dans de longues capotes se tiennent immobiles auprès des pavillons où l'on a soigné les blessés, renfermé les prisonniers, et d'où l'empereur a dirigé la bataille.

A droite, dans la direction qui mène à Pavie, les avant-postes ne sont pas très-distants, et l'on entend le cri prolongé : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » s'étendre sur toute la longueur du cordon, se perdre en murmure indistinct et cesser tout à fait dans le lointain.

Le repos de l'armée dépend de la vigilance des sentinelles; il faut donc s'assurer qu'elles veillent, vigilantes, attentives. De là un luxe de précautions; mais l'excès de prudence peut nuire: l'ennemi doit toujours ignorer la place où se tiennent ceux qui épient de plus près ses mouvements. Aussi les sentinelles avancées des grand'gardes et des postes détachés ne font pas entendre le cri de veille. Elles se tiennent immobiles, accroupies derrière un arbre, une touffe de broussailles, une pierre ou dans un trou, l'œil fixé, l'oreille tendue vers le point d'où peut venir le danger. Les avant-postes ne peuvent allumer des feux, et, par là, ils n'ont pas d'aliments chauds. Après une journée de marches, de fatigues, de combats, ils ne peuvent dormir, ils ne peuvent rétablir leurs forces épuisées. Le silence, l'immobilité, une vigilance soutenue, tel est le devoir, telle est l'inflexible consigne. A la guerre les heures les plus pénibles ne sont pas celles de la bataille. Tel jeune soldat qui a vaillamment subi le baptême du feu, que les sifflements des boulets et des balles n'ont pu faire reculer, manque parfois de force pour résister aux exigences impérieuses de la nature, forfait à l'honneur parce qu'il a cédé au sommeil en présence de l'ennemi et subit, en expiation de son crime, les rigueurs implacables du Code pénal des armées en campagne. C'est qu'il a commis un grand crime en effet. Il a compromis le salut de l'armée. Que de désastres l'histoire des guerres n'a-t-elle pas eu à enregistrer parce

qu'un soldat dormait, alors qu'on lui avait dit : « Veille, écoute et regarde ! »

Nous traversons des campements. Un vent frais et une bande grisâtre, à l'horizon, dénotent l'approche du jour. Les soldats sont levés, ils plient leurs tentes, roulent leurs couvertures, se lavent le visage et les mains dans le courant du ruisseau ; d'autres préparent le café et se détachent avec vigueur sur la flamme et la fumée blanche s'échappant du trou, creusé dans le sol, qui sert de fourneau. Déjà, le repas du matin est préparé dans la plupart des compagnies, et l'on entend les soldats de corvée appeler les camarades d'escouade pour venir se ranger autour de la gamelle, où trempent, dans le café brûlant, des fragments de biscuit. Les chevaux, qui attendent leur ration d'avoine, hennissent ; les cavaliers remettent en ordre le paquetage ; dans une demi-heure, les tambours battront, les clairons sonneront la diane, les musiques joueront leurs accords les plus joyeux, le camp sera levé, les faisceaux seront rompus, les pièces d'artillerie attelées, les cavaliers en selle, l'infanterie le sac au dos, et les troupes campées attendront ainsi, après l'appel, pendant une demi-heure, l'ordre de partir ou de reprendre l'emplacement qu'elles ont occupé pendant la nuit. Il en est ainsi tous les matins dans le voisinage de l'ennemi. Tel est l'ordre général donné à l'armée.

Nous traversons le « ponte di Magenta. » De grandes maisons profilent des lignes confuses sur le fond sombre de la nuit. C'est là que la garde impériale a soutenu pendant cinq heures l'effort d'un ennemi dix fois supérieur en nombre ; c'est vers ce point que, six fois repoussée, elle est revenue six fois à la charge. C'est là que le général Cler est tombé.

La voiture nous dépose à la gare, dévastée, livrée à l'abandon. Les portes et une partie des cloisons ont été enlevées pour faire du feu. La caisse des valeurs est brisée, il ne reste plus une vitre entière. Des lampes brûlent dans ces vastes constructions désertes ; une cantinière milanaise, déjà passée au service de l'armée française, en a pris possession. Elle est couchée sur la plate-forme qui sert à la visite des bagages, avec un petit

paquet de linge pour oreiller; sa cantine est au camp sous la garde de son mari.

Un train va partir; ceux qui veulent s'en servir y prennent place, sans billet, sans exhibition de pouvoirs. Dès que les voitures sont pleines, on se met en route.

Je n'ai jamais vu de matériel roulant plus riche, plus confortable; les voitures de première et de seconde classe sont précédées de plates-formes qui y donnent accès. Les banquettes, de larges fauteuils couverts de drap ou de cuir, sont disposés le long des parois, et un grand passage dans le milieu peut servir de promenoir.

En face de la gare, au delà des palissades, sont de larges fossés. On y remarque de grands amas de terre fraîchement remuée, surmontés de croix grossières. Quinze cents ou deux mille cadavres y ont été enterrés. On achève en ce moment de les couvrir de terre.

Au delà du fossé est un riche verger, avec un superbe marronnier au milieu. C'est au pied de cet arbre qu'a été tué M. le général Espinasse.

Autour de la gare, le sol est littéralement jonché de débris de la bataille : des schakos, des chapeaux tyroliens à bords retroussés, des képis français troués par les balles, des sacs, des gibernes, des débris de buffleterie, des fourreaux de sabres et de baïonnettes, des débris de cartouches et de gargousses, des fragments de galettes de biscuit, par tas à remplir des tombereaux.

Ceux qui attendent leurs bagages et veulent visiter Magenta ne partent pas et reprennent le chemin du village. En ce moment, la diane est sonnée dans les camps. Cette musique guerrière est tout ce qu'on a composé de plus beau, de mieux approprié à l'armée. A l'entendre, à l'aube, après une nuit de bivac, dans le voisinage de l'ennemi, on éprouve un sentiment indéfinissable.

Sur la grand'place, entourée d'arcades, du village, défile, tambours battant, fanfares sonnant, la moitié des troupes campées; l'autre moitié a pris par une route latérale. Un officier nous apprend que ces troupes se rendent dans la direction de

Pavie, dans l'espoir de surprendre une division du corps d'armée du prince de Schwarzenberg, dont les communications ont été coupées.

Je vais prendre, à l'hôtel de l'Europe, dans une chambre dont les volets sont percés de balles, et sur le lit que vient de quitter un officier, trois heures de repos. A sept heures, je me lève pour visiter le champ de bataille et le village dévasté.

Les habitants, à peine revenus de leur stupeur, encore effrayés, tremblants, constatent le chiffre de leurs pertes, mais ne remettent rien en place. Ils ne peuvent croire que leurs jours d'épreuve sont passés. Ils portent les couleurs sardes à la boutonnière; les femmes mêmes, en signe de délivrance, en décorent leur poitrine. Ces malheureux ont passé par les plus cruelles angoisses. Avant l'action, rassurés par les chefs autrichiens, ils n'avaient point quitté leurs demeures, et quand a commencé le combat, il était trop tard pour fuir. Retirés dans leurs caves, dans des cours, dans des salles basses, on peut juger de ce qu'ils ont éprouvé pendant les dix heures d'une action acharnée, impitoyable. Sept ont été tués et un plus grand nombre blessés dans la bagarre.

Aujourd'hui ils sont patriotes. L'étaient-ils aussi il y a dix ans? N'ont-ils pas refusé des vivres à l'escorte de Charles-Albert quand, le 20 mai 1849, il a poussé jusqu'à Magenta une reconnaissance pour découvrir l'ennemi?

Les 3, 4 et 5 juin, au matin, les Autrichiens, en se retirant du Piémont, se sont concentrés à Magenta et à Buffalora. C'est en avant de ces deux localités qu'ils ont soutenu le premier effort de l'armée française. Dans leur retour offensif, ils ont enfoncé les portes des maisons pour s'y retrancher, et c'est là qu'embusqués derrière les croisées matelassées et des meurtrières coupées dans les murailles, ils ont occasionné tant de mal aux assaillants. La maison de campagne de M. Jacobi, un des administrateurs de la grande raffinerie de sucre de Milan, est dans un état épouvantable, littéralement percée, comme un crible, de boulets et de balles. A l'intérieur, rien d'entier ni d'intact; tout est brisé, haché, pulvérisé, meubles, plafonds, murailles, et de larges flaques de sang couvrent de hideux débris!

Des enclos qui s'étendent en avant de la maison de campagne portent aussi les traces d'un combat acharné.

De là, les Tyroliens ont tiré sur les Français avec une adresse cruelle. La plupart des cadavres tombés sous leurs balles sont frappés à la tête, et tous les képis français trouvés sur le champ de bataille sont percés.

Deux fois, pendant la seconde période du combat, les Autrichiens ont envahi les maisons de Magenta; deux fois ils ont été rejetés en arrière, avant de se retirer d'une manière définitive.

Un prêtre de Magenta a été arrêté par les Français et relâché le lendemain, après avoir subi un interrogatoire à Novare, parce qu'il avait plu, à quelques soldats français, auxquels le pauvre homme offrait du pain et du vin, de le prendre pour un ecclésiastique autrichien, espionnant ce qui se passait dans leurs lignes.

Le curé de Magenta vient de faire afficher à Milan, et dans tout le Piémont, une rectification qui lui est personnelle. L'empereur a établi son quartier général chez lui, la demeure du curé étant la plus propre à cet usage. Mais on avait dit qu'à Magenta, l'empereur avait logé sous sa tente ou chez un propriétaire dont on citait le nom. M. le curé, qui n'aime pas cela, ne veut pas qu'on lui dispute l'honneur qui lui est dû. Il a fait afficher dans la Lombardie évacuée et dans le Piémont ce qui suit :

« RECTIFICATION.

« Dans le but de rectifier des bruits répandus sur son « compte, le soussigné s'empresse de faire connaître qu'il eut « l'insigne honneur de recevoir, pendant deux jours, dans sa « demeure, le magnanime monarque, S. M. l'empereur Napo- « léon III.

« Il restera dans le cœur de tous d'ineffables sentiments de « reconnaissance en retour du bienveillant accueil que S. M. I. « a daigné faire, en audience privée, au clergé et à la repré- « sentation de ce bourg.

« Hier matin, avant de partir, S. M. I. a daigné de nouveau

« recevoir les hommages du clergé, auquel il a recommandé
« les blessés des trois armées, d'une manière toute spéciale.

« Magenta, 9 juin 1859.

« GIARDINI, curé. »

Milan, 10 juin.

A dix heures, nous nous décidons à partir pour Milan et à ne plus attendre nos bagages, qu'on nous assure être en avant. C'était vrai.

Les campagnes sont très-fertiles; on voit toujours, dans un même champ, des céréales, des mûriers et des vignes. La population paraît fort heureuse du départ des Autrichiens et de l'arrivée de l'armée franco-sarde.

A Milan, la garde nationale est déjà organisée et fait le service en bizet et la cocarde italienne au chapeau.

A demain les détails sur Milan.

P. S. — Un immense matériel d'équipage de ponts a été dirigé aujourd'hui sur l'Adda.

Indépendamment de Lodi et de Pavie, les Autrichiens ont abandonné Plaisance, en détruisant par la mine la citadelle et les autres ouvrages fortifiés, et en abandonnant une grande quantité de vivres, de canons et de munitions.

Les troupes sardes appelées par la municipalité, ont été dirigées sur la ville pour l'occuper et y maintenir l'ordre.

Parme est libre aussi. On a trouvé dans le château des armes et des munitions.

Les Autrichiens se concentrent à Brescello.

La partie de la Haute-Lombardie, délivrée des Autrichiens, s'est empressée de proclamer Victor-Emmanuel.

Garibaldi poursuit l'ennemi au delà de Monza. Le corps du général Urban, après une retraite de Varèse, est en partie dispersé; des soldats, débandés, ont été arrêtés et désarmés.

Le succès a justifié l'entreprise de Garibaldi sur Côme, ainsi

il n'est pas possible de la désapprouver. Elle a réussi, grâce à la faute commise par Giulay, qui a laissé découverte toute cette contrée, frontière du Tessin et la partie de tout le pays la plus hostile à l'Autriche. Garibaldi a profité de cette faute et n'a d'abord rencontré guère d'obstacles ; ensuite sont venus les combats de Malnate, de Camerlata, de San-Fermo, qui ont coûté tant d'existences précieuses.

Le deuil des mères en Lombardie a commencé de ce jour. Vous connaissez les péripéties de cette expédition de Garibaldi. Après avoir pris Côme, il dut en sortir, et les Autrichiens s'avancèrent pour y rentrer comme ils avaient fait à Varèse. Après la proclamation de Giulay menaçant de détruire par le fer et le feu les pays insurgés, vous pouvez penser les heures qu'ont dû subir les habitants de Côme. Le commissaire royal Visconti-Venosta se sauva sur un bateau à vapeur. L'évêque, que l'on avait mis aux arrêts parce qu'il avait conseillé de rester tranquille jusqu'à ce que l'armée alliée fût proche de Milan, l'évêque, dis-je, et le maire se portèrent à la rencontre des Autrichiens pour faire leur sommission au nom de la ville et obtenir merci ; mais en ce moment même arriva la nouvelle de la bataille de Magenta, les Autrichiens se hâtèrent de rebrousser chemin et les soldats de Garibaldi rentrèrent à Côme.

Au premier abord, à cause du péril qu'il faisait courir, Garibaldi n'a pas été fort bien accueilli ; il a été mieux fêté à Lecco. Descendu à une auberge et acclamé par la foule enthousiaste, il sortit sur le perron et harangua le peuple en ces termes : « Ne criez pas vive Garibaldi, mais remerciez Dieu, c'est lui qui donne la victoire ; armez-vous tous pour que nous ayons les moyens de la compléter. »

De là Garibaldi s'est rendu à Bergame, dans l'espoir de couper la retraite au corps du général Urban, composé de 8,000 hommes, et qui a été obligé de se sauver à travers la campagne, dépourvu de vivres et au milieu d'une population hostile. Il a cherché à traverser l'Adda à Cassano, où il aurait trouvé le chemin de fer ; mais les dernières troupes qui se retiraient de Milan avaient fait sauter le pont, et il a dû passer l'Adda à Trezzo sur des barques.

Les campagnes sont tranquilles dans la Haute-Lombardie. On y vaque aux travaux agricoles ; tout le monde se repose sur la France. Jamais dans ce pays, qui a vu tant de changements, il n'y a eu une pareille confiance dans l'avenir. Il y règne un pressentiment universel que les Autrichiens l'ont quitté pour la dernière fois.

Grand quartier général à Milan, 11 juin.

Il faut se rapporter aux derniers jours de septembre 1830, à Bruxelles, pour se rendre compte du joyeux délire de la ville de Milan. Nous, qui avons souffert des mêmes maux, pouvons comprendre ce que l'oppression étrangère peut accumuler de colères et de haines, d'aspirations vers la délivrance et de joies ardentes quand le joug est rompu.

Voici ce qui s'est passé à Milan.

Pour le peuple de Milan, il fallait un dénouement. Depuis longtemps la mesure était comble. Chacun voulait une fin à l'état de choses ; les fournisseurs de la cour de l'archiduc, eux-mêmes, avaient hâte de voir cesser la domination autrichienne; peu leur importait de souffrir dans leurs intérêts par suite d'un changement de régime, pourvu que la patrie fût délivrée. Et, d'ailleurs, qu'avait-on à perdre dans la conquête de l'indépendance de la Lombardie ? L'Autriche la traitait en pays conquis, lui imposait des charges vexatoires, onéreuses, humiliantes, et ne lui accordait aucun avantage matériel en échange. Ni privilèges, ni travaux publics, ni franchises d'aucune sorte, pas d'emplois. Le gouvernement n'ouvrait aucune carrière aux Milanais. D'avancement dans l'armée, il n'y en avait pas pour eux ; l'administration et la diplomatie leur étaient interdites ; entre les Autrichiens et les Lombards il n'y avait ni fusion ni rapports intimes, rien que les rapports de maître à esclave.

Il fallait en finir. La haine devait faire explosion, et les événements politiques qui se sont accomplis depuis le 1er janvier avaient encore augmenté l'exaspération, rendu plus ardentes les espérances. Bref, de quelque façon que ce soit, une crise

était imminente. Deux personnes seulement n'étaient pas comprises dans la haine vouée à tous : c'étaient l'archiduc Maximilien, qui manifestait de hautes sympathies pour les Lombards, mais qui avait les mains liées, et l'archiduchesse Charlotte, qui, par son affabilité, ses grâces, sa douce bonté, avait gagné à elle tous les cœurs.

Le clergé de Milan, loin de s'efforcer de diriger les esprits vers une autre voie, partageait le sentiment national, on peut même dire qu'il le dirigeait dans les limites de son influence; les jésuites seuls étaient voués cœur et âme à la politique de l'Autriche. Ils sont partis avec elle.

Le patriotisme est le même à Pavie, à Brescia, à Bergame et ailleurs encore; mais dans les campagnes, il est moins ardent. Depuis quarante-cinq années que dure la domination des Habsbourgs, les paysans sont accoutumés à voir dans l'Autriche un maître sévère, tout-puissant, redouté, qu'ils croient invulnérable dans sa force.

Dans les circonstances d'apparat où il importait à la politique autrichienne de faire des manifestations, c'étaient sur les habitants des campagnes que l'on comptait; eux seuls venaient à Milan pour acclamer le souverain; à l'entrée des troupes alliées pas un ne s'est présenté pour saluer la délivrance. Ils ont caché les vaincus errant épars dans les champs, ils leur ont procuré des vivres et des moyens de transport. Aujourd'hui ils sont frappés de stupeur et ne peuvent croire à des événements que, d'ailleurs, ils ne connaissent pas d'une façon précise et dont l'importance échappe à leur entendement.

Et puis, comment serait-il possible que les villageois vissent dans la guerre, même temporaire, un bienfait? La guerre est pour eux un impôt de sang et d'argent; c'est la destruction, la ruine, la misère, rien de mieux, n'importe ce qui l'a fait naître, n'importe son but.

A Milan, malgré les rigueurs de la police, les événements du dehors étaient exactement connus par la voie de la Suisse. Un système de transmission de nouvelles avait été organisé de telle façon que les limiers de la police n'y pouvaient mettre obstacle, et, quoique les autorités montrassent plus d'arrogance

que jamais, elles étaient impuissantes pour refréner la manifestation des sentiments de tous. Un air national composé il y a six mois, se chantait dans les cafés, sur les places publiques, dans les rues, en dépit des défenses, des proclamations, des arrestations. Il se jouait sur le violon, sur les orgues de Barbarie; aujourd'hui il est exécuté par les musiques des corps de la garde impériale. Jugez combien il est acclamé! Les portraits de l'empereur Napoléon, du roi Victor-Emmanuel, du comte de Cavour, de Garibaldi, les uniformes français étaient exposés chez tous les marchands d'estampes. On les faisait disparaître, ils reparaissaient. Les Autrichiens disaient : « Vous ne verrez jamais les Français à Milan, nous sommes les maîtres ici, nous y resterons. » On ne les croyait pas.

Le jour de la bataille de Magenta, samedi dernier, la ville était dans un état d'anxiété dont on ne peut se faire une idée. Tout le monde attendait, frémissant, haletant, à la porte Vercellina. Vers huit heures du soir, un homme à cheval arrive, bride abattue, couvert de sueur et de boue. C'était le messager attendu. Il jette en passant ces mots dans la foule : « Ils sont battus! » et poursuit son chemin. « Ils! » On sait qui cela veut dire; on se disperse, chacun se hâte de rentrer chez soi, de fermer portes et fenêtres. On craignait le pillage, la destruction. Déjà les familles opulentes, les personnes compromises avaient quitté la ville, de crainte d'être prises pour otages. On craignait tout.

C'était un triste spectacle que celui offert par les colonnes autrichiennes rentrant à Milan après la bataille de Magenta. Les blessés en grand nombre, entassés sur des charrettes sans distinction de rang et de grade, gisaient sur des monceaux d'uniformes, de bagages et d'armes. Ces blessés sont déposés place de la Citadelle, dans les casernes. Puis arrive l'armée opérant sa retraite; mais quelle armée et quelle retraite! Les régiments arrivent pêle-mêle, sans ordre, confondus. Les soldats, accablés de lassitude et de besoin, tombent dans les rues, implorent un morceau de pain de la charité des passants. On leur donne du pain et l'on demande leurs armes en échange. Ils acceptent. L'artillerie qu'on a vu partir pour la conquête du

Piémont, avec un matériel imposant, revient dans un désordre plus grand encore. Des attelages qui ont abandonné les pièces, ont eu les traits coupés dans la précipitation de la fuite, et tout ce monde se pressant, se poussant, gagne avec des cris confus la citadelle, dont les portes sont immédiatement fermées, et ce qui s'y passe est caché à la curiosité de la foule.

Toute la nuit ont défilé des charrettes, des chevaux sans maîtres, des soldats de toutes armes et de tous uniformes, à la débandade, puis enfin des compagnies marchant régulièrement et de l'artillerie en bon ordre.

Les troupes sont entrées à Milan par la porte Vercellina; elles ont bivaqué sur la place Castello, et, après un bref repos, elles sont sorties par la porte Tosa pour le chemin de fer de Treviglio ou par la porte Romana pour la route postale de Marignan (Melegnano). Pendant l'intervalle elles ont encloué les canons de la citadelle et du fort de la porte Tosa. Le peuple est entré dans la citadelle presque en même temps que les troupes harassées de fatigue et qui ne songeaient qu'à s'éloigner rapidement.

On y a trouvé quarante et un canons, des armes, des effets militaires, de la farine, du riz, des caisses contenant de l'argent monnayé.

Le lundi matin la grande nouvelle du départ circule de bouche en bouche et se propage avec la rapidité d'une traînée de poudre. « Ils partent!... » et chacun de courir à la place d'Armes. Quel spectacle! Le désordre de la veille n'est pas réparé, la route se poursuit au milieu des huées. Les gamins crient au commandant de la troupe : « Eh bien, général, comment trouvez-vous le champagne de Paris? » Quelques pelotons font mine de diriger leurs armes vers la foule; le peuple est désarmé, mais son attitude est énergique, les huées redoublent. Les retardataires sont isolés; trois pièces d'artillerie sont forcées de reprendre le chemin de la citadelle; les servants sont fait prisonniers.

Aussitôt les drapeaux sardes et français se déploient aux fenêtres; les Autrichiens ont pu les voir en se retirant et ont même lancé des balles à ces emblèmes de salut; chacun arbore

les couleurs nationales; hommes, femmes et enfants portent le vert, le blanc et le rouge sur un point apparent de leur personne, à la boutonnière, au chapeau, en cravate. Les armes autrichiennes sont arrachées, foulées aux pieds, brisées; en un clin d'œil tout vestige de la domination détestée a disparu.

Des soldats profitent du tumulte et de la confusion pour s'échapper des rangs et venir se constituer prisonniers aux mains des gardes nationaux. Ce sont les mêmes qui, sur les champs de bataille de Montebello, de Palestro, de Magenta, mettaient un genou à terre et jetaient leurs fusils à l'aspect des Sardes et des Français. Ce sont des enfants, des Lombards arrachés à leurs foyers pour combattre sous des drapeaux détestés. Les Allemands, Moraves, Bohémiens et Slavons, les véritables soldats de la couronne d'Autriche, font bravement leur devoir; ils savent affronter résolûment la mort. Honneur à eux!

Les prisonniers furent conduits à la citadelle. Les Italiens causaient et riaient; si on leur avait offert la liberté, ils n'en auraient pas profité. Avec eux, d'autres prisonniers marchaient silencieux, couverts de longues capotes d'un gris sombre tombant jusqu'au jarret. Leurs jambes étaient serrées dans le pantalon collant bleu de ciel. C'étaient des grenadiers hongrois.

« On ne nous aurait pas eus si nous ne l'avions pas voulu, disaient-ils à ceux qui les interrogeaient dans leur langue ; nous avons cessé de nous battre, parce que nous haïssons les Autrichiens autant que les détestent les Français eux-mêmes... Ne croyez donc pas qu'on nous ait pris... Nous avons fait la guerre en 1848 ! »

Il n'y avait pas la moindre trace de forfanterie dans ce langage. C'était dit simplement, avec l'accent de la vérité.

Cependant, il fallait se préparer à un retour offensif. Les barricades s'élèvent; les élèves du séminaire construisent la première, leur exemple est suivi; mais heureusement ces précautions sont inutiles.

La municipalité de Milan, qui, par son zèle et son intelligence, s'est montrée à la hauteur des circonstances, envoye immédiatement une députation au-devant de l'empereur et du roi Victor-Emmanuel, pour leur exprimer le vœu des Mila-

nais (1). Tout le monde revêt ses habits de fête; on s'aborde dans les rues, on se félicite, on s'embrasse et l'on attend les libérateurs. La garde nationale se forme, et, avec des fusils autrichiens, prend possession des postes.

Arrivé d'abord de Magenta un convoi de blessés français. Des voitures avaient été requises pour leur transport. On les renvoie. Les équipages de luxe se rendent à la station du chemin de fer, conduits par leurs propriétaires, et les blessés sont déposés dans les hôpitaux improvisés, où déjà on avait recueilli

(1) Voici le texte de ces pièces dont je vous ai déjà parlé dans ma lettre de Casale, du 8 juin :

ADRESSE A L'EMPEREUR.

« Sire,

« Le conseil municipal de la ville de Milan a tenu aujourd'hui une séance extraordinaire dans laquelle il a résolu par acclamation que la corporation municipale enverrait à Sa Majesté l'empereur Napoléon III une adresse exprimant la vive reconnaissance du pays pour son généreux concours à la grande œuvre de la rédemption de l'Italie.

« Sire, la corporation municipale se tient pour grandement honorée de cette haute mission, tout en sachant combien les expressions sont insuffisantes. Dans un discours dont tout le monde a admiré le sens magnanime, mais que les Italiens ont entendu avec une religieuse affection et su interpréter comme étant d'un heureux augure, vous avez dit que vous vous reposiez sur le jugement de la postérité.

« Sire, le jugement sur la sainteté de la guerre que vous soutenez avec le roi Victor-Emmanuel II est désormais rendu par l'opinion universelle de l'Europe civilisée. Les noms de Montebello, Palestro et Magenta appartiennent à l'histoire; mais, si, le jour du combat, la hauteur de vos vues à peine égalée par l'héroïsme de vos soldats nous rend sûrs de la victoire, le lendemain nous ne pouvons nous empêcher de pleurer amèrement la perte de tant de braves qui vous ont suivi sur le champ d'honneur : les noms des généraux Beuret, Cler, Espinasse et de tant d'autres héros si prématurément enlevés, sont déjà inscrits dans le sanctuaire de nos martyrs; ils demeureront gravés dans les cœurs des Italiens comme dans un monument impérissable.

« Sire, notre reconnaissance pour vous pourra vous être manifestée plus efficacement par l'Italie sauvée. En attendant, nous sommes fiers d'être les premiers à vous l'exprimer, comme nous avons été les premiers à être affranchis de l'odieuse présence de la tyrannie autrichienne. Permettez-nous, Sire, de vous saluer par le cri de notre peuple : *Vive Napoléon III ! vive la France !*

« Milan, 6 juin 1859. »

les Autrichiens blessés. Amis et ennemis reçoivent les mêmes secours, les mêmes soins. Literie, linge, charpie, bandes à pansement, provisions, vivres, rafraîchissements, douceurs, tabac, chacun s'empresse de porter ce qu'il peut aux ambulances; riches et pauvres rivalisent de bon vouloir, et les frères capucins, infirmiers improvisés et pleins de zèle, ne savent où mettre les dons qui leur pleuvent de toutes parts.

Les premières troupes françaises entrées dans Milan appartiennent au corps d'avant-garde du général de Mac-Mahon. Elles sont entourées, accablées de fleurs, pressées dans les bras

ADRESSE AU ROI VICTOR-EMMANUEL.

« Sire, le vœu public est que Votre Majesté, à qui, par un miracle de concorde, ont été confiées les destinées de la patrie commune, prenne le plus tôt possible en mains le gouvernement et la direction des affaires publiques de ce pays. Ce vœu avait été déjà solennellement proclamé par des milliers de nos volontaires, d'abord par serment devant Dieu, et ensuite par le sang devant le canon de l'Autrichien. Aujourd'hui, le conseil de la commune représentant la population milanaise, à l'unanimité des voix, et par une acclamation irrésistible, a approuvé et adopté l'adresse que la corporation municipale avait envoyée à Votre Majesté le 5 courant, et qui lui a été présentée le lendemain au quartier général de San-Martino de Trecato.

« Sire, dans la résolution du conseil de la commune de Milan, Votre Majesté verra une nouvelle preuve que les vérités du cœur n'ont pas deux manières de s'exprimer. Nous vous appartenons par la persuasion, par l'affection, par la nécessité géographique, par le droit historique de l'acte de fusion de 1848 confirmée par les onze années de préparation, de souffrances qui resteront ineffaçables dans l'histoire des peuples, comme un exemple sublime de ce que peut la persévérance dans de justes desseins, ainsi que la dignité dans les malheurs publics. Sire, cette population a beaucoup gagné, parce qu'elle a beaucoup souffert.

« Votre Majesté a été appelée par le vœu de toute l'Italie, par le respect de l'Europe, l'assentiment de la France, à consoler les douleurs de la nation et à recueillir le fruit de ces douloureuses épreuves. Sire, nous vous adressons les paroles qui vous ont ému déjà lorsque vous les avez entendues des lèvres de nos volontaires blessés dans la glorieuse journée de Palestro : « Faites libre et heureuse l'Italie, Sire, et nous bénirons nos blessures.

« Milan, le 8 juin 1859. »

de tous. Les dames de Milan embrassent les simples soldats comme des frères. On veut porter les fusils, les sacs; on accourt avec des vivres, des rafraîchissements. Les rangs sont rompus par la foule, tous tiennent à honneur de recevoir, d'héberger officiers et soldats; le premier jour, personne ne veut accepter d'argent pour les vivres qu'ils demandent; les Milanais, qui se sont fait inscrire à l'envi l'un de l'autre pour loger les militaires, craignent de ne pas être favorisés par l'arrivée d'un hôte. Les gens du peuple couchaient par terre pour donner leurs lits à ces braves troupes qui avaient si bien battu les « Tudeschi. » De pauvres diables offraient aux soldats des festins dont la splendeur devait les affamer peut-être pendant huit jours. — Mais qu'importait : « Italia era libera ! » Jamais on ne vit pareille fête, pareil enthousiasme, pareille démonstration.

Généraux et soldats eurent leur part d'ovation. Tout un peuple éperdu se jetait au-devant des troupes, presque sous les sabots des chevaux. Une petite fille de quatre à cinq ans, vêtue de blanc, s'est frayé un passage jusqu'auprès du maréchal de Mac-Mahon, portant un bouquet plus grand qu'elle; le maréchal la mit sur sa selle. L'enfant faisait de grands efforts pour entourer de ses bras trop petits la tête martiale et brunie du vainqueur de Magenta, et l'embrassait tant qu'elle pouvait. La foule applaudissait, criait, jetait des fleurs. Le soir, chaque Milanais voulut avoir avec lui son troupier français. Au balcon des palais on voyait s'appuyer, en fumant, sur des draperies fastueuses, les simples soldats à côté de femmes en grande toilette et qui avaient peut-être dans leurs veines le sang des Sforza, des Visconti ou des Della Torre. Les équipages les plus aristocratiques promenaient dans les rues les turcos ou les zouaves, assis pêle-mêle avec les jeunes personnes du meilleur air. Les propriétaires des voitures se faisaient un point d'honneur de les conduire eux-mêmes.

Napoléon III et Victor-Emmanuel entrèrent triomphalement à Milan, le 8 juin, à huit heures du matin. L'enthousiasme sur leur passage fut plus grand encore qu'à Gênes, à Turin, à Alexandrie, à Novare.

Tout ce que Milan renferme de citoyens valides se rendit sur le Corso, attendant le roi et l'empereur qui, après une courte station à la Villa Bonaparte, devaient se rendre au Dôme pour remercier le Dieu des armées. On ne circulait plus. Des gardes nationaux improvisés, reconnaissables à leurs fusils et à leurs casquettes seulement, maintenaient l'ordre. De petits grenadiers et de petits zouaves criaient vivat d'une voix grêle. C'étaient de jeunes Milanais habillés en héros.

L'empereur et le roi Victor-Emmanuel, entrés dans Milan, à cheval, en passant sous l'arc de triomphe de la Paix, furent acclamés à perdre haleine; un seul cri de délivrance et de bonheur éclatait dans toutes les bouches. On ne saurait croire à la vérité; tout récit exact doit paraître exagéré, et, cependant, aucun ne pourra dépeindre la scène qui s'est passée à Milan à l'entrée des deux souverains, les splendeurs du « Te Deum » chanté dans la majestueuse cathédrale, le 9, l'empressement du clergé et de la foule, et les clameurs qui ont éclaté hier au théâtre de la Scala, fermé depuis si longtemps, et où l'on avait improvisé une représentation en l'honneur de Napoléon III et de Victor-Emmanuel.

Au sortir de leur loge, l'empereur et le roi ont été cernés par une barricade de dames. Chacune avait à cœur de toucher leur uniforme, de baiser leurs mains, leurs habits.

La municipalité a fait publier un décret qui réduit les monnaies autrichiennes en argent de France, et d'autres mesures d'ordre des plus efficaces et des plus appréciées par tous.

Bref, Milan se montre digne de sa délivrance.

On prépare une loi sur la milice; on attend que le tirage au sort ait eu lieu pour organiser définitivement la garde nationale. Les bureaux d'engagements volontaires sont ouverts; hier et aujourd'hui il y a eu plus de deux mille inscriptions.

En attendant des mesures organisatrices, les impositions sont perçues sur l'ancien taux au profit des caisses de l'Etat sarde.

Le 8 juin, le jour même de l'entrée des souverains dans la capitale de la Lombardie, avait lieu un nouveau fait d'armes, le combat de Melegnano, dont je vous ai transmis la première nouvelle avant-hier.

L'empereur avait donné au maréchal Baragueyd'-Hilliers l'ordre d'occuper la position de Melegnano (Marignan), d'où il devait menacer à la fois deux lignes de retraite de l'ennemi. Mais les Autrichiens, qui avaient compris toute l'importance de Melegnano pour couvrir leur marche rétrograde, avaient profité des restes des fortifications que présente cette ville, et s'y étaient solidement retranchés.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers, arrivé à quatre heures devant la position, la fit immédiatement attaquer de front par les divisions Bazaine et Ladmirault, pendant que la division Forey devait la tourner. Ce combat n'a pas duré moins de trois heures.

L'ennemi a opposé la résistance la plus énergique aux efforts des soldats français. Enfin, chassé à la baïonnette de retranchement en retranchement, de maison en maison, il s'est retiré vers sept heures, laissant le terrain couvert de ses morts et abandonnant un canon et un millier de prisonniers. Douze cents blessés autrichiens ont été portés aux ambulances françaises.

Le 1er corps a payé de pertes cruelles ce beau succès; mais, comme dans tous les engagements précédents, les officiers ont été frappés dans une large proportion. Sur neuf cent quarante-deux hommes hors de combat, treize officiers ont été tués et cinquante-six blessés. Les généraux Bazaine et Goze ont été blessés. Le colonel Paulze d'Ivoy, du 1er zouaves, a été tué; le commandant Rousseau, du même corps, est gravement atteint; le colonel et le lieutenant-colonel, du 33e, ont été blessés tous deux.

A ce soir de plus amples détails (1).

P. S.—Garibaldi, qui s'est emparé de Bergame, est venu inco-

(1) Voici le texte officiel du rapport français et du rapport autrichien sur la bataille de Marignan :

RAPPORT FRANÇAIS.

« Melegnano, le 10 juin 1859.

« Sire,

« Votre Majesté m'a donné l'ordre, hier, de me porter avec le 1er corps sur la route de Lodi, de chasser l'ennemi de San-Juliano et

gnito à Milan et a été reçu par le roi Victor-Emmanuel. Le comte de Cavour est aussi à Milan.

J'apprends à l'instant que les Autrichiens ont évacué Lodi et Pavie et repassé l'Adda en détruisant les ponts.

Milan, 11 juin.

Essayons d'abord de décrire le théâtre de la lutte.

Pour se rendre de Milan à Melegnano, on sort par la porte

de Melegnano, en me prévenant que pour cette opération, Elle m'adjoignait le 2e corps, commandé par le maréchal de Mac-Mahon.

« Je me suis porté immédiatement à San-Donato pour m'entendre avec le maréchal, et nous sommes convenus qu'il attaquerait avec sa 1re division San-Juliano; qu'après en avoir déposté l'ennemi, il se dirigerait sur Carpianello pour passer le Lombro, dont les abords sont très-difficiles, et que de là il se dirigerait sur Mediglia.

« La 2e division devait prendre, à San-Martino, la route qui, par Trivulzo et Casanuova, la conduisait à Bettola et se dirigeait sur la gauche de Mediglia, de manière à tourner la position de Melegnano.

« Il fut convenu que le 1er corps se dirigerait tout entier sur la grande route de Melegnano, enverrait à droite, au point indiqué sur la carte « Betolma, » la 1re division qui, passant par Civesio, Viboldone, irait à Mezzano, établirait sur ce point une batterie de douze pièces pour battre Pedriano d'abord, et plus tard le cimetière de Melegnano, où l'ennemi s'était retranché et où il avait établi de fortes batteries.

« Que la 2e division du 1er corps, après avoir quitté San-Juliano, se porterait sur San-Brera et y établirait également une batterie de douze pièces pour battre le cimetière et enfiler la route de Melegnano à Lodi.

« Qu'enfin la 3e division du même corps se dirigerait directement sur Melegnano et enlèverait la ville, concurremment avec les 1re et 2e divisions, dès que le feu de notre artillerie y aurait jeté du désordre.

« La 1re division, laissant Melegnano sur sa gauche, eut ordre de se porter sur Cerro, la 2e et la 3e sur Sordio, où elles devaient se mettre en rapport avec le 2e corps, qui, par Dresano et Casalmajocco, s'y dirigeait également.

« Pour que ces combinaisons pussent avoir un plein succès, il fallait que le temps ne manquât pas à leur développement, et, en me prescrivant d'opérer le jour même de mon départ de San-Pietro l'Olmo, Votre Majesté rendait ma tâche plus difficile, car la tête de la 3e division du 1er corps ne put entrer en ligne qu'à trois heures et demie, tant

de Romana. La route est bordée de deux canaux profonds ; elle domine une plaine coupée de plantations et de mûriers, où la vue, masquée par des rideaux d'arbres, ne peut s'étendre bien loin ; où une armée, gênée par les obstacles artificiels du sol, ne peut se déployer.

La chaussée, après avoir traversé San-Juliano, rencontre le bourg de Melegnano, qu'elle coupe en deux. Au sortir du village, au bord du canal, à gauche de la route, dans la campagne, est le cimetière entouré de murs, qui a été attaqué et défendu avec tant d'archarnement.

la route était embarrassée par les convois des 2e et 4e corps. Cependant, à deux heures et demie, je donnai l'ordre au maréchal de Mac-Mahon de marcher sur San-Juliano : il n'y trouva pas l'ennemi, passa le Lombro à gué, quoiqu'un pont fût indiqué sur la carte à Carpianello, et continua son mouvement sur Mediglia.

« A cinq heures et demie, la 3e division du 1er corps arriva à environ 1,200 mètres de Melegnano, occupé par l'ennemi, qui avait élevé une barricade à environ 500 mètres en avant sur la route, et avait établi des batteries à l'entrée même de la ville, derrière une coupure, à hauteur des premières maisons. J'ordonnai au général Bazaine de disposer sa division pour l'attaque : un bataillon de zouaves fut jeté en avant et sur les flancs en tirailleurs. L'ennemi nous accueillit par une canonnade qui pouvait devenir dangereuse, parce que ses boulets enfilaient la route sur laquelle nous devions marcher en colonne.

« Notre artillerie répondit avec succès à celle des Autrichiens, et le général Forgeot, avec deux batteries et les tirailleurs de la 1re division à Mezzano, appuya sur notre droite l'attaque que nous allions faire. Je fis mettre les sacs à terre et lancer au pas de course sur la batterie ennemie le 2e bataillon de zouaves, suivi par toute la 1re brigade. Les Autrichiens avaient garni d'une nuée de tirailleurs les premières maisons de la ville, la coupure de la route et le cimetière, et cependant ils ne purent résister à l'élan de notre attaque, battirent en retraite à droite et à gauche, firent une vigoureuse résistance dans les rues, au château, derrière les haies et les murs des jardins, et furent complétement chassés de la ville, à neuf heures du soir.

« La 2e division, à son arrivée près de Melegnano, prit à gauche de la 3e, suivit la rivière et prit ou tua les ennemis que nous avions déjà chassés du haut de la ville et dépassés. Le maréchal de Mac-Mahon put même envoyer aux Autrichiens des balles et des boulets sur la route de Lodi : il s'était porté, au bruit de notre fusillade, à Colignio.

« La résistance de l'ennemi a été vigoureuse. On s'est plusieurs fois abordé à la baïonnette : dans l'un des retours offensifs des Autrichiens, l'aigle du 33e, un instant en péril, a été bravement défendue.

Deux faces du cimetière commandent la plaine et la route. Les murs qui bordent ces deux faces ont été crénelés, et, pour atteindre aux créneaux percés à une hauteur calculée pour que le tir plongeât sur l'assaillant, les Autrichiens se tenaient sur des bancs enlevés à l'église. Un demi-bataillon faisait feu; l'autre demi-bataillon chargeait les armes.

Le 1er zouaves fut chargé de l'attaque principale; il partit au pas de course, enleva le village à la baïonnette, se rua sur le cimetière et s'en rendit maître après une lutte terrible. Ce qui restait du bataillon retranché opéra sa retraite par une brèche

« Les pertes de l'ennemi sont considérables : les rues et les terrains avoisinant la ville étaient jonchés de ses morts : 1,200 blessés autrichiens ont été portés à nos ambulances; nous avons fait de 800 à 900 prisonniers et pris une pièce de canon. Nos pertes s'élèvent à 943 hommes tués ou blessés; mais, comme dans tous les engagements précédents, les officiers ont été frappés dans une large proportion : le général Bazaine et le général Goze ont été contusionnés; le colonel du 1er de zouaves a été tué; le colonel et le lieutenant-colonel du 33e ont été blessés; il y a en tout 43 officiers tués et 56 blessés.

« J'ai l'honneur d'envoyer à l'empereur, avec l'état de ces pertes, les propositions faites par les généraux de division et approuvées par moi. Je le prie d'y avoir égard et de traiter le 1er corps avec sa bienveillance habituelle.

« Je lui recommanderai particulièrement le colonel Anselme, mon chef d'état-major, proposé pour général de brigade; le commandant Foy, dont le cheval a été blessé, et qui est proposé pour lieutenant-colonel; le commandant Melin, proposé pour officier de la Légion d'honneur; le capitaine de Romband, pour lequel j'ai demandé déjà de l'avancement, et M. Franchetti, sous-officier au 1er chasseurs d'Afrique, mon porte-guidon, qui a été blessé à mes côtés.

« Le maréchal BARAGUEY-D'HILLIERS. »

RAPPORT AUTRICHIEN.

« Vérone, le 13 juin, 4 heures de l'après-midi.

« Nous sommes à même aujourd'hui de donner de plus amples détails sur le combat d'arrière-garde de Melegnano, ainsi que sur l'évacuation de Plaisance.

« Le 8 de ce mois, la brigade Roden formait à Melegnano l'arrière-garde de la division Berger appartenant au 8e corps d'armée.

« A cinq heures et demie de l'après-midi, trois colonnes ennemies venant de Milan s'avancèrent sur cet endroit. La colonne d'attaque, qui s'approchait par la grande route, était forte de trois bataillons, de six pièces d'artillerie et d'une division de cavalerie. Des deux autres co-

pratiquée à l'avance, à l'angle opposé au point d'attaque.

Le cimetière, après le combat, était encombré de cadavres français et autrichiens.

Dans le village, la lutte s'est poursuivie de rue en rue, de maison en maison. Les portes avaient été barricadées et crénelées; toutes ont des traces de balles.

Sur la place de Melegnano, Autrichiens et Français se sont combattus avec rage. Le vieux château, où l'on arrive par une étroite chaussée bordée de deux fossés profonds, un groupe de maisons percé d'une voûte, ont été défendus jusqu'à la dernière

lonnes, celle de l'aile droite était de la même force et pourvue de dix pièces, parmi lesquelles des obusiers; celle de l'aile gauche, un peu plus faible, n'avait que deux canons.

« A cinq heures trois quarts, l'ennemi ouvrit l'attaque par un violent feu d'artillerie. La batterie de la brigade Roden répondit au feu des canons ennemis, d'un nombre deux fois supérieur, d'une manière si énergique et si efficace que l'ennemi en éprouva des pertes considérables.

« Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle la brigade Roden était entrée dans la ville, l'infanterie ennemie commença une attaque vigoureuse contre le flanc droit de la brigade, en menaçant sa jonction avec le reste de l'armée au delà du pont du Lambro et, par conséquent, sa retraite sur Lodi, ce qui obligea de rappeler en arrière les détachements établis dans Melegnano. La batterie soutint le feu jusqu'au dernier moment. Sur ces entrefaites, la brigade Bœr, portée derrière Melegnano, s'avança comme renfort. Elle prit position à la ferme Bernardi, occupa ce point choisi comme lieu de ralliement jusqu'au moment où les derniers blessés eurent été transportés, et appuya les détachements qui abandonnaient Melegnano, tandis que l'ennemi, qui était passé sur la rive gauche du Lambro, s'étendait depuis La Capuccini tout le long de la grande route.

« Un violent orage, et probablement aussi l'intention de marcher sur Pavie, engagèrent l'ennemi à cesser bien vite le combat, et la division Berger, formant l'arrière-garde du 8e corps, put continuer sa marche sur Lodi sans être inquiétée davantage.

« Comme toujours, nos troupes ont héroïquement combattu dans cette affaire; le rapport du commandant de l'armée vante surtout la brillante bravoure des officiers, qui, toujours les premiers au combat et trop souvent les premiers atteints de la mort des héros, ont donné aux soldats un éclatant exemple.

« Les détails des pertes subies au combat de Melegnano manquent encore, et nous ne pouvons par conséquent donner les noms des officiers tués et blessés; on les fera connaître plus tard.

extrémité. La pluie tombait à torrents, l'orage grondait. On se battait quand même. C'est à l'attaque du château que le colonel Paulze d'Ivoy est tombé roide mort, frappé de deux balles. A neuf heures, l'action a cessé; le château, le cimetière, les dernières maisons du village étaient emportés. L'ennemi n'a pas été poursuivi, mais les volées de mitraille des batteries des divisions Forey, Bazaine et Ladmirault ont précipité sa retraite dans la direction de Lodi.

Après l'action, les blessés des deux partis ont été installés et pansés dans l'église, toute revêtue de dorures à l'intérieur, mais d'un bien pauvre aspect au dehors. Tous ces blessés ont été dirigés sur les hôpitaux de Milan.

Hier, le quartier général de l'armée autrichienne était à Carrattigozi, en avant de Crémone.

A Melegnano, les Autrichiens ont perdu le général Bœr, qu'ils tenaient en grande estime.

Le général-major Emmerich Bœr, de Nagybrerivo, descendait d une famille hongroise de très-ancienne noblesse. Il avait eu un avancement très-rapide depuis une quinzaine d'années. Il est mort, le sabre à la main, le regard tourné vers l'ennemi,

« Notre perte en morts et blessés s'élève à 250 hommes. Parmi les premiers se trouve le général-major Bœr, qui a reçu une blessure mortelle en battant en retraite sur Lodi.

« L'évacuation de Plaisance, décidée et ordonnée par suite des mouvements exécutés par l'armée, a eu lieu le 9 et le 10. Les forts et les blockhaus en terre ont été détruits, de même qu'un pilier et deux arches du pont de la Trebia. La plupart des canons ont été embarqués sur des bateaux plats, remorqués par des vapeurs chargés de pionniers; les autres, en petit nombre, faute de moyens de transport, ont été détruits ou encloués.

« La garnison s'est dirigée sur Pizzighettone, et de là elle s'est réunie à l'armée.

« Après qu'on eut transporté les canons et les munitions à Mantoue, et brûlé le pont de l'Adda, Pizzighettone a été évacué également le 11. »

« Vérone, le 13 juin, à 9 heures du soir.

« L'armée est en marche pour prendre une position qui lui a été indiquée par l'empereur en personne, lequel a pris le commandement immédiat. Cette marche s'exécute sans que l'armée soit inquiétée le moins du monde par l'ennemi. »

commandant à sa brigade de marcher en avant. Atteint d'un coup mortel, il a glissé de son cheval, la tête la première. Ses hommes l'ont emporté en se retirant.

Milan, 12 juin.

L'évacuation de Plaisance a causé une grande surprise. On avait vu l'Autriche attacher tant de prix à cette place forte, et, récemment encore, l'armer et l'approvisionner si bien, qu'on s'attendait à devoir en faire le siége dans toutes les règles. Les Autrichiens ont fait sauter l'enceinte de la citadelle; la garnison de la place, qui a pu se réunir avec l'armée principale, a opéré sa retraite le 9 et le 10. La plus grande partie de l'artillerie a été chargée sur des transports remorqués par des vapeurs; le reste a été encloué.

Outre les forts et les blockhaus, les Autrichiens ont fait sauter, près de Plaisance, deux arches du pont sur la Trebia.

Pizzighettone a été évacué dans les mêmes vues et dans le meilleur ordre. Ancône est abandonné par les Autrichiens.

On s'occupe principalemeut aujourd'hui, dans l'armée française, de rassembler un bon parc de siége. On fera usage, en Italie, des grandes fusées à la Congrève qui ont causé tant de dégâts dans les essais qu'on en a faits au siége de Sébastopol. On emmènera même en Italie les artificiers de Nancy, qui confectionnent ces fusées, dont chacune coûte 200 francs, mais dont la portée est de près de 7,000 mètres.

L'armée sarde a passé l'Adda à la hauteur de Vaprio.

La 2e division d'infanterie de la garde impériale a quitté Milan ce matin, à trois heures. Les guides, les chasseurs à cheval et la 1re division d'infanterie sont partis à douze heures d'intervalle, la cavalerie formant tête de colonne.

Le grand quartier général se rend à Gorgonzola, sur la route de Brescia, non loin de l'Adda. L'empereur, cependant, est encore à Milan, où il loge au palais de la ville, résidence d'été,

bâtie à l'extrémité de la promenade publique. Le roi Victor-Emmanuel est à la Casa Busca. Le palais de l'archiduc n'est pas occupé. Pendant la nuit dernière, un orage épouvantable, accompagné de trombes d'eau, a éclaté sur Milan. Les soldats n'ont pu rester sous leurs tentes-abris. Ils se sont groupés sous les arbres des boulevards, sous les auvents, où ils ont pu. Ce matin, les caisses des tambours, saturées d'eau, rendaient un son mat, comme si elles avaient été revêtues d'étoffes funèbres.

La pluie est ici à l'état permanent. Ce sont des successions continuelles de chaleurs torrides et de pluies diluviennes. Cependant l'état sanitaire ne s'en ressent pas sensiblement. On compte peu de malades dans l'armée. Au surplus, la saison des fièvres n'est pas arrivée; elle commence à la fin de l'été. Pendant les mois de septembre et d'octobre, elles sévissent avec rigueur; l'investissement de Mantoue ne saurait avoir lieu à cette époque de l'année.

Aujourd'hui, fête de la Pentecôte, toute la population de Milan était réunie au Parc pour entendre la musique de la garde nationale, quand, à trois heures de l'après-midi, retentirent les fanfares des régiments défilant par la porte Orientale, sur l'air national italien. En un clin d'œil l'enceinte du Parc fut désertée. Je parvins à me placer au premier rang des spectateurs. Les pertes essuyées par les trois régiments de grenadiers et le régiment de zouaves, ne sont que trop visibles. Leurs aigles ont reçu le glorieux baptême du feu, ce sont de nobles haillons; mais aussi quels vides dans les rangs! Les compagnies sont réduites à vingt-huit files, en moyenne.

On m'a montré, à la tête d'un peloton du 3e grenadiers, un des héros de Magenta, M. le lieutenant Casanova. Cet officier eut l'honneur de planter le drapeau du régiment sur les retranchements de Ponte di Magenta. Le porte-étendard venait de mourir. M. Casanova s'élance, escalade le terre-plein, saisit la hampe échappée de la main du mourant, fixe en terre, au milieu d'une grêle de boulets et de balles, les couleurs de la France, et se baisse pour tendre la main au général de Wimpffen, qui n'est plus d'âge à grimper sur un parapet au pas de course. La position ne fut plus reprise.

Au nombre des officiers du régiment, on voit un jeune homme amputé du bras gauche, resté en Crimée. La perte de ce membre ne l'a pas fait quitter le service.

Les zouaves n'ont pas le privilége exclusif d'élever des animaux qu'ils transportent sur leurs sacs, pendant les marches. Dans toutes les compagnies, on voit des hommes qui ont la manie des bêtes. Un sergent est parti hier avec un pigeon sur l'épaule, mais le volatile, à ce qu'il faut croire, n'est pas encore suffisamment apprivoisé. Il était lié par la patte. Les chats sont en majorité dans l'armée et se font vite à l'existence nomade. Au bivac, ils rôdent dans les intervalles des tentes-abris, s'étendent au soleil ou chassent le pierrot, le long des haies. Dès que le tambour bat le rassemblement, le chat grimpe après le sac du maître, son domicile, et s'y installe commodément. Les chiens, les grands surtout, sont en faveur aussi. Ils se distinguent par leur formidable appétit et leur paresse. C'est tout ce que l'on exige d'eux.

M. Lugar, un Suisse, capitaine à la 1[re] légion au titre étranger, croit avoir un très-bon chien de chasse. Cette douce illusion se prolongera longtemps; M. Lugar ne chasse jamais et ne prêterait Mahmoud, un grand et gros épagneul bâtardé, à personne. Mahmoud, toutefois, n'est point dépourvu de qualités précieuses. Son plus grand mérite consiste à croquer des morceaux de sucre dans les cafés. Mais il ne faut pas croire qu'il les croque avidement, en un seul coup de dent, sans cérémonie. M. Lugar n'a pas élevé Mahmoud de cette façon. Quand on présente du sucre à Mahmoud, Mahmoud s'assoit gravement sur son derrière et lève perpendiculairement son gros museau. On lui met le sucre sur le nez et il reste immobile, les yeux clignotants et humides de convoitise, l'air bête. Pour faire cesser ce supplice de Tantale, on commande : — Feu de peloton — apprêtez armes — joue — feu! Au commandement de feu, Mahmoud secoue brusquement la tête, fait tomber le sucre et le happe au passage. Il recommence tant qu'on veut. Les jeunes officiers prétendent que cet exercice manque de variété. M. Lugar, excellent officier, propre, coquet même, très-bon camarade, ne se fâche pas; il hausse les épaules de pitié, persuadé

qu'au fond on ne saurait se lasser d'admirer son chien; mais, dit-il, il faut passer tant de choses aux enfants.

M. Lugar voit dans Mahmoud un ennemi implacable des ennemis de la France, toujours prêts à sauter à la gorge de l'Autrichien. Mais—le croirait-on? — les officiers du bataillon m'ont affirmé qu'à Magenta, Mahmoud, le brave Mahmoud, se traînait à plat ventre dans les sillons et les fossés, en poussant des hurlements plaintifs.

La 1re légion est ici pour se refaire. Son effectif est réduit à trois cents hommes, tant elle compte de malades et de blessés. Elle attend, de Bastia, trois cents recrues, Belges pour la plupart, et forme son 3e bataillon.

La 1re légion a passé le pont de bateaux à Turbigo, pendant la nuit. A deux heures et demie, elle est arrivée à Magenta et a combattu jusqu'au soir. Jugez de la misère des camps; les compagnies de grand'garde, du corps, ne pouvant allumer leurs feux dans le voisinage immédiat de l'ennemi, se sont mises en marche sans prendre le café du matin. Pendant toute la journée, les hommes se sont soutenus en croquant des fragments de biscuit. Enfin, vers minuit, la soupe, attendue avec une juste impatience, cuisait, quand le général de Mac-Mahon a fait prendre les armes. Les marmites ont été renversées, la soupe, à moitié cuite, répandue sur le sol et la viande placée dans les gamelles, sur les sacs. Jusqu'au matin, on a marché à la poursuite d'un ennemi invisible; à l'aube seulement on a pu songer à dormir et à faire cuisine. Et quelle cuisine, ce jour-là! Il faut avoir réellement une poitrine de fer et des jarrets d'acier pour soutenir longtemps un pareil métier.

La légion étrangère a abordé l'ennemi en colonnes serrées, par divisions; mais, pour donner moins de prise à la mitraille, les pelotons ont été rompus et l'artillerie ne lui a pas fait grand mal. Ses pertes proviennent du feu de la mousqueterie.

L'artillerie française n'a pas produit non plus grand effet. Jusqu'aujourd'hui elle n'a pu diriger son feu sur des colonnes; sa seule action a été de battre les retranchements. Ceci n'est point conforme aux rapports officiels, mais c'est l'exacte vérité.

On ne connaît donc pas encore, d'une manière précise, le résultat du tir de guerre des canons rayés.

J'ai demandé à un jeune officier qui, à Magenta, a vu le feu pour la première fois, quelles avaient été ses impressions pendant la bataille. Il m'a répondu qu'il n'a pu, tant qu'a duré l'action, analyser ses sensations. En serre-file derrière son peloton, il n'avait d'autre souci que de faire serrer les rangs. Un seul instant, m'a-t-il dit, un frisson glacial a couru dans ses veines. Un soldat n'étant pas à sa place, il le prit par son sac pour le remettre à son rang; l'homme chancela, glissa dans ses mains et tomba à ses pieds. Il était mort.

Depuis quelques jours des miasmes pestilentiels s'échappent, à Magenta, des fosses mal fermées où l'on a pêle-mêle jeté les cadavres. Les habitants, requis pour ce pénible service, moyennant un libéral salaire, ont à peine recouvert les morts de quelques pouces de terre. Il faudra faire grand emploi de chaux vive, pour combattre l'effet de ces épouvantables émanations. Les mêmes habitants ont été requis, quelques jours auparavant, par les Autrichiens, pour travailler aux retranchements. Ils devaient être payés à raison de deux francs cinquante centimes par jour, mais leur compte a été réglé par des bons délivrés sur la caisse municipale. Les podestas consentiront-ils à solder les dettes de l'Autriche ? Les paysans affirment que lorsqu'ils étaient en retard des heures de travail, on les punissait par la bastonnade; mais il y a si peu de sincérité dans leurs dires.

J'ai beaucoup parlé déjà des turcos, ces enfants du désert. J'ai décrit l'expression étrange de leurs grands yeux de gazelle, leurs traits basanés et noirs, leurs allures félines, leurs accents gutturaux, mais je n'ai point signalé leur malpropreté, le sans-gêne de leurs manières. Dans les boutiques, ils prennent ce qui est à leur convenance et payent ce qu'ils jugent bon. Si une discussion s'élève, ils portent assez lestement la main à la poignée du sabre. Si curieux qu'ils soient à contempler, je ne souhaite à aucune ville de les avoir en garnison. Un de leurs colonels, M. Lepoitevin de la Croix, qui est à Constantine, est un Anversois.

Les zouaves ont un autre travers. Leur préoccupation unique

est de vouloir qu'on s'occupe d'eux. Provoquer la surprise, émerveiller les badauds est leur constante pensée ; en un mot, ils posent toujours et partout. Leurs chefs encouragent cette manie, qui les rend si intrépides au feu, mais aussi si insupportables dans les relations privées. Quand, émerveillé par leur bravoure, on cherche à avoir quelques attentions pour eux, on est bien vite lassé par des fanfaronnades et une jactance insupportables.

On ne saurait décerner assez d'éloges à la municipalité de Milan. Elle est prévoyante au plus haut degré. Ses mesures d'ordre sont bien conçues, bien efficaces; on y reconnaît l'action d'une sage pensée qui a tout prévu depuis longtemps. Il ne se commet pas le moindre désordre dans la ville, les besoins sont satisfaits sans retards et tout abonde. Les hôpitaux sont visités tous les jours par les personnes les plus considérables de la ville, hommes et dames. Les malades et les blessés sont l'objet des plus grands soins, et s'il y a quelque chose à craindre pour eux, c'est l'abus des friandises qu'on leur prodigue.

On est vivement frappé, en parcourant les hôpitaux, du contraste qui existe entre les soldats allemands et les soldats français. Les premiers, silencieux, mornes, impassibles, durs à la souffrance, subissent sans sourciller les plus douloureux pansements. Donnez-leur du tabac, ils seront satisfaits. Plusieurs ont subi l'amputation d'un membre, la pipe à la bouche ; d'autres sont morts en fumant. Les Français, plus expansifs, plus nerveux, gémissent en pleurant, se plaignent avec bruit.

J'ai visité, avec un vif intérêt, les vastes salles du grand hôpital de Milan « Ospedale maggiore, » fondé en 1456, par François Sforze. C'est un des plus vastes établissements hospitaliers du monde entier. Il contient 6,000 lits. Les besoins de la guerre n'ont point fait tort aux indigents malades des deux sexes; ils sont reçus et soignés comme par le passé, bien que les salles principales de l'hospice soient occupées par les blessés de Magenta et de Melegnano.

Salles de malades, pharmacies, tisaneries, cuisines, boulangerie, étables, magasins, lingerie, buanderie, bibliothèque, chapelle, bureaux, cours, promenoirs, j'ai tout vu, tout ad-

miré, et j'allais prendre congé du directeur, qui m'avait guidé dans cette intéressante visite, quand il me retint en me disant que j'avais encore quelque chose à voir. Je me laissai conduire.

Sous un hangar froid et sombre, où l'on remise les voitures de service, un infirmier ouvrit à deux battants une porte basse et massive; c'était celle de la salle des morts. Là, étaient couchés, côte à côte, sur un lit de camp, les « décès » de la journée, hommes, femmes, enfants, le torse et les jambes nus, attendant l'inhumation. Au milieu de cette funèbre rangée, un homme jeune encore, à la barbe noire et fournie, gardant dans l'attitude de la mort un caractère d'incontestable distinction, était étendu sur le dos. Un trou noir dans le flanc gauche, qu'entourait déjà un cercle verdâtre, montrait par où la vie avait fui ce corps robuste.

Cet homme était le commandant Rousseau, du 1er zouaves, blessé à Melegnano.

Les dames riches de Milan font le service de sœurs hospitalières à l'Ospedale maggiore et l'on ne saurait voir de garde-malades plus attentives ni plus dévouées. Rien ne les rebute, ni les fatigues, ni les veilles, ni le dégoût, ni les plaintes et les impatiences des patients. Le compartiment de la salle affecté aux officiers est leur quartier général. Là est leur poste d'honneur; elles ne s'en écartent pas.

Dès qu'un officier est transportable, il quitte l'hôpital pour la demeure d'une opulente famille, où le meilleur lit, le plus somptueux appartement sont pour lui. Il ne quitte la maison hospitalière qu'après son entier rétablissement. Les riches équipages ont reparu dans Milan; tous les soirs, ils parcourent les rues et les promenades publiques; tous contiennent des convalescents, hôtes de la maison, et les fiers Milanais montrent avec orgueil les victimes de la cause nationale, qui ont bien voulu les honorer d'une hospitalité cordialement offerte, franchement acceptée.

Les dames milanaises, par patriotisme, ont, pour la plupart et au grand désespoir des marchandes de modes, adopté la coiffure lombarde, qui leur va à merveille; c'est un léger voile

de dentelle noire, fixé au sommet de la tête, et qui laisse à découvert leur opulente chevelure.

J'ai été voir à la citadelle les canons abandonnés par les Autrichiens, et j'ai remarqué surtout un obusier court, de campagne, d'un modèle singulier. Cette pièce a pour avant-train un simple essieu. Le caisson à munitions est un coffret long et étroit qui s'encastre entre les deux flasques. Il est recouvert d'un banc de cuir élevé aux deux bouts. Dans les allures vives, les servants se placent, à califourchon, sur cette banquette.

On ne saurait croire combien la domination des Autrichiens était détestée et honnie à Milan. Ils inspiraient les défiances les plus exagérées ; on les croyait capables de tous les excès. La peur qu'ils inspiraient a été poussée si loin que le clergé a enfoui dans la terre les clefs du devant d'autel, en or massif, enrichi de pierres fines, de l'antique église de San-Ambrosio, un des objets les plus riches qui soient au monde. « Ils auraient emporté notre cathédrale, s'ils l'avaient pu, dit-on; ils nous ont bien volé la couronne de fer, mais il faut qu'ils la rendent, dussions-nous l'aller reprendre à Vienne. »

L'enthousiasme des Milanais envers le roi Victor-Emmanuel tient du délire. C'est que Victor-Emmanuel n'est pas seulement pour eux un roi national, mais encore il symbolise à leurs yeux l'indépendance de la patrie et son heureuse délivrance. Et puis Milan ne doit-elle pas une réparation éclatante au valeureux roi de Sardaigne? Ne doit-elle pas lui faire oublier son ingratitude envers le chevaleresque Charles-Albert, en 1848 ?

Le roi Charles-Albert, repoussé par les Autrichiens, après une série de combats où la fortune de la guerre s'était prononcée tantôt pour et tantôt contre lui, n'avait qu'un parti à prendre, celui d'attendre la bataille en deçà de Milan. Dans sa sollicitude envers les Milanais, il n'en voulut rien faire. Il se plaça dans une position défavorable en avant de la ville, attendit de pied ferme un ennemi deux fois supérieur en nombre, soutint avec un courage héroïque une lutte inégale qui dura plus de six heures et fut enfin contraint de se retirer dans Milan, d'où il envoya des parlementaires à Radetzky, offrant, pour base d'une

capitulation, de se retirer en Piémont. Le général autrichien lui répondit en lui donnant deux jours pour se retirer derrière le Tessin ; en même temps, il accordait une amnistie complète aux Milanais, ainsi qu'un délai de deux jours à ceux d'entre eux qui désireraient quitter la ville. Il promit aussi de respecter les personnes et les biens.

Celui qui le premier apporta à Milan la nouvelle de la capitulation fut massacré par le peuple, qui, bientôt après, tourna toute sa colère contre le roi, dont le seul crime était d'avoir cédé aux inspirations de son cœur généreux ; mais le peuple ne lui tint pas compte de ses intentions, il l'accusa.

Au moment où Charles-Albert se disposait à monter à cheval, pour assister au départ de ses troupes, le peuple accourut au palais Grippi, où logeait le roi, et occupa toutes les issues. Une députation fut introduite ; elle supplia Charles-Albert de défendre la ville, l'assurant que tous les habitants allaient se lever en armes pour combattre. Cédant à l'entraînement chevaleresque de son caractère, le roi déchira la capitulation, et promit de s'ensevelir sous les ruines de la ville avec son armée. Il parut alors au balcon, pour répéter en présence du peuple son imprudente promesse. Mais les Milanais, ignorant ce qui s'était passé, commencèrent à l'insulter, avant d'avoir rien entendu, et crièrent à la trahison. Les Piémontais, craignant pour la sûreté du roi, accoururent et manacèrent le peuple, qui, de son côté, s'était emparé du duc de Gênes et le retenait en otage. Au milieu de cette confusion, la municipalité prit le parti d'envoyer une seconde députation à Radetzky pour le prier de ratifier de nouveau la capitulation, ce que celui-ci se hâta d'accorder. Aussitôt on fit annoncer aux habitants que ceux qui désiraient quitter la ville pouvaient le faire en toute sûreté jusqu'au lendemain, à huit heures du matin. Le désordre fut alors à son comble ; pour empêcher le départ de Charles-Albert, on menaça de brûler le palais qu'il habitait ; quelques coups de fusil furent même tirés contre ses fenêtres. Dans les faubourgs, un grand nombre de maisons furent brûlées pour assurer la défense de la ville, et le tocsin ne cessa de se faire entendre.

A la fin Charles-Albert, fatigué de toutes ces violences, de

cette noire ingratitude, sortit, escorté par deux compagnies, et rejoignit son armée, qui, le soir même, repassa la frontière.

Le 6 août, au matin, Radetzky entra dans la ville, à la tête de son armée, au milieu de la tristesse et du silence des habitants.

Tels sont les outrages à la majesté royale, dont les Milanais se rendirent coupables, en 1848, et qu'ils ont à cœur et à honneur de réparer aujourd'hui.

Côme, 6 juin.

Milan est dans un état de calme parfait. Les troupes des premiers jours sont parties; celles qui les ont remplacées n'ont pas fait d'entrée bruyante; elles ont gagné par les boulevards extérieurs leurs emplacements. La vente des bulletins officiels, qui produit tant d'agitation dans les villes du Piémont, n'est pas encore organisée à Milan. Les journaux piémontais y sont même encore fort rares.

Des camps, il ne parvient pas de bruits de guerre. On ignore quels seront les mouvements après le ravitaillement qui s'achève; rien donc ne vient troubler la tranquillité publique à Milan, et Milan en profite pour compléter et mettre en pratique ses mesures d'organisation.

Jamais révolution aussi radicale ne s'est opérée par une transition moins brusque. Il n'y a pas le moindre désordre, pas la moindre confusion à déplorer.

Ce qui gêne le plus l'étranger à Milan, c'est la confusion qui règne dans le système monétaire. On ne peut rien comprendre au mélange de trois espèces de monnaies, françaises, piémontaises, autrichiennes. Le zwanziger d'Autriche vaut quatre-vingt-cinq centimes de notre monnaie; s'il faut payer vingt francs en zwanzigers, on en réclame vingt-quatre; si, au contraire, on demande le change d'un Napoléon, on ne reçoit que vingt-deux zwanzigers. A la confusion qui résulte de ce singulier mode de

transaction s'en joint une autre. Les monnaies autrichiennes n'ont plus ni titre, ni marque, ni poids. Ce sont des ronds en fer-blanc.

On ne saurait décerner assez d'éloges aux habitants pour le patriotisme dont ils font preuve, pour l'empressement avec lequel ils prêtent aide à l'autorité dans ses multiples devoirs. Dans cette grande ville de 170,000 habitants, une seule pensée, une seule opinion existent, et, s'il y a des dissidences, elles sont cachées avec un soin extrême, elles ne se manifestent pas.

Tout entiers au bonheur de la délivrance, les Milanais acceptent tous les sacrifices, non-seulement avec résignation, mais encore avec un joyeux empressement. « Ce qui est accompli pour le bien de la patrie, disent-ils, n'est pas un sacrifice. »

Le commerce et l'industrie n'existent plus à Milan. Mais croyez-vous que le marasme commercial provoque des plaintes? « Les affaires reprendront, s'écrient les marchands; quand? que nous importe? Aujourd'hui nous nous devons à la patrie. »

A Milan, toutes les femmes épluchent de la charpie, du matin au soir; les hommes consacrent leur temps à la visite des hôpitaux, aux soins qu'ils prodiguent aux malades et aux blessés. Le soir, il y a fête partout.

Je me suis rendu à Côme, que les troupes françaises n'ont point encore visité, pour y voir les dépôts et les recrues du corps de chasseurs des Alpes.

Côme est relié à Milan par un chemin de fer aboutissant à Camerlata. Le reste du trajet, une demi-lieue environ, est parcouru en omnibus. Il faut une heure et demie pour aller de Milan à Côme, et vingt-trois minutes seulement pour arriver à Monza, deuxième station d'arrêt. Monza, résidence d'été des gouverneurs de la Lombardie, est une ville de 22,000 habitants, remarquable par ses jardins et sa cathédrale. Pour un Belge, une course à Monza est un pèlerinage; Monza abonde en souvenirs de la princesse Charlotte. La fille de notre auguste roi s'est rendue si chère en Lombardie, que le titre de Belge y est une puissante recommandation.

Côme, dans cette saison, est fréquenté par une foule d'étran-

gers, mais la proximité du théâtre de la guerre en éloigne cette année les voyageurs. A peine peut-on y voir, de loin en loin, quelque excentrique et intrépide lady.

Madame de Bocarmé, de sinistre mémoire, et sa belle-mère vivent isolées sur le bord du lac de Côme.

Au moment de mon arrivée dans Côme, un triste accident mettait tout un quartier en émoi. Un soldat des chasseurs des Alpes avait, en heurtant une pierre, fait partir son fusil, et la balle avait frappé mortellement, à la tête, un joli petit garçon de huit ans que sa mère faisait entrer dans une barque de promenade. Les cris déchirants de cette malheureuse jeune femme, étendue sur le cadavre de son enfant, impressionnèrent péniblement la foule muette et impuissante à consoler une aussi immense douleur.

C'est le 27 mai que le général Garibaldi, accompagné d'un de ses fils, est entré dans Côme. Il espérait surprendre la garnison, et il était à Camerlata sans que sa présence eût été signalée. Un douanier italien, un enfant du pays, l'aperçut et le devança à Côme en criant : Aux armes! voici les deux Garibaldi! A ce cri d'alarme, les soldats hésitent ; on leur avait déclaré que Garibaldi, le père, le célèbre éclaireur, était mort depuis quatre ans, et on leur annonce qu'ils sont attaqués par deux Garibaldi à la fois! C'était trop d'un. Cependant, ralliés par leurs chefs, ils se massent à San-Fermo, sur les hauteurs, à gauche du lac, et font bonne contenance. Garibaldi l'emporta après quatre heures d'un combat acharné. Deux cents morts restèrent sur le terrain. Le douanier qui avait poussé les cris d'alarme fut livré par la population et fusillé sur l'heure.

Garibaldi est le prophète pour les habitants de Côme. Ils montrent avec orgueil la maison où il a établi son quartier général. On ne prononce point une phrase à Côme sans répéter trois ou quatre fois le nom du général Garibaldi.

Le détachement des chasseurs des Alpes, en garnison à Côme, est un dépôt. J'y ai vu les recrues à l'exercice. Ce sont des jeunes gens de bonne mine et qui paraissent très-résolus. Ils perçoivent les mêmes rations que les troupes régulières et une solde d'un demi-zwanziger, 43 centimes par jour.

Ponr achever ma journée, j'ai fait une promenade sur le délicieux lac de Côme. J'ai poussé jusqu'au village de Ternobio, et j'aurais été fort satisfait de visiter la villa de Sa Majesté le roi Léopold, mais elle est à vingt milles plus haut, sur le territoire occupé par les Autrichiens.

Côme, de même que toute ville d'Italie de 20,000 habitants, est un évêché et possède une fort belle cathédrale — domo est le mot consacré. — Une partie de la façade est de style lombard; l'autre partie de style gothique et compacte. Les portes latérales et les fenêtres, du temps de la Renaissance, sont couvertes de grands médaillons, de feuilles d'acanthe, d'animaux fantastiques et d'arabesques d'une magnificence extraordinaire. L'intérieur est très-riche. Les riches peintures se marient aux pierres précieuses et à des voûtes peintes des plus remarquables. A l'extérieur de la façade on voit les statues des deux Pline, et, sur une des places publiques, la Piazza Volta, une statue fort bien exécutée du grand physicien.

L'armée se concentre sur les bords de l'Adda et a jeté déjà des ponts pour franchir le fleuve. Il faut s'attendre à une action prochaine. Je me rendrai demain au grand quartier général, en avant de Gorgonzola, vers Brescia, et je m'efforcerai de me porter aussi près du théâtre des événements qui s'accompliront bientôt, que je l'ai été à la bataille de Magenta.

Voici le résumé des dernières nouvelles de la guerre:

L'empereur a transporté son quartier général à Gorgonzola, le 12. Dans l'après-midi, Sa Majesté a fait jeter, en sa présence, un pont de bateaux sur l'Adda, à la hauteur de Cassano; en même temps, on réparait les ponts coupés par l'ennemi.

L'Adda, grossie par les orages de ces derniers jours, avait acquis une force et une rapidité qui ont rendu l'opération plus difficile sans en compromettre le succès. Ici, comme à la Sesia et au Tessin, les pontonniers, sous l'énergique direction du général Lebœuf, se sont acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de l'armée.

A peine les ponts étaient-ils jetés, que l'armée a commencé son mouvement, qui sera terminé demain.

L'évacuation d'Ancône et la retraite des Autrichiens par la

voie de Ferrare sont confirmées. Ferrare même doit être abandonné aujourd'hui.

Brescello et Reggio, places du duché de Modène, sont délivrés. Les Autrichiens se préparent à évacuer Modène et tout le reste du duché. Ils ont non-seulement franchi la ligne de l'Adda, dont tous les ponts sont détruits par la mine, mais encore ils sont en retraite sur l'Oglio et semblent ne pas même vouloir défendre cette rivière. Ils continuent leur mouvement de concentration sur le Mincio. Bien qu'ils aient annoncé qu'ils avaient fait sauter l'enceinte de la citadelle de Plaisance, on a trouvé qu'ils n'y avaient fait que d'insignifiants dégâts.

Crémone et Brescia sont aussi évacuées par les Autrichiens, massés en forces énormes dans le quadrilatère. Ils ont un gros corps d'armée à Montechiari sur la Chiese, petite rivière qui couvre la ligne du Mincio. Montechiari est aussi sur la route de Brescia à Mantoue.

A peine les Autrichiens avaient-ils quitté Bologne, que le cardinal légat est parti, laissant à la municipalité le gouvernement de la ville. Le roi Victor-Emmanuel a été proclamé dictateur et Bologne est en fête.

Une partie de l'armée piémontaise a franchi l'Adda à Vaprio et à Canonica. Le quartier général du roi Victor-Emmanuel était hier à Vimercate.

Lodi et Bergame ont proclamé le gouvernement de Victor-Emmanuel.

Malgré les pluies torrentielles que les troupes ont eu à supporter depuis quelques jours, la santé de l'armée est très-satisfaisante, et le soldat n'a rien perdu de sa gaieté.

Le temps s'est remis au beau.

Milan, 17 juin.

Rien ne transpire ici, même à l'état de probabilité, sur les événements qui se préparent. Le grand quartier général pousse en avant avec une rapidité qui déroute tous les calculs. De

part et d'autre on se concentre, on se prépare, on se mesure.

Milan est loin peut-être du théâtre de l'action prochaine; les communications sont difficiles; je ne puis, dans cette alternative, y prolonger mon séjour, et je quitte, momentanément du moins, cette ville d'ordre, si digne d'une sage liberté. Je viens d'arrêter une place à la diligence de Bergame; de là je rayonnerai aisément dans tous les sens. A Bergame s'appuie la gauche de l'armée alliée, et, à défaut de nouvelles de la guerre, je pourrai du moins vous faire connaître l'esprit qui anime la ville, vous apprendre jusqu'à quel point les habitants s'associent à la cause de l'indépendance nationale.

A Milan, le passage des troupes continue sans interruption. Toute la cavalerie de la garde, que j'ai dépassée à Alexandrie, et les régiments de lanciers ont traversé ou traversent la ville. Hommes et chevaux sont généralement en bon état; cependant il y a beaucoup de chevaux hors de service, par suite de blessures au garrot, provenant du paquetage. Les fatigues de la route et le manque de soins assidus aggravent les plaies. Il faudrait, dans chaque ville importante, établir une infirmerie pour les chevaux garrottés ou malades et non plus les conduire avec les régiments. Ils embarrassent la marche, nécessitent l'emploi de cavaliers pour les soigner et ne guérissent pas. Tous les soirs, au bivac, il en est qui se couchent pour ne plus se relever. Ce n'est point que la mortalité des chevaux doive faire naître des craintes, les choses n'en sont pas là; mais on pourrait la diminuer, au très-grand avantage de l'armée.

La discipline de l'armée française n'est point assez sévère à l'égard des chevaux. Les cavaliers les surchargent, malgré le texte formel des règlements, de fardeaux inutiles; isolés, ils se lancent à fond de train, sans nécessité, au gré de leur caprice. Les pansages sont insuffisants. Le régime du piquet est, d'ailleurs, selon moi, très-défavorable aux chevaux. On pourrait l'éviter à Milan, où, indépendamment des vastes écuries, à peu près vides, de la citadelle, on a la libre disposition de quatre ou cinq grandes casernes abandonnées et fermées.

Des officiers de cavalerie m'objectent que le piquet endurcit les chevaux aux fatigues. Leurs arguments en faveur de ce mode

de campement n'ont pu me convaincre. Bêtes et gens pourront d'autant mieux supporter les fatigues et les privations qu'on ne les aura pas harassés et affamés à l'avance. Une bonne nuit de sommeil permet l'insomnie pour la nuit suivante; un repas copieux et fortifiant peut être suivi d'un jeûne. Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'en vantant le régime du piquet, les officiers ne sont pas convaincus de la supériorité de leur théorie, c'est qu'ils se gardent bien de l'appliquer à ce qui les concerne. Leurs chevaux, à moins d'impossibilité absolue, logent à l'écurie.

Ce qui nuit le plus aux chevaux parqués en plein air, c'est la privation de sommeil. S'ils se couchent sur la terre froide, nue, humide, ils doivent bientôt se relever et ils en souffrent. Si la nuit est mauvaise, pluvieuse, leurs couvertures se mouillent et ne sèchent pas avant le retour du beau temps. Si on les selle avec des couvertures mouillées, difficilement ils arrivent à l'étape sans plaies ou contusions.

De tous les moyens employés pour parquer les chevaux en plein air, le régime ancien de la prolonge est le meilleur ; les entraves qu'on met aux pieds de devant des chevaux d'Afrique occasionnent de fréquents accidents. Les chevaux se prennent dans la longe et se blessent au boulet par le frottement ; s'ils donnent de brusques ruades, ils perdent l'équilibre, tombent et parfois si mal qu'ils se brisent la jambe. Il faut cependant les entraver. Les chevaux arabes attachés à la prolonge se débarrassent du licol et s'échappent.

On a demandé que les prisonniers blessés ne fussent plus confondus avec les blessés sardes et français, mais soignés dans un hôpital spécial dont l'accès serait interdit aux habitants. Sous quelques rapports cette mesure peut avoir un résultat utile. Trois officiers prisonniers se sont échappés, il y a quelques jours, d'un hôpital libre, et, malgré d'actives recherches, on n'a pu les retrouver. On se cache aisément dans une grande ville où l'on a des parents, des amis, et à Milan, si patriotique qu'il soit, il y a des amis et surtout des amies avérées de l'ancienne garnison.

Le décret royal qui nomme les chefs de service pour la Lombardie a été accueilli avec une faveur marquée. Tout le monde

est d'accord pour reconnaître que le commissaire royal ne pouvait être un Lombard, étranger aux lois du Piémont. On est très-satisfait du gouverneur, ses loyaux antécédents plaident pour lui, et quant aux autres nominations, on n'aurait pu mieux choisir.

P.-S. — L'empereur est à Travigliato. L'état moral et physique de l'armée est excellent.

Le quartier général du roi est à Castegnato, à six milles à l'ouest de Brescia.

Les villes pontificales de Cesena et de Rimini se sont prononcées pour la cause nationale.

Un corps nombreux d'Autrichiens, descendant du Stelvio, est arrivé à Grossotto, dans la Valteline, et s'avance sur Tirano.

Le conseil fédéral a ordonné l'occupation par les troupes fédérales du passage du Muretto, entre les Grisons et la Valteline.

Le grand événement dans l'armée autrichienne, c'est que le général de Wimpffen et le général Schlick doivent, sous le commandement supérieur de l'empereur, prendre le commandement de la première et de la deuxième armée d'Italie.

Le feldzeugmeistre de Hess sera quartier-maître général et chef de l'état-major. Le remplacement du général Giulay par le général Schlick est chose certaine.

Bergame, 18 juin.

Il y a deux manières de se rendre de Milan à Bergame. La première est de prendre place dans un convoi militaire, sur la section du chemin de fer de Venise laissée intacte par les Autrichiens. Mais ce trajet est court; il cesse à l'Adda. Le pont de Cassano a été détruit par la mine; il faut traverser le fleuve sur un pont de chevalets. De Cassano à Bergame, des moyens de communication directe n'ont pas été établis. La seconde manière est de partir avec l'antique diligence, en arrêtant une

place vingt-quatre heures à l'avance. J'ai choisi ce mode de transport.

J'ai quitté Milan, hier, à deux heures, par un soleil brûlant, une poussière suffocante, et je suis arrivé à destination, brisé, moulu, vers onze heures et demie du soir. Le trajet, cependant, est de douze lieues à peine, la route très-bonne, parfaitement entretenue et tout à fait plane, si ce n'est sur les rives de l'Adda. Mais les relais manquent; les réquisitions prennent tous les chevaux; on n'est jamais certain de trouver un attelage frais à la poste; il faut ménager les forces des chevaux qui devront, peut-être, doubler la traite. De là des retards.

Les cultures, depuis Milan, sont de toute beauté; elles ne sont nullement dévastées par la guerre. La vue s'étend, à droite et à gauche, sur un horizon immense de blés mûrs, de grasses prairies, de riches vignobles, entremêlés de plantations de mûriers, dépouillés pour l'élève du ver à soie. Il faut songer aux richesses industrielles qu'ils servent à produire pour ne pas être attristé par la vue de ces centaines de milliers d'arbres, au tronc peu élevé, à la cime étendue, paraissant morts, sur lesquels il ne reste pas une feuille. Aujourd'hui, le ver à soie a filé son cocon, les branches vont reverdir après les pluies, mais en ce moment, je le répète, les plantations présentent un triste spectacle.

Un mûrier rapporte, en moyenne, cinq à six francs annuellement. C'est une espèce particulière et toute différente de l'espèce cultivée dans nos jardins. Les mûriers du Verceillais et du Novarais qui n'ont pas été dépouillés ont leur fruit; c'est une baie blanche, petite, sans saveur. Les arbres sont plantés dans les champs de trois en trois mètres, sur des lignes parallèles de dix mètres au plus, et telles sont la fertilité du sol de ce pays privilégié et l'action bienfaisante du soleil, que ces immenses plantations ne nuisent d'aucune façon à la culture des céréales et de la vigne. Les prairies qui s'étendent dans les basfonds n'ont pas de mûriers; l'humidité leur est nuisible.

Un pays travaillé de cette façon ne se prête point aux grandes manœuvres de guerre, et l'on comprend comment les Autrichiens, comptant sur leur cavalerie, sur l'action de leur formi-

dable artillerie, et voulant livrer ou offrir bataille en plaine, au delà de Brescia, où ils sont concentrés à proximité des vastes plaines de Montechiari, ont renoncé à défendre un terrain où l'avantage est assuré à la vigueur et à l'intrépidité de l'attaque. Une victoire les ramènerait bientôt dans les provinces lombardes; une défaite permettrait aux alliés de faire le siége de Vérone, la clef de toutes les positions. Je ne puis concevoir comment, dans la prévision du retour, les Autrichiens ont abandonné sans s'y défendre ou, du moins, sans les détruire de fond en comble, les préparatifs de résistance dont ils ont sillonné la route. S'ils revenaient, ce seraient autant d'obstacles à renverser.

Sans la chaleur torride qui nous accable, le voyage serait délicieux; mais les mûriers plantés au bord des fossés ne donnent point d'ombre, et c'est à peine s'il monte un peu de fraîcheur du canal agricole et industriel, le Naviglio di Pavia, profond, rapide, qui borde la route. Ce canal, comme son nom l'indique, aboutit à Pavie.

La navigation chôme, et c'est à peine si, de loin en loin, on voit sur l'eau quelques petites barques, au pont abrité par une toile, traînées par des chevaux de halage.

La guerre n'est point favorable à l'industrie.

Nous traversons d'abord Crescenzago, village antique de douze cents à quatorze cents habitants, que sa belle situation sur les bords de la Martesana a fait choisir par les habitants aisés de Milan, peu affolés des rives du lac de Côme, pour y construire des villas. On y voit des maisons de campagne charmantes, et cinq minutes d'arrêt permettent d'aller admirer dans la vieille église paroissiale, dorée et peinte à fresque, un tableau fort estimé de Luini, élève de Léonard de Vinci et son continuateur. Les Italiens appellent ses œuvres des tableaux « luinesques. »

On change de chevaux à Cassa de Pecchi, pauvre village de 800 habitants, où le roi Victor-Emmanuel, aujourd'hui à Brescia ou dans les environs immédiats de Brescia, avait son quartier général après son départ de Milan.

Nouvel arrêt à Gorgonzala, lieu désormais consacré dans l'histoire, parce que c'est là que l'empereur Napoléon III et la garde impériale ont établi leur quartier général lundi dernier,

jour de l'évacuation de Bergame par les Autrichiens. Gorgonzala, gros bourg de 4,000 habitants, a aussi une célébrité plus ancienne. C'est le centre de la fabrication et d'un grand commerce de fromages dits « stracchini, » connus par les gourmets de toutes les parties du monde. On serait fort surpris si, à Gorgonzala, comme dans toute localité italienne, on ne trouvait pas une belle église. Celle-ci, de construction moderne, est l'œuvre de Cantoni. Elle est remarquable par des colonnes corinthiennes, des statues, des bas-reliefs, la chapelle mortuaire du duc de Serbelloni.

La dernière construction dn bourg est un grand hôpital moderne avec portique à colonnes. Il n'est pas encore utilisé par l'armée, mais sa belle situation, sa vaste étendue en feraient un bon séjour pour les convalescents et les blessés qui doivent subir un long traitement.

Nous traversons l'Adda, à peu près au tiers du trajet de Milan à Bergame, au village de Pozzo-Vaprio ou, si on le préfère, à Canonica, les deux villages étant séparés par le fleuve seulement. Canonica est sur la rive gauche, c'est-à-dire au delà.

Rien de plus charmant que Pozzo-Vaprio, ancien bourg de 5,000 habitants, très-industriel, centre d'un commerce étendu de soieries, possédant une fort belle fabrique de velours et de cotonnades et une grande manufacture de papiers. L'Adda, dans cette localité, est profondément encaissée; sur la cime de la rive, à Vaprio, les villas s'élèvent par centaines. Celle qui domine est le palais Melzi, peint à fresques à l'extérieur et au dedans. La villa Castelbarco, appelée dans le pays « Monasticolo, » ne le cède guère au palais Melzi. Elle est riche en ornements, statues, tableaux, bas-reliefs. Son beau parc et ses vastes jardins en font un séjour enchanteur.

En descendant au bord du fleuve par une pente si rapide qu'il faut enrayer les roues de la voiture, on traverse des retranchements autrichiens couverts de gabions et de fascines, à embrasures propres à recevoir de l'artillerie de position; ces retranchements sont entourés d'une enceinte crénelée de plus d'un kilomètre d'étendue. Une seule batterie et un bataillon de

tirailleurs pourraient, dans ce défilé, défendre le passage à toute une armée.

L'Adda est large, rapide, impétueuse. Nous la traversons sur un pont de chevalets, étroit, mais solide, en partie neuf. Un bureau de péage est établi dans une baraque en planches, sur le territoire de Canonica.

Le pont traversé, on montre sur la droite Trezzo et l'on distingue très-bien les restes du château fort où mourut Bernard Visconti. Trezzo possède des carrières productives de poudingue et de nombreuses villas, petites, dit-on, mais fort coquettes.

Canonica n'a que 1,200 habitants, mais les maisons sont belles. Là encore, l'église est digne d'attention. Que d'argent on dépense en Italie pour les temples et le service du culte! On affirme qu'à proximité, à Pontivolo, l'ancien « Ponz aureoli, » existent des ruines romaines.

Un fort détachement du génie sarde occupe Canonica et travaille activement, avec l'aide de nombreux ouvriers terrassiers, à l'établissement d'une redoute en avant du village. Un touriste parisien, qui se trouvait au nombre des voyageurs, ne concevait pas comment on pouvait perdre du temps à construire ce talus puérile. Si les Autrichiens évacuent la Lombardie, c'est parce qu'ils comprennent l'impossibilité de s'y maintenir et jamais, selon lui, ils n'y pourront rentrer. Il ne faut donc pas remuer la terre pour empêcher cela; dès lors, pourquoi s'imposer des fatigues et des dépenses inutiles?

En sortant de Canonica nous longeons à peu près le bord de l'Adda en obliquant légèrement à droite pour arriver à Treviglio, première station du chemin de fer de Venise, après le pont de Cassano.

Treviglio est un bourg anciennement fortifié et bien bâti, de 10,000 habitants. Nous avons accompli un peu plus de la moitié du trajet; mais il n'y a point de chevaux au relais et il faut attendre, deux grandes heures, que l'attelage, qui nous mène depuis Canonica, ait mangé l'avoine et pris du repos. Treviglio est encombré de troupes françaises; le régiment d'artillerie à pied de la garde impériale y fait séjour; plusieurs déta-

chements d'hommes en congé renouvelable et allant rejoindre leurs corps y font étape. Il y a parmi eux nombre de soldats ayant accompli une bonne partie de leur terme de service ; ils ont néanmoins été rappelés.

Presque tous, malgré l'intelligence très-réelle du militaire français, ignorent ce qui s'est passé. Ils ne savent rien de la bataille de Magenta et pensent qu'ils vont se battre à Montebello, dont le nom, répandu déjà en France par le combat de la division Forey, jette de la confusion dans leurs esprits. Je les ai vus, en grande partie, occupés à faire leur dévotion du soir, dans l'église paroissiale, enrichie à profusion de dorures d'un goût équivoque et de belles peintures, un peu écrasées par tant d'or, de Zenale et de Cavagna. L'attitude pieuse de ces passagers de la guerre édifie la population catholique et un peu fanatique de l'endroit.

La visite du bourg terminée, — ce n'est guère long, — nous revenons flâner autour de la diligence dételée, où nous aborde une fort jolie personne, fille du libraire du coin, qui nous demande, en souriant, quelques renseignements sur le voyage. Il serait superflu de dire que chacun s'empresse à satisfaire la belle questionneuse ; mais elle nous déclare bientôt, dans un babil charmant, moitié italien, moitié français, que ses questions ont pour seul but de lui donner l'occasion de parler le français.

Depuis un mois que l'on s'attend, en Lombardie, à l'arrivée des alliés, elle étudie la grammaire, et depuis quatre jours que les Français traversent son village, elle gazouille à tort et à travers, et du matin au soir, un charabia délicieux. Elle parvient déjà à se faire comprendre. Cependant, elle a dû avoir recours au dictionnaire pour répondre à la question de savoir si l'on s'occupe beaucoup de l'élève du ver à soie dans Treviglio. Ces mots ne présentaient aucun sens à son esprit ; mais, dès que le petit livre de poche lui eût appris qu'il s'agissait de « bucca de seta » (cocons), elle s'empressa de dire qu'il y a quatre machines à tisser — elle prononce à l'italienne « makines » — en activité dans l'endroit. Nous repartons en souhaitant bon succès à la studieuse et charmante écolière.

Les Autrichiens ont occupé Treviglio jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. Les vedettes placées dans la tour exploraient la route, à l'aide de la longue-vue, et dès que les pantalons rouges de l'avant-garde ont paru dans le lointain, la troupe a commencé son mouvement de retraite. Les habitants, émerveillés par l'allure martiale et les beaux uniformes de la garde impériale, ont parfaitement accueilli les Français.

Le bourg de Treviglio, dans la guerre de 1848, a été occupé tour à tour par les Autrichiens et par les Piémontais. Les deux armées se sont rencontrées dans son voisinage peu de jours avant la retraite du roi Charles-Albert sur Milan.

Au delà de Treviglio, la route traverse un coin de forêt verdoyante et touffue, plantée d'acacias et de chênes. Le soleil avait disparu sous l'horizon; la lune, dans son plein, éclairait d'une lueur faible et douce, mais distincte, toute la campagne, et jusqu'à Bergame nous avons joui d'une de ces délicieuses soirées italiennes inconnues sous d'autres latitudes.

Bergame est une fort jolie ville, très-étendue, très-animée et peu peuplée, cependant, relativement à sa grande circonférence. On y compte un peu moins de 40,000 habitants. Bergame est fort paisible, la garde nationale y est organisée, l'autorité piémontaise y fonctionne avec régularité, les enrôlements pour la légion étrangère et les chasseurs des Alpes de Garibaldi s'y poursuivent avec activité. Les habitants, gracieux et prévenants, se félicitent de ce que, lundi dernier, leurs oppresseurs sont partis sans tambour ni trompette et sans faire mal à personne. Ce calme tient peut-être à ce qu'à Bergame il n'y a pas lieu à de bruyantes manifestations. Pas un uniforme français n'a paru encore dans les rues. Des détachements piémontais et des chasseurs des Alpes ont traversé la ville, et un faible contingent de ces derniers y tient garnison. Les généraux Garibaldi et Cialdini se sont rencontrés, à Bergame, à l'hôtel d'Italie, où je suis descendu.

Ce qui m'a frappé à Bergame, bien que mon séjour à Milan m'ait préparé à la métamorphose, c'est la propreté qui y règne; quel contraste avec la plupart des villes du Piémont! Que nous sommes loin d'Alexanarie, de Verceil, de Voghera, de Casale, de

Novare, etc.! Si les chambres de l'hôtel d'Italie pèchent par quelque chose, c'est par un excès de comfort et même de luxe, donnant à réfléchir à qui ne tient pas à dépenser beaucoup.

Il est une chose, cependant, à laquelle je ne puis me faire, en Italie, et que je rencontre à Bergame comme partout ailleurs. Il faut avoir du temps et des rentes pour voyager dans ce pays. L'employé à qui l'on a affaire doit achever les détails puérils dont il s'occupe avant de se laisser aborder. Dans les cafés et les restaurants, encombrés ou vides, il faut appeler trois fois avant qu'on arrive, attendre qu'on serve, attendre qu'on apporte la note, attendre plus longtemps encore la monnaie de sa pièce. Si l'on témoigne de l'impatience, on vous regarde étonné, on a l'air de vous prendre en commisération. Ni prières ni colères ne peuvent déterminer les gens à faire vite. Il faut s'habituer à leurs allures.

On prétend que les demeures italiennes sont fort désagréables à habiter pendant les froids; mais aussi comme, en revanche, on y est bien en temps chaud! Les murs sont épais, les fenêtres à profondes embrasures. Dès que le soleil s'élève, on ferme les persiennes, dont la partie inférieure se relève sous forme d'auvent, et fort souvent les volets par-dessus. Si, par cette brûlante journée, j'ai peine, dans ma chambre hermétiquement close, à distinguer ce que j'écris, la fraîcheur qui y règne est des plus délicieuses.

Pendant la grande chaleur les Italiens font la sieste sur de grands canapés. Quand on parcourt les rues pendant les heures brûlantes de la journée, on voit des visages gracieux et curieux qui regardent sous les persiennes, et à la façon dont ces têtes mutines sont encadrées par les rideaux, on devine un costume fort léger. Et pourquoi pas? De midi à cinq heures on ne fait ni on ne reçoit de visites, et les regards indiscrets des passants ne peuvent pénétrer à travers les murailles. On prend ses aises.

J'ai visité Bergame ce matin. La plupart des rues sont à arcades, et j'ai été émerveillé par la propreté du marché aux fruits et aux légumes. Les fraises, les framboises, les oranges, les citrons, sont placés dans de jolies corbeilles sur de fraîches

couches de feuilles de vigne. Ce qui distingue le marché, ce sont les marchandes de cocons de soie, verts, blancs, jaunes. Ce matin, on exposait en vente des centaines de paniers de cocons.

Bergame est divisée en deux parties, la ville haute et la ville basse. La ville haute, que dominent les restes d'une citadelle, est entourée de fortes murailles et de belles promenades, d'où l'on jouit d'une vue superbe. Dans la ville haute il y a de fort beaux édifices, la cathédrale, cinq ou six églises ornées, le palais municipal, le palais de la Ragione, qui contient la bibliothèque publique, la citadelle, aujourd'hui palais de la délégation, le séminaire, l'athénée des sciences, lettres et arts.

La ville basse est un composé de jolis faubourgs. Elle contient aussi cinq ou six églises. Ce qu'il a de plus curieux à visiter est le « locale della Fierra, » vaste édifice entouré de boutiques symétriquement disposées; l'Académie Carrara, musée de peinture et d'architecture. Il existe aussi de nombreuses galeries particulières de beaux-arts à Bergame.

L'empereur et le roi sont entrés hier à Brescia, où ils ont été accueillis avec un vif enthousiasme. Un corps de troupes a reçu l'ordre d'aller reconnaître la vallée de l'Oglio vers la Valteline, et les Autrichiens, qui ont su cette opération, ont occupé en grande hâte les défilés supérieurs des montagnes.

Pendant ces derniers jours, il est arrivé à Montechiari 80,000 Autrichiens, 6,000 chevaux, 12 batteries. Ils songeaient probablement à se concentrer dans cette place, mais ils l'ont abandonnée le 16. Leur droite est allée à Lonato, se dirigeant vers Peschiera. Leur centre occupe les hauteurs de Castiglione; leur gauche est à Castelgoffredo.

Une partie de l'arrière-garde ennemie, sortie de Brescia, avait pris position à Castelnedolo, où elle a soutenu un combat contre les troupes de Garibaldi. L'avantage est resté aux Autrichiens.

Garibaldi, désirant établir un pont sur la Chiese pour maintenir ses communications avec Brescia, espérant, en outre, surprendre l'arrière-garde autrichienne, essaya de tourner la position de Castelnodolo et de marcher vers Lonato, qui n'est

qu'à une faible distance du lac de Garda, de Desenzano, station du chemin de fer sur le lac, et de la forteresse de Peschiera.

Arrivés à Treponti, les chasseurs des Alpes rencontrèrent les avant-gardes autrichiennes et s'élancèrent à leur rencontre. Les Autrichiens lâchèrent pied, mais leur fuite était simulée; ils voulaient attirer les soldats de Garibaldi sous Castelnedolo et les entourer par le gros de leurs forces. La feinte réussit.

Assaillis par des forces supérieures, les chasseurs des Alpes se sont retirés en désordre, sabrés par la cavalerie ennemie. Garibaldi est parvenu cependant à rallier ses troupes dans leurs positions primitives. Il a perdu environ cent cinquante hommes dans sa tentative avortée de Treponti.

Si, dans cette circonstance, comme aux débuts de la campagne, Garibaldi eût opéré isolément, c'en était fait peut-être du corps des chasseurs des Alpes, mais ici la poursuite des Autrichiens n'a pu s'étendre loin. Garibaldi s'appuyait sur l'armée sarde. Le roi Victor-Emmanuel, le sachant engagé dans de conditions fâcheuses pour lui, a donné ordre à sa 4e division de se porter en avant. Le général Cialdini prit position immédiatement à Rezzato. Les Autrichiens se retirèrent à Castelnedolo et firent sauter le pont de la Chiese devant Montechiari.

Le général Urban, qui, le 14, avait occupé Capriono, en est reparti le lendemain.

On reproche au général Urban d'avoir été d'une sévérité implacable pendant l'invasion du Piémont par l'armée autrichienne. Une circulaire du comte de Cavour, aux agents diplomatiques sardes à l'étranger, dénonce à l'indignation de tous les cabinets européens, un acte de barbarie, commis le 20 mai, par le général Urban, sur neuf malheureux Piémontais, fusillés pour une cause futile (1).

(1) Voici la circulaire de M. le comte de Cavour :

« Turin, le 12 juin.

« Monsieur,

« Par une dépêche-circulaire précédente, j'ai eu l'honneur de faire connaître aux légations de Sa Majesté les actes de spoliation auxquels l'armée autrichienne se livrait dans les provinces sardes qu'elle avait

Il eût été consolant pour l'humanité que le général Urban ou le gouvernement autrichien, en son nom, eût refuté, d'une façon victorieuse, la circulaire de M. le comte de Cavour. Il n'en a point été ainsi. La réfutation du cabinet de Vienne n'affaiblit en rien la portée de l'accusation. Le fait conserve le caractère fâcheux que lui donne la circulaire piémontaise.

occupées. Je dois maintenant vous informer qu'une enquête judiciaire a été ordonnée par le gouvernement à ce sujet. Elle prouvera que l'Autriche a brutalement violé les droits de la guerre et que la conduite de ses troupes n'est pas celle qui distingue les nations civilisées. Les résultats de cette enquête seront en leur temps communiquées aux légations. Mais il y a aujourd'hui un fait qui vient d'être légalement constaté par l'autorité judiciaire et que je dois signaler à l'indignation des cabinets de l'Europe entière. Publié par la presse, il ne serait peut-être pas cru; le gouvernement doit le faire connaître lui-même et en garantir l'exacte vérité.

« Le 20 mai, le jour même de la bataille de Montebello, vers onze heures du matin, des troupes autrichiennes étaient campées sur les hauteurs de Torricella, petite commune de la province de Voghera. Une patrouille, après avoir arrêté l'huissier du tribunal qu'elle avait rencontré sur son chemin et l'avoir forcé à lui servir de guide, entra dans le village et pénétra dans la maison des fermiers Cignoli. Là, après une perquisition minutieuse dans toutes les parties de l'habitation, ordre fut donné par les soldats à tous les membres de la famille Cignoli, ainsi qu'à quelques autres individus qui se trouvaient par hasard dans la cour de la ferme, de les suivre.

« La perquisition avait fait découvrir dans la maison une petite flasque en cuir contenant une quantité minime de petit plomb de chasse.

« Les personnes arrêtées étaient au nombre de neuf, savoir :

« Pierre Cignoli, âgé de soixante ans ;

« Antoine Cignoli, âgé de cinquante ans ;

« Jérôme Cignoli, âgé de trente-cinq ans ;

« Charles Cignoli, âgé de dix-neuf ans;

« Barthélemy Cignoli, âgé de dix-sept ans ;

« Antoine Setti, âgé de vingt-six ans ;

« Gaspard Riccardi, âgé de quarante-huit ans;

« Herminegilde San-Pellegrin, âgé de quatorze ans ;

« Louis Achille, âgé de dix-huit ans.

« Il y avait ainsi un vieillard de soixante ans et un enfant de quatorze.

« La patrouille les conduisit devant le commandant autrichien, qui se trouvait sur la grande route, à cheval, au milieu de ses troupes.

Un gros d'Autrichiens occupe le passage du Stelvio; ils ont fait sauter le pont du Diable et font des retranchements à Nauders. Un corps français de trois mille hommes s'avance à marches forcées sur cette position.

Des officiers de Garibaldi organisent des corps francs dans la Valteline.

Grand quartier général à Brescia, 19 juin.

Je devais partir de Bergame à neuf heures du matin, mais les Italiens n'aiment pas à voyager de bonne heure le dimanche, et Bergame n'étant pas sur la route suivie par l'armée, le con-

« Après avoir échangé quelques mots en allemand avec les soldats qui amenaient ces prisonniers, le commandant dit à l'huissier qui avait servi de guide de rester à sa place; puis il ordonna aux neuf malheureux paysans, qui ne savaient se faire comprendre et qui tremblaient de tous leurs membres, de descendre dans un sentier qui longeait la route : ils avaient à peine fait quelques pas, que le commandant donna à un peloton rangé sur le chemin le signal de faire feu.

« Huit de ces malheureux tombèrent roides morts; le vieux Cignoli, mortellement blessé, ne donnait plus signe de vie. Les troupes autrichiennes se remirent en marche, et le commandant, se tournant vers l'huissier, lui dit qu'il pouvait s'en aller, et afin qu'il ne lui arrivât pas d'être retenu par les troupes qui étaient encore dans les environs, il lui donna un billet qu'il devait présenter le cas échéant, et qui lui servirait de sauf-conduit.

« Ce billet était une carte de visite qui portait sous une couronne de comte ce nom :

Feldmarschall-lieutenant Urban.

« Cette carte figure au dossier de l'enquête.

« Quelque temps après, les habitants se rapprochaient de l'endroit où cette épouvantable boucherie avait eu lieu. Le vieux Cignoli, qui avait repris connaissance, fut transporté à l'hôpital de Voghera, où il mourut cinq jours après.

« Des énormités pareilles n'ont pas besoin de commentaires. C'est là un assassinat aussi lâche qu'atroce, et dont on pourrait tout au plus trouver des exemples parmi les barbares et les sauvages.

« Vous êtes prié, monsieur ..., de donner communication de cette dépêche au ministre des affaires étrangères du gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité, et je vous prie en même temps d'agréer les nouvelles assurances de ma considération très-distinguée. »

ducteur n'avait pas sa voiture complète. Dans l'espoir de voir arriver encore des voyageurs de hasard, il a jugé bon de retarder le départ. Il avait d'autres raisons encore pour ne pas atteler à neuf heures. Il tenait à faire grasse matinée, à déjeuner paisiblement, à faire ses dévotions; bref, nous avons quitté Bergame à dix heures quarante-cinq minutes. En revanche, nous avons été menés rondement; nous étions à Brescia, à deux heures, et la distance est de trente-quatre milles italiens de soixante au degré.

De Bergame à Brescia les campagnes sont belles, moins belles cependant que de Milan à Bergame. La culture varie peu; ce sont encore d'immenses champs de blés mûrs, du maïs, de la garance, des prairies. Les mûriers sont de plus en plus nombreux, et près de Brescia l'olivier abonde; les vignes bordent les sentiers des champs, des vignes-hutains, toujours, c'est-à-dire aux branches s'élançant en guirlandes le long d'échalas ou contournant le tronc et les branches des cerisiers et des saules. Ces vignes présentent un charmant coup d'œil, mais rien de plus; le vin des hutains est toujours de qualité inférieure. Les coteaux donnent, au contraire, un produit excellent. Cette année, les vignobles en plaine sont attaqués par l'oïdium; mais, chose remarquable, les ceps plantés sur les penchants qui bordent la route sont dans des conditions parfaites et promettent une récolte abondante.

Le ver à soie est malade aussi d'un mal inconnu. Depuis quelques années, le rendement est inférieur à celui des années ordinaires. La graine ne peut être utilisée pour la reproduction. Il faut, chaque année, faire venir de la semence saine des contrées orientales.

La science agricole en Lombardie, les habitants en conviennent, n'est pas à la hauteur de la fertilité du sol. On n'alterne pas suffisamment les cultures, et, par là, on épuise les sucs nourriciers de la terre.

De Milan, pour se rendre à Brescia, le grand quartier général et les troupes de la garde impériale ont suivi la ligne à peu près directe qui passe par Gorgonzola, Treviglio, Chiari, Ospedaletto. Nous avons traversé, ce matin, Seriate, village de qua-

torze cents habitants seulement, mais qui possède une église moderne d'une architecture grandiose, et ensuite Palazzolo, où l'on passe l'Oglio, un des points stratégiques de la Lombardie que l'armée autrichienne a renoncé à défendre.

Palazzolo, où le roi Victor-Emmanuel a fait étape dans sa marche sur Brescia, a 4,000 habitants et fait un très-grand commerce de soieries. De nombreuses charrettes, chargées d'immenses paniers en forme de tonneaux, renfermant des cocons de vers à soie, arrivent, par toutes les routes, à ses filatures. On ne saurait croire à quel point l'élève du ver à soie imprime, à cette époque de l'année, de l'activité à toute la Lombardie. La Lombardie, qu'on ne l'oublie pas, se ressent moins que le Piémont de l'état de guerre. Tout y est dans son état normal. L'autorité piémontaise, substituée à l'autorité de l'Autriche, y fonctionne régulièrement. Sauf à Magenta et à Melegnano, il ne s'est livré aucun combat important sur son territoire, et les troupes, ne faisant que le traverser, y commettent peu ou point de dégâts.

Palazzolo, bâtie sur une hauteur, présente un coup d'œil très-pittoresque. Les femmes, accoudées à leurs fenêtres, dans leur grand costume d'apparat, les cheveux maintenus par une immense épingle d'argent, à deux têtes ornées et grosses comme des œufs, regardent en babillant passer le voyageur; les hommes, assis sur des bancs de pierre ou couchés sur la berge du pont, devisent des nouvelles du jour. Un pâtre, artistement drapé dans des haillons, est assis dans la pose d'un berger antique sur la dernière marche de l'escalier de pierre d'un édifice à peu près ruiné, et les vingt ou trente chèvres de son troupeau escaladent les degrés du perron en broutant l'herbe qui pousse dans les interstices des pierres. Les femmes de la contrée, au teint brun et doré, à l'abondante chevelure noire, aux yeux étincelants, sont, en général, fort jolies; mais dès qu'elles ouvrent la bouche, hélas! tout charme disparait. Leurs dents sont noires; elles ont la voix rauque et forte. On ne peut pas réunir tous les attraits.

La route, à Palazzolo, passe au pied des ruines d'un vieux château dont les fondements et une partie des murailles servent

de base à une tour ronde, très-originale, campanile de l'église paroissiale qui s'élève à vingt-cinq mètres de là.

L'Oglio est large, rapide et profond comme l'Adda; nous le traversons sur un pont de pierre, à cent cinquante pas du viaduc, un des plus beaux de l'Italie, qui a été construit pour le chemin de fer de Milan à Venise.

A Palazzolo, comme dans toute la campagne, l'enthousiasme est très-contenu; les cocardes tricolores sont rares et les drapeaux aux fenêtres n'abondent pas. Les habitants semblent plutôt hébétés que ravis; je doute même qu'ils se rendent un compte bien exact de ce qui se passe. Si les Autrichiens reviennent, ils ne seront pas compromis outre mesure.

En sortant du village, nous traversons le campement d'un détachement du génie sarde qui élève une demi-lune en travers de la route, laissant, bien entendu, un passage libre, fermé, au besoin et au dernier moment, par un parapet gabionné. Tous les passages d'eau sont ainsi préparés pour la défense, en prévision d'une retraite. Mais, à cause du dimanche, sans doute, on ne travaille pas aujourd'hui. Il n'y a donc pas urgence.

A quatre ou cinq milles de Palazzolo, on trouve Chiari, bourg de 9,000 habitants, où l'empereur a établi son quartier général. C'était un emplacement bien choisi, sinon au point de vue stratégique, du moins sous le rapport des bonnes installations. L'ancienne capitale du comté de Carmagnolo renferme bon nombre de belles et grandes maisons. Elle possède un théâtre, une académie de peinture, un musée de beaux-arts, legs de l'avocat Repossi, une bibliothèque publique, un vaste hôpital, et l'on vante la richesse et la beauté de son église.

Nous changeons de chevaux au bourg de Coccaglio, station du chemin de fer et célèbre par les ruines de son château fort. Là, nous déjeunons de l'éternelle côtelette à la milanaise avec le plat obligé de haricots verts, gras à soulever l'estomac, et suivis, non précédés, ce n'est pas l'usage, d'un potage au vermicelle saturé de fromage. Nous prenons ce repas dans la cuisine de la « tratoria e allagio, » entrepôt général de toutes les mouches du canton. Le goût de graillon et l'odeur nauséabonde des graisses qui rissolent dans des casseroles malpropres, le

voisinage de l'écurie et d'autre chose, la vue de la matrone qui cuisine en trempant ses doigts dans la sauce, suffiraient seuls pour calmer l'appétit de ceux qui n'ont point fait encore un apprentissage complet de la vie italienne.

A peine hors de Coccaglio, nous retombons en plein dans les scènes de la vie militaire, qui ne s'étaient plus présentées à mes yeux depuis deux jours. Convois, troupes en marche, charrettes de bagages, de vivres, d'approvisionnements, de malades, d'éclopés; traînards, campements, cuisine de bivac au bord de la route, champs dévastés, soldats couchés sous la tente-abri ou dans l'herbe au pied des arbres, lessive sommaire dans l'eau courante des fossés, plusieurs même lavant jusqu'à la chemise qui devrait les couvrir, et obligés d'attendre « in naturalibus, » ou tout au plus drapés dans leur couverture, que le linge soit sec — position fort embarrassante si l'on battait subitement aux armes, — corvées qui s'organisent, appels, distributions de vivres, etc. La concentration des troupes est grande; le gros bourg d'Ospedalletto, autre station du chemin de fer, centre d'un grand commerce et d'une fabrication active de soieries, est encombré de soldats.

Nous approchons, encore un village, Borgho de Brescia, à traverser et, à moins d'un kilomètre de là, nous entrons dans la ville.

A Borgho sont campés les quatre régiments de cavalerie de la garde, lanciers, dragons, cuirassiers n°s 1 et 2, qui ont quitté Milan, jeudi dernier, et les deux régiments d'artillerie, avec tout leur matériel. C'est un spectacle imposant et dont on ne se lasse pas. Les cavaliers font baigner leurs chevaux dans les eaux fraîches et limpides de la Mella — beaucoup de chevaux sont blessés au garrot—et c'est chose curieuse, je vous assure, de voir à la fois deux mille chevaux, dans l'eau jusqu'au-dessus du poitrail, buvant à longs traits, nageant, se débattant, rafraîchis par le bain, galopant sur la rive, s'échappant de la main du cavalier et gagnant au large en bondissant.

Il est non moins étrange de voir les attitudes des soldats. Les uns bottés et en pantalon de cheval, la pipe à la bouche, se laissent mouiller bravement; d'autres plus délicats, debout sur

le dos glissant de la bête, chancellent, font mille contorsions, en s'efforçant de garder l'équilibre, et, malgré ces précautions, tombent à l'eau avec un grand fracas et aux bruyants éclats de rire de leurs camarades. D'autres encore, voulant profiter du bain sans mouiller leurs habits, se mettent en centaure et montent à cheval ainsi. On passerait une journée à les voir.

A quelques pas de là est le campement de la cavalerie ; une légère pluie qui tombe depuis le matin, et qui, à la longue, occasionne une impression de froid, oblige les cavaliers inoccupés à se couvrir fortement. La tente-abri n'est pas un séjour agréable en temps de pluie ; la paille en est sévèrement exclue. On passe devant de longues files de cuirassiers drapés dans leurs amples manteaux rouges, devant les parcs d'artillerie, un peu à l'écart de la route. Les canons de bronze neuf, couleur d'or bruni, sont au premier rang, gardés par de nombreuses sentinelles, l'arme au bras, la baïonnette-sabre au bout du mousqueton. On voit ensuite le régiment des pontonniers avec tout son matériel. Les grandes barques qui servent d'assises aux ponts militaires ne sont plus dans les fourgons, mais hissés sur de simples châssis à quatre roues d'où, en peu d'instants, on peut les faire glisser dans la rivière.

Brescia, bâtie au pied d'un coteau, a quarante mille habitants ; elle est entourée de murailles formant un carré régulier. L'empereur y est arrivé hier avec sa garde. La ville, qui est animée d'un patriotisme ardent, lui a fait un accueil chaleureux. En deux mots, voici son histoire : capitale des Cénomanes, puis colonie romaine, Jules César lui donna le droit de cité en l'agrégeant à la tribu Fabienne. Détruite par Attila, relevée par Théodoric, les Lombards la conquirent et l'érigèrent en duché. Tombée successiment au pouvoir des Francs et des Allemands, elle s'érigea ensuite en république, fit partie de la ligue lombarde, guerroya contre les villes circonvoisines et fut le centre des factions des Guelfes et des Gibelins.

Occupée par Ezzelino de Romano d'abord, puis par les Visconti et les Vénitiens, elle appartint longtemps à ceux-ci. En 1796, elle fit partie de la république Cisalpine, ensuite du royaume d'Italie, et fut la capitale du département de la Mella

Agrégée, en 1814, au royaume Lombardo-Vénitien et chef-lieu de province, Brescia soutint une lutte terrible contre les Autrichiens, en 1849, et, depuis, leur a gardé une haine mortelle. En 1850 l'inondation de la Mella porta la terreur et la mort sur son territoire.

Le nom de Brescia est donc aussi lié intimement à l'histoire de la guerre de l'indépendance italienne, en 1849. Brescia, dans des circonstances terribles, a prouvé ce que peuvent l'amour de la patrie et la haine de l'oppression étrangère.

Bien que le gain de la bataille de Novare eût brisé la résistance à l'Autriche en Piémont et en Lombardie, ce succès n'éteignit pas la guerre d'un seul coup. Des villes insurgées, attaquées par les impériaux et livrées à leurs propres ressources, luttaient avec des chances diverses. Depuis quatre jours les habitants de Brescia se défendaient avec un héroïsme dont l'histoire offre peu d'exemples, lorsque, le 29, arriva la triste nouvelle de la déroute de Novare et de l'abdication de Charles-Albert. Les habitants, loin de perdre courage, continuèrent de combattre avec acharnement. Le 30, on reçut des nouvelles tout à fait contraires, d'après lesquelles les Autrichiens auraient été complétement battus. En attendant, l'ennemi devenait de plus en plus nombreux. Le maréchal Haynau accourut de Padoue pour prendre en personne le commandement du corps d'opérations. Le 31, il enjoignit à la ville de se rendre sans retard et sans conditions, menaçant de donner l'assaut et de la livrer au pillage, si à midi les portes ne lui étaient pas ouvertes. « Habitants de Brescia, vous me connaissez, je suis fidèle à ma parole! » Ainsi se terminait sa proclamation. La municipalité, ballottée entre les nouvelles contradictoires qui lui arrivaient de toutes parts, envoya une députation au maréchal Haynau pour lui faire part d'une dépêche qu'elle avait reçue annonçant un armistice qui promettait l'évacuation de la Lombardie par les Autrichiens. Mais le général autrichien ne voulut rien entendre. Loin de détromper la députation et de l'instruire du véritable état des choses, il se contenta de lui répondre : « Je suis informé de tout; je n'ai que faire de vos dépêches. Ce qu'il me faut, c'est

la reddition de la ville. Je ne vous laisse que deux heures pour réfléchir et vous soumettre! »

A ces dures et orgueilleuses paroles, Brescia répondit par le cri de guerre : « Vive l'Italie! mort aux barbares! » Vers 3 heures du soir, Haynau attaqua la ville avec furie de tous les côtés à la fois. Les Brescians le reçurent bravement, opposant partout une résistance héroïque, et, malgré l'avantage que donnait à l'ennemi ses forces bien supérieures et son artillerie, ils restèrent inébranlables derrière leurs barricades. Haynau, désespérant du succès, fait mettre le feu aux maisons des faubourgs. La position des braves défenseurs de la ville devenait épouvantable; ils étaient enfermés dans un cercle de flammes, foudroyés par l'artillerie du château et par les batteries dressées aux carrefours de la cité. Rien n'ébranla leur courage. Le 1er avril, à la pointe du jour, ils sortirent de leurs retranchements, s'élancèrent sur l'ennemi avec une admirable énergie et le culbutèrent sur toute la ligne. Mais, hélas! de nouveaux bataillons remplaçaient ceux qui tombaient, tandis que les Brescians, toujours sur les barricades, exténués de fatigue, sans munitions, avaient perdu jusqu'à l'espoir d'être secourus. Il ne leur restait plus qu'à mourir! Alors la municipalité, voyant la ville aux abois, se résolut à envoyer aux Autrichiens un religieux, le père Maurice, demander grâce pour les habitants qui n'avaient pas pris part à la lutte. Le maréchal promit de respecter la vie et les biens des citoyens; mais, la ville prise, il ne put mettre un frein à la fureur de ses soldats. Brescia fut mise à sac. Pendant que cette soldatesque effrénée frappait sans pitié les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, se croyant à l'abri de tout châtiment, on annonça l'arrivée de l'intrépide et loyal Camozzi, riche propriétaire, accouru de Bergame, dans la nuit du même jour, à la tête de 800 hommes. La nouvelle parcourut rapidement la ville, et un rayon d'espérance vint rendre la vie aux infortunés Brescians. Camozzi engagea le combat; mais, après une lutte désespérée, se voyant cerné par vingt bataillons, il fut obligé de disperser sa bande. Telle fut l'issue du plus brillant épisode de la guerre lombarde.

Brescia tomba donc glorieuse et vengée, en forçant l'admiration même de ses ennemis.

Le général Nugent, qui mourut deux jours après de la blessure reçue sur le champ de bataille, institua la ville de Brescia sa légataire, en témoignage de l'admiration que lui inspirait la conduite de ses héroïques citoyens. Ce fut une belle et généreuse protestation contre la conduite du maréchal Haynau. Celui-ci fit traîner dans la citadelle et les casernes cent des citoyens les plus honorables, et, après leur avoir infligé la bastonnade, ordonna qu'on les fusillât. Il frappa, en outre, la province d'une amende six millions, et la ville d'un supplément de contribution de 300,000 livres qu'il distribua à ses officiers. Il exigea de Brescia le remboursement de la poudre et des projectiles consommés par ses troupes, et une certaine somme pour élever un monument à la mémoire des Autrichiens tombés pendant la lutte.

Voilà ce qui s'est passé à Brescia en 1849, et tels sont les causes de la haine implacable que les Brescians portent aux Autrichiens.

Brescia est le berceau d'hommes illustres ou célèbres, et, en dernier lieu, du chanteur Tamburini.

L'aspect de Brescia dénote son antiquité. On y voit peu de constructions neuves, mais de vastes et opulents palais et des quartiers pauvres, rongés de vétusté. Le canal de Mompiano, ouvrage romain, alimente les nombreuses fontaines publiques de la ville et celles qui existent dans la plupart des maisons importantes. La partie la plus animée de Brescia est celle du centre qui commence à la Grand'Place et finit au théâtre voisin. C'est là qu'on trouve, sous de larges arcades, les plus beaux magasins, c'est la promenade favorite des habitants. Brescia a deux cathédrales : l'ancienne, qui date du IXe siècle; la nouvelle, érigée au XVIIe, et vingt églises, fort somptueuses pour la plupart; un palais épiscopal, encore surmonté, à son fronton intérieur, des armes autrichiennes, quelques édifices publics, les ruines d'un temple, celui de Vespasien, découvertes en 1822, les restes d'un théâtre antique, etc.

Le château ou citadelle, qui domine Brescia, fut construit

au XIVe siècle et passa longtemps pour le plus fort de l'Italie. C'est une position que, de nos jours, on ne saurait défendre sérieusement.

Garibaldi était hier à Salo, sur le lac de Garda, à vingt milles environ de Brescia et à distance égale de Peschiera. Il commande à 10,000 hommes environ, dont deux tiers armés et un autre tiers qui ne le sont pas. Il lui arrive encore des recrues, mais non plus en aussi grand nombre qu'au début de la guerre. Les jeunes gens de famille sont fort désireux de s'engager dans les capitaines aides de camp. Le général les enrôle comme soldat et leur promet qu'ils seront officiers dans dix jours. On ne peut mieux dire, et le volontaire a bien mauvaise grâce si cette promesse ne le satisfait pas.

Garibaldi a voulu se rendre de Salo vers Desenzano. Il a rencontré des forces considérables qui l'ont obligé à rétrograder. Ses troupes ont essuyé le feu du vapeur autrichien au lac de Garda. L'artillerie française a fait taire les canons du steamer.

Le séjour des chasseurs des Alpes à Brescia a fait prendre une mesure étrange au sujet d'établissements d'une nature peu convenable, et qui existent cependant dans toutes les villes de certaine étendue. A Brescia, ils sont réunis dans une seule rue. Les chasseurs des Alpes s'y sont rendus en foule et y ont commis de grands excès. Les pensionnaires, éplorées, ont pris la fuite en masse et se sont placées sous la protection de la municipalité. L'autorité, dans sa sollicitude envers ses administrées, leur a donné la prison pour asile. Mais, pour éviter que les soldats, ne voulant pas croire à l'émigration complète de toute une rue, ne forcent les portes des maisons,—si peu honorables qu'elles soient, ce sont des propriétés qu'il faut respecter,—le conseil municipal a fait murer toutes les entrées, et l'on voit aujourd'hui, à Brescia, une longue rue dont toutes les fenêtres sont hermétiquement closes et qui n'a pas de portes.

Depuis deux jours, il n'y a plus un grain de tabac à Brescia, rien de ce qui se fume, se prise ou se mâche, et aujourd'hui les soldats ont, en peu d'heures, épuisé les approvisionnements de tous les boulangers. C'étaient aux portes des mar-

chands de comestibles une confusion inexprimable ; la garde nationale et les sentinelles françaises avaient peine à maintenir l'ordre, et comment aurait-il pu en être autrement entre gens qui ne parlent pas la même langue, qui ne s'entendent ni sur le poids ni sur la monnaie et qui se défient les uns des autres ?

Bientôt il n'y eut plus de pain. Tout le monde voulait en avoir. Le pain, base de la nourriture du Français, fait défaut à l'armée, non pas que les vivres ont manqué, mais telles sont la rapidité de la marche et la difficulté des approvisionnements, qu'il a été impossible, pendant plusieurs jours, de distribuer aux soldats la ration réglementaire de pain ou même de biscuit. On délivrait journellement un quart de ration de pain, et l'équivalent du reste était remplacé par du riz. Ce régime n'est pas du goût du soldat. Rien pour lui ne peut remplacer le pain.

On s'attend au déplacement du quartier général pour la journée de demain. Ces marches forcées auront bientôt un terme. Nous approchons du quadrilatère, et la bataille qui sera livrée prochainement dans l'un ou l'autre point de la plaine sera une grande bataille.

Ce soir, la ville entière a été illuminée autant qu'elle pouvait l'être. Il pleuvait à torrents. La « Contrada del Pesce, » qu'habite l'empereur, était décorée et illuminée avec beaucoup de goût. A l'heure de la retraite, la musique du 1er grenadiers a joué l'air national italien « Avanti un pazzo » qui a excité un véritable délire dans la foule.

Les dames de Brescia sont fort gracieuses; elles témoignent autant d'affabilité aux alliés qu'elles se montraient farouches à l'égard des Autrichiens.

P.-S. — Il se confirme que les Autrichiens sont revenus en force à Lonato et à Montechiari.

L'empereur François-Joseph a transféré son quartier général à Villafranca, sur la route de Vérone à Mantoue.

Grand quartier général à Brescia, 20 juin.

Je reviens de la citadelle de Brescia où mène un chemin pénible, montueux, qui contourne les flancs de la montagne. Au tiers de la route, un groupe de cinq ou six officiers sardes, dont le chef devançait les autres au galop, descendait la pente rapide. Un cavalier de premier mérite est seul capable d'exécuter pareille prouesse.

Les cris « Evviva ! » et les exclamations répétées « Il re ! il re ! » partis des rangs des citadins qui se trouvaient là me firent reconnaître dans l'intrépide cavalier le roi Victor-Emmanuel. Sa Majesté Sarde est un superbe soldat, à la figure martiale et distinguée, et ne ressemblant pas le moins du monde, je l'en félicite, aux affreuses gravures qui le représentent avec des moustaches en croc et des cheveux bouclés.

L'ascension achevée, des soldats campés aux abords de la forteresse m'apprirent que l'empereur Napoléon était aussi à la citadelle. Il fallut attendre, avant d'entrer, la fin de sa visite. Le 33e de ligne bivaque sur les remparts extérieurs et dans les fossés profonds, mais à sec. Ce brave régiment fait partie de la 1re division du 1er corps. Il a combattu à Casteggio, à Magenta, à Melegnano. Dans ces trois rencontres, vingt-deux de ses officiers ont été mis hors de combat.

La citadelle de Brescia commande la ville, maisons par maisons; de ses remparts, la vue s'étend sur la campagne à plusieurs lieues à l'horizon. Rien ne fait obstacle aux regards, pas un pli de terrain, pas un arbre, pas une bâtisse, rien, si ce n'est les limites de l'horizon. La forteresse n'est qu'une enceinte avec deux demi-lunes dominant complétement Brescia, revêtements en forte maçonnerie, glacis très-étendus, fossés très-larges. C'est une forte position, mais, comme je vous l'ai dit hier, ce n'est pas une place forte.

Les bâtiments intérieurs sont spacieux, à plusieurs étages, flanqués aux deux extrémités d'une tour ronde crénelée, rappelant par sa forme un bonnet de juge renversé. Ces constructions ne sont pas à l'épreuve de la bombe; elles ne renferment

ni magasins, ni caves à canons, ni réduits casematés, mais de grandes casernes. On peut y loger à l'aise douze cents hommes.

La visite de l'empereur a duré une demi-heure. Sa Majesté est sortie de la citadelle à pied, à deux pas en avant de son état-major, marchant lentement, tête baissée, le regard satisfait. Sa santé paraît bonne, mais ses traits sont un peu altérés par la fatigue et sa barbe grisonne visiblement.

On entre à la citadelle par un pont-levis, et l'on traverse une voûte sous laquelle s'ouvrent les portes des corps de garde et des salles où sont détenus les prisonniers de guerre. Presque en face de la porte d'entrée, un peu vers la droite, est la citerne où l'ennemi, avant de se retirer, a noyé ses poudres. Une forte odeur de soufre monte du fond du puits, d'où l'on a retiré déjà une trentaine de gargousses. Je ne crois pas qu'on ait jeté à l'eau de grands approvisionnements de guerre.

A gauche, sous le porche d'un pavillon détaché des corps de bâtiment, il y a une trentaine de boîtes à balles remplies et clouées sur leurs sabots, et de grandes caisses remplies de balles pour tous les calibres de canons. Devant les bâtiments, les Autrichiens ont abandonné neuf pièces de campagne, avec leurs affûts, leurs avant-trains et tous leurs armements; une pièce de 4, en bronze, fort curieuse, du millésime 1740, quatre pièces de 6 et quatre obusiers courts de campagne, système Gribeauval, portant sur la plate-bande les mots « Liberté, Egalité, » et sur la culasse « 29 ventose, an IX de « la République. » Sur les remparts sont encore deux pièces de 24, en fonte, sur affûts de côte, et quatre mortiers en bronze de vingt-neuf pouces. Tel est le dénombrement exact des bouches à feu abandonnées, dans leur retraite, par les impériaux dans la ville de Brescia.

Des embrasures nouvellement faites et des plates-formes à peine achevées font supposer que les deux demi-lunes étaient armées d'autres bouches à feu qui ont été emmenées. Derrière les pièces en batterie, il y a six piles de bombes et d'obus non chargés et de boulets, plus une septième pile de ces boulets de pierre dont on se servait au moyen âge et en dernier lieu encore pour les canons des batteries des Dardanelles.

Il est singulier qu'aucune des quinze bouches à feu abandon nées à Brescia ne soit enclouée, quoiqu'il eût fallu si peu de temps et d'efforts pour les mettre hors de service. Je crois cependant avoir deviné la cause de cet oubli, de cette négligence, de ce dédain si l'on veut : l'ennemi n'a pas abandonné de munitions, et, les Français n'ayant pas les mêmes calibres, les pièces trouvées dans la citadelle sont pour eux comme si elles n'existaient pas.

Les bombes et les boulets empilés derrière les batteries sont frottés soigneusement à la mine de plomb, qui les préserve de la rouille. Cette propreté contraste avec les dégradations, œuvre du temps, que l'on remarque dans les travaux de la place.

Dans la cour et sur les remparts intérieurs flânent, confondus avec les soldats français, un grand nombre de prisonniers, mais plus encore de déserteurs lombards. Il ne doit guère rester d'Italiens dans les rangs de l'armée autrichienne.

Les bâtiments de la citadelle sont élevés d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée ; les chambrées, garnies de deux immenses poêles en fonte à chaque extrémité, ont cent lits chacune. Les Autrichiens, qui ont enlevé les fourneaux des cuisines, ont laissé les lits en place, prêts à recevoir les Français. Les couchettes sont en fer, garnies d'un sommier bourré de paille de maïs, d'un traversin, d'une couverture de laine et d'une paire de draps.

Les soldats du 33e et ceux du 1er voltigeurs de la garde, qui venaient prendre possession de la citadelle, fouillaient les paillasses, plutôt par curiosité que dans l'espoir d'y trouver du butin. Ils ont ramassé des planchettes de sac, des patiences, des livrets et de petits rouleaux de flanelle, saturés de chaux, dont les Autrichiens se servent pour nettoyer leurs tuniques blanches. Ces mêmes petits rouleaux trouvés dans les sacs aux débuts de la campagne avaient fait dire que tout soldat autrichien, en temps de guerre, était muni du linge nécessaire pour un premier pansement. Dans les chambrées de Brescia on a trouvé aussi des puces, par milliards. Sans en demander à personne, j'en ai reçu ma large part.

Toute l'armée franco-sarde est à Brescia ou dans un faible rayon de Brescia. On attend des approvisionnements qui ne tarderons pas à arriver. L'empereur veut que de grandes amélioration soient apportées dans le service des subsistances. Les vivres n'ont pas manqué, jusqu'ici, par la masse, mais ils n'ont pas toujours été convenablement répartis. Certaines divisions en manquaient, d'autres ne savaient qu'en faire. Des centaines de milliers de rations ont été perdues.

P.-S. — On annonce que les Autrichiens ont décidément abandonné les fortes positions de Lonato, de Castiglione, de Montechiari,que couvre la rivière de la Chiese et où ils s'étaient fortifiés avec soin, en crénelant les murs, en coupant les ponts et en établissant de nombreuses batteries.

On a reçu aussi des nouvelles des duchés au grand quartier général. La division d'Autemarre, qui était le 15 à Plaisance, a dû quitter cette ville, le 19, pour se diriger sur Mantoue; elle se compose des 83ᵉ, 89ᵉ, 93ᵉ et 99ᵉ de ligne, du 3ᵉ zouaves, du 4ᵉ lanciers et d'une batterie de six pièces d'artillerie avec ses vingt-quatre voitures. Deux bataillons de chasseurs des Apennins, détachés du corps commandé par le général Ulloa, se trouvaient à Plaisance :

Voici un fait qu'on raconte dans l'armée au sujet de l'évacuation de Plaisance.

Les mineurs qui ont fait sauter le pont de la Trebbia étaient des Hongrois qni, après l'œuvre de destruction accomplie, n'ont pas voulu rejoindre et ont prévenu les Français, à leur arrivée dans les murs de la ville, de se défier d'un magasin nᵒ 3, renfermant des poudres et devant sauter par suite d'un système percutant établi à l'intérieur derrière la porte. Sur ces indications, on a pénétré par une autre ouverture, et le danger trop réel a été évité.

Cassano, 22 juin.

En quittant Brescia, en approchant de la nouvelle ligne d'opération dont le Mincio sera la base, l'armée des alliés se trouve placée dans des conditions de plus en plus difficiles. Les appro-

visionnements doivent être plus nombreux parce qu'ils ne peuvent se renouveler de jour en jour, ils doivent venir de plus loin et les moyens de transport font défaut. Dans la cavalerie, les chevaux s'usent, la ferrure de certains régiments est hors de service et les rechanges manquent. Les fourrages ne sont pas suffisants, l'avoine a été remplacée par du maïs, qui répugne aux mulets et aux chevaux, et encore n'a-t-on pas toujours du maïs à point nommé.

De plus, on entre dans un pays qui, sans être ouvertement hostile, n'est pas favorable aux alliés. Au delà de Brescia, on ne doit guère compter sur le bon vouloir des populations des campagnes. La guerre actuelle est encore, selon eux, comme en 1848, une « guerre des signors. » De ces contre-temps, de ces ennuis, il ne résulte aucun dommage matériel sensible; l'armée est en force, réunie, compacte; l'état sanitaire laisse peu à désirer, le moral des soldats se soutient, mais il y a des privations et peu d'espoir de les faire cesser.

J'ai voulu profiter des jours de trêve à peu près certaine qui nous séparent encore d'une rencontre entre les deux armées, en avant de Montechiari, pour faire un pas rétrograde et visiter les ponts jetés sur l'Adda. Tel est le but de mon voyage à Cassano.

De Milan à Brescia, il y a deux tronçons de chemins de fer, coupés par la rupture du pont de l'Adda. Sur chacune des deux lignes qui se rapprochent, mais ne se touchent pas, il reste des waggons plats, peu de voitures pour les voyageurs et une seule machine. Chacune fait un mouvement de va-et-vient continuel, traînant à sa suite tout le matériel existant. Avoir une machine seule est une garantie ponr que deux trains marchant en sens inverse ne se heurtent pas, mais ce n'est pas un bien pour la facilité et la régularité des communications.

Quand un convoi arrive à l'extrémité d'un des tronçons de la ligne, il faut transporter à bras, sur l'autre bord de l'Adda, les approvisionnements et les munitions de guerre qu'il contient. Il faut pour cette opération un temps énorme. Mieux vaudrait pour l'armée renoncer au bénéfice du chemin de fer. Elle y gagnerait sous tous les rapports.

Les chemins de fer, d'ailleurs, ne sont utiles à la guerre que pour le déplacement des hommes et des chevaux. Quant au gros matériel, il y aura toujours avantage à le transporter par le roulage ou par eau.

Il n'y avait qu'une voiture de 1re classe et elle était pleine. Au moment du départ, le chef du train pria deux jeunes gens de céder leur place au général Garibaldi et à son aide de camp, qui se rendaient de Brescia à Bergame. Les jeunes gens auxquels cette demande s'adressait, s'empressèrent d'obéir; mais le général, voyant ce que l'on voulait faire, secoua la tête en agitant la main en signe de remerciement et de refus, et alla s'asseoir sur la dernière banquette d'un waggon de 3e classe, où, tout à l'heure, personne ne voulait entrer.

Chacun court à ce précieux waggon; il fut envahi, encombré, et la voiture de 1re classe, qui avait été prise d'assaut et défendue comme un retranchement, fut désertée en un clin d'œil. J'ai fait comme les autres, et j'eus l'honneur de faire le trajet de Brescia à Bergame, assis, face à face, avec le célèbre général. J'ai eu grand'peine à le reconnaître, non pas que je l'eussé jamais vu, mais son portrait, tracé de main de maître dans une correspondance adressée de Côme, le 30 mai, à la « Sentinelle du Jura, » était si bien gravé dans ma mémoire, que j'étais sûr de pouvoir le désigner entre mille :

« Haut de taille, large d'épaules, une tête de lion sur des « épaules d'athlète. Sa longue barbe noire, hérissée, inculte; « ses yeux brillants qui lancent l'éclair, son chapeau de feutre « noir ruisselant de plumes noires, son manteau écarlate « troué autour de son cou, en font un personnage extraordi- « naire... »

Certes, on ne pourrait s'y tromper.

Mais y a-t-il deux Garibaldi, ou un vrai et de faux Garibaldi, comme il y a eu tant de faux Louis XVII? ou bien Garibaldi a-t-il le don de la métamorphose et prendrait-il, les jours de combat, une figure et un costume qu'il n'a pas quand il se donne trois jours de repos et de congé? Le Garibaldi que j'ai vu face à face pendant deux heures, le Garibaldi unique et authentique, dont les genoux touchaient les miens, est de taille

moyenne, peut-être au-dessous de la moyenne. Ses yeux gris bleu ont une grande expression de douceur et de bienveillance. Sa longue barbe brune, qui grisonne fortement, est taillée en boule et très-soignée. Son képi bleu, aux broderies d'argent, recouverte d'une coiffe blanche aux bouts flottants comme en portent les officiers d'Afrique, sa taille épaisse, ses jambes fortes et courtes, mais bien droites et bien d'aplomb, ses bras qui joignent difficilement, sa voix douce et persuasive, son ceinturon étroitement serré, son sourire permanent, son manteau gris, proprement roulé, qu'un domestique porte en bandoulière, sa tenue fraîche et bien brossée, le font prendre, au premier aspect, pour un intendant de première classe, ou un médecin principal qui n'a pas l'habitude de l'uniforme.

Tel est, trait pour trait, le général Garibaldi. Modeste, du moins en apparence, il parle peu de sa personne et s'étend volontiers sur les qualités guerrières de ses chasseurs, qu'il nomme ses enfants. A Bergame, le général a quitté le train avec plusieurs de ses officiers, qui se trouvaient épars parmi les voyageurs.

Vers onze heures, par une pluie battante, aux éclats du tonnerre (tous les soirs il tonne cette année, en Italie), nous passons, avec des précautions infinies, sur le pont du second bras de l'Adda, et le train fait halte. L'autre pont et la rampe qui remonte la rive sont traversés à pied, à la lueur des torches.

L'Adda, je l'ai dit dans une de mes lettres précédentes, a un cours très-impétueux et deux bras; le pont bâti sur le premier bras (en venant de Milan) a été miné; le second est intact. Le pont de bois qui remplace le premier et un autre pont jeté en amont sont l'œuvre de la troupe. C'est par là et un peu par Canonica qu'il faut passer tout ce qui sert à l'armée, et il y a tout un matériel de siége à faire arriver sur l'autre bord. Les bombes chargées sont mises deux par deux dans une brouette.

Après vingt minutes de marche dans la boue et par une pluie diluvienne, après avoir heurté pendant une heure, à coups de pied, à coups de pierre, à coups de crosse de fusil, à une porte de fort bonne apparence, nous avons obtenu un gîte pour la nuit, mais pas à souper, pas même du pain sec, et quel gîte!

Les plus heureux sont ceux qui se sont roulés à terre enveloppés dans une couverture. Les autres, et j'étais du nombre de ces malheureux, ont pu se coucher sur de larges canapés et ont été livrés, pendant toute la nuit, à la voracité d'une légion de bêtes. Je suis, ce matin, tatoué comme un sauvage.

P. S. — Voici le résumé des nouvelles de la journée :

L'empereur et le roi ont quitté Brescia pour se porter en avant. Ils ont poussé une reconnaissance jusqu'à Desenzano, au bord du lac de Garda.

Les troupes autrichiennes ont établi une ligne télégraphique entre Botzen et Landeck.

Les régiments composés de soldats italiens, repassent le Tyrol pour se rendre en Allemagne.

2,000 hommes sont arrivés à Mals; 3,000 hommes suivent. Les Autrichiens continuent à construire des fortins, des blockhaus et des redoutes.

Le gros de l'armée autrichienne a passé sur la rive gauche du Mincio. Son grand quartier général est transféré à Valeggio.

Les Piémontais se sont avancés vers Peschiera et ont, après une rencontre très-vive, repoussé les avant-postes ennemis. Deux officiers et quelques soldats autrichiens ont été tués dans cette rencontre.

L'armée française a complété aujourd'hui le passage de la Chiese à Montechiari, que les Autrichiens ont décidément évacué avant-hier.

La cavalerie a poussé des reconnaissances habilement conduites par le capitaine de Contenson, du 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Une grand'garde de uhlans a été surprise. Quelques hommes ont été tués. Neuf ont été pris avec leurs chevaux.

La municipalité de Montechiari est venue offrir à l'empereur un pieux souvenir des victoires du premier Empire. Une colonne, où étaient gravés les noms des officiers français morts en combattant, avait été élevée sur le champ de bataille de Castiglione. En 1818, les Autrichiens renversèrent ce monument, que la ville de Montechiari recueillit et conserva religieusement dans ses murs.

Sa Majesté l'a accepté et a ordonné que cette colonne fût replacée aux lieux mêmes où elle avait été primitivement élevée.

On me communique aussi quelques nouvelles des Etats de l'Eglise.

Le délégat pontifical à Ancône s'est retiré dans la forteresse, qui a reçu des troupes et des armements.

Il règne à Rome une grande agitation. La foule a voulu déployer le drapeau tricolore italien devant la garnison française et proclamer la dictature de Victor-Emmanuel. Le général de Goyon a mis obstacle à cette manifestation. De fortes patrouilles circulent nuit et jour dans la ville.

Le pape a notifié aux agents diplomatiques des puissances représentées près du Saint-Siége une protestation contre le démembrement de ses Etats. Il a fait une allocution au consistoire sur la séparation de la Romagne et lui a communiqué, dit-on, une lettre de l'empereur Napoléon III garantissant l'indépendance du trône pontifical.

On parle à Rome de la démission du cardinal Antonelli de ses fonctions de secrétaire d'Etat, et de son remplacement par le cardinal Amat, vice-président de la chancellerie apostolique.

Cassano, 23 juin.

J'ai été toucher barre à Milan, et j'en suis reparti, ce matin, à dix heures. Le train a fait halte à Cassano et ne va pas au-delà. Il me faut attendre ici jusqu'à demain. Heureusement il n'y a pas de péril en la demeure, j'arriverai à temps, je l'espère, pour l'engagement qui aura lieu, de toute nécessité, sur le Mincio. On fait de grands préparatifs dans cette prévision. Les malades et les blessés transportables, des hôpitaux de Milan, sont évacués sur Novare, Verceil, Gênes, Alexandrie ou Turin. Il faut faire de la place. Heureusement, je n'aurai pas aujourd'hui à souffrir des puces de l'Albergo Grande de Cassano; je suis logé, avec deux officiers d'état-major, au palazzo d'Adda, appartenant au marquis d'Adda, qui habite Milan.

Le propriétaire est chambellan et conseiller au conseil privé de Sa Majesté l'empereur François-Joseph. L'empereur Napoléon, pendant que son quartier général s'est trouvé à Cassano, a logé à la casa Brambilla, moins somptueuse que le palazzo d'Adda. De ses fenêtres, il surveilla le passage de l'Adda par son armée.

Les officiers qu'on loge tous les jours au palazzo d'Adda peuvent jouir des frais ombrages de cette habitation princière, mais c'est là tout. Les appartements d'honneur sont fermés; il leur reste le second, des chambres de domestique.

J'espérais avoir le spectacle de la procession de la Fête-Dieu, à Cassano; c'est la fête religieuse célébrée avec le plus de pompe, en Italie; mais, bien que toutes les rues soient pavoisées, la procession ne sortira pas, elle craint l'encombrement, et notons bien, cependant, qu'il n'y a pas une seule compagnie à Cassano, si ce n'est une partie du régiment de pontonniers, campé, beaucoup plus bas, sur la rivière. On craint peut-être que la vue de la procession ne nuise à l'idée qu'on se fait, en Europe, de la somptuosité des cérémonies du culte en Italie.

La grande préoccupation du moment, ce n'est pas la bataille qui va être livrée, c'est le service des subsistances pour l'armée. Les besoins sont grands, les ressources minimes. Pendant qu'une partie de l'armée manquait de pain sur la ligne, des montagnes de pain et de biscuit, laissés en plein air, faute d'abris et de moyens de transport, dans les gares d'Alexandrie, de San-Martino, de Magenta et de Novare, ont été gâtés par la pluie et enfouis.

Je vous ai déjà expliqué combien peu de services peuvent rendre les deux tronçons de chemin de fer de Milan à Brescia, et, cependant, pour l'armée entière, on ne peut disposer d'autre chose que de cette ressource-là et des voitures de transport auxiliaires, à un et à deux colliers, qui suivent l'armée depuis le mont Cenis, Turin ou Gênes. Encore faut-il pourvoir non-seulement aux besoins des bagages et des vivres, mais aussi du matériel d'artillerie et des munitions.

Il n'y a pas encore de batteries de parc en ligne; les batteries de guerre ne peuvent céder un seul de leurs attelages; le train des équipages a ses transports particuliers. Les exigences de l'artil-

lerie sont très-grandes ; on peut en juger par ce seul fait que, depuis l'ouverture des hostilités, il faut distribuer à l'armée, tous les trois jours, un million de cartouches. Quant à disposer des chevaux de labour, il n'y faut pas songer. Les Autrichiens ont requis, en Lombardie, plus de quatre mille chevaux pour le transport du matériel de siége enlevé, par évacuation, des places de Plaisance, de Pizzighettone et de la tête de pont sur l'Oglio, une des plus fortes positions de campagne qu'on ait jamais élevées. Le matériel abandonné par l'ennemi n'est rien, relativement à ce qu'il a emmené.

Ce fâcheux état de choses, dont l'armée franco-sarde a tant à souffrir, va changer de face. Il ne sera bientôt plus possible de marcher en avant. Au Mincio, l'armée des alliés devra faire un temps d'arrêt qui permettra de mettre un peu d'ordre dans les expéditions des vivres et du gros matériel de siége. L'intendance a organisé un service de transport par eau, sur le Pô, qui a Stradella pour point de départ et Crémone pour point extrême. Dans six jours le chemin de fer de Magenta à Brescia n'aura plus une galette de biscuit à transporter et le général Lebœuf pourra en disposer uniquement pour son artillerie.

On travaille, d'ailleurs, très-activement à réparer les ponts de pierre de Verceil, de Magenta, du chemin de fer et de la route empierrée de l'Adda, à Cassano. Les habitants assurent que les Autrichiens n'ont pas mis plus de trois à quatre jours à établir leurs mines à Cassano. Sur l'Adda, l'œuvre de destruction a été complète. La maçonnerie est rasée au niveau de l'eau. Dans quinze jours, il n'y paraîtra plus. Le pont sera rétabli.

Les événements se succèdent avec rapidité dans les Etats pontificaux. La séparation marche à grands pas. Je puis vous communiquer à ce sujet des détails très-importants. Les soldats du pape, des Suisses, se sont conduits d'une manière odieuse à Pérouse, en insurrection depuis le 14 et replacée sous le joug pontifical le 20. Vous en jugerez.

Mais procédons par ordre.

Après Bologne, Pérouse s'est déclarée pour le Piémont, ainsi que Ravenne, Faenza, Imola, Lugo, Masso-Lombarda, Medicina et Saint-Jean-in-Persiceto. Dans toutes ces villes on avait

organisé d'avance des comités qui devaient diriger le mouvement national et donner le signal.

A Ravenne, quand on apprit les événements de Bologne, le peuple prit les armes et s'assembla sur quatre points différents, avec l'ordre de se porter sur le palais du délégat pontifical et d'attaquer les troupes au premier signal de la cloche de la commune. Les chefs du mouvement se présentèrent au délégat, Mgr Ricci, et lui dirent de partir à l'instant de Ravenne. Mgr Ricci refusa en déclarant qu'il voulait rester à son poste pour défendre l'ordre et l'autorité du gouvernement du pape. Il n'avait à sa disposition que trois compagnies d'infanterie. Il ne se décida cependant à partir que lorsque le cardinal Falconieri, archevêque de Ravenne, lui envoya son grand-vicaire pour le conjurer de vouloir bien céder aux circonstances.

M. le comte Pasolini, gonfalonier de Ravenne, escorta Mgr Ricci jusqu'à une certaine distance de la ville. Aussitôt une junte provisoire fut constituée. Le comte Rasponi-Murat, le comte Hippolyte Gamba, vice-consul du roi de Sardaigne, ainsi que M. Dominique Baccocini, en firent partie, et publièrent immédiatement une proclamation aux habitants pour annoncer que le gouvernement provisoire allait se prononcer pour la guerre, comme Bologne et la Toscane.

Pérouse s'est prononcée dans la matinée du 14. Une grande foule a tout à coup envahi la place aux cris de : Vive la guerre! vive Victor-Emmanuel! vive Napoléon III!

Les chefs qui étaient à la tête du peuple se présentèrent au délégat pontifical, Mgr Giordani, et lui déclarèrent carrément que la ville de Pérouse voulait imiter l'exemple de Bologne et prendre part à la guerre de l'indépendance. Le délégat répondit que le gouvernement du pape avait adopté une stricte neutralité, qui était acceptée par les deux grandes puissances belligérantes. Il fit venir M. Friggeri, commandant de la garnison, pour savoir s'il pouvait compter sur lui et sur ses soldats. Ce chef assura qu'il était prêt à soutenir la cause de l'ordre et de l'autorité du pape; mais, au moment décisif, le délégat préféra éviter l'effusion du sang, et se retira à Foligno avec la garnison de Pérouse, en protestant contre la violence qu'on lui faisait.

Alors un gouvernement provisoire fut constitué : les couleurs italiennes furent arborées, et l'on abattit les armes du pape.

Le 20, le colonel Schmidt, commandant le 1[er] régiment suisse, partit de Foligno pour reprendre Pérouse (1). Depuis le 14, les soldats avaient été forcés de courir nuit et jour sur

(1) Dans le rapport du colonel Schmidt, commandant le 1[er] régiment suisse au service du Saint-Siége, sur l'attaque de Pérouse, on remarquera cette phrase :

« Dans la soirée, les troupes furent renfermées dans les casernes ; « l'ordre et la discipline rétablirent partout le calme. »

C'est l'aveu explicite des atrocités qu'on reproche au commandant du 1[er] régiment étranger au service papal. Les troupes rentrèrent dans leurs casernes à neuf heures. Depuis six heures et demie, toute résistance avait cessé.

Voici le texte du rapport du colonel Schmidt :

« Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de l'annoncer par la voie télégraphique, la ville de Pérouse a été replacée sous l'autorité du gouvernement du Saint-Siége. Aujourd'hui, je remplis le devoir de transmettre les détails des opérations.

« Le 20 de ce mois, à deux heures du matin, je partis de Foligno avec mon régiment, accompagné de la division d'artillerie indigène, d'un piquet d'environ 60 gendarmes et de 30 douaniers, et je m'avançai avec précaution jusqu'au pont de San-Giovani, qui, peu d'heures auparavant, avait été abandonné par les insurgés. Là, je passai le Tibre et marchai vers le bourg, qui paraissait désert ; mais à peine les gendarmes à cheval, qui formaient l'avant-garde, y avaient-ils pénétré, qu'un coup de fusil partit de l'intérieur d'une maison fermée.

« Sans m'occuper du village, je continuai pendant près d'un demi-mille de m'avancer sur la grand'route où je rencontrai M. le chevalier Lattanzi, conseiller d'Etat, envoyé à Pérouse par le gouvernement avec la mission de chercher à rétablir l'ordre et d'amener la soumission de la ville par des moyens pacifiques.

« Celui-ci me fit connaître que ses tentatives pour ramener les factieux à leur devoir étaient restées infructueuses, et qu'ils étaient obstinément résolus à défendre la ville contre toute attaque.

« Connaissant ainsi les intentions hostiles des insurgés, et sachant en outre qu'ils attendaient des renforts de la Toscane, je me décidai à ne plus retarder l'assaut, quoique les troupes fussent fatiguées par une longue marche.

« Je fis déposer les sacs aux soldats, je formai trois colonnes, et je m'avançai vers la ville au milieu des cris d'enthousiasme des troupes.

« La première colonne, sous les ordres de M. le major Téannerat, suivie de l'artillerie, s'avança par la route neuve ; la seconde, commandée par M. le major Dupasquier, suivit la vieille route ; et la troi-

la grande route, sans recevoir de ration entière. Cinq ou six d'entre eux sont morts en chemin. En arrivant au petit village situé près de Santa-Maria delli Angeli, au sud d'Assisi, premier point où ils atteignirent probablement la grande route, ils entrèrent dans les maisons et forcèrent les habitants à leur

sième, composée de deux compagnies de voltigeurs, occupa l'intervalle entre les deux premières, pénétra dans les champs et traversa quelques jardins où elle rencontra des tirailleurs embusqués; elle ouvrit le feu, et en peu de temps elle les repoussa derrière les retranchements.

« A trois heures, après avoir triomphé de toutes les difficultés, les trois colonnes arrivèrent devant la façade de Saint-Pierre, point vers lequel elles avaient ordre de se diriger, et prirent leurs positions, malgré un feu des plus vifs de la part de l'ennemi, qui se cachait derrière les murs et les barricades.

« Je tentai d'abord de déconcerter les rebelles par quelques coups de canon, mais n'y réussissant pas, et voyant l'impatience de mes troupes, que je ne retenais qu'avec peine, j'ordonnai l'attaque.

« Il m'est impossible de décrire l'ardeur et le courage de nos braves soldats, qui, en acclamant le souverain pontife, s'élancèrent contre les hautes murailles de la ville et contre les barricades qui fermaient l'entrée de la porte.

« Nous n'avions que peu d'échelles, et les haches des sapeurs avaient été brisées dès les premiers coups. Il ne restait d'autre moyen aux soldats, pour escalader les murs, que de grimper en s'entre-aidant les uns les autres.

« En peu de minutes, le drapeau des insurgés fut abattu, et l'on vit flotter l'étendard pontifical.

« Les insurgés repoussés se retirèrent vers la porte Saint-Pierre, où la seconde ligne de défense fortifiée avait été formée, et occupèrent les maisons de la rue intérieure. C'est ici qu'un combat des plus vifs s'engagea sous un feu meurtrier.

« Les troupes, irritées par la résistance obstinée, ne connurent plus de frein, et, après avoir renversé les barricades, s'emparèrent de la position, prenant d'assaut les maisons d'où l'on tirait sur elles.

« A ce moment, l'ennemi, saisi de terreur et reconnaissant que toute résistance était désormais impossible, se retira avec précipitation dans l'intérieur de la ville, cherchant vainement à se maintenir encore sur différents points.

« Enfin, après trois heures et demie d'un combat acharné, et sous une pluie battante, la troupe s'empara du fort et y arbora au milieu d'enthousiastes acclamations le drapeau du Saint-Siége.

« La résistance était finie, les insurgés s'étaient dispersés comme par enchantement et Pérouse se trouva entièrement occupée par la troupe.

donner tout leur vin, de sorte qu'en arrivant à Pérouse, ils étaient sous l'empire de l'agitation et de la fureur, et, d'ailleurs, on leur avait promis le pillage de la ville; du moins, le pillage a été toléré.

Quel malheur que les Suisses, enfants d'un pays libre, puis-

« La valeur dont ont fait preuve les officiers supérieurs et subalternes, ainsi que les sous-officiers et soldats, n'a pas démenti la réputation militaire des régiments étrangers au service du Saint-Siége, et a prouvé qu'ils étaient dignes de la confiance que le gouvernement leur accorde. Il est de mon devoir également de mentionner la conduite énergique et courageuse tenue par les troupes indigènes de toute arme qui ont pris part à cette opération.

« Je citerai notamment le gendarme Paul Cavalieri, qui, bien que détenu aux arrêts par la prévôté, a demandé comme une grâce de pouvoir faire partie des combattants, et qui malheureusement a eu dans la mêlée la jambe brisée par un coup de feu; le gendarme Paoletti a également été éteint par un coup de feu.

« Je me réserve de faire un rapport ultérieur sur les militaires qui se sont le plus distingués.

« Nos pertes sont sensibles; elles s'élèvent à 10 tués, parmi lesquels le capitaine Ab'Uberg, et 35 blessés, au nombre desquels se trouvent le capitaine Butschgy et le lieutenant Cruffer. Celles de l'ennemi sont beaucoup plus considérables, bien qu'on n'en puisse encore fixer le chiffre avec certitude; il n'est pas inférieur à 50 morts, 100 blessés et 120 prisonniers.

« Dans la soirée, les troupes furent renfermées dans les casernes; l'ordre et la discipline rétablirent partout le calme.

« Le nombre des combattants rebelles s'élevait approximativement à 5,000; ils étaient commandés par un certain colonel Antonio Cerroti, venu dans ce but de Toscane, le comte Cesari et Giuseppe Danzetta, de Pérouze. On dit l'un d'eux blessé.

« La plus grande partie des rebelles s'est enfuie par les diverses portes de la ville; ils se sont réfugiés en toute hâte sur le territoire toscan; d'autres, toutefois, se tiennent encore cachés et tombent journellement au pouvoir de l'autorité militaire que j'ai établie.

« Aujourd'hui la tranquillité et l'ordre règnent parmi les populations; les villes et les bourgs des environs, entre autres Castello, le Frate, ont fait acte de soumission volontaire au gouvernement du Saint-Siége. Une colonne d'environ 50 volontaires toscans, qui s'était déjà avancée sur Passignano, s'est retirée en Toscane; le désarmement fait des progrès; on a recueilli une quantité considérable d'armes et de munitions.

« Après avoir ainsi rendu compte de l'accomplissement de ma mission, il ne me reste plus qu'à donner l'assurance de l'unique désir qui

sent être poussés à commettre de tels outrages! car, une fois dans la ville, leurs actes ont été ceux d'assassins.

A trois heures, les Suisses arrivèrent, en trois colonnes, devant Pérouse et commencèrent l'attaque.

Les habitants, malgré l'insuffisance de leurs moyens de défense, ont résisté avec intrépidité. Le canon ne les faisait pas reculer; ils versaient sur la troupe de l'huile bouillante et des cendres brûlantes; ils leur ont tué des officiers et des soldats. Peut-être auraient-ils pu repousser victorieusement l'assaut, mais les Suisses avaient des intelligences dans la place.

Les moines de Saint-Dominique ont aidé les troupes à entrer dans leur couvent, d'où elles sont descendues dans la ville. Les moines avaient enfermé sept jeunes gens pour les livrer aux Suisses, mais les prisonniers s'échappèrent par les fenêtres.

Le combat a duré deux heures dans les rues de Pérouse.

Maîtres de la ville, les Suisses se sont livrés au pillage; on leur laissa mettre la ville à sac jusqu'à neuf heures du soir. Ils ont tué des femmes, des vieillards, des enfants à la mamelle qu'ils ont jetés dans le Tibre, des gens inoffensifs; ils faisaient feu sur tout le monde, même sur l'ambulance où étaient les blessés et qui portait le drapeau noir.

Les Suisses brisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter, massacraient tout ce qui leur tombait sous la main. A l'hôtel de France, dont le maître et les domestiques ont été tués sans cause, où tout le mobilier a été détruit, toutes les valeurs pillées, des voyageurs américains, arrivés de la veille, n'ont pu échapper au massacre, malgré leurs passe-ports en règle, qu'au prix de leurs montres, de leurs bijoux, de toutes les valeurs qu'ils possédaient.

nous remplit, ma troupe et moi, de prouver notre dévouement et notre fidélité à l'auguste souverain et au gouvernement que nous avons l'honneur de servir. »

« Bien que le colonel Schmidt, des Suisses, prétende que les insurgés « de Pérouse étaient sous les ordres du colonel Antonio Cerroti, venu « expressément de Toscane, la vérité est que Cerroti n'a pas bougé « de Toscane; il se nomme Filippo et non Antonio. »

(*Note des journaux sardes.*)

Je n'en finirais pas si je devais vous rapporter tous les actes de barbarie commis par les soldats du Saint-Siége et rapportés par des témoins dignes de foi.

Les religieux du Mont, de l'ordre des récollets, s'amusaient à tirer sur les malheureux qui fuyaient. Cortona est pleine d'habitants de Pérouse. Le gouvernement provisoire a pu se sauver. Il en estde même de la princesse Bonaparte, dont la maison a été violée aussi.

Le lendemain, les cadavres jonchaient encore les rues, dans a position où les victimes étaient tombées. Ce jour-là, les arrestations, les violences et les fusillades ont recommencé, et la ville a été mise en état de siége.

Pérouse avait peu d'habitants valides, toute la jeunesse étant partie pour la guerre de l'indépendance.

Les tristes événements de Pérouse ont exaspéré les Milanais. Sans l'énergique intervention de l'autorité ils auraient usé de représailles envers les Suisses établis à Milan.

Malgré le triste sort de Pérouse, les villes des Etats de l'Église continuent à se prononcer pour la cause nationale. L'exemple de Bologne a été suivi par les villes de Fossombrone, Urbin, Fano et Jessi, sans compter Ancône dont j'ai déjà parlé.

Les Légations romaines sont toutes dégarnies de troupes; un régiment suisse est dans les Marches, un autre en Ombric; 3,000 carabiniers se dirigent de Pesaro contre les villes révoltées des Marches, où les populations sont presque sans armes.

Montechiari, 25 juin.

Le chemin de fer du pont de la Moussa (deuxième bras de l'Adda, à Cassano) jusqu'à Cassano ayant été exclusivement réservé, hier, au transport des vivres et des munitions de guerre, j'ai pu profiter, pour rentrer à Brescia, des réquisitions de voitures, faites sur toute la route, par M. l'intendant Raoul, l'organisateur du nouveau service de transports sur le

Pô. Trois fois nous avons changé de voiture, à Cassano, à Carravaggio et à Chiari.

Arrivés à Brescia par un temps d'orage épouvantable, nous avons su que des événements graves s'étaient passés dans la journée. On se battait depuis une heure du matin sur toute la ligne, en avant de Castiglione, mais point de détails, rien de précis, pas même la connaissance d'un résultat; on se battait encore. Les premiers blessés du matin commençaient à arriver et ne pouvaient rien dire, sinon que l'action était générale tant sur la ligne piémontaise que sur la ligne française.

Une patrouille de huit hussards autrichiens, enveloppée pendant la nuit et dont les chevaux avaient été retenus aux avant-postes, entrait en ville; l'ancien commissaire de police de Brescia avait été surpris rôdant dans les environs, sous un déguisement; il était conduit en prison, les mains liées, par les carabiniers royaux (gendarmes sardes). Quatre fourgons du train français, expédiés au grand quartier général, sans guides et sans escorte, s'étaient trompés de route et avaient été enlevés par les Autrichiens. On ne pouvait en apprendre davantage.

Pendant toute la nuit, les habitants de Brescia, émus, anxieux, avides de détails, ont stationné aux portes de la ville; ils n'ont rien appris. Tous ceux qui possèdent des voitures les dirigeaient vers le champ de bataille pour ramener les blessés; l'autorité municipale faisait requérir tous les lits disponibles, tout ce qui n'est pas strictement indispensable pour les besoins du ménage; on vidait de grands locaux pour les convertir en hôpitaux provisoires; aux portes on hâtait des préparatifs de défense; le 33e de ligne, en garnison à Brescia, veillait sur les remparts; bref, on s'attendait à toutes les chances bonnes et mauvaises de la guerre.

D'un autre côté, l'administration des subsistances faisait charger des vivres sur les charrettes et les prolonges pour les expédier dans les camps; elle hâtait l'achèvement des fours de campagne destinés à la cuisson de 32,000 rations de pain par jour. Il y avait bruit, mouvement, travail acharné partout. Du désordre et de la confusion nulle part.

Ce matin, à 5 heures, j'ai pu me procurer une carriole et je me suis mis en route.

Au sortir de Brescia, j'ai rencontré les premières voitures de blessés expédiées pendant la nuit; la plupart sont conduits en arabas, traînés par des bœufs. A mesure qu'on avance, les blessés sont plus nombreux; ils appartiennent à tous les corps, à toutes les armes; jamais, depuis le début de la campagne, je n'en ai vu en aussi grande quantité. L'action a été générale et probablement tous les régiments ont donné.

Au village de Castelnedolo, où se trouvait le quartier général de l'empereur, avant-hier, et, le jour précédent, celui du roi de Piémont, j'ai appris les premiers détails sur la bataille. Je m'arrête à Montechiari pour les transcrire (1).

(1) **RAPPORTS OFFICIELS SUR LA BATAILLE DE SOLFERINO.**

RAPPORT OFFICIEL FRANÇAIS

« Quartier général de Cavriana, le 28 juin 1859.

« Après la bataille de Magenta et le combat de Melegnano, l'ennemi avait précipité sa retraite sur le Mincio en abandonnant l'une après l'autre les lignes de l'Adda, de l'Oglio et de la Chiese. On devait croire qu'il allait concentrer toute sa résistance derrière le Mincio, et il importait que l'armée alliée occupât le plus tôt possible les points principaux des hauteurs qui s'étendent de Lonato jusqu'à Volta, et qui forment au sud du lac de Garda une agglomération de mamelons escarpés. Les derniers rapports reçus par l'empereur indiquaient, en effet, que l'ennemi avait abandonné ces hauteurs et s'était retiré derrière le fleuve.

« D'après l'ordre général donné par l'empereur, le 23 juin au soir, l'armée du roi devait se porter sur Pozzolengo; le maréchal Baraguey-d'Hilliers sur Solferino; le maréchal duc de Magenta sur Cavriana; le général Niel sur Guidizzolo, et le maréchal Canrobert sur Medole. La garde impériale devait se diriger sur Castiglione, et les deux divisions de cavalerie de la ligne devaient se porter dans la plaine entre Solferino et Medole. Il avait été décidé que les mouvements commenceraient à deux heures du matin, afin d'éviter l'excessive chaleur du jour.

« Cependant, dans la journée du 23, plusieurs détachements ennemis s'étaient montrés sur différents points, et l'empereur en avait reçu avis; mais, comme les Autrichiens ont l'habitude de multiplier les reconnaissances, Sa Majesté ne vit dans ces démonstrations qu'un exemple de plus du soin et de l'habileté qu'ils mettent à s'éclairer et à se garder.

« Le 24 juin, dès cinq heures du matin, l'empereur étant à Monte-

A trois heures du matin, l'action a commencé ; elle s'est prolongée jusqu'à neuf heures du soir.

Pendant la nuit du 23 au 24, les Autrichiens qui avaient accumulé toutes leurs forces sur le Mincio et avaient, dans ce but, évacué successivement Plaisance, Pizzighettone, Crémone,

chiari, entendit le bruit du canon dans la plaine et se dirigea en toute hâte vers Castiglione, où devait se réunir la garde impériale.

« Pendant la nuit, l'armée autrichienne, qui s'était décidée à prendre l'offensive, avait passé le Mincio à Goito, Valeggio, Monzabano et Peschiera, et elle occupait de nouveau les positions qu'elle venait tout récemment d'abandonner. C'était le résultat du plan dont l'ennemi avait poursuivi l'exécution depuis Magenta, en se retirant successivement de Plaisance, de Pizzighettone, de Crémone, d'Ancône, de Bologne et de Ferrare ; en évacuant, en un mot, toutes les positions, pour accumuler ses forces sur le Mincio.

« Il avait, en outre, accru son armée de la plus grande partie des troupes composant les garnisons de Vérone, de Mantoue et de Peschiera ; et c'est ainsi qu'il avait pu réunir neuf corps d'armée, forts ensemble de 250 à 270,000 hommes, qui s'avançaient vers la Chiese, en couvrant la plaine et les hauteurs. Cette force immense paraissait s'être partagée en deux armées ; celle de droite, d'après les notes trouvées après la bataille sur un officier autrichien, devait s'emparer de Lonato et de Castiglione ; celle de gauche devait se porter sur Montechiari. Les Autrichiens croyaient que toute notre armée n'avait pas encore passé la Chiese, et leur intention était de nous rejeter sur la rive droite de cette rivière.

« Les deux armées, en marche l'une contre l'autre, se rencontrèrent donc inopinément. A peine les maréchaux Baraguey-d'Hilliers et de Mac-Mahon avaient-ils dépassé Castiglione, qu'ils se trouvèrent en présence de forces considérables qui leur disputèrent le terrain. Au même instant le général Niel se heurtait contre l'ennemi à la hauteur de Medole. L'armée du roi, en route pour Pozzolongo, rencontrait de même les Autrichiens en avant de Rivoltella, et, de son côté, le maréchal Canrobert trouvait le village de Castelgoffredo occupée par la cavalerie ennemie.

« Tous les corps de l'armée alliée étant alors en marche à une assez grande distance les uns des autres, l'empereur se préoccupa tout d'abord de les relier afin qu'ils pussent se soutenir mutuellement. A cet effet, Sa Majesté se porta immédiatement auprès du maréchal duc de Magenta, qui était à droite dans la plaine et qui s'était déployé perpendiculairement à la route qui va de Castiglione à Goito.

« Comme le général Niel ne paraissait pas encore, Sa Majesté fit hâter la marche de la cavalerie de la garde impériale et la mit sous les ordres du duc de Magenta, comme réserve, pour opérer dans la plaine,

Ancône, Bologne et Ferrare, repassèrent le Mincio à Goito, Valeggio, Monzabano et Peschiera, et, croyant que toute l'armée française n'avait pas encore passé la Chiese, s'avancèrent à sa rencontre dans l'intention de la rejeter sur la rive droite de cette rivière.

sur la droite du 2e corps. L'empereur envoya en même temps au maréchal Canrobert l'ordre d'appuyer le général Niel autant que possible, tout en lui recommandant de se garder à droite contre un corps autrichien qui, d'après les avis à Sa Majesté, devait se porter de Mantoue sur Azola.

« Ces dispositions prises, l'empereur se rendit sur les hauteurs, au centre de la ligne de bataille, où le maréchal Baraguey-d'Hilliers, trop éloigné de l'armée sarde pour pouvoir se relier avec elle, avait, à lutter, dans un terrain des plus difficiles, contre des troupes qui se renouvelaient sans cesse.

« Le maréchal était néanmoins arrivé jusqu'au pied de la colline abrupte au sommet de laquelle est bâti le village de Solferino, que défendaient des forces considérables, retranchées dans un vieux château et dans un grand cimetière, entourés l'un et l'autre de murs épais et crénelés. Le maréchal avait déjà perdu beaucoup de monde, et avait dû payer plus d'une fois de sa personne en portant lui-même en avant les troupes des divisions Bazaine et Ladmirault.

« Exténuées de fatigue et de chaleur, et exposées à une vive fusillade, ces troupes ne gagnaient du terrain qu'avec beaucoup de difficulté. En ce moment l'empereur donna l'ordre à la division Forey de s'avancer, une brigade du côté de la plaine, l'autre sur la hauteur, contre le village de Solferino, et la fit soutenir par la division Camou, des voltigeurs de la garde. Il fit marcher avec ces troupes l'artillerie de la garde, qui, sous la conduite du général Sévelinges et du général Lebœuf, alla prendre position à découvert, à 300 mètres de l'ennem. Cette manœuvre décida du succès au centre.

« Pendant que la division Forey s'emparait du cimetière et que le général Bazaine lançait ses troupes dans le village, les voltigeurs et les chasseurs de la garde impériale grimpaient jusqu'au pied de la tour qui domine le château et s'en emparaient. Les mamelons des collines qui avoisinent Solferino étaient successivement enlevés, et, à trois heures et demie, les Autrichiens évacuaient la position sous le feu de notre artillerie couronnant les crêtes, et laissaient entre nos mains 1,500 prisonniers, 14 canons et 2 drapeaux. La part de la garde impériale dans ce glorieux trophée était de 13 canons et un drapeau.

« Pendant cette lutte et au plus fort du feu, quatre colonnes autrichiennes, s'avançant entre l'armée du roi et le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, avaient cherché à tourner la droite des Piémontais. Six pièces d'artillerie, habilement dirigées par le général Forgeot,

Prévenu de ce mouvement depuis la veille, ou le prévoyant d'après les nombreuses reconnaissances opérées par les Autrichiens, l'empereur avait ordonné que toute l'armée alliée se mît en marche, à peu près sur une ligne, dès l'aube du 24; l'armée sarde, forte de trois divisions et demie seulement (nous dirons

avaient onvert un feu très-vif sur le flanc de ces colonnes et les avaient forcées à rebrousser chemin en désordre.

« Tandis que le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers sontenait la lutte à Solferino, le corps du duc de Magenta s'était déployé dans la platne de Guidizzolo, en avant de la ferme Casa Marino, et sa ligne de bataille, coupant la route de Mantone, dirigeait sa droite vers Medole. A neuf heures du matin, il fut attaqué par une forte colonne autrichienne, précédée d'une nombreuse artillerie qui vint se mettre en batterie à 1,000 ou 1,200 mètres en avant de notre front.

« L'artillerie des deux premières divisions du 2ᵉ corps, s'avançant immédiatement sur la ligne des tirailleurs, ouvrit un feu très-vif contre le front des Autrichiens, et, dans le même instant, les batteries à cheval des divisions Desvaux et Partouneaux, se portant rapidement sur la ronte, prirent d'écharpe les canons ennemis, qui furent ainsi réduits au silence et bientôt forcés à se reporter en arrière. Immédiatement après, les divisions Desvaux et Partouneaux chargèrent les Autrichiens et leur firent 600 prisonniers.

« Cependant une colonne de deux régiments de cavalerie autrichienne avait cherché à tourner la ganche du 2ᵉ corps, et le duc de Magenta avait dirigé contre elle six escadrons de chasseurs. Trois charges heureuses de notre cavalerie repoussèrent celle de l'ennemi, qni laissa dans nos mains bon nombre d'hommes et de chevaux.

« A denx heures et demie, le duc de Magenta prit l'offensive à son tour, et donna au général de la Motterouge l'ordre de se porter sur sa gauche, dn côté de Solferino, pour enlever San-Cassiano et les autres positions occupées par l'ennemi.

« Le village fut tourné de deux côtés et emporté avec une vigueur irrésistible par les tirailleurs algériens et par le 45ᵉ. Les tirailleurs furent lancés aussitôt après sur le contre-fort principal, qui relie Cavriana à San-Cassiano, et qui était défendu par des forces considérables. Un premier mamelon, couronné par une espèce de redoute, tomba rapidement au pouvoir des tirailleurs; mais l'ennemi, par un vigoureux retour offensif, parvint à les en déloger. Ils s'en emparèrent de nouveau avec l'aide du 45ᵉ et dn 72ᵉ, et en furent repoussés une fois encore. Pour soutenir cette attaque, le général de la Motterouge dut faire marcher sa brigade de réserve, et le duc de Magenta fit avancer son corps tout entier.

« En même temps, l'empereur donnait l'ordre à la brigade Manèque,

tout à l'heure où se trouvait la 4e division), se dirigeant sur Pozzolengo, le 1er corps de l'armée française sur Solferino, le 2e sur Cavriana, le 4e sur Guidizzolo et le 3e sur Medole. La garde impériale devait marcher sur Castiglione et les deux divisions de cavalerie de la ligne se tenir en plaine à égale dis-

des voltigeurs de la garde, appuyée par les grenadiers du général Mellinet, de se porter de Solferino contre Cavriana.

« L'ennemi ne put résister plus longtemps à cette double attaque soutenue par le feu de l'artillerie de la garde, et, vers cinq heures du soir, les voltigeurs et les tirailleurs algériens entraient en même temps dans le village de Cavriana.

« En ce moment, une effroyable tempête, qui éclata sur les deux armées, obscurcit le ciel et suspendit la lutte; mais dès que l'orage eut cessé, nos troupes reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi de toutes les hauteurs qui dominent le village. Bientôt après, le feu de l'artillerie de la garde changeait la retraite des Autrichiens en une fuite précipitée.

« Pendant cette affaire, les chasseurs à cheval de la garde, qui flanquaient la droite du duc de Magenta, eurent à charger la cavalerie autrichienne, qui menaçait de la tourner.

« A six heures et demie, l'ennemi battait en retraite dans toutes les directions.

« Mais bien que la bataille fût gagnée au centre, où nos troupes n'avaient pas cessé de faire des progrès, la droite et la gauche restaient encore en arrière. Cependant, les troupes du 4e corps avaient pris, elles aussi. une large et glorieuse part à la bataille de Solferino.

« Parties de Carpenedolo à trois heures du matin, elles se dirigeaient sur Medole, appuyées par la cavalerie des divisions Desvaux et Partouneaux, lorsque, à deux kilomètres en avant de Medole, les escadrons de chasseurs qui éclairaient la marche du corps rencontrèrent les hulans. Il les chargèrent avec impétuosité, mais ils furent arrêtés par l'infanterie et l'artillerie ennemies, qui défendaient le village.

« Le général de Luzy prit aussitôt ses dispositions d'attaque. Pendant qu'il faisait tourner Medole à droite et à gauche par deux colonnes, il s'avançait lui-même de front, précédé par son artillerie, qui canonnait le village. Cette attaque, exécutée avec une grande vigueur, eut un plein succès : à sept heures, l'ennemi se retirait de Medole, et nous lui avions enlevé deux canons et fait bon nombre de prisonniers.

« La division Vinoy, qui suivait la division de Luzy, se porta, au sortir de Medole, dans la direction d'une maison isolée, nommée Casanova, qui est située dans la plaine sur la route de Mantoue à deux kilomètres de Guidizzolo. L'ennemi se trouvait en forces considérables de ce côté, et un combat acharné s'y engagea, pendant que la division de Luzy marchait vers Ceresara, d'une part, et vers Rebecco, de l'autre.

tance en arrière du 1er corps et du 3e. C'est dans cet ordre que les deux armées se rencontrèrent inopinément; l'armée autrichienne compacte, l'armée alliée avec des intervalles entre ses diverses parties.

L'effort principal eut lieu au centre. Le 1er corps s'efforçait

« En ce moment, l'ennemi tenta de tourner la gauche de la division Vinoy par l'intervalle que laissaient entre eux le 2e et le 4e corps; il s'approcha jusqu'à deux cents mètres du front de nos troupes, mais il fut alors arrêté par le feu de quarante-deux pièces d'artillerie, dirigées par le général Soleille. Le canon de l'ennemi vint aussitôt prendre part à la lutte, et la soutint une grande partie de la journée, bien qu'avec une infériorité manifeste.

« La division de Failly arriva à son tour, et le général Niel, réservant la seconde brigade de cette division, porta la première entre Casanova et Rebecco, vers le hameau de Baete, pour relier le général de Luzy au général Vinoy. Le but du général Niel était de se porter vers Guidizzolo dès que le duc de Magenta se serait emparé de Cavriana et il espérait couper ainsi à l'ennemi la route de Volta et de Goito; mais il fallait, pour exécuter ce plan, que les troupes du corps du maréchal Canrobert vinssent remplacer à Rebecco celles du général de Luzy.

« Le 3e corps, parti de Messane à deux heures et demie du matin, avait passé la Chiese à Viseno et était arrivé à sept heures à Castelgoffredo, petite ville enceinte de murs, que la cavalerie de l'ennemi occupait encore. Tandis que le général Jannin tournait la position au sud, le général Renault l'abordait de front, faisait enfoncer la porte par les sapeurs du génie, et pénétrait dans la ville en chassant devant lui les cavaliers ennemis.

« Vers neuf heures du matin, la division Renault, arrivée à hauteur de Medole, se reliait sur sa gauche avec le général de Luzy, du côté de Ceresara, et sur sa droite faisait face à Castelgoffredo, de manière à surveiller les mouvements du corps détaché dont le départ de Mantoue avait été annoncé.

« Cette appréhension paralysa, pendant la plus grande partie du jour, le corps d'armée du maréchal Canrobert, qui ne jugea pas prudent de prêter tout d'abord au 4e corps l'appui que lui demandait le général Niel.

« Néanmoins, vers les trois heures de l'après-midi, rassuré sur sa droite, et ayant jugé par lui-même la position du général Niel, le maréchal Canrobert fit appuyer la division Renault sur Rebecco, et donna ordre au général Trochu de porter sa première brigade entre Casanova et Baete, sur le point où se dirigeaient les plus redoutables attaques de l'ennemi. Ce renfort de troupes fraîches permit au général Niel de lancer dans la direction de Guidizzolo une partie des divisions de Luzy et de Failly. Cette colonne s'avança jusqu'aux premières maisons

de se mettre en communication avec l'armée sarde. Les Autrichiens faisaient tous leurs efforts pour les couper. Ils employèrent à cet effet des masses considérables, mais ils ne purent y parvenir. Le 1[er] corps, auquel l'empereur fit adjoindre la division Forey et la division des voltigeurs de la garde, parvint enfin

du village; mais, trouvant devant elle des forces supérieures établies dans une bonne position, elle fut contrainte de s'arrêter.

« Le général Trochu s'avança alors pour soutenir l'attaque avec la brigade Bataille de sa division. Il marcha à l'ennemi par bataillons serrés, en échiquier, l'aile droite en avant, avec autant d'ordre et de sang-froid que sur un champ de manœuvres. Il enleva à l'ennemi une compagnie d'infanterie et deux pièces de canon, et déjà il était arrivé à une demi-distance de Casanova à Guidizzolo, lorsqu'éclata l'orage qui vint mettre fin à cette terrible lutte, que le concours du 3[e] et du 4[e] corps menaçait de rendre si funeste à l'ennemi.

« Au milieu des péripéties de ce combat de douze heures, la cavalerie a été d'un puissant secours pour arrêter les efforts de l'ennemi du côté de Casanova. A plusieurs reprises, les divisions Partouneaux et Desvaux ont chargé l'infanterie autrichienne et rompu ses carrés. Mais c'est surtout notre nouvelle artillerie qui produisit sur l'ennemi les effets les plus terribles. Ses coups allaient l'atteindre à des distances d'où les plus gros calibres étaient impuissants à riposter, et jonchaient la plaine de cadavres.

« Le 4[e] corps a enlevé aux Autrichiens un drapeau, sept pièces de canon et deux mille prisonniers.

« De son côté, l'armée du roi, placée à notre extrême gauche, avait eu également sa rude et belle journée.

« Elle s'avançait, forte de quatre divisions, dans la direction de Peschiera, de Pozzolengo et de Madonna della Scoperta, lorsque, vers sept heures du matin, son avant-garde rencontra les avant-postes ennemis entre San-Martino et Pozzolengo.

« Le combat s'engagea; mais de gros renforts autrichiens accoururent et firent reculer les Piémontais jusqu'en arrière de San-Martino, et menacèrent même de couper leur ligne de retraite. Une brigade de la division Mollard arriva alors en toute hâte sur le lieu du combat, et monta à l'assaut des hauteurs où l'ennemi venait de s'établir. Deux fois elle atteignit le sommet en s'emparant de plusieurs pièces de canon; mais deux fois aussi elle dut céder au nombre et abandonner sa conquête.

« L'ennemi gagna du terrain, malgré quelques charges brillantes de la cavalerie du roi, quand la division Cucchiari, débouchant sur le champ de bataille par la route de Rivoltella, vint soutenir le général Mollard. Les troupes sardes s'élancèrent une troisième fois sous un feu meurtrier : l'église et toutes les cascines de la droite furent emportées,

à s'emparer de la tour et de la position de Solferino, qui avaient été d'abord pris et repris. Les Autrichiens, dans cette position, eurent quinze cents prisonniers de faits; ils y perdirent quatorze canons, dont treize pris par la garde, et deux drapeaux, dont un aux mains de la garde. Un lieutenant des chas-

et huit pièces de canon furent enlevées; mais l'ennemi parvint encore à les dégager et à reprendre ses positions.

« En ce moment, la 2e brigade du général Cucchiari, qui s'était formée en colonne d'attaque à gauche de la route de Lugana, marcha contre l'église de San-Martino, regagna le terrain perdu, et emporta les hauteurs pour la quatrième fois, sans réussir cependant à s'y maintenir, car, écrasée par la mitraille et placée en face d'un ennemi qui, renforcé sans cesse, revenait sans cesse à la charge, elle ne put attendre le secours que lui apportait la 2e brigade du général Mollard, et les Piémontais, épuisés, firent retraite en bon ordre sur la route de Rivoltella.

« C'est alors que la brigade d'Aoste, de la division Fanti, qui s'était portée d'abord vers Solferino pour donner la main au maréchal Baraguey d'Hilliers, fut envoyée par le roi pour appuyer les généraux Mollard et Cucchiari dans l'attaque de San-Martino. Elle fut un moment arrêtée par la tempête; mais, vers cinq heures du soir, cette brigade et la brigade Pignerol, soutenues par une forte artillerie, marchèrent à l'ennemi sous un feu terrible, et atteignirent les hauteurs. Elles s'en emparèrent pied à pied, cascine par cascine, et parvinrent à s'y maintenir en combattant avec acharnement.

« L'ennemi commença à plier, et l'artillerie piémontaise, gagnant les crêtes, put bientôt les couronner de 24 pièces de canon, que les Autrichiens cherchèrent vainement à enlever : deux brillantes charges de la cavalerie du roi les dispersèrent; la mitraille porta le désordre dans leurs rangs, et les troupes sardes restèrent enfin maîtresses des formidables positions que l'ennemi avait défendues, une journée entière, avec tant d'acharnement.

« D'un autre côté, la division Durando était restée aux prises avec les Autrichiens, depuis cinq heures et demie du matin. A cette heure, son avant-garde avait rencontré l'ennemi à Madonna della Scoperta, et les troupes sardes y avaient soutenu jusqu'à midi les efforts d'un ennemi supérieur en nombre, qui les avait enfin obligées à se replier; mais, renforcées alors par la brigade de Savoie, elles reprirent l'offensive, et, repoussant les Autrichiens à leur tour, elles s'emparèrent de Madonna della Scoperta.

« Après ce premier succès, le général de La Marmora dirigea la division Durando vers San Martino, où elle ne put arriver à temps, pour concourir à la prise de la position, car elle rencontra sur la route une colonne autrichienne avec laquelle elle eut à lutter pour s'ouvrir pas-

seurs à pied de la garde s'empara, à Solferino, de quatre pièces attelées et fit prisonnier le colonel qui les commandait.

Le 2e corps repoussa l'ennemi de Guidizzolo à Medole et de Medole au delà de Cavriana, dont il couronna les hauteurs. La 1re division d'infanterie de la garde impériale concourut, avec

sage, et quand elle eut triomphé de cet obstacle, le village de San-Martino était au pouvoir des Piémontais.

« Le général La Marmora avait dirigé, d'autre part, la brigade de Piémont de la division Fanti vers Pozzolengo. Cette brigade enleva avec une grande vigueur les positions de l'ennemi en avant du village, et, s'étant rendue maîtresse de Pozzolengo après une vive attaque, elle repoussa les Autrichiens et les poursuivit jusqu'à une certaine distance, en leur faisant essuyer de grandes pertes.

« Celles de l'armée sarde furent malheureusement très-considérables et ne s'élevèrent pas à moins de 49 officiers tués, 167 blessés, 642 sous-officiers et soldats tués, 3,405 blessés, 1,258 hommes disparus; total, 5,525 manquant à l'appel. Cinq pièces de canon étaient restées aux mains de l'armée du roi, comme trophées de cette sanglante victoire qu'elle avait remportée contre un ennemi supérieur en nombre, dont les forces paraissent n'avoir pas été moindres de 12 brigades.

« Les pertes de l'armée française se sont élevées au chiffre de 12,000 hommes de troupe tués ou blessés et de 720 officiers hors de combat, dont 150 tués. Parmi les blessés on compte les généraux de Ladmirault, Forey, Auger, Dieu et Douay; 7 colonels et 6 lieutenants-colonels ont été tués.

« Quant aux pertes de l'armée autrichienne, elles n'ont pu être estimées encore ; mais elles ont dû être très-considérables, à en juger par le nombre des morts et des blessés qu'ils ont abandonnés sur toute l'étendue du champ de bataille, qui n'a pas moins de 5 lieues de front. Ils ont laissé dans nos mains 30 pièces de canon, un grand nombre de caissons, 4 drapeaux et 6,000 prisonniers.

« La résistance que l'ennemi a opposée à nos troupes pendant seize heures peut s'expliquer par l'avantage que lui donnaient la supériorité du nombre et les positions presque inexpugnables qu'il occupait.

« Pour la première fois, d'ailleurs, les troupes autrichiennes combattaient sous les yeux de leur souverain, et la présence des deux empereurs et du roi, en rendant la lutte plus acharnée, devait la rendre aussi plus décisive.

« L'empereur Napoléon n'a pas cessé un seul instant de diriger l'action, en se portant sur tous les points où ses troupes avaient à déployer les plus grands efforts et à triompher des obstacles les plus difficiles. A diverses reprises les projectiles de l'ennemi ont frappé dans les rangs de l'état-major et de l'escorte qui suivaient Sa Majesté.

« A neuf heures du soir, on entendait encore dans le lointain le bruit

le 1er corps, à l'attaque de Cavriana et de San Cassiano. Les tirailleurs algériens se distinguèrent dans la prise du contre-fort principal, qui relie Casiano à Cavriana.

Le duc de Magenta soutint aussi contre l'armée autrichienne un violent combat d'artillerie dans lequel il remporta l'avan-

du canon qui précipitait la retraite de l'ennemi, et nos troupes, allumaient les feux du bivao sur le champ de bataille qu'elles avaient si glorieusement conquis.

« Le fruit de cette victoire est l'abandon par l'ennemi de toutes les positions qu'il avait préparées sur la rive droite du Mincio pour en disputer les approches. D'après les derniers renseignements reçus, l'armée autrichienne, découragée, semblerait même renoncer à défendre le passage de la rivière et se retirerait sur Vérone. »

RAPPORT OFFICIEL PIÉMONTAIS.

« Le 24 juin, tandis que les troupes françaises sous les ordres de M. le maréchal Baraguey-d'Hilliers marchaient sur Solferino, trois divisions de l'armée piémontaise s'avançaient dans la direction de Peschiera, Pozzolengo et Madonna della Scoperta. Elles étaient précédées par des détachements chargés d'éclairer leur marche et de reconnaître le terrain.

« La 3e division (général Mollard) devait battre la plaine comprise entre le chemin de fer et le lac, et la 5e (général Cucchiari), marcher sur Pozzolengo, où devait aussi se battre la 1re division (général Durando) en passant par Castel-Venzago et Madonna della Scoperta. Le détachement envoyé en reconnaissance par la 5e division, composé d'un bataillon d'infanterie, d'un bataillon de bersaglieri, d'un escadron de chevau-légers et de deux pièces d'artillerie, sous les ordres du colonel Cadorna, laissa sur sa droite les hauteurs de San-Martino, qui n'étaient point encore occupées par l'ennemi, et continua à s'avancer par la route de Lugano vers Pozzolengo.

« Les avant-postes autrichiens, vigoureusement attaqués et refoulés vers sept heures du matin, furent bientôt soutenus par des forces imposantes devant lesquelles il fallut nous replier.

« Le général Mollard, entendant la fusillade et le bruit du canon, conduisit la petite colonne qui éclairait la marche de sa division au secours du colonel Cadorna, et envoya deux compagnies de bersaglieri à la cascine Succale pour opérer une diversion.

« La 3e et la 5e division reçurent l'ordre de hâter leur marche.

« La colonne du colonel Cadorna se replia lentement et en bon ordre, soutenue par quatre pièces d'artillerie et par un bataillon d'infanterie placés à San-Martino. Mais, sur la droite, l'ennemi gagnait déjà avec de fortes colonnes les hauteurs par Stefano et San-Donino, et s'avan-

tage. Sa cavalerie, composée en majeure partie de chasseurs d'Afrique et de hussards, fournit des charges brillantes. On la dit fortement entamée.

De son côté, le 4e corps eut aussi à lutter avec effort dans la direction de Medole et de Guidizzolo. Son extrême droite s'ap-

çait rapidement sur la cascine Contracania, menaçant de couper la ligne de retraite.

« Il fallut abandonner San-Martino. Il était alors neuf heures du matin. La tête de la colonne de la 3e division commençait à déboucher par la chaussée du chemin de fer. Dans l'espoir de ne pas laisser à l'ennemi le temps de s'établir so idement sur les hauteurs, le général Mollard fit immédiatement marcher à l'assaut le premier régiment qu'il eut sous la main (7e d'infanterie), et le fit bientôt après soutenir par le 8e, avec ordre d'attaquer à la baïonnette sans faire un coup de feu.

« Soutenus par une batterie d'artillerie et par quelques charges de chevau-légers de Monferrat, deux fois ces braves régiments atteignirent avec un élan admirable le sommet des hauteurs en s'emparant de plusieurs pièces de canon, mais deux fois aussi ils durent céder au nombre et abandonner leur conquête. Le colonel Beretta et le major Solaro avaient été tués; le général Ansaldi, les majors Borda et Longoni, blessés; les pertes en officiers subalternes étaient également nombreuses.

« L'ennemi gagnait du terrain; il s'avançait par la cascine Selvetta vers le chemin de fer pour nous couper cette importante ligne de communication. Une charge brillante, exécutée par un escadron de cavalerie, donna le temps de réunir quelques troupes sur le point menacé.

« Ce fut alors, vers dix heures du matin, que la division Cucchiari arriva sur le champ de bataille par la route de Rivoltella. Trois bataillons du 12e régiment furent mis immédiatement à la disposition du général Mollard, afin de l'aider à reprendre les cascines Canava, Arnia, Selvetta et Monata, et à dégager ainsi les approches du chemin de fer. Sur la gauche, le 4e bataillon du 12e et le 11e régiment d'infanterie furent formés en colonnes d'attaque, à cheval sur la route de Lugano.

« On s'élança à l'assaut sous un feu meurtrier. L'église de San-Martino le Roccolo, ainsi que toutes les cascines sur la droite, y compris la Contracania, furent emportées avec une bravoure remarquable. On s'empara de trois pièces d'artillerie; mais l'ennemi parvint encore une fois à les dégager. Dans cette attaque, un major avait été tué; deux autres majors, ainsi qu'un colonel, blessés : telles étaient les pertes en officiers supérieurs.

« Pendant ce temps, la seconde brigade de la 3e division (17e et 18e

puyait à la gauche du maréchal Canrobert, 3ᵉ corps, qui resta en observation, pendant la plus grande partie de la journée, à Castelgoffredo, d'où, le matin, il avait repoussé les Autrichiens. Le maréchal avait pour mission de surveiller les mouvements d'un corps détaché, parti avant-hier de Mantoue et que l'on

de ligne), avec son bataillon de bersaglieri, se formait en colonne d'attaque sur la gauche de la route de Lugano, laissant le 18ᵉ en réserve; deux bataillons du 17ᵉ et deux compagnies de bersaglieri marchèrent sur l'église de San-Martino et la cascine Contracania, qui étaient retombées au pouvoir de l'ennemi, et les deux autres bataillons avec quelques bersaglieri, pliant à gauche, se dirigèrent sur la cascine Cordi di Sotto e Vestone. Le 18ᵉ s'avança pour soutenir le 11ᵉ, engagé sur son front. On regagna pourtant le terrain perdu, on atteignit le point culminant des hauteurs, et les positions furent emportées encore une fois.

« Sur ces entrefaites, la brigade de Pignerol (division Mollard) arrivait de Desenzano et Rivoltella. Formée sur deux lignes et dirigée avec son artillerie sur la cascine Contracania, elle avait déjà commencé son feu, et elle allait compléter le succès de la 5ᵉ division, lorsque celle-ci, écrasée par la mitraille et placée en face d'un ennemi qui recevait sans cesse de nouveaux renforts, dut opérer sa retraite, qui eut lieu en bon ordre sur la route de Rivoltella. Le général Mollard crut dès lors devoir suspendre l'attaque commencée par la brigade Pignerol, jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes. L'attaque de San-Martino ne pouvait plus effectivement être renouvelée sans que l'on donnât auparavant quelques heures de repos aux soldats, qui avaient combattu toute la matinée sous un soleil ardent, et sans qu'on les fît soutenir par des troupes fraîches.

« La seconde division (général Fanti) avait été acheminée vers Solferino afin de concourir, le cas échéant, à l'attaque dirigée sur ce point par le maréchal Baraguey-d'Hilliers. Le roi, voyant que la position avait été vaillamment emportée par les troupes françaises, et jugeant d'autre part combien il était essentiel de renforcer notre gauche, donna l'ordre à la seconde brigade de cette division de se porter immédiatement sur San-Martino, et à la première de marcher sur Pozzolengo pour soutenir la division Durando, engagée depuis plusieurs heures dans un combat où elle avait essuyé beaucoup de pertes. Lorsque Sa Majesté fut informée que la brigade Aoste (de la deuxième division) approchait de San-Martino, elle envoya l'ordre d'attaquer de nouveau cette position et de s'en emparer avant la nuit. La brigade Aoste arriva sous San-Martino, vers quatre heures de l'après-midi, et fut placée sous les ordres du général Mollard.

« Elle prit position sur la gauche de la brigade Pignerol, en face de la cascine Contracania. L'artillerie avait l'ordre de n'ouvrir son feu

soupçonnait vouloir tourner la droite de l'armée française.

Vers le soir, des brigades du 3e corps d'armée vinrent renforcer le corps du maréchal Niel — le commandant du 4e corps a été nommé maréchal de France sur le champ de bataille — et le concours heureux de ces troupes fraîches, venant en aide

qu'à très-petite portée de l'ennemi. On fit déposer les sacs aux soldats, et, vers cinq heures, on commença à marcher en avant.

« Un bataillon et deux pièces d'artillerie devaient tâcher de tourner l'ennemi par la gauche. La 5e division, qui s'était repliée sur la route de Rivoltella, était en marche pour rejoindre le champ de bataille. C'est alors qu'un ouragan terrible s'éleva du côté du lac, suivi d'une pluie torrentielle,

« Les colonnes, bravant tous les obstacles, marchèrent résolument à l'ennemi, qui, délivré de toute attaque sur sa droite, avait porté toute son artillerie sur le sommet des hauteurs, entre les cascines Contracania et Colombare, d'où il balayait avec un feu très-vif les approches de la position. La brigade Pignerol s'élança vers la cascine Contracania ; obligée de conquérir pied à pied le terrain, elle éprouva des pertes sensibles. Parmi les officiers supérieurs, les deux colonels furent tués et un major blessé.

« La brigade Aoste marcha sur les cascines Canova, Arnia et Monata, s'en empara successivement, attaqua ensuite la Contracania et l'église de San-Martino, et tâcha de se maintenir dans ces différentes positions en combattant avec acharnement. Elle avait déjà son général, 2 colonels, 2 majors blessés, et 1 major tué. Afin de soutenir l'infanterie par un feu imposant d'artillerie, le chef d'état-major fit placer dix-huit pièces près de Casa Monata, pour battre la cascine Contracania.

« Tous les efforts se dirigèrent bientôt vers ce point. Attaqué de front par le 3e et le 6e d'infanterie, qui s'avançaient de Casa Monata, sur la droite par la brigade Pignerol, et successivement par les 7e, 12e, 17e et 18e, et par les bataillons de bersaglieri, l'ennemi commença à plier. Pour assurer un succès si chèrement acheté, l'ordre fut donné à toute l'artillerie disponible de se porter au galop sur le sommet.

« Bientôt après, vingt-quatre pièces couronnaient les hauteurs et ouvraient leur feu. L'ennemi, qui était à peu de distance, menaçait de se jeter sur nos canons. Un escadron de cavalerie, avec deux charges des plus brillantes, mit le désordre dans ses rangs déjà éclaircis par la mitraille, et, poursuivi par l'infanterie, l'ennemi laissa entre nos mains les formidables positions défendues une journée entière avec tant d'acharnement.

« Tandis que le combat s'engageait dès le matin sur l'extrême gauche, du côté opposé, sur les collines de Solferino, le 1er corps d'armée français était aux prises avec l'ennemi, et soutenait un combat très-vif.

aux troupes du 4e corps, épuisées par la fatigue et un long jeûne, assura enfin, sur la droite comme au centre, le gain de la grande bataille d'hier.

La cavalerie de la ligne a fait merveille. A plusieurs reprises les divisions Partouneaux et Desvaux ont chargé l'infanterie en-

« Une reconnaissance composée de troupes de la 1re division (Durando) (3e bataillon de bersaglieri, un bataillon de grenadiers et une section d'artillerie de la 10e batterie), sous la conduite du chef d'état-major colonel de Casanova, partie de Lonato à l'aube, arriva vers cinq heures et demie à la hauteur de la position Madonna della Scoperta, qu'elle trouva occupée par l'ennemi.

« Celui-ci fut aussitôt attaqué par les troupes de la reconnaissance, suivies de près par la brigade des grenadiers. Ces corps soutinrent à eux seuls jusque vers midi les efforts de l'ennemi supérieur en nombre, puis furent obligés de se replier jusqu'à l'intersection des routes de Cascina Rondotto. Là, renforcés par quatre bataillons de la brigade de Savoie, commandés par le colonel Rolland, ils reprirent vivement l'offensive et chargèrent l'ennemi à la baïonnette. Deux bataillons de grenadiers, envoyés dès le matin par Castelloro et Cadignolo, entraient à leur tour en ligne, tandis que la 11e batterie, se mettant en position, ouvrait son feu. Ces efforts combinés décidaient l'ennemi à abandonner les positions conquises dans la matinée.

« Le général de La Marmora avait été chargé par le roi de prendre le commandement de la 1re et de la 2e division. L'ennemi une fois repoussé à Madonna della Scoperta, le général, suivant les ordres de Sa Majesté, dirigea une partie des troupes contre San-Martino, où la 3e et la 5e division continuaient à combattre. La 1re division (Durando) passa par San-Rocco, Cascina Taverna et Monte Fami : elle donna, chemin faisant, contre une colonne ennemie, composée du régiment Prohaska et d'autres troupes qui avaient combattu à San-Martino et cherchaient vraisemblablement à tourner les forces qui attaquaient cette position. Cette colonne, repoussée, se replia à la hâte, mais il en résulta un retard dans le mouvement de la 1re division. L'heure était d'ailleurs avancée, et ces troupes avaient combattu toute la journée contre trois brigades ennemies. Les pertes de cette division furent : en officiers, 6 morts et 25 blessés ; en troupes, 97 morts et 580 blessés.

« La brigade de Piémont de la 2e division (Fanti) avait coopéré également à l'attaque de position la Madonna del Scoperta. L'ennemi repoussé, cette brigade fut dirigée par le général de La Marmora contre Pozzolengo. Arrivée à la hauteur de Cascina Rondotto, elle rencontra un corps ennemi fortement établi dans les cascines Torricelli, San-Giovanni et Preda, et sur les hauteurs de Serino.

« L'ennemi, vivement attaqué dans ces positions par le 9e bataillon de bersaglieri (major Angelini), le 4e régiment de Piémont et une sec-

nemie et rompu ses carrés. Les effets de la nouvelle artillerie ont été très-grands en deuxième et en troisième ligne. Ses coups, passant au-dessus des premières lignes autrichiennes, allaient atteindre leurs réserves à des distances d'où les plus gros calibres étaient impuissants à riposter et jonchaient la plaine de cadavres.

tion de la 4e batterie, sous le commandement du général Camerana, céda le terrain et fut poursuivi jusqu'au delà du bourg de Pozzolengo.

« Cette même brigade de la 2e division (Fanti) ayant occupé San-Giovanni, une batterie de quatre obusiers y prit position et ouvrit un feu très-vif qui prenait à revers les défenses de San-Martino. Cette attaque contribua puissamment à obliger l'ennemi à cette position disputée avec acharnement depuis le matin.

« La 2e division, outre les graves pertes subies par la brigade d'Aoste, qui avait été postée sur la gauche, compta encore dans cette journée 1 officier tué, 5 blessés, 17 hommes tués et 56 blessés. Les quatre divisions composant ce jour-là l'armée sarde en ligne furent toutes engagées, et leurs pertes totales s'élevèrent à 49 officiers tués, 167 blessés, 642 sous-officiers et soldats tués, 3,405 blessés, 1,258 hommes dispersés; total, 5,525 manquant à l'appel. Plusieurs corps ont eu le quart de leur effectif hors de combat, et un bataillon de bersaglieri, sur 13 officiers, en eut 7 tués ou blessés; 3 colonels de la même division ont succombé glorieusement.

« L'ennemi, à la fin de la journée, avait été chassé de toutes ses positions, et celle de Pozzolengo avait été occupée par nos troupes : 5 pièces de canon étaient restées dans nos mains comme trophées de cette sanglante victoire, où nos troupes avaient eu à lutter contre des forces bien supérieures. Celles-ci peuvent être portées, selon toute vraisemblance, à douze brigades, car il a été fait des prisonniers appartenant à ces divers corps.

« L'armée autrichienne avait déployé toutes ses forces, s'élevant à près de 200,000 hommes. Reprenant l'offensive, elle avait repassé le Mincio et occupé les positions de Pozzolengo, de Solferino, étendant sa gauche dans la plaine de Guidizzolo ; mais, le soir, sur tous les points de ce vaste champ de bataille, elle avait dû se replier et mettre entre elle et l'armée alliée victorieuse la barrière du Mincio et de ses forteresses. »

RAPPORT OFFICIEL AUTRICHIEN.

« L'armée impériale avait occupé, le 21, les positions qui lui étaient assignées derrière le Mincio; le 8e corps à l'aile droite, entre Peschiera et le Nuovo; le 5e, de Brentina à Salionze; les 1er et 7e, en réserve près de Quadendi et de San-Zenona di Mozzo; les réserves d'artillerie et de

Dans cette terrible journée, la cavalerie de la garde, à l'exception du régiment de chasseurs, sans être tout à fait inactive, n'a pas vu l'ennemi d'aussi près que la cavalerie de ligne. Les deux régiments de cuirassiers étaient déployés pour la charge, mais un orage épouvantable mit fin forcément au carnage.

cavalerie à Rosegaferro, près de Villafranca, où était transféré, depuis le 20, le quartier général de l'empereur.

« De la 1re armée, le 3e corps se trouvait près de Pozzolo, le 9e à Goito et aux alentours, le 11e près de Roverbella, la division de cavalerie Zedwitz près de Mozzecane.

« L'armée autrichienne était donc rassemblée, y compris les derniers renforts arrivés, et conséquemment en état d'opérer un vigoureux mouvement offensif, avec au moins quelques chances de succès, contre un ennemi toujours supérieur, du reste.

« De récentes nouvelles sur les mouvements et les intentions probables de l'ennemi déterminèrent à hâter l'attaque autant que possible. Le 23 juin fut donc désigné pour le passage du Mincio.

« L'ennemi s'était borné d'abord à occuper fortement la ligne de la Chiese, sans suivre l'armée impériale dans sa retraite derrière le Mincio. Un détachement du 1er escadron de hussards et un escadron de hulans, puis deux canons, sous le commandement du major Appell, des hulans, chargés d'une reconnaissance du terrain montueux entre les deux rivières, n'avait rencontré nulle part d'importantes colonnes, mais toujours de petits détachements.

« Près de Chiodeno et de Castel-Benzago, on en vint à des escarmouches, qui se terminèrent par la retraite de l'ennemi, mais entraînèrent la perte de deux officiers, cinq soldats et neuf chevaux.

« De la 1re armée aussi des détachements de tirailleurs furent envoyés vers la Chiese, mais n'aperçurent pas l'ennemi.

« Le 23 juin au matin, l'armée autrichienne se mit à marcher en avant. La brigade Reichlin, du 6e corps, formait l'extrême droite, en arrière de Roverdo; elle s'avança, par le camp retranché de Peschiera, jusqu'à Ponti, pour s'y réunir au 8e corps, qui franchit le Mincio près de Salionze et atteignit Pozzolengo sans rencontrer de résistance.

« Le 5e corps exécuta le passage près de Valeggio et marcha sur Solferino. Le 1er suivit le 5e et fut dirigé vers Cavriana.

« Le 7e corps et la division de cavalerie du prince Mensdorff franchirent le Mincio sur un pont jeté près de Ferri, entre Massinbona et Pozzolo, et s'avancèrent, le premier jusqu'à Foresto, la dernière plus loin encore, jusqu'au Tezze, près Cavriana.

« Toutes les parties de la seconde armée, sous les ordres du comte Schlick, atteignirent, dans le courant de l'après-midi, les points qui leur étaient désignés, sans rencontrer l'ennemi, et, le soir, les avant-postes

De son côté, l'armée piémontaise, à l'extrême gauche, a eu sa part brillante dans cette belle et cruelle journée. Elle s'avançait de Lonate et Desenzano vers Peschiera, quand, à sept heures du matin, elle rencontra l'avant-garde autrichienne entre San-Martino et Pozzolengo. Plusieurs fois repoussée par des

furent établis de Cosa-Zapaglio jusqu'au Grólle, en passant par Contrada, Mescalora et Madonna delle Scoperta.

« La 1re armée, sous le commandement du comte Wimpffen, formait l'aile gauche des troupes qui s'étaient avancées, et elle passa le Mincio, le 3e corps près de Ferri, les 9e et 11e et la division de cavalerie Zedwitz près de Goito. Cette dernière, appuyée de détachements d'infanterie du 9e corps, poussa jusqu'à Medole; les 3e et 9e corps campèrent près de Guidizzolo; le 11e, comme réserve, près de Castel-Grimoldo.

« Du 2e corps, la division Jellachich fut détachée de Mantoue sur Marcaria, pour prendre part aux opérations du gros de l'armée, et opérer, par Castelgoffredo, contre le flanc gauche de l'ennemi.

« Le prince Edouard Lichtenstein, commandant du corps, prit lui-même le commandement de cette division. Le 5e corps reçut l'ordre d'appuyer du Tyrol méridional, par des détachements et selon les circonstances, la marche de l'armée.

« Tandis que le gros de l'armée autrichienne occupait ainsi, le 23 au soir, une position de Pozzolengo à Guidizzolo, de façon à pouvoir agir concentriquement contre la Chiese, et à attaquer l'ennemi dans ses positions de Carpenedole et de Montechiari, celui-ci, soit qu'il fût instruit de nos plans, soit qu'il poursuivît des plans déjà conçus, entreprit également une marche en avant sur toute la ligne, et, le 23, toute l'armée piémontaise et quelques détachements français — 60.000 à 70,000 hommes — occupèrent Essenta, Desenzano et Rivoltella, de même que les positions avancées de Castel-Benzago et San-Martino, tandis que le gros de l'armée française occupait fortement Castiglione, della Steirere, Carpanedole et Montechiari et poussait des détachements vers Solferino et Medole.

« Il y eut donc un choc des deux armées.

« Le 24, de grand matin, l'ennemi entreprit, avec des forces considérables, une attaque contre toute la ligne autrichienne.

« A l'aile droite, le 8e corps, sous les ordres du lieutenant feld-maréchal Benedeck, opposa une résistance énergique au choc impétueux des Piémontais, et non-seulement repoussa entièrement leur attaque, mais encore pénétra jusqu'à San-Martino, y prit une position favorable, s'y maintint et y fixa le combat.

« Les troupes piémontaises furent rejetées jusqu'à Rivoltella et Desenzano avec des pertes considérables.

« Au centre de la ligne autrichienne, dont les hauteurs dominant Sol-

forces considérables, toujours elle revenait à la charge avec un courage invincible. San-Martino, le but de tous ses efforts, est enfin resté au pouvoir des Piémontais. Officiers et soldats des 1re, 2e, 3e et 5e divisions, généraux Durando, Fanti, Mollard et Cucchiari, se sont couverts de gloire.

ferino formaient la clef, l'avant-garde, composée de la brigade Bils, du 5e corps, avait été également attaquée avec violence, dès le matin, dans sa position avancée et engagée dans un vif combat. L'attaque ennemie se développa bientôt, avec des forces très-supérieures, sur toute la ligne du 6e corps d'armée.

« Les deux brigades Bils et Puchner (régiments d'infanterie Kinsky et Culoz, le 1er bataillon d'Ogulin et le 4e bataillon des chasseurs de l'empereur) se maintinrent bravement en première ligne, avec une rare persévérance et sans chanceler, jusqu'à 11 heures, contre un ennemi trois fois plus nombreux, qui ne cessait de recevoir des réserves fraîches, d'amener au feu de nouvelles batteries, et qui lançait avec succès des grenades sur Solferino, d'une distance de près de trois mille pas.

« Cependant, lorsque l'ennemi pénétra aussi dans la vallée au nord de cet endroit et dans le val de Quadri avec une forte division et menaça ainsi de déborder la position desdites brigades, la résistance des brigades Koller et Gaal, du 5e corps d'armée, qui avaient été appelées sur ces entrefaites, ne suffit pas pour faire tourner à notre avantage ce combat, qui commença, dès midi, à prendre une tournure défavorable.

« N'étant pas soutenues par le 1er corps d'armée avec une énergie suffisante, les troupes du 5e corps, après avoir été repoussées de rechef et avoir repris l'offensive avec les réserves et reconquis les précédentes positions, se virent enfin contraintes de quitter les hauteurs dominant le champ de bataille et de se retirer d'abord sur les cimes du Monte Mezzana, puis ensuite, lorsque de fortes colonnes ennemies s'avancerent sur la route conduisant de Castiglione à Solferino par le Tyrol, d'évacuer Solferino, s'en tenant à l'occupation du château, du cimetière et de *la Rocca* et enfin d'évacuer aussi cette dernière position après une résistance héroïque.

« Ce ne fut qu'après le combat le plus sanglant et d'immenses sacrifices que l'ennemi parvint à enlever ce point dominant au brave régiment Reischach, qui protégeait et couvrait avec de grands sacrifices la retraite des troupes de son propre corps de même que celle du 1er corps d'armée, ce qui lui coûta les pertes les plus sensibles. Les premières se retirèrent vers Mescolaro et Pozzolengo ; les dernières reculèrent vers Cavriana et de là vers Volta et Valeggio.

« Le 7e corps d'armée, amené sur ces entrefaites de Foresto, en partie dans la plaine par San-Cassiano contre Solferino, en partie par les

La seconde division qui, avait été détachée du corps d'armée principal pour concourir, le cas échéant, à l'attaque de Solferino par le maréchal Baraguey-d'Hilliers, renforça plus tard, avec une de ses brigades (Pignerol), la division Durando, et, avec son autre brigade (Aoste), la division Mollard.

hauteurs situées au sud de Cavriana, contre ce dernier endroit, n'arriva malheureusement plus en temps utile pour empêcher la perte de Solferino et donner une issue favorable au combat engagé sur ce point. Par contre, il s'acquitta encore avec succès de la mission de couvrir, par l'occupation de Cavriana et des collines environnantes, la retraite du centre jusqu'à ce que ce dernier endroit ne pût plus être défendu contre l'ennemi, arrivant par les hauteurs de Solferino, et contre les forces de son artillerie.

« La division de cavalerie de Mensdorff, composée de trois brigades, s'était avancée dès le matin dans la plaine par Val del Termine pour gagner le terrain ouvert et propre à la cavalerie entre la Mariana et San-Cassiano, et elle attaqua les batteries ennemies établies *à cheval* sur la route et les détachements de cavalerie; mais elle tomba au milieu d'un croisé très-vif de quatre à cinq batteries et fut obligée de reculer. Pendant la marche en avant du 7e corps, cette division de cavalerie chercha à appuyer les mouvements de ce corps par son artillerie; mais elle ne put cependant le faire avec succès contre le feu ennemi bien supérieur.

« A l'aile gauche, les détachements de la première armée (deux bataillons du régiment d'infanterie Archiduc Charles), qui s'étaient avancés vers Medole dès le 23 au soir, était vivement attaqués dès la pointe du jour et furent repoussés vers Guidizzolo après un combat acharné.

« L'ennemi s'empara de Rebecco, situé entre Guidizzolo et Medole et s'y établit avec une force imposante.

« Cependant les 9e et 3e corps d'armée s'avancèrent de Guidizzolo; le dernier s'étant porté en avant sur la grande route jusque vers la Cagliara, ne put pénétrer au delà de ce point, parce que le 9e corps d'armée ne parvint pas, malgré tous ses efforts, à déloger l'ennemi de Rebecco.

« On combattit plusieurs heures autour de cet endroit, où l'ennemi envoyait sans cesse des troupes fraîches de Medole, tandis que, de notre côté, la division Blomberg (brigades Dobszensky et Host), du 11e corps, arrivé, sur ces entrefaites de Castel-Grimoldo, recevait l'ordre d'appuyer le 9e corps et la brigade Balin, de couvrir le 3e corps. Rebecco fut pris et repris plusieurs fois, et la bataille parut terminée à diverses reprises; mais l'offensive recommença chaque fois.

« Mais, bien qu'appuyées par une vigoureuse attaque du 3e corps sur Medole, les troupes des 9e et 11e corps, malgré de grands efforts et des

Des pertes cruelles ont été, pour l'armée sarde, le prix de cette brillante victoire. Le général Mollard a, dit-on, illustré sa mémoire à l'attaque des positions de San-Martino; il est mort, ainsi que trois autres officiers généraux, au moment décisif du triomphe.

pertes notables, ne purent remporter d'avantages durables. C'est ce qui arrêta aussi les progrès du 3ᵉ corps, qui résistait sans cesse, avec une admirable constance, aux attaques toujours renforcées de l'ennemi.

« Le secours de la division Gedwitz, indispensable et toujours attendue pour dégager l'aile gauche, fit défaut, cette division étant retournée à Ceresea et Goito par suite du combat livré de grand matin près de Medole. Le mouvement de flanc par deux brigades du 2ᵉ corps, lequel pouvait entraîner des effets décisifs sur les flancs et les derrières de l'ennemi, n'a pas été exécuté non plus, la nouvelle de l'approche d'un corps ennemi de Crémone et de Piadena (où était en effet la division d'Auttemare) ayant retenu cette division au passage de l'Oglio près de Marcaria.

« Sur l'ordre de l'empereur, l'aile gauche tenta encore de reprendre l'offensive vers trois heures de l'après-midi.

« Après que la brigade Greschko, du 11ᵉ corps, eut été dirigée sur Guidizzolo pour appuyer les détachements déjà ébranlés de son propre corps et du 9ᵉ, les deux dernières batteries de réserve furent amenées, sous la protection de deux bataillons et de deux divisions de cavalerie, pour canonner la cavalerie ennemie, tandis que, dans le constant espoir d'être soutenues par la cavalerie de réserve, les troupes devaient encore s'avancer réunies. Mais en vain; toujours serrées de près par le flanc gauche, elles ne purent, cette fois non plus, obtenir d'heureux résultats.

« Vers ce moment, Cavriana venait aussi de tomber aux mains de l'ennemi après une courageuse défense, deux brigades du 7ᵉ corps, enflammées par la présence de l'empereur, s'y étant maintenues longtemps, ainsi que sur les cimes environnantes, avec des chances diverses, tandis que l'aile gauche de ce corps, appuyée par la division de cavalerie Mensdorff, qui marchait en avant pour la troisième fois, avait fait une vaine et dernière tentative pour repousser l'ennemi marchant de San-Cassiano sur Cavriana avec des forces supérieures.

« Le centre ayant donc fléchi près de Solferino et de Cavriana, et l'aile gauche ne pouvant plus se faire un passage, la retraite générale fut résolue à quatre heures.

« A l'aile gauche, elle fut très-habilement couverte par les deux derniers bataillons intacts du régiment Archiduc Joseph et par le brave 10ᵉ bataillon de chasseurs, sous le commandement personnel du lieutenant feld-maréchal Veigl, et le village de Guidizzolo ne fut aban-

La ligne lombarde du Mincio est entièrement au pouvoir des alliés. Les Autrichiens se sont retirés derrière l'autre rive, à l'abri des forteresses du quadrilatère.

Tels sont les faits principaux de la grande bataille qui s'est livrée hier. Je vais m'empresser, en poursuivant ma

donné qu'à six heures du soir, après que les troupes l'eurent évacué, qu'on eut ramassé les blessés et mis les batteries en sûreté.

« Au centre, la retraite fut couverte avec constance et dévouement par les troupes du 7ᵉ corps, et l'on traversa en bon ordre, et tout en combattant, le Bosco-Suero derrière Cavriana.

« Un violent orage ayant suspendu le combat une demi-heure, l'ennemi cessa complétement d'avancer dans ledit bois. Les brigades Brandenstein et Lussin (les braves régiments Archiduc Léopold et l'Impérial infanterie, le 19ᵉ bataillon de chasseurs et un bataillon de Lucaniens) se retirèrent en bon ordre, sous la conduite du prince de Hesse, à Volta, où elles arrivèrent vers huit heures du soir, et qu'elles occupèrent pour couvrir la retraite du train par le défilé très-difficile de Borghetto et de Valeggio.

« A l'aile droite, le 8ᵉ corps s'était maintenu sans cesse dans les conditions les plus favorables. Ce ne fut que quand le 5ᵉ corps eut battu en retraite sur Pozzolengo que le lieutenant feld-maréchal Benedeck se retira aussi sur Salionze, après avoir encore repoussé deux attaques d'un ennemi supérieur et fait 400 prisonniers.

« Pozzolengo resta occupé jusqu'à dix heures du soir par les troupes du 8ᵉ corps d'armée et permit ainsi la retraite en bon ordre des troupes des 5ᵉ et 1ᵉʳ corps.

« Les troupes se sont battues avec une admirable bravoure dans ces engagements.

« La conduite des 5ᵉ et 8ᵉ corps d'armée a été au-dessus de tout éloge. Dans le 1ᵉʳ corps d'armée, la conduite du régiment d'infanterie italien Wernhard, qui s'est battu très-bravement, est mentionnée honorablement dans la relation détaillée du commandant de l'armée. Dans la cavalerie, le régiment de hussards Roi de Prusse, qui exécuta avec une rare audace, sous le feu le plus vif des batteries ennemies, une attaque sur le régiment français des chasseurs d'Afrique, lui fit éprouver des pertes sensibles et prit de nombreux prisonniers à l'ennemi, mérite surtout d'être cité avec le plus grand honneur.

« Notre perte, surtout en officiers, est très-importante; dans certains corps elle s'élève au quart de la perte générale. Les pertes détaillées et nominales ont déjà été publiées par la *Gazette de Vienne*. Mais l'ennemi aussi a fait des pertes immenses, nommément à l'attaque de Cavriana et de Solferino.

« Sur aucun point, il n'osa inquiéter le moins du monde la retraite de nos troupes. Au centre, il ne pénétra pas au delà de Cavriana, et,

route, de recueillir des détails sur cette sanglante affaire.

Si vous suivez mon récit sur la carte, vous pourrez vous rendre un compte exact de la bataille. Elle m'a été clairement expliquée par un officier de l'état-major général, blessé hier soir, vers sept heures et demie, en allant transmettre un ordre, et qui a été recueilli par le curé de Castelnedolo.

La plupart des cartes orthographient mal les noms des localités où l'on s'est battu hier. Je les ai transcrits sous la dictée du prêtre.

Les trois souverains étaient à la bataille et commandaient en chef. Tous trois se sont vaillamment conduits; tous trois se sont exposés aux plus grands dangers. L'empereur Napoléon dirigeait l'ensemble des opérations et se portait, de sa personne, où il croyait sa présence utile. On dit que trois des cent-gardes de son escorte ont été tués à ses côtés, qu'une de ses épaulettes a été enlevée par un projectile, que les supplications de son état-major n'ont pu l'éloigner du feu.

Victor-Emmanuel, le vaillant prince, était là où le canon grondait. Ses vieux généraux, ceux qui ont déjà combattu avec lui, il y a dix ans, lui disaient avec cette brusque franchise qui

sur les deux ailes, il ne put gagner un pouce de terrain sur nos troupes.

« De notre côté ont pris part au combat les 1er, 3e, 5e, 7e, 8e, 9e et 11e corps d'armée, puis une brigade du 6e corps; du côté de l'ennemi, au dire des prisonniers, cinq régiments de cavalerie, puis les corps d'armée de Niel et de Mac-Mahon à l'aile droite, en face de l'aile gauche autrichienne; au centre, les corps d'armée de Canrobert et de Baraguey-d'Hilliers, puis la garde; enfin l'armée piémontaise tout entière à l'aile gauche; toutes les forces ennemies se trouvaient donc au combat.

« L'armée autrichienne se trouve intacte et pleine d'ardeur dans les positions qui lui ont été assignées par son commandant en chef. Si, cette fois encore, la palme de la victoire lui a échappé par suite des forces supérieures de l'ennemi et d'un concours de circonstances fâcheuses, elle se sent cependant encouragée par la conscience, non-seulement d'avoir donné à l'ennemi des preuves réitérées de sa bravoure et de sa persévérance, mais aussi de lui avoir fait éprouver des pertes graves dans ce nouveau conflit, d'avoir sensiblement ébranlé sa force et d'avoir ainsi contribué au moins en partie à l'atteinte du succès définitif. »

(L'Autriche accuse officiellement, 2,352 tués et 10,685 blessés : total, 12,987, sans compter les disparus.)

est parfois le seul privilége de la fidélité : « Sire, vous vous oubliez. Votre place n'est pas ici; rappelez-vous que vous êtes l'espoir de l'indépendance de l'Italie! » Le roi ne les écoutait pas; il avançait toujours. Le général Durando, ce dévoué serviteur de Charles-Albert, lui cria, exaspéré par son audace : « Retirez-vous, Sire, le souverain n'est pas un soldat.

« — Vous vous trompez, général, répondit froidement Victor-Emmanuel, je suis le premier soldat de la ligue italienne. »

Les troupes sardes, électrisées par ces nobles paroles, se sont ruées sur un ennemi deux fois supérieur en nombre, aux cris de : Vive le roi!

L'empereur d'Autriche, qui n'a pas dépassé les troisièmes lignes, a cependant couru de grands dangers. Il est resté pendant toute la journée à portée du feu de longue portée de l'artillerie française. Près de Cavriana, il fut exposé, pendant plusieurs heures, à la canonnade la plus vive .Le courage et le sang-froid intrépide du jeune empereur excitèrent l'admiration générale et accrurent encore l'enthousiasme de ses soldats. Ce ne fut qu'au moment où les Français s'approchèrent tout à fait que Sa Majesté, cédant aux supplications de ses généraux, abandonna ce point dangereux.

La victoire a coûté fort cher aux armées alliées, on parle de vingt-cinq mille hommes mis hors de combat; mais, chose consolante à dire, dans ce nombre le chiffre des morts n'atteint pas la proportion ordinaire. La plupart des blessés sont frappés au bras gauche.

Le général Auger, le même qui, au combat de Turbigo, a été porté à l'ordre du jour de l'armée pour avoir enlevé un canon à l'ennemi est au nombre des morts. Il n'a pu survivre à la désarticulation du bras. Les généraux Ladmirault, Forey, Dieu et Douai, sont blessés, légèrement, dit-on. On parle de quinze chefs de corps tués.

Comme de coutume encore, depuis le début de la guerre, le nombre d'officiers tués ou blessés est très-considérable. Environ douze cents officiers, tant Sardes que Français, auraient été mis hors de combat.

D'après les évalutions les plus vraisemblables de ceux qui re-

viennent de la bataille, la perte des Autrichiens serait à celle des alliés comme 5 est à 4.

Je n'ai point entendu citer des noms d'officiers généraux autrichiens tués. Cinq, dit-on encore, seraient blessés, entre autres les généraux comte Pally, Philippovics, Baltin. Il est positif que deux colonels autrichiens, le jeune prince C. de Windischgrætz et Mumm, sont au nombre des morts. Leurs cadavres ont été relevés par les Français.

C'est aux projectiles des canons rayés qu'il faut attribuer le chiffre considérable des pertes de l'armée autrichienne, qui a combattu, pendant une partie de la journée, à l'abri derrière des ouvrages de campagne ou des retranchements naturels. Mais les boulets creux de la nouvelle artillerie française ont, comme je l'ai dit plus haut, éclaté dans les rangs des corps de réserve, placés à trop faible distance des lignes engagées. Les généraux autrichiens, dans la disposition de leurs lignes de bataille, n'ont pas tenu compte de la longue portée des bouches à feu rayées. Il est vrai de dire qu'ils ignoraient jusqu'à présent la puissance de ces terribles engins de mort.

Après une bataille, les bulletins officiels déterminent les pertes par trois indications : tués, blessés et disparus. On entend par disparus, tous ceux qui manquent à l'appel et dont le sort ne peut être fixé immédiatement d'une manière précise : les morts non retrouvés, les blessés qui ont été se faire panser en arrière du champ de bataille, à l'insu de leurs chefs, les prisonniers faits par l'ennemi, les déserteurs. Cette dernière catégorie de manquants n'atteint pas un chiffre élevé dans l'armée française.

Les troupes alliées ont beaucoup souffert de fatigue et de besoin. Elles ont combattu pendant dix-huit heures, sac au dos. Surprises par la rencontre inopinée de l'ennemi, elles n'ont pu faire la soupe. La distribution devait avoir lieu aux destinations déterminées par les ordres de l'empereur Napoléon. Les blessés qui m'entourent à Montechiari, où je vous écris dans un cabaret, n'ont point été pansés encore et n'ont reçu aucun secours en vivres ou autrement, depuis la veille de la bataille. Il en arrive souvent ainsi à la guerre, même dans les armées

les mieux organisées. Ce n'est point à l'admirable intendance française qu'il faut reprocher cette circonstance regrettable.

A part le pain, dont il est impossible, faute de moyens de transport suffisants, faute surtout de connaître à l'avance l'emplacement des divisions, de faire des distributions régulières aux corps d'armée en marche, les Français ne manquent de rien, bien que le pays soit dans une pénurie profonde. Les Autrichiens ont enlevé, par réquisition ou par achat, toutes ses ressources. Et cependant les Français, jusqu'à présent, reçoivent leurs rations quotidiennes de vin et de café; le biscuit abonde, la viande aussi. Il n'y a pas lieu de craindre que la viande se corrompe ou ne suffise pas; elle marche derrière les soldats. On tue les bœufs au fur et à mesure des besoins.

L'armée autrichienne n'a pas été mieux nourrie que l'armée alliée, il s'en faut. Sachant qu'on allait se battre, les sacs et les bagages ont été laissés à l'arrière-garde; mais pourquoi n'a-t-on pas fait manger ses soldats, suivant l'usage du maréchal Radetzky, qui jamais n'entreprenait une expédition sans avoir au préalable pourvu à la nourriture de ses troupes?

Depuis deux jours, le soldat autrichien n'a pas reçu une once de vivres. Depuis longtemps, il souffre de pénibles privations. Les prisonniers disent qu'on ne peut se faire une idée de la confusion qui régnait, avant la bataille d'hier, dans les différentes localités où leurs corps d'armée ont été agglomérés. Les boutiques, surtout celles des bouchers et des boulangers, étaient littéralement assiégées. Pour prévenir des désordres, on avait dû y placer des sentinelles, de même qu'aux portes des auberges. Le manque de pain était tel que même les officiers appartenant à un quartier général n'ont pu en avoir une bouchée. Ils devaient, avec leur viande, manger du biscuit, et quel biscuit! Le vin et la viande ne manquaient pas dans les magasins ambulants; mais tant d'affamés assiégeaient les foyers des cuisines, que la préparation de toute espèce de mets était insuffisante.

On jugera, d'après cela, quelles ont été les privations des soldats autrichiens.

Les alliés — et j'espère qu'il en est de même dans l'armée autrichienne — songent aux besoins de leurs prisonniers avant

de satisfaire les leurs. Le lendemain de la bataille de Magenta, des officiers français demandèrent à des officiers autrichiens prisonniers s'ils ne pouvaient leur venir en aide et s'ils ne souffraient pas d'un long jeûne :

— Nous avons reçu, ce matin, de la viande et du biscuit, répondirent les captifs.

— En ce cas, messieurs, reprirent les vainqueurs, nous ne pouvons vous offrir que des cigares. Pour le reste, vous êtes plus heureux que nous. Nos rations se font attendre et nos estomacs crient famine.

Je vous l'ai dit déjà tout à l'heure, — et d'autres renseignements me le confirment, — l'armée entière a donné. La réserve a exécuté un passage de ligne que l'on dit admirable.

A plus loin d'autres détails. Je dois fournir encore une longue traite, et, avant de me remettre en route, poser une compresse d'eau froide sur le bras d'un pauvre caporal du 52[e] de ligne qui a le coude fracassé par une balle de mitraille. Le malheureux n'est pas pansé, et il se rend à Brescia à pied. Il sera porté « disparu » à l'appel de sa compagnie. Si, dans le trajet, il mourait au coin d'une haie ou au bord d'un fossé et qu'un paysan le mît en terre, il serait « disparu » pour toujours, nul ne pourrait attester son décès.

P. S. — M. le général Forey passe en voiture et rentre à Brescia. Il est blessé au bras. Pendant toute la journée, il s'est exposé d'une façon téméraire. Enveloppé dans un burnous blanc qui le faisait reconnaître à mille pas, il n'a pas quitté les hauteurs depuis le commencement de l'action jusqu'au moment où il s'est senti frappé.

Les troupes du génie ont combattu, comme la ligne, en soutenant l'artillerie.

La légion étrangère, 2[e] régiment, a été rangée en bataille devant la mitraille ennemie et a été écrasée sans pouvoir tirer un seul coup de fusil.

Un officier et un soldat sont assis dans la cour du cabaret. Le lieutenant a la figure traversée par une balle, le soldat également. L'œil gauche du soldat est perdu, le visage est effroyablement gonflé et horrible à voir, et ce brave, après avoir mis en poche

la balle qu'on vient de lui extraire, fume paisiblement sa pipe sans pousser une plainte. Dans son triste état, il cherche encore à se rendre utile. Il fait un paquet du mince bagage de son officier, plus maltraité que lui. Je m'approche avec respect de ce vaillant soldat. Je l'aborde. Une vive émotion me monte à la gorge. Ce blessé est un de nos compatriotes, un enfant de Bruxelles; il se nomme Duck et a travaillé chez M. Roze, rue de la Montagne. Il a servi au 12ᵉ de ligne, et, son terme expiré, a contracté un nouvel engagement dans la légion étrangère de France.

Duck honore aujourd'hui le nom belge. Il excite l'admiration des autres blessés. C'est avec fierté et les larmes aux yeux que j'ai serré la main de cet enfant de mon pays. Il m'a fallu insister longtemps pour lui faire accepter quelques faibles secours.

Il y avait là, au municipio de Montechiari, un chirurgien qui rejoignait son régiment après une absence momentanée; mais il n'avait ni instruments, ni pharmacie, ni trousse, pas même une paire de ciseaux. Le sentiment de son impuissance le remplissait d'impatience et de colère, Il allait de l'un à l'autre, les mains dans les poches, les sourcils contractés, haussait les épaules et s'éloignait. Sur ma prière, il visita Duck et me rassura. Notre compatriote en sera quitte pour la perte de l'œil, mais il rentrera dans ses foyers.

San-Cassiano, sous Cavriana, grand quartier général, 26 juin.

On ignore encore comment sera connue dans l'histoire la grande bataille qui s'est livrée avant-hier sur une ligne de près de sept lieues d'étendue. On suppose que Solferino, dont la possession définitive a décidé du sort de la journée, aura l'honneur de lui donner son nom. La tour de Solferino, bâtie au sommet d'un mamelon élevé, domine la campagne sur une grande étendue. Elle est solitaire et triste d'aspect. On dirait qu'elle a été érigée pour permettre d'épier, de son sommet, ce

qui se passe dans la campagne. On la désigne dans le pays sous le nom de « l'espionne de l'Italie. »

C'est du haut de cette tour qu'après la prise de la position de Solferino, l'empereur Napoléon a dirigé les autres mouvements de son armée. De là, vers quatre heures, il a pu voir la forte colonne de poussière qui s'élevait sous les pas de l'escorte de l'empereur d'Autriche. François-Joseph qui logeait à Cavriana, dans l'endroit même où le soir Napoléon III établit son quartier général, quittait le lieu de la bataille, en se retirant du côté de Goito.

L'empereur François-Joseph a cru longtemps que les Français ne parviendraient pas à se rendre maîtres de la position de Solferino. Dès lors, il ne douta plus du succès et but à la victoire de l'aigle à deux têtes; mais, quand vers deux heures, il arriva à Volta, la bataille était décidément perdue et les Français menaçaient déjà Cavriana.

A la vue de ses soldats fuyant dans la plaine, le malheureux empereur s'abandonna à une violente colère. Il jura, tempêta, injuria ses officiers, jeta par terre son chapeau et s'arracha les cheveux. Ses officiers baissaient la tête devant lui ; ils partageaient cette immense douleur.

Bientôt cependant, l'empereur se calma. A l'accès de fureur succéda une prostration complète. Il s'assit sur un banc de bois à la porte d'une pauvre maison, bâtie sur la terrasse du presbytère qui commande la campagne, demanda à la maîtresse du logis un verre d'eau mélangée de vinaigre, le vida, remercia la bonne femme et se retourna du côté de la plaine de la Chiese, où son armée vaincue ne combattait plus que pour sauver sa retraite et défilait lentement sous ses yeux.

Il contempla longtemps en silence ce poignant spectacle, et de grosses larmes coulaient de ses joues. Il serait resté là jusqu'à la nuit, plongé dans ses tristes réflexions, si l'un de ses aides de camp, effrayé pour lui par le tumulte du combat qui se rapprochait rapidement, ne l'eût supplié de se retirer, afin de ne pas compléter la victoire de l'ennemi en tombant entre les mains du général Niel, qui, quelques instants après, s'emparait de Volta, où finit la bataille.

Je dois rectifier ce que je vous ai dit hier, à propos de l'empereur Napoléon. Les bruits des camps ont exagéré les dangers auxquels il s'est exposé. Trois des cent-gardes de son escorte n'ont pas été tués, comme on me l'avait dit, mais un de ces cavaliers a été blessé près de Sa Majesté et plusieurs des chevaux de l'état-major impérial et de son escorte ont été tués ou blessés. L'épaulette de l'empereur n'a pas été enlevée par un projectile, mais un passant s'est défait au moment où Sa Majesté sortait à cheval de son quartier général à Castelnedolo, et, dans sa précipitation de se rendre où l'appelait le canon, l'empereur n'a pas voulu changer de tunique. Ce petit écart de tenue a frappé l'œil du soldat; il l'a attribué à une cause très-vraisemblable, et la conduite de l'empereur pendant toute la bataille n'a que trop justifié les suppositions des soldats.

De part et d'autre 400,000 hommes ont été engagés, et je ne crois pas avoir été mal renseigné hier dans l'évaluation approximative du chiffre des pertes réciproques. Les pertes, à l'heure où j'écris ces lignes, ne sont pas encore entièrement connues; tous les blessés ne sont pas relevés du champ de bataille, où ces malheureux ont été exposés hier, pendant toute la journée, aux ardeurs d'un soleil des tropiques, aux douleurs de leurs plaies, aux privations de tout secours, aux horreurs de la soif inextinguible chez les blessés. La faute n'en est à personne, il y avait impossibilité absolue, trop de maux à soulager à la fois.

Les cadavres jonchent les champs, on les heurte du pied de dix en dix pas, on en voit réunis par tas. Ces derniers ont été tués par la mitraille plongeant dans des masses compactes.

A Montechiari, au moment où j'achevais ma lettre d'hier, la population était comme hébétée. Elle ne savait auquel entendre, ni quels secours accorder aux pauvres blessés qui arrivaient là en foule, non pansés ou incomplétement soignés, et dans l'état le plus misérable, en arabas, en voiture, en charrette, à cheval, en cacolet, à pied. Il en repartait à chaque instant vers Brescia, mais, malgré tout l'empressement apporté à les faire partir, il y en avait constamment une centaine, au moins, étendus sur le pavé devant le municipio.

Des prêtres et des femmes distribuaient du bouillon, mais il

fallait surtout donner à boire et les bras ne suffisaient pas. Nous étions quatre et nous avons retardé notre départ de deux heures pour distribuer de l'eau rougie. Mais, hélas! que pouvions-nous pour soulager tant d'infortunes, alors que la sage, prévoyante et paternelle sollicitude de l'administration est impuissante pour les secourir au moment des plus pressants besoins? Il vint un instant où le sentiment de notre impuissance nous fit éclater en sanglots. C'était stupide. Ce n'est pas ainsi que l'on rend le courage aux malheureux.

Et cependant, je le répète, il est impossible de montrer plus de sollicitude envers les malades et les blessés que ne le font les Français. Quand une action n'est pas aussi générale que celle d'avant-hier, les blessés sont pansés et réconfortés à l'ambulance de la division, établie à la place même où viennent aboutir les boulets. Un drapeau rouge indique le poste des blessés, et, par un accord tacite, on ne tire pas dans la direction des ambulances.

Cependant, le fanion rouge n'est pas toujours une protection efficace en plaine, où l'on ne peut pas se rendre un compte bien exact des positions ennemies. L'officier comptable chargé des subsistances de la cavalerie de la garde impériale, qui accompagnait avant-hier un fourgon chargé de vin, de pain et de viande pour faire du bouillon aux blessés, a eu des chevaux d'attelage tués par des boulets.

De Montechiari à Castiglione, la route était couverte de blessés; d'instant en instant il en arrivait davantage. Chaque plate-forme d'arabas, que rempliraient cinq hommes, était chargée de quatorze ou quinze patients. C'étaient les moins gravement atteints ou ceux qui avaient déjà été pansés aux avant-postes. Les plus maltraités étaient encore aux ambulances volantes ou même sur le champ de bataille.

De loin en loin on rencontrait aussi de longues files de prisonniers. Les officiers, qui ont pu garder leur sabre par une courtoisie que leur ont faite les commandants d'armée, marchaient en tête, en schako, veste de toile, bissac de toile au cou, écharpe de soie jaune à la ceinture et le sabre, à fourreau d'acier, attaché à un ceinturon d'or.

Les escortes des prisonniers dénotaient bien le caractère français dans toute son originalité. Ce serait à ne pas le croire, si je ne pouvais l'affirmer par le témoignage de mes propres yeux. Les cavaliers faisaient rigoureusement leur service. Ils marchaient le mousqueton en bandoulière, le sabre à la dragonne, le pistolet chargé au poing. Mais les escortes d'infanterie! Elles suivaient insoucieusement, les mains dans les poches, la pipe à la bouche, et c'étaient les prisonniers qui portaient les sacs et les fusils des soldats! Et cela se passait dans le voisinage immédiat de l'ennemi, aux lieux mêmes où, la veille, une patrouille de hulans avait enlevé quatre fourgons du train français.

Vous serez bien surpris d'apprendre, après le récit de ce que je viens de voir, à quelle règle doit obéir un convoi de prisonniers en route.

Un peloton ouvre la marche, un autre peloton la ferme; sur les flancs suivent d'autres soldats, un à un, à un pas de distance; tous ont le fusil chargé. Un officier commande l'escorte. Si un prisonnier tente de s'évader, on le tue sur place, sans sommation; on le tue encore s'il refuse d'avancer, le cas d'épuisement excepté.

Si une troupe ennemie rencontre le convoi et fait mine d'attaquer, les prisonniers ont ordre de se jeter face contre terre. Si l'un d'eux essaye de rejoindre les siens, on lui casse la tête, sans miséricorde. A la moindre apparence de rébellion, on tire dans le tas.

Mais si telle est la consigne, observer la consigne est une autre affaire.

Il me serait impossible de vous décrire la confusion, l'encombrement qui régnaient à Castiglione au moment de notre passage. Je ne le tenterai pas.

Un vaste cimetière enclos de murs, qui entoure l'église bâtie sur une hauteur, était encombré de prisonniers, plus de trois mille hommes entassés les uns sur les autres, les officiers formant un petit groupe à part.

A peine arrivés, nous abandonnons notre voiture au milieu de l'encombrement des bagages et nous montons à l'église.

L'église est convertie en ambulance, mais quelle ambulance et quel spectacle! Un peu de foin sur les dalles, à peine quelques rares poignées, et sur ce foin des blessés étendus pêle-mêle, des agonisants, des morts, les Autrichiens mêlés aux Français; des hommes pansés et d'autres qui ne le sont pas; des amputés sur le champ de bataille, plongés dans un état de prostration complète; des malheureux, dévorés par une fièvre ardente, qui pressent des fragments de leur chemise, déchirée avec les ongles, sur leurs plaies béantes.

Tous gémissent, quelques-uns poussent des cris déchirants, tous veulent avoir à boire et l'eau manque par une chaleur de trente-cinq degrés! Un pauvre soldat, nu jusqu'à la ceinture, haletant sur les dalles de milieu de la grande nef, me demande de l'eau. J'en apporte une gamelle, mais il ne veut pas que je lui soulève la tête; il faut que je place le vase à côté de lui et qu'avec le creux de la main je fasse couler le liquide, goute à goutte, dans sa bouche.

Sa poitrine se soulevait par brusques saccades. Ses yeux glauques suivaient mes mouvements avec une fixité persistante, inquiète. On eût dit qu'il se défiait. Il voulait être transporté ailleurs; c'était la mort qui le poussait, l'agonie commençait. Un instant après, il était mort. D'autres encore étaient morts, mais les bras manquaient pour les enlever.

Il y avait là pour toute autorité un officier comptable. Pour soulager tant de misères, il lui fallait l'assistance des prisonniers. Il fallait voir avec quels soins infinis ces pauvres captifs s'empressaient autour des blessés.

A Castiglione, pas plus qu'à Montechiari, il n'y avait de chirurgiens. Le seul qui pansât, comme il le pouvait, les blessés, était un officier de santé autrichien, prisonnier. Il n'avait d'autre instrument qu'une paire de ciseaux.

Toutes les maisons de Castiglione contenaient des blessés qui s'étaient traînés jusque-là, comme ils l'avaient pu, ou qu'on avait déposés, au hasard, sur les seuils des habitations. La population faisait de son mieux; mais que pouvaient faire ces pauvres gens? Ils couraient par les rues, demandant, pour leurs hôtes, des chirurgiens qu'on n'avait pas à leur prêter, et implo-

rant en grâce qu'on enlevât de chez eux des cadavres dont, faute de bras, on ne pouvait les débarrasser. Que d'officiers et de soldats sont morts, ignorés de tous, à Castiglione !

Je me suis mis en quête pour trouver une maison où l'on pût recevoir trois officiers blessés, dont un commandant amputé et qu'on avait abandonnés dans une voiture, vis-à-vis de l'ambulance. Deux vieilles dames, vivant seules, ont offert leur appartement.

De l'ambulance, je me suis rendu auprès des prisonniers valides. Là ce fut un autre spectacle, à peine moins triste. Ils n'avaient plus reçu de rations régulières, depuis leur départ de Vérone. La veille ils avaient eu un peu de biscuit de mauvaise qualité pour les soutenir pendant la bataille. On allait leur délivrer une première ration. Déjà ils avaient de la viande, mais c'est en vain qu'on voulait leur faire préparer de la soupe.

Trois fois des corvées, conduites par des gendarmes, étaient descendues de la montée pour puiser de l'eau à la fontaine, trois fois elles étaient revenues avec les marmites pleines, et toujours les prisonniers, haletants, épuisés de soif, s'étaient jetés sur l'eau comme des bêtes fauves, et, malgré les bourrades et les coups, l'avaient épuisée en un instant. Leur situation, cependant, était, sous un rapport, meilleure que celle des Français. Ils n'avaient pas dû marcher et combattre avec de lourdes charges. Leurs sacs sont restés à Vérone.

Conçoit-on qu'une armée, même dans un jour exceptionnel, ait tant de misères à subir, faute de bras pour les corvées indispensables, et que des blessés soient réduits à la pire de toutes les conditions, parce qu'il n'y a personne pour leur porter secours? Et, cependant, ce ne sont pas les auxiliaires qui manquent. Outre les infirmiers employés dans les ambulances et les hôpitaux réguliers, l'armée d'Italie a treize sections d'ouvriers d'administration pour le service des subsistances. Chaque section a 350 hommes ; l'effectif, en Crimée, était de 500 hommes. Il y a de plus des portefaix marseillais, embrigadés pour la durée de la guerre.

Les officiers prisonniers redoutent d'arriver à Brescia ; ils craignent la population qu'ils ont exaspérée par les vexations, les dédains, la menace. On ne leur pardonne pas les canons tou-

jours braqués sur la ville, les coussinets de pointage pour les mortiers, avec des charges préparées à l'avance, portant indication de la rue et même des maisons à battre.

Ces prisonniers s'informent aussi, avec inquiétude, du traitement qu'on leur fera subir en France.

Ils prétendent que l'allocation de cent francs par mois, accordée aux capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, n'est pas l'équivalent de ce que les prisonniers français obtiennent en Autriche, où ils seraient payés, suivant leur dire, sur le pied d'activité de solde de leur grade dans l'armée autrichienne. J'en doute.

Il existe dans les armées un principe, et, certes, la France ne s'en départira pas : ce principe est celui de la réciprocité. Si un capitaine français prisonnier en Autriche, reçoit deux cent quarante francs, le capitaine autrichien, prisonnier de guerre en France, ne recevra pas une obole de moins. Un autre motif encore me fait douter de l'affirmation des officiers autrichiens. Il serait absurde d'accorder aux prisonniers le traitement d'activité; les besoins ne sont pas les mêmes. Une pareille mesure ne se justifierait pas. J'ai fait cette objection à un capitaine qui a été cerné dans une maison de Solferino, avec trente-deux hommes de sa compagnie, et conduit à Castiglione. Cet officier m'a répondu en réitérant ses affirmations.

A peine hors de Castiglione, et l'on foule le terrain des opérations. Ce ne sont plus des plaines entrecoupées de cultures et de fossés pleins d'eau, mais une vaste étendue, plane et unie, plantée de blé et de maïs, parfois inculte. Déjà en avant de Montechiari on traverse un terrain semblable, champ de manœuvres habituel des Autrichiens.

A gauche de la route, à partir de Solferino jusqu'au lac de Garda, s'élèvent des hauteurs qu'on pourrait considérer comme autant de positions inexpugnables. Les Français les ont successivement enlevées et en sont restés les maîtres. Cependant les ennemis ont obtenu des succès partiels. Solferino a été pris et repris trois fois. Une brigade de cavalerie composée de hussards et de chasseurs d'Afrique a subi des pertes cruelles et perdu

près de la moitié de son effectif; mais rien n'a pu sauver les Autrichiens de la défaite.

Deux régiments de hussards et de chasseurs d'Afrique avaient devant eux de nombreux escadrons de cavalerie ennemie. Voulant se réserver l'avantage de l'attaque, le général Desvaux ordonne de charger. Les ennemis se retirent. Les Français, croyant à une fuite, poussent la charge. Mais la fuite des Autrichiens n'était qu'une feinte. A un moment donné, leurs escadrons se séparent à droite et à gauche, démasquant deux batteries et deux bataillons d'infanterie, formés en carré, dont les mouvements de la cavalerie avaient caché les préparatifs. Accueillis par un feu terrible, la brigade française perd la moitié de son effectif. Le lieutenant-colonel des hussards est tombé à la tête d'un peloton sur les baïonnettes ennemies. Un instant plus tard, l'autre brigade de la division Desvaux rejeta 600 Autrichiens sur les tirailleurs, qui les firent prisonniers.

Les guides, les dragons, les lanciers et les cuirassiers de la garde n'ont pas combattu. Sans l'ouragan ils eussent servi à ramener un grand nombre de fuyards, mais la pluie et le vent rendaient tout mouvement impossible; hommes et chevaux étaient aveuglés et renversés.

Les armes de précision et les progrès de l'artillerie rendent à peu près inutile maintenant l'action de la grosse cavalerie. Dans la bataille d'avant-hier, donnée dans les conditions qui se prêtent le mieux à toutes les opérations de guerre, on n'a pu se servir une seule fois de la grosse cavalerie.

Les armes de précision sont cruelles pour les officiers, ceux qui portent l'épaulette et par là sont reconnaissables à grande distance surtout. Leur perte est à celle des soldats comme 1 est à 10, et c'est énorme. Les cadres qui n'ont point l'épaulette souffrent moins.

J'ai parcouru le vaste champ de bataille tout couvert encore de blessés, de morts, d'effets, d'armes, de gargousses. Les morts jonchaient les plaines; de loin leurs formes roidies ressemblaient à de petites boursouflures du sol éparses dans la campagne; on en voyait partout, dans les champs, dans les fossés, sur les contre-forts, sur les crêtes des mamelons. La vue,

dans les plaines de la Chiese et du Mincio, embrasse une vaste étendue, et, de quelque côté qu'on se tournât, l'œil s'arrêtait sur des morts. Déjà ces tristes débris avaient perdu la forme humaine. Un fils n'eût pas reconnu son père parmi ces cadavres. Ils avaient le visage déformé, enflé, noirci par le flux du sang vers l'épiderme, et déjà ils sentaient.

Je me baissai vers la première de ces masses inertes qui me barraient le passage. Deux soldats d'escorte aux bagages, dont je suivais la file, le tournaient et le retournaient dans tous les sens. Ils cherchaient le trou fatal de la balle ou de la baïonnette et ne trouvaient rien. Pas de plaie, pas de contusion, pas de trace de mort apparente; rien. Comment avait-il succombé? Nul ne le dira; un seul indice peut faire naître une horrible supposition. Sa main droite, crispée, renfermait de ces grains de maïs dont les chevaux ne veulent pas. D'autres grains de maïs étaient tombés du bissac de toile qu'il portait en sautoir. Le malheureux! serait-il mort d'épuisement et de faim?

Il n'avait pas vingt ans, l'étoile de caporal était cousue sur le collet de sa veste ouverte, d'où sortait une chemise de coton, bien propre encore et à petits plis. Il avait ses buffleteries, la giberne garnie de cartouches, le fourreau de sabre sans lame, bouclé au baudrier; un pantalon bleu, collant étroitement, déchiré aux genoux; les pieds nus.

Chose singulière, si le temps nécessaire pour enfouir les cadavres fait défaut, on a toujours le loisir de visiter leurs poches. J'ai vu bien des morts depuis le 24 juin, eh bien, il n'en est pas un qui ne fût tourné et retourné en tous sens et dépouillé du plus mince objet valant ou supposé valoir la peine d'être emporté.

On n'ôte pas leurs habits parce que la plupart n'ont qu'une veste de toile et un pantalon collant dont personne ne pourrait faire usage, mais les souliers en bon état sont immédiatement enlevés par des soldats mal chaussés ou par des paysans pas chaussés du tout. Ces derniers ont un talent particulier pour faire la chasse aux cadavres et dérober sur les champs de bataille les armes à feu portatives et les armes blanches.

Les militaires cassent les crosses des fusils trouvés sur le

champ de bataille; le paysan aime mieux en faire provision et sait toujours où cacher son butin. Mais quant à enterrer les cadavres, la crainte de la peste ou des ordres sévères peuvent seuls l'y contraindre.

On se fait vite à la vue des morts. Leur aspect ne m'émeut plus, à moins qu'ils ne soient décapités ou mutilés par les boulets. J'en ai trouvé un, hier, dont les jambes, des genoux à la cheville, avaient été fracassées par un boulet de fort calibre. Les chairs pantelantes et noires, les os brisés et mis à nu, la position du corps, présentaient un ensemble hideux. Eh bien, quelqu'un a eu le triste courage de déchausser ce mort, et, examen fait, a jeté à quatre pas de lui sa triste dépouille.

Je ne m'aguerris pas de même à la présence des blessés. Leurs cris de douleur ou leurs plaintes sourdes, le silence morne de la plupart d'entre eux, cette expression singulière de douceur et de mélancolie qui se lisent dans le regard et le visage des blessés, ne me permettent pas de les regarder sans que mes yeux se mouillent, sans qu'une violente émotion me monte à la gorge.

Les chevaux tués par le boulet sont dans un état de putréfaction plus avancée que les hommes. J'en ai vu, frappés par des projectiles creux au moment de l'explosion. Ils ne présentent plus que d'informes débris de chairs déchirées et d'os brisés. D'autres ont de longues coupures; la peau a été écartée avec soin sur les flancs de la bête, et, dans les parties charnues, les soldats ont taillé de larges grillades.

Le linge des Autrichiens vaut plus que le reste de l'uniforme. Les premières chemises que j'ai vues m'ont paru, à cause des petits plis de la poitrine, des chemises volées, mais toutes sont pareilles; elles ne portent pas la marque du régiment et le numéro de l'homme; je suppose qu'elles ont été enlevées, par réquisition, à un magasin de gros, dans un moment d'urgence.

Selles, brides, colliers, traits, tout ce qui sert au cheval est emporté. Le harnais d'un cheval est plus précieux que celui d'un homme de guerre. Comme aux hommes, on enlève aux chevaux tués leur chaussure. Je n'en ai pas encore vu qui ne fût déferré des quatre pieds.

Nous approchions du but. J'étais à la tête des bagages et près d'atteindre le campement de San-Cassiano, quand tout à coup retentit un cri d'épouvante : « Sauve qui peut, nous sommes tournés par la cavalerie autrichienne ! » A ce cri d'alarme, le convoi fait brusquement demi-tour et fuit en arrière, sous l'impulsion d'une panique que rien ne justifie. Les cavaliers s'élancent dans les champs ventre à terre; les charretiers auxiliaires abandonnent leurs attelages, des charrettes tout attelées sont renversées dans les fossés d'accotement, les chevaux empêtrés dans les traits sont renversés sous les voitures, les caisses de vivres se défoncent dans la chute et les denrées s'éparpillent dans la poussière; c'est une mêlée, un désordre, un dégât effrayant; c'est un torrent débordé, furieux; celui qui tenterait de l'arrêter dans sa course serait broyé. Si l'ennemi avait été réellement là, il n'eût pu faire plus de mal.

Heureusement, j'étais en avant et ma voiture ne fut pas entraînée.

Le croirait-on ? Un détachement de cavalerie, rentrant au grand trot d'une reconnaissance sur les bords du Mincio et soulevant sur ses pas des flots de poussière, avait été pris, par un poltron, pour une colonne autrichienne. Il avait poussé le fatal « sauve qui peut » et de là une épouvante générale.

La panique se propageant et grossissant sur les derrières de l'armée, ses effets se sont fait sentir jusqu'au parc de réserve, campé, cependant, à plus de six lieues en arrière; des cris de « sauvez le parc ! » se sont fait entendre; des chevaux ont été attelés, des conducteurs se sont mis en selle, des voitures et des hommes isolés ont galoppé à bride abattue sur la route de Brescia. Des chevaux d'attelage sont morts des suites de cette course désordonnée. L'intervention énergique des officiers, et leurs menaces de brûler la cervelle à ceux qui prendraient la fuite, ont enfin rétabli l'ordre et le calme, au milieu d'une confusion inexprimable. Les artilleurs parlent de ces événements en riant. Ils y ont gagné de puiser largement et à même des tonneaux de liquides défoncés que, dans leur frayeur, les vivandiers ont abandonnés dans les fossés et sur les accotements du chemin.

Chose singulière que l'exemple et l'entraînement, ces mêmes fuyards électrisés par la voix et la présence d'un chef intrépide s'élanceraient comme des lions sur un ennemi dix fois supérieur en nombre.

En arrivant au camp, j'ai renvoyé ma carriole. Il devient impossible de suivre l'armée en voiture. Demain on m'amènera de Brescia, un cheval.

J'ai reçu l'hospitalité chez messieurs les officiers des subsistances de la cavalerie de la garde impériale. Voici le menu de notre dîner, au bivac, hier soir : potage au riz, bœuf bouilli, haricots, filet de bœuf, pommes de terre frites, salade. Le café de distribution est de qualité excellente.

A San-Cassiano, les habitants sont réduits à la dernière extrémité. Après les Autrichiens, ils ont vu les turcos. Ceux-ci, de même que ceux-là, leur ont fait une peur extrême. Ce matin, les femmes et les enfants du village parcouraient les camps en implorant de la nourriture de la pitié des soldats. Les officiers des subsistances leur ont fait distribuer du biscuit.

L'armée, hier, a fait une marche de flanc qui l'a portée en face du Mincio. Son quartier général, à Cavriana, est distant encore de huit kilomètres, environ. On s'attend à ce que ce soir on fasse un mouvement en avant vers le Mincio ; ce qui semble l'indiquer, c'est que les vivres de la journée de demain et la viande de ce soir ne sont pas distribuées, par ordre supérieur.

Pendant la nuit qui suivit la bataille de Solferino, les Autrichiens ont retiré leur matériel et leurs canons par les ponts près de Molino et de Volta ; ils ont fait retirer leur premier corps d'armée (qui a bivaqué sur la rive droite du Mincio, le 24) par la même route, le jour suivant. Ils ont, en se retirant, fait sauter le pont de Goito. Les Autrichiens sont de grands destructeurs. Le bruit de l'explosion s'est fait entendre jusqu'au camp. Il m'a réveillé dans la tente où j'étais couché sur une botte de foin. J'ai pris ce bruit pour un coup de canon de signal, tiré des avant-postes.

Quand l'empereur François-Joseph, dans sa retraite, arriva à Borghetto, sous Valeggio, de gros nuages couvraient le ciel à l'occident et s'abaissaient sur les montagnes. Le pont de Va-

leggio et ses approches étaient encombrés de charrettes; on ne pouvait passer qu'avec difficulté, et l'entrée du village lui-même était obstruée par la cavalerie qui se dirigeait sur Villafranca, par des charrettes pleines de blessés et par l'artillerie tournée vers le pont de Borghetto.

Pendant que l'escorte de l'empereur frayait péniblement un chemin à travers ces obstacles, un terrible ouragan, précurseur d'un orage prochain, souleva un voile de poussière. Le ciel devint noir comme de l'encre. La poussière et les cailloux des routes frappaient au visage; l'obscurité régnait partout. Le grondement du tonnerre se confondait d'une manière sublime avec celui du canon, qui paraissait si proche qu'on le distinguait du bruit du tonnerre. On aurait dit que le vent apportait l'écho du combat de Cavriana; on ne savait pas que les Français suivaient à vingt minutes de distance sur la strada Cavallara. Une averse effroyable inondait les rues de Valeggio avant que l'empereur eût pu se mettre à l'abri.

Là les résultats de la bataille devinrent visibles. Des soldats de tous corps et de tous les régiments étaient rassemblés dans les rues, séparés de leurs positions. Les gens de Valeggio étaient aux fenêtres ou conversaient devant leurs maisons, malgré la pluie. L'orage se dissipa aussi rapidement qu'il s'était formé, et le soleil brilla de nouveau à l'ouest. Les coups de canon se rapprochaient de plus en plus; il était évident que l'ennemi menaçait la tête de pont de Valeggio. Le quartier général impérial partit alors de Valeggio et se rendit par l'Onaderni à Villafranca.

On prit rapidement des dispositions pour garder le passage du Mincio; les soldats errants furent rassemblés sur les routes et ramenés à Valeggio. Des batteries furent établies de manière à couvrir Borghetto, et le 5ᵉ corps reçut l'ordre de tenir ferme à Monzabano sur le pont du Mincio. Il faisait nuit quand les premiers convois de blessés commencèrent à arriver dans Villafranca.

Une ambulance avait été établie à la station, et les blessés continuèrent à affluer pendant toute la nuit. Les plus légèrement blessés arrivèrent naturellement les premiers, puis vin-

rent peu à peu les hommes atteints de blessures plus graves. A mesure qu'une charrette livrait sa cargaison de victimes gémissantes, elles étaient reçues par les médecins et soignées avec attention. Quand les blessures étaient pansées, les hommes étaient placés sur des waggons de chemin de fer et transportés à Vérone, où il y a un hôpital; on y a disposé en outre, pour cet usage, le couvent des jésuites et le Casino.

Il s'en est fallu de bien peu, au dire d'officiers prisonniers dont je tiens ces détails, que l'empereur François-Joseph ne tombât entre les mains des Français. Calme et avec autant de sangfroid qu'un vétéran, il est resté sur la hauteur de Madonna del Pieve, près d'une église entourée de cyprès, jusqu'à quatre heures moins un quart. Le comte Schlick et un aide de camp, le prince de Nassau, étaient auprès de lui à Madonna del Pieve, pendant que les masses se retiraient déjà dans la plaine. Les Français serraient Cavriana de près. Ils avaient déjà pris possession d'un ancien chemin appelé la strada Cavallara, qui va directement de Solferino à Valeggio, et la route de Madonna del Pieve à ce dernier village devenait dangereuse.

L'empereur se rendit alors à Volta avec quelques aides de camp, pendant que les archiducs, avec le grand-duc héréditaire de Toscane et ses frères, suivaient un sentier qui conduit, à travers des bouquets d'arbres et de rochers, à Valeggio. Ils avançaient paisiblement, se doutant peu que les Français suivaient une ligne parallèle à un demi-mille de distance. Les Français, d'autre part, ignoraient heureusement cette circonstance, sans quoi ils auraient essayé de couper la retraite des archiducs. Au-dessous de Monte-Oliveto, ceux-ci rencontrèrent la tête de la division Sankovitsch, du 1er corps; elle se retirait sur la route de Castellaro-Lagusello à Volta.

La droite du 5e corps était à ce moment à Monzabano, tandis que le 8e corps, celui de Benedeck, s'était retiré à Salionge, au nord de Pozzolengo, sur la route de Peschiera. A cinq heures et demie, Cavriana avait été pris par les Français. Les soldats ont eu un moment d'enthousiasme, c'est lorsque l'empereur les a conduits en personne, le 23 juin, dans les positions avancées d'où ils devaient attaquer l'ennemi; mais les

événements du 24 ont sérieusement affecté le moral de l'armée. Au lieu d'attaquer, comme ils pensaient devoir le faire, leur mission a été, au contraire, de repousser les assauts des alliés.

Les Autrichiens, dont les bagages et les ustensiles de cuisine accompagnent toujours les colonnes, bivaquaient, dans la nuit du 23, et furent attaqués même avant qu'ils pussent déjeuner.

Ces bagages durent, dès le commencement de la lutte, se mettre hors du chemin et à l'abri du feu des alliés, avec cette conséquence que les soldats autrichiens ont dû se battre l'estomac vide. La faim et les coups ont pour tendance de décourager les plus braves soldats. Aussi vit-on avec étonnement des hommes se retirer du champ de bataille de Solferino sans être blessés et se jeter à terre, tout épuisés, dès qu'ils étaient hors de portée du feu ennemi. On assure que beaucoup de ces hommes qui se sont couchés ainsi ne se sont plus relevés.

P. S. — On dit que les blessés des deux armées, transportables, seront renvoyés, de part et d'autre, sans condition de réciprocité.

Grand quartier général à Cavriana, 27 juin.

San-Cassiano, d'où j'ai daté ma lettre d'hier, est un hameau dépendant de Cavriana. Ce hameau n'est point indiqué sur toutes les cartes. Le grand quartier général n'est pas déplacé, mais certains corps ont porté ailleurs les emplacements de leurs bivacs, et le changement de flanc qui devait les placer face en tête au Mincio est entièrement opéré.

Cavriana est situé à environ huit kilomètres du Mincio et sur sa rive droite, à onze kilomètres de Peschiera et du lac de Garda, et à vingt-cinq kilomètres de Mantoue ; c'est dans la vaste plaine qui s'étend d'une de ces forteresses à l'autre,

sur une longueur d'environ trente kilomètres, qu'a eu lieu l'ensemble de l'action.

Les points principaux que l'on rencontre dans cet espace de terrain sont : Borghetto (Valeggio), Volta, Guidizzolo, Melino, Pozzolo, Monzabano, Goito, Camignano. Le quartier général autrichien était à Valeggio, à un kilomètre et demi du Mincio sur sa rive gauche, et à six kilomètres de Cavriana.

Jusqu'à ce soir, on a cru qu'un grand mouvement allait avoir lieu pendant la nuit. Des ordres avaient été donnés pour suspendre les distributions. Enfin, vers le coucher du soleil, l'autorité supérieure a accordé l'autorisation d'abattre le bétail nécessaire aux besoins de l'armée et les distributions ont été faites. Il est arrivé du pain de Brescia, mais ce pain n'a pas été fabriqué par l'administration militaire, les fours de campagne ne fonctionnaient pas encore.

Il a été livré par les boulangeries privées. Bien que les céréales soient d'excellente qualité en Lombardie, le pain fourni à la troupe est mélangé de maïs, sec et désagréable au goût. Il est, cependant, préférable de beaucoup au pain de munition des soldats autrichiens. Les provisions qu'ils ont abandonnées dans la précipitation de leur fuite, témoignent de la qualité grossière de leurs vivres de campagne. Le biscuit surtout, cette base de l'alimentation des armées, est noir, friable, déjà décomposé.

Les deux jours de repos accordés aux troupes leur ont fait grand bien. Les marches sont accablantes, la chaleur excessive. Le soleil abat et brûle. Depuis son lever jusqu'à ce qu'il disparaisse sous l'horizon, le grillon fait entendre dans la campagne son bruit agaçant de crécelle. Au repos, sous la tente, on est énervé par la chaleur.

Bienheureux ceux qui ont quitté le campement de San-Cassiano, dans la plaine, pour gagner les hauteurs. L'eau manque. Une armée nombreuse a bientôt tari quelques puits; il faut s'approvisionner aux sources, et, pour y arriver, il faut grimper pendant une heure dans la montagne. La route qui mène à la fontaine est tellement poudreuse que les pieds des hommes et des chevaux y soulèvent un nuage permanent de

poussière suffocante. Quelques bidons d'eau sont, d'ailleurs, une bien faible ressource pour tant de besoins. Il est misérable d'en être réduit à mesurer l'eau d'une main avare. Sous San-Cassiano, on en était-là.

Un autre fléau encore sévit dans la plaine. Tous les Français, sans exception, et la plupart des Autrichiens tués pendant la bataille ont été enterrés, mais on n'a pu encore enfouir les chevaux morts, et il reste bien des cadavres d'hommes dans les fossés, dans les sillons, sur les hauteurs. Ils sont morts depuis trois jours; ils répandent une infection atroce. Des émanations fétides font découvrir ceux qui sont cachés dans les plis de terrain.

Pour ma part, j'ai été fort heureux de quitter ce campement et de pouvoir monter au village.

Cavriana a cinq cents feux, mais n'offre pas la moindre ressource. Les habitants n'ont plus rien. Les Autrichiens leur ont tout enlevé par voie de réquisition, et les premières troupes qui sont entrées chez eux après le départ des « Tudeschi » étant des zouaves et des turcos, ils ne savent guère ce qu'ils doivent redouter le plus, des Autrichiens ou des Français. Nous avons été logés à quatre chez de pauvres gens qui nous ont reçus en tremblant. Ils n'avaient plus rien à manger, littéralement rien, pas même de la grossière polenta. Nous leur avons fait part des vivres de la distribution.

Dans ces moments-là, chacun doit, à son tour, s'occuper des travaux du ménage. J'ai été chargé de faire la soupe et n'ai point obtenu de compliments; j'ai versé trop tôt le riz dans la marmite. En revanche, mon café a été déclaré délicieux à l'unanimité. Pour le reste, je ne dirai pas que je suis fort bien installé, mais je suis à l'ombre de murs de pierre et n'ai point eu trop à me plaindre des puces en couchant sur la dure. L'empereur, sous ce rapport, est moins heureux que moi. Sa Majesté ne dit pas qu'elle en est incommodée, mais elle constate que les puces l'abordent sans plus de respect que si elle était le dernier des tambours de ses grenadiers. Les soldats qui se grattent en sont fiers; ils ont cela de commun avec leur empereur.

On doit être surpris de savoir qu'il reste encore tant de ca-

davres épars dans la campagne, mais cela s'explique. Quand une armée bivaque sur l'emplacement ou à proximité du lieu du combat, elle enterre ou fait enterrer ses morts; mais comment pourrait-il en être ainsi quand elle s'est battue sur une étendue de plusieurs lieues carrées et qu'elle s'est installée loin des premières positions emportées? Tout ce qu'on a pu faire avant-hier, c'est d'enlever les morts qui se trouvaient dans le voisinage immédiat des bivacs.

Les derniers prisonniers blessés ou valides ont été évacués sur Brescia, hier soir. Les ambulances des divisions sont vides. Les voltigeurs de la garde ont été chargés du soin de transporter les blessés, de l'église de Cavriana transformée en ambulance, sur les arabas qui les ont amenés.

Ils ont accompli ce pénible service avec la bienveillance la plus complète. Ces soins délicats m'ont touché, et c'est avec bonheur que j'ai entendu un vieux caporal, à trois chevrons, disant dans un accent alsacien très-prononcé : « Sagré tié, che n'est bas leur vaute z'ils zont là. Moi non blus, che n'y zerais bas zi chafais chingande mille vrancs de rende. »

Je dois quitter momentanément le grand quartier général et chercher un gîte, pour ce soir, à proximité de son emplacement, au village de Desenzano, sur les bords du lac de Garda, renommé pour ses bains, J'aurais désiré suivre la garde impériale dans son mouvement vers le Mincio — si ce mouvement s'opère ce soir — mais je risquerais de mourir de faim, en restant dans les camps de l'armée alliée.

On ne trouve rien à acheter dans le pays, pas même du pain sec, et je ne veux pas vivre longtemps aux dépens d'officiers qui doivent compte des rations qu'ils perçoivent en trop. J'aurais pu, peut-être, en m'y prenant à l'avance, obtenir l'autorisation de toucher aux magasins du grand quartier, et contre remboursement, bien entendu, des rations pour moi, mon cheval et mon domestique, monté aussi ; mais je périrais d'inanition en attendant qu'une demande, faite aujourd'hui, ait parcouru la filière administrative. Je rejoindrai demain le quartier impérial avec des provisions supplémentaires dont je ferai part à ceux qui m'offrent la soupe et le bouilli.

Les chevaux pris sur le champ de bataille ont été vendus, en moyenne, soixante francs, aux officiers démontés.

A propos de rations, on ignore peut-être que les quantités de vivres à distribuer varient suivant le grade et la position de l'ayant-droit. La table du commandant d'armée n'est pas limitée; il fait prendre autant de rations qu'il en veut. Le maréchal de France a droit à trente-deux rations, le général de division à vingt, le général de brigade à douze, le colonel a huit, le lieutenant-colonel à six, le chef de bataillon à quatre, le capitaine monté à trois, le capitaine non monté à deux, les lieutenants et sous-lieutenants montés à deux, les lieutenants et sous-lieutenants à pied à une ration et demie. Les officiers sans troupe ont trois rations s'ils ont rang de capitaine; en dessous de ce grade, ils touchent deux rations.

Le maréchal Canrobert vient de partir de Cavriana, où il a été reçu par l'empereur. Le maréchal paraissait fort animé. On dit que l'empereur a eu avec le commandant du 3ᵉ corps d'armée une scène assez vive sur la longue inaction de ce dernier à l'aile droite, à la bataille de Solferino, Le maréchal a invoqué ses ordres; l'empereur a répondu qu'il fallait les comprendre autrement (1).

M. le comte de Cavour s'est également rendu aujourd'hui au grand quartier général.

Desenzano, sur le lac de Garda, 28 juin.

L'armée continue à ne faire aucun mouvement. Elle attend, pour agir, sa jonction avec le corps du prince Napoléon; elle fait arriver sa grosse artillerie, établit ses postes d'approvi-

(1) Le maréchal Canrobert a adressé au maréchal Niel la lettre suivante, à propos du rapport de ce dernier sur la bataille de Solferino

« Valeggio, le 8 juillet.

« Monsieur le maréchal,

« Je lis à l'instant dans le *Moniteur* du 4 juillet votre rapport à l'empereur, sur la part prise par le 4ᵉ corps à la bataille de Solferino, et ce n'est pas sans un pénible étonnement que j'y remarque le passage sui-

sionnement et de ravitaillement à Montechiari et à Castiglione, rétablit ses cadres, son effectif, en un mot se reconstitue. Il faut combler les vides que les marches et les combats ont creusés dans les rangs et dans les magasins. Les vivres de campagne abondent et si le pain est de qualité très-inférieure, la viande ne laisse rien à désirer.

Il faudrait, pour que le soldat fut nourri très-convenablement, que l'on pût ajouter quelques petites ressources à l'ordi-

vant venant, après le développement d'un de vos plans de bataille : « Malheureusement le maréchal Canrobert, menacé sur sa droite, ne jugea prudent de me prêter son appui que vers la fin de la journée? »

« Vous regretterez, M. le maréchal, d'avoir écrit ces lignes lorsque vous saurez que dès mon arrivée à Medole avec l'avaut-garde de mon corps d'armée, à neuf heures et quart du matin seulement, j'ai appris que vous étiez aux prises avec l'ennemi. *Sans perdre une minute*, j'ai pris mes dispositions pour obtempérer aux demandes pressantes de secours que m'adressait le général de Luzy, qui tenait votre droite à trois quarts de lieue de Medole.

« A cette heure, neuf heures et quart, je n'avais sous la main qu'une petite avant-garde de la division Renault, et j'ai de suite donné l'ordre à cet officier général de réunir le plus tôt possible de quatre à cinq bataillons, et de les porter sans sacs au secours du général de Luzy. Cet ordre était exécuté à dix heures et demie du matin, et il ne pouvait matériellement l'être plus tôt. Ces cinq bataillons étaient suivis, aussi promptement que leur arrivée successive le permettait, des autres moins deux de la division Renault.

« La gauche de cette division n'était pas encore rendue à Medole que je recevais de l'empereur l'invitation pressante de me tenir en garde contre un corps tournant de 25 à 30,000 hommes, sorti de Mantoue la veille et qui a, en effet, été paralysé par une de mes divisions; en même temps vous m'envoyiez plusieurs de vos aides de camp pour me demander d'appuyer votre centre sérieusement menacé. Quelles que fussent dans cette circonstance mes préoccupations pour mon flanc droit et mes derrières sur lesquels on m'annonçait que se portaient de gros détachements de cavalerie, avec du canon, je pris sur moi d'envoyer au général Trochu, encore en arrière, l'ordre de prendre sa première brigade et de vous l'amener sans sacs aussi promptement que possible. Je mettais donc ainsi, M. le maréchal, à votre disposition par fractions successives et aussitôt après leur arrivée la moitié de mon corps d'armée, et, permettez-moi de vous le rappeler, n'écoutant que mon désir d'aider de mon mieux un compagnon d'armes dans l'embarras, je précédai de ma personne près de vous les soldats que je vous prêtais, afin de stimuler, par la présence sous le feu de leur ma-

naire des escouades; mais le pays en offre peu, et le brave caporal Mouffetignac, du 65e, n'a pas, en ce moment, de gourganes à mettre dans sa soupe. Les derniers poulets qui existent au grand quartier général sont cachés dans les greniers, les paysans ne tiennent point à les vendre, et il faut courir loin, aller de ferme en ferme, pour trouver à acheter quelques feuilles de choux.

Les habitants sont réduits exclusivement à la polenta; on

réchal, leur ardeur pour les utiles services que vous en attendiez et qu'ils ont été heureux de vous rendre au nom de l'empereur.

« Je ne puis m'empêcher non plus, M. le maréchal, de vous faire remarquer à propos du passage de votre rapport, où vous parlez du succès que vous auriez obtenu si le 3e corps eût été en entier près de vous, que si ce corps, avec les généraux de division Renault, Bourbaki et Trochu, dirigés par leur chef, eût pu prendre en entier part à l'action, il aurait été assez heureusement inspiré pour ne pas vous laisser réaliser *seul* le succès que vous méditiez.

« Ainsi je termine, M. le maréchal, en vous faisant observer que votre assertion sur le retard à l'aide que j'ai été assez heureux pour vous prêter est contraire à l'exactitude des faits accomplis, il est vrai, si loin de vos yeux, mais sous les miens et sous ceux de plusieurs de vos officiers, ainsi que de tous ceux de mon état-major; qu'elle porte une fâcheuse atteinte à ce principe de simple morale qui veut que l'obligé ne méconnaisse pas le service généreusement rendu, et qu'elle pourrait dans une circonstance analogue faire hésiter un chef de corps d'armée à se dépouiller lui-même d'une grande partie de ses troupes en faveur d'un frère d'armes compromis.

« Je donne connaissance à l'empereur de cette lettre, que j'ai été dans la pénible nécessité de vous écrire.

« Veuillez, etc.

Le maréchal Niel a répondu au maréchal Canrobert par la lettre qui suit :

« Oliosi, le 11 juillet 1859.

« Monsieur le maréchal,

« Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois et que j'ai lue avec un vif sentiment de regret. Je ne puis admettre les reproches d'inexactitude que vous adressez à mon rapport. Voici, résumés en peu de mots, les faits tels que je les ai vus :

« Vers neuf heures du matin, le 24 juin, le 3e corps entrait à Medole à peu près en même temps que la division de Failly. La majeure partie de la division de Luzy occupait Rebecco, et trois bataillons de cette division gardaient la route de Medole à Ceresara.

prétend que c'est leur régime habituel. Je ne le leur envie pas. La polenta se fait avec de la farine de maïs, on la délaie dans l'eau bouillante, et on laisse cuire. On en forme ainsi une pâte épaisse qui se partage au couteau et qu'on assaisonne avec du beurre ou de la graisse, mais il n'y a plus ni beurre ni graisse dans les campagnes; les Autrichiens ont, pour ainsi dire, requis à peu près tout le bétail du pays, et, pour manger la polenta, il faut se contenter de sel et de la braise du foyer.

« L'ennemi attaquant en force Rebecco, j'y envoyai d'abord le 73ᵉ, de la division de Vinoy, et, dès que la division de Failly parut, je dirigeai sa 1ʳᵉ brigade un peu plus à gauche sur le hameau de Baite, conservant sa seconde brigade sous ma main comme réserve. Que se passa-t-il depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, pendant cinq heures ?

« L'ennemi, refoulé de la plaine par le 2ᵉ corps et par l'aile gauche du 4ᵉ, se reportait sur Baite et Rebecco. En même temps le général de Luzy voyait d'autres colonnes d'Autrichiens, allant de droite à gauche, traverser la route de Ceresara pour se porter sur les mêmes points ; la Casa-Nova, où cinq compagnies s'étaient barricadées, a été à plusieurs reprises complétement enveloppée par les Autrichiens ; le général de Failly demandait des secours avec instances ; il était attaqué par des forces toujours croissantes. Il en était de même au village de Robecco, dont les premières maisons nous ont été plusieurs fois reprises.

« Pendant ce temps je vous ai successivement envoyé sept officiers pour vous prier instamment de faire appuyer sur Rebecco la division Renault, qui avait pris position sur la route de Ceresara, en vous faisant connaître que j'éprouvais de très-grandes pertes, que mes troupes étaient harassées et que j'épuisais mes réserves, mais que je tenais partout, et que si vous pouviez joindre vos efforts aux miens, la victoire était assurée. Ces officiers me rapportaient toujours cette même réponse : qu'un corps de 25 à 30,000 hommes menaçait de tourner la droite de l'armée, et que je ne pouvais compter sur un autre appui que celui qui résultait de la position prise par la division Renault.

« En même temps le chef d'état-major et l'aide de camp du général Renault déclaraient à mes officiers que la division était prête, mais qu'elle n'avait pas l'ordre de s'engager. Toute l'armée connaît la bravoure de la division Renault et de son digne chef. Elle était à dix heures et demie du matin à côté de la division de Luzy. Celle-ci a eu 99 officiers et 1,828 soldats tués ou blessés, et on m'a assuré que la division Renault n'avait pas eu dix hommes hors de combat. Jugez donc vous-même, monsieur le maréchal, si j'ai reçu de cette division l'appui que je demandais !

On trouve encore de la salade à Cavriana, mais pas d'huile, de vin non plus; bref, toutes les boutiques sont vides, et, ce qui plus est, fermées, si ce n'est les boutiques des barbiers. Hélas! se faire raser ne restaure pas.

Les rues de Cavriana fourmillent de soldats; d'habitants on n'en voit guère qu'aux fenêtres des étages supérieurs, derrière

« Vers trois heures environ, on m'a annoncé votre arrivée : alors la division Renault remplaçait en grande partie la division de Luzy en appuyant sur Rebecco, en avant duquel se trouvait alors le 73e de ligne, et vous aviez bien voulu faire venir la 1re brigade de la division Trochu pour remplacer mes réserves. Dès l'arrivée de cette brigade, j'ai formé, sous vos yeux, des colonnes d'attaque avec quatre bataillons épuisés de la division de Luzy et les deux seuls bataillons de réserve qui me restaient. Il était quatre heures du soir, et le combat s'était engagé à six heures du matin. Voilà pourquoi j'ai dit que, par les motifs qu'il ne m'appartenait pas d'apprécier et que vous exposez vous-même dans votre rapport, vous n'aviez cru pouvoir me prêter votre appui *que vers la fin de la journée*. Quand les secours sont arrivés, ils ont été des plus efficaces, ainsi que mon rapport le fait ressortir, et je vous en ai témoigné toute ma reconnaissance.

« Enfin, monsieur le maréchal, je ferai une réflexion qui répondra à un des derniers passages de votre lettre. Lorsqu'un général de division prie un maréchal de France de lui venir en aide pour exécuter un mouvement commun, c'est évidemment avec la pensée d'agir sous ses ordres. Si des préoccupations d'amour-propre ou d'intérêt personnel avaient eu de l'influence sur mes résolutions (ce qui, grâce au Ciel, n'a jamais eu lieu), elles ne m'auraient donc pas poussé à demander votre appui pour marcher sur Guidizzolo.

« En résumé, monsieur le maréchal, si vous n'aviez pas été menacé sur votre droite, votre corps d'armée n'aurait-il pas marché, dès le matin, sur l'ennemi qui défendait Guidizzolo avec tant d'acharnement? Si ce village avait été enlevé par les efforts réunis des 3e et 4e corps, la retraite d'une partie de l'armée ennemie n'était-elle pas fortement compromise?

« Pourquoi cette réflexion qui se présente naturellement à l'esprit lorsqu'on examine la lutte qu'a soutenue le 4e corps n'aurait-elle pas dû figurer dans mon rapport à l'empereur? Si elle est présentée sous une forme qui vous a déplu, je le regrette sincèrement, et je conserve l'espoir que, reportant vos souvenirs sur tout ce qui a précédé votre arrivée au milieu des troupes du 4e corps, vous reviendrez à des sentiments plus justes et plus bienveillants que ceux qui ont inspiré votre lettre.

« Veuillez, etc. »

les volets. La voie publique est obstruée par les charrettes et les voitures qui vont et viennent, par les cavaliers, et le peu d'espace libre qui reste entre les maisons est occupé par les voitures dételées qui n'ont pas d'autre remise.

Pour nourrir les chevaux de l'empereur, il a fallu hier parcourir Cavriana de maison en maison : on a fini par en trouver quelques quintaux qui ont été immédiatement requis. Mais si ces réquisitions sont onéreuses pour le paysan, c'est parce qu'on le force à vendre ce que, peut-être, il voudrait garder. Il reçoit de ses denrées ce qu'il en demande, quand bien même il réclamerait un prix exagéré.

Le vin est rare et cher; le passage continuel des troupes épuise les vignes malades, et le vin se vend un franc le litre; c'est beaucoup, même quand le vin manque, pour un pays vinicole qui n'exporte pas. L'administration paye plus cher encore tout le vin qu'elle peut se procurer. Les habitants n'auront point à se plaindre des autorités militaires supérieures

J'ai fait la route de Cavriana à Desenzano à cheval. Je suis parti tard. Mes amis s'étaient procuré un canard, dernier reste d'une tribu qui a longtemps barboté dans une mare qui serait déserte aujourd'hui, si toute une population de lézards n'habitaient ses abords. On n'a pas encore songé à utiliser le lézard en cuisine.

Des soldats marchandaient le canard ; les parties intéressées se mirent d'accord ; mais ces soldats n'avaient pas de monnaie, et le paysan, enchanté peut-être de reculer le sacrifice de son dernier vo'atile, ne pouvait ou ne voulait pas rendre le reliquat. Pendant le cours de ces négociations compliquées, passe un officier. L'objet du débat fait can! can! Ah! monsieur, il y avait de quoi dresser l'oreille.

L'officier entre et s'informe, et, comme il tend immédiatement cinq francs, en renonçant aux dix sous qui lui revenaient sur sa pièce, il obtient la préférence. Le canard était dur et pour lui j'ai retardé mon départ jusqu'à nuit close. J'ai fait le trajet en trois heures, ce n'est guère vite. La route est belle, en pente, contourne la montagne; mais après avoir dépassé les avant-postes français, j'ai dû suivre longtemps, au pas, les voitures

d'un convoi sarde, et, plus loin, les routes se croisent en tel nombre, que j'ai dû m'écarter plusieurs fois pour demander mon chemin aux bivacs piémontais. J'ai traversé deux villages, Pozzolengo et Rivoltella, grand quartier général du roi Victor-Emmanuel.

Je suis arrivé à onze heures, et j'ai eu beaucoup de peine à trouver un gîte; mais jamais je n'ai été mieux accueilli, j'ai même été importuné à force de prévenances et d'offres de service. Les Italiens qui veulent se faire comprendre en français ont une singulière manière de dire : Ne vous dérangez pas. —«Restez servito, signor.»—Telle est leur façon de s'exprimer.

Desenzano est aussi encombré que Cavriana, mais, — cela tient-il à ce que les troupes qui l'occupent sont italiennes, à moins de timidité ou a plus d'affabilité de caractère, ou bien encore, et cela est la grande raison peut-être, à ce que la ville n'a pas été occupée le même jour par deux armées ennemies, échauffées par le combat, n'écoutant guère les remontrances ?— toujours est-il que Desenzano (sa situation au bord du lac de Garda en fait un séjour agréable) ne présente point nn aspect farouche, effaré. Les portes des maisons, des boutiques, sont ouvertes, et, ce qui plus est, les boutiques sont bien approvisionnées. Les hôtels n'ont plus de logements, mais on y mange.

Ce matin, le marché aux légumes, aux fruits et aux poissons était bien garni. Les marchands devraient transporter leurs denrées au camp français, mais ils hésitent; aussi les cantiniers qui viennent s'approvisionner chez les habitants, sans craindre leur concurrence pour la vente en détail, font-ils, pour la plupart, d'excellentes affaires.

Bien que le quartier général sarde soit à Rivoltella officiellement, en réalité il est à Desenzano, qui offre plus de ressources. Neuf généraux avec leurs états-majors sont à Desenzano, ainsi que la plupart des blessés de la journée du 24. Le roi Victor-Emmanuel vient tous les jours à la pêche à Desenzano. Je me suis servi ce matin, pour aller prendre un bain dans le lac de Garda, près d'une batterie d'obusiers de campagne, masquée par des haies, de la barque de pêche du roi de Piémont.

Les Autrichiens ont enlevé de Desenzano toutes les barques de pêche et d'agrément.

Ce matin, deux vapeurs autrichiens se sont avancés en vue de Desenzano, mais hors de portée des batteries qui garnissent la côte.

L'armée sarde gagne beaucoup à être vue de près, à être étudiée en détail. J'ai visité ce matin l'ambulance établie dans l'église paroissiale. C'est la mieux tenue, la mieux disposée que j'aie encore rencontrée en Italie. Les arabas qui servent à l'évacuation des blessés sur Brescia ou sur Crémone sont couverts de branches feuillées très-étroitement tressées et de toile. Le fond est garni d'une épaisse couche de foin. On ne saurait mieux faire.

Les ambulances de tous les avant-postes se vident; aujourd'hui sont encore arrivées de Brescia à Desenzano une centaine de voitures de maître, mises, volontairement, par leurs propriétaires, au service des blessés.

Les officiers anglais et espagnols qui suivent les armées française et sarde sont ici, où ils attendent dans des conditions meilleures qu'au camp la marche en avant. Et telle est l'ignorance dans laquelle on vit des événements qui se préparent, qu'un des Espagnols est venu me demander si le passage du Mincio sera tenté demain. Il prétend que je suis mieux en mesure de le savoir que lui-même.

Salo, sur le lac de Garda, 29 juin.

Salo a 5,000 habitants, mais sa jolie situation au bord du lac de Garda, les montagnes couvertes de charmantes villas qui l'enferment dans un vaste cercle de verdure, l'eau limpide qui baigne le pied de toutes ses maisons, font de cette petite ville un séjour délicieux.

Salo est très-patriotique; c'est ici que Garibaldi a rem-

porté ses plus beaux succès; de ma fenêtre, je vois la place où il a capturé, dans le fond de l'entonnoir, le vapeur autrichien.

Salo est occupé par la division piémontaise du général Cialdini et par le dépôt des chasseurs des Alpes. La division sarde, composée de très-beaux régiments, se refait des pertes qu'elle a éprouvées depuis l'ouverture des hostilités.

Outre la division Cialdini, il n'y a pas cent hommes au dépôt des chasseurs des Alpes. Le corps est à Côme et à Lecco pour se reconstituer.

Cette troupe, qui a compté 10,000 hommes armés et 5,000 inscrits ou non armés, est réduite aujourd'hui à 6,000 hommes au plus, et je ne serais point surpris que bientôt elle ne fût tout à fait réorganisée. On ne recrute pas tous les jours un pareil corps. Les pertes proviennent du feu de l'ennemi, des maladies occasionnées par l'excès de la guerre, mais plus encore de la rentrée des volontaires dans leurs foyers.

A la nouvelle des événements de Pérouse, les Romagnols ont quitté le général Garibaldi pour voler à la défense des Romagnes menacées par les Suisses.

Des volontaires qui croyaient faire la guerre en amateurs, marcher à petites journées, dîner à table d'hôte, se battre à leurs heures, ont trouvé le métier trop rude et sont partis les uns après les autres.

Des jeunes gens de famille ont cependant persévéré dans le rude métier de soldat de Garibaldi. Ils excitent l'admiration générale. Toujours les premiers au feu, ils ne veulent aucun grade, restent simples soldats et mangent à la gamelle.

Les guides qui servent d'éclaireurs aux trois régiments de chasseurs des Alpes, ont une veste rouge à brandebourgs et sont armés d'un sabre et de deux pistolets. Ils s'exposent beaucoup dans les reconnaissances d'avant-garde et rendent de très-grands services. Il y a parmi eux plusieurs femmes de soldats de haut parage. On prétend que le costume leur va fort bien; je n'ai pas encore eu l'avantage de rencontrer ces héroïques amazones.

Sur cinq mille âmes de population, la jolie petite ville de Salo a fourni cent cinquante volontaires pour le corps des chas-

seurs des Alpes. Il n'y reste plus de jeunes gens en état de porter les armes.

Brescia aussi a fourni un très-fort contingent de volontaires, mais ces contingents s'épuisent. Brescia, toujours disposée à accomplir tous les sacrifices pour la cause nationale, armerait, à défaut de soldats, les femmes, les vieillards et les enfants.

En 1849, la défense d'une des portes de la ville de Brescia a été confiée à des femmes, et l'ennemi n'est point entré par cette porte-là. Il fallait, alors, se faire tuer pour être aimé. Les jolies Bresciancs disaient : « Je n'écoute point de langage d'amour tant que les Autrichiens seront dans la ville. » Les mères forçaient leurs fils à s'enrôler, les invalides transportaient des munitions. Brescia recommencerait si l'ennemi se présentait encore à ses portes.

L'instruction militaire des chasseurs des Alpes est fort bornée. On leur apprend à charger une arme, et on les conduit à l'ennemi. Dans l'affaire de Treponti, près de Brescia, ils n'auraient pas été sabrés par les hulans, s'ils avaient su se former en carré.

L'avancement dans le corps dépend uniquement du général Garibaldi. La solde est celle de l'armée piémontaise, vingt centimes par jour avec vivres de campagne. La ration est de deux cents grammes de viande fraîche, cinquante grammes de lard, du riz, deux cent cinquante centilitres de vin et sept cent cinquante grammes de pain.

L'uniforme est des plus simples : un pantalon gris à passe-poils, une veste, une capote, roulée en bandoulière pendant la marche, et un képi recouvert d'une toile cirée. Point de rechanges; un petit bissac de toile, contenant des vivres et une brosse à graisse pour le fusil, est tout ce que les chasseurs des Alpes transportent avec eux.

Quand ils passent dans une ville, il font des bons de réquisition pour des chemises blanches et abandonnent leur linge sale. Le peu de bagages rigoureusement indispensables à une troupe en marche est transporté sur des charrettes. Les officiers ont chacun une petite valise grosse comme le poing, Garibaldi n'a

pas davantage. Tout ce qu'il possède, en campagne, est contenu dans son porte-manteau.

Depuis qu'il a rang de général dans l'armée, Garibaldi porte rigoureusement l'uniforme de son grade. Sa réputation d'intrépidité est justifiée; son bonheur égale son audace, il sort sain et sauf de toutes ses aventures.

Crémone, 30 juin.

L'inaction de l'armée me crée des loisirs, peut-être courts. L'occasion est belle pour visiter le pays, mais j'aurai soin de me tenir à distance d'entendre l'écho du premier coup de canon qui se tirera sur le Mincio ou des remparts de Peschiera. Hier, de huit heures du matin à huit heures et demie du soir, j'ai bravement parcouru seize lieues, à franc étrier, par une chaleur infernale. Dès que j'aurai terminé cette lettre, je me remettrai à la recherche du grand quartier général. On sent la poudre.

Le grand quartier général se déplace chaque jour. Dès qu'on s'en écarte de quelques lieues, on ne sait plus où il est. On connaît son emplacement de la veille, rarement celui de la journée. Il n'est plus à Cavriana, mais il a longé les hauteurs; je le crois à Volta.

Hier, avant mon départ de Salo, j'ai déjeuné au « Caffe Grande, » avec des officiers piémontais. Vraiment, ils gagnent à être connus. Non-seulement l'armée sarde est bonne, vaillante et solide, mais elle est bien disciplinée, et ses officiers sont des jeunes gens de famille et des hommes de bonne compagnie. Leurs brigades d'infanterie de Savoie et des Gardes ont beaucoup souffert à la bataille de Solferino. Elles avaient, jusqu'à présent, formé la réserve; mais à la bataille du 24 elles ont été poussées en avant, et ces vaillantes troupes ont bientôt récupéré leur arriéré de pertes. Le chiffre considérable de ses pertes s'explique.

Les positions de Solferino, Cavriana, San-Cassiano, Pozzolengo, San-Martino, etc., énumérées dans ma lettre du 25,

ne présentaient point un front étendu, pas plus du côté des Piémontais, qui ont opéré vers San-Martino, que du côté des Français. Les colonnes d'attaque,étroites et profondes, devant gravir des côtes, ont dû être répoussées plusieurs fois avec de grandes pertes, cela se conçoit. Ce que l'on ne conçoit pas, c'est qu'elles aient pu définitivement l'emporter. Certes, les Autrichiens avaient bien calculé, bien combiné leurs manœuvres; leur plan était parfaitement conçu, mais il a été déjoué par l'impétuosité et l'élan de leurs ennemis. Cependant, il est juste de le dire (et des officiers français que l'esprit de justice anime le déclarent franchement), l'avantage du nombre, sur le champ de bataille, était du côté de l'armée franco-sarde. Je parle de l'ensemble des forces, bien entendu, non de leur répartition sur la ligne. Les Sardes ont combattu contre des forces bien supérieures aux leurs.

Après avoir serré la main de messieurs les officiers piémontais et promis de les revoir bientôt, j'ai monté à cheval et me suis dirigé vers Brescia.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de décrire ici le costume le plus convenable pour un bourgeois qni suit les opérations d'une grande campagne et ne veut pas se donner le ridicule de porter un uniforme de fantaisie. Un semblant de tenue militaire impose parfois aux bonnes gens, mais prête à rire à l'armée. Il vaut beaucoup mieux passer tout simplement pour un « pékin » que d'être pris pour ce qu'on n'est pas.

Une casquette de forme élevée, recouverte d'une coiffe de toile blanche dont les bouts flottent sur les épaules, un petit burnous de flanelle à capuchon, la cravate lâche, une ceinture de laine étroitement liée autour du corps pour préserver l'abdomen des effets des brusques changements de température, de fortes bottes au-dessus d'un pantalan de coutil, un épais caban roulé sur la selle, deux chemises et une paire de chaussettes dans un mince porte-manteau, et l'on peut ainsi braver les fatigues d'une longue route, les alternatives de chaleurs brûlantes et de pluie froide, et même les inconvéniens d'une nuit en plein air, sans préjudice pour la santé. La chemise de flanelle est de grand usage à l'armée d'Italie; mais je ne puis me

résoudre à l'adopter. Elle provoque des transpirations abondantes, un grand malaise, et elle s'imprégne de poussière.

Les champs que parcourt la route sinueuse et en pente de Salo à Brescia sont bien cultivés. Le froment, le maïs, les plantes légumineuses y croissent en abondance. Les mûriers qui ont déjà complétement reverdi, les vignes suspendues aux arbres, les cours d'eau, qu'on ne voyait plus dans les vastes plaines où s'est livrée la bataille et qui reparaissent ici, les prairies verdoyantes, donnent de l'agrément à la route et contribuent beaucoup à la richesse du pays.

Cette richesse se dénote surtout par le grand nombre de villages, l'étendue et le comfort des habitations. Chaque village est une ville en miniature. Tous les centres de population sont administrés avec soin. Les noms des rues sont indiqués par de grands écriteaux, la voie publique est bien entretenue, et, dans les plus petits hameaux, on rencontre des maisons d'école. On y voit aussi beaucoup d'églises.

Je suis entré dans plusieurs églises à l'heure des offices. Les hommes sont d'un côté de la grande nef; les femmes, de l'autre côté; elles sont assises, s'éventent de leurs éventails à grand bruit, lancent des œillades par-dessus l'épaule, échangent des regards d'intelligence avec leurs connaissances, chuchotent à l'oreille de leurs voisines, comptent les sous tombant dans les sacs que les quêteurs promènent dans le temple au bout de longs bâtons, et, à des moments donnés, quand l'enfant de chœur donne un signal de la clochette pour commander l'attention, tout ce monde de croyants, ceux qui sont dans l'église et ceux qui sont en dehors, faute de place, et qu'un intervalle de cent pas de soleil sépare parfois des autres, se prosternent le front sur la pierre et se relèvent l'instant d'après pour recommencer la conversation ou le manége interrompu. Le clergé s'inquiète peu de l'attitude de ses ouailles. Ce qu'il veut et ce qu'il obtient, c'est que tout le monde aille à la messe et aux offices de tous les jours.

Les blés sont mûrs, mais ils ne tombent pas aujourd'hui sous la faucille — les paysans lombards ne connaissent pas l'usage de la faux — on fête le grand jour de Saint-Pierre.

On ne saurait croire la quantité de fêtes qu'on chôme en Italie. Les jours fériés doublent, pour le moins, le nombre des dimanches.

Mais que faire les jours de chômage, surtout quand il fait chaud ? Les paysans arrivés à l'âge d'homme, revêtus de leurs plus beaux habits, beaucoup en culotte de velours, tous en chapeau pointu et la veste négligemment jetée sur l'épaule, devisent entre eux, couchés sur l'herbe ou assis sur la berge des ponts et saluent poliment les étrangers.

Les jeunes garçons, bravant la poussière et le soleil, jouent sur la grand'route avec les brunes paysannes, en jupon court et en cotte rouge, d'où sortent de longues manches de chemise, irréprochables de blancheur. Leur épaisse chevelure noire, toujours peignée avec soin, est maintenue derrière la tête par un cercle d'épingles d'argent. Il y en a, et de peu riches, cependant, qui portent ainsi pour plus de cent francs d'épingles dans leur coiffure. Ces jeunes filles sont peu farouches et répondent gaiement à un propos galant qu'on leur jette en passant. Volontiers elles rendent service et suspendent leurs jeux pour remettre dans le bon chemin un passant fourvoyé. Elles sont, en général, fort sages, sages naturellement et sans pruderie, sans affectation.

Je traverse Villa nuova, sur la Chiese, où les Autrichiens ont fait sauter un pont. Il a été rétabli par les habitants, et l'entrée, du côté de Brescia, est défendue par des barricades épaisses, œuvre des chasseurs des Alpes et de la population, Après Villa nuova viennent Salvandique, Mazon, Virle, tous villages importants et remarquables, soit par leurs églises, soit par de riches villas, ou par les unes et les autres à la fois, et l'on arrive enfin à Brescia.

A Brescia, où j'entre à midi, la ville est pour ainsi dire déserte. C'est l'heure de la sieste. Les Français sont peu nombreux à Brescia. La garnison se compose encore du 33e de ligne. Je ramène à l'écurie mon excellent cheval bai que menace un coup de sang provenant d'une nourriture échauffante, des brusques alternatives des chaleurs brûlantes de la journée et du froid de quatre nuits de bivac, — je n'ai pu

le mettre à l'écurie à San-Cassiano, à Cavriana, à Desenzano ni à Salo.

Je demande un cheval frais pour deux heures, et je rentre à mon logement changer des pieds à la tête et renouveler le linge de ma valise. Mon hôte, rendu d'humeur joyeuse par le don d'une baïonnette autrichienne tordue, ramassée sur le champ de bataille de Solferino, lorgne du coin de l'œil un pistolet de hulan, d'un poids à peu près égal au poids d'une pièce de 6, et veut, à toute force, me faire prendre, avant mon départ, un verre de vin de son cru.

Je me hâte d'enfermer mon pistolet au fond de ma malle pour le soustraire à la convoitise de mon bourgeois, mais j'accepte son vin et j'ai bien fait. Un verre de bon vin préserve mieux de l'accablement de la chaleur que trente-six limonades à la glace, qui affaiblissent, provoquent la transpiration et excitent la soif. A trois heures, on m'amène mon cheval; un cheval blanc, comme pour un trompette, couleur affreuse. Des pansages insuffisants transforment, en deux ou trois jours, un cheval blanc en cheval isabelle. L'animal ne paye pas de mine. Il porte la tête basse et semble cloué au sol. Je veux le faire remplacer, mais les insinuations de Bartolo, le domestique, qui m'accompagne sur un bidet à maigre échine, son assurance que j'ai une bonne bête et surtout la raison excellente qu'il n'en a pas d'autre à m'offrir, me décident à céder. Je n'ai pas à m'en plaindre

Mon cheval blanc redresse les oreilles et lève la queue au premier pas. Il obéit à la botte comme un élève de Bauchet, et je parcours les dix fortes heures qui séparent Brescia de Crémone, au grand trot, en moins de six heures, sans faire une seule fois usage du fouet ou de l'éperon. C'est à peine si mon cheval a butté deux ou trois fois à la fin de la journée.

En traversant la place du Dôme, j'aperçois les derniers prisonniers blessés qu'on évacue sur les hôpitaux de l'intérieur dans des voitures de maître. Les Brescians sont non-seulement admirables de patriotisme, mais aussi d'humanité. Ils n'aiment guère les Autrichiens, il s'en faut, et, cependant, ils soignent leurs blessés avec autant de sollicitude que si c'étaient

leurs propres enfants. L'autorité n'a aucune peine à obtenir d'eux des réquisitions. Les Bresciens ne se plaignent point de leurs charges. Ils font tout pour la délivrance de la patrie et pour l'indépendance italienne. Il n'y a réellement plus un jeune homme en état de porter les armes à Brescia; tous sont enrôlés. Il en est de même à Crémone et à Mantoue. Mantoue seule a fourni trois mille volontaires à la sainte cause de la liberté.

A mesure que la guerre avance et croît en gravité, les ridicules disparaissent; l'héroïsme reste et domine. Les Bresciens préparent tout pour arrêter un retour offensif. Les travaux de défense, commencés il y a cinq jours, continuent avec une activité surprenante; l'indolence italienne se transforme en bouillante ardeur. Les talus des remparts deviennent de véritables parapets, avec fossés et embrasures; les portes sont défendues par des terre-plein percés de meurtrières; la garde nationale veille nuit et jour et apprend l'exercice; on ne sort des portes qu'avec une passe en règle et bien justifiée.

De Brescia à Crémone, la route traverse des localités riches en glorieux souvenirs : Volta, Bagnola, Manerbio, Bassano, Ponte-Vico, Robecco, quartier général du 4e corps d'armée, et d'autres dont le nom m'échappe. Les campagnes sont toujours fertiles, je retrouve des rizières que je n'avais plus vues depuis mon arrivée à Milan. Il est surprenant de voir à quel point, dans ce climat, les plantations se développent en moins de vingt jours. Les épis verts ont atteint leur maximum de hauteur.

A Manerbio, où je fais donner à mon bucéphale blanc le double picotin d'avoine que renferme ma besace, je devance un convoi de blessés français et autrichiens, évacués sur Crémone, dans des arabas. Les malheureux, dont quelques-uns sont en voie de guérison et d'autres ont déjà les traits marqués de l'empreinte d'une mort inévitable et prochaine, se plaignent des fatigues de la route et surtout de la chaleur. Mais que de sollicitude! Si quelque chose peut consoler du triste spectacle qu'ils présentent, c'est la vue des soins empressés et intelligents dont ils sont l'objet.

Au « Sole doro » — il y a au moins une auberge du « Sole doro »

dans chaque village de la Lombardie et ce n'est pas sans cause, car le soleil de la Lombardie est bien un soleil d'or incandescent, — au « Sole doro » donc, l'autorité communale a fait préparer du bouillon, de la viande, du pain, des boissons rafraîchissantes pour tous. Les femmes montent sur les charrettes pour renouveler les bandages, imbiber d'eau fraîche les compresses, verser des cuillers de bouillon dans la bouche de ceux qui ne peuvent lever la tête ou les bras.

Des sœurs de charité ne seraient pas plus attentives, des chirurgiens habiles plus intelligents à soigner les plaies. Ceux qui souffrent reprennent courage en se voyant l'objet d'une si tendre sympathie. Ils s'informent avec appréhension de la durée du trajet qu'il leur reste à parcourir et se consolent par l'assurance qu'à Crémone ils seront couchés dans un bon lit. Un pauvre soldat du 100e, bien mal arrangé par deux balles dont l'une lui a fracassé la jambe, essaye de sourire en disant qu'importe s'il arrive tard, il ne devra pas aller demain à l'exercice. Ce pauvre garçon avait reçu d'abord une balle dans l'épaule. Il n'en souffrait pas dans le premier moment et continuait à marcher en avant, « parce que, — réponse sublime et dite sans affectation, sans emphase, — parce que, l'on battait au drapeau. » Un deuxième coup de feu l'a jeté par terre. On compte par centaines les hommes qu'une première blessure n'a pas éloignés du combat.

Il y a une ambulance à Manerbio. Cet établissement provisoire, soigné par deux médecins de campagne, est tenu comme le serait un opulent hospice institué depuis cent ans. Les hommes de cœur qui le dirigent, émus des compliments mérités que je leur adressais, m'ont répondu qu'ils « remplissent seulement un devoir. » Devoir, soit; mais pratiqué de cette façon, le devoir est une vertu.

J'arrive à Crémone à la tombée de la nuit, au moment précis où s'allument à toutes les maisons, dans toutes les rues, des lanternes vénitiennes en l'honneur de la victoire de Solferino. Crémone est en liesse. Le patriotisme déborde partout et chez tous.

Crémone est entouré de murs et d'un fossé, mais non point d'ouvrages de guerre. Un boulevard extérieur règne tout autour.

La ville a la forme d'un vaisseau dont la grande tour serait le mât; elle est propre et belle; ses rues sont larges, droites, et elle a de grands palais de style gothique. Un petit canal, appelé la Cremonella, passe sous ses édifices, et, après avoir rempli les fosses, va se jeter dans l'Oglio.

Le Domo, cathédrale, dédiée à l'Assomption et dont la fondation remonte à 1107, est un édifice très-singulier par son architecture. La façade est revêtue de marbre blanc de Brescia et de marbre rouge de Vérone. Ses ailes forment deux portiques avec arcs soutenus par des colonnes accouplées. Elles contiennent des statues de saints. Les colonnes du vestibule de la porte d'entrée posent sur deux lions de marbre rouge.

Au-dessus de cette porte gothique est un carré disposé en trois arcades, dont les colonnes sont aussi supportées par des lions. Trois figures gothiques sont sous ces arcades. Au-dessus est une magnifique rosace finement découpée; elle interrompt d'une manière un peu bizarre le fronton dont la frise est décorée par des têtes de chérubins. Ce fronton au sommet plat porte encore une espèce de petit temple d'une architecture très-régulière, orné de quatre statues. Une lanterne est posée sur le tout, et il y a sur chaque côté une tourelle. Cet assemblage bizarre est d'un effet vraiment singulier.

La sculpture et surtout la peinture ont concouru à enrichir ce temple. C'est un véritable Musée pour l'école crémonaise.

Le Domo a deux annexes détachées, un baptistaire octogone avec une immense lanterne en briques et un campanile.

Les autres édifices remarquables de Crémone sont St-Pierre et St-Sigismond. Je les ai visités au pas de course, ce matin. S'il fallait décrire les médaillons, les fleurs, les fruits, les animaux, les arabesques qui couvrent presque entièrement les murs de ces temples, leur énumération serait fastidieuse.

Crémone est parcouru par des détachements qui rejoignent leurs corps. Le plus considérable est un renfort du 3[e] des zouaves. Si à ces zouaves on demande où est leur régiment, ils répondent en levant les épaules et les bras : « à Mantoue! »

Castelgoffredo, 30 juin.

J'ai du me borner à faire huit lieues, à vol d'oiseau, aujourd'hui. La route est difficile, accidentée. Je me suis égaré de quatre lieues, croyant être sûr de mon chemin. Cette erreur ne serait pas arrivée si j'avais consulte ma carte de voyage.

J'ai pris par Gadesco, Montanara, Ca dei Stephani, Dosso Pellavicino, San-Antonio, où j'ai acheté pour quatre francs, deux poulets et deux canards assez maigres, mais qui feront bonne figure demain au camp, Robecco, Monticello, où j'ai traversé l'Oglio dans un bac manœuvré par un tel système de poulies d'une rive à l'autre qu'il suffit de le détacher du bord et de lui donner une forte impulsion pour qu'il arrive, de lui-même, au bord opposé. C'est au sortir de Monticello que je me suis fourvoyé, fort ennuyé par ma volaille vivante — je ne sais quand il deviendra indispensable de la manger et je n'ose par conséquent lui tordre le cou — qui me ballotte dans les jambes en gloussant et en criant « can, can. »

Au lieu de pousser droit devant moi, j'ai remonté le fleuve jusqu'à Ostiano, où j'ai repris le droit chemin par Volonga, Fontanella, Castelromano, Asola, Castellaro, Castelnuova, San-Vico, Boccardi et Castelgoffredo. Je n'ai point rencontré de soldats — cela repose la vue — si ce n'est un petit convoi de malades de la garde impériale marchant vers Crémone et un capitaine d'état-major, accompagné de deux lanciers, allant faire un levé dans la direction d'Asola. En revanche, j'ai vu force paysans occupés aux travaux de la moisson, des gardeuses de dindons, de brunes faneuses allant au logis ou à la prairie, la fourche sur l'épaule. A Manerbio et à Castelgoffredo, sont établies deux ambulances, ou plutôt deux hôpitaux, pour une cinquantaine de blessés. Toujours les mêmes soins, les mêmes égards, les mêmes prévenances.

Ces ambulances sont installées dans l'église, à l'abri de la chaleur — et, soit dit en passant, la chaleur ne m'a pas incommodé aujourd'hui, il est tombé une pluie froide pendant la ma-

jeure partie de la journée. Le contraste entre le froid et le chaud est même assez sensible.

A Asola, j'ai appris d'une manière certaine que je ne me suis pas trompé dans mes prévisions. Le grand quartier général est à Volta, à distance égale des ponts sur le Mincio de Goito et de Borghetto. On prétend que les Autrichiens ne s'opposent pas au passage, ce qui n'a rien de surprenant; on ne saurait avancer sans tomber sous les feux des places de Peschiera et de Mantoue. L'empereur aurait déjà fait des excursions jusqu'à Valeggio, sur l'autre rive, en passant par le pont de Borghetto. Les Sardes doivent traverser le Mincio à Monzabano.

On ne passe pas un fleuve où l'on veut; la première des conditions pour arriver au bord de l'eau est d'avoir des routes pour le transport du matériel, et les routes de Monzabano, de Borghetto et de Goito traversent seules le Mincio, hors de la portée du canon des places fortes, entre Peschiera et Mantoue.

Les habitants de Castelgoffredo, qui connaissent bien le pays et vont et viennent sans cesse du bourg au camp, affirment que les avant-postes français occupent Villafranca, de l'autre côté du Mincio. S'il en est ainsi, ils auront fait un grand pas en avant. Ma lettre de demain vous fera connaître la vérité.

De la tour de Castelgoffredo on peut voir distinctement le grand quartier général à Volta, mais ni le fleuve ni Peschiera, qui se trouvent dans un fond. On entend distinctement, de dix minutes en dix minutes, le grondement du gros calibre de Peschiera que répercute les échos des montagnes. Il faut en conclure que l'artillerie de la place essaye sa portée sur les détachements qui prennent position dans la plaine.

L'armée française a déjà assez de matériel à Brescia, pour commencer les opérations d'un siége.

Ne pouvant aller plus loin aujourd'hui, j'ai visité le joli bourg de Castelgoffredo, très-bien bâti et très-bien habité. Ce qu'on y voit de plus remarquable est la villa Acerbi, ancienne demeure de Rodolphe de Gonzague, ornée de peintures à fresque de Jules Romain, dont Gonzague était le Mécène.

L'oncle du chevalier Acerbi, le propriétaire actuel, ayant été ambassadeur d'Autriche en Egypte, a rapporté de son voyage

de curieuses collections réunies au château. Des sphynx de taille colossale ornent la porte d'entrée. Outre les collections égyptiennes, on trouve au château une riche bibliothèque et une galerie de tableaux.

Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que, dans le château même, trente-deux ouvrières dévident sur seize dévidoirs les cocons de soie de la récolte de l'année, montant à quinze cents livres environ. Le prix de la livre étant trente francs, c'est donc quarante-cinq mille francs que rapporteut les vers à soie de la villa Acerbi, cette année. La moitié du prix revient au propriétaire, l'autre moitié anx paysans qui élèvent les vers à soie avec le produit des mûriers du maître. Il faut une once de semence — œufs — pour quatre mille cocons, et l'once de semence est rendue, en moyenne, par cent vingt-cinq cocons conservés pour l'éclosion.

Pour dévider la soie, une femme agite, avec un mince balai, quatre cocons à la fois dans l'eau d'une chaudière qu'échauffe un fourneau placé devant l'ouvrière. Le mouvement du balai dans l'eau détache le fil, qui est roulé sur un dévidoir mis en mouvement par une petite fille. Il faut une grande habitude pour manœuvrer le balai de façon à ce que le fil ne casse pas. Le fil, quelquefois, se déroule jusqu'à la chrysalide, préalablement étouffée dans l'eau bouillante plusieurs jours avant l'opération du dévidage. Les cocons qui ne se déroulent pas jusqu'au bout servent à faire la bourre de soie dont on fabrique les chapeaux.

L'ouvrière gagne un zwanziger (quatre-vingt-cinq centimes) et la dévideuse un demi-zwanziger par jour.

Castelgoffredo, comme tant d'autres petites villes, en Italie, est entourée d'une muraille et munie de portes. Le maréchal Canrobert dut s'emparer de la position, le 24, dans sa marche sur Medole. Il n'y rencontra qu'une bien faible résistance.

Les portes de Castelgoffredo avaient été barricadées ; le général Jannin, à la tête d'un bataillon du 56ᵉ, reçut l'ordre de tourner la position et de se diriger au sud de la ville pour y pénétrer par la porte de Mantoue. Le général Renault se plaça à la tête des troupes qui devaient attaquer de front, et la porte

du côté d'Acqua-Fredda fut abattue à coups de hache par les sapeurs du génie. Les hussards du 2e régiment, composant l'escorte du maréchal, sous la vigoureuse impulsion de leur chef, le capitaine commandant Lecomte, se ruèrent sur un piquet de hussards autrichiens qui se trouvait dans la ville, le sabrèrent dans les rues et le poursuivirent, bien au delà, dans la campagne. Les pertes résultant de cette rencontre furent, de part et d'autre, insignifiantes.

Le 3e corps d'armée ne fit que traverser Castelgoffredo ; à neuf heures et un quart, il prit position à hauteur de Medole ; le 4e corps étant engagé fortement en avant de lui, il s'établit de manière à lui servir d'appui, tout en se tenant prêt à recevoir un corps d'armée autrichien de 25,000 à 30,000 hommes qui, d'après des renseignements parvenus à l'empereur, était sorti, le 23, de Mantoue, par la porte Pradella, dans l'intention de tourner la droite française, et dont les avant-postes étaient au village d'Acqua-Negra.

Sur les instances réitérées du général Niel, le maréchal Canrobert lui envoya, plus tard dans la journée, la brigade Bataille de la division Trochu. Cette brigade combattit avec le 4e corps et contribua efficacement au succès de la journée.

P. S. — Le canon de Peschiera s'est tu à la chute du jour.

Cerlongo, 1er juillet.

Le grand quartier général de l'armée française a quitté Volta, ce matin, a passé le Mincio à Borghetto (Valeggio) et s'est installé à Valeggio, à quelques lieues de Villafranca.

De Castelgoffredo, je me suis dirigé sur Volta, par Medole, Guidizzolo, San-Giacomo et Foresta. C'est entre Medole et Guidizzolo que le 4e corps, en empêchant les Autrichiens de tourner l'armée française et en enfonçant leur gauche, a décidé du gain de la bataille de Solferino, si longtemps et si vivement disputée.

Les plaines portent encore les traces de la lutte. Les arbres fracassés par les boulets, les moissons hachées par les pieds des combattants, les débris d'uniforme et d'objets d'équipement qui jonchent les fossés, les champs et la route, des tas d'enveloppes de paquets de cartouches, les monticules qui couvrent les morts sur les accotements du chemin, tout parle encore carnage et destruction.

A trois ou quatre cents mètres dans les champs, vers la gauche, en allant de Medole à Guidizzolo, on voit au fond d'un verger, au-dessus d'un frais bouquet d'aunes, les toits de la ferme Casa Marino, désormais historique, où le maréchal duc de Magenta, déjeuna avec son état-major, quand il s'en fut rendu maître après vingt efforts héroïques, longtemps stériles.

Les habitants sont encore frappés de stupeur, hébétés. Les portes et fenêtres sont closes ; les paysans vivent d'un peu de polenta ; il est curieux de voir avec quel soin ils cachent leurs sacs de maïs, qu'ils prétendent être leur dernière ressource. Ils ont bien soin de s'assurer qu'aucun regard suspect ne les épie, avant qu'ils se décident à ouvrir un meuble contenant quelques oignons, un peu de beurre et de l'huile. Pour vingt francs, on n'aurait pas un morceau de pain ni un verre de vin. Tout a été requis et vendu à la troupe.

Si l'on en croyait les paysans, les Autrichiens auraient tout pillé chez eux, tout enlevé, et ne leur auraient laissé que la chemise. Mais en y regardant bien, on ne voit pas de meubles fracturés et il y a des draps aux lits. Cependant, c'est en vain qu'on chercherait encore des bœufs dans l'étable ; ils n'y sont plus, ils sont remplacés par des bons de réquisitions que le fermier croit sans valeur aucune, mais qu'il conserve, par un reste d'espoir, précieusement dans son portefeuille.

Bref, les malheureux qui déclarent être soumis au seul régime de la polenta et avoir été mis à nu par les « Tudeschis » sont gros et gras ; ils ont des chemises blanches et sont bien vêtus. Le paysan, à l'en croire, est toujours pauvre, et le Lombard qui cherche à exciter la commisération sur son indigence a, en général, un intérieur qui respire la propreté et l'aisance.

Volta, chef-lieu de district, est bâti sur le dernier coteau des montagnes qui bordent le lac de Garda et domine à une très-grande distance les plaines de la Chiese et du Mincio. Des hauteurs de Volta, cependant, on ne peut découvrir Peschiera ou Mantoue et pas même le Mincio, parce qu'une autre montagne perpendiculaire intercepte la vue.

En arrivant au pied de Volta, je me suis croisé avec la cavalerie de la garde impériale, le train des équipages et des bagages. Tel était l'encombrement sur la route étroite qui contourne les flancs de la montagne, qu'il me fallut mettre pied à terre pour gagner, par un sentier de chèvres, le plateau du village. Les charriots, sans lesquels une armée ne peut exister, sont aussi l'embarras et l'inconvénient d'une armée.

On ne saurait assez insister sur tous les désagréments qui résultent des bagages encombrant les routes. Pas un jour ne s'écoule sans qu'un corps d'armée fasse un mouvement. En Lombardie, les accidents de terrain et de cultures empêchent non-seulement l'artillerie et les charrois, mais aussi la cavalerie et même l'infanterie de circuler ailleurs que sur les grands chemins. Mais les routes sont insuffisantes et les hommes qui mettent le sac au dos à cinq heures du matin pour faire trois lieues n'arrivent qu'à six heures du soir, tellement les interruptions et les haltes sont fréquentes. Avant de partir, les soldats ont le café du matin; pendant toute la journée, ils n'ont rien; absolument rien.

Arrivés au bivac, on donne des ordres sévères pour que les plantations soient respectées; la soupe doit se faire avec le bois de la distribution. Mais il arrive souvent qu'à dix heures du soir la distribution n'est pas faite; alors, en dépit des ordres donnés, on coupe du bois vert, on allume les feux et la soupe se mange à une heure du matin. C'est la vie de tous les jours. Les soldats, accablés de soif et de chaleur, boivent de l'eau outre mesure; ils souffrent, en général, de la diarrhée, et, déjà, les cas de fièvres deviennent fréquents.

Telle est l'existence du soldat auquel un service extraordinaire de grand'garde, de marches forcées ou d'embuscades n'impose pas des privations plus pénibles encore. Non-seulement

la difficulté des transports prive parfois l'armée du pain de la distribution, mais il arrive aussi que le vin manque. Un capitaine du 3e corps me disait ce matin que depuis la bataille de Solferino il offre inutilement trois francs pour un litre de vin; il ne peut s'en procurer dans les villages qu'il traverse, et il ne veut pas prendre les boissons sophistiquées et suspectes que vendent les vivandiers.

Volta ressemble à s'y méprendre à Cavriana, le dernier quartier général que j'ai dû fuir, chassé par la disette. Portes et fenêtres, tout est clos. On dirait une ville abandonnée par ses habitants, si, par les interstices des volets des étages supérieurs, on n'apercevait des têtes curieuses qui épient les passants. Les boutiques n'ont plus rien que leurs enseignes; au coin des rues d'affreux gamins offrent en vente des fruits verts, probablement dérobés, que les soldats s'arrachent, malgré les défenses. Telle les Autrichiens ont trouvé Volta, telle la trouvent les Français. On dit que l'empereur d'Autriche, en traversant la localité, a demandé, d'un ton mécontent, au podestat qu'il avait fait venir à sa rencontre, si les habitants avaient pris la fuite par crainte de ses troupes.

J'avais grimpé dans Volta un peu dans l'espoir ambitieux d'y trouver à déjeuner. En vain je frappe à toutes les portes. Un café était ouvert, mais on n'y trouvait que du café et de la limonade, mot inventé, prétexte, pour vendre cinq sous le jus d'un citron, exprimé dans un verre d'eau sans sucre. Il y a bien un hôtel à Volta un «Sole doro» nécessairement; mais dans cet hôtel il n'y a rien, pas même un lit. Les lits ont été loués aux particuliers qui ont des officiers supérieurs à loger.

Il me reste mes canards et mes poulets, que j'ai tués ce matin, parce que, dans mes sages prévisions, j'ai jugé que le moment de les manger n'était pas loin; mais cette précieuse volaille est accrochée à ma selle dans la plaine, sous la garde d'un officier du train, de mes amis, et en ce moment il n'y a pas une seule « popote » en activité à laquelle je puisse offrir ma quote-part d'un repas. Dans ma détresse, je rencontre un artiste de Paris, M. David-Sauzéa, qui voyage en touriste et avec lequel je suis parti de Brescia, le 25. M. David se trouve dans

le même embarras que moi et de concert nous allons frapper de porte en porte, chez les riches. Les plus généreux nous offrent de la polenta, les autres n'offrent rien.

Enfin, nous arrivons chez le député de la localité. Ses filles nous reçoivent fort bien, mais elles n'ont rien qu'un reste de pain et le mettent fort gracieusement à notre disposition. Nous acceptous, mais, dans l'espoir d'avoir mieux, nous nous remettons en quête. Nous trouvons six œufs; faute de beurre pour en faire une omelette, le cuisinier du député les cuit durs; mais on nous sert ces œufs durs dans de la porcelaine de Saxe, et les demoiselles de la maison nous tiennent compagnie pendant ce maigre repas.

En partant, elles nous prient de leur laisser nos cartes. Elles font collection de souvenirs de toutes les personnes appartenant directement ou indirectement aux armées autrichienne et alliée qui sont entrées chez elles depuis le commencement de la guerre. Nos noms obscurs font triste figure à côté des noms illustres des personnages qui ont couché sous le toit de leur père depuis le commencement des hostilités.

Dans l'espoir de parvenir au grand quartier général par une route moins encombrée, M. David-Sauzéa et moi cédons à la fâcheuse inspiration de prendre le chemin de Goito, où nous arrivons après une heure de trot soutenu. M. David est monté comme moi.

A Goito, les Autrichiens ont fait de formidables préparatifs de défense qui ne leur ont pas servi. Les murs du cimetière, situé sur un tertre élevé à l'entrée du bourg, ont été crénelés et entourés d'un parapet et d'un cercle de palissades précédées d'un fossé profond. Une redoute a été élevée en travers de la route qui fait coude avant d'arriver au fleuve.

Goito rappelle un des plus beaux faits d'armes de la guerre de l'indépendance de 1848. Les Autrichiens espéraient, le 24 juin 1859, prendre à Goito leur revanche de l'échec qu'ils y éprouvèrent le 30 mai 1848; ils se sont trompés.

Il ne sera pas hors de propos, puisque je me trouve sur les lieux, de retracer brièvement le glorieux souvenir de la bataille du 30 mai 1848.

Le 30 mai, le général Bava arriva à Goito avec vingt et un bataillons des régiments de Casale et d'Acqui, et les brigades, au complet, de Cuneo, d'Aoste et de la Garde, trois compagnies de bersaglieri, quatre régiments de cavalerie : Nice, Savoie, Gênes et Aoste, et 44 pièces de canons, dont 8 de position. Il appuya l'extrême gauche de sa ligne de bataille à Goito, occupé déjà par un bataillon du 10ᵉ de ligne napolitain, et par quelques compagnies de Toscans venues de Rivalta et de Sacca. Cette ligne se prolongeait, sur la rive droite du Mincio, jusqu'aux deux maisons Trezze, placées sur la route de Vasto; elle affectait une forme irrégulière et adaptée à la nature de ce terrain, près duquel viennent aboutir les routes de Sacca, de Gazzaldo, de Ceresara, de Brescia et de Volta. La brigade de Cuneo était en première ligne et se déployait en ordre de bataille le long de la route de Vasto; la brigade d'Aoste, placée en seconde ligne, débordait un peu la droite de la première, qui se trouvait couverte, en outre, par un régiment de la Garde placé un peu en arrière sur sa droite; le second régiment de la brigade de la Garde était formé en colonnes, en troisième ligne et derrière la brigade d'Aoste. Trois bataillons du 11ᵉ régiment (Casale) et l'artillerie de la réserve occupaient les hauteurs de Segrada, à droite de Goito, un peu en arrière de la gauche de la brigade de Cuneo; à la gauche de ces hauteurs et en arrière, on avait placé les deux bataillons du 17ᵉ régiment (Acqui), les trois régiments de cavalerie, Savoie, Nice et Gênes, et une batterie à cheval; ces troupes formaient la réserve et s'appuyaient à la rive droite du Mincio. Le régiment de cavalerie d'Aoste surveillait les routes de Solarolo et de Ceresara, par où pouvait déboucher l'ennemi s'il tentait de tourner la droite de la ligne de bataille des Piémontais et de leur couper la retraite. Dans quelques maisons placées près de l'extrême droite, on avait disposé des bersaglieri qui couvraient, mais très-imparfaitement, ce côté de la ligne de bataille. Enfin, en avant de la première ligne, était en batterie l'artillerie des différentes divisions, couverte par une chaîne de tirailleurs.

Ainsi, sur un terrain qui n'avait pas plus de quatre kilomètres d'étendue, Bava était parvenu à ranger en bataille en-

viron 18,000 hommes, dont 1,300 hommes de cavalerie et 44 pièces de canon.

La position des troupes piémontaises était bien choisie et leur disposition sur le terrain était excellente ; cependant, Radetzky ne se montrait pas, et Bava pensa que les Autrichiens s'étaient dirigés sur Volta, et qu'ayant parcouru une route assez longue, ils ne pourraient attaquer dans la journée. Il envoya donc une partie de ses troupes à Volta, et Charles-Albert, qui était venu à Goito, s'en retournait à son quartier général, lorsque, vers les trois heures de l'après-midi, l'ennemi attaqua les avant-postes de l'armée piémontaise. Charles-Albert revint aussitôt sur ses pas, et toutes les troupes reprirent les positions qu'elles occupaient le matin.

Radetzky, à la tête de 36,000 à 37,000 hemmes, débordait à droite et à gauche la ligne de bataille des Piémontais; sa droite s'avançait jusqu'à Sacca, et sa gauche dépassait la droite de Bava. Il occupait donc une ligne de bataille très-étendue, et, comme il avait détaché le général d'Aspern qui se dirigeait sur Ceresara par Castellarriccio avec 14,000 ou 15,000 hommes, il n'avait plus avec lui que 22,000 soldats. C'est à l'aide de ces forces qu'il tenta d'enlever la position des Piémontais, position fortifiée par la nature même du terrain couvert d'artillerie, défendue par une armée à peu près égale en nombre à la sienne, et qui avait de plus l'avantage d'être concentrée dans un petit espace.

Les Autrichiens attaquèrent d'abord la gauche des Piémontais, du côté de Sacca, et successivement toute leur ligne de bataille. Cinq fois Benedeck essaya d'emporter d'assaut la position de Goito, et cinq fois il fut repoussé avec perte. L'artillerie piémontaise fit preuve, dans cet engagement et pendant toute la durée du combat, et sur tous les points, d'une merveilleuse justesse de tir. Cependant, au centre, le général Wohlgemuth attaquait le rideau de troupes qui protégeait Goito, et culbutait la brigade de Cuneo. S'emparant ensuite de quelques maisons situées en avant de cette ville, il se plaça dans le vide créé par la retraite de la brigade de Cuneo, et ouvrit le feu contre la droite des Piémontais, qui se trouva prise en écharpe

et eut beaucoup à souffrir. En même temps la brigade Strassolvo, qui couvrait la gauche de Wohlgemuth, s'avança dans la direction de Gobbi, avec l'intention évidente de tourner la droite de Bava. Elle parvint à se placer dans une position perpendiculaire à l'extrême droite de l'armée piémontaise, et s'empara des deux maisons Trezze, qui seules protégeaient, quoique très-imparfaitement, comme nous l'avons vu, ce côté de la ligne de bataille. Le régiment de la Garde qui formait la droite de la troisième ligne, resté seul pour faire face aux attaques de front et de flanc de Strassoldo et de Wohlgemuth, fut contraint de battre en retraite, et la brigade d'Aoste, qui s'avançait pour occuper les positions abandonnées par la brigade de Cuneo, dut se retirer aussi devant un ennemi deux fois supérieur en nombre. Les Autrichiens allaient donc couper la retraite aux Piémontais, lorsque le duc de Savoie, à la tête de la brigade de Cuneo, qu'il avait ralliée, et du second régiment de la Garde, protégé en même temps par le feu bien dirigé de la batterie placée sur la hauteur de Legrada, chargea vigoureusement l'ennemi à la baïonnette et le repoussa sur tous les points du centre de la droite. La gauche, de son côté, culbutait Benedeck au même moment et forçait la brigade Clam, accourue au secours de Benedeck, à se replier vers le gros de l'armée autrichienne. Radetzky fit alors donner l'ordre de la retraite sur toute la ligne. C'était sans doute pour les Piémontais le moment de faire avancer la réserve ainsi que les régiments Acqui et Casale qui n'avaient pas été engagés sérieusement afin de poursuivre l'ennemi et de compléter la victoire; mais Bava, satisfait de s'être maintenu dans ses positions et d'avoir forcé à la retraite un ennemi supérieur en nombre, craignant peut-être d'être attaqué de flanc pendant la poursuite par le corps de d'Aspern permit aux Autrichiens de se retirer sans être beaucoup inquiétés. Au reste, ceux-ci, quoique battus, n'étaient pas désorganisés, ils se retiraient en bon ordre vers Sacca. La cavalerie piémontaise poursuivit l'ennemi jusqu'au delà de la route de Goito à Gazzaldo. L'obscurité de la nuit mit fin à la poursuite. La perte des Autrichiens, dans cette journée, fut d'environ 500 hommes, morts, blessés, prisonniers; les Piémontais, de

leur côté, eurent 57 morts et 286 blessés, parmi lesquels le roi Charles-Albert et le duc de Savoie, aujourd'hui Victor-Emmanuel.

Ce retour fait vers d'anciens événements, je reprends mon récit au point où je l'ai laissé pour fouiller un instant dans le passé de la dernière guerre.

C'est en vain que nous avons fait un détour pour arriver à destination. Le pont de Goito, détruit par les Autrichiens après leur retraite et dont il ne reste plus pierre sur pierre, si ce n'est sur les parties qui touchent aux rives, n'a pas été rétabli. Nous pouvons, sans empêchement aucun, approcher de ces ruines, mais les soldats, autres que ceux de service, en sont sévèrement écartés; des éclaireurs autrichiens arrivent souvent près du bord opposé, à l'abri des fourrés, et déchargent leurs carabines sur la rive occupée par les Français. Or, l'autorité militaire — au point de vue de la logique elle a bien raison — ne veut pas que les soldats se fassent tuer sans profit; quant à ceux qui n'appartiennent pas à l'armée, c'est une autre affaire. Personne ne trouve mauvais qu'ils s'exposent, si tel est leur bon plaisir.

On vient de faire mettre en liberté, à Goito, un chirurgien autrichien, resté sur le champ de bataille de Solferino pour soigner les blessés de son armée et qui a pansé, à Castiglione, pendant quatre jours, les blessés des deux armées. Il a traversé le fleuve dans une nacelle et il est retourné à Mantoue avec son soldat d'ordonnance.

Le pont sera bientôt rétabli; le Mincio n'est pas large à Goito; ce pont avait quatre arches seulement. Mais nous ne pouvons attendre que les pontonniers aient fini leur œuvre, il nous faut rebrousser chemin et nous venons coucher à Cerlongo. J'espère que demain matin le passage de Borghetto sera libre. Cerlongo est un hameau de cinq cents habitants, dépendant administrativement de Goito dont il est distant de six kilomètres. Il n'y a pas de maison communale ni de bureau de poste aux lettres, pas même de boîte, à Cerlongo, mais une grande église et une école.

A Cerlongo il n'y a pas d'auberge. Un propriétaire de l'en-

droit, jouissant de cinq mille francs de rente, nous donne à loger, moyennant salaire. Il ne craint pas, vu la distance de Goito, qu'on le paye avec un billet de logement. Il commence par déclarer qu'il ne peut nous offrir que de la polenta, mais, pour de l'argent, il trouve encore dans son armoire du beurre frais, du riz, du café, du sucre, des œufs, du lait, du fromage, d'exeellent vin, mais pas de pain.

Depuis huit jours, le boulanger, ne pouvant suffire aux demandes des soldats, n'a plus fourni de pain à ses pratiques. Je sacrifie un de mes poulets, qui aurait fait si bonne figure dans une gamelle au camp, et nous apprêtons notre dîner. Je fais des progrès dans l'art culinaire. Nous avons pour menu une soupe à l'oignon, une omelette, un poulet rôti, un riz au lait de chèvre, deux croûtons de pain oubliés dans ma sacoche depuis trois jours, du café délicieux. De longtemps je n'ai fait un pareil repas.

Des fenêtres de ma chambre je découvre au loin Mantoue, dont Cerlongo est distant de dix milles. Peschiera est à treize milles.

Le canon de Peschiera, qui s'était tu ce matin, a repris de loin en loin, depuis ce soir, et continue à se faire entendre, malgré l'heure avancée de la nuit.

J'espère assister demain aux premiers travaux d'approche.

Un mot encore sur Volta, Goito, Cerlongo. Les femmes de ces pays, pour la plupart, ne font pas honneur au beau sexe de l'Italie. Elles ont des goîtres et des dents noires. Il leur reste de magnifiques cheveux.

Grand quartier général à Valeggio, 2 juillet.

Une heure de trot soutenu nous a ramenés, ce matin, à Volta, aujourd'hui à peu près vide de troupes. Le départ de sa population bruyante et affamée a rendu au bourg sa physionomie ordinaire. Les maisons se rouvrent, les habitants reparaissent.

Les petits industriels, les ouvriers et les ouvrières reprennent leurs travaux, dans la rue, à l'ombre des murailles de leurs maisons. La chaleur augmente tous les jours; on brûle, on grille, on étouffe. A cela près, je n'ai pas à me plaindre, je ne souffre d'aucune privation, je m'endurcis aux fatigues et aux longues marches; quelques heures d'un sommeil de plomb réparent mes forces épuisées de la veille, et si j'étais plus fréquemment dans le voisinage du lac de Garda, pour y prendre des bains, je n'aurais rien à désirer.

De Volta au Mincio, la route descend la montagne par une pente sinueuse et soutenue. Le fleuve coule, en serpentant, dans une vallée profonde; son cours est rapide, entrecoupé par des barrages fréquents. Ses eaux fraîches et limpides ont peu de profondeur, et leur largeur égale à peu près celle de l'Oglio ou d'un des bras de l'Adda. L'agglomération de Borghetto est, comme Valeggio, sur la rive gauche. Borghetto est simplement un hameau. La portée d'un coup de fusil le sépare de Valeggio.

En approchant des bords du Mincio, on jouit d'un coup d'œil enchanteur. Une route à pic à ses pieds, le cours sinueux du fleuve rapide, argenté par les rayons du soleil, trois ponts sur chevalet, œuvre de l'armée, dont un pour les voitures et deux pour les piétons et les chevaux, à fleur d'eau; la cavalerie de la garde et tous les services à cheval qui dépendent de la garde impériale, campés dans la vallée au bord de l'eau en deçà des ponts; sur les hauteurs opposées, couvertes d'une végétation puissante, toutes les troupes à pied de la garde impériale. Les autres corps d'armée sont en avant, soit à Villafranca, soit sous Peschiera, soit sous Mantoue. Le temps des marches accablantes est, je l'espère, suspendu. Nous entrons dans la seconde période de la campagne, celle des siéges, qui n'offrira pas moins d'intérêt que la première. Les troupes du génie se réjouissent déjà de pouvoir laisser la baïonnette pour le gabion.

Sur la cime opposée de l'immense amphithéâtre qui s'étend devant moi, apparaît Valeggio avec sa haute tour et les maisons qui l'environnent. On dirait une ville antique.

L'encombrement par les ponts n'a pas cessé. Deux files de voitures, marchant en sens inverse, attendent leur tour pour passer. Sur les petits ponts, même foule d'hommes à pied et de chevaux non montés. Si je me place à la queue, il me faudra attendre deux ou trois heures en plein soleil. Je prends un autre parti. Je cherche dans le campement de la cavalerie de la garde, les tentes de mes amis les officiers des subsistance, et après de longues investigations je parviens à les découvrir. Ils sont installés dans une situation charmante, sur un bout de prairie, à deux pas de l'eau, à l'ombre de gigantesques mûriers et de deux maisons aux murs de pierre épais et très-élevés. Ils me reçoivent, après quatre jours d'absence, en véritable enfant prodigue, me font rendre compte de mes excursions et m'informent de l'heure des repas. J'exhibe mes canards défunts, et, quoiqu'il y ait abondance chez eux, ma volaille est reçue avec enthousiasme. J'ai bien fait, dans l'intérêt de la marmite, d'apporter de la nature morte. Deux poulets vivants dont j'ai fait hommage à la popote, au camp de Cassiano, se promènent en fanfarons, et sans crainte du couteau de cuisine, autour des caisses vides de biscuit, en picorant les miettes. Ils ont été adoptés par le ménage, et l'on n'a pas le cœur de les tuer.

Après avoir serré cordialement la main de ces messieurs et de tous les officiers de l'escadron du train qui campent avec eux, je traverse à pied le pont encombré pour me rendre au centre du grand quartier général. Les habitants de Valeggio ne sont pas aussi effarés, aussi farouches, que ceux de San-Cassiano, Cavriana, Montechiari, Volta. Les portes ne sont pas toutes closes, les boutiques vides de denrées. Mais l'encombrement est toujours le même, c'est un tohu-bohu infernal.

Je me croise avec le roi Victor-Emmanuel, qui, à la tête d'un nombreux état-major, est venu rendre visite à l'empereur, et je rencontre notre secrétaire de légation, M. le baron d'Anethan, qui est venu faire une excursion sur le théâtre des opérations, dans un affreux sabot, traîné par un petit cheval sarde. Ce n'est pas le cas de voyager à grandes guides, en brillant équipage. Je laisse M. d'Anethan en quête d'un logement

introuvable, et, après avoir été prendre mes lettres à la poste militaire, je redescends au campement de la cavalerie, où m'attend un succulent déjeuner de campagne.

Du filet sauté, des pommes de terre frites, des rognons en brochette, des abricots mûrs, du vrai pain de munition, du vin et du café de distribution. Tel est le menu. Les officiers des subsistances montent à cheval après le repas et se mettent en quête pour chercher du foin. Ils n'en trouvent pas et reviennent avec leurs prolonges vides. Les cuirassiers qui sont allés faire un fourrage dans la plaine sont plus heureux. Ils prennent à même la prairie et leurs faucilles ont bientôt tondu le pré. Les chevaux rentrent enfouis sous la charge. Mais que le propriétaire se rassure : tout ce qui est pris ou requis « régulièrement » est payé et bien payé.

On m'apprend au camp que la première parallèle a été ouverte le 30 juin au soir, par les Piémontais. Les coups de canon que j'ai entendus de Peschiera venaient des Autrichiens, cherchant à démolir les têtes de sape. Tout l'intérêt, pour le moment, est donc du côté de Peschiera. Je vais m'y rendre dès que le soleil sera moins brûlant, et je m'approcherai, non pas autant que la prudence, mais que les avant-postes le permettront. Les avant-postes, d'ailleurs, ne s'opposent guère à la curiosité des imprudents.

Peschiera est investie par eau et par terre, du lac de Garda au Mincio. Les communications avec Vérone sont coupées; les batteries flottantes couleront les vapeurs autrichiens qui l'approvisionnent. On se flatte d'emporter la place en dix jours.

L'administration militaire française est généreuse envers les habitants. Non seulement elle achète les denrées au taux à peu près arbitraire — car l'estimation est toujours très-libérale — fixé par les vendeurs, mais elle paye aussi les déprédations commises irrégulièrement dans les champs, sur simple déclaration, lorsque, bien entendu, le plaignant inspire confiance.

Le train de la garde, rentrant hier à la nuit d'un grand fourrage, a été chargé par des cavaliers en vedette qui le prenaient pour l'ennemi. Le train voyage toujours sans escorte et sans guides; c'est un mal. On peut se tromper de route et tomber

dans une grand'garde sans le savoir. Sans escorte un convoi ne peut se défendre. Avec une escorte il dispose ses voitures en carré et soutient merveilleusement une attaque à l'abri de ses barricades improvisées.

Il vient d'arriver un convoi de pains à peu près moisis dont les soldats ne veulent pas. Il est remplacé par du biscuit, et le pain est distribué aux chevaux. On délivre du vin aux soldats et, en outre, dix grammes de tabac, donnés aux Français par le roi Victor-Emmanuel.

Bien que l'armée ne puisse guère se porter loin, elle se concentre en avant; on s'attend à une attaque générale sur l'armée de secours des places fortes de Peschiera, de Mantoue et de Vérone. Le prince Napoléon a opéré sa jonction. Il s'est porté, hier, de sa personne au grand quartier général.

Dans son expédition en Toscane, le prince Napoléon n'a pas rencontré l'ennemi. Il a dirigé sur Goito son corps d'armée au complet et renforcé d'un contingent de 8,000 à 10,000 volontaires toscans, armés et équipés (1).

(1) *Rapport du prince Napoléon, commandant le 5e corps de l'armée d'Italie, à l'empereur.*

« Quartier général à Goito, le 4 juillet 1859.

« Sire,

« Jusqu'à ce jour, la mission du 5e corps, dont Votre Majesté a daigné me confier le commandement, a été politique et militaire.

« Seule la division d'Autemarre, retenue à l'armée de Votre Majesté, a été assez heureuse pour qu'un de ses régiments, le 3e de zouaves, engagé avec l'ennemi, se couvrit de gloire à Palestro. Un autre, le 93e, a eu aussi le bonheur de combattre à Montebello.

« Le 5e corps, en se réunissant en Toscane, avait pour mission politique :

« 1° De maintenir ce duché dans la ligne de conduite tracée par Votre Majesté, c'est-à-dire de ne pas laisser dégénérer l'expression du sentiment patriotique, et surtout d'organiser militairement toutes les ressources que l'on pouvait tirer de ce pays, ainsi que des duchés de Parme et de Modène;

« 2° De contraindre, par la présence du drapeau français sur les frontières de la Romagne, le gouvernement autrichien à observer strictement la neutralité dans les États du pape;

« 3° De garantir les habitants contre un retour offensif de l'Autriche, et de leur permettre de faire éclater sans entrave l'expression de leur

On parle, avec persistance, du transfert très-prochain du grand quartier général à Villafranca; on attaquerait à la fois Peschiera et Vérone, Mantoue serait simplement bloquée, et l'on compte pour rien Legnago.

L'enceinte du fameux quadrilatère, dans lequel l'armée française est complétement engagée aujourd'hui est, formée par le lac de Garda, le Mincio, l'Adige et le Pô. Cette enceinte est flanquée de quatre places fortes : Peschiera, à la pointe méridionale du lac; Mantoue au milieu d'un lac, à l'extrémité de la ligne du Mincio; Vérone, sur l'Adige, au débouché des mon-

sympathie pour la cause de l'indépendance italienne et de leur reconnaissance pour les bienveillantes intentions du gouvernement de Votre Majesté.

« La mission militaire du 5e corps était :

« 1° D'empêcher un corps autrichien de faire une pointe sur la Toscane, et de priver l'ennemi des précieuses ressources de l'Italie centrale ;

« 2° De menacer le flanc gauche de l'armée autrichienne en compromettant ses lignes de retraite, et de hâter son abandon des duchés de Parme et de Modène dès après la victoire de l'armée alliée.

« Ces divers buts ont été atteints heureusement, et sans coup férir, par la présence seule à Livourne, à Florence, aux débouchés des Apennins, des troupes du 5e corps.

« 1° Au point de vue politique :

« La Toscane a joui de la plus grande tranquillité sans que sa liberté fût troublée. Sous la protection du drapeau français, l'armée toscane, désorganisée après le 27 avril, a pu se réorganiser assez vite pour qu'aujourd'hui elle donne au 5e corps un appoint de 8 à 10,000 soldats armés, équipés et prêts à se mesurer avec l'ennemi; pour qu'une division de volontaires, aux ordres du général Mezzacapo, s'organise également à Florence, sans que le pays soit privé du régiment des gendarmes toscans, fort de 2,000 hommes et suffisant pour maintenir la tranquillité; en outre, la neutralité n'a pas été violée par l'ennemi dans les Etats pontificaux.

« Enfin l'enthousiasme qui s'est produit dans tous les lieux parcourus par le 5e corps, depuis le jour de son débarquement à Livourne jusqu'à celui de sa jonction avec l'armée de Votre Majesté; les ovations qu'il a reçues, lui et son chef, à Livourne, à Florence, à Lucques, à Massa, à Parme et dans toutes les localités petites ou grandes où il a dû s'arrêter, sont un témoignage authentique et qui ne saurait manquer de produire un effet moral considérable.

« 2° Au point de vue militaire :

tagnes du Tyrol italien, et enfin Legnago, sur l'Adige aussi, à douze lieues plus bas que Vérone.

On s'étonne que les Autrichiens n'aient pas défendu la ligne du Mincio : c'est qu'après la perte de la bataille de Solferino toute tentative de ce genre eût été inutile. Le Mincio est guéable en plusieurs endroits, et, menacés comme ils devaient l'être par l'arrivée du corps du prince Napoléon, les Autrichiens n'auraient eu aucune chance de succès derrière cette ligne secondaire. Leur véritable ligne, et la plus important pour eux, c'est celle de l'Adige, et sur la ligne de l'Adige c'est Vérone qui

« La présence du 5e corps en Toscane, ou plutôt d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et de neuf batteries, a retenu les corps autrichiens qui, des bords du Mincio, semblaient prêts à se jeter sur les riches plaines qui avoisinent la rive droite du Pô; la présence de ce corps prêt à déboucher sur l'armée autrichienne a imprimé à cette armée une crainte assez vive pour qu'elle se soit hâtée, dès après la bataille de Magenta, d'abandonner Ancône, Bologne, et successivement toutes les positions sur la rive droite du Pô, faisant sauter des ouvrages qui avaient coûté beaucoup de temps et d'argent.

« Tels sont, Sire, les résultats qui ont été la conséquence de l'envoi par Votre Majesté du 5e corps en Toscane et dans les duchés. Il me reste à faire connaître en peu de mots à Votre Majesté les opérations, malheureusement jusqu'à ce jour toutes pacifiques, de la partie de ce corps réunie en Toscane.

« Le 12 mai dernier, la presque totalité de la 1re division du 5e corps (division d'Autemarre) débarquait à Gênes.

« Je me trouvais moi-même dans cette ville avec une partie de mon état-major.

« Le 14, le 3e de zouaves, de la division d'Autemarre, est envoyé à Bobbio.

« Le 17, le 5e corps, moins la division d'Autemarre, reçoit de Votre Majesté l'ordre de se rendre à Livourne, où doivent être transportées directement de France les troupes de la 2e division (Uhrich) arrivant de Paris. La brigade de cavalerie légère du général de Lapérouse reçoit également l'ordre de s'embarquer pour Livourne, tandis que la division d'Autemarre est détachée provisoirement du 5e corps au 1er corps à Voghera.

« Le 23 mai, je débarquai à Livourne, où ne tardaient pas à se concentrer la 2e division, la brigade de cavalerie, l'artillerie divisionnaire, l'artillerie de réserve et le parc arrivant de France.

« Le 31 mai, je transportais mon quartier général à Florence, la 1re brigade de la 2e division, la cavalerie, l'artillerie et tous les services

est la clef de tout leur système de défense. Le jour où les alliés seront maîtres de cette place, non-seulement la Lombardie, mais encore la Vénétie seront complétement perdues pour l'Autriche.

Peschiera est principalement défendue par un fort (le forte Mandella), mais cette citadelle ne pourra opposer une résis-

administratifs se concentraient dans cette ville, tandis que la 2e brigade se portait de Lucques à Pistoie, occupant par des postes avancés tous les débouchés des Apennins et le nœud des routes. Le général toscan Ulloa portait, sur mon ordre, la brigade organisée de sa division également aux débouchés principaux de la Romagne.

« Le 12 juin, le but politique que Votre Majesté voulait d'abord et avant tout atteindre par la présence du 5e corps étant accompli, il me fut permis de commencer mon mouvement pour rallier la division d'Autemarre et me joindre à l'armée de Votre Majesté.

« Tandis que je dirigeais la division toscane sur Parme, par le duché de Modène et par la route du col de l'Abetone, je fis marcher les troupes françaises qui se trouvaient de Lucques à San-Marcello et à Florence, par Lucques, Massa, Pontremoli et Parme.

« Cette marche de seize jours, effectuée dans des conditions atmosphériques souvent peu favorables, m'a permis de constater la vigueur et l'excellente discipline des troupes de Votre Majesté.

« La division Uhrich (14e bataillon de chasseurs, 18e, 26e, 80e et 82e de ligne), le 6e et le 8e de hussards de la brigade de Lapérouse, l'escadron des guides toscans que j'ai joint à notre cavalerie, les neuf batteries divisionnaires ou de la réserve, les deux batteries du 5e corps, ont dû marcher sous une température très-élevée, et plusieurs fois ces troupes ont eu à supporter de violents orages qui ont grossi les torrents et présenté certaines difficultés.

« L'état sanitaire s'est maintenu dans les conditions les plus favorables, et je n'ai eu qu'à me louer de la discipline parfaite maintenue dans tous les corps par les chefs et par les officiers.

« Le contact avec les populations n'a donné lieu à aucune plainte.

« Le passage du Pô, à Casal-Maggiore, à douze kilomètres de Mantoue, ainsi que la construction du pont de bateaux, ont été des opérations faites avec intelligence, activité et zèle.

« Les troupes que j'amène à Votre Majesté et qui opèrent aujourd'hui avec l'armée principale, à Goito, seront dignes, je n'en doute pas, de celles qui, plus heureuses, ont déjà battu l'ennemi.

« *Le prince commandant le* 5e *corps*
de l'armée d'Italie,
« NAPOLÉON
« (Jérôme). »

tance sérieuse, car elle est dominée par plusieurs hautes collines du côté de Castelnuovo, et l'on ne croit pas, je le répète, que la prise de cette place, qui est armée de cent cinquante bouches à feu, soit une affaire de plus de huit à quinze jours. Sa garnison ne doit pas s'élever à plus de 1,500 hommes. Il est d'ailleurs un point assez mal fortifié et sur lequel les Autrichiens ne s'attendaient pas à être attaqués. C'est par le lac de Garda, et c'est de ce côté aussi qu'on achemine un certain nombre de chaloupes cannonnières destinées à bombarder la place.

En 1848, quand Peschiera fut assiégée, le parc de siége consistait en quarante-cinq pièces, dont vingt furent mises en position sur la rive gauche, savoir douze canons de 32, quatre canons à la Paixhans et quatre mortiers.

En 1859, les pièces seront en plus grand nombre, et les canons rayés ainsi que les batteries flottantes y joueront leur rôle.

Vérone est en grande partie entourée par l'Adige, et elle est enfermée par une ligne de fortifications dont la clef paraît être le château Saint-Félix, comme Malakoff était celle de Sébastopol. Trois portes s'ouvrent dans les fortifications de la rive droite, la porte Neuve (route de Mantoue), la porte del Palio et celle de San-Zeno (Brescia). Il en est de même sur la rive gauche, où la porte San-Vittoria s'ouvre sur l'Adige, et où la porte de l'Evêque (del Vescovo) et celle de Saint-Georges conduisent l'une à Vicence et l'autre à Trente.

Vérone est terminée par une vieille et solide muraille, flanquée de vingt et un bastions, qui date du quatorzième siècle. Cette enceinte constitue le corps de place et serait fort insuffisante de nos jours. Mais la célèbre campagne de Bonaparte, en 1796, ayant révélé toute l'importance stratégique de cette ville, les Autrichiens en ont fait leur capitale militaire, et se sont appliqués depuis plusieurs années, à grands frais, à faire de Vérone une des forteresses les plus importantes de l'Europe.

La vieille enceinte a été réparée, quelques-unes de ses parties ont été reconstruites à neuf, et on lui a donné ce qu'en fortification l'on appelle des dehors, c'est-à-dire des ouvrages destinés

à couvrirl es courtines. Le fort Saint-Félix a été élevé au nord, dans un rentrant qui restait dégarni de feux. Un vaste camp retranché a été établi du côté de l'ouest, côté qui regarde la Lombardie. Il s'étend sur un plateau au pied des murs. Les fortifications élevées dans les dehors consistent en un certain nombre de tours maximiliennes, construites à peu près selon le système des tours de Lintz, sur le Danube, dans la Haute-Autriche. Cette fortification n'ayant pas encore subi l'épreuve d'une attaque, on ne saurait apprécier sa valeur.

Au fond, la véritable force de Vérone, comme celle de Gênes, consiste dans l'étendue de la place, dans son excellente position et dans le camp retranché, dont elle est couverte.

C'est là que le gros de l'armée autrichienne se retire. Défendue par le fleuve qui n'est pas guéable, elle va occuper une position d'autant plus redoutable, qu'au-dessus d'elle il y a les hauteurs de Sainte-Lucie qu'on considère comme inabordables.

On sait cependant que les Autrichiens, et c'est là un des plus beaux faits d'armes de la précédente guerre de l'indépendance italienne, furent battus par Charles-Albert à Sainte-Lucie, le 5 mai 1848. Cette victoire eût entraîné la prise de Vérone, si un mouvement insurrectionnel des Véronais, sur lequel on comptait, eût éclaté en même temps. Il n'en fut rien et Vérone resta à l'Autriche.

Il est vrai aussi que les circonstances ne sont plus les mêmes qu'en 1848. Aujourd'hui on considère les hauteurs de Sainte-Lucie, telles que les Autrichiens sont en mesure de les défendre, comme étant des plus formidables.

Vérone peut contenir 200,000 hommes. Tant que les Autrichiens l'occuperont, les alliés ne seront pas maîtres de l'Adige; et tant que l'Adige ne sera pas au pouvoir des Français, l'Autriche menacera le flanc et le front des armées alliées par la Vénétie et par le Tyrol. La prise de Peschiera ne fera qu'affaiblir cette ligne : la prise de Vérone seule peut la briser.

Le système défensif de l'Autriche dans cette partie du royaume Lombardo-Vénitien est véritablement redoutable : c'est le plus complet qui se trouve sur aucun point de l'Europe.

Quant à Venise, dont je n'ai pas à m'occuper ici, ce qui en rend le siége difficile, ce sont ses lagunes qui, n'étant pas praticables aux grands vaisseaux, la faisaient considérer comme imprenable. Mais avec les chaloupes canonnières et les batteries flottantes, on ne croit pas que Venise puisse résister longtemps (1).

L'empereur, affirme-t-on au camp, est persuadé qu'il finira la campagne vers le 15 septembre au plus tard. J'ignore s'il a porté en ligne de compte, dans ses prévisions, les maladies inévitables dans cette saison de l'année, les retours offensifs des Autrichiens, qui ont conscience de leur force actuelle et brûlent du désir de venger leurs défaites, et, en dernier lieu, les difficultés qu'éprouve l'armée à se ravitailler et à compléter son organisation de siége.

Au camp sarde sous Peschiera, 3 juillet.

Hier, vers cinq heures du soir, je suis parti pour Monzábano, sur le Mincio, où le roi Victor-Emmanuel a transporté son quartier général après sa visite du matin à l'empereur des Français.

L'encombrement des voitures m'a fait prendre par Volta, et par là j'ai triplé la longueur de la route; elle est, directe, d'une lieue et demie à peine; la crainte d'arriver trop tard et de ne pouvoir trouver un gîte pour moi et mon cheval m'a fait partir avant l'heure du dîner, sacrifice méritoire, car mon appétit augmente avec l'accroissement de la chaleur, et je sais, par expérience, qu'il ne faut pas compter sur un dîner dans les auberges du cercle occupé par les armées concentrées.

A Volta, je me suis baigné le visage dans un bassin d'eau fraîche, et, pour me restaurer, j'ai trempé un croûton de pain

(1) On sait que la flotte française, commandée par le vice-amiral Romain-Desfossés, chargée d'opérer dans l'Adriatique, était en vue de Venise quand fut signée la paix de Villafranca.

dans deux tasses de café noir. On trouve du café partout, et quand le pot au feu manque, le café est ma seule consolation, J'en prend aussi quand rien ne me manque, au moins six fois par jour, et je ne m'en trouve pas plus mal. Je dors comme une souche.

La grande rue de Volta traversée au pas, je tourne à l'angle de la maison portant indication « Contrada di Peschiera; » si rien ne m'arrêtait en chemin, je serais, en marchant au petit trot, en moins de deux heures dans les murs de la forteresse; mais il n'est point de passe-port qui puisse m'y faire pénétrer; il n'y entre, du côté du lac, que des vivres et des munitions ; il n'en sort, dans toutes les directions, que des boulets et des bombes. Aux détonations, que de loin en loin j'entends depuis deux jours, se joint maintenant le bruit des bombes qui éclatent. L'écho des montagnes répercute les détonations d'une manière formidable.

La route de Peschiera est à peu près parallèle au Mincio, mais les montagnes qui s'étendent à la droite du voyageur masquent la vue du fleuve. La route est parfaitement entretenue, et, comme toutes les routes de 1re classe en Lombardie, bordée de bornes de dix en dix mètres d'intervalles. Toutes les cimes sont boisées, tous les champs cultivés.

Quatre villages se succèdent à de courts intervalles, Alberazze, Bossachetti, Pegorari, Olfino. La carte porte Dolfino.

Il faut prendre garde, de plus en plus, aux erreurs des cartes qui finissent par produire de la confusion. L'agglomération de Pegorazi n'est pas sur la route, le village est tout à fait sur la gauche; il n'a sur le chemin qu'une ferme opulente et une très-jolie villa.

Monzabano, chef-lieu de district, le 12e de Volta, est situé sur une hauteur, à droite. Une pente rapide conduit au Mincio, qu'on traverse sur trois ponts juxtaposés. Le pont du milieu est sur pilotis; les deux autres, œuvre de l'armée française, sont des ponts de bateaux; ils conduisent à Villafranca, par Valeggio, en tournant à droite; à gauche, elles mènent aux camps sardes employés aux travaux du siége. En négligeant les ponts et en continuant à suivre la route qui longe le fleuve, on arrive bientôt, en moins d'une heure et demie de marche au

pas, à Peschiera, en passant par Ponti et en traversant le Mincio sur un superbe pont de pierre, tout à fait en vue de la forteresse.

A Monzabano, je cherche d'abord, et, malgré l'emcombrement, je trouve bientôt un gîte : une chambre bien propre, mais sans autre meuble que le lit, dans une cabane indigente. M. David-Sauzéa, qui ne m'a plus quitté depuis mon arrivée à Volta, partage mon lit. On couche à deux dans toute cette partie de l'Italie, mais sans inconvénient et sans même qu'on s'en aperçoive. Les lits ont une largeur telle qu'étant couchés, il reste au moins un intervalle d'un mètre entre les dormeurs.

Nos chevaux passeront la nuit à la porte, attachés à un anneau scellé dans le mur. Ils y sont habitués. Notre domestique s'étendra près d'eux, roulé dans une couverture et la tête appuyée sur son sac de fourrages, cela lui est bien égal; Bastolo est toujours content; il passe partout; il n'est pas exigeant, exécute tout ce qu'on lui ordonne, est indifférent à tout ce qui se passe autour de lui et ne prévoit jamais rien. Dès qu'il cesse de marcher, il s'endort. Il est surtout fidèle gardien des effets, qualité précieuse, en Italie, précieuse surtout quand on traverse sans cesse des troupes, toujours en quête de ce qui se mange et se boit, et n'ayant pas des notions bien exactes sur le tien et le mien.

Notre installation terminée, et ce n'est pas long, information prise—pour la forme et par acquit de conscience — s'il serait possible de dîner, nous prenons à pied la route de Ponti, d'où, des hauteurs, on distingue parfaitement les travaux du siége.

En traversant la Grand'Place, nous passons auprès d'un groupe de cinq ou six officiers sardes, le cigare à la bouche, réunis en cercle pour causer. A sa moustache fauve, à son épaisse royale, à sa mâle tournure, nous reconnaissons le roi Victor-Emmanuel. Il est en tunique de général, un peu fatiguée par la campagne, sans aiguillettes, sans marque distinctive, comme un simple officier. Le roi supporte, en soldat, les fatigues de la guerre; toujours à cheval, toujours en avant, il montre l'exemple à tous et brave tout à la fois les privations et les dangers.

Nous suivons encore, pendant quarante-cinq minutes environ, la route de Peschiera. A droite et à gauche du chemin s'élèvent les petites tentes de l'artillerie du parc de réserve français et des trois batteries qui leur servent de soutien.

Sur les cascines qui dominent la forteresse se trouvent des Français avec la 2e division sarde, qui travaille en ce moment au placement de l'artillerie. Le reste de l'armée piémontaise a pris position à Cavalcaselle pour attaquer de ce côté Peschiera et intercepter en même temps la communication entre cette forteresse et les trois autres qui forment le quadrilatère stratégique.

Le camp d'artillerie française dépassé, nous atteignons Ponti, en partie abandonné par les habitants, et nous grimpons sur les hauteurs. En ce moment un bruit de chevaux sur la route attire l'attention : c'est le roi Victor-Emmanuel qui, avec son état-major, visite les premières tranchées.

Nous arrivons sur la cime de la « Montagna Granda » à la chute du jour; cependant on distingue encore toutes les parties du panorama qui se déroule sous les yeux. Nous sommes à portée du canon de la place. En avant un cordon gris se déploie au milieu de la verdure et tourne brusquement à droite entre deux tertres peu élevés. C'est la route de Peschiera, arrivée à son terme.

A droite un ruban d'argent, c'est le Mincio, et, à son point extrême, un pont qui, même à la lunette, paraît intact. C'est le pont du chemin de fer. A droite l'horizon est fermé par des montagnes, à gauche il s'étend à perte de vue dans la plaine. Pour fond, le lac de Garda. Devant nous, contre le lac, on distingue les profils de six forts détachés, depuis l'extrême pointe du lac jusqu'au pied des montagnes.

Peschiera est entourée de quatorze forts, tous armés d'une manière formidable. Si les moyens d'attaque des Piémontais sont plus grands qu'en 1848, la défense a augmenté dans les mêmes proportions. Les Autrichiens paraissent résolus à défendre leurs places fortes à outrance. Il faut donc, à mon humble avis, rabattre quelque chose de l'espoir répandu dans les camps alliés, d'emporter Peschiera, après son investissement complet, en huit ou quinze jours.

Peschiera, le centre de toutes ces étoiles, est invisible aux regards; Peschiera est bâtie dans un fond.

Sous les forts mêmes, et pour ainsi dire adossées aux ouvrages, on voit les blanches tentes de deux camps sardes protégés du feu de la place par les sinuosités du terrain. Trois petites lumières tremblottantes se détachent sur les ombres naissantes du soir, qui ont déjà envahi les bas-fonds; elles indiquent les points où, depuis la nuit du 29 au 30 juin, l'armée du roi Victor-Emmanuel a commencé, sur trois endroits différents, la première parallèle.

Les petits feux des travailleurs qui creusent la terre dans un profond silence, sans qu'une voix s'élève, sans qu'une pioche heurte avec bruit une pierre, sont invisibles aux regards des assiégés. A gauche du principal fort détaché, celui qui est en ce moment l'objectif de l'attaque, on voit brûler deux immenses foyers. Ce sont les villages de Paradiso et de Castelnovo, que les Autrichiens ont incendiés, après avoir recommandé aux habitants de déguerpir. Mais l'intérêt du drame n'est pas là; il se concentre tout entier sur les assiégeants et sur les assiégés.

Les défenseurs, derrière ces remparts qui paraissent déserts, examinent, l'œil au guet, l'oreille collée à la terre. Ils se savent attaqués, ils ignorent sur quel point; mais dès qu'un faible indice se présente, dès qu'une inspiration leur vient, un éclair de flamme se détache d'un tertre, une colonne de fumée s'élève, une détonation retentit, un long sifflement se fait dans l'air, une bombe touche le sol, et une nouvelle lueur, une autre fumée, une détonation plus faible que la première, découvre la place où la formidable bombe a lancé, dans toutes les directions, ses foudroyants éclats.

Vers huit heures, un roulement de tambours se fait entendre dans la direction du fort della Mondela, et l'on voit, aux dernières réverbérations du soleil couchant, briller des baïonnettes qui s'avancent lentement. C'est une sortie. Lassés de ne pas connaître les positions de l'ennemi, les Autrichiens ont lancé une colonne dans la plaine; mais elle n'ira pas loin.

Les Sardes ont pris les armes, les travailleurs ont quitté la bêche pour le mousquet; la fusillade éclate, s'étend sur un front

de cinq cents mètres et s'éteint brusquement. Les Piémontais ne veulent pas laisser pénétrer leurs secrets; ils refoulent, à la baïonnette, les assiégeants dans leurs forts. Bien avant dans la soirée, les Autrichiens continuent à lancer, de temps en temps, des bombes.

Peut-être les Sardes pourraient-ils armer cette nuit leur première batterie, et alors le feu serait vif de part et d'autre; mais les assiégeants n'ont pas encore leur matériel de siége; ils continuent leurs travaux d'approche en attendant les canons.

A l'heure du crépuscule, alors que le lac de Garda se perd dans les ombres de la nuit, on distingue encore une longue raie noire qui se détache sur ses eaux. C'est un des deux bateaux à vapeur autrichiens qui ravitaillent la place. On s'apprête à leur donner la chasse. A Desenzano, on monte la carène d'une première canonnière; quatre autres vont suivre. Vous savez comment le matériel de marine arrive à l'armée d'Italie : par terre, par chemin de fer ou sur des fourgons. Le contre-amiral Bouet-Willaumez, un capitaine de vaisseau, trois lieutenants de vaisseau et trois enseignes vont commander cette petite flottille. Ils espèrent que, dans huit jours, elle sera armée et à flot.

Ce point éclairci, je suis retourné à mon observatoire de Ponti. Les Sardes ont travaillé avec ardeur; les assiégés ont fort peu tiré.

Au camp sarde (Ponti, sous Peschiera), 4 juillet.

Hier, en revenant de Desenzano visiter les chaloupes canonnières qu'on y monte, nous sommes rentrés, sans nous en douter, à Menzobano, par la route la plus directe, celle qui longe le lac de Garda, passe à quelques centaines de mètres de Peschiera et traverse Ponti.

Arrêtés dans un chemin creux et très-étroit par les bagages du 4e bataillon de la brigade des grenadiers de Sardaigne, appelé à prendre part aux travaux du siége, nous attendions notre

tour de passage, quand le chef du détachement, nous entendant parler français, nous aborda avec beaucoup de politesse et de bienveillance pour nous demander quelle cause nous faisait ainsi nous exposer au feu de la place. On est brave quand on ignore le danger, et jusque-là nous avions été fort paisibles; mais la question nous fit faire un soubresaut et perdre quelque chose de notre assurance d'auparavant.

Nous répondîmes en déclarant notre ignorance du point précis où nous étions. Croyant entrer à Pozzolengo, nous arrivions, au contraire, en avant de Ponti. Le capitaine, alors, nous indique du doigt, vers la gauche, à vingt pas de là, sur la crête d'une élévation, trois officiers d'état-major sardes, tête nue et couchés à plat ventre. Puis, étendant le bras, en arrière et dans la même direction, il nous montre, s'étendant sur une seule ligne, tout à fait derrière la crête, les blanches tentes des travailleurs de la tranchée, que j'avais déjà aperçues la veille, mais du haut de mon observatoire de la Montagna Granda.

Les officiers sardes traçaient des profils sur les hauteurs qui dominent le fort della Mondela.

Certes, nous ne nous doutions pas d'avoir montré tant d'audace, et, dans cette situation, il eût été ridicule de reculer. Nous voulûmes nous ranger auprès des officiers d'état-major; mais, sans nous refuser d'une manière absolue l'autorisation sollicitée, on nous objecta l'heure avancée, la presque certitude que le feu de la forteresse ralenti pendant la journée, allait reprendre avec la nuit, la difficulté des chemins, l'encombrement qui résulterait nécessairement de l'arrivée du gros matériel de siége, dont les premiers caissons étaient déjà parqués. On nous objecta aussi que l'ennemi connaissait la position des travailleurs campés et que l'on n'était plus en sûreté sous les tentes.

Ce matin, une de leurs bombes a éclaté au milieu de la cuisine des bersaglieri, sans atteindre personne, heureusement Ces éclats ont traversé des sacs et écrasé une marmite. Un peu plus loin, trois éclats ont tué roides trois hommes du 2e régiment des grenadiers de Sardaigne. La veille, c'est-à-dire hier, le capitaine Cesari de Retro, commandant provisoire du 2e ba-

taillon du régiment, a eu le ventre ouvert par un obus, pendant son sommeil dans la tranchée. Il est mort à trente-trois ans. C'était un officier de mérite et d'avenir, et, dans quelques jours, il allait être investi du commandement définitif du poste qu'il occupait par intérim. Ce capitaine a été inhumé au Campo-Santo de Ponti, les trois grenadiers à la place où ils sont tombés.

Les deux régiments des grenadiers de Sardaigne, reconnaissables au double galon blanc qui orne le collet de leur capote et aux grenades de leurs boutons et de leur plaque de ceinturon, sont formés des plus beaux hommes de l'armée ; ce sont de véritables corps d'élite.

Nous avons quitté Ponti à neuf heures et demie, et, moins d'une demi-heure après, nous étions profondément endormis, mon compagnon et moi, dans notre grand lit de la petite ferme de Menzobano. Le village a été illuminé en l'honneur de Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel.

Ce matin, au réveil, on nous apprit que le feu a été vif pendant la nuit,—nous seuls, peut-être, avons dormi au milieu du bruit, — deux maisons de Ponti ont été incendiées par les bombes, d'autres défoncées ; les habitants émigrent en masse, emportant leurs effets. A propos d'émigrations, je crois avoir omis de vous dire que Peschiera n'a d'autre importance que ses fortifications et n'a pas perdu le tiers de sa population civile, dont le chiffre ne s'élève pas à 1,800 habitants. Cette population se compose en majeure partie de pauvres pêcheurs, de cafetiers, d'aubergistes, de gargotiers, vivant uniquement de la garnison de la forteresse.

Moins de dix minutes après avoir appris ce qui s'est passé pendant la nuit, nous galopions, suivi du fidèle Bartolo, sur la route de Ponti.—Bartolo, soit dit en passant, sera complétement transformé à son retour à Brescia. Il est parti en guenilles, et, sans gagner en élégance, il cherche, par son industrie, à remplacer les parties de son costume qui le quitte pièce à pièce. Il est chaussé de souliers de cuir brut, dépouilles opimes du champ de bataille de Solferino ; un col militaire remplace sa cravate, qu'il prétend avoir perdue, et il porte sur le dos une

veste de toile autrichienne, régiment Roi des Belges, avec les deux étoiles blanches de sergent au collet. Il vit de nos restes, quand nous avons des restes, et ne dépense pas un sou de son salaire ni pour lui ni pour les chevaux.

Hier soir, quand nous avons mis pied à terre, Bartolo n'était pas là. Il est arrivé cinq minutes après, ventre à terre, enfoui dans quatre bottes de froment, chargées des deux côtés de son cheval, et il est allé au-devant de nos questions, en jurant par la Sainte-Vierge et le « corpo de Christo, » qu'il les a trouvées, ces quatre bottes, à cent pas du village. Nous aurions eu mauvaise grâce de mettre en doute le témoignage puissant qu'il invoquait.

En arrivant à Ponti, nous avons eu le bonheur de rencontrer M. le général Durando, commandant les opérations du siége, qui, tout en nous engageant très-gracieusement à la prudence, a mis à notre disposition un sous-officier pour nous montrer les dégâts occasionnés par le feu de la nuit. Le village est plein de gens qui chargent leur mobilier et leurs effets sur des charrettes pour s'éloigner au plus vite du désagréable voisinage de Peschiera; ils font bien.

Le feu de la place a repris hier soir à dix heures et demie. Il a été dirigé avec une précision extraordinaire. A minuit on ne tirait plus.

Sur la place du village, une bombe a tombé à dix pas d'une maison et a creusé dans le sol, un entonnoir de deux mètres de profondeur. Un éclat a enlevé toute la partie du toit qui surplombait entre les deux fenêtres de la façade. D'autres éclats ont percé les murs.

A quatre cents pas plus loin, se trouvent les deux maisons incendiées; elles brûlent encore. Le sous-officier nous a fait monter deux étages d'une demeure voisine, nous a conduits dans un grenier, au plancher vermoulu, cédant sous les pieds, et nous a engagé à regarder par une lucarne. Miséricorde! nous étions sous le fort n° 8. Trois immenses pièces de siége s'étendent sur les parapets comme de gros lézards couchés au soleil; les canonniers sont à leurs pièces, debout sur les remparts; on peut les compter. On distingue toutes les parties de l'uniforme

de la sentinelle appuyée dans le fond de sa guérite et nous faisant face. On pourrait abattre ces hommes à coups de fusil; mais, je ne sais pourquoi, il est défendu de tirer.

Les trois canons et d'autres, leurs voisins, moins exposés aux regards, sont muets, immobiles. Après les avoir vus et bien vus, nous leur souhaitons le bonjour et nous descendons lestement. Il ne fait pas bon d'examiner trop longtemps et de si près ces canons-là. M. David, cependant, a pris l'esquisse de leur douce physionomie.

De là, nous sommes allés prendre le café dans une auberge qui a été visitée cette nuit par trois bombes de 29. Toutes sont tombées dans le verger. Une d'elles a traversé le feuillage d'un figuier et coupé la longe d'un cheval sans faire le moindre mal à la bête. La chambre où nous prenons place n'a plus de carreaux de vitre. Ils ont été brisés par des éclats.

Nous avons ramassé de ces éclats, les plus petits possibles, pour servir de presse-papiers. Les paysans, qui n'ont point émigré, parce que leur intérêt parle plus haut chez eux que l'instinct de la peur, voulaient nous vendre des boulets intacts, les trouvant plus jolis que des morceaux de fer cassés. Nous n'étions pas en mesure, malheureusement, de pouvoir emporter des souvenirs du calibre de 24 et de 36.

La nuit, les avant-postes sardes sont tellement rapprochés des forts, qu'ils entendent les Autrichiens parler sur les remparts, et les patrouilles ennemies passent souvent à vingt pas des sentinelles avancées. Les tranchées deviennent dures à creuser, on rencontre des pierres. Les détachements de travailleurs sont de cent hommes, se relevant trois fois par jour, de huit en huit heures. Trois détachements travaillent à la fois.

Le siége de Peschiera est donc entamé et en bon train. Ce n'est pas une mince affaire. Nous le laisserons avancer pendant quelques jours, sans nous en occuper, et, après avoir été prendre des nouvelles au grand quartier général, où nous arriverons ce soir, nous irons voir ce qui se passe ailleurs.

A Ponti, sont campés vingt hommes du génie français, servant d'aides aux frères Godard, qui font des ascensions en ballon,

avec un officier d'état-major, pour observer les mouvements de l'ennemi.

Monzabano et Ponti sont deux villages gris, sales et pauvres. La guerre ne les a pas enrichis. La maison où nous nous sommes arrêtés à Ponti est tout à la fois une auberge, un magasin de comestibles, nn café et une métairie. La boutique contient plus de poussière et de toiles d'araignée que de marchandises. Des myriades de mouches couvrent deux fromages, grands comme des roues de charrettes, qui s'appuient au comptoir. Dans ce bouge crassseux nous avons pris d'excellent café.

La famille se compose d'une mère veuve, de cinq filles, belles à miracle, mais déguenillées et à pieds nus, de quatre garçons taillés en hercules. Un de ces garçons est gendarme à Vérone. Il voudrait bien déserter, mais il a peur d'être fusillé et continue prudemment à servir l'Autriche.

Cette nuit, en entendant le fracas des trois bombes qui ont éclaté l'une après l'autre dans le verger, ces bonnes gens se sont levés en chemise et se sont enfuis dans la montagne. Une heure après, ils rentraient pour constater leurs dégâts et s'estimaient heureux d'en être quittes pour un figuier perdu, des carreaux cassés, deux cloisons enfoncées et leur cheval affolé de peur. Ce matin, ils expédient au debors tout ce qu'ils possèdent; ruches d'abeilles, linge, literies, meubles. Eux seuls restent. Le siége fait prospérer leur commerce. Il faut bien quelquefois s'exposer à mourir pour gagner de quoi vivre.

Pauvre Ponti! avant peu de jours, peut-être, il n'en restera plus pierre sur pierre. Il faudra le reconstruire; ce qui ne sera pas dommage, pourvu qu'on ne le déplace pas. Ponti est bâti dans un site charmant; il est dominé par un donjon ruiné que les circonstances ne me permettent pas de visiter, mais qui vaut la fatigue d'un voyage. Il y a surtout, au sortir du village, vers Monzabano, au détour du chemin, un vallon charmant, avec un joli pont sur un ruisselet et un moulin, aujourd'hui transformé en corps de garde, enfoui dans un bouquet d'arbres qui donnerait envie de s'y installer pour denx mois à l'ombre et an frais.

Il fait plus chaud qu'hier, et l'on prétend que nous ne

sommes pas encore au plus haut degré de la saison. A quoi faut-il donc nous attendre? Nous sommes déjà cuits, bouillis et rôtis.

Les Italiens se plaignent plus encore que les étrangers de l'intensité de la chaleur. Ils ne s'abordent plus en se souhaitant le bonjour, mais en poussant une exclamation : « Caldo ! » A quoi on répond avec un grand soupir : « Molto caldo ! »

Cerlongo, hameau de Golto, 6 juillet.

Le quartier général est encore à Valeggio, sur la rive gauche du Mincio; seulement, les corps de cavalerie qui étaient campés sur la rive droite ont traversé les ponts de bateaux et se sont établis sur les plateaux étendus qui couronnent les hauteurs opposées.

Valeggio n'est plus habitable. Les pieds des chevaux que l'on mène trois fois par jour au fleuve, les convois qui arrivent jour et nuit, les charrettes des vivandiers, les marches et contre-marches des troupes à pied, soulèvent de tels nuages de poussière, que l'on y perd tout à la fois et la respiration et la vue; on y perd aussi la tête, et, à moins de braver l'asphyxie, il faut déguerpir.

De dix heures du matin à six heures du soir, il n'est plus possible de voyager, de mettre le pied dehors; il fait un soleil écrasant. Je suis donc venu chercher, à Cerlongo, un abri contre la poussière.

Vers six heures, la grande ardeur du soleil étant passée, j'ai voulu pousser une reconnaissance du côté de Mantoue, distant de Cerlongo de dix à douze milles italiens, c'est-à-dire un peu plus de quatre lieues. Mon intention était de rentrer le soir à la ferme; mais j'espérais, en arrivant à Curtatone ou à la Grazie, hameau et village situés à moins de deux milles de Mantoue, avoir des nouvelles du blocus de la place, qui doit être com-

mencé, s'il faut croire ce qu'on affirmait comme certain, le 2 juillet, au grand quartier général.

La route de Mantoue, laissant Goito à gauche, traverse Sacca, Rivalta, puis Curtatone et la Grazie. Cette route est large, bien entretenue; on y circule à l'aise; j'ai marché bon train.

Avant d'arriver à Goito, dont le pont ancien est remplacé par un pont provisoire de chevalets, je dépasse un poste de soldats couchés dans l'herbe, à droite de la route, sur le bord de la vaste plaine, en partie boisée, en partie cultivée, qui s'étend sur la rive droite du Mincio.

Ces soldats ont un costume étrange. Les uns portent le pantalon garance, les autres des pantalons gris ou bleu foncé. La plupart ont des capotes grises, comme les Autrichiens, mais coupées sur le modèle piémontais, à une rangée de boutons; quelques-uns ont une tunique courte bleu de roi, à deux rangées de boutons.

La coiffure varie comme le reste du costume. C'est un képi rouge ou un bonnet de police bleu à passe-poils jaunes, plus élevé, mais à peu près de même forme que le bonnet de police autrichien. Les soldats ont des buffleteries croisées sur la poitrine, point de sacs, mais une sacoche de toile en bandoulière, comme les troupes de Garibaldi. C'étaient les volontaires toscans; l'officier commandant le poste m'apprit, en bon français, qu'ils formaient l'avant-garde du 5e corps.

Plus loin, je passai près du gros de la troupe, rangée en bataille, par bataillons, dans la plaine, sur le bord du chemin. Même bizarrerie de costume. Il y avait là, en première ligne, un bataillon de chasseurs à pied, de quatre cents hommes environ, avec musique et clairons, et trois bataillons de ligne. La plupart des officiers sont à cheval. Les soldats ont bonne mine. La suite des bagages ne les emcombre pas. Deux ou trois charrettes suffisent pour tout emporter.

On m'affirme que le contingent de la Toscane est de 8,000 à 10,000 hommes. Je n'en ai pas vu 2,000 à Goito.

En me rendant dernièrement à Goito, j'ai pris à gauche de la redoute construite en arrière du cimetière crénelé, à l'endroit où la route se bifurque. J'ai dû prendre à droite aujourd'hui.

De ce côté, les préparatifs de défense faits par les Autrichiens sont plus formidables encore que de l'autre côté.

Des troncs d'arbre coupés à un pied du sol sur une étendue de huit kilomètres carrés, des arbres garnis de branches entières, disposées, en guise de chevaux de frise en avant des fossés profonds, rendent impossible le passage d'une troupe formée, arrêtent complétement l'artillerie et la cavalerie, tandis que la pente naturelle du sol permet à ceux qui sont retranchés derrière ces obstacles préparés de longue main de diriger un feu terrible de canonnade et de mousquetterie sur les assaillants. Telles étaient les dispositions prises par les Autrichiens le 24 juin. L'attaque n'a pas poussé jusque-là. L'ennemi a battu en retraite avant qu'on y arrivât.

Au delà de Goito je vis encore des Toscans, mais en petit nombre. A droite un poste de cavalerie, à gauche des fantassins. Les chevaux étaient sellés, mais les cavaliers couchés dans l'herbe jaunie par les ardeurs de l'été, leurs casques, leurs manteaux roulés pour être portés en bandoulière, leurs armes à côté d'eux. A cent cinquante mètres de là, un homme à cheval, la crosse du mousqueton appuyée sur la cuisse, marchait au pas sur la route. C'était une vedette et je ne m'en doutais pas. J'étais convaincu que les Français se trouvaient en avant.

Je passais près de fermes spacieuses et riches. Les blés sont coupés; dans la cour des fermes, on balaye sur l'aire les grains de blé que les pieds des bœufs ont séparés de la paille des épis. Ce mode de travail ne fatigue pas les hommes qui regardent faire les bêtes et n'ont d'autre souci que de les forcer à piétiner en rond, mais il brise la paille, dont les paysans italiens ne font, du reste, aucun cas; sinon, la faucille ne la couperait pas à plus d'un pied du sol.

La guerre n'a point désolé cette partie des campagnes lombardes; chacun paraît vaquer en paix à ses affaires, les demeures ne sont point désertes, de grands bœufs aux immenses cornes paissent dans les prairies, et de brunes glaneuses, coiffées de larges chapeaux de paille, parcourent les chemins, leurs petites gerbes nouées aux deux extrémités d'un long bâton qu'elles portent sur l'épaule.

Toute la campagne n'est point cultivée. On y voit, à perte de vue, de ces immenses prairies naturelles dont l'herbe, qui pousse rare et grêle sur un sol pierreux, est tant goûtée du bétail.

Sacca et Rivalta sont deux minces villages bien bâtis, dont le nom ne se trouve pas sur les cartes de petite échelle. Je traversai Sacca et Rivalta sans m'arrêter; mais arrivé à la dernière maison de Rivalta, deux prêtres et un fermier, qui s'étaient d'abord rangés pour me laisser passer, se placèrent au milieu de la route pour arrêter mon cheval et m'engagèrent vivement d'apporter un changement à ma coiffure avant de pousser plus loin. Je les priai de s'expliquer.

J'avais, sans m'en douter, à ma casquette, un petit bouquet italien, formé de trois fleurs verte, blanche et rouge, les couleurs nationales, que le fils du fermier où je loge à Cerlongo y a placées en jouant, et cet emblème eût été mal accueilli à un mille de là. Les Autrichiens sont encore à Curtatone et à la Grazie, sur la rive droite du Mincio. Tous les jours ils poussent des reconnaissances jusqu'à Rivalta; hier matin, dix-huit des leurs y ont rencontré trente cavaliers français, en patrouille, qui leur ont blessé trois hommes et fait neuf prisonniers; demain, peut-être, les Toscans y seront aux prises avec les Autrichiens.

Je dois donc probablement, à un bouquet de hasard, de n'avoir pas à changer les dates de mes correspondances.

Je remerciai les promeneurs de leur avis, et comme j'avais appris ce que je voulais savoir, je tournai bride et je suis rentré, vers neuf heures, au gîte.

Le blocus de Mantoue n'est donc pas encore commencé; mais il est probable, d'après les mouvements des troupes en marche, qu'il le sera bientôt.

Au retour, je fus arrêté, pour la forme, par le poste toscan, auquel j'appris ce que m'avaient dit les habitants de Rivalta. Ces braves gens ont reçu la nouvelle en bonne part. Ils désirent rencontrer l'ennemi à Curtatone plutôt qu'ailleurs. A Curtatone, ils ont une revanche à prendre. Ce lieu est à jamais célèbre par une bataille qui s'y livra, en 1848, entre les Autri-

chiens et les Toscans. Ces derniers y périrent presque tous.

Voici quelques détails rétrospectifs sur cette terrible journée:

A l'ouest de Mantoue, à une heure de distance des ouvrages les plus avancés de cette ville et près du lac Supérieur, se trouve un gronpe de maisons du nom de Curtatone, arrosé par l'Osonenuovo, canal dérivé du Mincio et qui coule au midi du côté de Montanara, village distant de Curtatone d'une demi-heure de marche. Cette ligne, comme nous l'avons dit plus haut, était défendue par 6,000 Toscans-Napolitains, appuyés par huit pièces de campagne et un escadron de dragons.

Le 3, le 7 et le 13 mai 1848, des détachements de la garnison de Mantoue avaient exécuté quelques sorties et engagé quelques escarmouches avec ces troupes près de Curtatone et de San-Maurigio, dans le but d'éprouver leur courage et leur solidité; et le 29, à dix heures, l'armée autrichienne, étant sortie de Vérone dans l'intention de livrer bataille, s'efforça de les déborder sur les deux ailes. La division du prince Félix Schwarzenberg, composée des brigades Benedeck et Wolhgemuth, marcha de Castelnuovo sur Curtatone; la division du prince Charles Schwarzenberg, composée des brigades Strasoldo et Clam, partit du fort de Belfiore et prit la direction de Montanara, marchant à gauche de la 1re division; et la brigade Liechtenstein, formant l'extrême gauche de la ligne d'attaque, partit aussi du fort de Belfiore et marcha sur l'Osonenuovo, par San-Silvestro et Bascoldo. Liechtenstein avait pour mission de s'emparer des passages du canal, de couvrir le flanc des colonnes d'attaque et de tourner la gauche de De Laugier. La brigade Simbschen fut détachée, vers le milieu de la journée, et envoyée à Pietole, pour garder les routes de Governolo et de Borgoforte, et tenir en échec le détachement de Modenais, établi à Governolo, ainsi que la garnison piémontaise qui se trouvait dans les duchés.

Dès que l'avant-garde de la division Benedeck, placée à la droite des colonnes d'attaque, arriva à portée de canon de Curtatone, elle se déploya à droite et à gauche de la route, baignée par le Mincio, et ouvrit le feu. La brigade Wohlgemuth, formée en colonnes sur la route, soutenait l'attaque de

l'avant-garde. Benedeck voulut tenter l'assaut, mais, à deux reprises successives, il fut repoussé par les Italiens; ceux-ci ne purent être délogés que par suite d'une manœuvre du colonel Dæl, qui parvint à s'emparer, malgré l'héroïque défense des Toscans, d'un groupe de maisons situé à droite de la route, entre les retranchements et le lac; les Italiens, attaqués de flanc, furent bientôt forcés de se retirer en désordre, et, toute tentative de résistance étant dès lors inutile, De Laugier donna à ses troupes l'ordre de se retirer sur Gazzoldo. Pendant la retraite, trois cents Napolitains, partis de Montanara, furent enveloppés par la cavalerie ennemie et faits prisonniers.

Après l'occupation de Curtatone, la division autrichienne placée à l'extrême droite de l'attaque se détourna sur la gauche et marcha sur Montanara. Cette position, défendue par la réserve toscane, par les étudiants de Pise et par les volontaires, fut attaquée de front par la brigade Clam, tandis que le général Liechtenstein, après avoir passé l'Osone à Buscaldo, tournait à droite, établissait une batterie de quatre pièces sur la route de Montanara et prenait les retranchements en écharpe. Cependant, sur la gauche, les défenseurs de Montanara résistaient à toutes les attaques; mais le centre, accablé par le nombre, ne tarda pas à plier, et la ligne de défense fut bientôt enfoncée par les Autrichiens, qui étaient parvenus à s'emparer, après une lutte des plus opiniâtres, d'un vaste édifice et du cimetière. Les troupes de ligne toscanes furent les premières à abandonner leur position, qui n'était plus tenable. Une partie de ces troupes réussit à gagner Mariaria et Bozzolo, et le reste de la division se dispersa dans la campagne. Mais la compagnie des bersaglieri livournais, commandée par le brave capitaine Malenchini, ferme à son poste dans la tranchée, arrêta pendant quelque temps la poursuite de l'ennemi. Un détachement d'étudiants, excités par cet admirable exemple et par la voix du professeur Montanelli, occupa les fromageries Villani, Casanova et Rorra, et là se défendit bravement; mais il dut enfin céder au nombre : les fromageries furent enlevées d'assaut, et tous les soldats italiens qui n'avaient pu gagner la rive opposée de l'Oglio furent obligés de mettre bas les armes.

Ainsi se termina ce glorieux combat. Les écrivains autrichiens eux-mêmes ont dit que la résistance des Italiens fût héroïque, et ce n'est que justice. La division toscane-napolitaine eut à combattre un ennemi dont les forces étaient trois fois supérieures aux siennes. Le chiffre des morts et des blessés des deux partis indique, bien mieux que nous ne pourrions le faire, quelle fut l'opiniâtreté de la défense : l'ennemi perdit cinq cents à six cents hommes, morts ou blessés; du côté des Italiens on compte cent quatre-vingts morts et neuf cents blessés, les Autrichiens s'emparèrent, en outre, de deux mille prisonniers et de cinq canons. La cause italienne eut à déplorer la perte du professeur Pilla, qui fut trouvé au nombre des morts; Montanelli reçut une blessure assez dangereuse : tous deux victimes de leur admirable dévouement à la patrie.

Tel est le revers dont les Toscans ont à cœur et à honneur de se relever aujourd'hui.

Tout l'intérêt du moment est encore au siége de Peschiera. Demain matin, à l'aube, je braverai de nouveau la poussière et l'encombrement pour aller prendre des nouvelles au grand quartier général à Valeggio et jeter une lettre à la botte. Je suis à deux lieues de Valeggio. Le soir j'irai prendre mon poste d'observation au grand quartier général sarde, à Monzabano. Si des batteries piémontaises sont armées, il y aura un beau spectacle à contempler du haut de l'observatoire de Ponti.

Cette dernière supposition me paraît admissible. De Cerlongo on entend le canon de Peschiera, qui s'est tu pendant toute la journée; mais ce soir les détonations se succèdent à des intervalles trop rapprochés pour croire que la place et les forts ont seuls ouvert le feu.

Au camp sarde sous Ponti, 7 juillet.

J'ai peu de renseignements à vous transmettre aujourd'hui. Rien n'est changé. Le corps d'armée du prince Napoléon est entièrement arrivé; c'est le seul mouvement de troupes que je puisse vous signaler.

Hier matin, à quatre heures, je suis parti de Cerlongo avec l'intention de me rendre au grand quartier général, mais je me suis arrêté à Volta et j'ai envoyé Bartolo porter seul mes lettres à Valeggio; il y avait trop de poussière, trop d'encombrement. La route qui conduit au grand quartier général n'est jamais libre; aux grands convois succèdent des convois partiels; les fossés profonds qui bordent la route ne permettent pas de couper au court; il n'y a pas de sentiers de traverse, si ce n'est pour entrer dans les villages qui sont bâtis sur une côte, et il suffit, sur un chemin que parcourent cent charrettes à la file l'une de l'autre, qu'une autre charrette, venant en sens inverse, fasse arrêt, pour couper toutes les communications.

On ne pourra jamais comprendre ce que c'est que l'encombrement sur les routes parcourues par de fortes armées. Mais aussi faut-il que les 200,000 hommes de l'armée mangent tous les jours. Il faut s'approvisionner d'un matériel encombrant qui n'est pas encore tout entier rendu à destination; il faut amener des bagages, des vivres, des fourrages, des munitions, et quand une armée a tout cela, il faut recommencer, il faut renouveler sans cesse les approvisionnements; le pays où campent les Français ne fournit rien, tout doit venir de la France, ou, pour le moins, du Piémont. Les voitures qui arrivent pleines retournent vides ou ramènent les malades; c'est un va-et-vient continuel et il n'existe qu'un seul pont de dégagement pour tout cela. Encore ce pont s'est-il rompu ou dégradé, avant-hier; il a fallu du temps pour le réparer.

Mes lettres reçues, je suis retourné à Cerlongo, et, vers sept heures, j'ai quitté Cerlongo pour revenir dans les environs de Peschiera. Je ne suis arrivé à Monzabano, grand quartier général de l'armée sarde, que fort avant dans la nuit, au moment où éclatait un orage terrible. A Volta j'ai subi trois heures de retard.

J'entrais dans le village comme arrivait la tête de colonne du contingent toscan; je me suis arrêté pour voir défiler la troupe; après la troupe ont passé les bagages; mais hommes, chevaux et chariots se sont si bien enchevêtrés dans les rues étroites de Volta, que, pendant trois heures, un chat n'aurait pu s'y faire jour. Il a fallu attendre.

On ne doit pas juger les gens sur leur mine, et je ne jugerai pas l'armée toscane sur son apparence.

Le contingent est composé de fort beaux hommes; mais quels accoutrements et quels costumes! Pour les peindre, il ne faudrait pas une plume, mais un pinceau. Le général est en voiture; dans chaque régiment, un unique sapeur porte son instrument attaché au reste du fourniment par des ficelles; un tambour par bataillon bat la marche, et il y a des musiciens! Il est vrai que je les ai vus, mais je ne les ai pas entendus.

Quant aux uniformes, imaginez-vous tout ce qu'il est possible de rêver de plus singulier, et vous n'aurez pas exagéré. Pour coiffure, les soldats toscans ont des schakos autrichiens, des bonnets de police de forme très-élevée, des chapeaux de paille ou seulement le bord d'un chapeau de paille passé autour d'un bonnet de police, des capuchons, des foulards de coton, des képis rouges. Je vous ai parlé hier des capotes et des pantalons.

Les armes sont à percussion, mais ce sont tous de vieux fusils rouillés à faire peur de s'en servir.

Les officiers ont, pour la plupart, des vestes de toile trempée de sueur, et le sabre élégant, à poignée d'acier, des officiers autrichiens, attaché à un ceinturon d'or ou pendu au cou par une ficelle. — Je n'exagère pas.

Ce que j'ai vu de plus excentrique dans cet amas de singularités militaires, c'est un tambour portant sur le dos une caisse sans peaux.

Eh bien, ces mêmes Toscans, si ridicules par le costume, sont en général de bons soldats, déjà éprouvés par la guerre de l'indépendance de 1848. Il faudrait un mois de campement paisible et quelques milliers de mètres de drap pour les transformer complétement. La moitié des officiers au moins passent pour de bons officiers; les autres trouveront dans leur jeunesse, leur amour-propre, le sentiment du devoir, tout ce qui est nécessaire pour arriver bientôt à la hauteur de leurs fonctions.

Ce qu'il y a de mieux dans le contingent toscan, c'est la cavalerie; beaux hommes et beaux chevaux. La plupart de ces

cavaliers sont maréchal des logis ou brigadier, tout au moins.

A Monzabano, j'ai passé deux heures dans la salle basse de la cabane où j'avais mon gîte, au milieu des paysans et des paysannes parlant de Peschiera et du départ prochain des Autrichiens. On illumine tous les jours à Monzabano, en l'honneur du roi Victor-Emmanuel, et les jeunes filles du village étaient réunies dans la maison pour faire des transparents qu'elles placent devant les chandelles d'illumination. Les bonnes âmes ne sont pas de grande force sur la lettre moulée, ni moi non plus; cependant je me suis attiré un concert de félicitations et d'applaudissements sur mon talent. Je me suis offert en aide à ces jeunes filles et j'ai tracé, pendant deux heures, au milieu du bruit de l'orage, du canon, et par une chaleur suffocante, une trentaine d'inscriptions, ainsi conçues :

VIVVA VITTORE-EMMANUELLE,
NOSTRE RE.

D'une heure et demie du matin à quatre, je me suis jeté sur un lit; mais je n'ai pu fermer l'œil. Je connaissais déjà les puces et les mouches; j'ai fait connaissance intime avec deux autres fléaux, les punaises et les moustiques. Dieu vous en préserve !

Ce matin, pendant que je me frottais des pieds à la tête avec un citron, Bartolo est venu me prévenir que mon cheval blanc forge des pieds de derrière, et que, sa chemise et son pantalon à lui, Bartolo, ne tenant plus au corps, il faut à toute force rentrer pour un jour à Brescia. Soit.

P. S. — Le canon de la place n'a point occasionné de nouveaux malheurs et à peine des dégâts cette nuit. Le canon sarde de position est arrivé, mais aucune batterie n'est armée. Le siége proprement dit ne commencera que dans quelques jours, après la mise à flot des chaloupes canonnières. Toutes les pièces qui les composent sont arrivées à la gare de Desenzano. Les carènes de trois chaloupes sont ajustées sur le chantier.

Desenzano, 9 juillet.

Brescia, pendant le séjour très-limité que je viens d'y faire, était dans un état d'anxiété et d'émoi qui rappelle la veille de la bataille de Solferino. D'étranges nouvelles circulaient de bouche en bouche. On parlait de préliminaires de paix, posés et acceptés, d'un armistice déjà conclu, du départ immédiat de l'empereur pour Paris, d'un mouvement de recul des armées alliées, d'une paix prochaine et certaine.

Et cependant personne ne paraissait joyeux. Une paix dont les conditions sont inconnues est une cause de vives appréhensions pour les Brescians. La déclaration de guerre ne les a pas émus à ce point. Cette guerre avait un but; conclure la paix avant qu'il soit atteint, n'est-ce pas y renoncer de plein gré? Des améliorations à l'ancien état de choses, des concessions, on n'en veut pas; ce que l'on vent, c'est un changement radical, un remède héroïque et non pas des demi-mesures. Or, des demi-mesures, des palliatifs sont à craindre, alors que l'on est arrêté encore devant le boulevard qui fait la force de l'ennemi. Ah! si les forteresses étaient prises! Mais les forteresses sont debout, les siéges ne sont pas même sérieusement commencés.

Voilà ce que l'on disait, ce que l'on craignait ce matin, à Brescia, ville de patriotisme ardent, d'héroïsme soutenu.

A Brescia il n'y a pas moins de dix-huit hôpitaux, sans compter les centaines de maisons particulières où l'on a recueilli et où l'on conserve les blessés de la bataille de Solferino, ramassés sur les routes, sur le pavé des rues. Les Brescians continuent, avec un zèle qui ne se dément pas, le pénible service d'hôpital qu'ils se sont volontairement imposé; rien ne lasse leur patience, leur dévouement.

L'armée française s'efforce, de son côté, à rétablir l'ordre dans ses contrôles. Elle veut savoir ce que sont devenus les soldats disparus. Beaucoup sont morts ignorés, d'autres ont été faits prisonniers; mais la plus grande partie vivent dans les familles qui les ont recueillis.

Le commandant supérieur de Brescia, M. le colonel James,

par un ordre du jour daté du 5 juillet, a remercié les habitants des soins qu'ils ont donnés aux blessés de l'armée française; mais il enjoint aussi aux sous-officiers et soldats recueillis par l'habitant, de se présenter à l'hôpital central, sans le moindre retard.

Je quittai Brescia dans le doute. Près d'arriver au terme du trajet, je doutais encore. A Lonate un grand convoi sarde, campé en plaine, marquait l'emplacement du grand quartier général piémontais attendu d'un moment à l'autre. C'était donc vrai.

La rapide conclusion de l'armistice a surpris tout le monde. Dans l'entourage de l'empereur et au quartier général, on s'attendait à un mouvement hardi sur Vérone, lorsque, sortant de table, le 6 juillet, vers 7 heures du soir, l'empereur fit appeler le général Fleury.

« Mon cher général, lui dit-il, en présence du roi de Piémont, qui paraissait fort soucieux, mais qui, cependant, un peu après, approuva du geste et de la tête les paroles de l'empereur, j'ai besoin dans ce moment d'un militaire diplomate; il me faut un homme doux, conciliant et aimable. J'ai pensé à vous. Voici une lettre que j'adresse à l'empereur d'Autriche, vous allez la porter à Vérone. Lisez-la; pénétrez-vous de son esprit; je demande une suspension d'armes, il faut que l'empereur François-Joseph l'accepte. Je compte sur votre intelligence pour développer les idées qui sont en germe dans cette lettre. »

Puis, il lui donna quelques explications qui reçurent également l'approbation du roi de Piémont. Le général prit une voiture, et, accompagné de M. Verrière, son aide de camp, partit en poste pour Vérone. A la vue du drapeau parlementaire, les portes de la grande forteresse autrichienne s'ouvrirent; le général et son aide de camp entrèrent sans qu'on leur bandât les yeux; on se contenta de baisser les stores de leur voiture. Les Français avaient eu, quelques jours auparavant, la même courtoisie envers le fils du général Urban, envoyé à Valeggio comme parlementaire pour réclamer le corps du prince Windisgrætz; il avait librement parcouru la ville, et l'on n'avait pris contre

sa loyauté aucune des mesures de défiance usitées en pareille occasion.

L'empereur d'Autriche était couché et dormait profondément; mais lorsque l'on dit à l'aide de camp de service que le général Fleury apportait une lettre de l'empereur des Français, on fut réveiller l'empereur. Il s'habilla à la hâte, puis le général Fleury fut introduit. En lisant la lettre de Napoléon, la surprise et l'émotion se peignirent sur la figure de Sa Majesté.

« Votre communication est fort grave, dit-il, et tellement grave que j'ai besoin de réfléchir. Restez ici jusqu'à demain matin; à huit heures, je vous donnerai la réponse. — Je suis aux ordres de Votre Majesté, reprit le général Fleury; je lui demande néanmoins la permission de lui soumettre quelques considérations qui expliqueront à Votre Majesté la démarche de l'empereur. »

Le général Fleury prit alors la parole, et fit valoir toutes les considérations qui devaient l'engager à accepter la proposition qui lui était faite : le voisinage des deux armées qui allait rendre un conflit imminent, la médiation qui arriverait trop tard; il le prévint de la formidable attaque qui se préparait contre Venise.

« Les considérations que vous me faites valoir sont justes, reprit François-Joseph; je vais y penser, et demain matin vous aurez ma réponse. »

Il fit déloger son grand-écuyer pour mettre le général Fleury dans son appartement. Le lendemain, à huit heures, le général fut introduit; l'empereur d'Autriche eut encore avec lui une conversation très-longue, puis il passa dans une pièce voisine et il lui remit sa réponse.

Trois heures après, entre dix et onze heures, le général Fleury était de retour au quartier général français, et, vers deux heures, un parlementaire autrichien se présenta aux portes de Valeggio. C'était un capitaine, aide de camp du général Zobel. Quand il eut remis à l'empereur le message dont il était chargé, il fut invité à la table du major général.

Vers huit heures, il reprit la route de Villafranca. C'est un

homme jeune, dont la figure est noble et la tournure fort élégante; il maniait avec habileté un cheval de race; son chapeau était surmonté d'un abondant panache de plumes vertes; il portait en sautoir une écharpe jaune, qui tranchait vivement sur sa tunique grise et courte. Devant lui s'avançaient deux hussards français, la carabine armée; derrière lui marchaient un autre hussard français, le sabre nu, puis deux cavaliers autrichiens, un hussard et un hulan; deux ou trois hussards français complétaient son escorte. Il a traversé la foule au pas, répondant aux saluts silencieux qui lui étaient adressés par nos officiers et nos soldats.

Pendant ce temps, un conseil de guerre était réuni dans la « Casa-Maffei. » L'empereur avait convoqué le roi de Sardaigne, le prince Napoléon, les maréchaux chefs de corps.

Vendredi, à cinq heures, le maréchal Vaillant, major général de l'armée, et son aide-major général, M. de Martimprey, tous les deux en grand uniforme, revêtus de leurs insignes et décorations, et suivis d'un escadron de magnifiques chasseurs de la garde, se rendaient à Villafranca dans une des voitures de l'empereur. Ils sont revenus à midi moins le quart rendre compte à Sa Majesté du résultat de leur mission.

Une suspension d'armes, dont le terme expirera le 15 août prochain, à midi, a été conclue entre les généraux Mozzo della Rocca, le maréchal Vaillant et le général de Hess. On croit que l'armistice est le prélude de la paix, qui serait signée très-prochainement entre les trois souverains (1).

(1) CONVENTION CONCLUE A VILLAFRANCA LE 8 JUILLET.

Art. 1er. — Il y aura suspension d'armes entre les armées alliées de S. M. le roi de Sardaigne et S. M. l'empereur des Français, d'une part, et les armées de S. M. l'empereur d'Autriche, d'autre part.

Art. 2. — Cette suspension d'armes durera à dater de ce jour jusqu'au 15 août sans dénonciation. En conséquence les hostilités, s'il y avait lieu, recommenceraient, sans avis préalable, le 16 à midi.

Art. 3. — Aussitôt que les stipulations de cette suspension d'armes auront été arrêtées et signées, les hostilités cesseront sur toute l'étendue du théâtre de la guerre tant par terre que par mer.

Art. 4. — Les armées respectives observeront strictement les lignes

A mon retour à Desenzano, cette jolie petite ville était traversée par le régiment de cavalerie Royal-Piémont et des batteries de campagne, obusiers de 16, traînés par huit chevaux d'attelage. Ces troupes opéraient le mouvement de recul déterminé par l'armistice.

L'empereur quitte le camp de Valeggio aujourd'hui ; le grand quartier général de l'armée française sera à Desenzano demain ; celui du 5e corps, à Rivoltella, à une lieue en avant vers Peschiera ; les quartiers généraux sardes reculent jusqu'à Brescia ; les emplacements des troupes et des locaux destinés

de démarcation suivantes, qui ont été définies pour toute la durée de la suspension d'armes. L'espace qui sépare les deux lignes de démarcation est déclaré neutre, de sorte qu'il sera interdit aux troupes des deux armées. Lorsqu'un village sera traversé par la limite, l'ensemble de ce village sera à la jouissance des troupes qui l'occupent.

Les frontières du Tyrol, le long du Stelvio et du Tonale, forment une délimitation commune aux autorités belligérantes.

La ligne de démarcation franco-sarde part de la frontière du Tyrol, passe par Bagolino, Lavenone et Idro, traverse la crête qui sépare le val Degagna du val de Roscolano et aboutit à Maderno sur la rive occidentale du lac de Garda.

Les troupes piémontaises stationnées dans les localités de Rocca d'Anfo garderont les positions qu'elles occupent présentement.

Entre la rive orientale du lac de Garda et l'Adige, il y aura une ligne de démarcation tracée au sud de Lazise, depuis Vallona par Saline jusqu'à Pastrengo ; cette ligne marquera la limite des positions franco-sardes.

Depuis Pastrengo, la ligne de démarcation franco-sarde suivra la route qui mène à Sommacampagna et de là passera par Pozzo-Moretto, Prabiano, Quaderne et Massimbono à Goito.

La ligne de démarcation autrichienne s'étendra depuis la frontière du Tyrol près de Ponte del Caffaro jusqu'à Rocca d'Anfo, où les troupes garderont les positions qu'elles occupent présentement, et prendra la route qui communique entre ces deux points. Se détachant ensuite de la pointe nord-est du lac d'Idro, la ligne de démarcation autrichienne suivra la frontière du Tyrol et le ruisseau nommé Toscolano jusqu'à la localité du même nom, située sur les bords du lac de Garda.

La route qui conduit de Lazise à Ponton servira de délimitation aux troupes autrichiennes, entre la rive orientale du lac de Garda et l'Adige.

Les bateaux de la flottille autrichienne du lac de Garda communiqueront librement entre Riva et Peschiera ; toutefois, dans la partie mé-

aux grands services administratifs, ont été désignés aujourd'hui. L'armistice expirera le 15 août, sans dénonciation. Un terrain neutre séparera les deux armées.

Demain, je tenterai de profiter du bénéfice de l'armistice et de franchir l'intervalle qui sépare les deux armées en me présentant aux grand'gardes autrichiennes.

On continue avec activité, à Desenzano, à monter les chaloupes canonnières. Quatre attendent leur dernier revêtement. Une cinquième est sur le chantier et en voie d'achèvement.

De Brescia à Desenzano, la route est superbe, large, bien

ridionnale du lac en-dessous de Maderno et de Lazise, ils ne pourront aborder qu'à Peschiera, et dans cette partie du parcours ils éviteront de s'écarter de la cote orientale.

En s'appuyant sur l'Adige à Bussolengo, la ligne de démarcation autrichienne se dirigera ensuite sur Mantoue par Dossobuono, Isolatta, Nogarole, Bagnol, Canedole et Drasso.

Villafranca et tout le terrain compris entre les deux lignes de démarcation sont déclarés neutres.

A partir de Goito, la ligne de démarcation franco-sarde, restant toujours sur la rive droite du Mincio, passera par Rivalta, Castellucchio, Gabbiana, Cesole, et touchera le Pô à Scorzarolo.

La ligne de démarcation autrichienne se dirigera de Mantoue sur Curtatone et Montanara, et ensuite le long des Valle à Borgoforte.

En avant de Borgoforte le Pô forme une ligne de démarcation naturelle entre les armées belligérantes jusqu'à Ficarolo et jusqu'à son embouchure à Porto di Garo.

Au delà du Pô, la ligne de démarcation est naturellement tracée par les côtes autrichiennes de l'Adriatique, y compris les îles qui en dépendent, et jusqu'à la dernière pointe méridionale de la Dalmatie.

Art. 5. — Les chemins de fer de Vérone à Peschiera et à Mantoue pourront, durant la suspension d'armes, servir à l'approvisionnement des places fortes de Peschiera et de Mantoue, à la condition expresse que l'approvisionnement de Peschiera soit terminé dans l'espace de deux jours.

Art. 6. — Les travaux d'attaque et de défense de Peschiera resteront, durant la suspension d'armes, dans l'état où ils se trouvent actuellement.

Art. 7. — Les bâtiments de commerce sans distinction de pavillon pourront librement circuler dans l'Adriatique.

Fait et arrêté, sauf ratification, entre nous sou signés, chargés de pleins pouvoirs de nos souverains respectifs : le lieutenant général Mozzo della Rocca, premier aide de camp de S. M. le roi de Sardaigne, chef d'état-major de l'armée sarde ; le maréchal Vaillant, major géné-

entretenue. Elle longe en grande gartie le chemin de fer. Ses abords sont très-fertiles. Elle traverse Uffenia, Treponti, Razzato, village charmant de 2,000 habitants sur le chemin de fer, le hameau de San-Marco et Lonate, bourg très-bien bâti de 7,000 habitants.

On remarque à Lonate une fort belle église et des restes de fortifications; Lonate a un théâtre, un riche hôpital, et là s'est accompli un grand fait d'armes en 1796. Lonate, qui est sur le chemin de fer, possède un viaduc à seize arches, sous lequel passe la route ordinaire. Ce viaduc est un des plus beaux ouvrages d'art que l'on ait construits pour les voies ferrées.

A plus d'une lieue en avant de Lonate, dans la direction de Castiglione, il existait, il y a un mois à peine, de chaque côté de la route, deux doubles rangées de marronniers arrivés au terme de leur croissance; c'était une charmante promenade, pleine de fraîcheur et d'ombre. Les Autrichiens, dans un but de défense, ont coupé les maronniers à deux pieds du sol; mais, chose singulière et qui paraît une dérision, ils ont laissé en place les poteaux indicateurs qui défendent de dégrader les plantations sous peine d'amende et de prison.

Aujourd'hui, personne ne vient plus s'asseoir sur les bancs de pierre de ce qui était naguère la promenade favorite des habitants du pays.

Lonate est à moins d'une lieue de Desenzano.

Un mot encore sur Desenzano, qu'une seule station, Pozzolengo, lieu marquant dans la bataille de Solferino, sépare de Peschiera. Desenzano appartient au district de Lonate, le 8e de

ral de l'armée française; le général de division L. de Martimprey, aide-major général de la même armée, d'une part, et le général d'artillerie baron de Hess, chef d'état-major de l'armée autrichienne, et le comte de Mensdorff-Pouilly, général de division de l'armée autrichienne, d'autre part.

Villafranca, le 8 juillet 1859.

(Signé à l'original) Maréchal Vaillant.
Général de Martimprey.
Lieutenant général della Rocca.
Général Hess.
Général Mensdorff.

Brescia. Le bourg est bâti sur la rive gauche du lac de Garda; il possède un bon port, et l'on y fait un grand commerce, principalement de soie dévidée, avec tout le littoral. On y compte 4,000 habitants — estimation libérale. — L'église prévôtale est fort belle; convertie aujourd'hui en hôpital, elle possède de bonnes peintures, une, entre autres, attribuée au Pérugin. Il y a un théâtre, un lycée, un séminaire, une académie des beaux-arts à Desenzano.

P. S.—On parle beaucoup des conditions présumables de la paix. Je m'abstiendrai de vous rapporter ce qu'on raconte. Au reçu de ma lettre vous serez renseigné sur ce sujet.

Pozzolengo, 10 juillet.

J'ai quitté Desenzano ce matin, avant l'arrivée du grand quartier général. Mon but était d'aller à Peschiera, mais je n'ai pu pénétrer au cœur de la place. Je n'ai pas été arrêté par les avant-postes, mais par les obstacles défensifs élevés par les Sardes, autour de la forteresse, et qui forment des barrières infranchissables.

A quinze cents mètres environ de Peschiera, j'ai laissé sur la gauche les ateliers de gabionnage et de fascinage des Sardes. Les travaux qui étaient en pleine activité ont été complétement abandonnés par les travailleurs. Ainsi le veulent les conditions de l'armistice. Les Sardes se retirent en seconde ligne, leur quartier général se replie sur Brescia; les Français conserveront la première ligne. Il est défendu de part et d'autre de continuer ou seulement de toucher aux ouvrages d'attaque et de défense. De leur côté les Autrichiens ont obtenu quarante-huit heures de libre entrée dans les places fortes, pour les ravitailler en vivres pour les hommes, en fourrages pour les chevaux. Mais les garnisons ne peuvent renouveler leurs munitions. Il y a un escadron de hulans dans Peschiera.

En avant de leurs ateliers de fascinage, les Sardes, pour empêcher les sorties qui les auraient troublés dans leur travail,

ont disposé le terrain sur une étendue de sept cents mètres qui rend tout passage impossible. Des fossés ont été creusés et leurs crêtes garnies de chevaux de frise; ils ont abattu tous les arbres, mais non complètement; ils tiennent encore au tronc par des filaments d'écorce. De deux cents en deux cents mètres, ils ont barricadé la route, très-belle et très-large, qui longe le lac de Garda et conduit à Peschiera. Deux de ces barricades laissent, par un biais, un passage libre aux voitures, tout en présentant un front défendu à l'ennemi. La troisième barricade bloque hermétiquement la route. Elle est en forts gabions massés de terre, revêtus de fascines. Elle est impénétrable au canon de campagne, le seul qui puisse l'attaquer de front. Par sa position, elle est à l'abri du feu des pièces de la place et des forts environnants.

Les autres barricades sont faites de troncs d'arbre et de charrettes renversées. Elles arrêtent l'infanterie, le seul objet que l'on ait eu en vue en les construisant.

A gauche de la dernière barricade, sur le bord de la route, s'élève une maison de paysan, une petite ferme, qui a servi de poste d'observation aux Sardes. Elle est abandonnée par la garde et par les habitants. Les murs sont percés de meurtrières et d'embrasures pour canons de campagne. Le grenier est encombré d'enveloppes à cartouches.

Des combles, la vue s'étend sur les forts et sur le cimetière de Peschiera. On voit des pièces en barbette sur la crête des remparts, des gabions qui n'ont pas été mis en place, et à chaque glacis une sentinelle autrichienne, en schako couvert, veste de toile, et le fusil sur l'épaule, accomplissant son tour de faction sous un soleil de feu.

Pendant que je considérais ainsi la physionomie de la citadelle, avant-hier si terrible, aujourd'hui si débonnaire, l'escadron de cavalerie sortait du fort pour faire boire ses chevaux dans le lac de Garda, à cinq cents mètres de moi. On voyait — à la lunette, bien entendu — aux précautions minutieuses pour éviter les surprises, aux regards effarés des chefs, que la sécurité n'est pas encore complète.

A gauche de la route, on entre dans la première parallèle,

creusée à huit cents mètres des ouvrages à battre, acte d'audace rare à la guerre; c'est ordinairement à quinze cents mètres, la grande portée du boulet, que l'on commence les travaux d'approche.

J'ai parcouru plus d'un kilomètre d'acheminements, et j'étais loin d'être arrivé au bout. Les travaux ont été poussés avec une vigueur incroyable; Peschiera, malgré ses moyens énergiques de défense, n'aurait pas résisté longtemps.

Deux batteries étaient disposées et revêtues dans la première parallèle, mais elles n'étaient pas armées. Les pièces de gros calibre n'étaient pas arrivées quand la suspension d'armes a été conclue.

La tranchée m'a conduit à ce qui reste de la Casa Pallicini, jadis jolie maison de campagne, appartenant à M. Giuseppe Signorelli, député de Peschiera. Cette habitation s'élevait sur le territoire de Peschiera même; c'est le centre du hameau de San-Benedetto.

M. Signorelli avait manifesté l'intention de quitter Peschiera; le lieutenant feld-maréchal Gorizzuti, commandant supérieur de la forteresse, lui ayant fait des observations sur l'effet moral que produirait ce départ, M. Signorelli ne voulut pas céder. Il persista dans ses projets. Et cependant, ce n'est point par représailles que son habitation de campagne fut brûlée dans la nuit du 2 juillet. Placée en pleine tranchée, elle devait disparaître. Bâtiments, dépendances, mobilier, céréales en grange, foin et même les effets des domestiques, tout fut brûlé, détruit. Deux bombes et quatre ou cinq boulets, dont aucun n'a manqué le but, ont suffi pour achever l'œuvre de ruine.

Les domestiques étaient tous réunis sous le porche, à peu près intact. Ils avaient à leurs pieds les éclats des bombes et les boulets qui ont détruit la demeure de leur maître. Je leur ai demandé de l'eau; ils m'en ont apporté un sceau dans lequel il m'a fallu boire; il ne reste pas un verre, pas un pot, pas un fragment d'écuelle.

Pendant ma course dans les tranchées, Bartolo m'attendait au pied de la dernière barricade avec les chevaux. C'est une justice à lui rendre; s'il m'arrive de l'ennui, j'en serai rede-

vable à Bartolo. Le voisinage des Autrichiens n'a pu le décider à quitter son immense cocarde italienne. Un ordre des plus impératifs lui a fait mettre pour un instant ses couleurs en poche; mais quand je suis revenu des tranchées, elles avaient repris leur place au côté gauche de son chapeau. Je me suis résigné au silence.

De Peschiera j'ai pris la route de Pozzolengo, village entouré de sites très-pittoresques, où, dit-on, Claudius II défit, en 268, une armée de Germains. Pozzolengo, en 1859, a sa place marquée dans la bataille de Solferino. Je m'y suis rencontré avec des officiers de la division de cavalerie légère sarde qui prend ses cantonnements à Lonate et dans les environs. Les officiers piémontais sont, en général, d'un commerce fort agréable. Beaucoup appartiennent à l'aristocratie. Dans la cavalerie et les armes spéciales les deux tiers environ et dans l'infanterie plus de la moitié des officiers sont titrés.

J'ai vu à Pozzolengo le capitaine comte Fé, commandant le 2e escadron de chevau-légers (régiment de Montferrat). Son escadron, à la bataille de Solferino, servait de soutien, sur les hauteurs de San-Martino, à une batterie de quatorze pièces de 16. San-Martino fut enlevé par les Piémontais au début de la journée, repris par les Autrichiens, puis pris et repris sept fois. Les Piémontais durent y abandonner des pièces. Ils les enclouèrent avant de se retirer. Vers deux heures de l'après-midi, ils occupaient de nouveau la position, et ordre parvint au général Mollard de la garder à tout prix.

En ce moment un bataillon de Croates gravissait la cime et se lançait à la baïonnette sur la batterie. Le capitaine Fé, dont l'escadron avait été exposé pendant quatorze heures au feu, sans donner, et qui avait ainsi perdu déjà dix-huit hommes, ordonne la charge et la pousse avec tant de vigueur qu'il refoule l'ennemi dans la plaine. Une seconde charge, en fourrageurs, ramène la plupart des Croates prisonniers. Dans ce beau fait d'armes, l'escadron du comte Fé a perdu, en tués seulement, le tiers de son effectif.

L'artillerie autrichienne a un tir supérieur, le feu de Peschiera le prouve, et cependant son canon de campagne a pro-

duit peu d'effet dans les rangs des alliés. En revanche, la fusillade a été des plus meurtrières. Les grandes fusées de guerre, dont on attendait des effets surprenants, sont, pour ainsi dire, inoffensives dans la guerre en plaine.

Un des petits bateaux à vapeur qui ravitaillent Peschiera, ignorant qu'un armistice avait été conclu, s'est approché du rivage hier et a lancé deux coups de caronade sur les Sardes chargés des travaux du siége. Un bersaglieri a eu la main légèrement brûlée par la flamme d'un obus qui a éclaté près de lui sans occasionner d'autre mal. Les Sardes ont riposté par deux coups chargés à boulet. Peu habitués à mesurer les distances sur l'eau, leurs projectiles ont passé au-dessus du but à atteindre. Ainsi, les quatre derniers coups de canon tirés, avant la trêve, sont quatre coups inoffensifs.

L'action de l'artillerie, pendant la campagne, a permis dès à présent d'apprécier les effets des canons rayés. Ils ont rendu de grands services, mais ces bouches à feu n'ont pas, selon mon faible avis, atteint leur dernier degré de perfectibilité. Elles ont une longue portée et une grande justesse de tir, mais les projectiles creux qu'elles lancent et qui ne renferment pas de balles, à cause de leur petit volume, ne remplacent pas, à petite distance, par la projection de leurs éclats, les effets de la mitraille. Les Sardes ont aussi des canons rayés, mais de siége seulement, système Cavalli, du nom d'un général d'artillerie piémontais, célèbre dans les annales de l'arme. Cavalli n'a fait construire que des canons de siége; il n'a pas cru convenable d'étendre son invention au canon de bataille.

Je puis vous transmettre encore quelques détails complémentaires sur les modifications que les Français ont introduites dans leur artillerie.

Les calibres sont désormais réduits à deux : calibre de 12 ou de siége, calibre de 4 ou de campagne. Les calibres de marine et les mortiers à bombes sont maintenus.

Le boulet plein est entièrement supprimé. Il n'y a plus que des projectiles creux.

Ces projectiles sont à double effet. Ils frappent comme le boulet plein et éclatent comme l'obus.

La pièce de 12, destinée aux opérations de siége, remplace avec avantage les calibres monstrueux tour à tour préconisés, depuis la gigantesque couleuvrine de Mahomet II, ce mastodonte de l'artillerie, jusqu'à l'énorme canon de Lancastre des Anglais.

La pièce de 12 rayée remplace plus particulièrement la pièce de 24, qui est le calibre classiquement usité pour ouvrir la brèche. Voici avec quels avantages :

Contre un massif de la plus forte maçonnerie, on a braqué une batterie de 24 (ancien) à la distance de 35 mètres, qui est celle à laquelle on ouvre le feu de brèche contre un rempart.

Un second massif de maçonnerie, parfaitement semblable au premier, a été battu en brèche par une batterie de 12 (nouveau), mais à la distance de 70 mètres.

Or il a fallu à l'artillerie rayée moitié moins de coups pour ouvrir la brèche qu'à l'artillerie ancienne et à une distance double.

Les projectiles pénétraient dans l'épaisseur du bloc de pierre et de ciment à une profondeur de 80 centimètres et faisaient explosion en ouvrant d'énormes entonnoirs.

Et, pour déployer cette terrible puissance de projection, il ne faut à la pièce rayée qu'une charge de poudre de 1,200 grammes. La pièce de 24 brûle 8 kilogrammes de poudre à chaque coup.

Les avantages que présente la pièce de 4 ou de campagne sont les suivants :

Cette pièce est si petite, si mignonne, qu'on pourrait l'appeler la carabine d'artillerie. Elle pèse moins de 300 kilogrammes, et six canonniers peuvent la transporter sans peine sur leurs épaules dans un pas difficile.

Elle n'emploie à chaque coup que 500 grammes de poudre.

La force d'explosion de son boulet creux est terrible. Pour en concevoir la mesure, on n'a qu'à se rappeler la catastrophe déplorable qui a mis fin aux jours du général Ardant. Cet officier fut, on s'en souvient, atteint par un éclat de projectile qui le frappa à la tempe au moment où il regardait à travers une fente presque linéaire pratiquée dans une épaisse muraille. Le

boulet-obus éclatait à soixante mètres au moins, et l'éclat ou plutôt la parcelle qui frappa le général était d'une exiguïté excessive. Cependant le crâne de la victime fut circulairement brisé dans tout son pourtour, et la mort immédiate.

La charge et la manœuvre de la nouvelle artillerie sont tout ce qu'il y a de plus simple et de plus rapide.

Toutes les pièces du nouveau système se chargent par la bouche. On a entièrement renoncé à charger par la culasse, après de nombreux essais. Les Anglais et les Américains, au contraire, poursuivent leurs perfectionnements dans cette voie.

P. S. On parle beaucoup du général autrichien, comte Nugent, vieillard de quatre-vingt-deux ans. Il était, malgré son grand âge, au milieu du feu de Solferino, dirigeant les opérations et donnant des ordres. C'est la sollicitude seule de ses aides de camp qui, à la fin de l'affaire, l'a décidé à monter sur son petit poney et à quitter le champ de bataille. Il n'a pas pris de repos la nuit.

Cerlongo, 11 juillet.

Je reviens de Mantoue. Je n'ai point pénétré bien avant dans la ville et je n'y suis point resté longtemps, il est vrai, mais j'ai été à Mantoue; et ce voyage, ou plutôt cette course, est pour moi un véritable événement. C'est un événement aussi pour la population de Mantoue. Prêtant bénévolement, à mon compagnon, M. David et à moi, des attributions qui ne sont pas les nôtres, les Mantouans nous ont honorés d'une manifestation silencieuse et paisible, mais d'une haute signification.

La conclusion de la trêve m'a inspiré l'idée de tenter de pénétrer dans Peschiera, dans Mantoue et même dans Vérone. Des officiers français et sardes, des journalistes, des artistes à qui j'ai fait part de mon projet, hier matin, avant de quitter Desenzano, ont tâché de me dissiduader de mon dessein. Ils n'ont pu me convaincre et M. David-Sauzéa encore moins.

Selon moi, nous ne pouvions nous exposer à aucun danger sérieux et pas même à un désagrément grave; le seul ennui qui pût nous arriver était de revenir sur nos pas, de faire dix à douze lieues en pure perte et en plein soleil. Cette bagatelle n'est pas de nature à arrêter des gens qui, depuis près de trois mois, passent rarement deux nuits dans le même gîte.

Je vous ai dit, hier, comment j'ai échoué en partie dans mon expédition sur Peschiera ; loin d'être découragé par cet échec, j'en ai tiré, au contraire, des conclusions favorables pour aujourd'hui. La grande chaleur du jour tombée, nous avons serré la main de MM. les officiers sardes du régiment de Montferrat et nous avons quitté Pozzolengo pour aller coucher à Cerlongo.

Avant quatre heures, j'arrachai mon compagnon de voyage aux délices d'un sommeil profond ; à cinq heures, nous étions en selle et nous traversions le bivac de la division du général Trochu (3e corps) aux sons de la diane.

La route de Mantoue longe Goito, traverse le hameau de Cagliara et les villages de Sacca, Rivalta, la Grazie, Curtatone, Gli-Angeli. A la Grazie, village composé seulement de quelques maisons bien bâties sur une grande place qui borde la route, les habitants sortirent de leurs demeures pour nous examiner. Nous inspirions de la curiosité. Les gens du pays vont et viennent librement, mais depuis longtemps la route de Mantoue est déserte de voyageurs étrangers. Nous passâmes sans interroger personne.

En avant de Curtatone, un ouvrage de campagne, une de ces redoutes en terre comme les Autrichiens en savent si bien construire, barre la route. Une barrière en fortes palissades effilées comme des pointes de flèche et qui sert de porte à la redoute est ouverte, mais personne sur le rempart, pas une âme pour garder ce poste avancé. Nous passons encore, mais bientôt nous sommes arrêtés par un nouvel obstacle.

Derrière la redoute, en avant du village de Curtatone, coule la petite rivière l'Osone, qui prend sa source dans les montagnes du Bianzais et va se perdre dans le « lago superiore » de Mantoue. La route traverse l'Osone sur un pont, mais le pont est détruit par la mine. Nous approchons du bord d'un air

piteux. — Nous ne savions pas alors ce que nous avons appris vingt minutes plus tard, c'est-à-dire qu'il existe encore une autre route carrossable pour arriver à Mantoue. On tourne à droite et l'on passe à Montanara par un long circuit. — La mine n'a pas laissé pierre sur pierre du pont de Curtatone, mais ses débris ont comblé le lit de l'Osone; on peut descendre au fond et remonter sur l'autre bord par un sentier de chèvres.

Impossible de songer à faire passer des chevaux par ce ravin, ou plutôt par ce petit précipice, et l'on est encore à six kilomètres de Mantoue! De plus, il est huit heures et demie, et le soleil devient ardent. Mais avoir fait tant de chemin pour être arrêté par un trou serait ridicule. Il faut prendre bravement un parti. Nous laissons nos chevaux à la garde de Bartolo et nous continuons la route à pied. Bartolo attache ses chevaux aux palissades, s'étend sur l'herbe et s'endort. Il nous attendra jusqu'à demain s'il le faut.

Curtatone traversé, la route fait un coude à droite et s'étend en avant avec la rectitude d'un trait d'arbalète. Au loin s'élèvent le dôme et les clochers de Mantoue, mais personne sur les chemins si ce n'est de temps à autre un paysan, à cheval, qui salue profondément les passants. Nulle part de sentinelles; il est vrai qu'il n'en faut pas. Des voyageurs isolés doivent être arrêtés aux barrières avancées de la place et une troupe plus considérable serait signalée à temps.

Nous arrêtons une brave femme qui arrive par un sentier latéral pour lui demander si les gens du pays entrent à Mantoue et en sortent librement. Elle répond par l'affirmative et nous questionne à son tour pour savoir si nous sommes Toscans. Il lui semble que mon ami ne parle pas avec l'accent du cercle de Mantoue.

Après quelques questions encore, nous tendons, en lui souhaitant le bonjour, une pièce d'un demi-zwanziger à la digne femme. « Per mi ! » exclama la paysanne, « que le bon Dieu et la Sainte-Vierge et tous les saints vous en récompensent dans le bienheureux Paradis ! »

A cinquante pas de là, une troupe de deux à trois cents

Autrichiens travaillent dans les champs. Ils sont occupés, sous la surveillance de sous-officiers, à enfouir dans la terre des hautes tiges de maïs qui pourraient masquer des tirailleurs. Je demande s'il nous sera permis d'entrer en ville. Les sergents l'ignorent; il faut nous adresser à « l'avancée, » c'est-à-dire aux premières barrières, à l'entrée des fortifications.

Le factionnaire, qui voit venir des étrangers, appelle le caporal du poste et descend précipitamment du talus. Une trentaine de soldats, attirés par la curiosité, se pressent à l'entrée des barrières. C'est le moment de savoir s'il sera permis de passer outre ou s'il faut rétrograder. Nous demandons l'officier de service. Un jeune homme, en veste de toile déboutonnée, ornée au collet des deux étoiles de lieutenant, s'approche d'un air gracieux et s'informe de l'objet de notre demande.

L'autorisation sollicitée ne rentre pas dans les attributions d'un lieutenant, cela va sans dire, mais du commandant supérieur de Mantoue, le lieutenant feld-maréchal de Culoz; un sous-officier va nous conduire près de lui. Nous remercions.

L'officier nous accompagne par courtoisie, aussi loin que les exigences du service le permettent, et, en nous souhaitant beaucoup d'agrément dans notre promenade à Mantoue, il exprime le vœu que la trêve ne soit pas le précurseur de la paix. La paix n'est nullement désirée dans l'armée autrichienne; l'armistice, toutefois, l'officier l'avoue, est pour elle un bienfait; les maladies sévissent; il y a deux mille fiévreux dans la garnison de Mantoue. Là-dessus, il nous serre la main et nous abandonne aux soins de notre guide, en épaisse moustache et en gros favoris recourbés.

Il faut plus de vingt minutes pour parcourir à pied les méandres de la route dans les fortifications. C'est une succession continuelle de larges fossés, de profils gigantesques, de ponts-levis manœuvrés par des chaînes dont d'énormes bombes forment les anneaux. En chemin nous rencontrons des nuées de soldats, Croates à demi sauvages, Tyroliens à l'adresse cruelle, brillants hussards, hulans, superbes artilleurs, de ces fantassins aux pantalons collants dont tant de cadavres ont jonché les champs de Solferino, de San-Martino et de Cavriana; la

plupart en veste de toile, quelques-uns en grande tenue, mais tous brillants de propreté, la giberne astiquée comme un miroir, les buffleteries d'un blanc de neige, l'acier des armes brillant comme l'argent poli. Tous ces soldats nous considèrent avec curiosité, les uns d'un air hébété, les autres avec un regard farouche.

La garnison de Mantoue est considérable. On en juge par les nombreuses marmites d'escouade qui bouillottent sur les glacis. Les casernes sont encombrées; le trop plein bivaque au dehors, sans huttes, sans tentes-abris, à la belle étoile.

Une dernière voûte, d'épaisses portes ouvertes, rayées jaune et noir, en chevrons, nous séparent encore de la ville. Du côté de l'intérieur s'ouvrent les portes de deux corps de garde isolés de la voie publique par deux grilles. Derrière ces grilles, deux canons de campagne, en batterie, sont braqués sur la rue. Les bouches des pièces sont fermées par des tampons et les mèches ne sont pas allumées; mais il n'y a ni mèches sans feu ni tampons qui tiennent, deux canons braqués sur les gens ne sont pas d'un plaisant voisinage.

Du corps de garde sortent deux capitaines. L'un d'eux demande au sergent si nous sommes des prisonniers. Je me hâte de répondre négativement. « Non? Très-bien, » réplique le capitaine, et il rentre au poste en riant.

Au bout de la rue, qui est fort belle, large, bien bâtie, mais à peu près déserte, ce qu'il faut attribuer à la grande chaleur, un grand édifice est gardé par deux sentinelles, et sous le porche sont assis des sous-officiers de planton de toutes les armes, de tous les corps de la garnison de Mantoue. C'est la demeure du lieutenant feld-maréchal, commandant supérieur. Nous sommes arrivés.

Le guide nous précède et nous traversons trois bureaux. Deux sont occupés par des soldats et sous-officiers secrétaires; le troisième, par les officiers de service. Le sous-officier prononce quelques paroles à l'oreille d'un vieux capitaine, à la moustache cirée, tendue horizontalement comme un câble, et dont les pointes dépassent les joues d'un pouce et demi pour le moins. Ce dernier se lève sans mot dire, et, avec

un regard oblique et rogue, entre dans une chambre latérale.

Après quelques secondes d'attende, la porte s'ouvre de nouveau et un officier supérieur nous invite à entrer dans le cabinet du lieutenant feld-maréchal.

Le comte de Culoz n'est plus jeune; il est d'une haute et ferme stature. Sa figure martiale avait, en nous parlant, une expression de bienveillance réelle. C'est un homme du monde, de belles manières et de grand ton. Sur sa tunique bleu de ciel il n'a point les insignes de son grade ni de décoration. Son bras gauche est entouré d'un crêpe de deuil.

Le maréchal se lève pour nous recevoir et, dans un français très-net et fort peu accentué, nous prie de formuler notre désir. Je m'explique. Nos passe-ports sont visés pour les Etats sardes, mais l'administration française a étendu notre permis de parcours à tous les lieux occupés par l'armée. Nous venons de Cerlongo et nous espérons que les bénéfices de la trêve nous feront obtenir l'autorisation de passer quelques heures dans Mantoue. Nous ne sommes pas militaires, d'ailleurs, et, quant à moi, je ne suis pas Français; j'ai l'honneur d'être Belge. Notre intention n'est pas — on peut nous en croire sur parole — de mesurer l'épaisseur des profils, de sonder la profondeur des fossés, de faire le dénombrement des canons, de l'effectif, des rations et des munitions de la place. Oh! nous sommes bien inoffensifs!

Le lieutenant feld-maréchal écoute en souriant, mais il objecte que, malgré son désir de nous être agréable, il doit se soumettre aux strictes lois de l'armistice qui défendent de franchir les lignes déterminées. Il en est désolé, mais ne peut voir en nous que des ennemis, et il est forcé de nous prier de retourner sur nos pas au plus vite. « Mais, au moins, nous sera-il permis de faire halte dans un hôtel, avant de partir? Nous mourons de faim! — Oh! très-volontiers, je ne vous chasse pas, je suis même désolé de ce que mes heures et les limites de votre séjour à Mantoue ne me permettent pas de vous inviter à faire plus ample connaissance. — C'est trop de bonté, monsieur le maréchal, veuillez agréer nos remercìements; mais si ce n'est pas nous montrer indiscrets, nous voudrions vous adresser une

autre prière. Pourrions-nous faire venir nos chevaux par la route de Montanara ? Nous les avons laissés au pont rompu de Curtatone. La distance est longue et il fait bien chaud. — Je ferai mieux, répond le maréchal, je vais vous donner une voiture qui vous mènera à Curtatone. Bonjour, messieurs, nous nous retrouverons, je l'espère, dans de meilleures circonstances.»

Avant de nous quitter, le lieutenant feld-maréchal demanda nos cartes. Nous offrîmes nos passe-ports ; le comte de Culoz refusa de les voir.

Tel est, en substance, notre entretien avec le gouverneur de Mantoue; mais je ne puis rendre ni son ton de politesse ni la grâce du geste, qui ont mitigé, et bien au delà, la dureté d'un refus.

Pendant qu'on attelait la voiture promise, nous eûmes lieu de reconnaître que le lieutenant feld-maréchal avait bien fait de nous refuser l'autorisation de visiter Mantoue. J'ai dit que la grande rue conduisant à l'hôtel de M. le comte de Culoz était à peu près déserte quand nous entrâmes dans Mantoue ; mais, malgré nos habits bourgeois, nos burnous blancs, nos casquettes recouvertes de coutil blanc à longs bouts flottants, l'hôtel où nous étions entrés, avaient attiré l'attention de quelques rares passants rencontrés en route ; ceux-ci en avaient prévenu d'autres, si bien qu'il y avait foule devant la maison du gouverneur et que les sentinelles étaient obligées de faire éloigner les curieux.

La voiture attelée, un sous-officier monta sur le siége à côté du conducteur, et nous fûmes conduits à l'hôtel de l'Aigle d'Or, auquel je dois une mention honorable. Au dessert, on nous servit des figues, rares encore pour la saison, les seules peut-être qui fussent à Mantoue. Nous les avons emportées pour en faire hommage à M. le général Trochu.

Le rassemblement nous avait suivis. Des têtes curieuses se penchaient dans la salle à manger, et d'autres cherchaient à nous voir par les fenêtres de la cour. Il fallut monter au premier étage. Là, nous dûmes nous abstenir de regarder dans la rue. Des rassemblements se formaient. Les groupes causaient avec animation, mais à voix basse ; évidemment, on croyait que nous venions accomplir une mission. Il faut peu de chose pour

monter l'imagination de gens qui se croient menacés des horreurs d'un siége.

L'hôte nous a pris pour des diplomates, il nous a traités comme tels, et, cependant, contradiction agréable, sa note était établie sur le tarif des sous-lieutenants.

Au départ, reconduits par l'hôte qui voulait nous témoigner sa déférence, nous avons traversé les rangs d'une foule compacte, silencieuse, nous suivant d'un regard anxieux. A cent pas de l'hôtel, une trentaine de jeunes dames étaient accoudées aux fenêtres d'une grande maison. Elles nous ont salués de la main et du sourire, et celles qui étaient au second rang, voyant l'attention du sous-officier se porter ailleurs, ont fait un pas en arrière pour nous envoyer des baisers, de chauds et patriotiques baisers. Qui sait, il y a eu tant de villes abandonnées! Après Milan, Brescia, Bergame, Crémone et tant d'autres, peut-être croyaient-elles, les jolies Mantouanes, que nous avions réglé les conditions de l'évacuation de Mantoue, et que nous leur apportions la délivrance. Hélas ! nous ne leur avons rien apporté, si ce n'est peut-être un instant d'illusion.

Cinq minutes après, nous roulions sous les voûtes sonores de la forteresse, et, trois quarts d'heures plus tard, le sous-officier —dont nous avons admiré en route la tenue fraîche et coquette — et le cocher, généreusement récompensés, nous déposaient corps et biens sur les bords desséchés de l'Osone.

De Mantoue nous n'avons rien vu si ce n'est une rue et le « lago superiore, » mais nous en emportons une double impression. La première, c'est que les hommes de guerre de l'Autriche ne sont pas tous hautains et durs; la seconde, c'est que si les conditions de la paix ou la fortune de la guerre rendent la liberté à Mantoue, les Mantouans ne seront pas les moins ardents en Italie à fêter l'ère de la délivrance.

Bartolo dormait encore, mais, réveillé dans l'intervalle, il s'était distrait en donnant liberté aux chevaux de tondre à même l'herbe grasse et drue des fossés et en faisant disparaître pour son propre compte le contenu de la besace aux provisions. Heureusement, pour le dîner du soir, nous avions eu soin de prendre des vivres frais à l'hôtel de l'Aigle d'Or. Bartolo

s'en doutait bien, nous a-t-il dit du ton le plus simple du monde et sans chercher à s'excuser d'avoir avalé notre pitance et nos réserves. Satisfait de nos emplettes, il a bridé ses chevaux sans souffler mot.

Avant de quitter Mantoue pour n'y plus revenir, il me reste à vous faire une description sommaire de cette forteresse importante.

Le lac sur lequel s'élève cette place de guerre n'est autre chose que le Mincio élargi. Plus loin il s'écoule, sous la forme de rivière et va se jeter dans le Pô, près de Governolo. La largeur du lac est de deux kilomètres : il forme comme une équerre dont une des branches va de l'est à l'ouest, et l'autre du nord au sud.

La ville est située au coude de cette équerre; elle se trouve néanmoins entourée par les eaux de toutes parts au moyen d'une saignée faite au lac pour procurer vers le sud un fossé au corps de la place, et d'un autre fossé en avant, destiné à couvrir les dehors. Ce côté du sud et du sud-ouest est le seul par lequel on puisse attaquer la ville, en cheminant par des travaux de sape et de tranchée, selon la méthode ordinaire des siéges. Aussi ce côté a-t-il été fortifié par une triple et quadruple ligne d'ouvrages défensifs.

Mantoue est une ville de 30,000 habitants. Elle contient plusieurs monuments construits sur les desseins de Jules Romain, entre autres la cathédrale et le palais des anciens ducs de la maison de Gonzague, dans l'île du Té, île située au midi de la ville et enclavée dans les fortifications. Les Français ont décoré Mantoue d'une belle place en l'honneur de Virgile, « foro Virgilio, » sur laquelle s'élève la statue du grand poëte.

Mantoue communique avec l'extérieur par cinq issues, dont les principales sont formées par des chaussées. Ces chaussées, garnies d'écluses, maintiennent les eaux à la hauteur convenable, et il en résulte trois niveaux différents qui partagent le lac en lac supérieur, lac du milieu et lac inférieur : il y a sur le lac supérieur une flottille de guerre. Les têtes de ces chaussées sont défendues par des forts.

Sur celle du nord, à la porte Molino, s'élève la citadelle,

ayant une double enceinte de défenses et un réduit. C'est une vaste forteresse qui commande toutes les approches du lac vers le nord, et qui de plus, au moyen de ce qu'on nomme des manœuvres d'eau, peut inonder la campagne. Aux glacis de la citadelle aboutissent la route et le chemin de fer qui relient Mantoue à Vérone. Cette communication est coupée aujourd'hui.

A la chaussée de l'est s'élève le fort Saint-Georges, presque aussi important que la citadelle, et qui joue le même rôle que celle ci pour le commandement des approches de la rive orientale. A la porte Saint-Georges aboutit une autre route menant à Vérone par Isola della Scala. Une troisième chaussée, beaucoup moins longue que les deux autres, est celle de Pradella, à l'ouest, porte qui mène à la route de Crémone. Cette partie, qui est le côté faible de la place, est couverte d'un ouvrage à cornes et a été récemment renforcée par les Autrichiens au moyen de retranchements en maçonnerie qui s'étendent dans la campagne et qui ont pour réduit le corps de place, défendu lui-même par son rempart et un large fossé plein d'eau.

A la partie méridionale, appelée île du Té, existe une quatrième porte dite porte Ceresa, du nom d'un village voisin, et une cinquième issue appelée porte del Portello, sur le lac inférieur. C'est du côté de l'ouest et du midi seulement que la ville est accessible à des travaux de siége. Elle est néanmoins fermée de ce côté par une coupure ou portion de lac étroite, appelée le Paiolo, prolongation du lac inférieur, dont l'eau bourbeuse et peu profonde exhale en été des miasmes délétères très-funestes à la garnison. Cette partie de Mantoue comprend un quart de la place.

L'île du Té est couverte par un rempart bastionné, avec demi-lunes, chemins couverts et fossés. Là s'élève la tour d'observation dite tour de Ceresa, et en avant s'étend un vaste camp retranché, flanqué de bastions. Au delà encore, à l'extrémité sud-est, vis-à-vis du village de Petiole et au bord du lac inférieur, est construit le petit fort du Migliaretto, destiné à battre de flanc les attaques dirigées sur le camp retranché de Ceresa.

Outre les grandes qualités défensives qui ont fait acquérir à

Mantoue la réputation d'une forteresse de premier ordre, cette place a l'avantage de commander le cours du Pô par les détachements que sa garnison entretient à Borgoforte et à Governolo. Au moyen d'un pont à Borgoforte, qui n'est qu'à deux lieues, les troupes établies à Mantoue passent à volonté sur la rive méridionale du Pô. Par le cours du Mincio, les chaloupes armées descendent du lac à Governolo, pour entrer dans ce fleuve dont Mantoue domine ainsi la navigation.

Mais cette célèbre forteresse a un très-grand défaut, c'est de pouvoir être bloquée par un corps de troupes numériquement inférieur de deux tiers à sa garnison, contrairement à la proportion requise dans tous les siéges. Cernée aussi bien que protégée par ses eaux, Mantoue n'a pour débouchés que quatre chaussées longues et étroites. La tête de ces chaussées est défendue par de bonnes fortifications; mais l'assiégeant en élève à son tour devant ces issues, il remplit d'eau ses fossés en saignant les nombreux canaux qui coupent le pays, il s'applique à faire des retranchements presque infranchissables, et dès lors la garnison, quelle que soit sa force, est réduite à subir le blocus sans pouvoir exécuter aucune sortie, tandis que l'assiégeant déploie au dehors avec sécurité tous ses moyens d'attaque.

C'est ce qui est arrivé dans les deux siéges de Mantoue; en 1796, par les Autrichiens, et en 1799, par les Français.

Grand quartier général, à Desenzano, 13 juillet.

La paix est faite. Le traité, signé hier par Napoléon III, a été porté cette nuit à Vérone par M. Corbin, capitaine, officier d'ordonnance de l'empereur des Français, et remis à l'empereur d'Autriche, ce matin, à sept heures et demie.

Les deux empereurs se sont rencontrés avant-hier à Villafranca, vide de troupes. Il avait été question d'y établir le quartier général français; on s'est ravisé. Déjà, le maréchal

Niel avait jugé bon de quitter cette position et de se replier sur le gros de l'armée française.

Voici quelques détails sur le cérémonial de l'entrevue :

L'empereur Napoléon est arrivé à huit heures et demie à Villafranca, accompagné du maréchal Vaillant, du général de Martimprey, des cent-gardes, d'un escadron de guides et de toute sa maison militaire. Cette escorte était splendide. Sa Majesté était à cheval et en képi. Le rendez-vous était fixé pour neuf heures. L'empereur est sorti alors de Villafranca, et il est allé à la rencontre de Sa Majesté Autrichienne sur la route de Vérone. A peine avait-il parcouru cinq cents mètres hors des dernières maisons, que l'empereur François-Joseph l'a aperçu. Celui-ci a quitté immédiatement son escorte et est venu au-devant de son heureux vainqueur.

L'empereur d'Autriche était accompagné par le feldzeugmestre Hess, par le général Pouilly, par un grand nombre d'aides de camp, et par un escadrons de hulans, un autre de gardes-nobles et un troisième de gendarmes. Il était habillé bleu de ciel, en képi, et montait un cheval bai.

L'empereur Napoléon, voyant son jeune ennemi, lui a tendu immédiatement la main. Celui-ci l'a serrée avec empressement. Isolés au milieu de la route, les deux souverains se sont dit quelques mots, après quoi l'empereur Napoléon a présenté à Sa Majesté Autrichienne le maréchal Vaillant, le général de Martimprey et quelques autres personnes de sa suite. François-Joseph les a salués avec une imperceptible inclination de tête; puis il a demandé à l'empereur Napoléon s'il lui plaisait de rentrer à Villafranea. L'empereur a consenti. Alors François-Joseph est passé à la gauche de son hôte et l'escadron de gendarmerie autrichienne a pris le devant, en sorte que les deux souverains et l'escorte française se trouvaient au milieu. A neuf heures, le cortége rentrait à Villafranca. Quelques monosyllabes seulement ont été échangées le long de la route.

Il avait été préparé une maison pour la réception et un déjeuner. Les deux souverains sont restés seuls. Ce qui a été dit entre eux, personne ne le sait. La presse le saura peut-être un

jour. Les conditions définitives de la paix ont été fixées dans ce colloque.

La maison qui avait été préparée pour recevoir les deux souverains est celle de M. Carlo Gandini-Morelli, située dans la rue principale de la ville, et dans laquelle l'empereur d'Autriche avait déjà passé une nuit avant la bataille de Solferino. Cette habitation est simple; elle a une façade très-ordinaire, et, dans l'intérieur, un ameublement confortable, mais sans luxe. Les deux pièces, désormais historiques, de cette demeure sont la chambre à coucher de François-Joseph et un petit salon peint à fresque où a eu lieu la conférence du 11.

Les peintures des murailles de ce petit salon ne sont pas de premier ordre; elles représentent des paysages invraisemblables sous des draperies impossibles. Il y a deux canapés, des fauteuils en petit nombre et des chaises en abondance. L'étoffe des meubles est verte.

Au moment de passer le seuil, un débat de politesse s'est échangé entre les deux empereurs. Napoléon III, prenant le pas, a prononcé ces paroles significatives : « Je cède, puisque vous le voulez; d'ailleurs, vous êtes chez vous. »

Il faut en conclure que le quadrilatère reste à l'Autriche.

Napoléon III et François-Joseph se sont enfermés seuls pendant une heure environ. Personne n'a assisté à cette conversation, tout le monde ignore ce qui s'est passé entre les deux souverains. Mais il y avait, pendant qu'ils conféraient ensemble, comme une attente solennelle.

Le seuil de la maison Gandini était occupé par les deux escortes réunies. On n'entendait pour ainsi dire aucun bruit. Toutes les conversations étaient suspendues. Les spectateurs de cette scène solennelle étaient placés sous l'empire d'un sentiment inexprimable. C'est une émotion dont ils garderont toute leur vie le souvenir et qu'il est impossible de vous traduire telle qu'ils l'ont ressentie.

En sortant de leur petit salon, Napoléon III et François-Joseph paraissaient rayonnants. Ce dernier a adressé à l'état-major français quelques paroles qui exprimaient toute son admiration pour sa brave armée. Sa Majesté a présenté

la main au maréchal Vaillant, au général de Martimprey et au général Fleury. François-Joseph échangea ensuite de nouvelles marques d'amitié avec Napoléon III, et remonta à cheval pour retourner à Vérone.

On a remarqué, avec une vive satisfaction, qu'après la conférence le visage de l'empereur François-Joseph ne présentait plus la moindre trace d'émotion. Avant d'entrer dans la salle où de si graves intérêts ont été débattus, il froissait, par un mouvement nerveux, son gant de la main droite en parlant au major général de l'armée française.

L'empereur Napoléon, malgré son imperturbable sang-froid, était alors fortement ému aussi, mais pas au point cependant que cette impression fût visible pour ceux qui ne vivent pas dans son intimité.

L'empereur Napoléon est reparti à onze heures pour le quartier général de Valeggio.

Hier soir, vers neuf heures, l'empereur Napoléon est entré triomphalement à Desenzano, en calèche découverte; il est descendu à l'auberge de la Vieille-Poste où j'ai fait de si mauvais repas; il en est reparti aujourd'hui, à deux heures. La ville était illuminée en son honneur et l'harmonie de la ville lui a donné une aubade.

En recevant ce matin, à sept heures et demie, le traité signé par Sa Majesté l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche a répondu au capitaine qui le lui remettait : « Merci des bonnes nouvelles que vous m'apportez. »

J'ai eu l'avantage de déjeuner ce matin, avec ce capitaine, dans la péninsule de Sermione, et je l'ai ramené à Desenzano dans ma barque.

Certes, les conditions du traité sont encore un mystère, mais je crois pouvoir donner, comme présomption probable, les renseignements que j'ai reçus à ce sujet de personnes en mesure d'être bien informées, si toutefois on peut être bien informé, en Europe, de choses que l'empereur juge convenable de garder pour lui.

L'Autriche serait comme auparavant une puissance italienne. Le formidable quadrilatère, pivot de la domination militaire de

l'Autriche dans toute la Haute-Italie, resterait en ses mains, quoique les forteresses de Mantoue et de Peschiera aient appartenu jusqu'à présent à la Lombardie.

La Toscane et Modène seraient rendues à leurs souverains; il n'est pas fait mention de Parme, dit-on; les conditions d'existence de ce duché seront réglées plus tard.

La Lombardie serait cédée par son souverain à l'empereur des Français, qui, à son tour, la transmet au roi de Sardaigne. Exiger que la Lombardie fût directement cédée par l'Autriche à la Sardaigne eût été probablement faire échouer la paix. On affirme que les Autrichiens ne veulent pas traiter avec les Piémontais.

Je ne puis vous donner aucun renseignement relativement aux Légations.

Ces présomptions, — tant que le traité ne sera pas rendu public, on ne peut rien dire sans faire des suppositions, — ont une grande probabilité de certitude, mais je ne puis vous les affirmer comme certaines.

Si le traité est conclu dans ces conditions-là, nous serons loin de « l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique, » et, dans beaucoup d'endroits de l'Italie, d'amères désillusions se feront jour. Le public n'admet pas de concessions envers l'Autriche, pas de transactions. Tout ce qu'il admet, c'est la Lombardie annexée au Piémont et la Vénétie indépendante, formant royaume sous un prince qui ne serait pas Autrichien. On n'en veut pas démordre; on ne veut rien de moins.

Certes, si l'on en juge par les débuts de la guerre, on pourrait probablement achever la conquête; mais toute la question est de savoir si dans l'état actuel des dispositions de l'Europe il convient de sacrifier encore quarante mille hommes, au moins, pour arriver au résultat.

L'armée autrichienne s'est réconfortée, reformée. La paix défavorable à l'Autriche est pour elle un véritable désastre. Le lieutenant feld-maréchal Gorizzuti, commandant supérieur à Peschiera, pleurait à chaudes larmes, en apprenant qu'il n'aurait pas le droit de prouver son dévouement à son souverain et à l'Autriche.

Il espérait pour lui un sort glorieux, la réalisation de ses rêves les plus chers, mourir enseveli sous les ruines de la place confiée à son courage, à son patriotisme, à son honneur.

La haine de l'Autriche contre le Piémont lui a fait commettre une faute très-grave à la bataille de Solferino. Deux corps d'armée autrichiens, commandés par Bencdeck, ont essayé de couper les communications de l'aile gauche française avec les Sardes.

Refoulés par le corps d'armée du maréchal Baraguey-d'Hilliers, ils n'ont plus été d'aucun secours aux leurs, qui les avaient sacrifiés dans l'espoir qu'ils écraseraient les Sardes. Ceux-ci, délivrés vers trois heures et demie, ont pu alors, mais seulement alors, commencer réellement leur bataille. Ils étaient peu nombreux, je l'ai déjà dit, une division et demie leur manquait.

L'habile manœuvre du maréchal a été heureusement secondée par une charge brillante du 1er lanciers. Les lanciers ont été vigoureusement ramenés par la cavalerie autrichienne, il est vrai, mais le but qu'ils voulaient atteindre a été rempli. Les communications ont été rétablies.

Les Sardes ont été admirables pendant toute la campagne. Ils ont fait des pertes énormes, relativement à leur petit nombre. A Solferino, la brigade d'Aoste, seule, a perdu cent vingt hommes tués.

J'ai été visiter ce matin le village de Sermione, habité par des pêcheurs, et qui est situé à l'extrémité du promontoire qui partage en deux parties égales la partie sud du lac de Garda. La barque, conduite par deux vigoureux rameurs, a mis une heure et demie à faire le trajet.

Sermione est célèbre par sa grotte, — qui n'est qu'une plaisanterie, elle a l'étendue d'une petite cave, — les ruines des bains et du palais de Catulle. On y arrive, après une pénible demi-heure de marche, dans un terrain des plus accidentés, planté d'oliviers magnifiques, mais dont les produits sont loin de valoir les huiles célèbres de la Provence.

Les ruines du palais sont très-belles. On y voit encore des parquets entiers de mosaïque que les gamins détachent par

fragments et vendent en détail aux voyageurs; des voûtes qui supporteraient le poids du monde; des pans entiers de murailles montrent, distinctes, les séparations des salles, pleines aujourd'hui d'une végétation puissante, de vigoureux figuiers, principalement, dont les pieds, consolidés par un fond de roche, sont constamment baignés par les eaux transparentes du lac, parfois paisible, uni comme une glace, mais qui ressemble à la mer en fureur dans les jours de tourmente.

Brescia, 13 juillet.

Ma mission « de guerre » est terminée ; j'ai désarmé ; de ma propre autorité, je me suis placé sur le « pied de paix » des correspondants. Avant-hier, j'ai quitté le grand quartier général, alors à Desenzano, aujourd'hui en marche sur Milan : je ne m'en occuperai plus. Quel soulagement! On ne sait pas ce que c'est qu'un grand quartier général dans la campagne d'Italie de 1859. C'est, d'abord, une petite bourgade de 3,000 âmes qui reçoit tout d'un coup un surcroît de population de 30,000 habitants; une disette absolue de denrées, un embarras continuel de charrois d'artillerie, de voitures, de fourgons de train, de charrettes, de chevaux, d'ânes et de mulets; une confusion inextricable d'uniformes de tous les grades et de toutes les armes, d'employés de toutes les catégories, de mercantiles, de paysans, de charretiers ; une poussière à perdre haleine, des courses dans un cercle étroit à devenir fou.

Chaque fois que le grand quartier général se déplace, il faut recommencer un voyage d'exploration à la recherche de la poste aux lettres. Il m'a fallu courir deux heures avant-hier pour trouver son emplacement. Vingt personnes interrogées n'avaient pu me renseigner ; enfin, à la poste de la 1re division de la garde, — chaque division à la sienne, et la poste, outre le service des lettres, est chargée aussi du service du trésor, — on m'indique la casa Bianchi. Or, il y a quatre casa Bianchi à

Desenzano; j'ai dû me rendre de l'une à l'autre, et la quatrième, celle que je cherchais, était à cent pas de chez moi.

Pour trouver un gîte au grand quartier général, il faut avoir du génie ; pour le conserver, il faut montrer bec et ongles.

Pour arriver au grand quartier général, pour le quitter, il faut déployer plus de connaissances stratégiques qu'un général d'armée ; il faut se livrer à une étude assidue et ardue des chemins, des sentiers à prendre pour éviter les routes parcourues par les troupes, les trains et les bagages ; il faut choisir les heures à propos ; mais, quoi qu'on fasse, au départ et à l'arrivée il y a des rues étroites, encombrées, à traverser, et là encore il faut de la voix, du nerf et du geste pour passer de la queue à la tête.

J'ai fait, si je puis m'exprimer ainsi, la traversée de Desenzano à Brescia, à gué, non pas dans l'eau, mais dans la poussière. Par la chaleur et la sécheresse de la saison, il suffit du passage d'un seul corps d'armée pour couvrir la route d'une couche uniforme de dix à douze centimètres de cette poussière asphyxiante du gravier broyé par les roues et les pieds des hommes et des chevaux.

A Lonate, à une lieue de Desenzano, des officiers d'une division sarde qui s'y trouve campée m'ont barré le passage, et, après m'avoir fait boire un verre de limonade glacée, pour me décoller les lèvres et me donner la force de parler, m'ont demandé des nouvelles. La vérité sur les conditions de la paix commençait à transpirer. Quelle désolation ! quelles récriminations amères! quelles déceptions ! « Comment ! pas d'Italie libre jusqu'à l'Adriatique! Pas même les places fortes, ou du moins Mantoue et Peschiera ? Peschiera non plus! Peschiera qui nous appartenait, disaient-ils, car une place investie est une place prise; Peschiera où nous avons travaillé nuit et jour, depuis le 29 juin, dans les tranchées où mon pauvre capitaine, sacrait un lieutenant de la brigade des grenadiers de Sardaigne, a été coupé en deux, pendant son sommeil ! Pourquoi ne pas avoir rencontré un boulet sur le champ de bataille, alors que nous combattions, pensions-nous, pour l'affranchissement et la liberté de l'Italie ! Trois fois, à San-Martino, nous avons

tous, officiers et soldats, marché sur l'ennemi à la baïonnette, et de notre belle compagnie de quatre-vingt-quatorze hommes, il en est rentré quarante-neuf! Et de ceux qui restaient pas un ne disait : Nous en avons assez! On se serrait la main, on criait « per la patria! » et l'on recommençait. Et l'on aurait recommencé demain, après-demain et tous les jours jusqu'au dernier. Qu'importe qu'il n'en reste plus, nous avons derrière nous des petits-enfants pour vivre dans l'Italie libre et régénérée ! »

A Brescia, mon premier soin a été de me défaire de mon équipage de campagne, de congédier Bartolo et les chevaux. Bartolo, qui s'en doutait, a pris la chose philosophiquement; il ne tient plus à sa précieuse cocarde, que lui importe le reste. La chose dite, il s'est borné à tendre à mon compagnon et à moi un mémoire de faux frais que nous avons payé rubis sur l'ongle, sans répliquer, sans rien rabattre, tellement nous étions en admiration devant une pareille œuvre d'invention et de génie. Bartolo est parti en nous souhaitant mille années de prospérité. Quant à moi, à franchement dire, j'en ai assez de Bartolo. Il a démasqué, pendant notre dernier voyage, une foule de qualités négatives soigneusement dissimulées jusque-là.

Il est devenu ou il s'est révélé paresseux comme un Lazarrone. Tous les jours il manquait une pièce de mon mince bagage: tantôt mon encrier, que je ne pouvais remplacer en rase campagne, tantôt une parfaite casquette de voyage, tantôt une chemise oubliée dans une ferme. Chaque fois, depuis quelques jours, que Bartolo demandait de l'argent pour acheter du fourrage, il rentrait en exhalant une odeur « d'aqua vite » à cent pas. M. David Sauzéa ne s'est jamais ému de ces petites contrariétés; il les avait prévues, elles devaient faire partie de son programme de voyage, et il eût été bien fâché que son programme ne se réalisât pas dans toutes ses parties. Je ne suis pas d'un tempérament aussi débonnaire; aussi Bartolo avait-il une préférence marquée pour M. David. Il le servait beaucoup plus mal que moi et ne lui obéissait pas.

Hélas! à Brescia, j'ai quitté aussi M. David Sauzéa, qui retourne directement à Paris.

En rentrant au logis, qui nous a été accordé pour un terme

indéterminé, le 19 juin, nous n'avons pas trouvé le maître de la maison, mais sa vieille servante — on l'appelle « sia » (tante) par considération pour son grand âge et ses bons services. — Cette brave femme, qui a toujours eu pour nous des attentions charmantes, nous a reçus d'un air rogue; mais quand nous lui eûmes juré, sur l'honneur et la foi du bon Dieu, que nous ne sommes pour rien dans le traité de paix et que nous n'avons pas même été consultés sur la question de l'armistice, la bonne âme s'est sensiblement radoucie.

Un mouchoir de cotonnade de vingt-quatre sous, venant de la boutique de son maître, mais que nous avons déclaré — les traîtres — avoir été acheté pour elle à Mantoue, a dissipé les restes de sa mauvaise humeur contre nous, et, comme par le passé, elle s'est empressée en petits soins. Cependant, elle a déclaré, avec les gestes d'une vieille petite Italienne en fureur, qu'elle ne mettrait plus de drapeau aux fenêtres et qu'elle n'illuminerait plus.

Prévenu de notre retour, le maître de la maison, « il signor Luigi Frugoni, » veuf sans enfants, riche et probe marchand, un homme de cœur dans la force de l'âge, vint en toute hâte nous presser la main et nous exprimer ses regrets. « C'est à recommencer, » a-t-il dit, avec un profond soupir.

J'ai voulu savoir aussi, avant de rentrer à Bruxelles, comment la nouvelle de la paix est accueillie à Crémone et à Plaisance.

Crémone, 14 juillet.

Arrivé à Crémone, je me suis fait conduire à l'Albergo del Pavone, où j'ai passé déjà la nuit du 29 au 30 juin. L'hôte me reconnut aussitôt. « Est-il vrai, me dit-il, que monsieur l'empereur Napoléon est aujourd'hui à Milan? » Sur ma réponse affirmative, « ah! monsieur, reprit l'hôte, que l'on est triste et découragé à Crémone! »

Voulant en savoir davantage, je me hâtai de me débarbouiller le visage et les mains et de faire un tour par la ville. La nuit était tout à fait venue. C'est l'heure où l'on se sent revivre en Italie. On respire, il règne une fraîcheur délicieuse dans l'air. Tout le monde est hors des maisons, mais on se promène peu, si ce n'est dans les quartiers riches, et les jeunes filles, qui, dans ces pays de mœurs extérieures irréprochables, ne craignent pas d'être insultées, accostées ou suivies, s'en vont par bandes. Les hommes font groupe au milieu de la rue; les femmes, harassées par le rude labeur de la journée, sont assises ou à demi-couchées sur le seuil de leurs maisons dans un grand laisser-aller de costume. Ma promenade d'hier a été dirigée vers le quartier pauvre. On gesticulait, on causait avec bruit. J'entendais des mots sonores, exprimant le mécontentement général. Ailleurs, on soutenait que tout n'est pas fini ; on parlait d'engagements récents. Avec quel bonheur ne verrait-on pas arriver quelques charretées de blessés!

Ce matin, je suis allé au municipio. Le secrétaire de la municipalité et l'assesseur au podesta, de service, ne m'ont pas dissimulé ce qu'ils pensaient : « La révolution est imminente, » disaient-ils.

Crémone, dont je vous ai fait la description déjà ; Crémone, dont les beaux quartiers sont assis à l'ombre de superbes boulevards, et dont les rues pauvres aboutissent à un Champ-de-Mars et à un champ de foire d'une grande étendue, est une ville remarquable par ses monuments publics et ses constructions particulières, et une ville charmante par sa physionomie, la tenue de ses marchés, le nombre et la variété de ses magasins de détail, la grâce et l'affabilité de ses habitants. Le Champ-de-Mars, hier, était couvert d'une immense caravane de voitures des transports auxiliaires, vides à réjouir l'œil d'un intendant, et ce campement, ressemblant prodigieusement aux dessins qui représentent une halte d'émigrants dans les prairies de l'Amérique, contribuait puissamment à embellir encore l'aspect de Crémone.

Crémone est trop vaste pour sa population ; il en résulte une particularité. La vie afflue au centre et aux extrémités;

dans l'intervalle il reste une zone à peu près occupée par les grands hôtels de la vieille aristocratie. L'herbe y pousse drue entre les pavés. Là, on ne voit pas des passants aller et venir de la circonférence du cercle au point central, mais une population mixte, de vieilles dévotes allant aux offices en rasant les murailles et des amoureux marchant par couples.

A Crémone, ville très-patriotique, les cafés ont pris des noms de circonstance : Café Magenta, Café de Palestro, Café Franco-Italien, Café Victor-Emmanuel, etc. Je les ai visités pour la plupart, hier au soir, et j'ai trouvé aux habitués un petit air guilleret et satisfait contrastant fort avec la consternation qui régnait dans les quartiers pauvres. La réaction s'est faite, non pas qu'on ait pris son parti de la situation, mais les Crémonais se sont forgés des nouvelles de fantaisie. Selon eux, il n'y a rien de vrai dans une réunion pure et simple de la Lombardie au Piémont, rien de vrai dans le maintien des forteresses du quadrilatère par l'Autriche; le traité de paix n'est pas signé, la suspension d'armes est une tactique de guerre.

La Confédération italienne sera un fait; le roi Victor-Emmanuel sera proclamé roi de Piémont et de Lombardie; les grands changements qui auront lieu en Italie feront réviser les pactes fondamentaux dans chacune des subdivisions de la Confédération italienne, et chaque parti, partant de là, rêve et mitonne une petite charte selon son cœur. Les Crémonais aisés sont convaincus qu'on s'est un peu moqué d'eux par les nouvelles désolantes des jours derniers, mais ils entendent bien la plaisanterie et ils sont les premiers à en rire. Les hommes du peuple, au contraire, continuent à exprimer leur désappointement, leur indignation.

Plaisance, duché de Parme, 16 juillet.

J'ai quitté Crémone ce matin, pour me rendre à Plaisance, à Parme, à Reggio, à Modène, à Bologne, et partout j'ai constaté les mêmes regrets, la même unanimité des sentiments parmi toutes les classes de la population; tous veulent une Italie libre et unie sous le sceptre du roi Victor-Emmanuel.

Je me bornerai à faire le récit de mon excursion à Plaisance.

A une demi-lieue de Crémone, la route finit brusquement aux bords du Pô, dans un site admirable. Toute cette partie est boisée et couverte de cultures. Le fleuve décrit une courbe majestueuse. Son courant est rapide, sa largeur est de neuf cents mètres. Sur le bord lombard, toute une flottille de barques chargées de caisses à biscuit et de sacs de denrées est amarrée à proximité d'un vaste hangar où l'on décharge les provisions de l'armée.

De la rive parmesane à l'autre rive, une vingtaine de bacs et de simples barques transbordent des arabas attelés de deux paires de bœufs et chargés de corbeilles de légumes, de fruits ou de laitages soigneusement recouvertes de verdures, des voitures, des chevaux, des mulets, des ânes, de la volaille à profusion et plus de cent passagers, paysans et paysannes.

L'animation sur les bords n'est pas tous les jours la même. Elle n'existe que les mercredis et les samedis, jours de marché à Crémone.

Une petite barque est mise à mon service. On y fait entrer d'abord le cheval dételé, puis la carriole, que j'ai louée pour la route, les brancards en l'air et les roues de devant appuyées sur le bord de la barqne, puis le conducteur, puis deux hommes. Pour moi, il n'y a plus de place sur le bateau, je dois me rasseoir dans la voiture.

La traversée, aidée par le courant, est promptement faite. On ne me demande rien. Tout ce qui fait partie d'une armée est exempt des droits de passage d'eau, cela est de règle dans tous

le pays; mais il y aurait conscience à frustrer les passeurs de leur mince salaire; il est de soixante centimes pour la voiture, le cheval, le conducteur et moi. J'ai payé, mais à titre d'indemnité et pour sauvegarder le principe, après que les bateliers m'eurent dit en me saluant : « Signor francese, buon giorne. »

Il faut plus de temps pour regagner la route par les sables mouvants de la rive que pour traverser le fleuve.

Me voilà dans le duché de Parme, joli petit duché, coupé de belles petites routes, pas trop courues, car l'herbe croit drue à deux pouces des voies des roues, couvert de jolis petits villages et peuplé de bonnes petites gens. Je ne sais pas si j'ai dit déjà que les villages italiens ne ressemblent pas aux villages de l'Europe centrale. Ce sont des fragments de villes : mêmes constructions, même ameublement, mêmes coutumes, mêmes costumes. Ce n'est pas la campagne.

Je n'ai jamais vu tant de bannières sardes et de croix sardes que depuis que je ne suis plus dans les Etats du roi Victor-Emmanuel. Cette profusion d'emblèmes est une manifestation, une protestation contre le retour des duchés à l'ancien régime.

La route du Pô à Plaisance est de dix-sept milles italiens. Elle traverse Crocillo, Monticelli, bourg considérable, San-Nazzaro, Caorso, Fossadallo, la Mose.

A Montecelli, on arrête ma voiture de force et les habitants m'offrent des rafraîchissements, afin de pouvoir me demander « quelles nouveautés? » Ici encore il y a réaction. On prétend que les volontaires ont refusé de quitter les avant-postes, et que, hier, pendant toute la journée, « on a entendu tirer le canon. » On « espérait » à mon costume blanc, qui de loin peut me faire prendre pour un officier, que j'étais un blessé; mais, en conscience, pour un simple verre d'eau fraîche que j'ai pris à Montecelli, je n'ai pu dire aux habitants qu'en effet on se bat sur toute la ligne et que les Autrichiens, chassés d'abord de Peschiera, de Mantoue, de Vérone, seront dépossédés de toute l'Italie! « Mais les duchés? — Je ne puis rien vous affirmer. — Resteront-ils aux ducs et à la duchesse? — On en parle beaucoup. — Et le pape? — On croit que ses pouvoirs seront

raffermis et étendus. — Oh ! santa madone, corpo de Christo! » et mon interlocuteur, jetant ses deux bras en l'air, tourne trois fois sur lui-même, puis, comme pour admettre que je ne suis pas tout à fait la cause de son chagrin, il s'élance sur moi avec une espèce de fureur, et me saisit les mains en criant : « Bon voyage, monsieur ! »

On ne peut s'empêcher d'être douloureusement impressionné par le désespoir des habitants des duchés. En réclamant unanimement un changement de régime, ce sont leurs propres vœux qu'ils expriment, leurs propres plaintes qu'ils exhalent. C'est bien là le « cri de douleur de l'Italie. »

J'arrive à Plaisance à six heures. Des deux côtés des portes de chaque maison, on voit des écriteaux imprimés et des placards écrits à la main. Les imprimés portent : « Viva Vittorio-Emmanuele nostre re; » les placards à la main : « Vogliamo Vittorio Emmanuele per nostre re. » Pas une maison, riche ou pauvre, et dans aucun quartier, qui n'ait les deux écrits.

Plaisance est une ville un peu patriarcale. On y voit encore nombre de culottes et de souliers à boucles. Beaucoup de dames, par contre, ont des chapeaux, ce qu'on ne voit pas à Cremone, à Brescia et à Bergame.

J'ai fini. Si je n'ai pas apporté grand intérêt dans mon travail, j'ai la conscience d'y avoir mis de la sincérité et de la droiture. Je n'ai rien affirmé à la légère; souvent je me suis résigné à être incomplet pour ne pas être inexact. Je n'ai ménagé personne, mais je n'ai eu de parti pris ni pour ni contre personne. J'ai cherché à faire comprendre, à expliquer, à renseigner; jamais à être poétique et émouvant. Tel a été mon seul but, et j'espère l'avoir atteint. Si ce témoignage m'est accordé, je serai bien récompensé de mes efforts, de mes fatigues et des ennuis d'un voyage entrepris dans des conditions aussi difficiles.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

RAPPORTS PARTIELS.

COMBAT DE MONTEBELLO.

RAPPORT FRANÇAIS.

Voghera, le 20 mai 1859, minuit.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous rendre compte du combat que ma division a livré aujourd'hui.

Averti à midi et demi qu'une forte colonne autrichienne, avec des canons, avait occupé Casteggio et avait repoussé de Montebello les grand'gardes de cavalerie piémontaise, je me suis porté immédiatement aux avant-postes, sur la route de Montebello, avec deux bataillons du 74e, destinés à relever deux bataillons du 84e cantonnés sur cette route, en avant de Voghera, à hauteur de la Madura.

Pendant ce temps, le reste de ma division prenait les armes; une batterie d'artillerie (6e du 8e régiment) marchait en tête.

Arrivé au pont jeté sur le ruisseau dit Fossagazzo, extrême limite de nos avant-postes, je fis mettre en batterie une section d'artillerie, appuyée à droite et à gauche par deux bataillons du 84e, bordant le ruisseau avec leurs tirailleurs.

Pendant ce temps, l'ennemi avait poussé de Montebello sur Ginestrello, et, ayant été informé qu'il se dirigeait sur moi en deux colonnes, l'une par la grande route, l'autre par la chaussée du chemin de fer, j'ordonnai au bataillon de gauche du 74e de couvrir la chaussée à Cascina-Nuova, et à l'autre bataillon de se porter à droite de la route, en arrière du 84e.

Ce mouvement était à peine terminé, qu'une vive fusillade s'enga-

geait sur toute la ligne entre nos artilleurs et ceux de l'ennemi, qui marchait sur nous, soutenant ses tirailleurs par des têtes de colonne débouchant de Ginestrello. L'artillerie ouvrit son feu sur elles avec succès; l'ennemi y riposta.

J'ordonnai alors à ma droite de se porter en avant. L'ennemi se retira devant l'élan de nos troupes; mais, s'apercevant que je n'avais qu'un bataillon à la gauche de la route, il dirigea contre lui une forte colonne. Grâce à la vigueur et à la fermeté de ce bataillon, commandé par le colonel Cambriels, et à des charges heureuses de la cavalerie piémontaise, admirablement conduite par le général de Sonnaz, les Autrichiens durent se retirer.

A ce moment, le général Blanchard, suivi du 98e et d'un bataillon du 91e (les deux autres étaient restés à Oriolo, où ils ont eu un engagement), me rejoignait et recevait l'ordre d'aller relever le bataillon du 74e, chargé de défendre la chaussée du chemin de fer et de s'établir fortement à Cascina-Nuova.

Rassuré de ce côté, je poussai de nouveau ma droite en avant, et m'emparai, non sans une résistance sérieuse, de la position de Ginestrello. Jugeant alors qu'en suivant avec le gros de l'infanterie la ligne des crêtes, et la route avec mon artillerie protégée par la cavalerie piémontaise, je m'emparerais plus facilement de Montebello, j'organisai ainsi mes colonnes d'attaque sous les ordres du général Beuret :

Le 17e bataillon de chasseurs, soutenu par le 84e et le 74e disposés en échelons, s'élancèrent sur la partie sud de Montebello, où l'ennemi était fortifié.

Il s'engagea alors un combat corps à corps dans les rues du village, qu'il fallut enlever maison par maison. C'est pendant ce combat que le général Beuret a été blessé mortellement à mes côtés.

Après une résistance opiniâtre, les Autrichiens durent céder devant l'élan de nos troupes, et, bien que vigoureusement retranchés dans le cimetière, ils se virent encore arracher à la baïonnette cette dernière position, aux cris mille fois répétés de *Vive l'empereur !*

Il était alors six heures et demie; je jugeai qu'il était prudent de ne pas pousser plus loin le succès de la journée, et j'arrêtai mes troupes derrière le mouvement de terrain sur lequel est situé le cimetière, garnissant la crête avec quatre pièces de canon et de nombreux tirailleurs qui refoulèrent les dernières colonnes autrichiennes dans Casteggio.

Peu de temps après, je vis les colonnes autrichiennes évacuer Casteggio, en y laissant une arrière-garde, et se retirer par la route de Casatisma.

Je ne saurais trop me louer, monsieur le maréchal, de l'entrain de nos troupes dans cette journée; tous, officiers, sous-officiers et soldats, ont rivalisé d'ardeur. Je n'oublierai pas non plus les officiers de mon état-major, qui m'ont parfaitement secondé.

J'ai l'honneur de vous adresser ultérieurement les noms de ceux qui se sont le plus particulièrement distingués.

Je ne connais point encore le chiffre exact de nos pertes ; elles sont nombreuses, surtout en officiers supérieurs, qui ont payé largement de leur personne. Je les évalue approximativement au chiffre de 600 à 700 hommes tués ou blessés.

Celles de l'ennemi ont dû être considérables, à en juger par le nombre des morts trouvés, surtout dans le village de Montebello.

Nous avons fait environ 200 prisonniers, parmi lesquels se trouvent un colonel et plusieurs officiers.

Plusieurs caissons d'artillerie sont également tombés en notre pouvoir.

Pour moi, monsieur le maréchal, je suis heureux que ma division ait été la première engagée avec l'ennemi. Ce glorieux baptême, qui réveille un des beaux noms de l'empire, marquera, je l'espère, une de ses étapes signalées dans l'ordre du jour de l'empereur.

Je suis avec respect,

Monsieur le maréchal,
Votre très-obéissant et très-obéissant serviteur,
Le général commandant la 1re division du 1er corps,
FOREY.

P. S.—D'après les renseignements qui me viennent de tous les côtés, les forces de l'ennemi ne sauraient être au-dessous de 15 à 18,000 hommes, et, si j'en croyais les rapports des prisonniers, elles dépasseraient de beaucoup ce chiffre.

VERSION AUTRICHIENNE.

Le lieutenant feld-maréchal Stadion ayant voulu exécuter une reconnaissance ordonnée pour le 20 mai, à l'effet de se rendre compte de la force des positions de l'aile droite de l'ennemi, s'avança jusqu'à Casteggio et Montebello. Là il vint se heurter contre des forces supérieures. Après une lutte acharnée, qui obligea l'ennemi à déployer de grandes ressources, le lieutenant feld-maréchal se retira dans l'ordre le plus parfait jusque sur l'autre rive du Pô.

COMBAT DE TURBIGO.

RAPPORT FRANÇAIS.

Au quartier général, à Turbigo, le 3 juin 1859.

Sire,

Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en instruire Votre Majesté, par un premier rapport que je lui ai adressé ce matin, l'ennemi a fait sauter le pont de San-Martino hier, vers cinq heures du soir, en se retirant sur la rive gauche du Tessin.

Ce matin, à la pointe du jour, le général Espinasse s'est porté, avec une brigade, sur la tête du pont que les Autrichiens avaient abandonné à son approche. Il y a trouvé trois obusiers, deux canons de campagne et plusieurs charriots de munitions.

D'après les ordres de Votre Majesté, le 2e corps a quitté Novare ce matin, à huit heures et demie, pour se porter sur Turbigo et y franchir le Tessin sur le pont qui a été jeté la nuit dernière sous la protection de la division des voltigeurs de la garde impériale.

Au moment de mon arrivée à Turbigo, j'ai trouvé une brigade de cette division sur la rive droite du Tessin, occupant le village et ses abords de manière à nous assurer la libre possession du pont et surveillant la vallée en aval du village.

L'autre brigade de la division Camou était sur la rive droite.

La tête de colonne de la 1re division du 2e corps franchissait le pont vers une heure et demie. Au moment où, m'étant porté vers Turbigo, je reconnaissais le terrain et que je visitais les hauteurs de Robecchetto pour y établir les troupes, je m'aperçus tout à coup que j'avais à quelque 500 mètres de moi une colonne autrichienne qui paraissait venir de Buffalora et qui marchait sur Robecchetto avec l'intention évidente d'occuper le village.

Robecchetto se trouve sur la rive gauche du Tessin, à l'est, et à deux kilomètres de Turbigo. C'est un village considérable qui peut être aisément défendu et qu'il serait incontestablement très-utile d'occuper fortement pour un corps ennemi qui viendrait de Milan ou de Magenta avec l'intention de barrer le passage du Tessin à Turbigo. Ce village est assis sur un vaste plateau horizontal qui domine de quinze à vingt mètres la vallée du Tessin. On y arrive lorsqu'on sort de Turbigo par deux chemins praticables à l'artillerie : l'un qui aboutit à l'une de ses rues par la partie sud du village, l'autre par la partie ouest.

Le chemin qui vient de Magenta et de Buffalora y pénètre par la partie est. C'est ce dernier que suivait la colonne autrichienne.

J'ordonnai au général de La Motterouge, qui n'avait alors avec lui que le régiment des tirailleurs algériens, ses autres régiments étant encore sur la rive droite de la rivière, de porter ses trois bataillons de

tirailleurs sur Robecchetto et de les disposer en trois colonnes d'attaque de la manière suivante :

Le 1er bataillon formant la droite, en colonne par division, précédé de deux compagnies de tirailleurs, destinées à se porter sur le village en l'attaquant par le sud;

Le 2e bataillon formant la gauche, disposé de la même façon, destiné à pénétrer dans le village en l'attaquant par l'ouest;

Le 3e bataillon, au centre un peu en arrière des 1er et 2e, formant un échelon en réserve, prêt à appuyer les deux autres bataillons, était aussi disposé en colonne et précédé de tirailleurs.

Les trois colonnes, marchant à intervalle de déploiement, devaient, au commandement général, converger sur Robecchetto, et, en y pénétrant par la rue principale qui le traverse de l'ouest à l'est, chercher à le tourner aussi par la partie est, de manière à menacer la retraite de l'ennemi.

Pendant que le général de La Motterouge se mettait en mesure d'exécuter ces mouvements avec le régiment des tirailleurs algériens, je prenais moi-même les dispositions nécessaires pour faire arriver à lui les autres régiments de sa division. Le 45e de ligne, second régiment de la 1re brigade, recevait l'ordre de marcher dans les traces du régiment des tirailleurs algériens.

La 2e brigade, composée des 65e et 70e de ligne, recevait un peu plus tard l'ordre de se porter sur le village de Robecchetto, par la route de Castano, afin de flanquer l'attaque convergente faite par les tirailleurs algériens.

Vers deux heures, le général de La Motterouge marchait avec ses trois bataillons sur Robecchetto, suivi d'une batterie de la réserve générale de l'armée, dirigée par le général Auger en personne.

Les colonnes de tirailleurs algériens, enlevées avec la plus grande vigueur, à la voix du général de La Motterouge et à celle de leur colonel, marchèrent résolûment sur Robecchetto sans faire usage de leur feu.

Accueillis à l'entrée du village par une très-vive fusillade, nos tirailleurs se précipitèrent tête baissée sur les Autrichiens qui en défendaient les abords. Dans l'intérieur du village seulement ils firent usage de leur feu et puis aussitôt se précipitèrent à la baïonnette sur tous ceux qui essayaient de résister et de leur barrer le passage. En dix minutes l'ennemi était délogé du village et en retraite sur la route par laquelle ils étaient venus. A la sortie du village, il voulut user de son artillerie, et nous envoya une douzaine de coups à mitraille qui ne diminuèrent en rien l'élan de nos soldats. Notre artillerie riposta par des coups heureux qui ébranlèrent tout à fait les colonnes ennemies et les mirent alors dans une déroute complète. Les tirailleurs les poursuivirent au pas de course jusqu'à deux kilomètres de Robecchetto, et en tuèrent un assez grand nombre. Le général Auger, en faisant prendre à la batterie quatre positions successives et très-heureusement choisies, leur fit aussi beaucoup de mal.

C'est dans une de ces positions que le général Auger, croyant apercevoir dans les blés une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, se précipita au galop sur elle et s'en empara. Près de la pièce, gisait à terre le commandant de la batterie, coupé en deux par un de nos boulets.

Pendant que ceci se passait vers Robecchetto, une tête de colonne de cavalerie autrichienne se présentait sur notre gauche, venant de Castano. Je portai un bataillon du 65ᵉ et deux pièces de canon à sa rencontre. Deux boulets suffirent pour la décider à se retirer précipitamment.

L'ennemi a éprouvé des pertes considérables. Le champ de bataille est couvert de ses morts et d'une quantité considérable d'effets de toute nature qu'il a laissés entre nos mains : effets de campement, sacs complets qu'il a jetés sur le lieu du combat pour fuir avec plus d'agileté. Nous avons fait peu de prisonniers, ce qui s'explique par la nature du terrain sur lequel l'engagement a eu lieu.

De notre côté, nous avons eu 1 capitaine tué (M. Vaneechout), 4 officiers blessés, dont un colonel d'état-major (M. de Laveaucoupet), 7 soldats tués et 38 blessés, parmi lesquels quatre, m'a-t-on dit, des voltigeurs de la garde, qui a eu ses tirailleurs engagés avec l'ennemi en arrière de Robecchetto.

Je ne puis encore, Sire, donner à Votre Majesté des détails précis sur cette affaire, qui, une fois de plus depuis notre entrée en campagne, montre tout ce qu'elle peut attendre de nos braves soldats.

Je n'ai point encore reçu les rapports particuliers qui doivent signaler ceux qui se sont le plus particulièrement distingués. Tous ont fait bravement et dignement leur devoir; mais je signalerai dès à présent à Votre Majesté le général de La Motterouge, comme ayant fait preuve d'un élan irrésistible; le général Auger, pour le fait que j'ai relaté plus haut, et qui, aux termes de notre législation militaire, mérite une citation à l'ordre général de l'armée; le colonel de Laveaucoupet, qui, en combattant corps à corps avec les artilleurs autrichiens, a reçu un coup de baïonnette à la tête; le colonel Laure, des tirailleurs algériens, pour l'impulsion intelligente avec laquelle il a conduit ses bataillons à l'ennemi.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet,

Le général de division, commandant en chef le 2ᵉ corps,

DE MAC-MAHON.

BATAILLE DE MAGENTA.

RAPPORT DU GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF LA GARDE IMPÉRIALE.

Au pont de San-Martino, le 5 juin 1859.

Sire,

D'après les ordres de Votre Majesté, la 2ᵉ brigade de grenadiers de la garde, sous le commandement du général Wimpffen, est partie de Trecate le 4 juin, à huit heures du matin, pour aller occuper la tête du pont de San-Martino, qui se trouvait évacuée par les Autrichiens. Ceux-ci, en opérant leur retraite la veille, avaient tenté de faire sauter le pont du Tessin. Mais cette opération avait mal réussi; et, bien que deux arches fussent fortement endommagées, elles étaient cependant encore praticables aux fantassins et même à l'artillerie, en faisant quelques réparations.

Les grenadiers passèrent le pont et allèrent reconnaître la rive opposée, sur laquelle l'ennemi ne montrait que peu de forces.

A dix heures du matin, la brigade du général Cler, deux escadrons de chasseurs à cheval de la garde sous les ordres du général Cassaignolles, trois batteries d'artillerie à pied et deux batteries d'artillerie à cheval se mirent en marche de Trecate pour se rendre à la tête du pont de San-Martino, où les troupes arrivèrent à onze heures et demie.

A ce moment il y eut quelques coups de canon et de fusil échangés entre les Autrichiens et deux bataillons du général Wimpffen, appuyés par une section d'artillerie à pied. Les tirailleurs autrichiens et quelques pièces qu'ils avaient montrées furent rejetés au delà du pont du Naviglio. Vers une heure de l'après-midi, j'ordonnai de cesser ce combat sans objet, et il n'y eut plus que de rares coups de fusil échangés entre nos grenadiers qui s'étaient approchés du pont de San-Martino et les tirailleurs ennemis qui avaient réoccupé leurs anciennes positions en avant du pont du Naviglio.

A une heure et demie, Votre Majesté entendit la canonnade engagée vers la droite de la position de l'ennemi, et en conclut que le corps d'armée du général de Mac-Mahon et la division de voltigeurs de la garde aux ordres du général Camou avaient exécuté leur mouvement tournant.

Laisser ce corps d'armée seul aux prises avec toutes les forces ennemies eût pu rendre plus difficile ou même indécis le résultat de l'attaque si bien combinée du général de Mac-Mahon. Afin de diviser l'attention et les forces de l'ennemi, Votre Majesté, connaissant la prochaine arrivée des corps du général Niel et du maréchal Canrobert, ordonna à la division de grenadiers de la garde, forte de moins de 5,000 hommes, d'attaquer de front la position de l'ennemi.

Cette position forme un vaste demi-cercle de collines appuyant sa droite au village de Buffalora, son centre à Magenta et sa gauche à Rebecco. Toute cette ligne est couverte par un canal large et profond, le Naviglio-Grande, coulant à mi-côte entre deux digues fort escarpées, et franchissables seulement sur trois points, vis-à-vis des trois villages. En avant et en arrière du pont de Magenta se trouvent quatre grandes maisons de granit (les bâtiments de la station et de la douane); ces maisons, occupées par l'ennemi, défendaient l'approche du canal et empêchaient ensuite de le franchir.

Le terrain à droite et à gauche de la grande route qui mène du pont de San-Martino à celui de Magenta est coupé de fossés remplis d'eau et de rizières inondées qui rendaient très-difficile la marche de l'infanterie en dehors de la route. A gauche, une chaussée étroite conduit au pont de Buffalora; à droite, la levée du chemin de fer mène à celui de Rebecco. Pour enlever cette formidable position, je fis attaquer à gauche le village de Buffalora par le 2e de grenadiers, sous les ordres du colonel d'Alton, et je fis marcher à droite sur la chaussée du chemin de fer le 3e de grenadiers, commandé par le colonel Metman. Le régiment de zouaves fut massé dans un pli de terrain, près de la grande route, et mis à l'abri du feu de l'ennemi; la route elle-même, à hauteur des zouaves, fut occupée par deux pièces d'artillerie qui soutenaient avec avantage le feu de l'artillerie ennemie.

A droite, le 3e de grenadiers, dirigé par le général Wimpffen, enleva à l'ennemi une redoute qui couvrait le pont de Rebecco, le rejeta au delà du canal, et, grâce à la vigueur de ce régiment, tous les efforts faits par les Autrichiens pour reprendre ce poste important furent victorieusement repoussés pendant le reste de la journée.

Une fois ce poste enlevé, le lieutenant-colonel de Tryon, avec un bataillon du 3e grenadiers, se jeta rapidement à gauche et vint attaquer les deux premières maisons qui couvraient l'approche du pont de Magenta; après une vive fusillade, il parvint à s'en emparer, mais sa troupe était trop faible pour déboucher du pont, qui était vigoureusement défendu par des forces très-supérieures. Alors, les zouaves, commandés par le colonel Guignard, et dirigé par le général Cler, appuyèrent l'attaque du 3e grenadiers, forcèrent le passage du pont, s'établirent dans la maison de droite et durent lutter quelque temps encore avant d'enlever la maison de gauche, d'où partait une fusillade meurtrière. Enfin, après une demi-heure d'un combat opiniâtre, ce poste fut enlevé de vive force, et rien ne s'opposa plus au libre passage du pont.

Peut-être eût-il été prudent de s'arrêter à ce succès et de se borner à la possession de cette sorte de tête de pont en attendant l'arrivée des corps d'armée du général Niel et du maréchal Canrobert; cette mesure était d'autant plus nécessaire que le général de Mac-Mahon avait suspendu son attaque; mais, entraînées par leur fougue habituelle, nos troupes, à peine fortes de trois bataillons, sortirent du poste qu'elles

avaient conquis et se portèrent sur Magenta, centre de la position ennemie. Bientôt elles se trouvèrent en présence de forces supérieures, et des colonnes ennemies, couvertes de tirailleurs, vinrent menacer leur droite et leur gauche. A ce moment, le général Cassaignolles, à la tête de 110 chasseurs de la garde, chargea à plusieurs reprises et avec une remarquable énergie sur la gauche, et, malgré la difficulté du terrain, planté d'arbres et de vignes, il parvint à sabrer les tirailleurs ennemis et à arrêter la marche offensive de ces colonnes.

Mais l'ennemi, favorisé par la nature du terrain peu praticable à la cavalerie, reprit bientôt sa marche offensive, et le faible détachement de chasseurs de la garde se retira entre les deux maisons qui forment la tête de pont de Magenta, où il fut bientôt rejoint par l'artillerie et l'infanterie qui s'étaient portées sur le centre de la position ennemie.

Les deux fermes, à droite et à gauche du pont, furent fortement occupées par le 3ᵉ de grenadiers et les zouaves; la cavalerie fut renvoyée au delà du pont.

Il était quatre heures du soir, l'ennemi se croyait victorieux.

Il importait au succès de la journée de conserver le débouché du pont sur le Naviglio, pour permettre au corps d'armée du général Niel et du maréchal Canrobert d'aborder l'ennemi aussitôt qu'ils arriveraient.

Votre Majesté ordonna de défendre le poste avec la plus grande énergie en attendant l'arrivée des renforts qui approchaient. Les ordres de Votre Majesté furent exécutés; les zouaves, les grenadiers du 3ᵉ, ainsi que ceux du 1ᵉʳ régiment, qui étaient venus les soutenir, résistèrent à toutes les attaques dans les postes qui leur étaient confiés.

Vers cinq heures du soir, la brigade Picard parut à portée du pont; les grenadiers et les zouaves, reprenant alors l'offensive, s'élancent à la baïonnette, repoussent encore une fois l'ennemi vers Magenta, et assurent un libre débouché aux deux corps d'armée qui arrivaient. La division Vinoy, du corps Niel, entra alors en action. Les opérations du général Niel furent secondées par les feux de l'artillerie de la garde, dirigés avec habileté sur les réserves ennemies abritées derrière les villages de Castello, de Barsi et de Rebecco.

Pendant les opérations dont je viens de rendre compte, le régiment du colonel d'Alton s'était emparé de Buffalora, vigoureusement défendu, et, secondé par le 73ᵉ de ligne, du corps d'armée du général de Mac-Mahon, il s'y était maintenu jusqu'à la fin de la journée contre l'attaque de forces supérieures.

Tous les régiments de la division Mellinet, la cavalerie et l'artillerie, ont dignement fait leur devoir. Toutefois, l'enlèvement d'une position que l'art et la nature semblaient rendre inexpugnable, position défendue par des forces très-supérieures en nombre, n'a pu être obtenu qu'au prix de pertes considérables. Parmi les pertes les plus regrettables, je dois signaler à Votre Majesté celle du brave général

Cler, officier du plus grand mérite, qui a reçu la mort en menant les zouaves à la charge.

Dans l'attaque de Buffalora par le 2ᵉ de grenadiers, les commandants de Maudhuy et Desmé de Lisle ont trouvé une mort glorieuse; le général Wimpffen, en conduisant l'attaque de droite, a été légèrement blessé à la figure.

Le général Mellinet, qui, pendant tout le cours de l'action, m'a secondé avec une rare valeur, a eu deux chevaux tués sous lui.

Je mettrai plus tard sous les yeux de Votre Majesté les noms des officiers qui se sont fait le plus remarquer et qui me paraissent plus particulièrement dignes de récompense.

Bien que M. le général Le Bœuf ne soit pas sous mon commandement, je manquerais à un devoir si je ne signalais pas l'énergique assistance que cet officier général m'a prêtée en dirigeant le feu de mon artillerie pendant le plus chaud de l'action. Son zèle seul l'amenait au milieu de nous : c'est un officier général qu'on est sûr de rencontrer partout où se présente le danger.

Le général commandant en chef la garde impériale,
REGNAUD DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY.

RAPPORT DU GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF LE 2ᵉ CORPS.

Au quartier général, à Magenta, le 6 juin.

Sire,

Hier, j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté un premier rapport succint sur les opérations du 2ᵉ corps dans la journée du 4; je le complète ce matin, ayant reçu les rapports particuliers des commandants de division :

Conformément aux ordres de Votre Majesté, le 2ᵉ corps et la division des voltigeurs de la garde impériale ont quitté Turbigo, le 4, à dix heures du matin, pour se porter sur Magenta.

La 1ʳᵉ division du 2ᵉ corps (division La Motterouge) est partie de Turbigo par Robecchetto, Malvaglio, Casate et Buffalora, pendant que la division Espinasse se dirigeait sur le même point par Buscate, Inveruno, Mesero et Marcallo.

La division Camou, des voltigeurs de la garde, marchait sur les traces de la division La Motterouge. Arrivé à Cuggiono, je m'aperçus que la tête de cette division (il était midi environ) avait l'ennemi devant elle à Casate. Les renseignements que j'ai recueillis dans la journée d'hier indiquent qu'il y avait sur ce point deux régiments autrichiens.

Je les fis attaquer sur le champ par le régiment de tirailleurs algériens. Le village étant enlevé, ce régiment s'établit à 200 mètres en

avant. Je le fis arrêter sur ce point et je fis déployer la 1re division, la droite à la Cascina-Valizio, la gauche vers la Cascina-Malastalla, pendant que l'ennemi, de son côté, réunissait des forces à Buffalora et Cascina-Guzzafame.

Il m'était démontré, par les dispositions que prenait l'ennemi, que j'allais avoir devant moi des forces considérables.

Pendant que la division La Motterouge formait sa ligne de bataille, je faisais avancer la division de voltigeurs de la garde en seconde ligne. Cette division était composée de treize bataillons, ceux-ci par bataillons en masse, à intervalle de déploiement.

Sur ma gauche, je faisais dire au général Espinasse de hâter son mouvement sur Mesero et Marcallo.

Vers deux heures, cet officier général m'informait qu'il avait lui-même l'ennemi devant lui à Marcallo.

Je lui prescrivis aussitôt d'enlever ce village, puis de s'établir, sa gauche appuyée à Marcallo, sa droite dans la direction de Cascina-Gazzafame. Dès que j'eus la certitude que ces dispositions préparatoires étaient achevées, je fis attaquer vigoureusement Buffalora par la division La Motterouge, soutenue par la division Camou.

La position de Buffalora, si les renseignements que j'ai reçus sont exacts, se trouvait occupée par 15,000 Autrichiens, ayant en arrière d'eux, entre Buffalora et Magenta, un corps de 20,000 hommes.

L'ennemi avait sur son front, devant le village de Buffalora, une forte batterie d'artillerie et une batterie de fuséens.

La position fut attaquée vigoureusement par le régiment de tirailleurs indigènes et le 45e de ligne, pendant que les grenadiers de la garde, débouchant par San-Martino, attaquaient également Buffalora et obligeaient l'ennemi à battre en retraite vers Magenta.

Le village de Buffalora étant dépassé par mes troupes, je fis sur-le-champ un quart de conversion à gauche pour former une ligne de bataille appuyée la droite au chemin de Buffalora à Magenta, la gauche à Cascina-Nuova, se ralliant de ce côté avec la division Espinasse, vers Marcallo.

Dès que la division La Motterouge eut achevé de prendre son ordre de bataille, et que la division Camou eut débouché sur la gauche de Buffalora, je fis marcher directement toute la ligne sur Magenta, alors très-fortement occupée par l'ennemi.

A Cascina-Nuova, le 45e de ligne s'engagea, avec la plus grande intrépidité, contre les forces qui s'étaient établies dans l'intérieur et autour de cette grande ferme. Deux régiments hongrois, qui défendaient cette position, furent obligés de céder à notre élan; 1,500 hommes environ déposèrent les armes. Un drapeau fut enlevé par le 45e sur le cadavre du colonel d'un de ces régiments.

Le mouvement se prolongeant en avant vers Cascina-Guzzafame, la division La Motterouge se trouva avoir devant elle des forces considérables qui manœuvraient dans l'intention évidente de s'opposer à la

jonction de mes deux divisions et d'isoler complétement la division Espinasse.

En ce moment, je ralentis un peu le mouvement de la division La Motterouge, laissant seulement ses tirailleurs s'engager avec l'ennemi, afin de donner le temps aux bataillons de la division de se former en bon ordre, et aux treize bataillons de la division Camou de prendre également leur ligne de bataille à 200 mètres en arrière de la division La Motterouge.

Ceci fait, j'ordonnai au général La Motterouge de faire effort sur Magenta et de faire prendre pour point de direction, à tous ses bataillons, le clocher de cette ville, en menaçant par son extrême droite, composée du 45e, la droite de l'ennemi.

Pendant ce temps, la division Espinasse, marchant de Marcallo par Cascina-Medici, abordait l'ennemi par sa droite. Le mouvement convergent des deux divisions s'opéra avec un ensemble et un élan des plus remarquables. La division La Motterouge, se sentant appuyée par les voltigeurs de la garde, et ceux-ci ayant en avant une première ligne formée de régiments dont ils connaissaient toute l'ardeur, les deux troupes rivalisèrent d'entrain pour concourir au même but. L'acharnement de l'ennemi, dans Magenta, fut extrême. Des deux côtés, on sentait que Magenta était réellement la clef de la position. Dans ce mouvement d'attaque générale, le général Auger, commandant l'artillerie du 2e corps, avait suivi le mouvement de la division La Motterouge, établissant successivement les batteries de cette division et celles de la réserve sur la droite de ma ligne de bataille, afin de répondre vigoureusement à l'artillerie ennemie établie au débouché de la ville, sur la route de Buffalora.

Vers sept heures, le gros des forces ennemies dessina son mouvement de retraite vers Rebecco, Castellaro et Corbetta. Une partie s'engagea sur le chemin qui conduit de Magenta à Ponte di Magenta.

En co moment, notre artillerie, avec quarante pièces en batterio sur le chemin de fer parallèle à la direction de la ligne de retraite de l'ennemi, put prendre en flanc et d'écharpe les colonnes autrichiennes qui défilaient de ce côté dans le plus grand désordre. Celles-ci durent éprouver des pertes considérables, reçues qu'elles étaient dans oe moment, aveo la plus grande viguour, par l'une des divisions du 4e corps, dont l'un des régiments, le 52e de ligne, avait concouru un instant à l'attaque de Magenta.

La ville de Magenta, tombée en notre pouvoir vers sept heures et demie, était encore en ce moment même remplie de nombreux détachements ennemis retranchés et barricadés dans toutes les maisons, se défendant avec intrépidité, mais auxquels toute retraite était devenue impossible. A huit heures, le feu cessa des deux côtés et ces détachements durent mettre bas les armes. L'attaque de la ville par la division Espinasse, faite en même temps que celle de la divison La Motterouge, fait le plus grand honneur aux régiments de la 2e division.

Le 2e zouaves et le 2e régiment étranger s'y sont fait remarquer tout particulièrement.

Le champ de bataille, entièrement couvert des cadavres de l'ennemi, jonché de ses armes et de ses effets de toute espèce, indique à la fois combien nos troupes ont été vigoureuses et combien les pertes de l'ennemi ont été grandes.

A l'heure qu'il est, j'estime à 5 ou 6,000 le nombre des prisonniers que j'ai fait diriger sur San-Martino.

Il y a plus de 10,000 fusils sur le champ de bataille; nos pertes, quoique sensibles, sont relativement peu considérables.

Le général Espinasse, chargeant de sa personne à la tête d'un de ses bataillons, est tombé mortellement frappé, ainsi qu'un de ses officiers d'ordonnance, dans la ville de Magenta.

Brillamment comme lui, à la tête de leurs troupes, sont tombés les colonels Drouhot, du 65e régiment de ligne; de Chabrières, du 2e régiment étranger.

Je ne dois pas omettre de signaler les services que nous a rendus notre cavalerie dans cette journée. Elle a chargé plusieurs fois la cavalerie ennemie, qui cherchait à s'engager dans les intervalles de nos colonnes.

Notamment, mon peloton d'escorte a chargé trois fois sur des partis de hulans. Nulle part la cavalerie autrichienne n'a tenu devant la nôtre.

D'après les renseignements fournis par un officier d'ordonnance du général Jellachich, qui a été fait prisonnier, l'ennemi avait devant nous quatre corps d'armée de 30,000 hommes chacun... sur le papier, mais n'ayant en réalité que 25,000 combattants.

Ces corps seraient ceux de Klam-Gallaz, Liechtenstein, Benedeck et Zobel, commandés en chef par le feld-maréchal Giulay.

Je n'ai pas besoin, Sire, de vous dire combien j'ai à me féliciter de la vigueur et de l'énergie des troupes que j'ai l'honneur de commander, à quelques armes qu'elles appartiennent. J'y comprends, bien entendu, la division de voltigeurs de la garde qui a été mise un instant sous mes ordres, et dont le concours m'a été très-utile.

Si j'éprouve un regret, c'est de ne pouvoir dans ce rapport vous donner les noms des officiers et des soldats, en très-grand nombre, qui méritent d'être mis à l'ordre du jour de l'armée.

Les officiers généraux, sans exception, sont tous dans cette catégorie, et j'en puis dire autant de tous les chefs de corps.

J'ai dirigé hier sur San-Martino trois canons autrichiens qui ont été enlevés à l'ennemi dans la journée du 4 juin.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

Le général commandant en chef le 2e corps,
DE MAC-MAHON.

RAPPORT DU MARÉCHAL COMMANDANT EN CHEF LE 3e CORPS.

Le maréchal commandant le 3e corps partit de Novare le 4 juin; dès qu'il a eu passé le pont du Tessin (cinq heures du soir) et pris les ordres de l'empereur, il s'est porté rapidement sur le lieu du combat, où la brigade Picard, de la division Renault, arrivée à quatre heures du soir, s'était placée à la droite des grenadiers de la garde qui avaient enlevé avec tant de vaillance des positions vraiment formidables.

A l'arrivée du maréchal, la brigade Picard, aidée de quelques bataillons de la division Vinoy, avait déjà pris et repris plusieurs fois le village de Ponte di Magenta; mais la disposition du terrain qui s'étend entre ce village et la jetée du chemin de fer présente un contre-fort très-rapproché de cette jetée, la dominant, et dont l'occupation était de ce côté une sorte de clef de position.

Le maréchal le fait occuper par plusieurs compagnies que placent M. le général Courtois d'Urbal et M. le capitaine de Molènes, un de ses officiers d'ordonnance; puis il prolonge sa marche jusqu'au village même de Ponte di Magenta, qui, après avoir été pris et repris trois fois, avait encore à être défendu une quatrième contre le retour des Autrichiens.

Le général Picard, le colonel Bellecourt, du 85e, et beaucoup d'officiers qui donnent aux troupes l'exemple de l'entrain et de la ténacité dans l'entrain, le font reprendre de nouveau.

L'ennemi sentait l'importance de ce point, qui, s'il fût resté en son pouvoir, le menait sur le flanc même de notre ligne de communication avec le pont du Tessin. Cette circonstance explique sa ténacité dans les attaques successives et l'irrésistible entrain des nôtres dans les retours offensifs pour reprendre la position.

La brigade Jannin, ayant à sa tête le général Renault, avait enfin pu déboucher et se porter rapidement sur la ligne autrichienne, s'appuyant à Ponte di Magenta, dans la portion de ce village placée sur la rive gauche du canal Naviglio. Prise et reprise plusieurs fois, cette portion du village, isolée par le pont du Naviglio que l'ennemi avait fait sauter, reste en la possession du général Renault, qui s'y établit définitivement.

La division Trochu, qui n'apparaît sur le théâtre de la lutte que vers huit heures du soir avec sa première brigade, s'établit dans le village de Ponte di Magenta et corrobore notre succès par une occupation des plus solides.

De grands éloges doivent être donnés à la troupe qui, malgré sa faiblesse numérique, les fatigues d'une marche pénible, a constamment suivi l'exemple de ses chefs à tous les degrés de la hiérarchie, et chargé chaque fois énergiquement l'ennemi à la baïonnette.

Le succès a été glorieux, mais chèrement acheté : plus de onze cents hommes ont été frappés. Parmi les officiers tués, j'ai la douleur de

citer M. le colonel de Senneville, mon chef d'état-major général, officier supérieur accompli; le colonel Charlier, du 90e, tué à la tête de ses soldats; le capitaine d'état-major Baligand, exellent officier, aide de camp de M. le général Jannin. Parmi les blessés se trouvent l'intendant Tallarmé, le colonel Auzouy, du 23e de ligne, le colonel d'état-major de Cornély, mon premier aide de camp, contusionné par la chute d'un cheval tué sous lui; le capitaine d'état-major Armand, l'un de mes aides de camp, blessé légèrement d'une balle au menton; M. le sous-lieutenant de Lostanges, atteint d'un léger coup de sabre à la tête.

Nous avons pris à l'ennemi plusieurs centaines de prisonniers qui ont été immédiatement dirigés sur San-Martino.

Tout porte à croire qu'en face de nous la perte de l'ennemi a été au moins triple de la nôtre.

M. le comte de Vimercati, officier piémontais mis à ma disposition par l'empereur, m'a été très-utile.

Le maréchal de France commandant en chef le 3e *corps,*
Maréchal CANROBERT.

RAPPORT DU GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF LE 4e CORPS.

Au quartier général de Ponte di Magenta, 5 juin 1859.

Sire,

Je n'ai pu encore réunir tous les documents relatifs à la part que la division Vinoy, du 4e corps, a prise à la bataille qui a été livrée hier au débouché du pont du Tessin; mais je pense que Votre Majesté lira avec intérêt le résumé des renseignements que j'ai déjà pu me procurer.

Au moment où elle venait de prendre son bivac à Trecate, arrivant de Novare, la division Vinoy a été appelée par l'empereur. La distance de Trecate à Ponte-Nuovo di Magenta a été presque entièrement parcourue au pas de course, et j'ai eu à calmer plutôt qu'à exciter la rapidité de la marche. Il était temps que cette division arrivât. La grande supériorité des forces de l'ennemi faisait éprouver des pertes à la garde impériale, qui était vivement pressée dans ses positions. J'ai dû envoyer des renforts sur les points les plus menacés. Les troupes de la division, combattant par groupes de deux ou trois bataillons, ont été plusieurs fois dans des positions critiques. En ligne, nous étions menacés d'être percés, et quand nous formions des colonnes d'attaque, nous étions enveloppés.

L'ennemi a été chassé de toutes les positions que nous voulions occuper, qui sont restées jonchées de ses morts et de ses blessés. La 2e division a fait plus de 1,000 prisonniers.

Un combat si vif a entraîné des pertes sensibles. D'après les rap-

ports qui me sont arrivés jusqu'à ce moment, et qui sont bien près d'être exacts, la division Vinoy a eu 11 officiers tués et 50 blessés; le nombre des sous-officiers et soldats tués ou blessés est de 650. Le 85e est le corps qui a le plus souffert; le commandant Delord, de ce régiment, s'est fait bravement tuer à la tête de son bataillon, et tous les autres officiers supérieurs ont été mis hors de combat. Le général de Martimprey a été blessé à la tête de sa brigade.

J'aurai beaucoup d'actes de bravoure à faire connaître, mais je crois devoir signaler dès aujourd'hui à Votre Majesté la brillante conduite du général Vinoy. Il est impossible d'allier à un plus haut degré l'ardeur qui électrise le soldat et la présence d'esprit qui fait parer aux cas difficiles et imprévus.

Tout le monde, Sire, a bien fait son devoir dans la 2e division du 4e corps. On y était heureux de combattre sous les yeux de Votre Majesté.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le plus dévoué serviteur et sujet,

Le général de division, aide de camp de l'empereur, commandant le 4e corps,
NIEL.

BATAILLE DE SOLFERINO.

RAPPORT DU MARÉCHAL COMMANDANT EN CHEF LA GARDE IMPÉRIALE.

Cavriana, le 25 juin 1859.

Sire,

Le 24 juin, la garde impériale était campée, les deux divisions d'infanterie à Montechiaro, les huit batteries d'artillerie et la division de cavalerie à Castelnedolo.

Votre Majesté lui donna l'ordre de partir de ces deux positions pour se rendre à Castiglione.

L'infanterie partit de Montechiaro à cinq heures du matin, l'artillerie partit à la même heure de Castelnedolo et rejoignit la gauche des deux divisions d'infanterie à Castiglione, vers sept heures moins un quart.

La division de cavalerie ne devait partir qu'à neuf heures du matin de Castelnedolo et marcher librement afin de ménager ses chevaux.

Vers six heures du matin, une canonnade bien nourrie s'engagea avec l'ennemi, qui avait pris position au delà de Castiglione et s'était décidé à livrer bataille.

Votre Majesté ordonna alors à la garde d'accélérer son mouvement. L'ordre fut expédié de suite à la cavalerie de partir avant l'heure qui

lui avait été désignée : à huit heures, elle put monter à cheval, et, vers neuf heures et demie, elle arriva sur le lieu du combat, où elle fut mise à la disposition de M. le maréchal de Mac-Mahon, d'après les ordres de Votre Majesté.

Les deux divisions d'infanterie de la garde avaient débouché à Castiglione par la route de Gnidizzolo; mais Votre Majesté, ayant jugé que le point décisif de la bataille était l'enlèvement de la position de Solferino, vivement défendue par l'ennemi, donna l'ordre à sa garde de se porter à gauche, afin de se trouver en situation d'appuyer l'attaque du maréchal Baraguey-d'Hilliers contre Solferino.

La division de voltigeurs, commandée par le général Camon, fut placée en ligne déployée derrière le 1er corps, et, à 500 mètres en arrière, la division Mellinet fut formée en colonne double par division à distance de déploiement.

La division Forey ayant éprouvé des pertes sensibles dans l'attaque de la position del Monte, la brigade Manèque, composée des chasseurs à pied de la garde, des 1er et 2e voltigeurs, fut portée à son secours et enleva ces positions aux cris de *Vive l'empereur !*

Au même moment, deux bataillons du 2e voltigeurs, lancés sur la tour et le convent de Solferino, les enlevèrent avec un remarquable élan.

Ces bataillons ont ensuite occupé les crêtes de la position del Monte et y ont été soutenus par l'artillerie à cheval de la garde, qui vint se mettre en batterie sur la grande route de Cavriana. Bientôt l'ennemi chercha à reprendre cette importante position, et le petit nombre de troupes qui étaient sur ce point n'aurait pas permis de la conserver, si Votre Majesté, en se rendant parfaitement compte de l'état des choses, n'avait envoyé immédiatement l'ordre à la division de grenadiers, commandée par le général Mellinet, de soutenir les batteries de la garde et la brigade Manèque. Cet ordre, promptement exécuté par le général Mellinet, permit à la brigade Manèque et à l'artillerie de la garde, non-seulement de conserver la position menacée, mais encore de gagner du terrain en avant, en s'emparant successivement des positions de l'ennemi.

La brigade Manèque arriva ainsi à quelque distance de Cavriana, position importante entourée de vieilles fortifications, où l'ennemi pouvait renouveler dans la ville et dans le château la longue résistance qu'il avait opposée à Solferino.

Votre Majesté envoya l'ordre à l'artillerie de la garde de battre cette position, et à la brigade Manèque de l'enlever. Cet ordre fut exécuté avec vigueur et intelligence sous les yeux de Votre Majesté.

Le village de Cavriana venait d'être enlevé vers cinq heures du soir, lorsqu'un violent orage éclata et suspendit un instant les opérations. Mais à peine avait-il cessé, que les voltigeurs de la garde reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi des hauteurs qui dominent le village où le quartier général de Votre Majesté devait être établi, et terminèrent ainsi la journée.

La brigade Manèque a enlevé un drapeau, des prisonniers et treize pièces de canon aux Autrichiens.

Pendant toute cette affaire, l'artillerie de la garde s'est fait remarquer par la précision de son tir et le choix successif de ses positions. Partout où elle a eu à contre-battre des batteries ennemies, elle a fait taire leur feu en peu de temps.

La cavalerie, commandée par le général Morris, est venue, dès son arrivée sur le champ de bataille, et d'après les ordres de Votre Majesté, se placer sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon, qui opérait dans un pays de plaine où, dans certains cas, elle pouvait trouver l'occasion de faire un bon service.

En attendant l'arrivée du corps du général Niel, qui devait se lier par sa gauche au maréchal de Mac-Mahon, elle fut employée à couvrir la droite du 2ᵉ corps, et, à cet effet, le général Morris disposa ses trois brigades par échelons et les fit couvrir par une ligne de tirailleurs.

Le général Morris attendait avec impatience l'occasion de faire agir sa cavalerie : elle se présenta vers trois heures et demie. Une colonne de cavalerie autrichienne ayant paru, il la fit charger en flanc par les chasseurs à cheval. Les Autrichiens, refoulés, se retirèrent à droite vers leurs batteries, dont le feu arrêta notre poursuite.

Je viens d'exposer la part que la garde a prise à la bataille de Solferino. Là, comme à Magenta, elle a agi sous les yeux et l'impulsion directe de Votre Majesté, qui a pu juger par elle-même du courage et du dévouement absolu qu'elle mettait à exécuter ses ordres.

Je ferai connaître plus tard à Votre Majesté les noms des officiers qui se sont le plus particulièrement distingués, et je les proposerai pour des récompenses, etc.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le maréchal commandant en chef la garde impériale,
REGNAUD DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY.

P.-S. Je dois signaler à Votre Majesté M. Monoglia, lieutenant de chasseurs à pied, qui a pris, dans le village de Solferino, quatre pièces de canon attelées, commandées par un colonel qui lui a remis son épée.

RAPPORT DU MARÉCHAL COMMANDANT EN CHEF LE 1ᵉʳ CORPS.

Pozzolengo, le 25 juin 1859.

Sire,

Votre Majesté m'avait donné l'ordre de me porter, le 24, d'Esenta à Solferino. Je fis partir, à deux heures du matin, par la route de la montagne, la division Ladmirault avec quatre pièces d'artillerie, et par

celle de la plaine, à trois heures, les divisions Forey et Bazaine avec leur artillerie, l'artillerie de réserve et les bagages.

A peine la tête de cette dernière colonne était arrivée aux Fontane, que la division Forey engagea deux compagnies de chasseurs avec l'ennemi, le débusqua sans trop de difficultés des hauteurs du Monte di Valscura, et, avec deux bataillons du 74ᵉ, le chassa du village du Grole où la résistance fut plus sérieuse.

A ce moment, la 2ᵉ division, à gauche de la 1ʳᵉ, était ralliée dans une vallée assez large, bordée des deux côtés de collines élevées s'étendant par des positions successives et étagées jusqu'à Solferino. Le général de Ladmirault disposa sa division en trois colonnes : celle de droite, composée de deux compagnies de chasseurs et de quatre bataillons, confiée à M. le général Douay; celle de gauche, composée comme la première, sous les ordres du général de Négrier, et se réserva la colonne du centre, composée de quatre compagnies de chasseurs, de quatre bataillons et de l'artillerie.

Les divisions Forey et Ladmirault s'avancèrent parallèlement sur Solferino : la première à droite, attaquant le mont Fenile; la deuxième à gauche, enlevant à l'ennemi les premiers mamelons boisés de sa position.

L'occupation du mont Fenile, par le 84ᵉ, permit à la 6ᵉ batterie du 8ᵉ régiment de s'y établir et de protéger le mouvement de la 1ʳᵉ brigade, commandée par le général Dieu, qui descendit le revers du mont Fenile et se porta dans la direction de Solferino, en chassant de crête en crête les troupes ennemies, dont le nombre s'accroissait sans cesse. Cette brigade prit position devant des forces supérieures, et dirigea le feu de son artillerie sur les hauteurs couronnées par une tour et un bois de cyprès. Ce fut pendant cette canonnade que le général Dieu, gravement blessé, dut remettre son commandement à M. le colonel Cambriels, du 84ᵉ.

Votre Majesté arriva elle-même près des batteries de la division Forey, et, après avoir examiné la position, donna l'ordre de porter en avant, avec 4 pièces de la réserve du premier corps, la brigade d'Alton, déployée par bataillon à demi-distance en colonne par peloton. Le général Forey se mit à la tête de cette brigade, qui s'avança avec élan, mais qui fut accueillie par un feu de mitraille et de mousqueterie si violent de front et d'écharpe, qu'elle dut arrêter son mouvement. Votre Majesté envoya aussitôt la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde, soutenir la 1ʳᵉ division, qui, ranimée par ce secours, battit la charge, se reporta en avant, attaqua l'ennemi au cri de *Vive l'empereur!* et, après une lutte opiniâtre, s'empara du mamelon aux Cyprès et de la tour qui domine Solferino.

La division Ladmirault avait commencé son attaque en même temps que la division Forey; elle mit d'abord son artillerie en batterie, et, après une canonnade qui avait ébranlé l'ennemi, elle s'élança et enleva à la baïonnette les premières positions; mais bientôt ses charges

firent démasquer des bataillons entiers fournissant le feu le plus serré et le plus meurtrier, et elle n'avança plus qu'à grand'peine et pied à pied. Le général de Ladmirault fut atteint d'un coup de feu à l'épaule, se retira un instant pour se faire panser, reprit le commandement et lança ses quatre bataillons de réserve qui imprimèrent à notre attaque une nouvelle impulsion: frappé d'une nouvelle balle, le général de Ladmirault fut contraint de remettre son commandement au général de Négrier.

L'opiniâtre résistance de l'ennemi, les forces considérables qu'il nous opposait, et les difficultés que présentaient à la 2e division le terrain très-rétréci des attaques et les feux croisés du mamelon aux Cyprès et du cimetière crénelé contre lequel plusieurs charges au pas de course avaient vainement été tentées, me forcèrent à engager la division Bazaine. Le 1er régiment de zouaves et bientôt après le 34e vinrent appuyer la 2e division : l'ennemi couvrit nos colonnes de feux d'artillerie, de mousqueterie et de fusées, et tenta à plusieurs reprises des retours offensifs sur nos deux flancs. Le 37e fut aussi lancé en avant.

Le cimetière arrêtait tous nos efforts; voyant qu'il était indispensable de démolir cet obstacle, je donnai l'ordre d'y faire brèche en portant à découvert, à trois cents mètres du mur, dans un poste très-périlleux, une batterie d'artillerie du 10e régiment, commandée par M. le capitaine de Canecaude. La demi-batterie de montagne et d'autres pièces des divisions concentrèrent leur tir dans la même direction.

Après un feu bien dirigé et très-nourri, les murs du cimetière, des maisons et du château étant suffisamment ébréchés, et l'artillerie ennemie du mamelon aux Cyprès ayant été éteinte par l'artillerie du général Forey et par la 9e batterie du 10e régiment de la 3e division, le général Bazaine lança sur le cimetière le 3e bataillon du 78e, commandé par le chef de bataillon Lafaille, et fit sonner et battre la charge dans les deux divisions : toutes les troupes s'élancèrent et emportèrent le village et le château au moment même où la 1re division apparaissait sur le sommet de la tour et au bois des Cyprès.

Je crois remplir un devoir en rendant témoignage de la bravoure et de la fermeté de la brigade de la garde que Votre Majesté a envoyée soutenir la 1re division dans un moment difficile : une batterie de la garde, conduite par le général Le Bœuf, et lançant dans le village une grêle d'obus, a puissamment secondé notre attaque.

Le 1er corps a tué à l'ennemi 800 ou 1,000 hommes environ, lui a blessé beaucoup de monde, lui a fait 1,200 prisonniers, pris quatre canons, deux caissons et deux drapeaux. Il n'a pas obtenu ce succès sans éprouver des pertes regrettables. Les généraux de Ladmirault et Dieu ont été blessés dangereusement ; le général Forey légèrement. Les colonels de Taxis, Brincourt, Pinard et Barry ont été blessés, ainsi que les lieutenants-colonels Valet, Moire, Hémar et Servier. Le lieutenant-

colonel Ducoin et les chefs de bataillon Kléber, de Saint-Paër, Angevin et Guillaume ont été tués. Les chefs de bataillon Brun, Meuriche, de Pontgibaud, Lebretton, Laguerre, Lesèble, Mocquery, Gouzy, Lespinasse et Foy ont été blessés. Le nombre des officiers hors de combat est de 234, et celui des soldats tués ou blessés s'élève à 4,000 environ.

J'ai adressé à Votre Majesté les mémoires de proposition, non-seulement pour pourvoir aux emplois vacants, mais encore pour les récompenses à accorder à de braves soldats qui ont bien mérité de la patrie et de l'empereur dans cette grande journée où les deux armées se sont rencontrées sur un vaste terrain dont Solferino occupait au centre un des points du plus difficile accès. Votre Majesté, qui était elle-même sur le lieu du combat, a vu et apprécié les obstacles que le 1er corps a eu à vaincre, les forces nombreuses que l'ennemi lui a opposées, et la ténacité de la défense, augmentée encore, dit-on, par la présence du général en chef autrichien à Solferino.

Après la prise du village, les troupes étaient à peine reformées que, sur l'ordre de Votre Majesté, la 1re division s'est portée sur les crètes dans la direction de Cavriana ; la 3e division a poursuivi l'ennemi dans la plaine, et, couvrant du feu de ses batteries les colonnes autrichiennes en retraite, leur a fait éprouver de grandes pertes et capturé de nombreux prisonniers. Parties d'Esenta à deux et trois heures du matin, mes divisions n'ont pris leurs bivacs qu'à neuf heures du soir.

Pendant le combat et au plus fort du feu, vers midi, nous aperçûmes quatre colonnes autrichiennes qui cherchaient à tourner la droite de l'armée piémontaise ; six pièces d'artillerie, dirigées par M. le général Forgeot, forcèrent, par un feu très-juste et très-vif, ces colonnes à rebrousser chemin en désordre.

Je ne saurais assez louer le zèle et la vigueur de tous les officiers des divisions du 1er corps et de l'état-major général, et particulièrement des généraux Forey, Ladmirault, Bazaine et Forgeot. Je m'abstiens de faire des citations individuelles parce qu'elles seraient trop nombreuses : je dois aux officiers de toutes les armes ce tribut d'éloges bien mérités; et si parmi eux le chiffre des tués et des blessés dans ce rude combat est au-dessus de la proportion ordinaire, c'est que tous ont payé largement de leurs personnes, heureux de donner ainsi à l'empereur une nouvelle preuve de leur dévouement.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble et très-fidèle sujet.

Le maréchal commandant en chef le 1er corps,

BARAGUEY-D'HILLIERS.

RAPPORT DU MARÉCHAL COMMANDANT EN CHEF LE 2e CORPS.

Au quartier général, à Cavriana, le 26 juin 1859.

Sire,

Conformément aux ordres de Votre Majesté, le 2e corps a quitté Castiglione le 24 au matin, pour aller occuper Cavriana. Il a débouché de Castiglione vers trois heures, marchant sur une seule colonne, par la route de Mantoue, afin de ne pas gêner le mouvement des 1er et 4e corps, qui marchaient sur ses flancs en arrière de lui.

Il devait quitter la route de Mantoue à environ 6 kilomètres de Castiglione et se porter sur Cavriana, par le chemin de San-Cassiano.

Vers quatre heures, je fus prévenu par le général Gaudin de Villaine, qui éclairait ma marche, que l'ennemi était devant moi, à peu de distance, sur la route même que je suivais.

A cinq heures, la fusillade s'engageait entre mes tirailleurs et ceux de l'ennemi qui occupaient la ferme de Casa-Marino.

Je me portai de ma personne à Monte-Medolano, qui est près de cette ferme, et de cette éminence je pus me convaincre que j'allais avoir affaire à des masses ennemies avec lesquelles il fallait compter.

A cette même heure (cinq heures), j'entendais un vif engagement sur ma gauche, entre Castiglione et Solferino.

C'était le maréchal Baraguey-d'Hilliers qui, dans sa marche sur ce dernier point, se trouvait aux prises avec l'ennemi.

Du côté de Cavriana, j'apercevais un grand mouvement de troupes ennemies venant couronner successivement toutes les hauteurs qui s'étendent entre Solferino et Cavriana.

La situation dans laquelle je me trouvais méritait réflexion. Je sentais la nécessité de me porter aussitôt que possible sur le canon du maréchal Baraguey-d'Hilliers; mais, d'un autre côté, je ne pouvais dégarnir la plaine et marcher sur Solferino ou sur Cavriana sans courir le risque de permettre à l'ennemi de couper l'armée en deux, en débouchant dans cette même plaine par la route de Mantoue à Gnidizzolo, entre les 3e et 4e corps et moi.

J'étais sans nouvelles du général Niel et je sentais toute l'importance de me maintenir dans la position où je me trouvais, et de savoir, avant de faire un mouvement, s'il était à même de me soutenir en occupant la ligne qui s'étend de Medole à Guidizzolo.

Vers six heures, je ne voyais point encore les colonnes du général Niel du côté de Medole. J'envoyai mon chef d'état-major général dans cette direction, afin de savoir où en était le mouvement du 4e corps sur Guidizzolo.

Le général Lebrun arriva à Medole au moment même où le 4e corps attaquait ce village, où l'ennemi s'était établi fortement.

Le général Niel, prévenu de l'intention que j'avais de me porter vers le 1er corps, me fit connaître que, dès qu'il aurait enlevé Medole, il se

rapprocherait aussi vite que possible de ma droite, afin de me permettre d'exécuter mon mouvement sur Cavriana. Il me prévenait en même temps qu'il ne pourrait me rejoindre avant que le 3e corps eût fait sa jonction avec lui pour appuyer sa droite.

Vers huit heures et demie, m'apercevant que les forces de l'ennemi augmentaient sur mon front dans la plaine de Guidizzolo, je fis attaquer la ferme de Casa-Marino pour porter ma tête de colonne à la hauteur de cette ferme, d'où je devais mieux juger les mouvements et les forces de l'ennemi.

Je pris alors les dispositions suivantes :

La 2e division, qui marchait en tête du corps d'armée, fut déployée en avant de la ferme, perpendiculairement à la route de Mantoue, sa droite à cette route. A sa hauteur et prolongeant la ligne de bataille, je fis placer la 1re brigade de la 1re division, sa gauche à la même route, sa droite se dirigeant vers Medole, par où devait venir le corps du général Niel. La 2e brigade de la 1re division, formant la réserve du corps d'armée, fut établie en arrière de Casa-Marino, vers la ferme de Barcaccia, pour tenir tête aux colonnes de cavalerie qui, de San-Cassiano, menaçaient de faire une trouée entre le 1er et le 2e corps. La cavalerie de réserve (7e régiment de chasseurs) couvrit de ce même côté la gauche de ma 2e division.

A peine ces dispositions étaient-elles prises, qu'une forte colonne autrichienne, venant de Guidizzolo par la route de Mantoue, s'avança sur Casa-Marino. Elle était précédée d'une nombreuse artillerie qui vint se mettre en batterie à 1,000 ou 1,200 mètres en avant de mon front.

Les quatre batteries d'artillerie des 1re et 2e divisions (12e du 7e, 11e du 11e, 2e du 9e et 13e du 13e) se portèrent immédiatement sur la ligne des tirailleurs et ouvrirent un feu très-vif, qui força bientôt l'artillerie ennemie à se reporter en arrière, après avoir vu sauter deux de ses caissons. C'est au commencement de ce combat d'artillerie contre artillerie que le général Auger eut le bras gauche emporté par un boulet.

Sur ces entrefaites, on me signalait les divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux, arrivant en arrière de la droite de ma ligne de bataille. Je les fis prévenir de se porter rapidement à hauteur de ma droite, de manière à occuper l'espace laissé libre jusque-là entre Medole et Monte-Medolano.

Les batteries à cheval de ces deux divisions se déployèrent en avant de leur front, et prirent d'écharpe l'artillerie ennemie, déjà battue de front par les canons de mes divisions. Les généraux Partouneaux et Desvaux exécutèrent plusieurs charges heureuses. Dans l'une d'elles, six cents hommes d'infanterie furent rejetés sur nos tirailleurs, qui les firent prisonniers.

Pendant que ceci se passait sur ma droite, une colonne, composée de deux régiments de cavalerie, cherchait à tourner ma gauche, qui était

soutenue par deux escadrons du 4e chasseurs et quatre escadrons du 7e chasseurs, commandés par le colonel Savaresse. Notre cavalerie repoussa vigoureusement trois charges de l'ennemi, et le rejeta, dans le plus grand désordre, sur les bataillons de gauche de la 2e division (11e bataillon de chasseurs, 72e de ligne), qui s'étaient formés en carré. L'ennemi laissa sur le terrain un grand nombre de chevaux tués ou blessés. Nos chasseurs ramenèrent plusieurs prisonniers, parmi lesquels un officier supérieur et une trentaine de chevaux tout harnachés.

Vers onze heures seulement, je reçus du général Niel l'avis qu'il était en mesure de marcher directement sur Cavriana. J'ordonnai au général de La Motterouge de se porter, avec sa division disposée sur deux lignes, vers Solferino, où il devait faire jonction avec l'infanterie de la garde impériale, qui marchait sur ce point. Le général Decaen devait suivre son mouvement.

En ce moment (deux heures et demie), la division de cavalerie de la garde impériale était mise à ma disposition par ordre de Votre Majesté.

J'ordonnai au général Morris de se porter dans l'intervalle qui séparait ma droite des divisions Partouneaux et Desvaux, et de se former en arrière en échelons dès que le 2e corps se reporterait en avant. De cette manière il devait me relier avec le 4e corps.

Ces dispositions prises, et dès que la division La Motterouge eut fait sa jonction avec les voltigeurs de la garde, tout le 2e corps fit, dans chaque bataillon, tête de colonne à droite pour se porter sur San-Cassiano et sur les autres positions que l'ennemi occupait dans la plaine.

Le village de San-Cassiano fut tourné, à droite et à gauche, et enlevé en un instant, avec un élan irrésistible, par les tirailleurs indigènes et par le 45e de ligne.

Les tirailleurs algériens appuyèrent ensuite à gauche pour se porter sur le contre-fort principal qui relie Cavriana à San-Cassiano.

Ce contre-fort était fortement défendu par l'ennemi, qui avait réuni sur ce point des forces considérables. Le premier mamelon, sur lequel se trouvait une espèce de redoute, fut enlevé par les tirailleurs. Mais, en ce moment, je m'aperçus que l'ennemi faisait un nouvel effort pour se jeter entre ma droite et le général Niel, et que, d'un autre côté, la colonne qui était à ma gauche n'arrivait pas encore à ma hauteur.

Je dus donc faire arrêter un moment le mouvement général en avant.

L'ennemi réunit alors de grandes forces entre Cavriana et la redoute occupée par les tirailleurs, puis il fit tout à coup un vigoureux retour offensif qui les obligea à quitter cette position. Un bataillon du 45e et une partie du 72e, commandée par le colonel Castex, vinrent alors en aide aux tirailleurs, qui reprirent la redoute, où ils durent également s'arrêter d'après l'ordre donné.

Le 45ᵉ et le 72ᵉ de ligne prirent position plus en arrière.

Bientôt l'ennemi fit un nouvel effort sur les tirailleurs et les força une seconde fois à quitter la position.

J'ordonnai alors au général de La Motterouge de soutenir cette colonne avec sa brigade de réserve (65ᵉ et 70ᵉ de ligne), et je prescrivis à tout le corps d'armée de se porter en avant dès que notre attaque de gauche commencerait.

Dès que le général de La Motterouge eut rejoint les tirailleurs et le 45ᵉ, toute la colonne se porta en avant.

Elle fut soutenue dans ce mouvement par un bataillon de grenadiers, et un peu en arrière par le reste de la brigade de la garde, commandée par le général Niel.

Toutes les positions furent successivement enlevées jusqu'a Cavriana, où les tirailleurs indigènes entrèrent en même temps que les voltigeurs de la garde, qui y arrivèrent par le chemin de Solferino.

La division Decaen suivit le mouvement et chassa l'ennemi de plusieurs fermes qui se trouvaient devant elle dans la plaine.

La cavalerie de la garde, qui, sous les ordres du général Morris, flanquait mon extrême droite pendant tout le mouvement, était formée en trois échelons.

Le premier, composé des chasseurs et des guides, avait sa gauche appuyée à la droite de la division Decaen; les deux autres, situés un peu plus en arrière, se reliaient avec le général Desvaux.

Vers trois heures, le général Morris fit charger en flanc, par le général Cassaignoles, une colonne de cavalerie antrichienne qui menaçait de tourner sa droite.

Un peu plus tard, un régiment de cavalerie ennemie chercha à repousser un escadron de chasseurs de la garde, qui formait une ligne de tirailleurs, conduite d'une manière remarquable par le commandant de La Vigerie. L'ennemi prit sa direction, sans s'en douter, sur le 11ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui était formé en carré dans un chemin creux et dans les blés, d'où il ne pouvait être aperçu.

Ce bataillon se leva tout à coup et fit feu de deux de ses faces. La cavalerie ennemie fit aussitôt demi-tour et se retira en désordre, prise alors en flanc par une batterie de la 2ᵉ division et par une batterie de la garde.

Vers six heures et demie, l'ennemi était en retraite dans toutes les directions, ayant éprouvé de très-grandes pertes, à en juger par le nombre des cadavres qu'il avait laissés sur le terrain.

La 1ʳᵉ division bivaqua alors sur le contre-fort situé en arrière de Cavriana, et la 2ᵉ division resta en bataille dans la plaine, de manière à faciliter la jonction du 4ᵉ corps avec le 2ᵉ.

Je n'ai pas besoin de dire ici si les troupes du 2ᵉ corps ont combattu vaillamment pendant cette longue journée. Votre Majesté a pu juger elle-même de leur élan irrésistible pendant les diverses phases de la bataille. Elle a vu de ses propres yeux comment elles ont su, à la fin

de la journée, pour couronner la victoire, enlever les positions si difficiles de Cavriana et battre l'ennemi sur les hauteurs où il a essayé vainement de tenir devant elles.

Nos pertes ont malheureusement été très-sensibles ; il n'en pouvait être autrement.

Au début de la bataille, le général Auger, commandant l'artillerie du 2e corps, a eu le bras gauche emporté par un boulet.

Le colonel Douay, du 70e de ligne, le colonel Laure et le lieutenant-colonel Herment, du régiment de tirailleurs, ont été tués bravement à la tête de leurs troupes.

Parmi les corps qui ont le plus souffert, je citerai le régiment de tirailleurs, qui a eu 7 officiers tués et 22 officiers blessés ; le 72e de ligne, qui a eu 5 officiers tués et 19 officiers blessés ; le 45e de ligne, déjà si éprouvé à Magenta, qui a eu 20 officiers mis hors de combat dans la journée du 24 juin.

En résumé, dans cette rude journée, le 2e corps a eu : 19 officiers tués, 95 officiers blessés ; 192 soldats tués, 1,266 soldats blessés et 300 disparus. (Ce dernier chiffre, qui était de 500 hier, diminue d'heure en heure, par suite de la rentrée à leurs corps d'hommes fatigués qui n'avaient pu suivre.)

Je ne fais pas en ce moment de citations particulières à Votre Majesté : je me réserve d'appeler ultérieurement toute sa bienveillante sollicitude sur ceux qui, braves entre tous, ont mérité d'être proposés pour des récompenses.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet.

Le maréchal commandant en chef le 2e corps,

DE MAC MAHON, DUC DE MAGENTA.

RAPPORT DU COMMANDANT EN CHEF LE 3e CORPS.

Bivac de Rebecco, le 25 juin 1859.

Sire,

En rendant compte à Votre Majesté, dès hier soir, des opérations auxquelles le 3e corps a pris part dans la journée du 24 juin courant, je n'ai pu fournir à l'empereur que des indications sommaires, en l'absence de renseignements transmis par les généraux commandant les divisions ; les rapports que je reçois aujourd'hui me permettent d'entrer dans des détails plus précis.

Parti de Mezzane le 24 juin, à deux heures et demie du matin, en me dirigeant sur Medole, conformément aux ordres de l'empereur, j'ai effectué le passage de la Chiese à Visano, sur un pont jeté pendant la

nuit par le génie piémontais. J'avais prescrit la veille au soir à la brigade Jannin, de la division Renault, de se porter sur ce point pour protéger l'opération. A sept heures, ma tête de colonne arrivait à Castelgoffredo, et les renseignements recueillis par mon avant-garde m'apprenaient que la cavalerie ennemie était encore dans cette petite ville, ancienne place ceinte d'une muraille et munie de portes qui avaient été barricadées.

Le général Jannin, à la tête d'un bataillon du 56ᵉ, reçut l'ordre de tourner la position et de se diriger au sud de la ville pour y pénétrer par la porte de Mantoue. Le général Renault se plaça à la tête des troupes qui devaient attaquer de front, et la porte du côté d'Acqua-Fredda fut abattue à coups de hache par le génie. Les hussards du 2ᵉ régiment, composant mon escorte, sous la vigoureuse impulsion de leur chef, le capitaine commandant Lecomte, se ruèrent sur un piquet de hussards autrichiens qui se trouvait dans la ville et le sabrèrent. Ces cavaliers ont fait preuve d'un grand élan; ils ont eu plusieurs blessés et ont tué et blessé quelques hommes à l'ennemi.

A neuf heures un quart, le 3ᵉ corps est arrivé à hauteur de Medole. En entrant dans ce village, j'ai appris que le 4ᵉ corps était engagé en avant de moi. L'aile droite de ce corps, commandée par le général de Luzy, avait dû soutenir des attaques très-sérieuses, et, menacée d'être tournée, elle demandait instamment à être appuyée.

Le général commandant le 4ᵉ corps m'adressait également plusieurs officiers pour me demander d'envoyer des renforts sur son centre, qui avait eu beaucoup à souffrir. A ce moment même je recevais de l'empereur communication d'une lettre par laquelle on annonçait qu'un corps de 25 à 30,000 hommes était sorti de Mantoue par la porte Pradella dans la journée d'hier, 23, et que ses avant-postes étaient au village d'Acqua-Negra. Ces renseignements étaient, du reste, corroborés par le général de Luzy, qui annonçait avoir vu une colonne considérable passer de sa gauche vers sa droite, par les renseignements émanant de gens du pays, enfin par une indication consistant en une longue traînée de poussière se dirigeant du côté d'Azola vers Acqua-Fredda.

Pour faire face aux exigences de la situation, je m'empressai d'envoyer le général Renault, avec six bataillons, soutenir le général de Luzy sur la route de Ceresara. Le 41ᵉ prit position à deux kilomètres de Medole, à cheval sur la Seriola-Marchionole. Le 56ᵉ fut placé en retour, faisant face à Castelgoffredo, de manière à surveiller le mouvement tournant annoncé de la part de l'ennemi. Une section d'artillerie se mit en batterie sur la route, à hauteur des tirailleurs, et fit feu sur les colonnes autrichiennes qui se dirigeaient sur notre droite. Cette disposition permit à la division de Luzy d'appuyer à gauche, vers le centre du général Niel, et, vers une heure de l'après-midi, les attaques

sur Rebecco paraissant plus menaçantes, j'appelai la totalité de la division Renault, moins deux bataillons du 23ᵉ de ligne, que je laissai à la garde de Medole. La division fut alors établie sur la droite et la gauche de la Seriola, se reliant fortement à la droite du 4ᵉ corps, qu'elle suivit dans un mouvement prononcé que ce dernier dut faire vers la gauche.

Une partie de la division Renault se trouva donc, par suite de ce mouvement, à hauteur de Rebecco, sur lequel durent se porter un bataillon du 56ᵉ, le 90ᵉ avec deux compagnies du 8ᵉ bataillon de chasseurs à pied et une section d'artillerie. Cette attaque fut dirigée de la manière la plus énergique par le colonel Guilhem, du 90ᵉ, et le commandant Schwartz, du 56ᵉ. Cette colonne arriva en ligne au moment où le 73ᵉ (division de Luzy), débordé sur sa droite, était menacé d'être tourné; une vigoureuse charge à la baïonnette du 56ᵉ, dirigée par le commandant Schwartz, eut un plein succès, et plus tard, vers les cinq heures, cette portion de la division Renault occupait le village de Rebecco.

Le 3ᵉ corps avait, en raison des éventualités qui pouvaient se produire sur sa droite, disposé d'une partie déjà bien importante de ses forces, et, cependant, de nouvelles demandes lui étaient adressées instamment afin d'appuyer le centre du 4ᵉ corps, sur lequel l'ennemi faisait, comme sur la droite, un effort désespéré. Supposant que la division Bourbaki, ainsi que la brigade Collineau, de la division Trochu, seraient suffisantes pour repousser le corps ennemi annoncé de Mantone, j'envoyai le général Trochu avec la brigade Bataille, de sa division, au général Niel, pour être placé entre les divisions de Failly et Vinoy, du 4ᵉ corps.

A quatre heures, cette brigade entrait en ligne, les bataillons en colonne serrée par division, dans l'ordre en échiquier que je leur prescrivis sur le terrain, l'aile gauche refusée et l'artillerie à portée d'agir efficacement. Ce renfort permettait au général Niel de prononcer un mouvement offensif qui a d'abord repoussé l'ennemi; mais celui-ci, ayant opéré un retour, la brigade Bataille a été lancée de nouveau, et, conduite avec un admirable entrain par le général Trochu, a refoulé définitivement l'ennemi, qui n'a pas reparu.

Dans cette marche rapide fournie jusqu'à la route de Ceresara, le 44ᵉ, formant l'aile droite, a été un instant débordé par l'ennemi; mais, sur l'ordre du général Bataille, dont je ne saurais trop louer le courage et le sang-froid, les deux derniers bataillons, vigoureusement conduits par le colonel Pierson et le commandant Coudanien, ont fait face à droite, marché rapidement sur la Tullerie, et serré de si près l'ennemi, qu'ils lui ont fait des prisonniers et l'ont forcé à abandonner deux pièces, qui ont été prises.

Le 43ᵉ de ligne, dont un bataillon s'est trouvé un instant très-sérieusement engagé, a montré une grande solidité. J'ai le regret d'annoncer à l'empereur que son chef, le colonel Broutta, a été mortellement

blessé. Le 19e bataillon de chasseurs à pied s'est également distingué par son élan. Pour soutenir le mouvement de la brigade Bataille, j'avais prescrit au général Courtois d'Hurbal de faire avancer son artillerie de réserve, qui était venue prendre position.

J'avais envoyé le colonel Besson, mon chef d'état-major général, sur la route de Medole à Castelgoffredo, pour s'assurer si les reconnaissances du général Bourbaki avaient pu faire découvrir quelque chose des projets de l'ennemi au sujet du mouvement tournant annoncé. De forts détachements de hulans, appuyés par de l'artillerie légère, avaient pu faire croire à la réalisation de cette attaque, à laquelle il était indispensable de parer; mais, comme il avait été constaté à plusieurs reprises qu'aucun corps d'infanterie ne paraissait derrière la cavalerie, je crus pouvoir laisser la brigade Collineau, de la division Trochu, seule, pour couvrir Medole et faire entrer en ligne la division Bourbaki. A partir de ce moment, notre position était entièrement assurée.

La part prise par le général Trochu au succès de la journée mérite d'être signalée tout spécialement et fait le plus grand honneur à cet officier général, qui se loue beaucoup de son aide de camp le capitaine Capitan, lequel a eu un cheval tué sous lui.

Les pertes éprouvées par les troupes du 3e corps engagées dans la bataille du 24 juin s'élèvent à 250 tués ou blessés, parmi lesquels 3 officiers tués et 12 blessés.

De Votre Majesté, Sire, le très-fidèle sujet.

Maréchal Canrobert.

RAPPORT DU MARÉCHAL COMMANDANT EN CHEF LE 4e CORPS.

Au quartier général de Volta, le 27 juin 1859.

A l'empereur.

Sire,

Les troupes du 4e corps ont pris une large et glorieuse part à la bataille de Solferino. Je vais rendre à Votre Majesté un compte sommaire de cette rude journée.

D'après l'ordre de marche du 24 juin, le quartier impérial devait se porter avec la garde de Montechiaro à Castiglione; le 1er corps, d'Esenta à Solferino; le 2e corps, de Castiglione à Cavriana; le 3e corps, de Mezzane à Medole; enfin, le 4e corps, renforcé des divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux, de Carpenedolo à Guidizzolo. Le roi de Sardaigne devait occuper Pozzolengo.

Le 4e corps s'est mis en route à trois heures du matin, les soldats ayant pris le café. Les trois divisions d'infanterie suivaient la route de Carpenedolo à Medole; les batteries et le parc de réserve étaient in-

tercalés entre la division Vinoy et la division de Failly; la division Luzy marchait en tête, éclairée par deux escadrons du 10e chasseurs, commandés par le général de Rochefort. La route traverse un pays couvert de riches cultures, d'arbres et de vignes ; elle est bordée par des fossés profonds et pleins d'eau. Les deux divisions de cavalerie marchaient sur la route de Castiglione à Goito, qui traverse une plaine de 3 ou 4 kilomètres de largeur, où la cavalerie et l'artillerie peuvent facilement manœuvrer. Cette route passe à Guidizzoli.

A environ 2 kilomètres, les escadrons du général de Rochefort ayant rencontré des hulans, les chargèrent avec impétuosité ; mais ils furent bientôt arrêtés par des troupes d'infanterie qui occupaient le village en force, soutenues par de l'artillerie. Le général de Luzy prit immédiatement ses dispositions d'attaque; il fit entourer le village des deux côtés de la route par plusieurs bataillons d'infanterie, sous les ordres des généraux Lenoble et Douay, et, dès qu'il fut en vue des premières maisons qu'occupait l'ennemi, il les fit canonner. Bientôt après, les mouvements de flanc étant bien prononcés, il fit battre la charge et aborda lui-même le village avec une forte colonne d'infanterie. Cette attaque, exécutée avec une grande bravoure, fut couronnée d'un plein succès. A sept heures, Medole était en notre pouvoir, et l'ennemi se retirait, ayant essuyé de grandes pertes et laissant entre nos mains deux canons et beaucoup de prisonniers.

Au sortir de Medole, trois bataillons de la division de Luzy se portèrent sur la route de Ceresara, tandis que la brigade Douay marchait à la poursuite de l'ennemi vers Rebecco, village situé à une lieue de Medole, sur la route de Guidizzolo. Cette brigade rencontra bientôt des forces supérieures qui arrêtèrent sa marche.

Aussitôt que la division Vinoy vint déboucher du village de Medole, je fis porter en avant, vers la route de la plaine, huit pièces appartenant à la division de Luzy ; la division Vinoy alla soutenir cette artillerie, repoussant en même temps l'ennemi, qui occupait de petits fourrés dans la direction d'une maison isolée, nommée Casa-Nova, qui se trouve sur la droite de la grande route de Goito, à 2 kilomètres de Guidizzolo. Des combats acharnés se sont livrés pendant toute la journée autour de cette maison.

Dès que je pus sortir du pays couvert que traverse le chemin de Medole, j'aperçus dans la plaine de fortes colonnes autrichiennes d'infanterie et de cavalerie, qui faisaient face au corps du maréchal de Mac-Mahon, et qui menaçaient de m'envelopper dans le mouvement que je faisais sur leur flanc. La division Vinoy se forma en bataille dans une direction oblique qui me rapprochait du maréchal de Mac-Mahon, et, sous cet appui, je fis déboucher de Medole l'artillerie de réserve, qui se mit en batterie, ayant derrière elle et à sa gauche les divisions de cavalerie. Pour avoir un appui à droite, le général Vinoy enleva à l'ennemi la ferme de Casa-Nova; mais, occupant ainsi un front très-étendu pour mes forces, j'attendais avec impatience la division de Failly, qui,

de son côté, doublait de vitesse pour venir prendre part au combat.

L'ennemi tenta de tourner la gauche du général Vinoy dans l'espace que laissaient entre eux le 2e et le 4e corps. Une colonne d'infanterie, soutenue par une nombreuse cavalerie, s'approcha jusqu'à 200 mètres de la division Vinoy, mais elle fut arrêtée par la mitraille et les boulets des 42 pièces d'artillerie des divisions et de la réserve, qui prenaient successivement leur poste de combat, et qui bientôt furent toutes en batterie sous l'habile direction du général Soleille. L'ennemi déploya à son tour son artillerie. Dans cette lutte, qui dura une grande partie de la journée, notre artillerie eut toujours un avantage incontestable, et ses terribles effets sont marqués par les débris d'hommes et de chevaux qui jonchent le sol.

A mesure que le corps du maréchal de Mac-Mahon s'avançait, la division Vinoy, pivotant sur la Casa-Nova, suivait le mouvement par l'aile gauche. Mais les forces ennemies, qui reculaient dans la plaine, portaient leurs efforts sur Casa-Nova et sur les premières maisons de Rebecco, où se livraient des combats acharnés. Dès que la division de Failly put entrer en ligne, je donnai pour direction à sa tête de colonne le hameau de Baete, situé entre Rebecco et la ferme de Casa-Nova. Le général de Failly s'y porta avec la brigade O'Farrel, et je conservai sous ma main, comme réserve, la brigade Saurin.

A partir de ce moment, mes troupes étaient disposées comme il suit, de la droite à la gauche : au village de Rebecco, la division de Luzy; à Baete, la 1re brigade de la division de Failly; à gauche, se refusant dans la direction du maréchal de Mac-Mahon, la division Vinoy déployée, sept batteries d'artillerie et deux divisions de cavalerie.

Le but que je poursuivais, et qui aurait donné de magnifiques résultats si j'avais pu l'atteindre, c'était que, lorsque Cavriana serait au pouvoir du 2e corps, le maréchal Canrobert, arrivé à Medole, voulût bien envoyer en avant une ou deux de ses divisions pour occuper Rebecco.

Alors, avec les deux divisions de Luzy et de Failly, j'allais m'emparer de Guidizzolo, et, maître de l'embranchement des routes, je coupais la retraite, soit sur Goito, soit sur Volta, aux masses ennemies qui occupaient la plaine. Malheureusement, le maréchal Canrobert, menacé sur sa droite, ne jugea prudent de me prêter son appui que vers la fin de la journée.

L'ennemi, qui sentait tout le danger que lui faisait courir ma marche sur Guidizzolo, réunit tous ses efforts pour l'arrêter. Une lutte des plus vives se prolongea pendant plus de six heures autour de la ferme de Casa-Nova, au hameau de Baete et au village de Rebecco. Quand le combat avait lieu par des feux d'infanterie, l'ennemi ayant l'avantage du nombre, je perdais du terrain. Alors je formais une colonne d'attaque avec un des bataillons de ma réserve, et la baïonnette nous donnait plus que la fusillade ne nous avait fait perdre.

Dans ces combats incessants, j'ai eu le regret de voir tomber de

braves soldats et des chefs bien dignes de les commander. Le colonel Lacroix, du 30e de ligne; le colonel Capin, du 53e; le colonel Brontta, du 43e (division Trochu); les lieutenants-colonels de Neuchèze, du 8e de ligne; de Campagnon, du 2e id.; des Ondes, du 5e de hussards; les chefs de bataillon Nicolas, Tiersonnier et Hébert, se sont fait tuer à la tête de leurs troupes.

Le général Douai, qui s'est particulièrement distingué dans cette journée, et un grand nombre d'officiers supérieurs, ont reçu des blessures qui priveront momentanément l'empereur de leurs services. A toutes ces pertes j'en dois ajouter une qui m'est particulièrement sensible, celle du colonel du génie Jourjon, officier accompli, aussi remarquable par sa science que par ses qualités militaires.

La cavalerie nous a été d'un puissant secours pour éloigner de la Casa-Nova l'infanterie ennemie, qui renouvelait sans cesse ses efforts pour nous enlever ce point d'appui important. Les deux divisions de Partouneaux et Desvaux ont, à plusieurs reprises, chargé l'infanterie autrichienne avec une grande bravoure.

Vers trois heures, M. le maréchal Canrobert, étant venu sur le champ de bataille pour juger par lui-même ma position, envoya l'ordre à la division Renault, du 3e corps, qui observait la route de Medole à Ceresara, d'appuyer sur Rebecco, et il ordonna en même temps au général Trochu d'amener sa première brigade sur le lieu même où se trouvait ma réserve, entre Casa-Nova et Baete, car c'était toujours là que se portaient les plus grands efforts de l'ennemi.

Voyant que j'allais être soutenu par des troupes fraîches, je formai immédiatement quatre bataillons de la division de Luzy en colonnes d'attaque, j'y joignis deux bataillons de la division de Failly qui formaient en ce moment mon unique réserve, et le général de Luzy conduisit ces troupes dans la direction de Guidizzolo.

La tête de colonne, formée par un bataillon du 30e de ligne, arriva jusqu'aux premières maisons du village; mais trouvant devant elle des forces supérieures, elle dut se retirer. Nos soldats étaient, d'ailleurs, accablés par la fatigue; ils marchaient et combattaient depuis douze heures sur un terrain complétement dépourvu d'eau, et, pendant cette lutte incessante, ils n'avaient pas le temps de manger.

Cependant, M. le maréchal Canrobert ayant bien voulu me promettre l'arrivée avant la nuit de la division Bourbaki, je voulus tenter un dernier effort sur Guidizzolo, avec la brigade Bataille, de la division Trochu, qui avait pris la place de ma réserve. Le général Trochu, ayant formé ses bataillons en colonnes serrées, les conduisit à l'ennemi en échiquier, l'aile droite en avant, avec autant d'ordre et de sang-froid que sur un champ de manœuvres. Il enleva à l'ennemi une compagnie d'infanterie et deux pièces de canon, et arriva ainsi jusqu'à demi-distance de la Casa-Nova à Guidizzolo.

Un violent orage, précédé de tourbillons de poussière, qui nous plongea dans l'obscurité, vint mettre fin à cette terrible lutte, et le

4e corps prit ses bivacs sur un champ de bataille qu'il avait glorieusement conquis. Il a pris à l'ennemi un drapeau, enlevé par des soldats du 76e de ligne, et sept pièces de canon.

Il a fait environ 2,000 prisonniers, et, sur un champ de bataille qui a près de deux lieues de long, la marche du 4e corps est jonchée des cadavres de l'ennemi. La lutte a été longue et opiniâtre, et il n'est pas un bataillon du corps d'armée qui n'y ait pris part.

Je ne puis citer à Votre Majesté les nombreux actes de bravoure dont j'ai été témoin ou qui m'ont été rapportés mais je dois lui dire que chacun a fait noblement son devoir, et qu'en voulant donner des témoignages de satisfaction, je suis tout naturellement conduit à parler à Votre Majesté de la belle conduite des généraux de division ; après eux, des généraux de brigade, et ensuite des chefs de corps, qui ont été en si grand nombre tués ou blessés.

Voici l'état des pertes éprouvées par les troupes du 4e corps et des deux divisions de cavalerie :

	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS	
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.
1re division d'infanterie (de Luzy) . . .	15	276	84	1552	»	»
2e id. (Vinoy)	4	150	39	896	»	126
3e id. (de Failly). . .	18	89	58	723	3	372
Division de cavalerie (Partouneaux). .	1	12	7	44	»	4
id. (Desvaux)	7	51	15	137	4	38
Artillerie	»	8	4	65	»	1
État-major du génie	1	»	»	»	»	»
Totaux.	46	586	207	3417	7	541
	632		3624		548	
	4804					

Le maréchal commandant le 4e corps,

NIEL.

TABLE DES MATIÈRES.

(1) On a, par erreur, imprimé *Côme*, 6 *juin*. C'est 16 juin qu'il faut lire.

PIÈCES JUSTIFICATIVES. — RAPPORTS PARTIELS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.